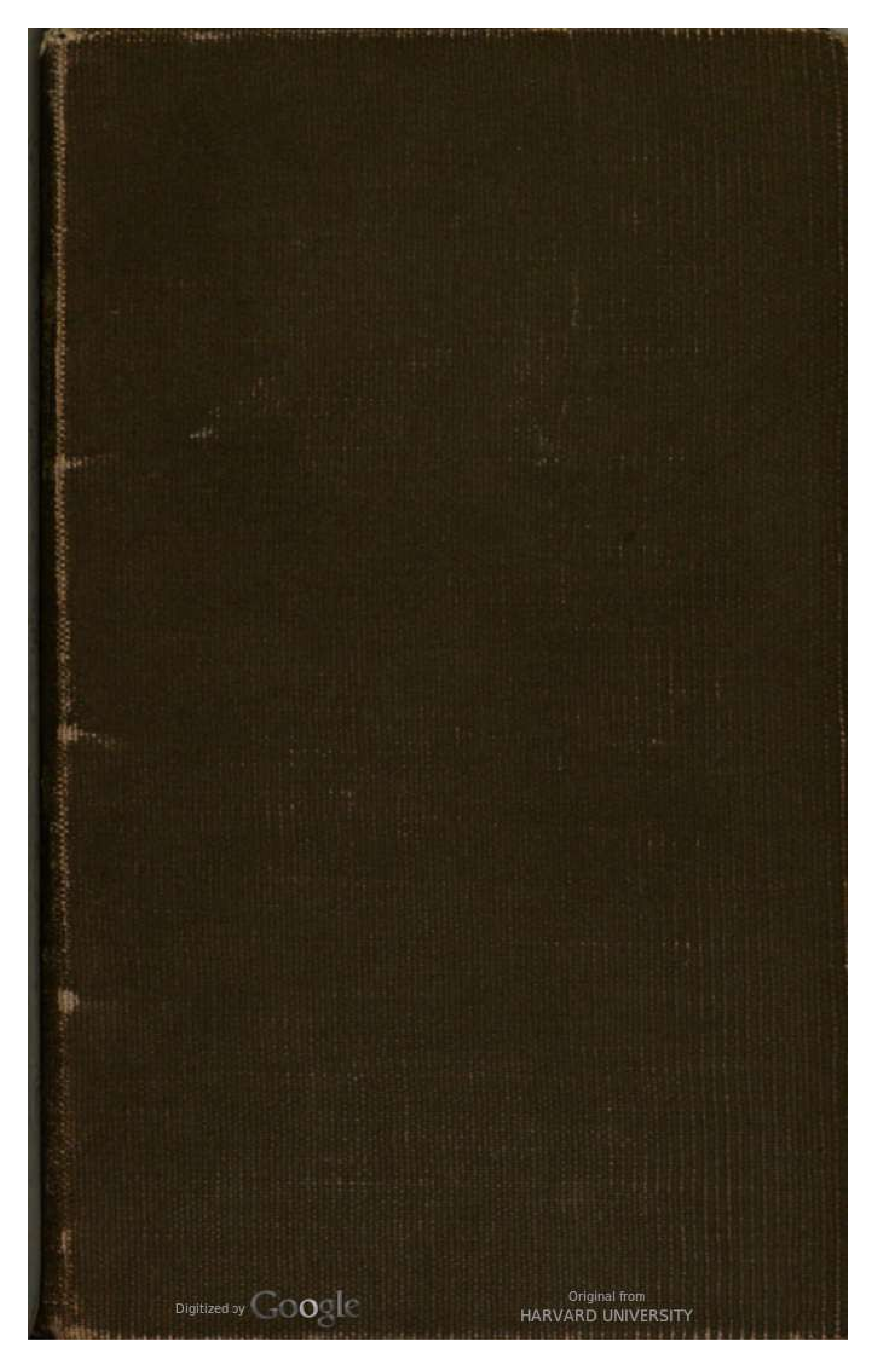





SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE



Jeremiah Curtin,

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR J.-J. HELLERT.

Tome [illegible] 2



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

1839

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline, Bosch et Cie.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		J. Weber.
Berlin,		A. Asher.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

Jeremiah Curtin,

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE,

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME DEUXIÈME.

DEPUIS LE SECOND SIÉGE DE CONSTANTINOPLE SOUS YILDIRIM BAYEZID, JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MOHAMMED II.

1400 — 1453.



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXV

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE VII.

Histoire de Timour. — Ses expéditions contre les Gètes, le Khowaresm, le Khorassan et contre Tokatmisch ; contre la Perse, l'Inde, la Syrie et contre Bayezid. — Massacre de Siwas. — Échange d'ambassades entre Timour et Bayezid. — Bataille d'Angora. — Captivité du sultan.

Le fer subjugue le monde. Timour (*le fer*) était le nom significatif du fils de Tharaghaï, prince tatare, issu au quatrième degré de Karatschar Nowian [1], grand-prince [2] et vizir de Djaghataï, fils de Djenghiz-Khan. Timour naquit dans l'année qui vit mourir le sultan Ebousaïd-Behadirkhan, dernier grand souverain de la famille de Djenghiz, et s'éclipser avec lui la grandeur de l'empire mogol (736-1335).

[1] Karatschar Nowian descendait de la noble race de Berlas.

[2] Emiroloumera.



C'est un grand bonheur pour l'humanité que de tant de conquérans qui avaient rêvé une domination universelle, un très-petit nombre aient atteint leur but; encore est-il vrai de dire que ceux-ci n'ont jamais entièrement accompli leur œuvre de destruction. A peine compte-t-on six ou sept de ces hommes au bras de fer qui méritent réellement, et dans toute la rigueur du terme, le nom de conquérans du monde. Le premier, Sésostris, appartient à une époque si reculée de l'histoire, que les mythes grecs le confondent avec Dyonise, et ceux des Orientaux avec Djem Ier ou Iskender-Soulkarneïn (*Alexandre à deux cornes*). Djemschid (Djem II ou Dejocès) [1], fondateur de l'empire de Médie, et Cyrus (Keïkhosrew), fondateur de l'empire persan, ne réalisent pas pour les peuples d'Orient le type du conquérant, puisqu'ils leur refusent le titre de *souverains à deux cornes*, titre qui indique non-seulement le courage [2], mais aussi la domination sur deux parties du monde; ce titre, ils ne l'accordent pas même à Alexandre-le-Grand (Iskender), bien que l'histoire ancienne d'Orient le reconnaisse exclusivement comme conquérant du monde. L'histoire moyenne de l'Asie cite à peine le nom d'Attila; toute son attention se concentre sur Djenghiz-Khan, ce fléau des nations, et sur Timour qui passa comme un météore sanglant

[1] Voyez sur l'identité de Djem ou Djemschid avec Dejocès, *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), t. IX, p. 10.

[2] Dans la Bible, la licorne est le symbole du courage et de la plus grande force.

sur tout le continent asiatique, depuis les Indes jusqu'aux bords de l'Archipel.

Si l'histoire de Sésostris et celle de Cyrus, enveloppées dans les ténèbres du mythe, pâlissent à côté de l'histoire plus positive d'Alexandre qu'environne l'éclat de la civilisation grecque, les chefs barbares des Huns et des Mogols, Attila et Djengiz-Khan, s'effacent de même devant la grande physionomie du tatare Timour. C'est que Timour, en contact avec la civilisation des Persans, sut, pour nous servir de l'expression des auteurs turcs, gouverner [1] le monde qu'il avait conquis [2]. La domination d'Attila et d'Alexandre ne survécut pas à ces deux conquérans. La puissance de Djenghiz-Khan passa en héritage à sa famille qui la conserva pendant deux siècles; mais divisée entre ses quatre fils [3], elle s'affaiblit nécessairement et disparut peu à peu. Celle de Timour, au contraire, se maintint long-temps encore après sa mort à peu près intacte; car ses descendans, après avoir joui pendant tout un siècle de l'héritage paternel dans la Transoxane et en Perse, régnèrent encore dans l'Inde pendant trois cents ans et presque jusqu'à nos jours.

Avant de faire le récit des événemens qui signalèrent l'apparition de Timour, nous essaierons de tracer son portrait d'après celui que nous ont laissé

[1] Djihandar (*qui tient le monde*).

[2] Djihanghir (*qui saisit le monde*).

[3] L'un régna sur la Chine, les autres sur la Transoxane, la Perse et la Tatarie.

les historiens orientaux. Timour était boiteux [1], non de naissance [2], mais par suite d'une blessure qu'il avait reçue au siége de la capitale du Sistan, peu de temps avant son avènement au trône. Malgré cette infirmité, il avait la taille élancée et la démarche fière. Sa tête volumineuse, son front haut et large, annonçaient des facultés éminentes; sa chevelure, naturellement blanche comme celle du célèbre Sam [3], offrait, avec la fraîcheur de son teint, un bizarre contraste. A chacune de ses oreilles pendait une perle d'une grande valeur. Ennemi déclaré de la gaîté, sa gravité ne se démentait jamais. La franchise était une de ses qualités dominantes; son horreur pour l'hypocrisie était telle qu'il préféra toujours la vérité la plus dure au mensonge le plus flatteur; et il faut convenir que sur ce point le guerrier tatare valait mieux qu'Alexandre qui, pour une vérité qui lui déplut, assassina son ami Clytus, et livra au supplice Antisthènes. Timour avait pour principe de ne jamais abandonner un projet, de ne jamais révoquer un ordre; ce qu'il avait décidé était pour lui comme accompli; si sa persistance avait des conséquences fâcheuses, il ne s'en applaudissait pas moins; d'ordinaire il comptait peu sur la fortune, et

[1] C'est pour cela qu'on lui donna le nom de Timourlenk (*Timour-le-Perclus*), dont les historiens européens ont fait Tamerlan.

[2] Cherefeddin, l. III, c. 17, p. 136. Gibbon se trompe en disant: *Unless he had the weakness to blush at a natural or perhaps an honourable infirmity*. Gibbon, t. IV, c. LXV, p. 332, in-4°.

[3] Héros de l'histoire persane. Voyez, sur l'histoire de Sam, l'épisode du *Schahnamé* dans *les Mines d'Orient*, t. III, p. 57.

en acceptait toutes les chances avec résignation. Il n'aimait ni les poëtes ni les bouffons, mais il avait en grande considération les médecins, les astronomes et les jurisconsultes, qu'il se plaisait à entendre disserter : les scheïkhs surtout, renommés par leur sainteté, et dont les prières avaient attiré sur ses armes la faveur divine, trouvaient en lui un zélé et magnifique protecteur. Une de ses passions était le jeu des échecs dans lequel il n'avait point de rival [1]. En temps de paix comme en temps de guerre, la biographie des guerriers célèbres et l'histoire de leurs expéditions étaient sa lecture habituelle. Chose étrange ! malgré l'instinct naturel qui le portait vers l'étude et la réflexion, malgré sa vénération pour les savans, toute son instruction se bornait à savoir lire et écrire, et, bien que sa prodigieuse mémoire lui permît de retenir ce qu'il avait lu ou entendu une seule fois, il ne parlait que trois langues, le persan, le turc et le mogol. La Tora, ou code de Djenghiz-Khan, fut, toute sa vie, l'objet de sa prédilection et de son respect; il la préférait même au Coran, ce qui enhardit quelques légistes [2] à déclarer infidèles ceux qui préfèrent la loi faite par les hommes à la loi envoyée par Dieu. Sa propre législation (Touzoukat) [3] n'est, du reste,

[1] C'est du changement du roi avec la tour que son fils favori reçut le nom de Schahrokh. Ducas, bien qu'il raconte cette circonstance, commet un grand anachronisme en disant que Schahrokh ne reçut ce nom que dans l'année de la bataille d'Angora, c'est-à-dire vingt-six ans plus tard.

[2] Hafizeddin Mohammed Bezazi et Alaeddin Mohammed Bokhari sont de ce nombre.

[3] *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*. Paris, 1787.

que le complément de la Tora ; elle embrasse, entre autres points importans, l'organisation des armées, la hiérarchie civile et militaire, et les réglemens de l'administration intérieure de la justice et des finances. Ses lois, quoiqu'elles ne révèlent pas dans leur auteur la philosophie d'Antonin, ni le savant pédantisme de Constantin [1], n'en prouvent pas moins qu'il possédait à un degré éminent l'art d'organiser et de gouverner. Ces ordonnances, qui contiennent une foule de hauts enseignemens, ont servi de modèle à deux des descendans de Timour qui régnèrent dans l'Inde, schah Baber, le premier des Grands-Mogols, et schah Ekber, le plus puissant d'entre eux, pour la rédaction de leurs codes et de leurs commentaires [2].

L'espionnage était le principal ressort du gouvernement et de l'administration militaire de Timour. Ses agens parcouraient tous les pays sous mille déguisemens; le plus souvent c'étaient des derwischs qui l'instruisaient en secret des forces et des projets de ses ennemis, des intrigues de leurs cours, de l'état des villes et des forteresses qu'ils étaient chargés de visiter, de telle sorte que souvent il était mieux au courant de ce qui se passait dans les royaumes étrangers que les souverains même de ces royaumes. Tout ce que ses agens, voyageurs, derwischs ou autres.

[1] Constant. Porphyrogenetæ, *De ceremoniis aulæ byzantinæ* et *de thematibus imperii*. Voyez aussi Leo, *Tacticæ* et *Epistola encyclica*.

[2] *Commentaries of Schah Babour*. Stuart, *Catalogus of the library of Tippoo Saib*, n° 1, p. 184.

lui apprenaient des pays étrangers, était inscrit sur des registres ou marqué sur des cartes topographiques qui restaient toujours sous ses yeux.

Le dévoûment des soldats de Timour pour sa personne était tel qu'ils lui faisaient non seulement le sacrifice de leur vie, mais celui de tout leur butin et de tous leurs biens, toutes les fois qu'il l'exigeait, chose à coup sûr extraordinaire de la part de hordes barbares vivant de brigandages. Ils lui obéissaient aveuglément et sans restriction, si bien qu'il lui eût suffi d'un simple ordre du jour pour se faire reconnaître comme Prophète des Tatares. Il réussit à adoucir les mœurs rudes et sauvages et la farouche cruauté de ses troupes, assemblage d'une multitude de peuplades diverses, en appelant dans son camp une foule de poëtes, de savans, de musiciens et de sofis qui l'accompagnaient dans ses plus lointaines excursions [1].

Timour avait passé sa jeunesse dans des exercices violens et guerriers, c'est-à-dire à la chasse et dans des expéditions partielles. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il secourut l'émir Houseïn, prince de la famille Djaghataï, contre Timourtoglouk-Khan, prince du Turkestan, qui ravageait, à la tête d'une armée de Gètes, les provinces de Houseïn. Ce souverain, qui régnait sur le Khorassan et le Mawereinnehr (pays en-deçà et au-delà de l'Oxus), et résidait tantôt à Herat, tantôt à Balkh (763-1361), accorda la main de sa sœur, Tourkan-Khan (765-1363), au jeune

[1] *Nokhbetet tewarikh*, Arab-chah (f. Ddd. 3, jusqu'à la fin) et Lari.

héros dont la valeur venait de consolider son trône [1]. Quatre ans après, la mort de Tourkan-Khan (767-1365) rompit les liens qui unissaient Timour au prince de Khorassan. La guerre éclata entre le beau-père et le gendre, son vassal (768-1366), et ne fut un instant suspendue que pour recommencer plus sanglante et plus acharnée. Les hostilités ne se terminèrent que par la prise de Balkh et par la mort d'Houseïn, tué par les émirs de l'usurpateur [2]. Rien ne s'opposa plus alors à ce que Timour montât sur le trône.

Balkh, résidence d'Houseïn, fut pillée et son palais détruit; les habitans furent en partie livrés au supplice, en partie réduits en esclavage (771-1369) : les femmes et les enfans devinrent le partage des soldats du vainqueur [3]. Des huit femmes dont se composait le harem d'Houseïn, Timour en choisit quatre pour lui, dont deux devinrent ses épouses [4], et donna les autres à ses émirs et à ses compagnons d'armes [5]. Tels furent les préludes du grand drame dont l'Asie devait être bientôt le théâtre et Timour le héros.

Timour, au lieu de Balkh à moitié détruite, choisit pour résidence Samarkand, qu'il entoura d'une ceinture de murailles et qu'il embellit de palais et de jardins [6].

1 *Histoire de Timourbec*, par Cherefeddin, traduit par Petis de La Croix, I, 48. Hadji-Khalfa, *Tabl. chronol.*, à l'année 765.

2 Lari et Cherefeddin.

3 Cherefeddin, p. 204.

4 Seraï-Mulk et Taughi-Tourkan ; il n'est plus question des deux autres, Oulouz et Islam.

5 Cherefeddin, I, p. 193.

6 *Ibid.* p. 208.

Il est à remarquer que pendant les trente-six ans de guerres et de conquêtes presque non interrompues qui remplirent la vie de Timour, il ne revint que neuf fois à Samarkand pour donner du repos à son armée et la préparer à de nouvelles fatigues [I].

L'assemblée générale des peuples tatares (kouroultaï) consacra l'usurpation de Timour, en le proclamant héritier légitime d'un sceptre brisé par lui. Le scheïkh Bereket, qui lui avait prédit sa grandeur, lui remit l'étendard et le tambour, symboles de la souveraineté, et au nom de Timour (*fer*) que lui avait donné son père à cause de sa force extraordinaire, il ajouta ceux de Gourgan (*grand souverain*), de Sahib-Kiran (*maître du temps*) et de Djihanghir (*conquérant du monde*) [1], noms significatifs que ne démentit pas le héros tatare pendant son long règne. La devise du sceau de Timour était formée de ces deux mots : *Equité, salut* [2], qui peuvent se traduire par ceux-ci : *On n'est grand que par la justice.*

Timour réunit sur sa tête les couronnes de vingt-sept pays soumis à neuf dynasties [II] dont il prit la place; savoir, celles: 1° de la dynastie de Djaghataï, dont le dernier rejeton, Houseïn, succomba sous les coups du conquérant tatare; 2° des Djètes ou Gètes dans le Turkestan et le Mogholistan; 3° du Khowa-

[1] Cherefeddin, p. 203 et 204.

[2] *Ibid.* IV, ch. 30, p. 153. *Le salut consiste dans la droiture*, ce qui n'est pas parfaitement juste, car la devise persane (Voyez Arabschah, f. Ddd. 3) est *Rasti Rousti*; or le mot *rast* peut se traduire par *droiture*, et celui de *roust* par *alerte, dispos*.

resm; 4° du Khorassan; 5° de la Tatarie dans le Tataristan et le Descht-Kiptschak; 6° de la dynastie des fils de Mozaffir dans l'Irak persan; 7° de la dynastie des Ilkhans dans l'Irak arabe; 8° de l'Inde; 9° de la dynastie des Ottomans. Son empire s'étendait, à l'est jusqu'à la grande muraille de la Chine, au nord jusqu'au centre de la Russie; il avait pour bornes, à l'ouest, la Méditerranée, et au sud l'Egypte. Des royaumes qu'il possédait, quelques-uns ne lui avaient coûté qu'une seule bataille; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ne s'étaient soumis à sa domination qu'après une résistance opiniâtre. Parmi ces derniers il faut compter le royaume des Gètes, dont la possession ne fut acquise à Timour qu'après sept pénibles campagnes; le Khowaresm, qui repoussa quatre fois les armées du conquérant, et ne céda qu'à la cinquième; et enfin les Etats des princes tatares Ourouz et Tokatmisch, dont la conquête nécessita deux expéditions. L'Indostan fut soumis dans une seule campagne. De toutes les guerres qu'il entreprit, celles de l'Asie occidentale furent les plus sanglantes et les plus longues; la première, en effet, dura trois ans, la seconde cinq, et la troisième, qui décida du sort de Bayezid, se prolongea pendant sept années consécutives. Nous dirons peu de chose des dix-huit campagnes que nous venons d'énumérer; nous raconterons avec plus de détails la guerre de sept ans dont le théâtre fut d'abord les frontières de l'empire ottoman, et plus tard le cœur même de cet empire [III].

Les sept expéditions de Timour contre les Gètes, et

ses cinq campagnes contre le schah de Khowaresm, Houseïn-Sofi, donnèrent lieu à de fréquens échanges d'ambassades, aussi bien qu'à plusieurs traités de paix et à de nombreuses négociations ayant pour but d'affermir sa puissance par des alliances et des mariages. Ainsi, dès sa première tentative contre les États de Houseïn, Timour lui demanda, par ambassadeur, la main de sa fille Khanzadé pour son fils aîné Djihanghir. Houseïn n'osa refuser, et le mariage fut célébré.

Si quelque chose peut donner une idée du faste et de la richesse des souverains de l'Orient, c'est à coup sûr la splendeur des fêtes qui eurent lieu à cette occasion, fêtes non moins brillantes que celles que donnèrent, au mariage de leurs enfans, les khalifes Mamoun [IV] et Motedhad [1]. Les présens de noces de Khanzadé consistaient en un trône d'or, en plusieurs magnifiques couronnes, en bracelets, boucles d'oreilles, colliers et ceintures d'un grand prix, en vases remplis de diamans et de perles, en lits, sofas, baldaquins et tentes splendides. L'air était embaumé de musc et d'ambre. Les grands de l'empire faisaient pleuvoir sur la fiancée des perles et des pièces d'or, en signe de bienvenue. La terre, sous ses pas, était couverte de tapis brodés d'or. Dans chaque ville que traversait la jeune épouse, les scheïkhs, les kadis, les imams et les mollas accouraient se prosterner devant elle. Mêmes fêtes, mêmes réjouissances à son arri-

[1] Voyez sur la magnificence des noces de Kotrounneda (*perle de rosée*), fille de Khamarouyé, Deguignes, *Hist. génér. des Huns*, II, p. 139.



vée à Samarkand. L'intérieur de la tente où se célébra le mariage (775-1373) représentait la voûte du ciel, et une quantité innombrable de diamans figurait les étoiles. Les rideaux de cette tente étaient de drap d'or, et la pomme qui la surmontait, d'ambre fin. Des kaftans, des châles, des habits et de riches étoffes furent distribués aux officiers de la cour et aux personnages conviés à la fête. Enfin les astronomes désignèrent le moment où devait avoir lieu la cérémonie nuptiale, qui se fit avec une pompe telle qu'on n'en avait pas vu de pareille depuis les périodes les plus glorieuses du khalifat [1].

L'année suivante (776-1374), fut célébré, mais avec moins de faste, le mariage de Timour avec la princesse Dilschadaga, qu'il avait faite prisonnière [2] dans sa seconde expédition contre son père le sultan des Gètes. Outre les femmes dont nous avons déjà fait mention, Timour épousa, après la mort de Tourkan, Touman-Aga, fille de l'émir Mousa. Ce fut pour plaire à cette princesse qu'il réunit (779-1377) les douze jardins royaux de Samarkand en un seul appelé Baghi bihischt (*jardin du paradis*) [3].

Mais ces liens de parenté que le sultan des Gètes et le schah de Khowaresm avaient, non sans intention, contractés avec l'empereur tatare, ne purent les mettre à l'abri des attaques de ce dernier ni les préserver d'une ruine complète. L'imprudent souverain du Kho-

1 *Histoire de Timourbec*, par Chérefeddin, I, c. 13, p. 244-251.

2 *Ibid.* c. 15, p. 256.

3 *Ibid.* c. 26, p. 298.

waresm ayant, au mépris de l'inviolabilité des ambassadeurs, jeté en prison l'envoyé de Timour, eut à se défendre pour la quatrième fois contre le conquérant irrité, qui l'assiégea pendant trois mois et demi dans Khowaresm, sa capitale [1]. Fatigué des lenteurs du siége, Timour provoqua sous les murs de la place le beau-père de son fils en combat singulier. Celui-ci ayant refusé, la ville fut prise d'assaut et livrée au pillage (781-1379). Tous les scheïkhs, les savans, les artistes et les ouvriers furent emmenés à Kesch [2], ville natale de Timour [3], qui reçut à cette occasion le nom honorifique de *Dôme des sciences et de la civilisation* [4], et devint la seconde capitale de l'empire tatare [5].

Trois événemens douloureux vinrent frapper Timour au milieu de ses triomphes et distraire un moment son attention absorbée jusque-là par l'organisation de ses nouveaux Etats. Akabeg, sa fille chérie, mariée au fils d'Emir-Mousa, son beau-père, son fils aîné Djihanghir, et sa sœur Tourkan-Khatoun moururent à peu de distance l'un de l'autre. Le vaillant empereur, atteint dans ses affections les plus chères, tomba dans un profond abattement. Mais la lecture du Coran et de la Sounna, que lui firent les scheïkhs

[1] Cherefeddin, l. c.

[2] Autrefois Schehr-Sebz (*ville verte*).

[3] Cherefeddin, I, c. 27, p. 209.

[4] *Koutbetoul-ilm wel-edeb.*

[5] Timour embellit cette ville de plusieurs monumens remarquables, entre autres d'un magnifique palais (Palais blanc) et du mausolée de sa fille Akabeg. (Cherefeddin, ch. 28, p. 306.)

et les légistes, ne tarda pas à le rappeler à lui-même et à le rendre aux affaires [1].

Après la conquête du Khowaresm, Timour ne dissimula plus le désir qui le tourmentait de régner sur le monde entier. Souvent on l'entendait répéter la parole du poëte qui dit que, « de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu au ciel, il ne doit y avoir qu'un seul maître sur la terre, et que tous les royaumes de l'univers ne sauraient satisfaire l'ambition d'un grand souverain. » Déjà maître du Touran (pays situé au-delà de l'Oxus), il conçut le projet de s'emparer de l'Iran, pays situé en-deçà de l'Oxus, c'est-à-dire de la Perse. Une foule de dynasties s'étaient élevées dans les vastes limites de cet empire sur les débris de celui de Djenghiz-Khan. Deux souverains se partageaient la domination du Khorassan, la province la plus orientale de l'empire persan; la partie méridionale était soumise à Ghayasseddin Pir-Ali, prince de la dynastie de Kourt [2]; et la partie septentrionale à Kodja-Ali-Moueyid [3], de la dynastie des Serbedars, qui régnait sur le Khorassan depuis la mort d'Abousaïd, dernier grand souverain de la famille de Djenghiz-Khan. Moueyid fit sa soumission au conquérant tatare, qui le maintint, par un diplôme, dans sa principauté, sous

1 Cherefeddin, I, p. 362.

2 La dynastie de Kourt était une branche de celle de Ghour, qui régna sur l'Inde après les Ghasnewides. Cette dynastie commença en 644 et s'éteignit en 805 avec son huitième souverain.

3 La résidence de Moueyid était Sebzewar. Cette dynastie surgit en l'an 737 et s'éteignit en 798; elle eut douze souverains.

la condition qu'il l'accompagnerait dans toutes ses expéditions en qualité de vassal. Ghayasseddin, au contraire, prit la courageuse résolution de défendre ses possessions contre des forces vingt fois plus considérables que les siennes; mais après la chute de Fouschendj, sa principale forteresse, Herat, sa capitale, se rendit à discrétion, et échappa ainsi à une destruction complète[1]. Les trésors que les princes de la dynastie de Kourt et de Ghour avaient amoncelés dans cette ville[2] pendant plus de deux siècles, furent transportés à Kesch[3], ainsi que les portes en fer de Herat, remarquables par la beauté de leur travail. Timour n'eut pas si bon marché des autres places du pays, qui ne se soumirent qu'après une résistance opiniâtre; parmi elles se firent distinguer Schabour-Khan, Kabouschan et surtout Kakahah[4] (*la moqueuse*), ainsi appelée parce qu'elle se jouait pour ainsi dire des efforts de l'ennemi. Les grandes villes des Etats de

[1] Après la prise de Herat, Timour se rendit à Aoudkoud. Pendant son séjour dans cette ville, il lui arriva un accident assez bizarre, et que, malgré son étrangeté, nous croyons devoir rapporter. Un pieux derwisch aliéné lui jeta à la tête une poitrine de mouton. Timour, loin de s'irriter de cet acte de folie, crut qu'il lui présageait la possession future de la partie orientale de l'empire persan, appelée depuis des siècles la *poitrine de l'Asie*. (Cherefeddin, II, p. 316.)

[2] Cherefeddin, II, p. 327.

[3] Timour imita en ceci l'empereur grec Nicéphore qui, pendant son expédition dans l'Asie centrale, envoya à Constantinople les belles portes de Tarsus, pour les adapter à l'entrée de son palais. Avant lui, Ali et Samson avaient également emporté les portes des villes dont ils avaient fait la conquête.

[4] Située entre Balkh et Kelat.

Ghayasseddin, telles que Nischabour, Sebzewar et Touz, se rendirent sans coup férir.

Touz, appelée aussi Mesched (*le sépulcre*), parce qu'elle renferme les tombeaux d'un grand nombre de Musulmans célèbres, est un lieu de pélerinage et de rendez-vous pour les caravanes. C'est là que reposent l'imam Riza, le huitième des douze imams, descendans immédiats du Prophète; Haroun-al-Raschid; Abou-Moslim, guerrier sanguinaire, dont la valeur arracha à la famille d'Ommia le trône du khalifat, pour y asseoir la famille d'Abbas, et qui avait fait périr un demi-million d'hommes, autant sous le glaive du bourreau que sur le champ de bataille [1]; le célèbre Nisamoul-Mulk, vizir de Melekschah, profond mathématicien, poëte persan renommé et implacable ennemi des Assassins; Nassireddin, fondateur de l'observatoire de Meragha et fameux astronome; enfin Firdewsi, le plus grand poëte épique de l'Orient [2]. A son entrée dans la ville de Touz, Timour se dirigea vers le tombeau d'Abou-Moslim; arrivé devant le mausolée, il descendit de cheval et implora avec ferveur la bénédiction du héros et sa protection pour ses expéditions futures [3]. On serait tenté de croire que la prière du conquérant tatare fut entendue par l'esprit du farouche Moslim, car il sembla dès ce moment agir sous l'inspi-

[1] *Numerus autem eorum, qui occisi sunt florente Abu Muslim tum extra prælia tum in præliis ejus, sexcenta fuisse dicuntur millia.* Abulpharag. p. 140.

[2] *Djihannuma*, p. 318 et 319.

[3] Cherefeddin, I, p. 329.

ration d'un génie malfaisant et avoir pris à tâche de suivre aveuglément les traditions sanglantes du guerrier dont il avait évoqué les mânes. On sait que, pour punir les habitans révoltés de Sebzewar, Timour conçut l'infernale pensée d'élever des tours vivantes avec leurs corps. Deux mille hommes furent les pierres de taille qui servirent à l'édification de cet horrible monument. Les malheureux furent placés les uns sur les autres, et les intervalles laissés entre eux furent bouchés avec de la terre glaise et de la chaux [1].

A peine maître du Khorassan, du Sistan, du pays des Afghans [2] et du Saboulistan, que la mémoire du vaillant Roustem n'avait pu protéger contre l'ambition de l'empereur tatare [v], Timour tourna ses armes partout victorieuses contre la Perse (788-1386). Ce royaume était alors gouverné par les dynasties de Mozaffer [3] et des Ilkhans [4]. La première régnait sur l'Irak persan et le pays de Fars (la Perse proprement dite); la seconde sur l'Irak arabe et l'Azerbeïdjan (l'ancien Atropatene). A la nouvelle de l'approche de Timour, Schah Schedjà, prince de la famille Mozaffer [5], lui envoya, en signe de soumis-

1 Cherefeddin, c. 43, p. 367, ne craint pas de citer cet acte de hideuse cruauté comme un fait louable.

2 Le pays des Afghans s'étend au pied des monts Souleïman-Kouh.

3 La dynastie de Mozaffer commença en l'an 733 et s'éteignit en 796 avec son septième souverain.

4 La dynastie des Ilkhans surgit en 737 et s'éteignit en 813 avec son troisième souverain.

5 Hafiz dans ses poésies ne tarit pas en éloges sur ce prince.

sion, une ambassade avec de riches présens [1]. Timour assura le prince de ses intentions bienveillantes, et lui demanda, comme gage d'une paix durable, une princesse de sa famille pour Mirza Pir-Mohammed, fils de Djihanghir son fils aîné. Une demande en mariage de la part de Timour était d'un sinistre augure, car d'ordinaire celui à qui pareille demande était adressée pouvait d'avance faire le sacrifice de son indépendance. Néanmoins Schah Schedjâ consentit. Plus hardi, le sultan Ahmed, fils du scheïkh Oweïs Djelaïr, l'Ilkhan [2], se prépara à une vigoureuse résistance. Il s'était fortifié dans sa résidence, Sultanieh; mais forcé d'abandonner cette place, il se réfugia d'abord à Tebriz et ensuite à Bagdad. Toutes les provinces septentrionales de la Perse, entre autres le Mazanderan, les districts de Reï et de Roustemdar, tombèrent au pouvoir de Timour qui, après avoir soumis Sultanieh, Tebriz et Nakhdjiwan, passa les eaux impétueuses de l'Araxe à Djoulfa [3], ville célèbre par son magnifique pont, dont les arches ont cinquante à soixante aunes de hauteur et dont les abords sont défendus par de profonds ravins [4]. Kars, ville frontière de l'empire ottoman, et dont les fortifications sont taillées dans le roc, ouvrit ses portes au conquérant, au bruit des timbales

1 Parmi ces présens, on remarquait plusieurs attelages composés de six mulets, un magnifique baldaquin écarlate, une tente royale et un grand parasol de la plus riche étoffe. (Cherefeddin, I, p. 352.)

2 *Ilkhan* veut dire *souverain du pays.*

3 Cherefeddin, ch. 53, p. 391. Morier, *Second Journey*, p. 310, écrit Joulcha au lieu de Djoulfa. Voyez aussi Dupré, t. II, p. 253.

4 Cherefeddin, I, p. 392.

(gourgheh) et du cri de guerre des Tatares, *sürün !* (en avant) [1]. Toute la Géorgie et Tiflis, sa capitale, firent leur soumission. Dès lors la campagne était achevée, et Timour, pour célébrer sa nouvelle conquête, ordonna une grande chasse [2].

Ce fut dans les belles plaines de Karabagh, où Timour avait pris ses quartiers d'hiver, qu'il reçut le serment de fidélité du prince de Géorgie. Ce souverain ne put conserver son titre et ses domaines qu'en abjurant la foi chrétienne et en livrant au conquérant, entre autres choses curieuses, une cotte de mailles que le roi David avait, suivant la tradition et le Coran, fabriquée de ses propres mains [3].

L'orgueil et l'amour-propre de Timour furent singulièrement flattés de la soumission du prince de Schirwan qui eut lieu peu de temps après. Ce prince vint en personne faire hommage au conquérant et lui offrir les présens auxquels on attache le plus de prix en Orient, présens qui, par une attention délicate du vassal, étaient tous au nombre de neuf, nombre sacré des Tatares. Ils consistaient en neuf sabres, neuf arcs, neuf tentes, neuf baldaquins, neuf châles, neuf pièces de riches étoffes, neuf chevaux de noble race, neuf esclaves du sexe féminin ; et quant à ceux du sexe masculin, ils n'étaient que huit, attendu que le prince se

[1] Cherefeddin, p. 393 et 395.

[2] Voici comment fut organisée cette chasse. L'armée tatare était rangée en cercle (*nerké*), et au milieu les batteurs (*gerké*) poussaient les cerfs, les gazelles, les loups et les lions vers un même point. (Cherefeddin, ch. 54, p. 391.)

[3] Cherefeddin, ch. 55, p. 419.



présentait en qualité du neuvième [1]. Cette franchise, dit Cherefeddin, plut beaucoup à l'empereur qui non seulement combla le prince de faveurs et de biens, mais lui donna en propre le royaume de Schirwan.

Tout fléchissait sous les coups du redoutable empereur. Les princes de Ghilan, qui jusqu'alors s'étaient crus libres dans leurs forêts et derrière leurs marais, vinrent se prosterner devant Timour. Les princes de l'Arménie et de la Mésopotamie s'étant abstenus de rendre hommage au conquérant, celui-ci leur envoya des ambassadeurs pour les sommer de se soumettre. L'Arménie était alors gouvernée par un prince du nom de Taherten qui avait fait d'Erzendjan sa capitale; en Mésopotamie régnait la dynastie du Mouton-Noir [2]. L'héritier de cette famille, qui résidait à Diarbekr, ne tint aucun compte des menaces de Timour et se disposa à se défendre; mais trop faible pour résister seul aux forces imposantes du conquérant, il vit sa témérité punie par la prise de deux de ses principales villes. Akhlat et Adil-Djouwaz, après que les hordes tatares eurent dévasté la belle plaine de Mousch. Wan, place fortifiée, qui jusque-là n'avait jamais ouvert ses portes à un vainqueur, fut emportée après vingt jours d'une héroïque résistance; ses défenseurs furent précipités du haut des remparts, les bras liés sur le dos [3]. Les for-

[1] Cherefeddin, l. c. p. 400.

[2] La dynastie du Mouton-Noir se maintint sur le trône depuis 777 jusqu'en 874.

[3] Cherefeddin, ch. 59, p. 419.

tifications dont une tradition attribuait la construction à Schedad, fils d'Aad, furent rasées ; leur solidité était telle qu'un touman entier, c'est-à-dire un corps de dix mille hommes, travailla tout un jour inutilement pour y ouvrir une brèche [1]. La chute de Wan décida Taherten à faire sa soumission. Timour lui laissa son titre et ses domaines, le prince étant venu de son propre mouvement se reconnaître son vassal [2].

A quelque temps de là eut lieu une effroyable catastrophe à laquelle présida le conquérant en personne. Le schah Schedjà, prince de la dynastie Mozaffer, avait, en mourant, recommandé son royaume et sa famille à la générosité de Timour. Mais son fils, Seïnol-Abidin, ayant refusé d'obéir à l'ordre que lui avait donné l'empereur de paraître à sa sublime Porte, ce dernier passa avec ses troupes dans la partie méridionale de la Perse, et s'empara sans coup férir de l'Irak persan, dont la capitale, Isfahan, se rendit à discrétion. Dans un des faubourgs de cette ville vivait un forgeron, du nom d'Ali-Koutschapa, qui gémissait de voir sa patrie courbée sous le joug étranger. Il se souvint de Kawé, forgeron comme lui, qui jadis avait fait de son tablier de cuir l'étendard de la liberté et marché à la délivrance des peuples tremblans sous la tyrannie de Sohak. Ce souvenir enflamma le courage de Koutschapa qui résolut d'imiter un si noble exemple. Une nuit, il éveille, au roulement du tambour, les habitans d'Isfahan et les excite

[1] Chereseddin, p. 420, et *Djihannuma*, p. 411.

[2] *Ibid.* p. 419.



à se révolter contre les commissaires tatares envoyés pour prendre possession de la ville. Son éloquence persuade la foule encore émue de l'humiliation qu'elle avait subie. On court aux armes, on se précipite sur la garnison encore peu nombreuse, et le carnage commence. Trois mille Tatares furent massacrés dans ce soulèvement spontané. A la nouvelle de cet événement, Timour furieux donna l'ordre de reprendre la ville et de la saccager, et pour qu'aucun soldat de son armée ne restât inactif dans le drame terrible qui se préparait, il fit publier que chacun d'eux eût à rapporter un certain nombre de têtes. Toutefois, le quartier de la ville où résidaient les scheïkhs et les légistes fut excepté de la proscription générale et placé sous la garde d'un détachement, auquel on enjoignit de protéger spécialement la maison de Khodja Imameddin Waïz, bien que ce savant illustre fût mort depuis plus d'un an[1]. Le sanguinaire conquérant n'oublia pas un seul instant, même au milieu de l'horrible boucherie qui eut lieu, le respect qu'il professait pour les savans et les religieux; semblable en cela à Alexandre qui, lors de la prise de Thèbes, mit la maison de Pindare à l'abri de la dévastation et du pillage. Les ordres impitoyables du chef tatare furent fidèlement exécutés. Le sang coula à flots dans Isfahan. Les soldats, repus de carnage, pour s'épargner la peine de couper eux-mêmes les têtes qu'ils étaient tenus de livrer, les achetaient avec le fruit de leurs rapines. D'abord chaque

1 Cherefeddin, ch. 60, p. 432.

tête se vendit vingt copecs [1]; bientôt le prix tomba à un demi-copec, et vers la fin on n'en voulait plus. On porte à plus de soixante-dix mille le nombre des habitans d'Isfahan qui périrent dans ce massacre. Leurs têtes servirent à élever des tours au milieu des places publiques.

Effrayée par ces sanglans préliminaires, Schiraz fit sa soumission (6 silhidjé 789—27 décembre 1387). Là Timour reçut une espèce d'ovation, qu'il ne dut qu'à la terreur semée au loin par son dernier exploit. Les grands de l'empire, les gouverneurs des provinces, les princes de la famille Mozaffer, les souverains de Kerman et de Yezd, les Atabèges de Loristan et les princes de Laristan, qui se glorifiaient de descendre du héros persan Gourghin-Milad [2], se réunirent à Schiraz, et vinrent, dans le palais appelé *le trône Karadja* [3], se prosterner devant Timour, au nom duquel se fit dès ce moment la prière publique. Des lettres de victoire, dans lesquelles les mounschis (secrétaires du divan) avaient rivalisé de servilisme et de basse flatterie, furent expédiées, par ordre de l'empereur [4], à Samarkand, aux princes de Khowaresm, à Khorassan et dans toutes les autres possessions du

[1] Cherefeddin, p. 433. *Dinar koupeghi*, c'est-à-dire *monnaie du chien*, parce que l'image d'un chien s'y trouvait empreinte; c'est la première fois que l'histoire fasse mention des copecs, qui sont une monnaie d'origine tatare.

[2] Voyez le *Schahnahmé*.

[3] Construit peut-être sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le palais des Katschares.

[4] Et portées par des moubaschirs (commissaires).

souverain tatare, pour y être lues du haut des chaires publiques par les khatibs (prédicateurs) [1].

Pendant la guerre de Perse, le schah de Khowaresm avait levé l'étendard de la révolte et forcé les gouverneurs tatares à se réfugier chez Tokatmisch, khan des Tatares de Kiptschak. Dès que la tranquillité fut rétablie dans le pays de Fars nouvellement conquis, Timour se dirigea, pour la cinquième et dernière fois, sur le Khowaresm, rasa les murs de la capitale, en fit ensemencer le sol, et transplanta toute la population à Samarkand, où il fit quelque temps après son entrée triomphale.

Après avoir célébré avec pompe les mariages de Pir-Mohammed-Mirza, de Miranschah-Mirza et de Schahrokh-Mirza, il se prépara à marcher contre Tokatmisch, souverain de la Grande-Tatarie. Douze ans auparavant, ce prince, attaqué et pressé par Ourouzkhan, autocrate tatare de Russie, avait imploré les secours de Timour, qui l'avait sauvé d'une ruine certaine et rétabli sur le trône de Kiptschak [2]. Tokatmisch et Ourouzkhan étaient tous deux issus de Djoudji [3], fils de Djenghiz-Khan. Or, ce conquérant avait, de son vivant, donné la souveraineté de la Grande-Tatarie à Djoudji, celle de la Transoxane, du Khowaresm et du Turkestan à Djaghataï, et celle de la Chine et du Khataï à son fils aîné Oghtaï, avec le titre

[1] Cherefeddin, ch. 51, 436.

[2] Le Kiptschak ou Grande-Tatarie comprenait alors les pays situés entre la Crimée (Petite-Tatarie) et le Turkestan.

[3] Petis de La Croix a écrit partout Tuschi au lieu de Djoudji.

de *grand-khan*. Timour, devenu maître de Djaghataï par la prise de Balkh, avait confié le gouvernement du pays à un des khans indigènes, Siourgoutmitsch, qui administra en son nom, et à la mort duquel il permit que Mohammed, son fils, lui succédât dans cette dignité purement honorifique [1]. Tokatmisch, au contraire, régnait réellement sur le Kiptschak, sous la protection de Timour, à la vérité, mais dans une indépendance à peu près complète. Néanmoins cette protection lui pesait au point qu'il chercha à s'y soustraire par la force des armes. Au premier bruit des préparatifs de guerre qui se faisaient dans le Kiptschak, Timour envoya dans toutes les provinces de son vaste empire des tawaschis (*enrôleurs*) pour réunir de nombreux corps de réserve [2]. En même temps, il convoqua une assemblée générale de la nation (*kouroultaï*) (792-1399) par laquelle il fit déclarer que chaque chef de régiment eût à compléter le nombre de ses hommes et à les entretenir à ses propres frais [3]; cette mesure était de la plus haute importance en ce qu'elle devait avoir pour résultat non seulement d'augmenter la masse des forces de l'empire, mais encore de diminuer l'extrême richesse des généraux; ce qui eut lieu en effet.

Timour passa tout l'hiver qui précéda cette assemblée à la chasse aux cygnes sur les lacs et dans les

[1] Cherefeddin, l. III, ch. 2, p. 19. Voyez aussi Hadji-Khalfa, *Tabl. chronol.*, année 770.

[2] Cherefeddin, III, ch. 3, p. 23.

[3] *Ibid.* ch. 4, p. 45. Le Kouroultaï ne se tenait jamais qu'au commencement du printemps.

marais qui avoisinent Boukhara, plutôt afin que cet ancien usage des princes de la famille de Djenghiz-Khan ne tombât pas en désuétude que dans le but d'oublier au milieu de ces plaisirs les fatigues de la guerre [1]. Ce fait, bien qu'en apparence insignifiant, n'en a pas moins une certaine importance en ce qu'il prouve l'infatigable activité de Timour, ainsi que le soin qu'il prenait d'entretenir dans son armée le goût des exercices guerriers, et de donner pour premiers fondemens à sa dynastie les usages établis par son puissant prédécesseur.

A la même époque, l'empereur tatare célébra le mariage de sa fille unique, Sultan-Bakht, et ceux de ses petits-fils Mirza-Eboubekr, fils de Miranschah, et Mirza-Omar, fils de Djihanghir [2].

Vers la fin du mois de janvier de l'année suivante (12 safer 793, fin janvier 1390), Timour partit de Taschkend, sur le Sirr, accompagné de sa cour et de son armée, après avoir renvoyé son harem, à l'exception de sa favorite Tscholpan (*étoile du matin*), fille du Gète Hadjibeg.

La pluie et la neige qui tombaient en abondance forcèrent l'armée à s'arrêter à Karasouman. Là, Timour reçut une ambassade de Tokatmisch; les envoyés furent introduits en courant [3], suivant le cérémonial

[1] Ogtaï et Djaghataï, fils de Djenghiz-Khan, pendant un hiver qu'il passèrent dans le même pays, envoyaient chaque semaine cinquante chameaux chargés de gibier à Samarkand, afin que le produit de leur chasse fût solennellement distribué à l'armée. Cherefeddin, 7, p. 59, et 10, p. 73.

[2] Cherefeddin, III, ch. 7, p. 62, et ch. 8, p. 65.

[3] *Ibid.* ch. 10, p. 74.

tatare, et après s'être prosternés jusqu'à terre, remirent au conquérant, de la part de leur maître, une lettre d'excuses accompagnée d'un oiseau de proie nommé tschonkar, et d'un présent de neuf chevaux d'une agilité extraordinaire. Malgré cet acte de soumission, Timour, après avoir pris connaissance de la lettre de son vassal rebelle, rappela aux ambassadeurs l'important service qu'il avait rendu à leur maître alors qu'il était prêt à succomber sous les coups d'Ourouzkhan. Il insista sur l'ingratitude et la déloyauté de son protégé, et termina en disant qu'il recevrait le châtiment qui lui était dû, menace terrible qui équivalait à un arrêt de mort.

L'armée se remit en marche, et après avoir passé par Yassy, Karatschouk et Sabran, elle atteignit le Koutschouktagh (*petite montagne*) et l'Ouloutagh (*grande montagne*). L'empereur monta sur la cime de la dernière pour embrasser d'un coup-d'œil, de ce point élevé, les immenses steppes de la Grande-Tatarie. Tandis qu'il contemplait la nape ondoyante de verdure qui se déroulait à ses yeux, ses soldats apportèrent auprès de lui des pierres avec lesquelles ils élevèrent une tour destinée à consacrer le souvenir de cette mémorable expédition [1].

Pour remédier au manque de vivres qui commençait à se faire sentir, Timour ordonna une chasse générale à laquelle toute l'armée prit part; puis il passa

[1] Sur cette tour furent inscrits l'année et le jour où Timour était arrivé dans ce lieu. Cherefeddin, III, ch. 10, p. 81.



ses troupes en revue. La tête couverte d'un turban orné de rubis, une massue d'or à tête de bœuf à la main, à l'imitation des anciens rois de Perse qui se servaient de cette arme en souvenir de celle de Féridoun, l'empereur parcourut le front de ses innombrables bataillons. Suivant l'usage observé dans les revues des armées tatares, les chefs se mirent à genoux en tenant leurs chevaux par la bride, et baisèrent la terre en mêlant à leur prière ordinaire des formules de louange et de bénédiction. Après avoir ainsi reçu les hommages et les vœux de ses fils, de ses petits-fils et de ses autres généraux, et les avoir félicités sur la bonne tenue et la discipline de leurs toumans, hezares et sades [1], il donna le commandement de l'avant-garde [2] de l'armée à son petit-fils Mirza-Mohammed, en lui recommandant la plus grande vigilance et une extrême célérité, qualités indispensables dans le poste qu'il allait occuper.

Un combat sanglant d'avant-garde était le prélude d'une bataille générale. Dans cette rencontre périrent quatre des plus habiles généraux de Timour, Herimulk, Ramazan-Khodja, Erlat et Aïkoutimour ; néanmoins la victoire resta aux soldats de l'empereur. Fier de ce premier triomphe, présage de succès plus importans, Timour combla les chefs de son armée de présens et d'honneurs, et conféra à un grand nombre d'entre

1 Les toumans sont des corps composés de dix mille hommes, les hezares de mille et les sades de cent. Cherefeddin, l. III, ch. 11, p. 86.

2 En mogol, *mangalai*. Voyez Cherefeddin, l. III, ch. 12, p. 91.

eux le titre de tarkhan [1], qui donnait à celui qui en était revêtu le droit d'entrer chez le prince à tous les momens de la journée. Le fils du grand-vizir Haladjighaï, mort dans le combat, fut confirmé dans les charges et les titres de son père, et on lui confia le grand-sceau de l'empire et celui du cabinet de l'empereur, appelé le *sceau du papillon* [2].

Six jours après, le temps, jusque-là pluvieux, s'étant éclairci, Timour se disposa à attaquer l'ennemi avec toutes ses forces, 15 redjeb 793 (5 juillet 1390). Au lieu de suivre l'ordre de bataille accoutumé, c'est-à-dire la division en aile droite, aile gauche et centre, il partagea son armée en sept corps, dont l'un devait servir de réserve à l'autre [VI]. Lorsque toutes les dispositions furent prises, le schérif Séïd Bereké, qui le premier avait prédit à Timour sa puissance future, se prosterna, la tête découverte, en face de l'armée et invoqua la bénédiction du ciel; puis, jetant une poignée de poussière du côté des ennemis, il s'écria : « Ainsi vos visages seront noircis par l'affront de la défaite. » S'adressant ensuite à Timour : « Marche maintenant, lui dit-il, où il te plaira; tu seras vainqueur. » A ce moment, un cri général de *sürün!* (en avant) couvrit le bruit des trompettes qui sonnaient la charge. Rien

[1] On les trouve également chez les Byzantins sous le nom de Ταρχανης. Les tarkhans avaient la liberté de faire presque tout comme le schah même, et sans que celui-ci s'en offensât ou les fît punir. Cherefeddin, l. II, ch. 10, p. 234.

[2] Le sceau du papillon (*perwané*) est un petit sceau en forme de papillon; les ordres de cabinet revêtus de ce sceau portent le même nom.

ne résista à l'impétuosité des soldats de Timour. Tokatmisch, effrayé, prit la fuite avec ses généraux, dont plusieurs étaient issus de Djenghiz-Khan [1]. Le vainqueur détacha de tous les corps de l'armée sept cavaliers sur dix à la poursuite de l'ennemi [2] ; lui-même les suivit avec les troupes qu'il avait conservées auprès de lui. Il s'arrêta dans la belle plaine d'Ourdepé sur les bords du Wolga ; là, il dressa ses tentes avec un luxe inusité. Son camp, qui avait trois farasanges de diamètre, était entouré d'un rideau de riche brocard parsemé de fleurs d'or [3]. Une immense quantité de bestiaux et d'esclaves, qui constituait la partie la plus précieuse du butin, fut amenée des rives et des îles du Wolga au camp de l'empereur. Les plus belles filles passèrent dans son harem et le reste fut distribué aux émirs ; cinq mille jeunes garçons, remarquables par leur beauté, furent destinés au service intérieur de la cour. Timour donna ensuite une fête magnifique, la plus belle dont les histoires du Touran fassent mention. Le conquérant, assis sur le trône des souverains de la Grande-Tatarie [4], était entouré des beautés de son harem ; mille chants de victoire (*rihawi*) et d'amour (*ouschak*) se succédaient sans interruption. Les musiciens rivalisaient d'ima-

[1] Ces princes étaient appelés *Aghlen*, comme les princes persans s'appellent *Mirza*.

[2] Par conséquent les sept dixièmes de tous les corps de cavalerie.

[3] Cherefeddin, l. III, ch. 14, p. 124.

[4] La fête se donna sur les bords du Wolga dans le lieu qui était le siége de l'empire de Touschi, fils de Djenghiz-Khan.

gination et de talent et improvisaient des chansons en l'honneur du héros triomphant [1]. Les mets les plus savoureux étaient servis dans des assiettes d'or enrichies de diamans, par les plus beaux garçons et les plus belles filles. Ce fut, en un mot, un spectacle éblouissant et tel que sa magnificence étonne même dans l'histoire d'un conquérant asiatique.

Timour passa également l'hiver suivant (793) à Samarkand dans des fêtes continuelles. Mais au commencement du printemps de l'année 794 (1391), il se remit en campagne pour renouveler ses invasions en Perse, et cette fois il ne déposa les armes qu'après cinq ans d'une lutte terrible et acharnée. La conquête du Mazenderan, qui eut lieu vers la même époque, fut signalée par l'héroïque résistance des villes d'Amoul, de Sari et de Mahanassar, et par le massacre de tous les fedayis ou Assassins. Depuis que Houlagou avait pris et détruit toutes leurs forteresses, ces fanatiques étaient restés dans ce pays et avaient fait tomber sous leurs poignards plusieurs chefs de l'armée de Timour. Tel général de cette armée avait à venger sur eux la mort d'un fils, tel autre celle de son père. Des ressentimens particuliers vinrent donc se joindre à la raison d'état pour anéantir cette secte sanguinaire dont les membres périrent tous à Amoul. La plume se refuse à peindre cet horrible massacre; l'historien persan, qui en parle, répugne même à en faire le récit; il se

[1] Une des chansons composées pour cette solennité a pour titre: *Lettre de conquête du Kiptschak* (*Fethnamei Kipdjak*). Cherefeddin, III, ch. 14, p. 127.



borne à dire que la vengeance du conquérant fut effroyable, et que de toutes les scènes de carnage dont l'histoire a consacré le souvenir, aucune ne peut se comparer à celles qui ensanglantèrent la ville d'Amoul [1].

Du nord de la Perse, Timour porta ses armes dans les provinces méridionales, telles que le Loristan et le Khouzistan ; il se dirigea même sur le pays de Fars, où jusqu'à ce jour il avait laissé six princes de la dynastie Mozaffer régner en paix sur quelques villes. Il pénétra dans cette province, en quittant le Khouzistan, par les défilés des monts Hetzardara, et mit aussitôt le siége devant le château de Kalaïsefid (*château blanc*), réputé inexpugnable ; il parvint à s'en rendre maître en brisant à coups de hache les rochers qui l'environnaient et en se frayant un passage jusqu'à la forteresse [2].

Après ce premier succès, Timour changea de route, et traversant la délicieuse vallée de Schàbbewan, un des quatre paradis de l'Asie, il marcha à la rencontre de Schah-Mansour, descendant de Mozaffer, qui venait de s'emparer des possessions des cinq autres princes de cette famille. Le conquérant tatare, après avoir failli tomber sous le glaive de son adversaire, resta vainqueur ; son petit-fils Schahrokh-Mirza, âgé de dix-sept ans, joignit Schah-Mansour, le terrassa et lui coupa la tête qu'il jeta aux pieds de Timour

[1] Chérefeddin, l. III, ch. 19, p. 153.
[2] *Ibid.* ch. 24, p. 189.

en prononçant la formule usitée : « Ainsi doivent rouler aux pieds de ton cheval les têtes de tous tes ennemis [1]. » L'empereur embrassa ses fils et ses petits-fils, et reçut les félicitations des émirs qui, suivant l'usage mogol, lui présentèrent à genoux une coupe d'or, après avoir neuf fois frappé la terre du front [2].

Cette bataille était à peine terminée qu'une nouvelle armée persane parut sur les derrières des troupes tatares; mais elle fut repoussée et se retira sur le château de Kalaïfourkh (*château rouge*).

Bientôt après, Timour entra en triomphateur dans la ville de Schiraz [3]. Les trésors de Schah-Mansour furent confisqués et distribués aux émirs; et quant aux habitans, ils ne rachetèrent leur vie qu'au prix de sommes énormes. Les princes Mozaffer furent faits prisonniers et ensuite exécutés, à l'exception de deux, auxquels leurs parens avaient fait crever les yeux, et qui purent aller vivre en paix à Samarkand [4]. Les savans et les artistes furent transportés des rives du Roknabad sur celles du Djihoun. Enfin le gouvernement

[1] C'est la formule encore usitée en Perse dans les *Istikbal* ou réceptions solennelles; dans ces cérémonies, on jette des vases remplis de sorbets sous les pieds des chevaux. (Voyez Morier, *First Journey*, p. 76 et 97.)

[2] Cherefeddin, III, 25, p. 198.

[3] Cette ville avait neuf portes. L'histoire dit que Timour en fit fermer huit, et que la neuvième, sur laquelle il avait arboré son drapeau, resta seule ouverte. Et à propos de ce drapeau, nous devons dire qu'outre les étendards ordinaires, composés d'une queue de cheval, Timour, pour cette seconde campagne en Perse, en adopta d'autres qui représentaient l'image d'un dragon.

[4] Cherefeddin, III, ch. 27, p. 206.

du royaume de Perse, tel que l'avait jadis possédé Holakou-Khan [1], frère de Koublaï, grand-khan des Mogols, fut confié à Miranschah, fils du vainqueur; le diplôme que lui remit Timour portait, en guise de signature, et suivant l'usage des empereurs mogols, l'empreinte de la main du souverain imbibée d'encre rouge [2].

L'armée tatare quitta le Farsistan pour se diriger à l'ouest. Elle envahit le Kurdistan, le traversa dans toute son étendue et pénétra jusqu'à Bagdad, où résidait Ahmed Djelaïr, prince de la dynastie d'Ilkhan. A son passage dans la ville d'Akboulak, située non loin d'Arbela, où la fortune donna à Alexandre la domination de la Perse, Timour reçut l'ambassadeur du prince de Bagdad, le moufti et célèbre légiste Nourreddin Abdourrahman Isferaïni. Cet envoyé était chargé d'assurer Timour de l'amitié de son maître et de lui offrir de sa part des présens consistant en animaux et en objets précieux tous au nombre de neuf, et parmi lesquels on admirait surtout des cerfs, des léopards et des chevaux arabes avec des selles d'or. Néanmoins, comme l'ambassadeur n'était pas autorisé par son maître à renoncer en son nom aux deux droits régaliens, celui de battre monnaie à son effigie et de se faire nommer dans la prière publique, Timour, tout en témoignant à Noureddin personnellement, la plus haute estime [3], à cause de sa réputation de sa-

[1] Cherefeddin, ch. 28.

[2] *Ibid.* ch. 27, p. 206.

[3] *Ibid.* III, ch. 19, p. 220.

vant, fut peu sensible aux assurances de respect et d'amitié de Djelaïr. Il congédia l'envoyé avec une réponse évasive et le suivit pas à pas avec son armée, dans l'espoir de surprendre le sultan dans sa résidence, avant qu'il eût pu être informé de ses intentions. En effet, à peine Djelaïr avait-il rompu le pont jeté sur le Tigre et coulé bas les vaisseaux qui couvraient le fleuve, que Timour parut devant les murs de Bagdad qui lui ouvrit ses portes sans tenter la moindre résistance. Une galère du sultan que l'on nommait *le Soleil* servit à transporter l'empereur sur la rive opposée ; la cavalerie passa le fleuve à la nage, et Timour, à la tête de ses escadrons d'élite, poursuivit le sultan qui fuyait vers l'Euphrate. Au moment où il l'atteignit, dans la plaine de Kerbela, il n'avait plus autour de lui que quarante-cinq émirs dont les excellens chevaux avaient seuls pu résister à une course aussi rapide. Malgré la supériorité des forces du sultan, il l'attaqua par trois fois et resta vainqueur. Néanmoins Djelaïr parvint à s'échapper, laissant au pouvoir de Timour ses femmes et son fils[1]. Les artistes et les savans de Bagdad furent envoyés à Samarkand, comme l'avaient été ceux de Khowaresm et de Schiraz. Dans le nombre se trouvait le célèbre Khodja Abdoulkadir, auteur d'une théorie de la musique. La nouvelle de la conquête de Bagdad fut proclamée dans toute l'Asie par des lettres de victoire.

Timour passa deux mois à Bagdad; là, il s'occupa

[1] Cherefeddin, ch. 30, p. 233.



de réformer quelques abus qui, pendant la dernière expédition, s'étaient introduits dans son armée. Il réprima la licence des mœurs de ses soldats, et, pour mettre une fin à leurs débauches, il fit jeter dans le Tigre [1] tout le vin qui se trouvait à Bagdad.

Pendant son séjour dans cette ville, l'empereur tatare députa au sultan Barkok, souverain de l'Égypte et de la Syrie, le savant scheïkh Sawé en qualité d'ambassadeur. Dans la lettre qu'il lui fit remettre, il lui disait qu'ayant été envoyé par la Providence pour sauver l'empire près de tomber en ruines entre les mains des descendans de Djenghiz-Khan, il désirait entretenir avec lui des relations d'amitié par l'entremise d'ambassadeurs et donner à ses États, ainsi qu'aux siens propres, de nouveaux élémens de prospérité par la liberté du commerce [2].

La prise de Bagdad n'avait coûté aucun effort à Timour; mais il n'en fut pas de même des autres places fortes de la Mésopotamie. Tekrit qui, par la solidité de ses fortifications, passait pour être à l'épreuve de toutes les machines de guerre [3]; Roha ou Edessa, bâtie par Nemrod, et célèbre par le four ardent dans lequel, suivant la croyance des musulmans, fut jeté Abraham [4]; Hosn-Keïf, qui n'est accessible que d'un seul côté, et qui, grâce à une source abondante qui jaillit dans l'intérieur de ses murs, est

[1] Cherefeddin, III, ch. 31, p. 238.
[2] *Ibid.* ch. 32, p. 240.
[3] *Ibid.* p. 241.
[4] *Ibid.* ch. 35, p. 265.

constamment pourvue d'eau; enfin Mardin, qui reconnaissait pour maître le sultan Isa, de la dynastie d'Ortok, résistèrent à toutes les attaques du conquérant tatare. Il dut se contenter de la promesse d'un tribut annuel de la part de ces villes [1], et des présens qu'elles lui offrirent.

Le chagrin que lui firent éprouver et cette résistance inattendue et la mort de son fils Omarscheïkh [2] céda à peine au plaisir que lui causa la naissance d'un petit-fils, le prince Oulougbeg [3], devenu plus tard célèbre dans la science astronomique. Néanmoins Timour reprit bientôt toute son ardeur et chercha dans de nouvelles conquêtes un dédommagement à l'humiliation qu'il avait subie sous les murs de Mardin. Amid, capitale du Diarbekr, fut prise d'assaut et livrée au pillage; elle eût même été rasée, si la solidité de ses fortifications, taillées dans le roc, n'eût pas résisté à tous les efforts des Tatares, qui ne purent démolir que les créneaux des murs de la place [4]. Par une bizarre contradiction, Timour donna vingt mille copecs pour la construction de deux dômes sur les tombeaux du prophète Jonas et de saint Sergius, qu'il visita en pélerin, distribuant partout sur son passage de riches aumônes aux pauvres de la ville [5]. Ce respect pour la science et la religion, qui contrastait d'une manière si

[1] Cherefeddin, ch. 37, p. 275.

[2] *Id.* ch. 37, p. 268.

[3] *Id.* ch. 40, p. 284. Oulougbeg était fils de Schahrokh.

[4] *Id.* III, ch. 41, p. 289.

[5] *Id.* ch. 35, p. 262.

étrange dans Timour avec sa cruauté farouche et la soif de sang qui le dévorait, constitue un des traits principaux du caractère de ce guerrier, véritable type du conquérant asiatique.

A la conquête de la Mésopotamie et du Kurdistan succéda celle de la Géorgie et de l'Arménie; Timour ouvrit la campagne par la prise d'Alandjik. Le prince de cette ville, Kara-Youssouf, de la dynastie du Mouton-Noir, s'enfuit à la nouvelle de l'approche de l'armée tatare. Dans la plaine qui s'étend aux environs d'Akhlath [1], ancienne résidence de plusieurs princes turcomans, l'empereur reçut le serment de fidélité des beys Adildjouwaz [2] et Taherten qui vinrent se reconnaître ses vassaux. Ce dernier qui, vu le voisinage des Ottomans, craignait, non sans raison, de perdre Erzendjan, sa capitale, la reçut de Timour en toute souveraineté. Le diplôme qui le confirmait dans sa possession, et sur lequel l'empereur avait apposé sa main trempée dans l'encre rouge, fut accompagné du don d'une magnifique couronne garnie de perles [3].

Après cette solennité, Timour célébra, sur les montagnes de Mingœl ou Bingœl [4] (*les mille lacs*), la naissance du prince Ibrahim, second fils de Schahrokh, et ses victoires dans la Géorgie. Le souverain,

[1] Voyez, sur l'histoire de cette ancienne ville, Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques*; Ewlia et *l'Encyclopédie* de Ersch et Gruber.

[2] Cherefeddin, l. III, ch. 43, p. 296.

[3] *Id.* ch. 45, p. 314.

[4] Plusieurs fleuves, entre autres l'Euphrate, prennent leur source dans ces montagnes. *Djihannuma*, p. 425, et *Mémoires de Macd. Kinneir*, p. 8.

le front ceint d'un turban impérial et la massue en main, assistait, sur son trône, à cette fête splendide [VII]. Autour de lui étaient rangés les beautés de son harem; à droite les chanteurs, à gauche les musiciens. Neuf tschaouschs à cheval présidaient aux plaisirs de cette journée. Les échansons présentaient aux convives, dans des vases de cristal et dans des coupes d'or, le vin rouge de Schiraz et la liqueur dorée du Liban [1]. Ces réjouissances furent immédiatement suivies d'autres non moins brillantes données par la nourrice et la première gouvernante du prince nouveau-né; de telle sorte que, pendant trois semaines, toute pensée de guerre s'effaça au bruit de la danse et au fracas de joyeux banquets [2].

Cependant Timour n'oubliait pas qu'il avait laissé la conquête de la Géorgie inachevée, et son armée se remit en marche. A peine la campagne était-elle rouverte, qu'il apprit qu'une armée tatare, commandée par Tokatmisch, avait pénétré par le défilé du Caucase, appelé *la Porte de Fer,* dans le Schirwan, et parcourait cette province le fer et la flamme à la main. « Il vaut mieux, dit Timour, aux ouzbeks qui lui apportèrent cette nouvelle, il vaut mieux que le gibier vienne de lui-même se jeter dans nos filets que d'être obligé d'aller le chercher; un vieux faisan ne craint pas le faucon, et lorsque la sauterelle est devenue assez grande pour que ses ailes soient couleur de sang, elle

[1] Voyez Cherefeddin, III, p. 325.

[2] *Ibid.* p. 326.

rend coup pour coup au moineau qui veut la dévorer [1]. » Sans s'émouvoir des dispositions menaçantes du prince du Kiptschak, Timour établit ses quartiers d'hiver dans la plaine de Mahmoudabad. Il chargea cependant Schemseddin-Almalaghi, le plus habile et le plus éloquent négociateur de toute l'armée, de porter à Tokatmisch une lettre dans laquelle il lui offrait la paix ou la guerre. Tokatmisch, mal conseillé par ses courtisans et par les princes qui l'entouraient, rejeta les propositions pacifiques de Timour, et la guerre un moment suspendue recommença aussi acharnée qu'auparavant. Cette fois elle eut pour théâtre les rives occidentales de la mer Caspienne. On se rappelle que la première campagne contre le prince du Kiptschak avait eu lieu dans le pays situé à l'est de cette mer. Une bataille décisive, qui termina le règne de Tokatmisch [2], se donna sur les bords du Térek (22 djemazioul-akhir 797-1394). Avant de lancer ses hordes contre l'ennemi, Timour les passa en revue, il inspecta minutieusement les armes de tous ses bataillons pour s'assurer si chaque soldat avait son épée, sa lance, son arc, sa cuirasse, sa massue et ses filets [VIII] [3]. Cela fait, il se plaça à la tête de vingt-sept escadrons de cavalerie d'élite, et se précipita en personne à la rencontre de l'ennemi qu'il ébranla et mit en fuite. Il le poursuivit jusqu'aux rives du Wolga,

1 Cherefeddin, p. 332.

2 Timour, dans cette circonstance, échelona encore son armée sur sept lignes.

3 Les filets servaient à prendre les ennemis vivans.

que Tokatmisch avait déjà atteint et traversé avec ses aghlens et ses nowians [1]. Le vainqueur ne s'arrêta qu'au gué de Touratou ; là, il déclara son adversaire déchu du trône du Kiptschak, et désigna pour le remplacer l'aghlen Koritschak, fils d'Ourouzkhan, qui, en sa qualité de vassal, se trouvait parmi ses guerriers. Il lui donna l'investiture de ses nouveaux Etats en le couvrant d'un manteau et en lui entourant les reins d'une ceinture d'or, puis il l'envoya en avant sur l'autre rive du Wolga, accompagné d'une garde d'Ouzbeks [2]. Lui-même passa ce fleuve, puis le Don, puis le Dniéper; et se dirigeant vers le nord, il ravagea la petite et la grande Russie et pilla Moscou [3]. Le butin qu'il fit dans cette ville était immense et consistait principalement en lingots d'or et d'argent, en fourrures de martre, de zibeline, d'hermine, d'écureuil de Sibérie, de lynx tigré, de renard rouge et bleu et d'ours blanc. Une division de l'armée tatare parcourut la partie méridionale du pays jusqu'à Azof et Kouban; de là elle repassa en Géorgie, afin de réduire les châteaux-forts de ce royaume [4]. Astrakan, ville située à l'embouchure du Wolga, et Séraï [5], alors capitale du Kiptschak, assise sur le Wolga, dans l'intérieur du pays, furent

[1] *Aghlen*, chez les Tatares, était synonyme de *prince du sang*, et *nowian* de *prince étranger*.

[2] Cherefeddin, l. III, ch. 54, p. 355.

[3] *Id.* p. 363. Mirkhond et, d'après lui, Price, *Chronological retrospect.* III, vol. I, p. 198.

[4] Khoula, Taous, Poulad. Cherefeddin, l. c., p. 372.

[5] Séraï, sur le Wolga, capitale du Kiptschak, était située au centre du pays, entre la ville du même nom, dans la Transoxane, près de Nakhscheb

livrées aux flammes et leurs habitans réduits en esclavage. Madjar, autre cité tatare, sur le Terek, fut saccagée [IX]. Pendant que Timour dévastait ainsi la contrée qui s'étend entre le Dniéper et le Wolga, ainsi que les pays compris entre les côtes de la mer d'Azof et de la mer Caspienne, son fils, le sultan Mohammed-Mirza, soumettait à ses armes tout le littoral du golfe Persique et le royaume d'Hormouz. Enfin, après cinq ans de guerre et de conquêtes, Timour rentra dans sa capitale, chargé d'un immense butin et traînant à sa suite une armée d'esclaves. Les impératrices, ses épouses, les princesses et les femmes de ses fils, l'attendaient sur les bords de l'Oxus; suivant un antique usage observé pour fêter la bienvenue des princes, elles firent pleuvoir sur sa tête [1], à son arrivée, des pièces d'or et des pierres précieuses, et lui offrirent en présent mille chevaux et mille mulets richement harnachés. Le conquérant se rendit d'abord à Kesch, sa ville natale, pour y visiter les tombeaux de son père Taraghaï et de son fils Djihanghir, et ceux de plusieurs hommes renommés pour leur piété. A cette occasion, il fit de riches aumônes aux pauvres, et distribua une grande partie du butin aux savans et aux lecteurs du Coran. Aux premiers jours du printemps suivant (799-1396), il quitta le magnifique palais appelé Akseraï (*palais*

et la ville de Séraï, dans la Crimée. (Cherefed., l. c., p. 381, et l. II, ch. 15, p. 358.)

1 Le *Schahnameh* dit qu'à une époque antérieure les prêtres mages de l'Azerbéidjan répandirent de l'or et de l'argent sur la tête de Kouschtasb, lorsqu'il vint visiter leur temple du feu.

blanc) qui embellit sa ville natale, et fit son entrée triomphale à Samarkand, où il descendit dans sa maison de plaisance appelée Baghi-Schoumal (*jardin septentrional*). Après s'être reposé de ses longues fatigues, il consacra ses loisirs à des soins moins importans ; il fit élever dans sa capitale un nouveau palais tout de marbre blanc de Tebriz, à demi-transparent [1]. Cette splendide demeure, que le souverain avait ornée de peintures à fresque [2], fut donnée à sa petite-fille Beghisi, fille de Miranschah ; le palais appelé Baghi-Bihischt (*le jardin du Paradis*) avait de même été donné à son épouse Toumanaga [3]. Reportant ensuite toute son attention sur les affaires de l'empire, Timour, dans la crainte qu'après sa mort l'ambition rivale de ses fils ne fît naître la guerre civile dans ses États, résolut de donner de son vivant, à son fils Schahrokh, qui jusqu'alors avait gouverné le Khorassan, à son entière satisfaction, la souveraineté de cette province, qui, par sa situation, lui semblait la plus propre à devenir le siége de l'empire. Afin de le mettre en état de déployer, dans toutes les circonstances, des forces suffisantes, il réunit à cette province celles de Sistan et de Mazenderan, y compris les villes de Firouzkouh et de Reï, puis il proclama Schahrokh roi absolu [4]. Il avait déjà donné de la même manière à Miranschah le royaume d'Houlakou, c'est-à-dire l'ancienne Médie et l'ancienne

[1] Cherefeddin, III, p. 410.
[2] *Id.* I, ch. 26, p. 298.
[3] *Id.* III, ch. 67, p. 411.
[4] *Id.* III, ch. 28, p. 212.

Mésopotamie [1], et à Omarscheïkh le royaume de Perse [2] proprement dit. En distribuant ainsi les royaumes conquis parmi ses fils, dont un régnait, à l'est, dans le Khorassan, un autre, à l'ouest, dans l'Irak, un troisième, au nord, dans l'Azerbeidjan, et un quatrième, au sud, dans le pays de Fars, Timour avait pour but de suivre l'exemple de Djenghiz-Khan, dont la politique avait surtout consisté à partager ses conquêtes entre les membres de sa propre famille, et à y rattacher par des mariages ceux des dynasties étrangères. C'est ce qui explique le rôle important que jouent les fêtes de noces dans l'histoire de Timour.

A l'époque de sa rentrée à Samarkand, Timour, pour donner une nouvelle sanction à ce principe, célébra le mariage de la princesse Beghisi, sa petite-fille, avec le prince Iskender-Mirza, et le sien avec Toukelkhanüm, fille de Keser-Khodja, aghlen des Mogols, quoiqu'il fût alors âgé de soixante-trois ans, et qu'il eût déjà huit femmes légitimes. Toujours magnifique dans ses largesses, il donna à sa nouvelle épouse le plus beau jardin de Samarkand; ce jardin, le dernier qu'il eût fait faire dans sa capitale, portait le nom de Dilküscha (*qui ouvre le cœur*) [x] [3].

1 Cherefeddin, III, 28, p. 212.

2 *Id.* ch. 37, p. 271.

3 Timour n'embellit pas Samarkand de jardins seulement; il y fit aussi élever le magnifique palais de Takhti-Kadjar, nom que porte également celui qu'il avait fait construire antérieurement à Schiras. Le dôme qu'il bâtit à Yasi, sur le Sihoun, non loin de Taschkent, et qui surmonte le tombeau du scheïkh Nakschbendi, Ahmed-Yasewi, mérite d'être cité après les édifices de Samarkand. Ce dernier monument est encore aujourd'hui un lieu de pélerinage très-fréquenté.

La jeune fiancée ne pouvait, malgré la puissance de ses charmes, faire oublier au vieux guerrier son but de domination universelle. Cette passion de conquêtes le possédait entièrement; c'était chez lui une idée tellement puissante qu'elle ne l'abandonnait jamais, et que même, pendant les préparatifs de ses noces, il disposa tout pour une nouvelle et importante expédition. A peine sorti du lit conjugal, il assembla de nouveau ses armées pour envahir les fertiles contrées de l'Inde. Il est à remarquer que tous les grands conquérans de l'Asie se sont proposé pour but de leurs efforts la conquête de ces riches provinces. Ninias, Sésostris, Darius et Alexandre l'essayèrent, mais vainement; ils ne purent en soumettre qu'une partie. Djenghiz-Khan n'atteignit que ses frontières. Mahmoud, fils de Sebekteghin, imposa seul sa loi à cette vaste contrée. La division qui, à la mort de Firouz-Schah, dernier souverain de la péninsule comprise entre l'Indus et le Gange, éclata parmi les prétendans au trône, et les guerres civiles qui désolèrent l'Inde, furent le prétexte de cette nouvelle usurpation, et engagèrent Timour à tenter la conquête d'un royaume qui, depuis long-temps, était l'objet de son ambition. D'après les ambassades que les princes mogols et tatares, ceux du Kiptschak, des Djètes, des Kalmouks, de la Perse, de l'Arabie et même de Cachemire [1] envoyèrent dans cette circonstance à Timour pour le féliciter de son entreprise, on peut juger de la puissance que le

[1] Cherefeddin, l. IV, ch. 6, p. 30.

conquérant avait alors et de la terreur qu'inspirait son nom.

Dans les premiers jours du neuvième siècle de l'hégire, il arriva sur les bords de l'Indus, à l'endroit même où Djelaleddin-Mankberni, schah du Khowaresm, poursuivi par Djenghiz-Khan, avait passé le fleuve à la nage, et où le conquérant mogol, s'arrêtant dans sa marche dévastatrice, retourna sur ses pas [1]. Là, Timour congédia les ambassadeurs, les chargeant de dire à leurs maîtres qu'ils avaient été témoins du passage de l'Indus par son armée, passage que Djenghiz-Khan n'avait pas tenté. A l'exemple d'Alexandre. il traversa les cinq bras du Pendjab et l'Hyphasis, sur les rives duquel le roi de Macédoine avait érigé des autels pour marquer les limites de ses conquêtes. Timour dépassa ces limites et se dirigea sur Delhi, résidence du sultan Mahmoud. On n'avait pas encore livré de bataille générale, et déjà l'armée traînait à sa suite plus de cent mille esclaves indiens, la plupart Guèbres ou adorateurs du feu [2]. Les généraux ayant fait observer que cette foule immense de prisonniers pourrait compromettre le succès du combat décisif qu'on était sur le point de livrer, Timour donna l'ordre barbare d'un massacre général. Pour ajouter à la cruauté de cette résolution, il voulut que chefs et soldats tuassent leurs

[1] Cherefeddin, l. IV, ch. 8, p. 45. Gibbon, ch. 65, p. 340, se trompe en disant que les quatre-vingt-douze divisions de l'armée correspondaient aux quatre-vingt-douze noms de Dieu. Il y a quatre-vingt-dix-neuf expressions différentes pour invoquer le nom de Dieu, et *Allah* est la centième.

[2] Cherefeddin, ch. 18, p. 89.

esclaves de leur propre main ; ceux qui n'obéiraient pas devaient être punis de mort et leurs biens livrés, ainsi que leurs harems, à ceux qui les dénonceraient. En moins d'une heure, plus de cent mille prisonniers périrent sous le glaive des soldats mogols. Le savant Nassireddin Oumour, homme doux et bienveillant, qui répugnait même à verser le sang d'un animal, fut forcé, pour ne pas encourir le terrible châtiment promis à la désobéissance, d'égorger quinze de ses esclaves indiens [1]. Les astrologues et les devins, qui accompagnaient le sanguinaire conquérant dans toutes ses expéditions, osèrent pour la première fois, dans cette circonstance, déclarer que les astres ne leur paraissaient pas favorables. Timour déjoua leur supercherie en leur répondant par cette sentence, qui dit que ni joie, ni peine, ni bonheur, ni malheur ne dépendent des étoiles, mais de la volonté de Dieu, créateur des astres et des hommes. Il ajouta que les reflets des astres lui importaient peu, et qu'il n'hésiterait jamais à exécuter ses projets, surtout lorsqu'il n'avait rien négligé de ce qui pouvait en assurer le succès. Cependant, tout en faisant peu de cas des prédictions des astrologues, il ouvrit le Coran pour y lire l'horoscope du jour. Le passage sur lequel il tomba lui promit victoire et conquête. La parole du Prophète s'accomplit en effet. L'armée indienne fut complétement défaite, et l'empereur entra triomphant à Delhi ; la ville fut livrée au pillage, et la population, quoiqu'elle n'opposât aucune résistance au vainqueur,

[1] Cherefeddin, l. IV, ch. 18, p. 90.

fut impitoyablement massacrée [1]. A l'aspect de leur capitale ainsi saccagée, les Guèbres, qui avaient échappé au premier carnage, animés par le courage du désespoir, jetèrent de leurs propres mains, dans leurs maisons, les brandons de leurs autels renversés, et attendirent la mort au milieu de leurs demeures embrasées [2]. La ville de Myrthé [3] eut un sort non moins déplorable : tous ses habitans furent écorchés vifs, leurs femmes et leurs enfans réduits en esclavage, et la place, une des plus fortes de tout le royaume, et dont le grand-souverain de l'Inde, Tourmehschirin, n'avait jamais pu s'emparer, fut réduite en cendres. Le butin fait à Delhi, par les hordes de Timour, était immense ; il se composait principalement d'or, d'argent, de bijoux de toute espèce, de diadêmes magnifiques, de ceintures enrichies de diamans de Golconde, de rubis de Bedakhschan et de saphirs de Ceylan ; un nombre considérable d'éléphans et de chameaux tomba aussi au pouvoir des vainqueurs. Quant aux esclaves, chaque soldat en avait au moins cent cinquante, et chaque maraudeur plus de vingt [4]. Dix rangs d'éléphans accompagnèrent les lettres de triomphe que Timour envoya aux souverains de Perse, de Médie, d'Arménie, et à plusieurs autres princes des frontières de l'Asie-Mineure [5]. Plusieurs mil-

1 Jamais on n'entendit parler d'une tuerie et d'une désolation pareilles. Cherefeddin, ch. 20, p. 112.

2 Cherefeddin, IV, p. 110.

3 *Ibid.* p. 117.

4 *Ibid.* p. 111.

5 *Ibid.* IV, p. 106.

liers d'artistes et d'ouvriers, parmi lesquels un grand nombre de tailleurs de pierre et de maçons, furent distribués aux princes et aux émirs mogols, afin qu'ils les employassent à la construction d'une grande mosquée qu'ils avaient fait vœu d'élever à Samarkand en mémoire de l'heureuse issue de cette mémorable expédition. Une quantité prodigieuse de sculptures et d'idoles indiennes fut transportée dans la capitale de l'empire mogol pour y être employée à la construction de ce monument. Timour suivait en cela l'exemple des conquérans qui l'avaient précédé. Avant lui, Cambyse avait envoyé des architectes égyptiens en Perse pour y élever le magnifique temple et le palais plus somptueux encore de Persépolis [1]; et Mahmoud, le conquérant de l'Inde, avait fait étendre, sur le seuil de la mosquée de Ghazna, l'idole de la pagode de Soumenat [2], afin que les fidèles, en entrant dans le saint temple, foulassent aux pieds les faux dieux [xi].

Timour poursuivit les malheureux Indiens jusqu'aux sources du Gange. Arrivé près du défilé de Kuhmaul, formé par d'énormes masses de rochers, il sacrifia à son féroce fanatisme les adorateurs du fleuve sacré, dont les eaux se changèrent, par l'ordre du conquérant, en flots de sang [3]. Une grande chasse aux lions, aux léopards, aux rhinocéros, aux cerfs bleus, aux paons sauvages et aux perroquets, termina,

[1] Diod. Siculus, l. I.

[2] Cherefeddin, l. IV, ch. 25. Cette idole pesait plus de cent livres.

[3] *Ibid.* ch. 25, p. 131.

cette fois, la guerre si heureusement conduite par Timour, par une dérogation à l'usage qui voulait que ces sortes de chasses fussent le prélude des expéditions guerrières. Timour, parvenu aux frontières de la belle vallée de Kaschmir, retourna à Samarkand, où, pour transmettre à la postérité le souvenir de cette campagne sanglante contre les idolâtres, il commença la construction de la superbe mosquée dont nous avons parlé, construction qui fut confiée à des artistes indiens et persans [1].

Une seule année avait suffi à l'empereur tatare pour conquérir l'Inde (801-1399). Dans la même année, la mort de Khazi-Bourhaneddin, prince de Siwas (Sebaste), et du sultan d'Égypte, Berkouk, fournit à l'insatiable ambition de Timour une occasion de tenter de nouvelles conquêtes. Cette fois, ses regards se tournèrent sur les contrées qui s'étendent, à l'ouest de l'Asie, depuis le Pont jusqu'à la frontière de Syrie. Il se mit en marche, suivi, comme d'ordinaire, de hordes innombrables. La guerre qu'il commençait devait durer sept ans, comme ses deux campagnes précédentes en Perse. Outre les motifs d'ambition qui animaient le farouche conquérant, les désordres qui, pendant son absence, avaient éclaté dans les divers gouvernemens de ses fils, et la division qui régnait entre les rois et les gouverneurs de l'Azerbeïdjan et du pays de Fars, rendaient nécessaire sa présence dans la partie occidentale de son empire. Dans l'Azerbeïdjan, ces désordres avaient

1 Chereffeddin, IV, ch. 34, p. 179.

pour cause les débauches de Miranschah, dont les excès en tout genre, ou, suivant quelques historiens, une chute de cheval, avaient dérangé les facultés intellectuelles. Entouré de musiciens et d'ivrognes, Miranschah menaçait à chaque instant de la mort ses vizirs et son épouse Khanzadé; ses folles entreprises contre Bagdad, où le prince Ahmed-Djelaïr, que Timour en avait expulsé, était parvenu à retourner, avaient plus d'une fois compromis la dignité et même l'existence de la satrapie. Dans le pays de Fars, Pir-Mohammed avait attenté aux jours de son frère Roustem et de plusieurs autres grands du royaume, par le poison. Tant d'excès et de crimes méritaient un sévère châtiment. Néanmoins Timour, qui joignait à un caractère naturellement cruel une indulgence toute paternelle pour ses enfans, accusait plutôt ceux qui faisaient la société habituelle de ses fils que ces derniers eux-mêmes. C'étaient ces perfides conseillers qui, suivant lui, avaient entraîné les princes dans la débauche; aussi toute sa colère tomba-t-elle sur eux. Il envoya quelques-uns de ses émirs [1], munis de pleins pouvoirs, rétablir l'ordre dans les pays théâtres de ces déportemens. Les favoris de Miranschah, les musiciens surtout, furent jetés en prison. Parmi les personnages atteints par la justice des vizirs, se trouvait le poëte Mohammed-Kouhistani [2], l'un des esprits les plus brillans et des plus distingués de l'époque. Quant

[1] Emir-Souleïman fut envoyé dans l'Azerbeïdjan (Cherefeddin, V, ch. 2, p. 199), et l'émir Allahdad dans le Farsistan (*Ibid.* ch. 7, p. 332).

[2] Voyez *Histoire de la Rhétorique persane*, p. 223.

aux empoisonneurs qui avaient poussé au crime le prince de Schiraz, et dont le plus grand nombre étaient des Persans de la tribu Tadjik [xii], ils eurent la tête tranchée.

Timour, après avoir confié le gouvernement [1] de Samarkand à son petit-fils Mohammed-Sultan, et celui d'Andekan à un autre de ses petits-fils, le prince Iskender, se dirigea sur Herat en passant par Kesch, Termed et Balkh. Dans toutes ces villes, il visita les tombeaux des grands scheïkhs [2], et distribua de riches aumônes pour disposer le ciel en sa faveur. Sa protection lui paraissait acquise, car il reçut en chemin la nouvelle de la mort de quelques princes ennemis et de troubles sérieux dans plusieurs États voisins. Timourkotlough Aghlen, le prince tatare que Timour avait placé sur le trône de Tokatmisch, s'était révolté contre l'autorité de son bienfaiteur; l'idolâtre Toungouz-Khan, empereur de Chine, Khizr-Khodja Aghlen, prince mogol des Djètes, étaient morts presqu'en même temps que Khazi-Bourhaneddin de Siwas et Berkouk, sultan d'Égypte, et ces événemens avaient donné lieu, dans les Etats de ces princes, à des désordres qui ne pouvaient manquer de favoriser les projets de Timour. Ce qui surtout invitait l'empereur tatare à envahir ces royaumes, c'était la faiblesse des successeurs des souverains défunts, faiblesse que les

[1] Cherefeddin, V, ch. 2, p. 200 et 201.

[2] A Kesch le tombeau du scheïkh Schemseddin Kelar; à Termed, celui du khodja Mohammed-Ali; à Balkh, celui du saint khodja Okyasch; et à Herat, celui du moufti Ahmed-Djami. (Cherefeddin, l. V, ch. 3, p. 201-204.)

dissensions intestines ne faisaient qu'augmenter [1]. Un des petits-fils de Timour, Iskender-Mirza, enfant de quinze ans, à qui son grand-père avait confié le gouvernement d'Andekan, se hâta de mettre à profit l'agitation qui avait succédé dans le royaume des Djètes à la mort de Khizr-Khodja. Il conduisit son armée à Khoten, capitale du Turkestan [2]; de cette ville il se dirigea sur Kaschghar où il passa l'hiver. Là, il donna quelque repos à son armée, et instruisit Timour de sa brillante conquête en lui envoyant, comme trophée de ses victoires, neuf des plus jolies filles mogoles. Neuf autres jeunes filles furent également envoyées, par Iskender-Mirza, à son cousin, le gouverneur de Samarkand; mais celui-ci, jaloux de la gloire que le jeune prince avait acquise sans lui, refusa le présent [3] et le lui renvoya.

Tandis que le petit-fils de l'empereur portait ses armes victorieuses dans le Turkestan, Timour hivernait sur la côte occidentale de la mer Caspienne, dans la belle et vaste plaine de Karabagh. Toutefois, il employait les instans de repos que lui laissait cette halte forcée à méditer sur le plan qu'il suivrait au retour de la belle saison. Melek-Gourghin, prince de Géorgie, impatient de secouer le joug étranger, venait de se révolter contre l'autorité de Timour. L'empereur,

[1] Cherefeddin, V, ch. 4, p. 212.

[2] *Ibid.* l. c., p. 219, et *Djihannuma*, p. 367. La ville de Khoten est renommée par la beauté de ses habitans et le jaspe qu'on trouve dans les rivières qui traversent le Turkestan.

[3] Cherefeddin, l. c., p. 220.

avant de se décider à entrer en campagne, réunit les chefs de son armée en kouroultaï (assemblée générale); il fut résolu qu'on marcherait d'abord contre le rebelle. Dès les premières démonstrations belliqueuses, le prince de Schirwan, Scheïkh-Ibrahim et Sidi-Ahmed de Scheki vinrent, en fidèles vassaux, baiser la terre devant le conquérant. Timour les congédia en leur faisant remettre des vêtemens d'honneur [1]; Taherten, prince d'Erzendjan [2], qui offrit au conquérant de riches présens [3] et s'humilia devant lui, à l'exemple des princes de Schirwan et de Scheki, fut, en récompense de sa soumission, solennellement confirmé dans sa principauté. Timour, pour lui donner un témoignage de sa considération et de son amitié, lui offrit de sa propre main l'étendard à queue de cheval et deux timbales [4], insignes de sa dignité de prince vassal de l'empire. Melek-Gourghin, au contraire, se croyant inattaquable dans les cavernes de ses montagnes, résista à toutes les menaces de Timour et refusa obstinément de lui livrer le fils d'Ahmed-Djelaïr, souverain de Bagdad, qui s'était réfugié chez lui. Pour le chasser de ses retraites inexpugnables, Timour usa du moyen dont il avait déjà fait usage lorsqu'il franchit les hautes montagnes de l'Inde. Dans cette première circonstance, il avait imaginé de placer ses soldats dans d'immenses

[1] Cherefeddin, ch. 5, p. 222.

[2] Dans Chalcondyl. Ερτζαγη, dans Ducas, c. 15. Αρσυγγα.

[3] Ces présens étaient, suivant l'usage, au nombre de neuf, et se composaient chacun de neuf objets. Taherten baisa aussi la terre neuf fois devant Timour.

[4] Cherefeddin, V, ch. 8, p. 240.

corbeilles, qui, suspendues à des cordes de cent cinquante aunes de long, les descendaient au moyen de poulies, de hauteur en hauteur, jusqu'au pied des montagnes les plus escarpées. Timour lui-même avait fait cinq fois ce voyage périlleux avant de parvenir dans la vallée de Kaschmir [1]. Mais l'emploi de ces corbeilles et de ces échafaudages aériens était encore plus dangereux en Géorgie. Pour attaquer les ennemis retranchés dans leurs cavernes, les soldats étaient descendus du haut de rochers taillés à pic, jusqu'à l'entrée de ces retraites inaccessibles. Tant qu'ils flottaient dans l'air, ils faisaient pleuvoir sur les troupes du prince de Géorgie une grêle de traits, et quand ils voyaient les rangs de ces derniers suffisamment éclaircis, ils s'élançaient de leurs corbeilles au milieu des ennemis consternés. Lorsqu'ils ne pouvaient aborder ces antres profonds, ils y jetaient du feu, et tout ce qui s'y trouvait, hommes, vivres, armes, devenait la proie des flammes [2].

Chassés de leurs cavernes, les Géorgiens se crurent encore moins en sûreté dans leurs forteresses; quinze d'entre elles, ainsi que Tiflis, capitale du pays, tombèrent au pouvoir de Timour [3]. En revenant des montagnes du Caucase, le vainqueur s'empara encore de sept autres forteresses dont les murs furent rasés et les habitans passés par les armes [4].

Tandis que Timour ravageait le nord de l'Asie, la tra-

[1] Gibbon, l. LXV, t. VI, p. 340.
[2] Cherefeddin, V, ch. 8, p. 242.
[3] *Ibid.* p. 243.
[4] *Ibid.* ch. 12, p. 252.

hison faillit lui ouvrir les portes de Bagdad. L'ilkhan Ahmed-Djelaïr, après avoir été expulsé de cette ville lors du premier passage de l'empereur, avait cherché un asile auprès du sultan d'Egypte Berkouk. Pendant l'expédition de Timour dans l'Inde, ce prince retourna dans sa résidence. Ayant pris pour la seconde fois possession du trône, Djelaïr avait donné l'hospitalité non-seulement à Kara-Youssouf, prince turcoman de la dynastie du Mouton-Noir, que Timour venait de chasser de sa principauté de Diarbekr, mais aussi au gouverneur de Kouhistan, Scherwan, qui s'était révolté contre l'autorité de l'empereur, son maître. Scherwan, soit que sa rébellion ne fût en réalité qu'un moyen détourné de parvenir à son but, soit qu'il voulût reconquérir la faveur de son souverain, en lui rendant un service signalé, soit enfin qu'il eût l'espoir secret de fonder une principauté indépendante, séduisit les émirs de l'ilkhan, en leur distribuant des sommes énormes [1], et les décida à livrer Bagdad aux troupes de Timour. Malheureusement la liste des conjurés, en tête de laquelle se trouvait le nom de la vieille nourrice de Djelaïr, Wefa-Khatoun, tomba, par l'imprudence du secrétaire de Scherwan, entre les mains du prince. Les têtes de deux mille officiers coupables ou suspects et celle de Scherwan furent aussitôt livrées aux bourreaux, et quant à Wefa-Khatoun, elle périt étouffée entre des coussins. Djelaïr tua de sa

[1] Il donna aux officiers 10,000 ducats, et jusqu'à 300,000 à quelques-uns d'entre eux.

propre main un grand nombre de femmes de son harem et de fonctionnaires de sa cour, dont les corps furent précipités dans le Tigre. Lorsque sa rage fut assouvie, il quitta secrètement son palais, accompagné seulement de six fidèles serviteurs, et se rendit dans les États de Kara-Youssouf, voisins de Bagdad. Il revint cependant suivi des troupes du prince de Diarbekr, auquel il avait promis le pillage de sa propre capitale. Mais lorsque Timour, qui revenait de son expédition de Géorgie, marcha sur Siwas pour venger la mort de Bourhaneddin, non sur le véritable meurtrier, mais sur les habitans de cette ville, Ahmed-Djelaïr et Kara-Youssouf s'enfuirent en Syrie pour passer de là en Égypte. Arrivés à Haleb, où Timourtasch, gouverneur du sultan Berkouk [1], les empêcha, les armes à la main, de continuer leur route, ils se rendirent tous deux auprès de Bayezid-Yildirim. L'hospitalité que le sultan ottoman accorda aux princes fugitifs et la conquête faite par les Turcs de la principauté d'Erzendjan, que Timour avait tout récemment donnée à Taherten, furent les motifs de la lutte sanglante de Bayezid contre le redoutable empereur.

La prise de Siwas et d'Erzendjan, dont nous avons parlé en même temps que de celle de Tokat et de Sinope, nous amène à dire quelques mots des souverains de la première de ces villes, les deux Bourhaneddin (le père et le fils).

[1] Cherefeddin, V, ch. 7, p. 233. Il ne faut pas confondre ce Timourtasch avec le beglerbeg ottoman du même nom.



Ahmed-Bourhaneddin (*preuve de la foi*) [1] avait été nommé juge par le prince de Kaïssariyé. Après la mort de ce dernier, Bourhaneddin et les émirs du prince se partagèrent ses possessions. L'émir Hadji-Gheldi s'empara de la ville de Tokat; le scheïkh Medjik, du gouvernement d'Amassia, et Bourhaneddin s'érigea en souverain à Siwas [2]. Ahmed-Bourhaneddin et son fils Eboul-Abbas, alors en guerre avec Bayezid, à cause de la protection qu'ils avaient accordée aux fils des princes de Kermian et de Mentesché, chassés de leurs États par le sultan ottoman, avaient un autre ennemi, moins puissant, il est vrai, mais tout aussi dangereux, dans Kara-Youlouk [XIII] (*la sangsue noire*), Turcoman de la tribu du Mouton-Blanc, plus tard fondateur de la dynastie de ce nom. Quoique des liens de parenté l'attachassent à Kara-Youssouf, souverain de la dynastie du Mouton-Noir, d'autres liens plus puissans, ceux de l'intérêt, unirent Kara-Youlouk à Timour. Lorsque ce conquérant envahit pour la première fois l'Asie-Mineure, le prince de la dynastie du Mouton-Blanc lui avait servi de guide [3]. Les mêmes considérations d'intérêt personnel le déterminèrent à combattre, à la suite des Mogols, les troupes de son parent Kara-Youssouf, celles du sultan d'Égypte, et à porter la guerre dans les États d'Eboul-Abbas Bourhaneddin, qu'il fit prisonnier et qu'il livra ensuite à

1 Dans Phranzes, le prince d'Amassia, c'est-à-dire Bourhaneddin, est appelé Διvος (I, c. 25), celui de Mentesché, Μαεδης, et celui de Tekké, Θεχοι.

2 Voyez Arabschab, f. T et V du texte arabe.

3 Djenabi, à la bibliothèque impériale de Vienne, nº 469, p. 227.

la mort [1]. A la nouvelle de la fin tragique de leur prince, les habitans de Siwas se soumirent à la domination de Bayezid qui leur envoya pour gouverneur son fils Souleïman, accompagné de cinq émirs de son armée [xiv]. Ce fut immédiatement après que le sultan s'empara de la ville voisine d'Erzendjan, d'où il chassa Taherten.

Revenons à Timour que nous avons laissé en Géorgie. Après la difficile et glorieuse expédition contre Melek-Gourghin, le conquérant passa l'été dans la plaine de Karabagh, pour donner quelque repos à ses troupes exténuées de fatigue et pour se préparer à de nouvelles conquêtes à l'ouest et au midi de l'Asie-Mineure. Pendant son séjour dans cette plaine, les princes dépossédés par Bayezid s'échappèrent de leur prison pour venir implorer la protection de Timour et se reconnaître ses vassaux. L'un d'eux, le prince de Kermian, était parvenu à s'enfuir d'Ipsala, et à se rendre auprès de l'empereur en conduisant des singes à travers toutes les provinces de l'empire; un autre, le seigneur de Mentesché, avait gagné le camp mogol à la faveur d'une longue et épaisse chevelure qui le rendait méconnaissable; un troisième, le prince d'Aïdin, avait atteint les frontières de l'empire ottoman en faisant, sur sa route, le métier de danseur de corde. Tous ces princes vinrent solliciter l'appui de Timour contre Bayezid. Taherten surtout, auquel le sultan avait enlevé son harem et ses trésors, se plaignit amè-

1 Cherefeddin, et Arabschah, f. 5.



rement de ce mépris manifeste des lois de l'Islamisme. Timour, cédant aux instances des nobles fugitifs, envoya à Bayezid une ambassade chargée de lui remettre une lettre pleine de menaces [xv]. Bayezid furieux voulut d'abord livrer au supplice le porteur de cette lettre, mais le grand-scheïkh Bokhari et le célèbre légiste Fenari l'en dissuadèrent en lui rappelant le principe de l'inviolabilité des ambassadeurs; toutefois ils ne purent l'empêcher de traiter les envoyés avec mépris et de les congédier avec des paroles injurieuses [1]. En apprenant l'offense qui lui avait été faite dans la personne de ses ambassadeurs, Timour abandonna son camp et entra, le premier jour de l'an 803 de l'hégire (22 août 1400), sur le territoire ottoman, en se dirigeant sur Siwas [2].

Siwas (l'ancienne Sebaste), entièrement reconstruite par le souverain seldjoukide Alaeddin-le-Grand, était non seulement une des plus fortes villes de l'Asie, mais encore une des plus peuplées; car elle comptait, à l'époque de l'invasion de Timour, plus de cent mille habitans [3]. Elle était entourée d'un mur élevé [4] et de larges fossés; le nombre et l'intrépidité de ses défenseurs étaient en harmonie avec la solidité de ses fortifications; tout concourait, en un mot, à en faire une

[1] Ali, f. 32, et Solakzadé.

[2] Cherefeddin, l. V, ch. 15, p. 264.

[3] Chalcondyl. dit 120,000, I, p. 47.

[4] Les pierres employées à la construction de ce mur avaient trois aunes de long sur une d'épaisseur. Le rempart était haut de vingt aunes, large de dix aunes à sa base et de six dans sa partie supérieure.

ville pour ainsi dire imprenable. Tous ces avantages ne purent néanmoins la préserver de la catastrophe dont la menaçait la colère de l'empereur tatare. Comme un fossé profond rempli d'eau la défendait de trois côtés, l'armée du conquérant ne put l'attaquer que du côté ouest, en minant les fortifications et en élevant des digues. Huit mille mineurs pénétrèrent sous les fondemens des remparts en ayant la précaution de soutenir les murs au moyen d'énormes poutres, et de prévenir les éboulemens à l'aide de fortes planches. Lorsque les cavités étaient suffisamment grandes, les mineurs en se retirant mettaient le feu aux planches et aux poutres, et d'immenses portions de muraille s'écroulaient avec fracas. Ainsi disparurent peu à peu les tours et les remparts de la place. Après dix-huit jours de siége, les habitans, voyant que toute résistance était désormais inutile, implorèrent la générosité du vainqueur, qui ne consentit qu'à épargner les musulmans. Les chrétiens et principalement les cavaliers arméniens, qui, au nombre de quatre mille, avaient opposé à l'armée assiégeante la plus héroïque résistance, devaient, aux termes de la capitulation, être réduits en esclavage [1]. Mais, au mépris de la foi jurée, le barbare les distribua à ses soldats avec ordre de les enterrer vivans. Alors eurent lieu des scènes de carnage et de supplice telles que l'histoire n'en rapporte pas de semblables. Jamais Djenghiz-Khan, jamais Timour luimême n'avaient porté si loin la férocité. Bien des villes

[1] Cherefeddin, V, ch. 15, p. 266.



avaient été détruites et leurs habitans massacrés; mais, dans aucune d'elles, la colère du vainqueur ne s'était signalée par des actes d'une barbarie aussi raffinée. Les chrétiens furent jetés dix à dix dans de larges fosses, la tête fixée au moyen de cordes entre les cuisses [xvi]; puis on recouvrit les fosses d'un plancher qu'on surchargea de terre, afin que les malheureux suppliciés trouvassent au fond de ces horribles tombes une mort lente et certaine. Là ne se borna pas la vengeance du sanguinaire conquérant; il fit exécuter les plus vaillans habitans de la ville, disant que, si on les laissait vivre, la contagion du courage gagnerait leurs concitoyens; il fit également mettre à mort tous les lépreux, afin, prétendait-il, qu'ils ne pussent pas communiquer leur maladie au reste de la population. Enfin les femmes, les enfans et les vieillards même ne furent pas épargnés [1]. Ertoghrul, fils de Bayezid [xvii], fut du nombre des victimes qui payèrent de leur vie leur courageuse résistance. Timour lui fit trancher la tête, après l'avoir ignominieusement traîné à sa suite pendant plusieurs jours.

La chute de Siwas retarda celle de Byzance, car le sultan dut, à la réception de la fatale nouvelle, abandonner le siége de cette ville commencé depuis si long-temps. Cette circonstance donna quelques instans de liberté et de repos à Paléologue, qui avait sans doute déjà fait le sacrifice de sa capitale et de sa couronne. Le sultan passa en Asie, doublement affecté de la

[1] Chalcondyl., I, p. 46.

perte de la plus forte place de son empire et de la mort du plus vaillant de ses fils [1]. L'horrible vengeance de Timour était sans cesse présente à sa pensée, et sa tristesse s'exhalait souvent en paroles touchantes. Chalcondyle dit qu'un jour, pendant sa marche en Asie, ayant entendu un berger chanter tranquillement et en s'accompagnant de son chalumeau, Bayezid s'écria : « Chante-moi cette chanson : tu ne dois pas laisser prendre Siwas, ni laisser périr ton fils [2]. »

Avant que Bayezid eût atteint les frontières orientales de son empire, Timour avait déjà envahi toute la partie méridionale de l'Asie-Mineure, semant partout la désolation et la terreur. Aux griefs que le conquérant tatare avait contre le souverain ottoman venaient s'en joindre d'autres non moins graves contre le sultan d'Égypte Ferroudj. Son père, Berkouk, que Timour avait sommé de reconnaître sa souveraineté, avait, pour toute réponse, fait décapiter le savant scheïkh Sawé, l'un des ambassadeurs tatares. Ferroudj lui-même retenait depuis long-temps dans les fers Otlamisch-Koutschin [3], gouverneur d'Awenik, et l'un des meilleurs généraux de Timour. Ce vaillant guerrier, fait prisonnier par Kara-Youssouf, prince turcoman de la dynastie du Mouton-Noir, dans un

[1] *Erat enim Orthobules ac qualium suorum optimus etiam belli dux haud contemnendus.* (Chalcond., III, p. 47.)

[2] Chalcond., l. c. Voyez, sur la prise de Siwas, Seadeddin dans Bratutti, p. 196, et Neschri, f. 105.

[3] Arabschah, f. X, 3, nous apprend qu'il était l'époux de la nièce de Timour. Dans Bratutti, p. 169, Otlamis Cocino.

combat livré sous les murs d'Awenik, avait été envoyé par le vainqueur au sultan d'Égypte qui avait accepté le présent. Timour ayant fait demander à Feroudj satisfaction du meurtre commis par son père sur la personne de son premier ambassadeur, et réclamer par une seconde ambassade la mise en liberté de son général, ses envoyés avaient été, à leur arrivée à Haleb, dernière place frontière du sultan d'Égypte en Syrie, chargés de fers et jetés en prison [1]. Irrité de cette nouvelle violation du droit des gens, Timour se dirigea aussitôt sur Haleb; chemin faisant, il prit d'assaut [2] Malatia, ainsi que Behesna, qui, bien que défendue par un fort inexpugnable situé sur un rocher escarpé, se rendit après une faible résistance [3]. Il attaqua également Kalâter-Roum; mais voyant qu'il ne parviendrait à se rendre maître de cette place qu'après un long et pénible siége, il continua sa marche [XVIII]; par compensation, Aïntab [4] lui ouvrit volontairement ses portes. Arrivé devant les murs de Haleb, Timour se trouva en présence de l'armée égyptienne composée de toutes les troupes disséminées dans les villes de la Syrie [5]. Le moment était décisif, l'empereur résolut de livrer bataille. Pour diriger lui-même ses hordes, il se plaça au

1 Cherefeddin, V, ch. 17, p. 277.

2 *Ibid.* l. c., p. 278.

3 Arabschah, f. X, 2.

4 Cherefeddin, V, ch. 19, p. 282.

5 Telles que Hems, Hama, Antakia, Tripoli, Nablous, Bâlbek, Ghaza, Ramla, Jérusalem, Karak et Kalâter-Roum. Cherefeddin, V, ch. 20, p. 288.

centre, derrière un rempart d'éléphans richement harnachés, du haut desquels les arbalétriers et les artificiers lançaient des flèches enflammées et du feu grégeois. Au commencement du combat, ces animaux restèrent immobiles [1]; mais lorsque la mêlée devint générale, ils se précipitèrent avec fureur contre les ennemis. Ils les saisissaient avec leurs trompes, les lançaient en l'air, et les foulaient aux pieds quand ils étaient retombés à terre [2]. Les Égyptiens consternés prirent la fuite, et, comme tous couraient à la fois et dans un désordre extrême vers les portes de la ville, les Tatares en firent un affreux carnage. Arrivés près des murs, les fuyards se jetèrent l'un sur l'autre dans les fossés qu'ils remplirent jusqu'aux bords, de telle sorte qu'un seul coup de lance donné au hasard dans cette masse vivante suffisait pour transpercer plusieurs corps. Les vainqueurs pénétrèrent aisément dans la ville au moyen de cette espèce de pont que la frayeur de l'ennemi leur avait préparé (11 rebioul-ewel 803 — 30 octobre 1400). La place fut livrée au pillage, et tous les habitans, sans distinction de sexe ni d'âge, furent passés par les armes. Le fort qui domine la ville ne se rendit qu'après que tout espoir de salut fut perdu (14 rebioul-ewel — 2 novembre). Timour en prit possession, et y resta deux jours pour admirer du haut des remparts le magnifique paysage qui, de ce point élevé, se déployait à la vue. Il envoya de là le fils du gouverneur de la place, son captif, au

[1] Cherefeddin, V, ch. 20, p. 295.

[2] *Ibid.* p. 297.

sultan d'Égypte, pour lui proposer d'échanger Otlamisch contre les généraux Timourtasch et Schadim, Grecs de naissance, faits prisonniers dans la bataille.

Pendant le court séjour de l'empereur dans la citadelle de Haleb, il employa ses loisirs à des occupations dignes de son caractère féroce. Il fit assembler en sa présence les légistes de la ville, et s'amusa à leur adresser des questions captieuses, afin de pouvoir trouver dans leurs réponses des motifs de satisfaire sa soif de sang. « Il faut, leur dit-il, que vous résolviez des questions auxquelles mes légistes de Samarkand, de Boukhara et de Herat n'ont pas su répondre. » Le grand-juge de Haleb [1] abandonna cet honneur dangereux à Ibn-Schohné, l'historien de la ville, disant que c'était au moufti le plus savant et au professeur le plus habile de Haleb à résoudre les questions de l'empereur [XIX]. Celui-ci, se tournant vers le moufti, lui dit alors : « Quels sont les martyrs qui ont succombé dans la bataille ? » Ibn-Schohné se tira d'embarras en répétant les paroles du prophète qui, à la même question que lui avait faite un Arabe, avait répondu : « Ce sont ceux qui ont combattu pour la parole de Dieu. » Cette adroite réponse disposa favorablement Timour, qui dit : « Je ne suis que la moitié d'un homme [2], et cependant j'ai soumis la Perse, l'Irak et l'Inde. — Remercies-en Dieu et ne tue personne, répliqua le moufti. — Dieu m'est témoin, reprit Timour, que je ne fais mourir personne avec préméditation. Mais vous-mêmes, vous

[1] Cherefeddin, V, ch. 21, p. 304.

[2] Il faisait allusion à son infirmité.

assassinez vos ames. Je le jure, continua-t-il, je ne tue personne ; et quant à vous, je vous garantis votre vie et vos biens [1]. » Cette déclaration rassura les scheïkhs et les professeurs qui, s'enhardissant par degrés, parlèrent librement, comme du haut de leurs chaires, jusqu'à ce que le grand-juge leur imposât silence, en leur disant : « Laissez parler le moufti ; lui seul sait ce qu'il dit. » Timour demanda en second lieu aux légistes assemblés ce qu'ils pensaient de Moawia qui avait dépouillé Ali du khalifat, et de Yezid qui avait fait périr Houseïn, fils d'Ali. Un juge de la doctrine des sunites [2] répondit : « Ils firent la sainte guerre pour la vraie foi. » Timour furieux répliqua : « Moawia était un tyran et Yezid un criminel, et vous, habitans de Haleb, vous êtes aussi coupables que ceux de Damas qui ont assassiné Houseïn. » Ibn-Schohné s'empressa d'excuser son collègue, en disant qu'il n'avait fait que répéter ce qu'il avait lu. Satisfait de cette explication dictée par la crainte, le conquérant donna des éloges au juge, dont il vanta la loyauté et la droiture, et au moufti, dont il appréciait, disait-il, l'éloquence et les talens ; puis il leur demanda leur âge [xx], et le moment de la prière du soir étant venu, il pria avec les légistes, tantôt s'asseyant, tantôt se mettant à genoux, tantôt se prosternant avec eux [3].

[1] C'est la traduction littérale de la citation qui se trouve dans Ibn-Schohné, f. Z. Voyez aussi Gibbon, ch. LXV, t. VI, p. 346, d'après la traduction de Vattier.

[2] Ilmedden Almaliki.

[3] Arabschah, f. Z, 2.

5*

Le jour suivant, chassé de la forteresse par les cris lamentables des malheureux prisonniers qu'on y avait entassés et qu'on torturait de mille manières, Timour se rendit au palais du gouverneur de la ville. Tandis que, suivant l'usage mogol, il célébrait sa victoire par un splendide festin [1], et que les salles du palais retentissaient des éclats de la joie d'une soldatesque gorgée de vin, le sang coulait à flots dans les rues. C'étaient de nouveaux corps de l'armée tatare qui saccageaient la ville. Maisons, écoles et mosquées, tout fut ravagé, et le pillage dura quinze jours.

La veille de son départ, Timour manda une seconde fois le grand-juge ainsi que le moufti pour les questionner encore sur Moawia et Yezid. L'historiographe répondit suivant la manière de voir du conquérant : « Que sans aucun doute le droit avait été du côté d'Ali et que Moawia n'était pas le khalife légitime, le Prophète ayant dit : « Le khalifat ne durera que trente ans après ma mort. » Mais, ajouta le moufti, d'après l'opinion d'un des plus célèbres légistes [2], les souverains illégitimes peuvent valablement conférer à qui leur plaît les fonctions de juge. » Cette reconnaissance de ses actes gouvernementaux plut beaucoup au tyran usurpateur ; à tel point qu'avant de partir il recommanda spécialement le kadi et le moufti aux huit émirs qu'il chargea du gouvernement de Haleb. Enfin il quitta la ville pour se diriger sur Damas. Mais à peine était-il sorti de Haleb, qu'il y envoya, ainsi qu'il avait cou-

1 Ibn-Schoné dans Arabschah, l. c.

2 Arabschah, f. Z, d'après l'auteur de l'*Hedayet*.

tume de le faire pour toutes les villes emportées les armes à la main, l'ordre de faire tomber un certain nombre de têtes, en souvenir de sa conquête. Pour la troisième fois, le moufti et le juge furent sommés de comparaître devant Timour. Son molla leur apprit qu'on exigeait d'eux un fetwa dans lequel l'exécution du gouverneur de Damas, qui avait mis à mort le premier ambassadeur de Timour, serait déclarée légale. Ibn-Schohné eut le courage de répondre : « Comment se fait-il qu'on tranche la tête à tant de Musulmans sans demander préalablement un fetwa, et au mépris du serment qu'on a fait de ne tuer personne, si ce n'est ceux qui auraient commis quelque faute? » Le molla communiqua cette réponse à Timour qui prenait son repas à quelques pas de là. Loin d'entrer en fureur, le tyran fit présenter au juge et au moufti des mets de sa table, puis il les fit congédier par un de ses émirs, qui leur déclara de sa part qu'il n'avait pas ordonné qu'on tuât des Musulmans, mais bien des assassins, afin de ne point déroger à l'usage d'élever avec les têtes des vaincus un monument en son honneur; que ses ordres avaient été mal compris, et que du reste, quant à eux, ils pouvaient se retirer en toute sécurité partout où ils voudraient [1].

Après la conquête de Haleb, Hama, Hems et d'autres places fortes de la Syrie tombèrent au pouvoir des Tatares. Timour se dirigea ensuite sur Bâlbek (Héliopolis). Cette ville, alors très-peuplée, aujourd'hui

[1] Arabschah, f. Z, 3.



en ruines, fournit à l'armée mogole d'amples approvisionnemens[1]. A une journée de marche de Bâlbek, dans les magnifiques temples de laquelle Timour ne vit que l'œuvre des démons, se trouve le tombeau de Noë, que le conquérant visita; puis il se dirigea sur Damas où le sultan d'Égypte s'était rendu en personne. A la nouvelle de l'approche de Timour, Ferroudj lui envoya un ambassadeur déguisé en derwisch et accompagné de deux jeunes gens. Arrivés au camp tatare, les envoyés, ayant paru suspects au secrétaire de l'empereur, furent saisis et fouillés. On trouva dans leurs bottines des poignards empoisonnés. Ils avouèrent alors avoir été chargés par le sultan d'assassiner Timour pendant qu'il leur donnerait audience[2]. L'ambassadeur périt par ces mêmes poignards; les jeunes gens eurent le nez et les oreilles coupés. Timour leur laissa la vie, car il voulait leur remettre pour Ferroudj une lettre dans laquelle il offrait la paix à son adversaire, à la condition qu'il se reconnaîtrait son vassal en faisant battre monnaie à son coin et prononcer son nom dans la prière publique[3]; néanmoins, il changea d'avis, et envoya à Ferroudj un de ses émirs. Le sultan rejeta avec fierté les propositions de l'empereur; il répondit qu'il consentirait seulement à rendre la liberté à Otlamisch. Timour continua alors sa marche sur Damas, et défit dans une seconde bataille, tout aussi sanglante que celle de Haleb, le reste de l'armée

[1] Cherefeddin, V, ch. 23, p. 312.

[2] *Ibid.* ch. 24, p. 314.

[3] *Ibid.* p. 319.

égyptienne dont les faibles débris s'enfermèrent dans les murs de Damas (19 djemazioul-ewel 803 — 5 janvier 1401). Parmi les prisonniers faits par les soldats de Timour, se trouvait le neveu de l'empereur, Houseïn-Mirza, qui, quelque temps auparavant, s'était réfugié avec plusieurs conjurés à la cour de Ferroudj. Nous avons dit que Timour, malgré sa férocité naturelle, se montrait d'ordinaire très-indulgent pour les membres de sa famille. Le traître Houseïn, suivant une loi disciplinaire de Djenghiz-Khan, reçut, pour toute punition, un certain nombre de coups de bâton [1].

Pendant le siége de Damas, Timour visita les tombeaux de deux épouses du Prophète, Oumm-Selma et Oumm-Habiba, ainsi que celui de Belal, mouezzin de Mohammed, tous trois situés dans les environs de la ville. Il accueillit avec des témoignages de respect les scheïkhs et les savans que lui députèrent les habitans de Damas; il les fit asseoir à sa table et ne cessa, pendant tout le repas, de les engager à manger de la viande bouillie, son mets favori. Parmi eux se trouvait Ibn-Khaledoun, le célèbre historien arabe, qui, comme Montesquieu, expose dans la préface de son ouvrage, avec une haute philosophie et une rare impartialité, les causes de la prospérité et de la décadence des empires. Timour, très-versé lui-même dans l'histoire, aimait à s'entretenir avec l'homme qui avait écrit les annales des royaumes fondés par les Arabes en Espagne et en Afrique. Ibn-Khaledoun n'avait d'abord

[1] Cherefeddin, ch. 25, p. 326.



excité l'attention du conquérant que par sa coiffure singulière qui annonçait un étranger. Mais bientôt Timour écouta avec bienveillance les complimens flatteurs de l'adroit historien qui, entre autres choses, lui dit qu'il n'avait trouvé ni en Orient, ni en Occident, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, un souverain qui méritât ce nom autant que lui [1].

La bienveillance avec laquelle le conquérant avait accueilli la députation, enhardit le gouverneur de Damas à traiter de la reddition de la ville qui se racheta du pillage par le paiement d'un million de ducats [2]. Pour réunir cette somme exorbitante, Timour fit fermer sept des portes de cette riche cité et placer à la huitième des hommes chargés de recevoir la contribution de chaque habitant à son passage. A l'exemple de la ville, la citadelle se rendit lorsqu'elle vit l'eau de ses fossés s'écouler par les saignées qu'on y avait pratiquées, et les échafaudages placés sous les murs minés près d'être livrés aux flammes. Malgré la reddition volontaire du fort, le commandant fut mis à mort, par la seule raison qu'il avait trop tardé à accepter une libre sortie [3]. La garnison composée en grande partie de Mamlouks tscherkassiens et de Nègres fut distribuée aux émirs ; quant aux artistes, aux ouvriers et aux savans de la ville, ils furent dirigés sur Samarkand. Parmi les artistes se trouvaient les habiles fabricans de ces armes de Damas, si célèbres par la beauté

[1] Arabschah, f. B, 6, 3.

[2] Djenabi, p. 157.

[3] Cherefeddin, V, ch. 27, p. 340.

et la solidité de leur acier [1]. De nouvelles monnaies furent frappées au coin de Timour, et quelques pièces furent ajoutées aux lettres de triomphe que des courriers tatares portèrent à tous les souverains de l'Asie. Des dômes magnifiques furent élevés par ordre du conquérant sur les tombeaux des deux saintes épouses du Prophète. Malgré la dureté du marbre blanc qu'on employa à leur construction et la richesse des sculptures dont on les orna, les deux monumens furent terminés dans l'espace de vingt-cinq jours, grâce aux soins des princes et des émirs chargés de veiller à la prompte exécution des travaux. A cette occasion, Timour fit éclater un jour, dans son conseil privé, sa colère contre les habitans de Damas qui, dit-il, avaient autrefois maltraité les prophètes et surtout Ali et son fils Houseïn, et avaient non-seulement laissé croître l'herbe sur les sépultures des épouses de Mohammed, mais encore négligé de les couvrir d'une coupole, pour mettre ces tombes vénérables à l'abri des injures de l'air. Ce zèle pieux du conquérant pour Ali et Houseïn, ce ressentiment contre les descendans des premiers partisans de Moawia et de Yezid, se communiquèrent d'abord aux membres du conseil, puis à l'armée, qui, oubliant la capitulation et le paiement du million de ducats, pénétra dans la ville, la livra aux flammes et en massacra la population

[1] Le secret de la fabrication de ces armes s'est perdu à Damas, et s'est transmis à certaines villes du Khorassan et de la Perse. Ce sont ces deux pays qui fournissent aujourd'hui à tout l'Orient les meilleures lames de sabres et de poiguards.



(9 schâban 803 — 25 mars 1401). Les étages supérieurs des maisons de Damas étant construits en bois, tous les efforts tentés pour arrêter l'incendie furent inutiles [1]. En peu d'instans, cette cité n'offrit plus que l'aspect d'un immense brasier. Le cèdre et le cyprès, dont toutes les boiseries des appartemens étaient faites, le sandarac et le sumac avec lesquels ils étaient vernis, exhalaient dans l'air, en brûlant, un parfum qui se répandait à plusieurs lieues à la ronde [2]. Timour, effrayé lui-même des conséquences du désastre auquel il n'avait pris aucune part directe, chargea un émir de tâcher de sauver au moins la grande mosquée des Ommiades, le chef-d'œuvre de l'architecture sarrazine; mais le dôme de ce monument était recouvert en plomb, et la chaleur du feu ayant fondu le métal, des ruisseaux de lave brûlante coulaient du haut de la coupole; tout secours était donc impossible et le magnifique dôme fut consumé. Un seul minaret, celui qu'on désignait sous le nom d'Aarous, et sur lequel, suivant une légende musulmane, Jésus-Christ descendra [3] lorsqu'il viendra juger les morts et les vivans dans la vallée de Josaphat, fut épargné par les flammes, quoique entièrement couvert en bois. Cette particularité fut encore considérée comme un miracle par les habitans d'alors, et l'est encore par ceux d'aujourd'hui.

Après la destruction de Damas, Timour établit son

1 Cherefeddin, V, ch. 27, p. 343.
2 *Ibid.* p. 345.
3 *Ibid.* p. 346.

camp dans la superbe plaine de Ghouta [1], un des quatre paradis de l'Asie. Les trois autres paradis sont : la plaine de Samarkand, la vallée de Bewwan en Perse et celle qui s'étend sur les rives de l'Euphrate, jusqu'auprès de la ville d'Obolla, non loin de laquelle le fleuve se jette dans le golfe Persique. Aucun de ces lieux enchantés n'a été exempt des ravages des hordes tatares; car Timour, lors de sa seconde expédition contre la Perse, avait, en partant de Samarkand, pénétré dans cet empire par la vallée de Bewwan, et à l'époque où nous sommes parvenus, il envoya de la vallée de Damas une division de son armée vers l'embouchure de l'Euphrate, avec ordre de passer par les ruines de Tadmor (Palmyra), où s'était réfugiée la race turcomane de Soulkadr. Quant à lui, il prit le chemin de Hama, qu'il n'avait pas pillée lors de son premier passage, mais qui cette fois fut saccagée par les troupes tatares. De Hama, il se porta devant Mardin. Pendant qu'il assiégeait cette place, les princes de Hossn-Keïf et d'Erzen [2] vinrent baiser la terre devant lui et se reconnaître ses vassaux; ils reçurent des mains de l'empereur, en récompense de leur soumission, un kaftan, un cimeterre et une épée à poignée d'or. Isa-Taher, prince de la famille d'Ortok, régnait à Mardin. Déjà, dans la campagne précédente, il avait dû son salut à la position inexpugnable de sa ville et à la soli-

[1] Cherefeddin, ch. 28, p. 347.

[2] Cherefeddin, ch. 30, p. 355. C'est la troisième des villes de l'Asie-Occidentale qui porte le nom d'Erzen ; les deux autres sont Erzeroum ou Ersenroum et Erzendjan.

dité de ses murs; Timour qui tenait à honneur de se rendre maître d'une place contre laquelle ses premiers efforts avaient échoué, adressa au prince cette sommation indirecte et laconique : « Salut! nos relations restent ce qu'elles ont été; mais je ne puis résister au désir de te voir chez toi. » Isa-Taher répondit par ces paroles non moins laconiques et significatives [XXI]: « Salut! nos relations resteront ce qu'elles ont été, mais c'est avec terreur que je me rappelle le passé. » Il eut en effet la satisfaction de voir défiler au pied de ses rochers l'armée tatare qui se dirigeait sur Bagdad.

Le siége de Bagdad fut un des plus pénibles que l'armée tatare eût entrepris, non seulement parce que le gouverneur Ferroudj, fidèle serviteur d'Ahmed-Djelaïr, se défendit avec une extrême opiniâtreté, mais encore à cause de la chaleur de l'été qui, dans les sables de l'Arabie, est toujours insupportable. Pendant un des jours les plus brûlans (27 silkidé 803 — 9 juillet 1401), au moment où les soldats de la garnison, hors d'état de soutenir les rayons ardens du soleil, venaient de quitter les remparts, en y laissant leurs casques au bout de leurs lances, et s'étaient réfugiés dans les caves et dans les casemates, pour goûter un moment de repos, Timour ordonna un assaut général, et, en peu d'instans, l'émir-scheïkh Noureddin planta son étendard orné d'une queue de cheval et surmonté d'un croissant sur les murs de la ville [1]. Le gouverneur et sa fille, qui s'étaient enfuis sur le Tigre, furent rejoints, mais ils se précipitèrent dans le fleuve et se noyèrent; leurs

[1] Chereleddin, p. 369.

cadavres ayant été retrouvés, furent jetés sur le rivage.

A l'exemple du khan mogol Holakou, qui avait anéanti le khalifat de Bagdad et ravagé cette superbe cité, Timour la livra aux horreurs du pillage et de la destruction [1], et la *ville du salut* ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines. Les mosquées, les écoles, les couvens et leurs habitans furent seuls épargnés. A l'exception des imams, des juges et des professeurs, tous les habitans, depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de quatre-vingts, furent impitoyablement massacrés [2]. Chaque soldat de l'armée tatare, qui comptait quatre-vingt-dix mille hommes, dut fournir une tête pour sauver la sienne. Comme d'ordinaire, ces restes sanglans servirent à élever des pyramides devant les tours de la ville [3].

Timour ne tarda pas à quitter Bagdad; mais, avant de partir, il alla faire ses dévotions devant le mausolée du grand imam Abou-Hanifé, le premier des quatre imams sunites de l'église islamite orthodoxe [XXII]. Avec lui prièrent aussi ses épouses qui, pendant leur voyage à la suite du conquérant, ne laissaient échapper aucune occasion de visiter les tombeaux des hommes les plus vénérés pour leur piété, et de s'attirer, par là, la considération et le respect des Musulmans. Ainsi l'impératrice Toumanaga, que Timour fit venir alors

[1] Les habitans effrayés ne la regardèrent plus comme la *maison de paix*, mais comme le *palais de l'enfer*. (Cherefeddin, p. 365.)

[2] *Ibid.* ch. 33, p. 370.

[3] *Ibid.* l. c.

de Samarkand auprès de lui, visita, chemin faisant, à Boukhara, la sépulture du scheïkh Bakherzi, et à Touz, celle du huitième imam, Ali-Riza [1]. L'impératrice, sa fille Beghsiaga et sa cousine Sadekin rencontrèrent Timour à Aoudjan, où elles lui firent présent de vêtemens brodés d'or, et répandirent sur sa tête de l'or et des diamans [2].

L'armée tatare, après avoir quitté Aoudjan, s'arrêta à Nakhdjiwan, pour laisser à Timour le temps de visiter la forteresse voisine d'Alandjik, place de guerre dont la garnison s'était révoltée pendant l'expédition de Syrie et qui venait d'être soumise pour la seconde fois [3]. Pendant son séjour dans cette ville, l'empereur reçut le serment de fidélité du prince géorgien Melek-Gourghin. Immédiatement après, il alla, en passant par Ghendjé et Berdâ, établir de nouveau (22 rebioul-akhir 803 — 10 décembre 1401) ses quartiers d'hiver dans la belle plaine de Karabagh [4]. Là, ses fils, ses petits-fils, ses nowians et ses émirs, vinrent lui rendre hommage. Parmi la foule des princes et des généraux qui se pressaient pour baiser la terre devant lui, il accueillit avec des marques de considération particulières son petit-fils Mohammed-Mirza; il lui posa une couronne d'or sur la tête et lui fit présent de neuf rangs de chevaux; chaque rang était composé de neuf coursiers de même couleur et couverts de selles dorées.

1 Cherefeddin, ch. 35, p. 378.

2 *Ibid.* p. 379.

3 *Ibid.* ch. 31, p. 358, et ch. 36, p. 380.

4 *Ibid.* ch. 37, p. 384.

La présence des impératrices et des autres femmes du harem de Timour contribua à rendre plus brillante la fête qu'il avait improvisée.

A en croire Cherefeddin, auteur persan qui a écrit l'histoire de Timour, ce fut dans son camp de Karabagh que le conquérant reçut les premiers ambassadeurs de Bayezid porteurs de propositions de paix et de soumission; le même auteur affirme que l'empereur adressa, en réponse au sultan, une lettre autographe, dans laquelle il le sommait de faire exécuter ou jeter en prison, ou tout au moins d'exiler le turcoman Kara-Youssouf [XXIII]. Les historiens ottomans ne font aucune mention de ce fait; ils parlent seulement de la demande insultante [XXIV] que contenait la lettre de créance de Timour, remise au sultan par l'envoyé tatare Tschempaï Eltschikedé. D'après Cherefeddin, Timour, avant de congédier les ambassadeurs de Bayezid, leur donna dans la plaine qui s'étend au-delà de l'Araxe le spectacle d'une grande chasse. Pour cerner les animaux de manière à ce qu'ils ne pussent s'échapper, l'armée fut disposée en cercle, et cette circonférence immense avait dans toutes ses parties six hommes de profondeur. La chasse terminée, Timour fit don aux envoyés de ceintures et de bonnets brodés d'or, puis il les congédia en leur déclarant que, dès les premiers jours du printemps, il paraîtrait sur les frontières de l'Asie-Mineure, et que là il attendrait la réponse du sultan qui, suivant sa teneur, amènerait la guerre ou la paix [1].

[1] Cherefeddin, ch. 39, p. 399.



Timour employa le reste de l'hiver à réparer un ancien canal de l'Araxe, qu'il fit recreuser par ses soldats et auquel il donna le nom de Berlas [1], en l'honneur d'un des princes les plus distingués de sa tribu.

Cependant le printemps était arrivé et l'empereur n'avait pas encore quitté ses quartiers d'hiver. On eût dit qu'il lui en coûtait de se décider à une guerre ouverte contre les Turcs, dont la renommée militaire était arrivée jusqu'à lui. Il s'entretenait souvent avec ses émirs de l'opportunité et des chances d'une pareille guerre. Mais deux événemens qui eurent lieu à cette époque lui firent penser que le ciel ne lui avait pas encore retiré sa faveur et l'affermirent dans sa première résolution. D'abord un nouvel héritier, Mirza-Tschoki, naquit à son fils Schahrokh (24 ramazan 804 — 27 avril 1402). L'armée en reçut la nouvelle avec joie, et des fêtes brillantes vinrent égayer la cour attristée par de longs mois d'hiver passés dans l'inaction. En second lieu, une comète d'une dimension extraordinaire et dont les rayons semblaient avoir quatre aunes de long, apparut dans le firmament, se dirigeant de l'ouest à l'est. Pendant plus de trois mois ce météore éclaira, la nuit, toute la terre. Tous les peuples du continent asiatique et européen, depuis le Gange jusqu'au Rhin et au Tage, en furent effrayés. Les Grecs le nommaient *lampadios* (*porteur de lampes*) et le considéraient comme un présage de sanglantes batailles en Orient. Les astrologues et les compagnons d'armes

[1] Chereféddin, ch. 40, p. 400.

de Timour l'acceptèrent comme un signe certain de leurs victoires dans l'ouest [xxv].

Timour abandonna immédiatement son camp et marcha sur Awenik, où il attendit pendant deux mois le retour des ambassadeurs turcs. Perdant enfin l'espoir de les voir arriver, il se porta devant le fort de Koumakh, dont il avait formellement exigé la restitution dans sa lettre à Bayezid. Après un siége de dix jours, une troupe de soldats de Mekran, exercés à monter sur les rochers les plus escarpés, s'empara de la place [1]. Sans perdre de temps, Timour traversa la plaine d'Erzendjan, où il confirma de nouveau Taherten dans sa souveraineté, puis il se dirigea vers l'Asie-Mineure, en passant par Siwas. A son arrivée dans cette dernière ville, il revit enfin l'ambassade turque que conduisait l'envoyé tatare Eltschikedé. La lettre que Bayezid écrivait à Timour était, contre l'attente de celui-ci, une provocation formelle à la guerre. Le souverain ottoman sommait le conquérant tatare de comparaître devant lui, en lui déclarant que son refus serait puni du triple divorce de son harem [xxvi]; il ajoutait que si l'armée tatare pénétrait dans ses États sans le trouver prêt à punir cette agression, il se condamnerait lui-même à se séparer de son harem. Ce qui ajoutait à l'insulte de cette sommation impérieuse, c'était le mépris de toutes les formes diplomatiques qu'on remarquait dans la lettre du sultan. Ces formes, Timour les avait scrupuleusement observées dans sa

[1] Cherefeddin, ch. 43, p. 415.

missive à Bayezid ; il avait traité avec lui d'égal à égal, et avait eu le soin de placer dans le titre de sa lettre le nom de son adversaire sur la même ligne que le sien ; seulement ce dernier précédait le nom de Bayezid. Dans la lettre du sultan, au contraire, le nom de Timour figurait en lettres noires au-dessous de celui du sultan écrit en lettres d'or [1]. A la vue de cette première violation des usages diplomatiques, Timour furieux s'écria : « Le fils de Mourad est fou ! » Mais lorsqu'il eut pris connaissance du passage de la lettre dans lequel Bayezid le menaçait de le priver de son harem, sa colère ne connut plus de bornes. Chez les musulmans en effet, parler du harem d'un homme, c'est lui faire une injure personnelle [xxvii]. Il refusa les présens de Bayezid, présens qui consistaient en chevaux et en oiseaux de chasse, au nombre de dix, autre insulte à l'empereur, car le sultan n'ignorait pas que le nombre *neuf* était le nombre sacré des Tatares. S'adressant ensuite à l'ambassadeur, Timour lui dit qu'il lui ferait trancher la tête à lui et à sa suite si la personne des représentans d'une nation n'était pas inviolable. Il ajouta que Bayezid, ayant manqué à sa parole, avait lui-même prononcé son arrêt, et qu'en conséquence il devait s'attendre à voir ravager les provinces ottomanes par ses invincibles légions [2].

Timour, résolu à marcher à la rencontre du sultan dans ses propres États, passa aussitôt une revue générale de ses troupes, revue à laquelle assistèrent les am-

[1] Arabschah, G g, 4.

[2] Cherefeddin, V, ch. 43, p. 416.

bassadeurs ottomans. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles de même nature, les chefs des régimens, en défilant devant l'empereur, descendirent de cheval, se mirent à genoux, en tenant leurs coursiers par la bride, et adressèrent au conquérant les complimens d'usage. Timour leur répondit par des éloges sur la bonne tenue de leurs soldats. Lorsque vint le tour de Mohammed-Sultan récemment arrivé de Samarkand, l'empereur prodigua au prince ses félicitations pour l'idée qu'il avait eue d'habiller ses régimens de vêtemens de même couleur. C'est là la première trace des uniformes en Asie [1]. Quelques escadrons de cavalerie avaient l'étendard et les drapeaux de couleur rouge; les housses et les selles des chevaux. la cuirasse, la ceinture, le carquois, la lance, le bouclier, la massue, en un mot toutes les armes des cavaliers de ces escadrons étaient également rouges. Le jaune était affecté à certains corps, le blanc à certains autres. Deux régimens portaient la cotte de mailles et la cuirasse; nous ferons remarquer en passant que ce sont là les plus anciens régimens de cuirassiers dont les fastes militaires fassent mention [2]. La revue dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi. A ce moment, la musique ayant donné le signal de la prière, Timour descendit de cheval, fier d'avoir déployé devant les envoyés de son nouvel ennemi l'appareil de ses forces, et de leur avoir appris qu'il pouvait braver les menaces de leur maître. Cependant, de peur que le spectacle de cette

[1] Cherefeddin, ch. 44, p. 418.

[2] *Ibid.* V, ch. 44, p. 419.



armée formidable n'eût pas fait sur l'esprit des ambassadeurs toute l'impression qu'il en attendait, il les fit reconduire à cheval hors du camp à travers les rangs de ses soldats; puis il les congédia en s'adressant à eux en ces termes: « Dites à Bayezid que, malgré tous les griefs que j'ai contre lui, je consentirai à lui pardonner, s'il veut rendre la liberté aux sujets du prince Taherten qu'il retient prisonniers, et m'envoyer un de ses fils que je traiterai comme le mien. A ces conditions, l'empire de l'Asie-Mineure lui restera sans contestation [1], et les habitans de ces contrées n'auront rien à redouter de ma colère. »

A peine les ambassadeurs turcs avaient-ils quitté le camp mogol, que Timour envoya des agens secrets à l'armée de Bayezid, avec mission de détacher du sultan les soldats tatares qui servaient sous ses drapeaux, ce qui devait être facile en les faisant rougir de courber le front sous la domination des turcomans ottomans, dont le premier chef n'avait été qu'un affranchi des princes seldjoukides [2], et surtout en leur rappelant qu'ils allaient combattre contre des compatriotes et des frères.

L'esprit de mécontentement qui régnait déjà dans l'armée ottomane, et qui prenait sa source dans l'extrême sévérité de Bayezid et l'irrégularité avec laquelle les troupes recevaient leur solde, favorisa merveilleusement l'œuvre de séduction des espions tatares [3].

[1] Cherefeddin, 44, p. 419.
[2] Arabschah, f. H h, 2; et, d'apres lui, Ali, f. 30.
[3] Ali, f. 35, et Chalcondyl.

Effrayés des dispositions des soldats, le vizir Ali-Pascha et son fils Ibrahim s'efforcèrent, dans un *diwan à pied* [1], d'ouvrir les yeux à Bayezid sur les effets de sa parcimonie et sur les conséquences probables de sa témérité ; ils lui firent observer que les ennemis étant supérieurs en nombre, il faudrait leur faire une guerre d'escarmouches dans les montagnes, les défilés et les bois, guerre qu'on ne pourrait pas terminer par une bataille générale et décisive livrée en rase campagne. Ils le conjurèrent, s'il persistait dans son dessein, d'ouvrir au moins ses trésors à ses soldats mécontens, seul moyen de ranimer leur courage et de les maintenir dans l'obéissance. Ce fut en vain [2] ; Bayezid s'obstina à vouloir marcher à la rencontre des Tatares et à garder ses trésors. Un de ses généraux dit à ce propos que l'argent du sultan était sans doute déjà frappé au coin de Timour, puisqu'il n'osait pas le distribuer à ses troupes [3]. Les soldats même, poussés par leurs officiers, firent au sultan des représentations dans le même sens ; n'ayant pas voix délibérative dans le conseil, ils employèrent le langage symbolique, à la faveur duquel la vérité peut d'ordinaire, en Orient, arriver impunément jusqu'au trône. Une nuit, Bayezid demanda du miel pur ; on ne put en trouver, parce que les abeilles et les bourdons salissent les ruches pendant la nuit. Profitant de cette circonstance, les si-

[1] *Ayak-Diwan* ou *Diwan à pied* : c'est à tort qu'on l'appelle ainsi, car il se tenait à cheval et non à pied.

[2] Chalcondyle.

[3] *Ibid.*

pahis envoyèrent au sultan une assiette de miel souillé accompagnée de ces lignes significatives : « Le miel ne peut se manger pendant la nuit, parce qu'il est sali par les abeilles et les bourdons ; il en est de même de l'argent gardé dans les coffres ; quand vient l'heure du malheur [1], il n'est plus temps d'en profiter. » Tous ces efforts, toutes ces ruses échouèrent contre l'obstination et l'aveuglement de Bayezid. Sourd à toutes les représentations, il se mit en marche avec une armée de cent vingt mille hommes, pour aller en combattre une sept fois plus nombreuse [xxviii].

Lorsque Timour apprit, à Siwas, que les troupes ottomanes étaient arrivées à Tokat, ville à laquelle la route de Siwas conduit à travers d'épaisses forêts, il mit ses hordes en mouvement et les dirigea vers le sud. Une marche de six jours le conduisit à Kaïssariyé ; trois jours après, il atteignit Kirschehr, ville située sur les bords de l'Indjesou [2] ; enfin le douzième jour après son départ de Siwas, il fit halte sous les murs d'Angora. A peine y avait-il établi son camp, qu'il somma Yakoub, commandant de la garnison, de lui livrer la place ; mais celui-ci lui répondit en complétant ses préparatifs de défense. L'empereur, pour attirer Bayezid sur le terrain qu'il venait de choisir, commença aussitôt le siége de la place. Il fit d'abord détourner le cours de la petite rivière de Tschibukabad qui fournit l'eau à la ville, en même temps qu'il faisait miner les murs ; mais à peine ces travaux

[1] Ali, f. 35.

[2] Dans Cherefeddin, V, ch. 46, p. 2, Youlghoun-Ssou.

étaient-ils entamés, qu'il apprit que Bayezid n'était plus qu'à trois lieues d'Angora. A cette nouvelle, il se hâta de lever le siége et transporta son camp sur le bord opposé du Tschibukabad; là, protégé, d'un côté, par la rivière; de l'autre, par un fossé et une forte palissade [1], il put attendre l'ennemi en toute sécurité.

Bayezid, aveuglé par ses succès antérieurs, ne crut pas nécessaire de prendre les mêmes précautions. Loin de là : pour prouver le peu de cas qu'il faisait de son adversaire, il alla camper au nord de la position de Timour, et il ordonna une chasse générale sur les plateaux élevés des environs. Malheureusement le pays que parcouraient les chasseurs manquait absolument d'eau; aussi pendant une marche de quelques heures seulement, faite sous un soleil ardent, cinq mille hommes moururent-ils de soif et de fatigue [2]. Lorsqu'après une excursion de trois jours, Bayezid voulut rentrer dans son premier camp, il le trouva occupé par les Tatares. Pour comble de désappointement, la source qui se trouvait dans le voisinage, et qui aurait pu fournir en abondance de l'eau à l'armée ottomane, avait été troublée et presque tarie par l'ennemi. Le combat était donc devenu une nécessité. Le sultan avait d'ailleurs trop d'orgueil et trop de confiance en ses forces pour l'ajourner. Ce fut dans la plaine de Tschibukabad, située au nord-est d'Angora [3], sur le terrain même où Pompée avait autrefois battu, au

[1] Cherefeddin, V, ch. 46, p. 7.

[2] Ducas, XVI, p. 34, et Arabschah, f. I i.

[3] *Djihannuma*, p. 644.

pied du mont Stella, l'armée de Mithridate [1], que les troupes ottomanes et tatares se rangèrent en bataille. Les deux armées, commandées, l'une par le sultan, l'autre par l'empereur en personne, toutes deux par les fils et les petits-fils des deux souverains et par les plus vaillans généraux de l'Europe et de l'Asie, présentaient ensemble une masse de près d'un million d'hommes.

Des sept fils qui restaient à Timour, deux étaient encore mineurs. L'aîné, Djihanghir, était mort depuis long-temps; les quatre autres et cinq des petits-fils de l'empereur commandaient les neuf corps d'armée des Tatares. Du côté des Ottomans, les cinq fils de Bayezid [2] étaient à la tête de cinq divisions de l'armée, et avaient sous leurs ordres les plus habiles et les plus intrépides généraux de l'époque. Le prince Miranschah, l'aîné des fils vivans de Timour, commandait l'aile droite; le prince Eboubekr, son fils, combattait sous lui; l'aile gauche était confiée aux princes Schahrokh et Khalil, et sous eux commandait Schah-Houseïn, un des petits-fils de l'empereur, et le même qui, tandis qu'il était réfugié chez le sultan d'Égypte, avait été fait prisonnier à la bataille de Damas et puni de sa trahison par la fustigation. Mirza-Mohammed-Sultan occupait, au centre, la place d'honneur qui eût été réservée à son père Djihanghir. A sa droite et à sa gauche, et sur une ligne un peu avancée, étaient placés

[1] Paolo Giovio, d'après les historiens romains.

[2] Le sixième, Ertoghrul, avait péri à la prise de Siwas, et le septième, Kasim, ne prit point part à la bataille d'Angora.

quarante généraux à la tête de leurs régimens. Devant le prince flottait l'étendard à queue de cheval teint en rouge et surmonté d'un croissant en or. Omar-Scheïkh, oncle de Mohammed-Sultan, et ses fils, Mirza-Pir-Mohammed et Iskender [xxix], combattaient sous ses ordres. Timour commandait la réserve composée de quarante régimens [1].

Dans l'armée ottomane, le fils aîné du sultan, Souleïman-Schah, gouverneur d'Aïdin, de Saroukhan et de Karasi [xxx], conduisait les troupes asiatiques qui formaient l'aile droite. L'aile gauche était occupée par les troupes auxiliaires des Serviens qui obéissaient à Lazar [xxxi], fils de Wulk et beau-frère de Bayezid. Le sultan se tenait au centre avec ses fils Isa, Mousa et Moustafa, les généraux les plus expérimentés [xxxii], et dix mille janissaires et azabs [2]. Un autre de ses fils, Mohammed, commandait la réserve.

A l'aile gauche des Ottomans, formée par les Serviens, étaient opposées du côté de l'ennemi les troupes composées des vassaux gardiens des frontières de l'empire tatare; on remarquait parmi leurs chefs Ibrahim-Schah, gouverneur de Schirwan, Taherten, prince d'Erzendjan, Kara-Osman-Bayender, prince du Diarbekr, tous trois à la tête de leurs corps de Turcomans. Trente-deux éléphans, que Timour avait amenés de l'Inde, étaient placés sur le front de ses bataillons [3].

[1] Cherefeddin, V, ch. 47, p. 9.

[2] Seadeddin dans Bratutti, p. 214.

[3] Schiltdberger, p. 44, et Cherefeddin, V, ch. 47, p. 9.

A six heures du matin [xxxiii], les deux armées s'ébranlèrent, celle de l'empereur au son des trompettes et au cri de guerre de *Sürün!* celle de Bayezid au bruit des tambours turcs et au cri d'*Allah!* Timour, sur l'invitation d'un derwisch, descendit de cheval, fit sa prière, puis donna le signal de l'attaque. Mirza-Eboubekr, qui commandait l'avant-garde de l'aile droite sous les ordres de son père Miranschah, se précipita avec fureur sur les derrières des Ottomans, mais les Serviens le reçurent vigoureusement et le firent repentir de la hardiesse de cette manœuvre. En ce moment, Mirza-Mohammed-Sultan, commandant en chef du corps d'armée du centre, vint se prosterner aux pieds de l'empereur pour obtenir l'autorisation de voler au secours de l'aile gauche, qui perdait déjà du terrain et paraissait être en danger. Du côté des Ottomans, les troupes européennes combattaient avec un rare courage [xxxiv]; mais pendant que les Serviens faisaient, à l'aile gauche, des prodiges de valeur, les troupes d'Aïdin qui formaient l'aile droite, ayant aperçu leur ancien prince dans les rangs ennemis, passèrent du côté des Tatares; elles furent suivies par les contingens de Saroukhan, de Mentesché, de Kermian, et par les soldats tatares que les agens secrets de Timour avaient séduits. Les Serviens étaient déjà séparés du corps d'armée commandé par Bayezid, lorsque leur vaillant chef, Etienne, à la tête de ses cavaliers lourdement armés, se fraya un chemin à travers l'ennemi, et parvint, non sans avoir laissé dans le trajet un grand nombre des siens sur le champ

de bataille, à atteindre le sultan auquel il conseilla de fuir. En voyant le courage héroïque des Serviens, Timour s'écria : « Ces derwischs (pauvres) se sont battus comme des lions ! [1] » Bayezid, opiniâtre jusqu'au bout, repoussa avec indignation le conseil d'Etienne et résista en héros à la tête de ses dix mille janissaires, avec lesquels il avait occupé le penchant d'une colline. Etienne, jugeant que la bataille était perdue et qu'il était impossible de sauver le sultan, couvrit la retraite de son fils aîné, Souleïman, que le grand-vizir Ali-Pascha, l'aga des janissaires Hasan, et le soubaschi Aïnebeg, avaient arraché de la mêlée. Ils s'enfuirent avec lui vers l'ouest, pour gagner la mer, tandis que les émirs d'Amassia, plaçant au milieu d'eux le prince Mohammed, se dirigèrent, au galop de leurs chevaux, vers les montagnes situées à l'est. Abandonné par ses auxiliaires et par ses propres troupes, par ses vizirs et ses émirs, Bayezid repoussa pendant toute la journée, avec ses dix mille janissaires, les attaques de l'ennemi ; mais la fortune trahit son courage. Accablés par la chaleur et épuisés par une soif ardente, les janissaires tombèrent presque tous, les uns d'inanition et de fatigue, les autres sous le glaive des Tatares. Ce ne fut qu'à l'approche de la nuit que Bayezid, sur les instances de Minnetbeg, se décida à fuir ; mais son cheval fit une chute [xxxv] et Mahmoud [xxxvi], khan titulaire de Djaghataï et l'un des descendans de Djenghiz-Khan, le fit prisonnier [xxxvii] (19 silhidjé 804 — 20 juillet

[1] Neschri, f. 107. *Derwischan takssir nekerdend,* littéralement : ces derwischs (pauvres) ne l'ont laissé manquer en rien.

1402). Mousa, fils de Bayezid, les émirs Minnetbeg, Moustafabeg, Alibeg, chef des eunuques, et Firouzbeg, chef du harem, le beglerbeg Timourtasch et son fils Yakhschibeg tombèrent en même temps que le sultan au pouvoir de Timour. Les princes Souleïman, Mohammed et Isa étaient seuls parvenus à s'échapper. Le premier s'était enfui, comme nous l'avons dit, vers la mer, le second à Amassia, et Isa vers le sud, dans la Karamanie. Quant au cinquième fils de Bayezid, Moustafa, il disparut dans la bataille sans qu'on pût ni acquérir la certitude de sa mort, ni savoir s'il avait pris la fuite.

Suivant l'historien byzantin Ducas, Timour, au moment où Bayezid prisonnier lui fut présenté, jouait aux échecs avec son fils Schahrokh et venait d'échanger son roi (schah) contre la tour (rokh), lorsque le sultan parut sur le seuil de la tente impériale. Cette circonstance fit donner au fils de Timour le surnom de *Schahrokh*, qui lui est resté; ce surnom rappelait en effet que le schah des Ottomans avait échangé le trône contre un cachot dans une tour.

Les historiens persans, turcs et grecs, disent que Timour accueillit le sultan prisonnier avec tous les égards dus au malheur. Le voyant accablé de fatigue et couvert de poussière, il le fit asseoir auprès de lui, lui parla avec bienveillance, et lui assigna pour demeure trois tentes magnifiques; en outre, il lui assura, par serment, qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie. Bayezid ayant demandé qu'on voulût bien s'informer de ses fils, et qu'on les lui donnât pour compagnons

de captivité, l'empereur envoya aussitôt des commissaires dans toutes les directions ; mais on ne trouva que le prince Mousa, qui fut amené, revêtu d'un habit d'honneur, en présence de Timour. Hasan-Berlas, un des premiers émirs tatares et parent de l'empereur, et Tschempaï qui, on se le rappelle, avait été précédemment envoyé à la cour du sultan en qualité d'ambassadeur, furent nommés chefs de la garde d'honneur de Bayezid. Nous parlerons plus bas des circonstances qui nécessitèrent un traitement plus sévère à l'égard de cet infortuné souverain et de ce qui a donné lieu au conte de la cage de fer.

En général, il faut juger de l'importance d'une bataille d'après le nombre des combattans, les talens et la renommée des généraux, l'opiniâtreté et la durée de la lutte, le lieu qui en a été le théâtre, les progrès qu'elle a signalés dans l'art militaire, et par-dessus tout, d'après les conséquences qu'elle a eues relativement à la destinée des princes qui y ont figuré et des empires dont on s'y est disputé la possession. Sous tous ces rapports, la bataille d'Angora est sans contredit une des plus importantes dont l'histoire fasse mention. En effet, des hordes innombrables, composées non seulement de Tatares, de Turcs et de Persans, mais encore de chrétiens, tels que les Serviens, et d'apostats de toutes nations, tels que les dix mille janissaires, s'entrechoquèrent dans cette sanglante journée et se disputèrent la victoire depuis l'aube du jour jusqu'à son déclin. Ces hordes avaient pour chefs, ainsi que nous l'avons dit, deux souverains également

célèbres par les succès de leurs armes et par leur puissance, et sous leurs ordres commandaient, d'abord leurs fils et leurs petits-fils, tous gouverneurs d'une multitude de provinces, depuis les frontières de la Chine jusqu'aux rives du Bosphore, puis une foule de généraux issus de sang impérial. Quant aux progrès que cette lutte gigantesque donne lieu de constater, il ne faut pas oublier de dire qu'on y vit paraître les premiers uniformes et les premiers régimens de cuirassiers. Sous le rapport de ses résultats et de ses conséquences, elle n'est pas moins mémorable ; car si elle arrêta le char triomphal de Bayezid et si elle faillit, par là, amener la ruine de l'empire ottoman, elle marqua aussi le terme des conquêtes de Timour, qui, trois ans après, étant en marche pour envahir la Chine, mourut, sans avoir accompli, dans cet intervalle de temps, aucune entreprise importante. Et si ce n'était pas assez de toutes ces considérations pour éterniser le souvenir de la journée d'Angora, les événemens historiques que rappelle le terrain sur lequel se livra la bataille suffiraient pour cela. Elle se donna, en effet, dans les montagnes situées au nord et dans le voisinage de la plaine d'Angora, plaine vaste et fertile, que les ancêtres de Bayezid avaient reçue des souverains seldjoukides pour faire paître leurs troupeaux, et où, dans l'antiquité, Pompée avait porté le dernier coup à la puissance de Mithridate [xxxviii].

Parmi les batailles sans nombre qui ont signalé les fastes de l'islamisme, celle qui donna à Timour l'empire ottoman d'Asie doit occuper la première place.

Elle ne peut être comparée, pour la valeur qu'y déployèrent les armées rivales, qu'à la bataille d'Honaïn, où le Prophète résista si intrépidement aux forces supérieures des infidèles, et à celle où, dans la plaine de Kerbela, son petit-fils Houseïn et ses braves compagnons d'armes tombèrent, exténués de soif et de fatigue, entre les mains de leurs ennemis.

LIVRE VIII.

Recherches sur la question de la cage de fer. — Conquête de Smyrne. — Mort de Bayezid et guerre de succession — Premiers faits d'armes de Mohammed Ier. — Défaites d'Isa. — Incursions de Souleïman, ses penchans voluptueux, sa fin. — Mousa. — Poëtes et savans sous Souleïman et Mousa.

La bienveillance avec laquelle Timour traita son prisonnier enhardit celui-ci à tenter de s'évader. Mohammed, l'un de ses trois fils, qui avait échappé par la fuite au désastre d'Angora, résolut de délivrer Bayezid, sur lequel on n'exerçait pas une surveillance rigoureuse. Des mineurs turcs s'introduisirent pendant la nuit dans le camp tatare, et commencèrent, d'une tente voisine, à creuser un chemin souterrain dans la direction de celle de Bayezid. Ils étaient déjà parvenus au milieu de cette dernière, lorsque la compagnie qui, dès les premiers rayons du jour, venait relever la garde du sultan, découvrit le travail des mineurs, et, ce qui confirma les soupçons que fit naitre cette découverte, trouva Bayezid et Firouzbeg, le chef des eunuques, éveillés et debout. Les mineurs eurent le temps de prendre la fuite. Timour, violemment irrité de la tentative du sultan, l'accabla de reproches et fit décapiter Khodja-Firouz pour avoir favorisé l'en-

treprise. Dès ce moment, une garde plus nombreuse veilla sur le prisonnier qui fut enchaîné pendant la nuit [1]. Cette extrême sévérité et une fausse interprétation du mot turc *kafes*, qui signifie *cage* et aussi *chambre* ou *litière grillée*, ont donné lieu au conte de la cage de fer, que tous les historiens européens ont répété, en s'appuyant de l'autorité du Byzantin Phranzes et du Syrien Arabschah. Comme cette fable a été, pendant plus de trois siècles, le texte de déclamations philosophiques, et comme le célèbre historien de la décadence et de la chute de l'empire byzantin a lui-même jugé à propos de discuter cette question, nous n'hésitons pas à l'examiner à notre tour, mais plus complètement, et, s'il se peut, avec plus de vérité que Gibbon, qui n'a consulté sur ce point important ni le témoin oculaire Schildberger, ni les plus anciens chroniqueurs ottomans, tels qu'Aschikpaschazadé, Neschri et Seadeddin. Nous aurons recours non-seulement aux historiens européens de l'époque et aux Byzantins, mais encore aux auteurs orientaux qui ont tracé le récit des guerres de Timour et aux écrivains ottomans; de nos investigations, faites avec attention et conscience, jaillira sans doute la vérité.

L'écuyer bavarois Schildberger, qui, ayant été fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, a raconté, dans les plus petits détails, le massacre des chrétiens, ne dit rien qui puisse seulement faire soupçonner l'exis-

1 Ducas, XVI, p. 21. Chalcondyl.

tence de la cage de fer en question [1]. Or, comment supposer que cet historien eût passé sous silence un fait de cette nature, s'il eût été vrai, lui qui, après la journée d'Angora, dans laquelle il fut une seconde fois fait prisonnier, devint l'esclave de Schahrokh, puis de Miranschah, lui qui n'a omis dans son récit rien de ce qui peut nous donner une idée exacte de cette mémorable bataille, qui décrit avec un soin si scrupuleux la montagne sur laquelle se retira Bayezid avec les dix mille janissaires, lui, enfin, qui raconte dans toutes ses circonstances, dans tous ses accidens, la captivité du sultan? Et ce qui contribue surtout à rendre son témoignage irrécusable, c'est que les historiens byzantins et musulmans s'accordent parfaitement avec lui sur les détails de la bataille et sur les particularités qui ont précédé et suivi ce grand événement. Boucicault, dans ses Mémoires publiés vers ce même temps [2], dit que Bayezid mourut dans d'horribles souffrances, ce dont on ne peut rien conclure, si ce n'est que la mort dans les fers est toujours cruelle, même lorsqu'aucune violence ne l'occasione. Des trois historiens byzantins qui parlent avec détails de la captivité du sultan, Ducas [3] et Chalcondyle [4], les seuls de tous ces chroniqueurs qui soient dignes de

1 Schildberger, *Reise in den Orient* (*Voyage en Orient*). Munich, 1813, p. 45.

2 *Mémoires de Boucicault*, I, c. 37.

3 *Sub arcta custodia deinceps est habitus Bajazetis ferreis compedibus ac manicis* per noctem *vinctus*, interdiu *militibus tantummodo frequentibus assiduisque custoditus*. Ducas, XVI, p. 38.

4 *Deinde Baiazitem in vincula conjecit*. Chalcondyl.

foi, ne font mention que de chaînes dont on chargeait l'auguste prisonnier, et encore Ducas ajoute-t-il qu'on ne l'enchaînait que la nuit pour lui ôter toute possibilité d'évasion. Phranzes, qui d'ordinaire est très-inexact dans le récit des faits qui ont eu l'Orient pour théâtre, parle seul d'une cage de fer [1]. Les Persans, tant prosateurs que poëtes, qui ont écrit l'histoire de Timour, Cherefeddin de Yezd et le poëte épique Hatefi, auteur du *Timournameh*, se bornent à raconter l'accueil bienveillant que le vainqueur fit à son captif, et ne font pas plus mention d'une cage de fer que Lari et Djenabi, historiens graves et véridiques [2]. Les contemporains Ibn-Hadjr, auteur d'une *Biographie des hommes célèbres du huitième siècle de l'hégire*, et Ibn-Schohné, le même qui, à Damas, eut avec Timour une entrevue dont nous avons plus haut rendu compte, ne confirment pas davantage l'opinion de Phranzes. Le silence de ces six écrivains dément donc suffisamment l'assertion du Syrien Arabschah, qui commence chaque chapitre de son ouvrage par une injure contre Timour, et qui sacrifie toute vérité à la sonorité de sa prose rimée [I]. Enfin, le plus ancien historien ottoman, Aschikpaschazadé, dit, d'après un témoin oculaire qui servait alors dans la garde d'honneur de Bayezid, et qui plus tard devint gouverneur d'Amassia, que le sultan fut porté dans une litière gril-

[1] Κουβουκλιον εκ σιδηρου ποιησας. Phranzes, I, c. 26.

[2] Voyez aussi le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Behdjetoul-tewarikh*. Les auteurs de ces deux ouvrages n'ont fait que copier Lari.

lée comme une cage, entre deux chevaux [1]. Quant à Neschri, voici en quels termes il raconte le fait [2] : « Timour fit faire une litière dans laquelle on le porta (Bayezid) comme dans un *kafes*, entre deux chevaux. » C'est évidemment ce passage mal compris qui a donné lieu à la fable de la cage de fer. *Kafes* signifie, comme nous l'avons déjà dit, non seulement une *cage*, mais aussi tout cabinet de femme dont les fenêtres sont grillées, et l'on désigne même sous ce nom l'appartement des princes ottomans dans le séraï de Constantinople. *Kafes* s'entend aussi des litières grillées dans lesquelles voyagent les femmes du harem, et ce fut précisément dans une pareille litière que Bayezid fut porté. Des chroniqueurs ottomans, sous tous les rapports peu dignes de confiance, transformèrent plus tard, sur la foi du Syrien Arabschah, cette litière grillée en une cage de fer; mais pas un seul historien turc, de quelque poids [3], ne confirme de son témoignage l'assertion de cet auteur. Ecoutons, au surplus, les paroles de Seadeddin, l'historiographe de l'empire et l'un des écrivains les plus estimés; il dit, dans sa *Couronne des Histoires* [II] : « Ce que certains faiseurs de contes [4] disent, dans

1 *Tahtrewan, kafes kibi iki at ortasinda her waktkim gœtscherler idi gendouyi œnindjé yururerler idi.* Manuscrit du Vatican, p. 167 et 168.

2 *Timour bir tahtrewan dizdurmisch idi kafes kibi iki at arasinda gœturler idi.* Neschri, p. 108.

3 Voyez Neschri, f. 108; Idris, 1er récit du ve livre; Seadeddin; Ali, f. 36; Solakzadé, f. 205; *Raouzatoul-ebrar.*

4 On lit dans le texte *Asouman* (*ciel*) et *Risman* (*la corde*); Bratutti passe sous silence ce jeu de mots, et dit seulement : *Onde di scorge, che quei ignoranti non hanno saputa discernere, tra la gabbia e la lettiga.* p. 230.

plusieurs histoires turques, de l'emprisonnement de Bayezid dans une cage de fer, est de pure invention. Si le sultan avait réellement subi un pareil traitement, Mewlana-Cherefeddin, le panégyriste de Timour, aurait mis tout son talent à le louer de cette mesure. Comme la vue odieuse des Tatares excitait sans cesse sa colère (de Bayezid), il désira être porté dans une litière. Ceux qui voudront se mettre à sa place comprendront qu'il préféra voyager de cette manière, et qu'il lui était impossible, vu son caractère impétueux, de supporter la vue de ses ennemis. Ceux qui ne savent pas distinguer une litière d'une cage sont du nombre des personnes qui prennent le ciel pour la terre [1]. »

Le conte de la cage de fer est aussi dénué de fondement que celui d'après lequel Timour se serait servi du dos de son prisonnier, comme d'un marche-pied, pour monter à cheval. On en peut dire autant des discussions qui, suivant quelques historiens grecs, arabes, persans et turcs, auraient eu lieu pendant la captivité de Bayezid entre ce souverain et son vainqueur. Néanmoins comme ces colloques, malgré le peu de confiance qu'ils méritent, peuvent faire apprécier jusqu'à un certain point l'esprit de l'époque en Orient, et donner une idée de la philosophie des princes asiatiques, nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'en rapporter quelques-unes. La conversation la plus

[1] Seadeddin, f. 115. Manuscrit de la Bibliothèque impériale, et Bratutti, p. 230, *pero si faceva portare in lettiga.*

curieuse, et en même temps la plus authentique de Timour avec Bayezid, est celle qui eut lieu entre les deux souverains à leur première entrevue sous la tente impériale. Et qu'on remarque bien que nous disons la plus authentique, quoique Cherefeddin, l'historiographe persan de Timour, n'en fasse point mention, et uniquement parce que la plupart des historiens turcs la répètent. L'entretien roulait sur les diverses circonstances de la bataille. Tout-à-coup Timour s'adressant au sultan, lui dit : « Toi et moi nous devons à Dieu, notre seigneur, une reconnaissance toute particulière pour les empires qu'il nous a confiés. — Pourquoi? demanda Bayezid. — Pour les avoir donnés à un boiteux tel que moi et à un paralytique tel que toi [III], et par cela seul qu'il m'a confié à moi, boiteux, la domination de l'Asie depuis l'Inde jusqu'à Siwas, et à toi, paralytique, celle des pays qui s'étendent depuis cette dernière ville jusqu'en Hongrie, il est évident qu'aux yeux de Dieu la domination du monde n'est rien; car, s'il en était autrement, au lieu de la donner à deux hommes estropiés comme nous, il l'aurait accordée à un souverain sain de corps et ayant les membres bien faits. » Puis il ajouta : « C'est parce que tu as été ingrat envers Dieu [1], parce que tu n'as pas voulu reconnaître ses bontés, qu'il t'a envoyé ce châtiment par moi, son fléau; maintenant, mon frère, ne t'inquiète point, l'homme qui se porte bien

[1] Cette partie de la conversation s'accorde parfaitement avec ce qu'en rapporte Chalcondyle : *Namque solet numen plerumque fastuosos deprimere et ad humilem fortunam dejicere.*

rentre facilement au sein de la prospérité. » On apporta ensuite un plat de lait caillé; à la vue de ce mets, le visage de Bayezid s'assombrit tout-à-coup. Timour lui ayant demandé le motif de sa tristesse subite, il lui dit qu'Ahmed-Djelaïr, le prince des Ilkhans, qu'il avait pris sous sa protection après son expulsion de Bagdad, lui avait prédit qu'un jour il mangerait du lait caillé avec l'empereur tatare. « Ahmed-Djelaïr, dit Timour, est un homme d'une haute sagesse, et je lui porte une vive reconnaissance, car s'il n'était pas demeuré auprès de toi, tu ne serais pas ici [IV]. » Lorsque, quelque temps après cette première entrevue, le harem de Bayezid fut enlevé à Brousa, et que sa tentative d'évasion lui eut valu un traitement plus rigoureux, Timour, s'il faut en croire quelques historiens, pour se moquer de la passion du sultan pour la chasse, lui envoya une troupe de chiens et de hérons. Bayezid irrité lui fit dire : « Assurément, les chiens et les oiseaux de chasse ne te conviennent guère à toi, Timour, l'usurpateur barbare, mais ils me conviennent, à moi, prince élevé pour occuper le trône, à moi fils de Mourad et petit-fils d'Ourkhan [1]. » Blessé par ces paroles hautaines, Timour accabla son malheureux prisonnier de poignantes railleries et d'humiliations dont en vainqueur généreux il aurait dû s'abstenir. Un jour, dans un festin, il alla jusqu'à violer ouvertement les usages sacrés du harem: il fit présenter le vin par l'épouse de Bayezid, la prin-

[1] Chalcondyle.



cesse servienne, dans le but sans doute de se venger de l'insulte que lui avait faite le sultan en le menaçant de le séparer de son harem [1]. Plus tard, lorsque les fils de Bayezid se furent, pendant la captivité de leur père, partagé les provinces ottomanes d'Asie et d'Europe, Timour demanda un jour, à l'infortuné sultan, si ses fils le reconnaîtraient encore comme souverain dans le cas où il lui rendrait la liberté. Bayezid répondit : « Brise mes fers, et je saurai bien les faire rentrer dans l'obéissance [2]. » A ces mots, qui prouvaient que l'ambition était toujours vivante au cœur du sultan, Timour lui dit : « Du courage, khan, je veux seulement te conduire à Samarkand, et de là je te renverrai dans tes Etats. » Bayezid, qui comprit le véritable sens des paroles de l'empereur, tomba, dès ce moment, dans une profonde mélancolie qui ne contribua pas peu à hâter sa mort. Djenabi dit que, trois jours avant d'expirer, Timour lui avait rendu la liberté. Sentant que sa dernière heure était arrivée, il adressa à son vainqueur trois prières : la première était de ne point exterminer sa famille ; la seconde, de ne plus dévaster le pays de Roum et de ne plus en détruire les nombreuses forteresses, asiles et boulevards de l'islamisme; la troisième, de ramener dans leur patrie les Tatares qui s'étaient fixés dans l'Asie-Mineure [3]. Nous reviendrons sur ce point lorsque, en suivant l'ordre chro-

[1] Chalcondyle, Arabschah, f. I i, 4, et Mouhiyeddin, f. 47. Manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 139.

[2] Mouhiyeddin, l. c., f. 50. Loutfi, f. 35.

[3] Djenabi, p. 161, traduction de Podesta. D, 3.

nologique des événemens, nous serons arrivés à la mort de Bayezid, que nous avons prématurément mentionnée, car elle n'eut lieu qu'un an après la bataille d'Angora. Reprenons maintenant la série des faits historiques qui se succédèrent à partir de la victoire de Timour au pied du mont Stella.

L'armée ottomane était anéantie. Le mirza Mohammed-Sultan, fils de Djihanghir, à la tête de trente mille cavaliers, poursuivit le prince Souleïman, fils aîné de Bayezid, qui fuyait à toute bride vers Brousa avec le grand-vizir, l'aga des janissaires, les beglerbegs, le soubaschi et d'autres officiers supérieurs. Timour avait à cœur de s'emparer de la personne du prince avant qu'il eût pu enlever les trésors de l'État conservés à Brousa pour les faire passer en Europe. Aussi la rapidité de Mohammed-Sultan fut telle qu'il fit ce long trajet en cinq jours. Des trente mille cavaliers qui l'accompagnaient, quatre mille seulement arrivèrent avec lui sous les murs de Brousa [1]. Il s'en fallut de bien peu que Souleïman ne tombât entre les mains de ses ennemis, car il eut à peine le temps de se jeter dans une barque pour se réfugier en Europe.

La prise de Brousa fut marquée par toutes les horreurs qui signalaient d'ordinaire les conquêtes des hordes de Timour. Les écoles et les mosquées furent transformées en écuries; les femmes et les filles de Bayezid, la fille d'Ahmed-Djelaïr, fiancée de son fils Moustafa, les princes de Karamanie, alors prisonniers

[1] Cherefeddin, V, ch. 51, p. 25.



dans la première capitale des sultans ottomans, tombèrent au pouvoir des Tatares. Tous les trésors de l'empire, une quantité considérable de vaisselle d'or et d'argent, de riches étoffes et d'objets précieux, que, dans sa fuite précipitée, Souleïman n'avait pu emporter, devinrent aussi la proie des vainqueurs. Après que l'inventaire du trésor public eut été fait par deux secrétaires de Timour [1], Mohammed-Sultan livra la ville au pillage et aux flammes.

Les protégés de Bayezid, Ahmed-Djelaïr et Kara-Youssouf, de la dynastie du Mouton-Noir, étaient parvenus, quelque temps auparavant, à se sauver, le premier à Bagdad, le second à Kaïssariyé; d'autres moins heureux, tels que le grand scheïkh Mohammed Bokhari, le légiste Schemseddin Fenari et le savant Mohammed-Djezeri, furent saisis dans leur fuite [v]. Ces trois célèbres personnages furent conduits en présence de l'émir Noureddin, premier gouverneur du prince tatare et commandant de Brousa, qui les délivra de leurs fers et les envoya, avec les égards qui leur étaient dus, à Timour qui se trouvait alors à Kutahia.

Nous avons déjà fait mention du moufti Fenari [vi], ainsi que du scheïkh Bokhari [2], qui avait su se faire aimer de la sœur de Bayezid et l'avait épousée. Djezeri [vii] [3] est aussi renommé comme commentateur du Coran que le philologue persan Firouz-Abadi. Dans

[1] *Biiikdji*, dénomination purement tatare. Voyez le diplôme de Koutlough-Timour dans les *Mines d'Orient*, VI, p. 359.

[2] Voyez la biographie de Bokhari dans Seadeddin et Ali.

[3] Voyez le *Schakaïkounnâmaniyé* et la biographie de Firouz-Abadi (édit.

le voyage qu'il fit avant la guerre de Timour contre Bayezid, ce savant homme était venu visiter Brousa où le sultan ottoman l'avait comblé de bienfaits et s'était inutilement efforcé de le retenir à sa cour. Timour accueillit avec distinction les trois illustres prisonniers et les engagea à le suivre à Samarkand; Djezeri seul accepta. Nous le verrons plus tard ambassadeur auprès du sultan d'Égypte[1]. Au retour de Timour dans ses États, Djezeri, en sa qualité de grand-molla des Tatares[2], fut, suivant l'histoire orientale, désigné pour lire publiquement les contrats de mariage, lors de la célébration des noces des petits-fils et des petites-filles de l'empereur [VIII], qui eurent lieu à Samarkand.

Mohammed-Sultan, après avoir réuni à Brousa les cavaliers qui l'avaient abandonné en route, en envoya dix mille à Nicée sous le commandement de son cousin le prince Eboubekr; en même temps il dirigea un second corps de troupes, commandé par Sewindjik, sur Khemlik[3], avec ordre de longer les côtes et de poursuivre aussi loin que possible le prince Souleïman. Nicée et Khemlik, villes qui depuis les croisades n'avaient pas subi de semblables dévastations, furent saccagées par les hordes tatares et leur population fut

de Constantinople), auteur de l'immense lexique arabe qui, de nos jours, a été imprimé presqu'en même temps à Constantinople et à Calcutta sous le titre d'*Océan*.

[1] Cherefeddin, V, 54, p. 36.

[2] Son prédécesseur s'appelait Abdoldjebar. Voyez Arabschah, C c, 2, et Cherefeddin, V, ch. 55, p. 45.

[3] Petis de La Croix mutile le nom de Khemlik, et en fait Kianende. Voyez Cherefeddin, l. V, ch. 51, p. 31.

réduite en esclavage. Souleïman, que les Byzantins et les historiens persans nomment Musulman [1], s'embarqua pour la Thrace, au moment même où les troupes de Mohammed-Sultan atteignaient le bord de la mer. Les cavaliers de Mirza-Eboubekr ravagèrent tout le pays qui s'étend au nord de Nicée jusqu'à Yenidjé-Tarakdji [IX], et Mirza-Mohammed-Sultan parcourut en conquérant le territoire de Karasi jusqu'à Mikhalidj sur le Rhyndacus, semant au loin la terreur et laissant partout sur son passage des traces de son aveugle barbarie. Ce fut à Karasi qu'il reçut d'Eboubekr-Mirza la nouvelle de la fuite de Souleïman en Europe. Il en instruisit aussitôt Timour par un message. Cent courriers furent chargés d'accompagner l'envoyé du prince [2], et ce n'était pas trop de ce nombre, car ils furent attaqués, dans un défilé entre Kutahia et Brousa, par une troupe de paysans armés, auxquels ils n'échappèrent qu'avec la plus grande difficulté.

Mohammed-Sultan fut rejoint à Mikhalidj par l'avant-garde sous les ordres d'Eboubekr-Mirza et l'émir Sewindjik qui avait saccagé tous les villages situés sur le bord de la mer. Peu de temps après son retour à Brousa, le prince célébra, dans la plaine de Yenischehr, son mariage avec la fille aînée de Bayezid.

Pendant les sanglantes conquêtes de Mohammed-Sultan, fils de Miranschah, et d'Eboubekr-Mirza, fils

[1] Cherefeddin, l. c.

[2] *Ibid.* p. 31. Ces courriers étaient aussi chargés de porter à Timour un grand oiseau de proie appelé tschoukar et dont la famille nous est inconnue.

de Djihanghir, dans le pays qui s'étend au nord de Kutahia, Houseïn-Mirza [x] et Émir-Schah, gouverneur du Khowaresm [1], avaient ravagé, l'un les territoires de Hamid et de Tekieh, dans la partie méridionale de l'Asie-Mineure, l'autre les provinces d'Aïdin et de Saroukhan. Houseïn-Mirza s'était emparé des villes d'Akschehr et de Karahissar, qu'il avait incendiées et inondées de sang; quant à Émir-Schah, il avait parcouru, le fer et la flamme à la main, les deux provinces ci-dessus désignées jusqu'à la mer [2].

Les trésors de l'empire ottoman, le harem de Bayezid et les deux princes de Karamanie, furent conduits par l'émir-scheïkh Noureddin à Kutahia, où se trouvait alors Timour. Les femmes de l'auguste prisonnier s'avançaient au son de la musique et entourées de danseurs. Timour renvoya au sultan la princesse servienne son épouse; mais il exigea préalablement que cette princesse qui, même au milieu du harem de Bayezid, était jusqu'alors restée fidèle à sa religion, abjurât sa croyance et embrassât l'islamisme [3]. Quant aux princes de Karamanie, ils n'eurent qu'à se louer de la générosité du souverain tatare. L'aîné, Mohammed, fut, en signe de considération, revêtu d'un kaftan et ceint d'une riche ceinture [4]; il fut en même

[1] Bratutti fait l'émir Schahmulk gouverneur du prince Houseïn, tandis que rien de semblable ne se trouve dans l'original de Seadeddin, où il est dit expressément que Schahmulk fut gouverneur de Khowaresm.

[2] Cherefeddin, V, ch. 51, p. 28.

[3] *Ibid.* ch. 52, p. 33.

[4] *Ibid.* et Arabschah, f. K k.

temps investi du gouvernement de toute la Karamanie et des villes de Koniah, Larenda, Akseraï, Antalia [1], Alaiyé, Akschehr, Siwrihissar et Begbazari [2], dont les territoires formaient les États que Bayezid avait enlevés au père de Mohammed.

Après un séjour d'un mois à Kutahia, où ses petits-fils, de retour de leurs expéditions, étaient venus lui rendre hommage, Timour fit exécuter plusieurs des plus braves chefs de son armée, avec leurs familles, pour avoir commis divers attentats ; il donna ensuite une grande fête à laquelle assista Bayezid et pendant laquelle on vit des esclaves de tous les pays servir le vin aux hôtes du souverain tatare [XI].

Ce fut à cette époque que Timour envoya le célèbre grammairien Youssouf Djezeri en Égypte pour sommer le sultan de rendre enfin à la liberté son général Otlamisch. L'empereur demandait en outre dans sa lettre que la monnaie qui se frappait au Caire fût désormais battue à son coin, et la prière publique faite à son nom. Deux autres ambassadeurs partirent pour Constantinople afin de réclamer de l'empereur grec le tribut qu'il devait payer à Bayezid. Enfin deux envoyés tatares se rendirent auprès du fils aîné de Bayezid, Souleïman, qui avait établi sa résidence [3] à Guzeldjé-hissar, fort élevé par son père sur la rive asiatique du Bosphore. Ils invitèrent le prince à venir lui-même à

1 Dans Petis de La Croix, Anzarie au lieu d'Antalia.

2 Mouhiyeddin, f. 56, n° 139 de la Bibliothèque impériale, et Loutfi, p. 35.

3 Cherefeddin, V, ch. 54, p. 40.

la cour de l'empereur ou à payer le tribut qu'exigeait ce dernier, disant que, s'il se refusait à l'un et à l'autre, l'armée tatare marcherait contre lui et saurait bien le contraindre à obéir. Quelque temps après, les ambassadeurs envoyés à Constantinople revinrent accompagnés de députés grecs chargés par leur maître, l'empereur de Byzance, d'offrir à Timour hommage et tribut. Le messager du prince Souleïman joignit Timour dans la ville de Boulouk. Ce messager était le scheïkh Ramazan qui présenta à l'empereur, de la part du prince, des chevaux et des animaux dressés pour la chasse. Il avait en outre pour mission de déclarer que Souleïman était prêt à comparaître à la sublime porte du conquérant, si celui-ci voulait pardonner à son père et le traiter selon son rang. Timour accueillit favorablement le scheïkh et lui dit en lui remettant un bonnet brodé d'or et une ceinture d'or [1] : « J'ai oublié le passé ; que ton maître vienne donc sans crainte auprès de moi, afin qu'il n'existe plus entre nous aucun sujet de froideur et que je puisse lui donner à lui-même des preuves de mon amitié. » Puis il congédia Ramazan avec de nouveaux témoignages de considération. Il ne traita pas avec autant de bienveillance le beglerbeg de Bayezid, Timourtasch, dont il avait découvert et confisqué les richesses à Kutahia. Il le fit amener en sa présence, et lui dit d'un ton irrité : « Dans quel but as-tu amassé ces trésors ? Ne pouvais-tu pas les employer à rassembler une armée pour défen-

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 234.

dre ton maître? Les conseillers et les ministres qui thésaurisent sans s'inquiéter des besoins de l'armée sont la ruine des empires. » — « Mon empereur, répondit Timourtasch, ne l'est pas d'hier; il n'a pas besoin de l'or de ses conseillers et de ses ministres pour former des armées, comme les nouveaux princes qui, avant leur avènement, n'ont jamais possédé de trésors. » — « Tu expieras cette réponse insolente, répliqua Timour, par la perte éternelle de ta liberté, que j'étais disposé à te rendre à toi et à tes enfans [1]. »

Tandis que le conquérant cherchait à tirer parti de sa victoire par des voies pacifiques, l'avant-garde tatare dévastait les provinces de Mentesché, de Tekké, d'Aïdin et de Saroukhan [2]. Mohammed-Sultan et Mirza-Eboubekr établirent leurs quartiers d'hiver à Magnésie [3] et Schahrokh dans le sandjak de Kermian [4]. Bientôt Timour se mit lui-même en mouvement; il longea la côte et se rendit devant Smyrne en passant par Éphèse [5]. Près du pont construit par Timourtasch sur le Mæander, il donna audience aux fils du prince de Mentesché [6], qui, chassés par Bayezid des États de leur père, avaient trouvé un refuge chez Isfendiar, prince de Sinope. Isfendiar lui-même, fils de

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 235.

2 Cherefeddin, V, 54, p. 41.

3 Bratutti, p. 235.

4 Cherefeddin, V, 55, p. 43.

5 Par Oulu-Bourlough, Koutschouk-Bourlough et Dougourlouk. *Ibid.* l. c.

6 Cherefeddin, p. 44. Petis de La Croix fait d'Isfendiar un fils de Mentesché.

Kœturum-Bayezid [1], dépouillé par le sultan ottoman de ses possessions, et notamment des villes de Kastemouni et de Samsoun, vint solliciter l'appui de l'empereur tatare. Timour s'empressa de restituer aux princes d'Aïdin et de Kermian [2] leur territoire paternel, dans le but secret d'affaiblir la puissance ottomane par l'accroissement de celle des princes voisins dépossédés par le sultan. Le même motif lui avait fait donner [3] les pays limitrophes de l'Arménie et de la Perse à son vassal Taherten, prince d'Erzendjan, à Ibrahim, seigneur de Schirwan, et à Kara Youlouk, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc. Dès qu'il eut ainsi rendu à leurs possesseurs légitimes certaines provinces de l'empire ottoman d'Asie, il vit les fils de Bayezid se disputer avec acharnement celles qu'il n'avait pas encore soumises, et le spectacle de cette anarchie lui causa une vive satisfaction. Afin de lui donner un nouvel aliment, il entretint les espérances des fils du sultan par des promesses adroitement faites à leurs ambassadeurs. C'est ainsi que le scheïkh Ramazan étant venu une seconde fois offrir à Timour les hommages de son maître, obtint pour ce dernier un diplôme [4] par lequel l'empereur l'investissait de la souveraineté des provinces ottomanes d'Europe; c'est

[1] Arabschah, f. K k. Mouhiyeddin, f. 56, nᵒ 139 de la Bibliothèque impériale. Solakzadé.

[2] Arabschah, f. K k, 2.

[3] *Id.* f. K k, 2.

[4] Ce diplôme était signé par Timour qui, pour cela, avait, ainsi que Mourad Iᵉʳ, apposé en tête de l'écrit sa main imbibée d'encre rouge. Chereffeddin, V, 57, p. 55.



ainsi qu'il accueillit avec bienveillance et distinction Koutbeddin [1], l'envoyé d'Isa Tschelebi, celui des fils du sultan qui s'était réfugié en Karamanie ; même réception fut faite à Sofi-Bayezid [2] qui se rendit au camp de Timour pour offrir de la part de son jeune maître, Mohammed-Tschelebi, soumission et tribut, et pour excuser le prince de n'être pas venu s'acquitter en personne de ce devoir, ainsi que le vainqueur l'avait exigé.

Timour partit enfin de Kutahia avec son armée et se dirigea sur Smyrne. Ayant appris que cette place était habitée par un grand nombre de chrétiens, il ordonna à ses généraux d'avant-garde d'en commencer aussitôt le siége. Lui-même arriva sous les murs de la ville le 1[er] décembre 1402 (6 djemazioul-ewel 805). Fidèle aux lois du Prophète, il envoya d'abord aux chevaliers de Rhodes qui, depuis cinquante-sept ans, étaient maîtres de Smyrne, un héraut, pour les sommer d'embrasser la religion musulmane ou bien de payer tribut, les menaçant, en cas de refus, de les passer tous au fil de l'épée. Le frère Guillaume de Mine [3], maître de l'hôpital, qui avait été chargé par le grand-maître de l'Ordre de la défense de la place, rejeta avec mépris les propositions de l'empereur. A peine la réponse du commandant chrétien fut-elle connue,

[1] Cherefeddin, V, 57, p. 55.

[2] Sofi-Bayezid avait sauvé Mohammed-Tschelebi, alors âgé de douze ans, de la bataille d'Angora, en se jetant avec lui dans le fort d'Amassia. Idris, Neschri, f. 122 et 124.

[3] *Theodorici a Niem de Scismate*, dans Vertot, *Histoire de l'ordre de Malte*, l. VI, t. II, p. 28.

que le bruit des tambours et des timbales et le cri de guerre accoutumé se firent entendre. L'armée tatare attaqua la ville de trois côtés, c'est-à-dire sur tous les points par lesquels elle est accessible du côté de la terre. On dressa des machines pour battre les murs en brèche, et lancer sur la citadelle des marmites de feu grégeois et des flèches enflammées; mais ce fut sans succès. Alors Timour fit entourer la place d'un rempart le long duquel s'élevaient de distance en distance des tours dont chacune contenait, outre deux cents soldats, les échelles nécessaires pour escalader les murs. Ces tours, supportées par des roues, s'avançaient à volonté jusqu'auprès de la ville afin de favoriser les assauts. Dix mille mineurs sapaient les fortifications et incendiaient ensuite les poutres dont ils se servaient pour étançonner les parties creusées et éviter les éboulemens [1]. Du côté de la mer, Timour fit jeter à l'entrée du port, formé par deux digues disjointes, d'énormes blocs de pierre, et en ferma ainsi l'accès aux vaisseaux qui auraient voulu secourir la ville. Les galères des chevaliers de Rhodes avaient heureusement pris le large avant le lever du soleil; quelques instans plus tard, elles eussent été infailliblement incendiées. Quoique les soldats employés au barrage du port ne représentassent pas la dixième partie de l'armée tatare, les deux digues furent réunies vers le soir au moyen des rochers entassés dans la mer [2]. Timour fit alors construire dans l'eau, et au milieu

[1] Chalcondyl. l. III, édit. de Bâle, p. 51.

[2] Ducas, XVIII, p. 40.

de l'enceinte même du port, un plancher supporté par d'énormes poutres formant une série d'angles droits, de sorte que, des deux côtés de la rade, les assiégeans purent, dès ce moment, pénétrer jusqu'au château par un chemin solide, sur lequel ils combattaient comme sur la terre ferme [1]. Malgré une pluie abondante et continuelle, l'attaque et la défense ne furent pas un instant interrompues. Les intrépides chevaliers luttaient avec un courage héroïque, et, redoublant d'efforts à chaque danger nouveau, faisaient pleuvoir du haut des murs du feu grégeois, du naphte et des flèches enflammées qui brûlaient en dépit de l'eau qui tombait à torrens. Mais toute la bravoure des guerriers chrétiens ne put rien contre les masses formidables de l'ennemi. Timour ordonna un assaut général, et la place fut prise après un siége qui n'avait pas duré quinze jours [xii]. Les chevaliers, repoussés jusque dans l'intérieur de la citadelle, en sortirent courageusement, le maître de l'hôpital à leur tête, et se frayèrent un chemin jusqu'à la mer, où ils furent reçus par les galères qui croisaient devant la ville. Les habitans chrétiens qui les avaient suivis assaillirent les navires et s'attachèrent aux câbles, aux ancres et aux rames, en implorant la pitié des matelots; mais ceux-ci les repoussèrent impitoyablement à coups de lance et gagnèrent la haute mer en laissant ces malheureux sur le rivage [2]. Plus de mille d'entre eux furent conduits devant Timour qui les fit tous massa-

1 Cherefeddin, V, 56, p. 57.

2 Ducas, XVII, p. 40.

crer, sans distinction d'âge ni de sexe. Le nombre des victimes étant trop petit pour pouvoir former avec leurs têtes des pyramides, suivant l'horrible habitude du conquérant, il ordonna néanmoins qu'on en élevât plusieurs, en ayant soin, pour économiser les matériaux, de placer une tête entre deux pierres [1]. Il paraît que tous ces sanglans débris ne furent pas employés à la construction de ces effroyables monumens; car lorsqu'après le sac de la ville, quelques frégates chrétiennes [XIII], arrivées trop tard pour la secourir, s'approchèrent du rivage, Timour leur fit lancer quelques têtes par les hommes chargés de jeter le feu grégeois. A la vue de ces restes hideux, les équipages furent saisis de terreur et l'escadre chrétienne prit le large [2]. Les gouverneurs génois de la nouvelle et de l'ancienne Phocée, les maîtres de Lesbos et de Khios, vassaux de la république génoise, redoutant le sort des habitans de Smyrne, vinrent se reconnaître tributaires de Timour et offrir de riches présens à son petit-fils Mohammed-Mirza. Ce dernier, pour donner au seigneur de Lesbos une preuve de sa bienveillance, lui fit don d'un sceptre d'or artistement travaillé [XIV].

En quittant Smyrne, le dernier but de ses conquêtes dans l'ouest de l'Asie-Mineure, Timour alla établir son camp à Éphèse. Pendant les trente jours qu'il passa dans cette ville, ses hordes ravagèrent tout le pays environnant et exigèrent de tous les habitans, que les barbares avaient rassemblés en masse, le denier du

[1] Ducas, p. 41.
[2] Cherefeddin, V, ch. 56, p. 52.

sang. Les historiens byzantins et ottomans s'accordent à dire que le farouche empereur commit dans cette campagne des cruautés inouïes. Ils racontent entre autres le massacre d'une troupe de jeunes enfans, massacre plus authentique et plus barbare que celui qu'on attribue à Hérode. Les enfans d'une ville de l'Asie-Mineure, sur laquelle se dirigeait Timour, vinrent en récitant les sourres du Coran, implorer la générosité du conquérant. « Que signifie ce bêlement? » demanda Timour. Lorsqu'on lui eut dit que ces enfans le suppliaient d'épargner la ville, il donna à sa cavalerie l'ordre inhumain de les fouler aux pieds [1], ordre qui ne fut exécuté qu'avec trop d'empressement.

Las de victoires et rassasié de sang, Timour songea enfin à retourner à Samarkand. Il se dirigea par Mylassa [2] vers le lac d'Ighirdir (l'ancien Trogites dans la Pysidie). Il avait ouï dire que ce lac contenait deux îles inexpugnables tant par leur situation naturelle qu'à cause des fortications dont l'art les avait entourées; cela seul suffit pour lui inspirer le désir de s'en emparer [3]. Scheïkh Baba, dont le tombeau attire encore à Ighirdir de nombreux pélerins, se défendit vigoureusement dans sa place; mais, jugeant qu'une plus longue résistance ne pourrait que lui être funeste, il se rendit, à condition que la ville serait épargnée,

[1] Mouhiyeddin, f. 49, n° 139 de la Bibliothèque impériale.

[2] Ducas, XVII, p. 41.

[3] Cherefeddin, V, ch. 59, p. 61. Le *Djihannuma*, p. 641, appelle les deux iles du lac d'Ighirdir, Nis et Djanadasi; Cherefeddin, V, 59, p. 62, au contraire, les appelle Gulistan et Nissibin, et le lac, Felekabad.

ce qui lui fut accordé [1]. Après la prise d'Ighirdir, Timour regagna son camp qu'il avait établi à Akschehr, et où se trouvaient Bayezid et son fils Mousa. Chemin faisant, il rallia les troupes qui formaient l'aile gauche de son armée. A son arrivée à Koniah, son fils Schahrokh et son petit-fils Houseïn-Schah lui donnèrent de brillantes fêtes, pour célébrer ses dernières victoires. Pendant son séjour dans cette ville, les princes de Kermian et de Karamanie, qu'il avait réintégrés dans leurs principautés, vinrent lui rendre hommage et lui donner de nouvelles assurances de leur fidélité [2].

Sur ces entrefaites, Bayezid mourut à Akschehr (14 schâban 805 — 8 mars 1403) d'une attaque d'apoplexie [xv], et comme la destinée se plaît quelquefois à compenser la perte d'un ennemi par celle d'un ami, quatre jours après la mort de Bayezid, le petit-fils le plus cher de Timour, Mohammed-Sultan, prince dont le courage prématuré s'était déjà signalé dans plus d'une occasion, succomba à l'âge de dix-neuf ans. Cette perte fut déplorée par toute l'armée. Les princes et les grands de l'empire se couvrirent, en signe de deuil, d'habits de couleur noire et bleue surmontés de collets où le feutre remplaçait l'hermine; les femmes se roulèrent dans la poussière et remplirent leurs robes de pierres, afin de se meurtrir le sein. A la nouvelle de ce fatal événement, Timour ne fit que répéter les paroles

1 Seadeddin dans Bratutti. Bratutti fait du lac Bohaïra un golfe : *Un grandissimo senno di mare.*

2 Cherefeddin, V, ch. 58, p. 60, et ch. 59, p. 64.

du Coran qu'il avait prononcées en apprenant la mort de Bayezid: « Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui [1]. » Plus tard, lorsqu'il fut arrivé à Awenik, il fit célébrer le banquet mortuaire. Pendant le festin, des lecteurs lisaient à haute voix des passages du Coran; le grand tambour turc battait sans interruption au milieu des cris lamentables des femmes; puis il fut mis en pièces [2] suivant l'ancien usage des Mogols. Le cercueil fut placé dans une litière et conduit par sept émirs, avec une escorte de deux cents cavaliers, au-delà de l'Oxus, pour être déposé dans le mausolée de la famille impériale [3]. Par un mouvement de générosité, dû sans doute à la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils, Timour permit au prince Mousa de transporter à Brousa le corps de son père qui avait été déposé provisoirement à Akschehr dans le tombeau du scheïkh Mahmoud Haïran; lui-même revêtit le prince, avant son départ, d'un habit d'honneur, l'entoura d'une magnifique ceinture, l'arma d'un sabre et d'un carquois enrichi de diamans, et lui remit un diplôme portant l'empreinte de sa main imbibée d'encre rouge [4].

Ainsi mourut Bayezid-la-Foudre, dont les nombreuses conquêtes en Asie et en Europe avaient, pendant quatorze ans [xvi], tenu en haleine ces deux continens. Dès que la main puissante qui avait agrandi et

[1] Cherefeddin, ch. 60, p. 65, et ch. 61, p. 70.
[2] *Ibid.* V, ch. 65, p. 85.
[3] *Ibid.* 61, p. 70.
[4] *Ibid.* 60, p. 66.

consolidé l'empire ottoman. jusqu'alors à peine affermi sur sa base, eut disparu, cet empire se démembra par suite des dissensions intestines qui éclatèrent dans son sein. Long-temps avant la mort de Bayezid, les princes d'Aïdin, de Mentesché, de Tekké, de Kermian et de Karamanie, avaient été rétablis dans leurs principautés; et la politique de Timour avait eu pour but en cela de diminuer l'influence ottomane en Asie. Trois fils de Bayezid, Mohammed, Isa et Mousa, se disputèrent les restes des provinces asiatiques, tandis que le quatrième, Souleïman, régna seul sur les provinces européennes. Cet interrègne dura dix ans, jusqu'à ce que Mohammed, vainqueur de tous ses frères, eût, comme son père, réuni sous son sceptre la Turquie d'Asie et d'Europe, rétabli l'unité de la succession et relevé ainsi ce colossal édifice dont la ruine avait paru certaine. Les historiens européens ont commis une grave erreur en considérant comme sultans régnans les quatre princes que nous venons de désigner, et en faisant régner plusieurs d'entre eux en même temps. Cette erreur a eu de graves conséquences relativement au nombre des souverains ottomans et à la durée de leur domination. Les historiens ottomans qui ont pour principe de n'accorder le titre de souverain qu'à celui qui siége sur le trône, et cela abstraction faite de tous droits légitimes et de toute justice, ne reconnaissent comme sultans ni Souleïman, quoiqu'il fût le fils aîné de Bayezid, et qu'il eût été entouré à sa cour des hauts fonctionnaires civils et militaires de l'empire. ni Mousa, bien qu'il fût plus âgé que Mohammed, et



qu'après avoir vaincu Souleïman, il eût régné de fait en Europe. Plus logiques que les Européens, ils ne considèrent comme empereur que celui qui réunit en lui tous les pouvoirs de l'État et dont la souveraineté est généralement acceptée. Aussi le plus jeune des quatre fils de Bayezid, Mohammed, qui avait prêté serment de fidélité à son frère aîné et reconnu pendant quelque temps son autorité, est aux yeux des écrivains nationaux le seul souverain ottoman légitime, par l'unique raison que la fortune le plaça et le maintint sur le trône. Cependant il ne faut pas induire de là que cette manière d'interpréter le droit de succession soit consacrée par le droit public de l'islamisme; en Orient, l'héritage de la couronne appartient au fils aîné du souverain ou au prince que ce dernier a choisi pour son successeur. C'est pour ne pas déroger à cette règle, prescrite par le Prophète, que les guerriers turcs et persans qui ont usurpé le khalifat ou le trône de certains royaumes, ont voulu se donner au moins l'apparence du droit en se reconnaissant publiquement soumis à la volonté d'un khalife ou d'un khan titulaire choisi dans la famille expulsée, et au nom duquel ils étaient censés gouverner; c'est ainsi que régnèrent les Emiroul-Oumera au nom des khalifes de Bagdad et les Mamlouks au nom des khalifes du Caire; Timour lui-même, qui soumit tout les États de la famille de Djenghiz-Khan, à l'exception de la Chine, reconnut un khan de Djaghataï comme khan légitime à cause de sa qualité de descendant de Djenghiz [1].

[1] D'abord Siourghitmisch, ensuite Mahmoud-Khan.

Timour ne survécut que deux ans à Bayezid. Après avoir terminé sa troisième campagne en Perse, il revint pour la neuvième fois à Samarkand (1er moharrem 807—10 juillet 1404). Arrivé dans sa capitale, son premier soin fut de visiter le jardin des platanes et l'académie nouvellement fondée en mémoire de son petit-fils Mohammed-Sultan. Comme une vie absolument sédentaire ne convenait pas à son caractère impatient, il habitait alternativement le Baghi-bulend (*jardin élevé*), le Baghi-bihischt (*jardin du paradis*) et le Dilkuscha (*jardin qui élève les cœurs*). Pour mettre à profit son séjour à Samarkand, il fit construire par les architectes et les artistes faits prisonniers au siége de Damas, un nouveau palais plus beau que ceux que possédait déjà la capitale de l'empire tatare. Les quatre façades de cet édifice de forme carrée avaient chacune quinze cents aunes de longueur. Les sculptures, toutes en marbre, étaient dues au ciseau des artistes syriens. Les murs étaient incrustés à l'extérieur de porcelaine de Perse. Les appartemens pavés en mosaïque, revêtus d'ébène et d'ivoire délicatement ciselés, éblouissaient la vue par leur magnificence. Partout des fontaines et des jets d'eau répandaient dans cette demeure enchantée une délicieuse fraîcheur. Les auteurs qui, en écrivant l'histoire de Timour, ont négligé de parler en détail des constructions dont il embellit sa résidence, sont inexcusables, car ces constructions révèlent une singulière bizarrerie dans le caractère du conquérant tatare. Elles prouvent que, s'il prenait un sauvage plaisir à détruire les monumens qui faisaient la gloire



des pays étrangers, il était protecteur zélé des arts dans sa patrie.

Quelque temps après son arrivée à Samarkand, Timour célébra dans l'immense plaine de Kanighul le mariage de six de ses petits-fils avec une pompe dont l'histoire n'offre point d'exemple avant comme après lui [1]. Les ambassadeurs de tous les souverains de l'Asie assistaient à cette solennité. Parmi les présens qu'ils déposèrent aux pieds de l'empereur, on remarquait des girafes, des autruches et d'autres animaux rares, tous au nombre de neuf. Les fiancés furent neuf fois revêtus de différens habits, neuf fois ceints de ceintures enrichies de pierreries et neuf fois couronnés; toutes les fois qu'ils changeaient de vêtemens, ils se prosternaient au pied du trône de l'empereur et frappaient neuf fois la terre du front. Pendant cette cérémonie, on faisait pleuvoir sur leur tête de l'or, des pierres précieuses et des perles avec une profusion telle que la terre en fut en peu d'instans couverte.

Ces fêtes splendides étaient à peine terminées, que Timour rassembla de nouveau son armée et se mit en marche pour conquérir la Chine. Arrivé à Otrar, il fut saisi d'une fièvre ardente à laquelle il succomba (17 schâban 807 — 19 février 1405), à l'âge de soixante-onze ans, après un règne de trente-six ans. Il laissa trente-six fils et petits-fils, et dix-sept petites-filles.

INTERRÈGNE. — Nous avons plus haut signalé l'interrègne qui suivit la défaite de Bayezid à Angora. Le moment est venu d'en retracer toutes les phases. Nous

[1] Cherefeddin.

prendrons notre récit à partir de la bataille même, à l'exemple des historiens ottomans qui le datent des premiers exploits de Mohammed Ier, le plus jeune des fils de Bayezid. Nous n'aurons point recours aux Byzantins qui passent sous silence les hauts faits de ce prince. Dans leur ignorance de la langue turque, tous ont changé le surnom de Kurischdji Tschelebi [1] (*le jeune seigneur lutteur*), surnom que Mohammed reçut à cause de son habileté dans les exercices gymnastiques, en celui de Kyrtschelebi, ce qui transforme le fils de Bayezid en un faiseur d'arcs ou de cordes [XVII]. Nous nous en rapporterons au témoignage des historiens orientaux qui nous ont laissé sur cette période de l'histoire de l'empire ottoman des documens authentiques et conformes à la vérité.

A la fin de la bataille d'Angora, tandis que Souleïman, l'aîné des fils du sultan, fuyait vers l'Europe, accompagné du vizir Ali-Pascha, du soubaschi Aïnebeg et de l'aga des janissaires Hasan [XVIII], le prince Mohammed, alors âgé de quinze ans seulement, fut arraché de la mêlée par Bayezid-Pascha qui l'emmena dans les montagnes. Vainement les troupes tatares s'efforcèrent de l'arrêter dans sa course, vainement un détachement commandé par Kara-Yahia [2] (*Jean-le-Noir*), neveu d'Isfendiar, essaya dans les environs de Tosia (Docea) et de Boli (Hadrianopolis) de couper sa retraite; l'intrépide jeune homme et Bayezid-Pascha

[1] Ali, f. 40.

[2] C'est à tort que plusieurs historiens l'appellent Kara-Isa (Jésus-le-Noir). Kara-Isa était fils d'Isfendiar.

se frayèrent un chemin à travers les rangs ennemis, et allèrent, en passant par Tokat (Berisa), se jeter dans la forteresse d'Amassia [1]. Les historiens nationaux font de ce premier exploit de Mohammed, et des dix-huit autres par lesquels il se signala pendant la même année, le pendant des sept aventures de la Table-Ronde persane, racontées avec tant de bonheur dans le *Schahnamé* [2]. Ils ne louent pas moins le jeune prince de sa conduite sage et habile vis-à-vis de Timour. Il semble cependant que le mérite de ses hauts faits doive être plutôt attribué à son général Bayezid-Pascha, et celui de la prudence dont il fit preuve à son gouverneur Sofi-Bayezid.

La seconde occasion qui s'offrit à Mohammed de signaler son courage précoce fut le combat livré par lui au général de Timour, Karadewletschah, qui, ayant voulu s'opposer à son passage avec mille hommes, fut battu près de Kastal [3] et percé d'une flèche lancée par le prince lui-même.

Une troisième occasion ne tarda pas à se présenter. Kobad-Oghli avait été chargé par l'empereur tatare de faire le siége de la ville de Nighissar (Neocæsarea). Attaqué par les Ottomans, il fut contraint à gagner en toute hâte le château-fort de Taschanoghli [4], et Mo-

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 238. Neschri, f. 111. Idris.

[2] *Heft-khouan* ou les sept tables. Voyez *Histoire de la rhétorique persane*, p. 59.

[3] Dans Bratutti, Calgala; dans Lewenklau (*Histoire musulmane*, p. 229). Kerdé.

[4] Dans Bratutti, p. 244, Tasciano; dans Lewenklau, p. 232, Tasaukaghli, ce qui est le nom d'un homme et non pas d'un château-fort.

hammed profita de cette fuite pour s'emparer de celui de Felenlek [1].

A peine le jeune fils de Bayezid jouissait-il de quelque repos à Tokat, que vingt mille Turcomans, sous les ordres d'Inaloghli, apparurent dans la plaine de Kazowa (*vallée des oies*) [xix]. Les historiens ottomans assurent que dans le combat que leur livra Mohammed et qui eut pour résultat la dispersion du corps d'armée turcoman, les Turcs n'eurent que deux hommes blessés, parce qu'ils portaient tous des cuirasses et que leurs ennemis n'en avaient pas [2]. Suivant les mêmes auteurs, Mohammed repoussa ensuite les Turcomans qui, sous le commandement de Gœzler [3], assiégeaient Karahissar, et chassa de la plaine de Kazabad une seconde troupe conduite par Kœpek (*le chien*) [4].

Le septième combat de Mohammed offre plus d'intérêt et eut plus d'importance que les précédens. Son adversaire dans cette circonstance fut un chef de brigands du nom de Mezid, qui, maître de la ville de Siwas, dans laquelle il s'était retiré, se défendit avec une valeur héroïque contre Bayezid-Pascha [5]. Mezid s'étant rendu à des conditions avantageuses, entra au service de Mohammed; il devint plus tard un

[1] Dans Bratutti, p. 244, Filembek; dans Lewenklau, p. 232, Felhi.

[2] Neschri, Seadeddin, Idris, l. c.

[3] Dans Bratutti, p. 248, Ghioslerio; dans Lewenklau, p. 237, Cosleroghli. Neschri, f. 118. Idris, l. V, v[e] récit.

[4] Dans Bratutti, p. 250, Chiupech; dans Lewenklau, Kiupeckoghli; c'est probablement le même Kœpek que l'on a vu figurer dans l'histoire de Timour. Neschri, f. 120. Idris, l. V, VII[e] récit.

[5] Bratutti, p. 251. Neschri, f. 121. Idris, V, VII[e] récit.

des meilleurs généraux de l'empire ottoman, et s'illustra par de nombreux succès dans ses combats contre les Hongrois, qui, dans la suite, les lui firent expier par une sanglante défaite.

Voici comment les historiens ottomans racontent le huitième exploit de Mohammed. Timour l'ayant engagé à venir le visiter dans son camp, le prince se rendit, ou du moins feignit de se rendre à cette invitation. Il partit; mais à peine eut-il franchi les limites du territoire d'Amassia, qu'il rencontra et battit une seconde fois Kara-Yahia, le neveu d'Isfendiar. On se souvient qu'il avait déjà vaincu ce général dans sa fuite vers Tokat et Amassia.

Enfin une dernière victoire vint couronner la rapide série de ses triomphes [1]. Il rencontra de nouveau et tailla en pièces les troupes du Tatare Saoudji dans la plaine de Mourtezabad [2], près de Boli.

Tant d'obstacles qui s'opposaient à ce qu'il poursuivît sa marche vers le camp des Tatares, le déterminèrent enfin à suivre les avis de ses conseillers; au lieu de se rendre en personne auprès de Timour, il lui envoya son gouverneur Sofi-Bayezid [XIX], qu'il chargea de l'excuser de ne pas s'être rendu plus tôt au désir de l'empereur. Ce fut au retour de cet ambassadeur que Mohammed apprit la mort de son père [3].

Timour, en ramenant ses troupes au centre de

[1] Bratutti, p. 255. Neschri, f. 123, Idris, V, IXe récit.

[2] Dans Bratutti, p. 256, Mertessbad; dans Lewenklau, Neschri et Idris, ce neuvième fait d'armes est passé sous silence.

[3] Dans Bratutti, p. 254. Neschri, f. 125. Idris, V, Xe récit.

l'Asie, accomplit les derniers vœux de son illustre prisonnier [1]. Son départ mit fin à cette continuelle effusion de sang dont le résultat eût été de dépeupler l'Asie-Mineure. Il reconduisit au-delà de l'Oxus [XXI], moitié par force, moitié par ruse, les Tatares-Noirs, colonie de Mogols qui s'était établie dans ces contrées depuis la première irruption de ces peuplades au sein de l'Asie-Occidentale. Le pays de Roum se trouva ainsi abandonné aux fils de Bayezid, morcelé il est vrai et déjà désolé par la guerre civile. Mohammed, guidé par les conseils de Sofi-Bayezid, et soutenu par le bras de Bayezid-Pascha, étendit peu à peu sa domination dans le pays haut des environs d'Amassia et de Tokat. Souleïman, accompagné du vizir Ali-Pascha, du soubaschi Aïnebeg, de l'aga des janissaires Hasan, et de son frère Kasim, se rendit en Europe. En passant par Constantinople, il y conclut un traité d'alliance avec l'empereur grec, et, pour mieux cimenter cette union dont il sentait toute l'utilité, il épousa la fille de Théodore [2], frère de l'empereur, laissant comme ôtages à la cour de Byzance [XXII] Kasim et sa sœur Fatima. Quant à Isa, il s'était réfugié, après la malheureuse journée d'Angora, dans les environs de Brousa, où il vécut caché pendant près d'un an; puis, quelque temps avant ou après la mort de son père, il se proclama souverain à Brousa, avec l'appui du beglerbeg Timourtasch qui avait brisé ses fers ou que Timour avait rendu à la liberté. Imitant l'exemple de Souleïman, il conclut

[1] Djenabi, p. 160, et Arabschah, f. M m.

[2] Phranzes, I, 27, éd. de Alter, p. 20.

un traité d'alliance avec l'empereur grec et épousa [1] la fille de Joannes Tunteres, chef d'une des premières familles de Byzance. Enfin Mousa qui avait partagé la captivité de son père fut confié, au départ de Timour, à la garde du prince de Kermian, nouvellement réintégré dans ses droits de souverain indépendant à Kutahia [2]. Ainsi, pour résumer en quelques mots ce que nous venons de dire, Souleïman régnait à Andrinople, Isa à Brousa, et Mohammed à Amassia.

Telle était la situation de l'empire ottoman, lorsque Mohammed sortit d'Amassia pour chasser Isa de la ville de Brousa, sa résidence. Les troupes des deux frères se rencontrèrent dans le défilé d'Ermeni, près du mont Toumanidj, au lieu même où le neveu d'Osman avait succombé dans le combat des Turcs contre le seigneur d'Angelocoma. Mohammed avait pour général [3] le fils de Firouz-Pascha, Yakoub, qui s'était illustré par sa brillante défense contre Timour dans Angora. Il battit l'armée d'Isa commandée par Timourtasch, et se porta sur Balikesri, où le soubaschi Aïnebeg vint faire sa soumission à Mohammed. Sur le conseil de ce transfuge, le vainqueur proposa à son frère de partager entre eux l'empire d'Asie, de telle sorte que lui, Mohammed, régnerait sur les pays situés à l'est et au nord de Brousa, c'est-à-dire sur les villes de Tokat, Amassia et Siwas, et Isa sur les provinces de l'ouest et du sud, c'est-à-dire sur les territoires de

1 Chalcondyl., IV, p. 55.

2 Seadeddin, Idris, Neschri.

3 Neschri, Idris, Solakzadé, Seadeddin dans Bratutti, p. 271.

Karasi, de Saroukhan et d'Aïdin [1]. Isa ayant rejeté cette proposition, Timourtasch fut de nouveau battu près d'Ouloubad, sur les bords du lac de ce nom, et assassiné dans sa fuite par son domestique. Mohammed envoya à Souleïman la tête de Timourtasch, comme trophée de sa victoire. La mort de son général privait Isa de son appui le plus précieux, et faisait évanouir toutes ses espérances de succès; aussi renonça-t-il pour le moment à ses projets de domination; il quitta l'Asie en toute hâte, et se réfugia à Constantinople en passant par Yalowa [2]. Mohammed, dès-lors maître de Brousa et d'Isnik, somma, par un message, le prince de Kermian de lui livrer Mousa et les cendres de son père; cette demande eut un plein succès; la vie de Mousa fut épargnée et les restes de Bayezid furent déposés [3] dans la mosquée construite sur le torrent d'Aktschaghlan, près de Brousa. Mohammed retourna ensuite à Amassia et à Tokat. Pendant ce temps, Isa s'était rendu de Constantinople à Andrinople, d'où il repassa en Asie, avec les secours de Souleïman. Il se fixa d'abord dans le Karasi; là, il chercha à tromper Mohammed sur ses véritables intentions en lui témoignant une feinte amitié. Bientôt, il s'enhardit jusqu'à faire des excursions fréquentes dans les possessions du prince de Karamanie, puis il parut brusquement avec dix mille hommes devant Brousa; mais les habitans de cette ville lui en ayant fermé les

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 273.

[2] *Ibid.* p. 274.

[3] *Ibid.* p. 275.

portes, il échoua dans le projet qu'il avait conçu de s'en emparer par surprise. Battu pour la seconde fois par Mohammed, il se réfugia chez Isfendiarbeg, prince de Kastemouni [1]. Ce dernier s'étant mis à sa disposition avec ses troupes, il se présenta inopinément sous les murs d'Angora, ainsi qu'il l'avait fait devant Brousa, et assiégea le fort de Selasel. Mohammed, qui n'avait alors auprès de lui que trois mille hommes, parvint néanmoins avec cette poignée de braves à vaincre une troisième fois son frère. Isfendiar regagna sa ville en toute hâte, et Isa, se dirigeant vers les côtes de la mer Ionienne, se réfugia à Smyrne [2]. Tant de revers n'avaient pas lassé sa persévérance; tandis que Mohammed recevait les félicitations du prince de Karamanie et celles du prince de la dynastie de Soulkadr, qui lui donna sa fille en mariage [3], il se ligua de nouveau contre son frère avec les princes d'Aïdin, de Saroukhan, de Tekké et de Mentesché, qui tous avaient été, comme nous l'avons dit, dépouillés de leurs possessions par Bayezid, et réintégrés par Timour. L'armée des confédérés, forte de vingt mille hommes, ne put résister aux dix mille soldats de Mohammed. La ligue fut rompue et chacun des princes soumis l'un après l'autre. Le prince de Saroukhan, Khizrschah, fut fait prisonnier dans son bain. Avant de recevoir la mort, il demanda au vainqueur, comme

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 277.

2 Neschri, f. 33. Idris, V, XIII[e] récit du règne de Mohammed I[er]. Seadeddin dans Bratutti, p. 282.

3 Neschri, f. 132. Seadeddin, p. 283.

une grâce spéciale, d'être inhumé à Magnésie, dans le tombeau de ses ancêtres, et le supplia de ne point vouer à la destruction [1] les mosquées, les hôpitaux et les écoles élevés par ses prédécesseurs. Ces deux demandes lui furent accordées et il mourut avec courage. Le prince de Kermian, Yakoubbeg, à la première nouvelle de l'approche de Mohammed, livra les clefs de ses forteresses, et évita ainsi le sort de Khizrschah. Quant à l'infortuné Isa, il chercha un asile dans les rochers de la Karamanie, où il disparut [XXIII], comme son frère Moustafa après la bataille d'Angora.

A peine Isa se fut-il éclipsé de la scène politique, que Mohammed, dont la puissance allait toujours croissant, trouva un rival plus redoutable dans Souleïman, qui jusque-là était resté dans Andrinople paisible spectateur de la lutte engagée entre ses deux frères. L'empereur Manuel Paléologue qui s'était tenu éloigné pendant dix ans du trône de Byzance, le croyant près de sa ruine, y était remonté immédiatement après la mort de Bayezid, lorsque la diversion opérée par les Tatares eut dégagé l'empire des forces ottomanes. Il avait assigné le gouvernement de la Thessalie à son neveu, Jean, qui, durant cette période de dix ans, avait régné à sa place sous la tutelle et au gré des caprices de Bayezid. L'alliance qu'il avait conclue avec Souleïman, alliance cimentée par le mariage de sa nièce avec le prince ottoman, lui avait été profitable, en ce qu'elle l'avait enhardi à demander la restitution non seulement

[1] Seadeddin, p. 285.



de Thessalonique et de toutes les villes du territoire qui s'étend jusqu'au Strymon, mais encore des places situées sur la Mer-Noire depuis Panis jusqu'à Warna [1]. Cette restitution avait été consentie par Souleïman qui avait dû faire d'importantes concessions à l'empereur pour prix de ses secours. Ce prince, plongé à Andrinople dans les débauches les plus effrénées, fut tout-à-coup tiré de sa léthargie par la nouvelle des victoires de Mohammed. Un événement non moins important que la défaite décisive d'Isa hâta son départ pour les provinces asiatiques. Cet événement était la trahison de Djouneïd, gouverneur de Smyrne.

Lorsque Bayezid eut chassé de la province d'Aïdin Oumour, son possesseur légitime, il confia le gouvernement de cette province à un karasoubaschi, ou grand-bailli [2], qu'il installa dans la ville de Smyrne. Djouneïd, fils de ce karasoubaschi, déclara la guerre à Oumour, que l'empereur tatare avait rétabli dans sa principauté, et qui avait choisi pour résidence la ville d'Ephèse [3]. Djouneïd s'empara de cette ville et réclama les secours de Souleïman, disant que c'était pour lui qu'il allait conquérir les États d'Oumour. Ce dernier, attaqué à l'improviste, se réfugia chez son oncle Eliasbeg, prince de Mentesché. Ayant obtenu de celui-ci un secours de six mille hommes, il reprit aussitôt Ephèse, que le père de Djouneïd n'occupait qu'avec trois mille hommes. Le karasoubaschi fut fait prison-

[1] Ducas, XVIII, p. 43.
[2] *Ibid.* Καρασούπασης et Τζινείτ pour Djouneïd.
[3] *Ibid.* p. 45.

nier avant que son fils eût pu venir de Smyrne à son secours; Djouneïd se hâta de marcher à la délivrance de son père qu'il parvint à arracher du château de Mamalos où il était captif; cela fait, il se porta de nouveau devant Ephèse. Là, il entra en arrangement avec Oumour, qui lui donna sa fille en mariage et lui confia le commandement de ses troupes. Le prince d'Aïdin étant mort peu de temps après, Djouneïd hérita de ses possessions, c'est-à-dire de toutes les villes situées sur le Mæander, à partir de Philadelphie et de Sardes jusqu'au Nymphæus et à l'Hermon [1]. Souleïman, tant pour punir Djouneïd de sa trahison, que par haine contre son frère Mohammed dont les brillans succès excitaient sa jalousie, passa l'Hellespont et se dirigea sur Brousa qui lui ouvrit spontanément ses portes. Djouneïd, pour conjurer l'orage, se rendit sans perdre un instant à Koniah et de là à Kutahia pour essayer de se liguer avec les princes de Karamanie et de Kermian. Il y réussit; le premier de ces princes lui fournit un secours de trente mille soldats dont il prit lui-même le commandement, et le second amena un corps de dix mille hommes; Djouneïd se réunit aux troupes de ses nouveaux alliés avec cinq mille hommes seulement. Souleïman, après avoir, à Ouloubad, passé en revue son armée, forte de vingt-cinq mille soldats, se porta sur Pergamah, puis sur Smyrne et établit son camp à Mesawlion, ville située à six lieues d'Ephèse. Sur ces entrefaites, Djouneïd apprit que ses alliés avaient l'in-

[1] Ducas, XVIII, p. 45.



tention de le livrer à Souleïman ; il prend aussitôt un parti décisif ; il quitte seul pendant la nuit son palais d'Ephèse et se rend au camp de Souleïman devant lequel il se présente une corde au cou et dans l'attitude du plus profond repentir [1]. Lorsque les princes de Karamanie et de Kermian virent, à la pointe du jour, la tente de Djouneïd déserte, ils abandonnèrent leur camp avec précipitation et se retirèrent dans le plus grand désordre vers les défilés des rives du Mæander. La défection de Djouneïd ayant jeté la consternation parmi les troupes des confédérés, Souleïman passa, à la tête de son armée, le pont qui se trouve sur le fleuve près du mont Galesus, et entra en triomphe à Ephèse, où, cédant à ses penchans voluptueux, il se livra de nouveau à de honteux désordres [2].

Cependant son vizir Ali-Pascha s'était porté avec toutes ses troupes devant Angora. Là il assiégea le fort de Selasel que Yakoubbeg, général de Mohammed, défendit avec une extrême valeur. Mohammed qui, par suite de la trahison d'un de ses généraux, Tougouranbeg, se trouvait à Tokat dans une position des plus critiques, eut le temps d'envoyer à Yakoub l'ordre de ne se rendre qu'à la dernière extrémité, lui donnant l'assurance qu'il ne tarderait pas à lui porter secours. Ali-Pascha, ayant intercepté la lettre de Mohammed, en écrivit une autre dans un sens tout contraire, par laquelle Mohammed était censé autoriser Yakoub à abandonner la place à l'ennemi, attendu qu'il ne pouvait la

[1] Ducas, XVIII, p. 47.
[2] *Ibid.* p. 47.

secourir [1]. Angora était déjà au pouvoir d'Ali-Pascha lorsque Mohammed parut devant ses murs pour la délivrer. Désappointé, mais non découragé par la perte d'une ville aussi importante, le prince se dirigea sur Brousa, où Souleïman oubliait, suivant son habitude, au milieu des plaisirs, sa situation périlleuse. Il était au bain [2], lorsque le soubaschi Souleïman, qui commandait l'avant-garde de l'armée sur les bords du Sakaria, vint le rappeler à ses devoirs et lui annoncer l'approche de Mohammed qui se préparait à passer le fleuve. La première idée de Souleïman fut de s'enfuir en Europe, mais Ali-Pascha s'opposa énergiquement à cette lâche résolution, et persuada à son maître qu'il fallait marcher dans la direction de Yenischehr, pour livrer bataille à l'ennemi à l'entrée du défilé de Kafirbinari [3]. En même temps, le vizir, aussi rusé politique que vaillant général, écrivit à Mohammed une lettre pleine d'assurances d'amitié. Pour lui donner une preuve de son dévouement, il l'informait qu'une conjuration s'ourdissait contre lui dans sa propre armée, et que ses principaux officiers étaient décidés à passer sous les drapeaux de Souleïman. Mohammed prit d'abord cet avertissement pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour une ruse de guerre; mais peu de jours après, son échanson Elias s'étant enfui dans le camp ennemi, il rétrograda, sur l'avis de son général en chef, Bayezid-Pascha,

[1] Neschri, Idris, Seadeddin dans Bratutti, p. 291.

[2] Seadeddin, l. c., p. 249. Bratutti nomme les bains dans lesquels se trouvait Souleïman, Tahil basar au lieu de Takhil hamam.

[3] Seadeddin dans Bratutti, p. 291.

et se retira d'abord à Tokat, puis à Amassia [1]. A la nouvelle de la retraite de son frère, Souleïman se rendit devant le fort de Siwrihissar, sachant d'avance que la garnison se soumettrait presque sans résistance. Pendant qu'il faisait le siége de cette place avec un petit corps d'armée, le prince de Karamanie, jugeant l'occasion favorable pour réparer la honte de la retraite à laquelle l'avait forcé la défection de Djouneïd, marcha contre lui avec toutes ses forces. Souleïman, averti de ce nouveau danger, envoya à sa rencontre Ewrenos, qui poursuivit l'ennemi sans relâche jusqu'au-delà d'Akseraï. Trop faible pour résister seul à l'armée de Souleïman, Karaman prit le parti de se rapprocher de Mohammed qui se trouvait alors dans les environs de Kirschehr (809-1406). Dans l'entrevue qu'ils eurent au château de Djemalé, les deux princes conclurent un traité d'alliance [2] contre Souleïman. Ewrenosbeg, craignant à son tour de ne pouvoir résister à leurs forces réunies, opéra aussitôt sa retraite sur Angora. Sur ces entrefaites, Mousa offrit à Mohammed de passer en Europe pour semer la discorde et porter la guerre dans les Etats de Souleïmân. Mohammed s'empressa d'accepter une proposition si favorable à ses projets; en conséquence, Mousa se rendit auprès d'Isfendiar dont il réclama les secours; mais n'ayant pas obtenu de ce prince une réponse fa-

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 296.

[2] *Ibid.* p. 298. Chalcondyle fait aussi mention de ce traité d'alliance entre Mohammed et le prince de Karamanie (IV, p. 57). *Asiæ imperio facile potitus est adjudantibus Caramano*, etc. Voyez encore Phranzes, l. I, 29.

vorable, il reprit le chemin de la Karamanie. Ce ne fut que lorsque le souverain de la Valachie eut engagé Isfendiar à donner aux peuples mécontens des provinces ottomanes d'Europe un maître dans la personne de Mousa, que celui-ci se décida à retourner auprès du prince dont il avait d'abord vainement sollicité l'appui. Il fut plus heureux cette fois. Après s'être assuré du secours d'Isfendiar et du prince valaque, il passa en Europe où il fit aussitôt les préparatifs d'une puissante diversion à la guerre qui ensanglantait l'Asie-Mineure [xxiv].

Instruit des nouveaux embarras que lui suscitait la conduite hostile de son frère Mousa, Souleïman abandonna ses projets de conquête en Asie et franchit l'Hellespont. Son premier soin, dès qu'il eut mis le pied sur le continent européen, fut de combler de présens le Génois Negro qui, pendant son absence, avait relevé les fortifications de Gallipoli, et de nommer Djouneïd gouverneur d'Okhri [1]; puis il s'approcha de Constantinople pour réclamer de son allié, l'empereur grec, les secours que celui-ci s'était engagé à lui fournir [2]. Pendant ce temps, Mousa s'était avancé contre Souleïman à la tête d'un corps de Serviens que lui avait offert Etienne, kral de Servie, et d'une troupe de Valaques fournie par le prince Myrtsché. Les deux armées se rencontrèrent pour la première fois dans le voisinage de Byzance. Secrètement gagnés par les agens de l'empereur grec, les soldats d'Etienne passèrent, dès le

[1] Ducas, XIX, p. 48.

[2] Chalcond., IV, p. 55.

commencement du combat, dans les rangs de Souleïman. Celui-ci s'était, par une ruse de guerre, retiré jusqu'aux fossés de la ville ; laissant Mousa poursuivre les troupes d'Asie qui avaient pris subitement la fuite, il sortit brusquement du lieu où il s'était mis en embuscade, et à la tête de cinq cents cavaliers d'élite, jusque-là cachés avec lui dans les fossés, il se jeta sur l'ennemi, le culbuta, et marcha droit sur son camp, dont il s'empara sans éprouver de résistance. Lorsque Mousa, las de poursuivre les fuyards, se retourna, et qu'il vit son camp occupé par les soldats de son frère, il se crut perdu et s'enfuit à toute bride vers les États du prince valaque (809-1406), le seul dont les troupes lui fussent restées fidèles. Il y mena pendant quelque temps une vie errante et misérable, tantôt se cachant dans les gorges de l'Hémus, tantôt allant chercher auprès de son protecteur un asile peu sûr. Souleïman, ayant de nouveau pris possession d'Andrinople, fut reconnu pour la seconde fois maître et sultan des Ottomans (809-1406), non seulement par l'empereur de Byzance, mais encore par toutes les nations chrétiennes voisines de l'empire.

Immédiatement après ces nouveaux succès de Souleïman, les Ottomans envahirent pour la première fois la Carniole (9 octobre 1408) où ils saccagèrent tout sur leur passage et firent un riche butin. Parmi les villes dont ils s'emparèrent, Mœttling éprouva toutes les horreurs d'une invasion turque, et vit réduire en esclavage presque toute sa population [1].

[1] Valvasor, l. XV, t. IV, p. 329, et l. XI, p. 389.

Vers le même temps, la république de Venise qui, lors de la prise de Smyrne, était pour la première fois entrée en négociation avec un prince turc, c'est-à-dire avec Oumourbeg (Morbassan), prince de Saroukhan, se vit forcée, pour se mettre à l'abri des fréquentes attaques des Ottomans, de conclure un nouveau traité semblable avec Souleïman. Ce fut Zeno, seigneur de l'île d'Andros, qui fut chargé d'en discuter les clauses. Ce personnage qui avait terminé heureusement les négociations récemment entamées par Venise avec l'empereur de Byzance (1408) pour la cession de Patras, obtint pour la république ce qu'elle sollicitait de Souleïman (1409), c'est-à-dire un traité par lequel celui-ci s'engageait à respecter son territoire moyennant un tribut annuel de seize cents ducats [1] qui lui serait payé pour toutes les possessions vénitiennes en Albanie. Ce traité est le premier que Venise ait conclu avec les Ottomans.

A peine ces conventions étaient-elles ratifiées, que deux princes qui se disputaient la couronne de Bosnie, Thwarko et Ostoyo, offrirent de leur propre mouvement à Souleïman des sommes considérables, chacun dans le but d'obtenir le secours d'une armée turque. Le sultan accepta l'offre d'un tribut de dix mille ducats, que lui avaient faite les princes, mais n'en ravagea pas moins d'un bout à l'autre [2] le pays dont ils se disputaient la possession.

[1] Laugier, *Histoire de Venise*, t. V, p. 308.

[2] Lucius, V, c. 4, p. 201, et, d'après lui, Schimek, *Politische Geschichte des Königreichs Bosnien* (*Histoire politique du royaume de Bosnie*), et Rama, p. 98 et 100.

Tandis que Mousa s'occupait en secret de rassembler une nouvelle armée, Souleïman s'abandonnait, à Andrinople, à de coupables débauches. En vain l'empereur de Byzance chercha à le rappeler au sentiment de sa dignité et de ses devoirs ; le prince resta sourd aux représentations des envoyés grecs. Peu lui importait qu'un orage terrible le menaçât, pourvu qu'il pût, en attendant, noyer ses pensées dans l'ivresse, donner ses nuits à la volupté et ses jours au sommeil. La passion du plaisir le possédait tellement qu'il y rapportait tout, qu'aucun autre sentiment ne pouvait trouver place dans son ame. Un jour qu'un cerf égaré avait excité quelque bruit dans son camp, Souleïman, à moitié ivre, demanda s'il ne portait pas un flacon de vin à l'une de ses cornes, ajoutant que, dans ce cas, il se lèverait pour le lui ôter. Cette vie désordonnée, ces excès toujours renouvelés, effacèrent dans le fils de Bayezid les bonnes qualités dont la nature l'avait doué. De brave, bienveillant et équitable qu'il était, il devint efféminé, cruel et injuste ; malheureusement il avait affaire à un ennemi d'un caractère tout opposé ; car Mousa était vigilant et circonspect [xxv] et savait tirer parti de tous les avantages de sa position. Il est vrai qu'il était dur et emporté, et qu'à une volonté tyrannique il joignait une ame froidement cruelle ; mais tous ses actes étaient le résultat d'un profond calcul et portaient le cachet d'une prévoyance inquiète. La lutte n'était donc plus égale, et le plus actif des deux antagonistes était d'avance certain du succès. Tandis que Souleïman se donnait tout

entier aux plus grossières jouissances, Mousa parut tout-à-coup devant les murs d'Andrinople. Mikhal-oghli s'empressa d'aller communiquer cette nouvelle à Souleïman, qui, loin de s'émouvoir, répondit avec nonchalance par un vers persan [xxvi]. Vint ensuite le vieux Ewrenos qui essaya de tirer son maître de la profonde apathie dans laquelle il était plongé. « Es-tu fou, mon vieux, lui dit Souleïman, de venir troubler ma joie par de semblables visions? Quel est donc ce Mousa, qui croit, avec des hordes rassemblées à la hâte, pouvoir me disputer le trône? » Ainsi congédié, Ewrenos alla se plaindre à l'aga des janissaires, Hasan, qui, à son tour, essaya de ranimer l'énergie du sultan par quelques mots piquans. Souleïman, irrité de la hardiesse de l'aga et du ton peu respectueux de ses représentations, ordonna qu'on lui coupât la barbe avec un sabre. Hasan, le visage sillonné, parcourut le camp à cheval, racontant à haute voix l'affront qu'il venait de recevoir, et excitant les émirs à passer avec lui dans les rangs de Mousa. Tous cédèrent à l'invitation de l'aga (813-1410), à l'exception de trois [1], qui s'enfuirent avec Souleïman sur la route de Constantinople. Les Turcomans du village de Dougoundji [2], que les soldats avaient souvent maltraités, reconnurent le prince fugitif à la magnificence de ses vêtemens et des harnais de son cheval. Cinq frères, cavaliers et archers habiles, s'élancèrent au-devant de Souleïman,

[1] Karadjabeg, Moukbilbeg et Ouroudjbeg. Seadeddin, f. 167. Idris, Neschri, Ali et Solakzadé.

[2] Ducas, XIX. Chalcond., l. IV.

poussés plutôt par le désir de voir de plus près leur souverain que dans l'intention de s'opposer à son passage. Mais le prince effrayé prit son arc et perça d'une flèche un des frères, puis un second; alors les trois autres tirèrent à la fois sur lui, et lorsqu'il fut tombé de cheval, ils accoururent et lui tranchèrent la tête [1].

La vie de Souleïman, quoique flétrie dans ses derniers instans, ne fut pourtant pas sans gloire. Pendant les dix années de sa domination sur les provinces d'Europe, ce prince ne cessa d'encourager les arts et les sciences, et il faut remarquer qu'il est, à proprement parler, le premier des descendans d'Osman à qui l'on puisse adresser un pareil éloge. Des poëtes du premier ordre entouraient son trône; parmi eux nous citerons l'imam Souleïman Tschelebi, dont le grand-père, Mahmoud, compagnon d'armes d'Ourkhan, avait, dans un impromptu [XXVII], complimenté Souleïman, fils d'Ourkhan, lors de son premier passage à Gallipoli, sur la conquête qu'il allait faire de la Roumilie. Souleïman Tschelebi est l'auteur du premier Mewloud (panégyrique en vers) sur la naissance du Prophète, et ses poésies jouissent encore aujourd'hui d'une renommée qu'elles justifient à tous égards [2]. Il faut aussi mentionner au nombre des hommes illus-

1 Ducas, XIX, 49.

2 D'autres poëmes à la gloire du Prophète sont dus à Souleïman, Akschemseddin, Schewki Tschelebi, Hossami, Lamii, Ghanizadé Nadiri, Riazi, Neschati, Nahifi Tschelebi, Arif Efendi, Gufti et Wali. Parmi les prosateurs qui ont traité le même sujet, on remarque Scheïkh-Sahireddin, Scheïkh-Mohammed Schabi, Alaeddin Akhlati, Dedé Efendi (dans le rhéteur de Brousa, f. 55, glose marginale), etc.

tres qui vécurent à la cour de Bayezid et de Souleïman, Niâfi, dont le nom est célèbre dans l'histoire de la littérature ottomane, et dont les poésies, écrites en turc et en persan, ont été détruites dans l'invasion de Timour. De tous les poëtes de cette époque, le plus renommé est Ahmed, que Souleïman avait attaché à sa personne en même temps que son frère Hamza. Ahmed avait été comblé d'égards et de présens par Timour [1]. Un jour, le conquérant, qui avait la plus haute idée de sa sagacité et de sa franchise, demanda au poëte qui se trouvait avec lui dans le même bain : « Combien est-ce que je vaux ? — Quatre-vingts aspres, répondit Ahmed. — C'est juste le prix de ma chemise de bain, reprit Timour. — C'est d'elle précisément que je parle, répliqua le poëte, car tout le reste de ta personne ne vaut rien. » L'empereur fut assez magnanime, non seulement pour ne pas s'irriter de cette franche saillie, mais encore pour récompenser en roi celui à qui elle était échappée [xxviii]. Comme Timour et Bayezid avaient tous deux l'ambition d'égaler Alexandre-le-Grand, les exploits de ce héros de l'antiquité fournirent à Ahmed une matière inépuisable de conversation durant son séjour à la cour de l'empereur tatare et à celle de Bayezid et de son fils. Il écrivit l'histoire d'Alexandre en vingt-quatre livres, et son frère Hamza composa également vingt-quatre livres de mélanges historiques. Mais ces deux ouvrages n'ont aucune valeur scientifique ou littéraire. Le poëme

[1] Kanzadé, Latifi, Aschik-Hasan, Ali.

d'Ahmed trouva peu d'admirateurs à cause de sa sécheresse, et les histoires de son frère peu de crédit parce qu'elles étaient toutes fabuleuses; si bien que depuis, tous les contes invraisemblables s'appellent en Orient *histoires de Hamza*. Les ouvrages d'Ahmed Dayi, autre poëte auteur du *livre de la gaîté* [1] *et du luth* [2], furent mieux appréciés à la cour joyeuse de Souleïman. D'autres plus utiles sont dus au médecin Hadji-Pascha, d'Aïdin, qui rivalisait avec les célèbres médecins de Timour [xxix], et qui est encore connu de nos jours par deux ouvrages estimés de médecine, ainsi que par des gloses sur des livres de métaphysique et de jurisprudence [xxx].

Mousa, maître absolu des provinces ottomanes d'Europe après la mort de son frère, fit parade, dès son avènement, de son amitié pour les Valaques et les Grecs, et ne tarda pas à révéler ses penchans cruels et despotiques. Les trois frères qui avaient tué Souleïman furent, par son ordre, reconduits dans leurs demeures; par son ordre aussi tous les habitans du village, hommes, femmes et enfans, furent enfermés dans leurs chaumières et le tyran y fit mettre le feu, disant que son frère, quoiqu'il fût son ennemi, n'aurait pas dû mourir de la main des esclaves [3]. Se souvenant ensuite de la trahison de son allié Etienne, kral de Servie, devant les murs de Constantinople, il fit irruption dans ses États, les ravagea et emmena à sa suite

[1] *Ferroukhnamé.*

[2] *Djengnamé.* Kanzadé, Latifi, Aschik-Hasan, Ali.

[3] Ducas, XIX, p. 50.

tous les jeunes gens du pays; le reste des habitans périt sous le fer de ses soldats. Les garnisons de trois forteresses furent passées au fil de l'épée, et pour couronner dignement cet acte de barbarie, Mousa fit dresser sur les cadavres des chrétiens des tables sur lesquelles on servit un festin aux chefs de l'armée ottomane [1]. Ainsi avait fait le sanguinaire Aboul-Abbas, premier khalife abbasside : après avoir assassiné les membres de la famille d'Ommia, il fit étendre sur les corps des mourans une vaste nappe, afin que le vin qui devait servir à cet horrible banquet pût se mêler au sang des victimes [2].

Mousa, de retour de Servie, assiégea Salonique et s'empara de toutes les villes situées sur le Strymon, à l'exception de Zeitoun (Lamia). Il députa ensuite Ibrahim, fils d'Ali-Pascha, qui venait de mourir, auprès de l'empereur de Byzance, pour réclamer de lui le tribut auquel il était assujetti du vivant de Bayezid. Ibrahim, redoutant la tyrannie de Mousa, et imitant l'exemple de son père Ali, qui, envoyé comme lui par Bayezid à Constantinople, avait secrètement conseillé à l'empereur de résister, persuada aussi à Manuel de braver les menaces de Mousa. Puis, au lieu de retourner à la cour du sultan, Ibrahim se rendit, muni d'une lettre de l'empereur, à Brousa [3], auprès de Mohammed, maître des provinces asiatiques. Irrité

1 Ducas.

2 Voyez Aboulfeda et tous les autres historiens du khalifat. *Quum interim semesi in medio cibi et parentalia fercula regio simul romanoque sanguine madebant.* Florus IV, c. 2.

3 Neschri, Idris, Ali, Seadeddin dans Bratutti, p. 213.



de cette trahison, et plus encore de ce que l'empereur grec eût essayé de lui opposer en Europe Ourkhan, fils de Souleïman, et en Asie, son frère Mohammed. Mousa entra en Thessalie en passant par Serès et Beroïa; grâce à la perfidie de Balaban, il s'empara de la personne du neveu de l'empereur, et se dirigea sur Constantinople [1], malgré l'échec que la flotte grecque, sous les ordres de Manuel, fils naturel de Jean Paléologue, avait fait récemment éprouver aux Ottomans, près de l'île de Platea [2]. Pour la troisième fois, une armée turque vint mettre le siége devant la capitale des empereurs grecs. Le sultan trouva tous les villages voisins de Byzance entièrement abandonnés; leurs habitans s'étaient réfugiés dans la ville où l'on s'était empressé de les accueillir, et leurs fréquentes sorties, bien dirigées et faites à propos, empêchèrent l'ennemi de serrer la place de trop près [3]. L'empereur, de plus en plus pressé par les assiégeans, s'adressa enfin à Mohammed et l'invita à passer en Europe pour faire en commun la guerre à Mousa. Mohammed, sur l'avis d'Ibrahim-Pascha, qu'il avait fait grand-vizir, envoya à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, Fasloullah, juge de Gebissé, pour demander

[1] Chalcond., IV, p. 56 et 57. Phranzes, I, 29, appelle Balaban Σαμπανης.

[2] Phranzes, I, 29.

[3] Dans une de ces sorties, le fils de Nicolas Notaras, interprète à la cour de l'empereur, fut tué; son corps fut arraché par les Grecs des mains des ennemis, mais la tête resta au pouvoir de ces derniers. Notaras la racheta au prix de plusieurs centaines de ducats (813-1410); quarante-trois ans plus tard, son second fils Lucas devait avoir le même sort. Ducas, XIX, p. 51.

les vaisseaux nécessaires au transport de son armée, à la tête de laquelle il marcha sur Scutari [1]. Dès que Manuel eut appris l'arrivée de Mohammed sur les rives asiatiques du Bosphore, il passa le détroit avec ses galères, conclut un traité d'alliance avec le prince ottoman et l'emmena à Constantinople, où l'arrivée du noble étranger fut fêtée pendant trois jours. Le quatrième jour, Mohammed fit une sortie à la tête de ses troupes et d'un faible corps de soldats grecs, mais battu près d'Indjighiz [2], il fut obligé de rentrer précipitamment dans la ville. Une seconde tentative ne réussit pas mieux [3]. Ces revers inattendus, et la nouvelle des succès de Djouneïd qui, nommé par Souleïman gouverneur d'Okhri, avait repassé en Asie, s'était emparé d'Ephèse, et menaçait ses provinces, déterminèrent Mohammed à retourner sur-le-champ dans ses États [4]. Djouneïd, rentré en possession de Smyrne et d'Ephèse, espérait, mais en vain, pouvoir lutter contre la puissance de Mohammed. Il se vit forcé de se reconnaître son vassal, comme il l'avait déjà fait du vivant de Souleïman [5]. Le fils de Firouz-Pascha, Yakoub, qui avait si vaillamment défendu la forteresse d'Angora contre Timour, et qui commandait depuis lors cette place au nom de Mohammed, avait également profité de l'absence de son maître pour lever

[1] Scadeddin dans Bratutti, p. 313.

[2] Neschri, f. 145. Scadeddin, p. 315.

[3] Ducas, l. c., p. 52. Phranzes, I, 29.

[4] Scadeddin, Neschri, Idris, racontent le retour de Mohammed à Brousa, et Ducas la fuite de Djouneïd.

[5] Neschri, f. 144. Ali, Idris, Solakzadé, f. 24. Scadeddin, p. 317.

l'étendard de la révolte. Réduit bientôt à implorer la clémence du souverain, il eut la vie sauve, mais il fut conduit, chargé de chaînes, de Boltaoghli à Tokat, où il expia sa téméraire entreprise dans le tschardak des Bédouins [1].

Le prince de Soulkadr, allié de Mohammed, et son voisin à l'extrémité orientale des provinces ottomanes, ayant réuni ses troupes à celles du frère de Mousa, dans la plaine d'Angora, les deux princes, ligués avec le kral de Servie et l'empereur de Byzance, résolurent de repasser en Europe pour terminer d'un seul coup ces longues dissensions [2]. A peine eurent-ils quitté Constantinople et établi leur camp à Wiza, qu'ils reçurent un message d'Ewrenos, qui les sollicitait de délivrer l'empire de la tyrannie de Mousa, et leur promettait le secours de ses conseils et de son bras. Lorsqu'après la mort de Souleïman, Mousa appela à Andrinople les begs qui avaient servi son frère défunt, Ewrenos fut le seul qui éluda l'ordre du prince, et s'excusa en disant qu'il avait perdu la vue et que son âge avancé lui commandait le repos. Mousa, se doutant que cette cécité n'était qu'un prétexte inventé par Ewrenos, le força à quitter Yenidjé Wardar, sa résidence, pour se rendre à Andrinople. Connaissant l'extrême gourmandise du vieillard, il l'invita à dîner et eut soin de faire placer devant lui des cuisses de grenouilles, son mets favori, dans l'espoir qu'il se trahirait en choisissant ce plat parmi tous les autres. Mais Ewrenos, fidèle à son rôle,

1 Neschri, f. 148. Solakzadé, f. 29.

2 Seadeddin, p. 322.

ne toucha à rien, jusqu'à ce que Mousa eût ordonné de se servir. Le vieux guerrier, depuis lors exempt du service à la porte de Mousa [1], attendit patiemment une occasion favorable pour se dérober aux pressantes sollicitations et aux invitations multipliées du tyran. A la nouvelle de la descente de Mohammed en Europe, il lui écrivit de se rendre directement en Servie et d'attirer à lui les alaïbegs (colonels) de Thessalie, Berakbeg, Yighit-Pascha et Sinanbeg, commandant de Tirhala (Tricca) [2]. Nous avons vu qu'Ibrahim, fils du vizir Ali-Pascha, avait embrassé la cause de Mohammed, et s'était rendu de Constantinople à Brousa. Schah Aour Melek [3], nommé après lui vizir par Mousa, trahit aussi son maître, non en passant dans le camp de son ennemi, mais en entretenant avec lui des intelligences secrètes. Enfin Mohammed, fils d'Ewrenos, et Yakhschibeg, fils de Mikhaloghli, se déclarèrent ouvertement en faveur du souverain de l'Asie-Mineure. Le chef des akindjis, Mikhaloghli, le juge de l'armée, Simawnaoghli, Azabbeg, porte-drapeau (mir-alem) de Mousa, et quelques autres chefs de son armée lui restèrent seuls fidèles [4]. Mohammed suivit en tout point les conseils d'Ewrenos. Il quitta son camp de Wiza et se dirigea avec ses troupes vers le nord de l'empire pour se réunir au kral de Servie.

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 310.

[2] *Ibid.* p. 324. Neschri, f. 149.

[3] Ce vizir s'appelait aussi Kœrschah-Melek, mais non pas, comme le dit Petis de La Croix, Kiorscham-Mulsjuk.

[4] Ali, f. 52.

dont il était séparé par l'armée de Mousa. Lors de la première descente de Mohammed en Europe, et après que les succès de Djouneïd l'eurent contraint à retourner en Asie pour voler au secours de ses propres provinces, Mousa avait non seulement continué le siége de Constantinople, mais il avait encore fait avec succès la guerre au kral de Servie, pour le punir de s'être allié à Mohammed et à l'empereur de Byzance. Il s'était emparé, dans l'année de son avènement, des places fortes de Parawadi, de Modreni, de Kœpri et d'Akdjéboli [1]. La prise de ces différentes places, situées en-deçà et au-delà de l'Hémus, avait rendu en quelque sorte à l'empire ottoman d'Europe les frontières qu'il avait perdues depuis la captivité de Bayezid. La position menaçante de Mousa mettant Mohammed dans la nécessité d'opérer sans retard sa jonction avec Etienne, il se porta avec rapidité sur Andrinople; le fils de Mikhaloghli-Yakhschibeg [2] battit en chemin l'avant-garde de Mousa, commandée par Kara-Khalil, qui se retira par Andrinople à Sagra. Sommé de rendre la place, le commandant d'Andrinople répondit qu'il mettrait bas les armes lorsque l'armée de Mousa aurait essuyé une défaite. Mohammed, sans laisser respirer ses troupes, poursuivit l'ennemi sur la route de Philippopolis, en longeant la Marizza et en se dirigeant vers le Balkan (Hémus), où Mousa se

[1] Ali et Solakzadé, f. 28.

[2] Neschri, f. 150. Seadeddin dans Bratutti, p. 325. Solakzadé, f. 30. Bratutti confond Yakhschibeg, qui était du côté de Mohammed, avec son père Mikhaloghli, qui servait dans l'armée de Mousa.

disposait à défendre le fameux défilé de Succi ou Soulouderbend [1]. Hamza Izmiroghli et Yighit-Pascha occupaient le défilé avec deux mille hommes d'élite. Mohammed envoya contre eux un nombre égal de ses soldats d'avant-garde commandés par Bayezid-Pascha et Yakhschibeg. Les troupes de Mousa ne purent résister à l'impétuosité de l'ennemi et se retirèrent en désordre. Celles de Mohammed franchirent le Balkan, et pénétrèrent dans les plaines de Sofia, où elles trouvèrent des vivres en abondance. Pendant qu'il traversait presque sans obstacle le défilé de Schehrkœi, Mohammed reçut des messages de Yighit-Pascha, de Berrakbeg et de Sinanbeg, seigneur de Tirhala, qui l'engageaient à continuer sa marche, et lui donnaient de nouvelles assurances de leur fidélité. En conséquence, il se dirigea sur Nissa, et de là vers les rives de la Morava [2], sans rencontrer l'ennemi sur son passage. Arrivé sur les bords de cette rivière, il invita son allié le kral de Servie à se joindre à lui. Dans ce lieu même, l'armée ottomane reçut un renfort redoutable par l'arrivée des paschas de Thessalie qui venaient d'abandonner les drapeaux de Mousa; ces nouveaux auxiliaires étaient Yighit-Pascha, Berrakbeg, Sinanbeg de Tirhala et Ewrenosbeg de Yenidjé Wardar. Le kral de Servie, fils de Wulk [3], qui arriva en même temps, introduisit Mohammed dans ses propres États. L'armée coalisée alla camper dans la plaine

[1] Seadeddin, Solakzadé.

[2] Neschri, f. 151. Seadeddin dans Bratutti, p. 327.

[3] Bratutti, p. 327, écrit *Vaillach* au lieu de *Wulk*.

de Kossova: de là, elle passa dans le pays de Kœr Tekkour (*le seigneur aveugle*) [XXXI], où Hamzabeg, fils du prince de Smyrne, vint se mettre au service de Mohammed avec cinq cents cavaliers, et apporta l'heureuse nouvelle que Mousa était abandonné de presque tous ses généraux. Reprenant sa marche, l'armée ottomane arriva le premier jour sur les rives du Karassou. Elle campa le lendemain dans les plaines d'Alaeddin-Oghli [1], suivant ainsi les traces de Mousa qui avait pris le chemin des montagnes du côté d'Ihtiman. Dans la plaine de Tschamourli, où l'armée de Mohammed prit deux jours de repos, Temadjioghli et Souzdjioghli, les derniers des begs de Mousa qui fussent restés fidèles à leur maître, vinrent faire leur soumission à son frère [XXXII].

Mohammed s'apprêtait à quitter la plaine de Tschamourli [2] et avait donné l'ordre de plier les tentes, lorsqu'il vit Mousa monter lentement une montagne voisine [3], à la tête de sept mille janissaires dont il s'était assuré le dévoûment en leur distribuant l'or par boisseaux [XXXIII]. Mohammed rangea aussitôt son armée en bataille. Etienne et ses Serviens occupaient l'aile gauche; Ewrenosbeg et ses cinq fils [4] sous ses ordres commandaient l'aile droite. Lorsque les deux armées

[1] Neschri, f. 151. La plaine d'Alaeddin s'appelle dans Bratutti, p. 328, la campagna d'Ala-Oghli.

[2] Chalcondyle, l. IV, appelle la plaine de Tschamourli, où fut livrée la bataille, η των Ερυσων χωρα.

[3] Neschri, f. 151.

[4] Chalcondyle les nomme Αγαθοι (Agasi, le prénom manque), Βαραμης (Behram), Αλιης (Ali), Βεκης (Beg) et Ιησος (Isa).

furent en présence l'une de l'autre, Hasan, l'aga des janissaires, un des premiers qui avaient abandonné Mousa, sortit des rangs, et, s'avançant vers ses anciens compagnons d'armes, leur cria : « Que tardez-vous, mes enfans à passer dans les rangs du plus juste et du plus vertueux des princes ottomans? Pourquoi rester, outragés et humiliés, auprès d'un homme qui ne peut prendre soin ni de son salut ni de celui des autres? » En entendant ces injures, Mousa ne put dominer la colère qui s'empara de lui, ni retenir ses soldats. Furieux, il s'élança suivi des janissaires sur Hasan qui s'enfuit, mais pas assez vite pour que le prince, qui le suivait par derrière, ne pût l'atteindre et ne le coupât en deux. Au moment où Mousa voulait lui porter un second coup, l'officier, qui s'était avancé avec Hasan, le para avec son sabre et coupa la main au sultan. A l'aspect du bras sanglant de leur souverain, les janissaires furent saisis d'une terreur panique ; le désordre se mit dans leurs rangs et ils se dispersèrent dans toutes les directions. Mousa lui-même, se voyant abandonné de tous les siens, s'enfuit vers la Valachie. Un corps de cavalerie, sous le commandement de Saroudjé-Pascha, fut envoyé à la poursuite du prince, et le trouva mort dans un marais (816-1413). Il est très-probable que les cavaliers ottomans l'étranglèrent eux-mêmes [xxxiv]. Son porte-drapeau, Azabbeg, parvint à passer en Valachie [1]; mais Mikhaloghli qui, pendant le règne de Mousa, était beglerbeg de Rou-

[1] Chalcond., IV, p. 58, éd. de Bâle de l'année 1556.



milie, fut pris et récompensé de sa fidélité à son maitre par la prison dans le tschardak des Bédouins à Tokat. Quant au juge de l'armée, Simawnaoghli, il dut à son savoir et à sa dignité d'avoir la vie sauve. Le vainqueur fit même plus à son égard; il le confirma dans son titre de juge et lui alloua un traitement de cent aspres par jour, en lui assignant toutefois Nicée pour retraite [1].

La courte durée de la domination de Mousa [2], prince libéral, mais qui s'aliéna par sa tyrannie l'attachement des begs et des soldats, ne lui permit pas d'achever la magnifique mosquée d'Andrinople, commencée par Souleïman [3]. Parmi les écoles établies sous son règne, l'histoire ne mentionne que celle de Gallipoli, dont Saroudjé-Pascha, le même qui fut envoyé à sa poursuite, fut le fondateur. Au nombre des savans de son époque, on distingue surtout Bedreddin Simawnaoghli [xxxv] que nous verrons dans la suite acquérir une grande célébrité comme savant et comme révolutionnaire audacieux. Né à Simaw, siége de sa juridiction, dans le sandjak de Kutahia, Bedreddin avait suivi en Egypte les leçons de logique du célèbre Djordjani et était devenu plus tard professeur de Farroukh, fils du sultan d'Egypte Berkok. Initié par Seïd Houseïn d'Akhlat à la mystique des sofis, il était aussi renommé comme scheïkh que comme légiste, et il éternisa son nom par des ouvrages remarquables sur la théologie et sur

1 Ali, f. 53.

2 Il ne régna que trois ans.

3 Ali, f. 53.

la jurisprudence [xxxvi]. Après la mort de Seïd Houseïn, Bedreddin resta quelque temps au Caire, d'où il se retira à Koniah et ensuite à Tireh. De cette dernière ville il passa à Khios, sur l'invitation du gouverneur de cette île, auquel il avait apparu en songe et qu'il convertit à l'islamisme [xxxvii]. Mousa, en montant sur le trône, lui avait conféré la dignité de juge de l'armée, et Mohammed honora son savoir et son caractère en lui assignant un revenu sur le trésor de l'État, jusqu'à ce qu'il eût perdu la vie dans une révolte à main armée.

La guerre de succession qui, depuis la captivité de Bayezid, avait ensanglanté les provinces ottomanes, cessa par la mort de Mousa, mais la tranquillité ne fut pas pour cela rétablie dans l'empire; des insurrections éclatèrent de tous côtés, insurrections qui remplirent les huit années du règne de Mohammed. L'Asie centrale eut aussi sa part de l'agitation que l'apparition de Timour avait produite dans ces contrées. Khalil et Schahrokh, ce dernier fils de l'empereur tatare, et Pir Mohammed son petit-fils, qu'il avait nommé son héritier, se disputèrent la souveraineté du pays en-deçà et au-delà de l'Oxus, c'est-à-dire le Khowaresm et le Khorassan. D'un autre côté, Iskender et Houseïn Baïkara [xxxviii] se firent une guerre acharnée pour s'arracher l'un à l'autre la possession des provinces méridionales et septentrionales de la Perse, c'est-à-dire le Farsistan et l'Azerbeïdjan; ces désordres eurent pour les royaumes de Timour des suites funestes, car les couronnes de ces royaumes ne

se trouvèrent plus réunies sur une seule tête. Plus heureux, l'empire ottoman, après une guerre civile désastreuse et des troubles intérieurs non moins déplorables, passa sous le sceptre d'un seul sultan. La dynastie fondée par Osman avait menacé de s'éteindre par la mort de Bayezid, et par la lutte dans laquelle s'étaient engagés ses fils; elle était néanmoins sortie triomphante des catastrophes qui l'avaient frappée. Plusieurs dynasties asiatiques ne purent résister aux mêmes épreuves et furent pour jamais anéanties. Ce sont celle d'Ortok, dont le siége était Mardin [1], celle de Toghatimour, qui régnait dans le Djordjan [2]; enfin dans l'Irak, celle des Ilkhans, dont le dernier souverain, Ahmed Djelaïr [3], périt sous les coups de Youssouf-le-Noir, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc.

1 La dynastie d'Ortok commença en l'année 477 (1084), et s'éteignit en l'année 811 (1408) avec son vingt-unième souverain.

2 La dynastie des Toghatimour s'éteignit en 812 (1409).

3 La dynastie des Ilkhans commença en 737 (1336), et s'éteignit en 813 (1410) avec son troisième souverain.

LIVRE IX.

Portrait de Mohammed Ier. — Soumission de Karaman et de Djouneid. — Paix avec Venise. — Bataille de Radkersbourg. — Tatares transplantés en Roumilie. — Révolte des derwischs. — Les deux prétendans Moustafa. — Constructions de Mohammed; fondations diverses; médecins, légistes, scheïks et poëtes de son règne.

L'avènement de Mohammed au trône causa une joie générale dans tout l'empire : l'armée surtout salua par d'unanimes acclamations un maître qu'elle avait appris à respecter.

Mohammed, le premier sultan de ce nom. se faisait remarquer entre ses frères par ses qualités morales et physiques. Son adresse dans tous les exercices du corps, l'élévation de son caractère et de son esprit, lui méritèrent le surnom de Kurischdji Tschelebi [1] (*lutteur, gracieux seigneur*). Le peuple y ajouta le titre de Pehlewan (*champion*), titre dont les Arabes et les Persans honorent ceux qui excellent dans l'art gymnastique. Mohammed avait la peau d'une blancheur remarquable, le teint frais, les yeux noirs, les sourcils épais et bruns et n'offrant aucune séparation, la moustache et la barbe touffues, le front large et proéminent, la poitrine saillante et les mains longues. Son regard était celui de l'aigle, sa force celle du lion. Sa mise



était pleine de goût et d'élégance. Il portait un martagon (dülbend) différent de celui de ses prédécesseurs en ce qu'il offrait partout des bouffantes et qu'il ne laissait apercevoir que l'extrémité du bonnet doré (kaouk). Son kaftan, de la même forme que celui de ses aïeux, était doublé et garni d'hermine [II]. Sous le rapport des qualités morales, on peut dire à la louange de Mohammed qu'il est cité comme un prince équitable et bienveillant, non seulement par les historiens ottomans, mais encore par les Byzantins. Nous ajouterons qu'il était bienfaisant, généreux, constant en amitié, humain envers les Grecs comme envers les Turcs [III]. Quoiqu'il ne fût pas entièrement exempt des préjugés religieux de son peuple, cependant il protégea les chrétiens et sut apprécier les Grecs [IV]. La clémence dont il fit preuve en plus d'une occasion était le résultat d'une éducation distinguée et d'un esprit élevé [V]. Il fut, pendant toute sa vie, l'allié fidèle de l'empereur de Byzance, l'ennemi redoutable des Turcomans rebelles, le glorieux soutien du trône d'Osman, et fut, pour nous servir de l'expression des historiens turcs, le Noë qui sauva l'arche de l'empire si souvent menacée par le déluge des Tatares.

A la nouvelle de la victoire de son allié Mohammed sur le dernier et le plus redoutable de ses rivaux, Manuel lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter et lui rappeler en même temps les conditions du traité d'alliance (816-1414) et les services qu'il lui avait rendus. Mohammed, plus politique que ses prédécesseurs, resta fidèle à ses engagemens, et s'em-

pressa de rendre à l'empereur les châteaux-forts qu'il occupait sur la Mer-Noire, ceux de la Propontide, et les forteresses de la Thessalie. Il combla de présens les envoyés de Manuel et les congédia en leur adressant ces paroles: « Dites à mon père que, grâce à son secours, je suis rentré dans les possessions de mes ancêtres, et qu'en souvenir de ce service je lui serai dévoué comme un fils à son père, et chercherai toutes les occasions de lui être agréable. » Mohammed reçut en même temps les félicitations des ambassadeurs de Servie, de Valachie, de Bulgarie, du duc de Yanina, du despote de Lacédémone et du prince de l'Achaïe. Tous ces envoyés furent indistinctement admis à la table du nouveau sultan, qui but à leur santé, et leur témoigna les plus grands égards. Quelques jours après leur arrivée, il les congédia en leur disant: « N'oubliez pas de dire à vos maîtres que je donne à tous la paix [1] et que je l'accepte de tous. Que le Dieu de la paix inspire ceux qui seraient tentés de la violer! » Profitant des dispositions bienveillantes de Mohammed, les Vénitiens lui demandèrent et obtinrent de lui un traité qui garantissait la sûreté de leurs colonies. Ce fut François Foscari, le même qui avait négocié la paix avec Souleïman, lors de l'acquisition de Sebenico et d'autres places de l'ancienne Grèce [2], qui fut chargé de discuter les bases de celle que Mohammed accorda à Venise. Quant à la république de Raguse, le nouveau

[1] Ducas, XX, 53.
[2] Laugier, *Histoire de Venise*, l. XX, t. V, p. 425.

souverain renouvela avec elle le traité qui lui assurait la protection des Ottomans [1], et il s'engagea à ne jamais troubler, pendant les guerres qu'il aurait à soutenir contre d'autres puissances de la chrétienté, la tranquillité de ce petit État qui, du reste, avait le premier reconnu sa souveraineté.

Deux événemens importans, une révolte de Djouneïd et une attaque du prince de Karamanie, rappelèrent Mohammed en Asie. Pendant qu'il faisait la guerre à Mousa, Karaman s'était porté avec toutes ses forces contre Brousa. Bien qu'il poussât avec la plus grande vigueur le siége de cette capitale, il ne put réussir à la prendre. Il essaya en vain de détourner la rivière de Binarbaschi (*tête de sources*), qui fournit une eau abondante à la ville, et de miner la citadelle qui la protége : le commandant de la garnison, Aïwas-Pascha [2], chassa les mineurs en faisant tomber sur eux une pluie de feu; puis, par de fréquentes sorties habilement dirigées, il força l'ennemi à renoncer à son projet de détourner le cours de la rivière. Toutefois, le prince de Karamanie n'en saccagea pas moins les faubourgs et les environs de la ville. Pour venger la mort de son père qui, prisonnier de Bayezid, avait été livré au supplice par son lieutenant Timourtasch, il fit ouvrir le tombeau de ce sultan et livra ses restes aux flammes [3]. Pendant qu'il incen-

[1] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*). D'après Gebhardi, cette nouvelle convention n'eut lieu qu'en l'année 1416.

[2] Aïwas, Aouz et Elias sont le même nom.

[3] Seadeddin dans Bratutti, p. 333. Idris, XXIV[e] récit. Neschri, Ali,

diait les mosquées et profanait les sépultures des héros de l'empire, arriva le convoi funèbre de Mousa, qui devait être déposé à Kaplidjé dans la mosquée de son aïeul Mourad Ier. A cette vue, une terreur panique s'empara des assiégeans ; Karaman lui-même, soit qu'il crût que Mohammed suivait de près le cortége, pour venir tirer vengeance de l'insulte faite aux mânes de son père, soit que la subite apparition du convoi eût fait naître dans son ame un remords tardif, prit la fuite, après avoir livré aux flammes les faubourgs de Brousa. Un de ses compagnons ayant eu la hardiesse de lui dire : « Si tu fuis devant l'Ottoman mort, comment résisteras-tu à celui qui est vivant ? » Karaman fit étrangler l'audacieux conseiller [1].

Dès que Mohammed eut touché le sol asiatique, il se dirigea sur Pergamah et somma Djouneïd de rentrer dans l'obéissance. Mais le rebelle s'y refusa et mit en état de défense toutes les villes qui étaient en son pouvoir. Mohammed prit d'assaut Kyma, l'ancienne ville éolienne, passa la garnison au fil de l'épée, mais épargna les habitans. Il marcha ensuite contre le château-fort de Katschadjik situé dans la plaine de Maïnomenos et appelé Gabriel par les Grecs. Il s'en empara de vive force ainsi que de Nymphæon. Cette dernière place était commandée par l'Albanais Aoudoulas à qui Djouneïd avait donné sa fille en mariage, poussé par la haine et le désir de faire un affront à Bayezid-

Solakzadé. Manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, n° 139, f. 58.

[1] Ducas, XXI, p. 57.



Pascha, vizir de Mohammed Ier. Ce dernier, Albanais de naissance comme Aoudoulas, avait demandé la main de la fille de Djouneïd, pendant que Mohammed était encore en Europe. Lorsque le mandataire que Bayezid-Pascha lui avait envoyé à ce sujet eut rempli sa mission, Djouneïd se tournant vers Aoudoulas qui se trouvait auprès de lui, dit : « Qui es-tu ? — Ton esclave, seigneur, répondit Aoudoulas. — Où es-tu né ? — En Albanie. — Eh bien, ajouta Djouneïd, en s'adressant aux grands qui l'entouraient, je déclare libre cet esclave albanais et lui donne ma fille pour femme ; quant à toi, continua-t-il, en se tournant vers l'émissaire du vizir, dis à ton maître que j'ai choisi pour gendre un esclave, Albanais comme lui, mais qui diffère de lui, en ce qu'il est plus jeune et plus expérimenté. » Pour venger cet affront, Bayezid-Pascha fit son prisonnier eunuque [1].

Mohammed, bien résolu à venir à bout de la résistance de son vassal rebelle, marcha sur Smyrne, que Djouneïd avait rendu presque imprenable en y entassant fortifications sur fortifications, et où il avait laissé sa mère, ses enfans et son frère Bayezid. Le sultan trouva en arrivant sous les murs de cette ville le grand-maître des chevaliers de Rhodes occupé, malgré la défense expresse que lui avait faite Djouneïd, à relever les murs d'un fort que Timour avait rasé. Aussitôt que Mohammed eut établi son camp, les seigneurs des îles voisines et les princes des pays environnans vinrent

[1] Ducas, XXI, 58.

en foule lui offrir leurs tributs et leurs hommages: d'autres, confians dans sa justice, accoururent pour se plaindre à lui des exactions exercées contre eux par Djouneïd. Parmi les personnages qui sollicitèrent dans cette circonstance l'appui du souverain ottoman, se trouvaient les seigneurs génois, maîtres de Phocée, de Mitylène et de Khios, les princes de Kermian, de Tekké et de Mentesché, et le grand-maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Mohammed reçut avec plaisir leurs complimens et l'offre qu'ils lui firent de se joindre à lui pour réduire leur ennemi commun. Dix jours après le commencement du siége de Smyrne, la mère, les épouses et les enfans de Djouneïd sortirent de la ville pour venir se jeter aux pieds de Mohammed et implorer sa clémence. Il leur fit grâce à condition que la place se rendrait à discrétion. Le premier soin du sultan, en prenant possession de la ville, fut de faire raser les tours et les murs de Smyrne; l'expérience et une sage politique lui commandaient en effet de ne conserver qu'un petit nombre de forteresses dans l'intérieur de ses États, car la plupart ne servaient qu'à provoquer et à favoriser la révolte. La tour que les chevaliers de Rhodes avaient fait élever à l'entrée du port ayant été également rasée dans l'espace d'une nuit, le grand-maître se rendit à la pointe du jour auprès de Mohammed, pour lui représenter que le château avait été construit du temps d'Aïdin aux frais de l'Ordre, et que la démolition du fort amènerait inévitablement la guerre avec le pape et peut-être avec plusieurs puissances européennes.



Le sultan écouta avec calme les menaces du grand-maître et répondit tranquillement : « Je voudrais être le père de tous les chrétiens de la terre, et pouvoir leur distribuer des présens et des honneurs, car il faut que les princes récompensent les bons et punissent les méchans; mais il convient aussi de prendre en considération le bien-être de ses propres sujets, et d'avoir égard à ce qu'un grand nombre de Musulmans m'ont demandé. Quoique Timour ait dévasté toute l'Asie, il s'est, m'ont-ils dit, acquis un titre à notre reconnaissance en rasant le château de Smyrne; car c'était là que tous nos esclaves fugitifs trouvaient un asile certain; en outre les hommes libres qui voyageaient sur terre ou sur mer y étaient conduits comme esclaves, ce qui entretenait continuellement la guerre entre les chevaliers de l'Ordre et les Turcs. Timour, l'impie empereur tatare, fut généralement loué de cette sage mesure. Veux-tu donc que je sois plus impie que ce tyran? Mais pour te satisfaire, tout en cédant au vœu des Musulmans, je t'assignerai dans le territoire de Mentesché un autre endroit où tu pourras faire construire un château. » Le grand-maître ayant demandé que cet endroit fût situé dans un pays appartenant au sultan et non dans une terre étrangère, Mohammed répondit : « Ce que je te donne m'appartient, car le prince de Mentesché n'est que mon délégué [1]. » A ces mots, il congédia le grand-maître et les autres

[1] Ducas, XXI, p. 60. C'est le fort Petronion élevé sur les ruines d'Halicarnasse. *Ibid.*, XXII, p. 64, et qui, après la conquête de Rhodes, tomba au pouvoir des Turcs.

seigneurs chrétiens de Mytilène, de Phocée et de Khios, qui partirent rassurés sur la possession de leurs territoires.

Djouneïd, ayant obtenu par les pressantes sollicitations de sa mère le pardon de son crime, accourut se prosterner aux pieds de Mohammed. Le sultan lui laissa la vie et ses biens, se contenta de lui ôter le gouvernement dont il avait tant de fois abusé, et le confia à Alexandre Sisman, fils de Lazare, roi de Servie, qui, ayant embrassé l'islamisme, avait précédemment été investi du gouvernement de Samsoun [1]. Immédiatement après la soumission de Djouneïd, le sultan se mit en marche pour tirer vengeance des dévastations exercées à Brousa par Karaman.

A sa première halte sur la route d'Aïnegœl à Brousa, Mohammed adressa un message au sultan d'Egypte pour établir avec lui des relations d'amitié. Ce souverain répondit à la lettre du prince ottoman par une ambassade solennelle [2]. Après avoir ainsi réussi dans cette tentative d'alliance, Mohammed invita Isfendiar, prince de Kastemouni, à lui envoyer son fils Kasimbeg avec un corps de troupes, et ordonna en même temps au prince de Kermian, Yakoubbeg, d'éclairer [3] la route de Seïd-e-Ghazi, par laquelle il voulait pénétrer dans la Karamanie. Akschehr, Begschehr, Sidischehr

[1] *Voyage de Schildberger*. Munich, 1813, p. 80, note.

[2] Cette lettre porte le n° 138, dans la Collection de Feridoun; elle est suivie de la réponse.

[3] Seadeddin dans Bratutti, 336. Idris, 24, *Histoire de Mohammed Ier*. Ali, Solakzadé, Neschri, f. 155.

et d'autres forteresses se rendirent à lui sans coup-férir. Enfin le siége de Koniah rétablit la paix entre les deux États (817-1414). De cette dernière ville, le sultan retourna vers le nord pour soumettre de nouveau Djanik, sur la Mer-Noire. Mais pendant son séjour dans cette place, il fut rappelé en Karamanie, dont le prince avait une seconde fois violé le traité de paix. Il revint aussitôt sur ses pas bien décidé à punir d'une manière exemplaire son incorrigible vassal [1]. Chemin faisant, et pendant qu'il était à Angora, il tomba dangereusement malade. Tous les médecins qui se trouvaient auprès de lui ne purent déterminer le caractère de la maladie, et commençaient à désespérer de sauver ses jours, lorsqu'on fit venir Sinan, médecin du prince de Kermian. Sinan, dont la célébrité comme poëte surpassait celle qu'il avait acquise dans son art, est plus connu sous le nom de Scheïkhi. Il est l'auteur du premier et du meilleur poëme romantique des Ottomans, qui a pour titre : *Khosrew et Schirin*. Dans ce poëme, il chante, à l'imitation du grand poëte persan Nizami, l'amour heureux de Schirin et de Khosrew, et la passion malheureuse de la belle Schirin et de Ferhad ; il célèbre également dans le même ouvrage la beauté des sculptures faites par l'amant in-

[1] Ducas, XXII, p. 65, est le seul des historiens byzantins qui fasse mention de cette seconde expédition contre le prince de Karamanie, et qui se termina par la prise de Koniah. Mais il la place trop tard, car il la fait précéder de la bataille navale contre les Vénitiens et de la guerre contre Moustafa-Bœrekludjé. Aucun historien ottoman ne parle de la guerre maritime contre les Vénitiens, guerre qui eut pour théâtre l'Archipel.

fortuné au pied du mont Bizoutoun[1]. Sinan se convainquit que la maladie de Mohammed n'était autre chose qu'une profonde mélancolie, et il déclara que la nouvelle d'une victoire rétablirait le malade mieux que ne le feraient tous les médicamens possibles. Bayezid-Pascha se chargea d'appliquer le remède prescrit par le médecin. Comme il entretenait depuis long-temps une correspondance secrète avec le prince de Karamanie, il pensa qu'il lui serait facile de l'attirer dans un piége. Il l'engagea donc[2] à se rendre à un endroit convenu pour apprendre par lui-même des nouvelles de la santé de Mohammed, disant que le but de ce rendez-vous était de se concerter sur les moyens à employer, en cas de mort du sultan, pour s'emparer du trône. Mohammedbeg céda à la perfide invitation de Bayezid-Pascha; il se rendit au lieu désigné où il fut battu et son fils Moustafabeg fait prisonnier. Ainsi que l'avait prédit le médecin, la maladie de Mohammed cessa dès qu'il eut reçu la nouvelle de la défaite de son ennemi. Dans sa générosité, il accorda la paix au fils de Karaman qui, mettant la main dans le vêtement qui recouvrait sa poitrine, prononça au nom de son père ce serment: « Je jure que, tant que cette ame restera dans ce corps, je ne jetterai pas un regard sur les possessions du sultan. » Mohammed, satisfait d'avoir évité cette nouvelle guerre, promit de restituer les villes qu'il avait

[1] Voyez *Schirin, ein morgenlandisches romantisches Gedicht* (poème oriental romantique). Leipzik, 1809.

[2] Neschri, f. 156, cite le proverbe arabe, suivant lequel *la ruse constitue les neuf dixièmes du courage.*

conquises, et donna à Moustafabeg, en signe de bonne amitié et de considération, le tambour, les drapeaux d'usage, des chevaux et des chamois. Le prince partit; mais encore en vue du camp du vainqueur, il enleva les troupeaux de chevaux ottomans qui paissaient dans la plaine. Suivant lui, la guerre devait régner entre Karaman et les Ottomans depuis le berceau du premier jusqu'à sa mort [1]. Les begs lui ayant rappelé le serment qu'il avait fait de ne point troubler la paix, il tira de sa poitrine un pigeon mort et répéta ces mots de son serment : *Tant que cette ame restera dans ce corps ;* or, le pigeon sur le corps duquel il avait juré ayant été étouffé par lui, il se croyait le droit de recommencer la guerre [2]. Mohammed se prépara aussitôt à tirer une éclatante vengeance de tant de perfidie. Mais le prince de Karamanie s'enfuit dans le pays de Taschil (Cilicie Pétrée), et son fils, Moustafabeg, se jeta dans Koniah, que l'armée ottomane vint assiéger pour la troisième fois [3]. Réduite à l'extrémité, cette ville ne tarda pas à se rendre. Toujours généreux, Mohammed consentit à conclure un nouveau traité de paix, restitua Koniah au prince de Karamanie [VI] et retourna victorieux en Europe.

A peine avait-il mis le pied sur le continent, qu'il se vit forcé d'envoyer une flotte contre le duc de Naxos, seigneur d'Andros, de Poros et de Mylos,

[1] *Min el-mehedi il el lehedi.*

[2] Neschri, f. 157.

[3] Idris, XXIVe récit du règne de Mohammed Ier, Seadeddin dans Bratutti. Solakzadé, Ducas, XXII, p. 65.

et contre les maîtres des autres Cyclades. Le duc d'Andros, vassal de la république de Venise, ne cessait de donner la chasse aux navires turcs, quoique les Vénitiens eussent, l'année précédente, obtenu de Mohammed un nouveau traité de paix. Trente galères, sous le commandement de l'amiral Tschalibeg [1], sortirent du port de Gallipoli pour punir l'agresseur et ravager ces îles. Le seigneur de l'une d'elles, Pietro Zeno, noble vénitien, n'ayant pas été spécialement compris dans les conventions des Ottomans avec Venise, avait traité les navires turcs en vaisseaux ennemis, de même que le duc de Naxos. Les Turcs qui ne faisaient aucune distinction entre la république et ses vassaux, sortirent des Dardanelles avec une flotte de quarante-deux voiles et poursuivirent les bâtimens de commerce vénitiens qui venaient de quitter Trébizonde et Tanaïs pour aller à Négrepont. Tschalibeg se disposait à assiéger la capitale de cette île, lorsque parut la flotte de Venise, composée de quinze galères sous les ordres du généralissime Pietro Loredano; l'escadre portait deux provéditeurs ayant qualité d'ambassadeurs, et chargés de donner des explications et de prévenir une rupture. La guerre n'ayant pas été déclarée de part et d'autre, Loredano se dirigea vers le port de Gallipoli où la flotte ottomane s'était retirée. Lorsque les Turcs apprirent que l'amiral vénitien n'était pas venu en ennemi, mais en négociateur autorisé à proposer de nouvelles conventions, ils lancèrent sur les navires de la république des flèches

[1] Τζαλιςπέγης. Ducas, XXI, p. 60.

empoisonnées auxquelles Loredano riposta par une décharge d'artillerie. Ces premières hostilités furent le prélude d'une bataille sanglante qui se livra le 29 mai 1416, c'est-à-dire le jour même où, trente-sept ans plus tard, Constantinople [1] fut prise d'assaut. Bien que les deux amiraux eussent, la veille, échangé, par l'entremise du notaire Thomas et d'un interprète, des assurances d'amitié, néanmoins une méprise tout-à-fait involontaire amena la lutte qui ensanglanta le port de Gallipoli. Les Turcs ayant pris pour un de leurs navires un bâtiment génois [2] que poursuivaient les Vénitiens, sortirent du port et attaquèrent le vaisseau amiral ennemi. Loredano, frappé de deux flèches, dont l'une lui avait percé la joue et le nez, et l'autre la main gauche, couvert en outre de plusieurs blessures plus légères, n'en continua pas moins à combattre. Il aborda le vaisseau amiral turc et s'en empara, ainsi que de six galères et de neuf galiotes, dont les équipages furent passés au fil de l'épée sous les yeux des femmes et des enfans des victimes, qui assistaient sur le rivage à ce fatal combat. Vingt-sept navires ottomans tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Le jour suivant, les prisonniers furent passés en revue; tous les matelots chrétiens qui servaient volontairement sur la flotte turque, et parmi lesquels se trouvaient des Génois, des Catalans, des Siciliens, des Français et des Can-

[1] Ducas, XXI, p. 60. Voyez aussi Laugier, *Histoire de Venise*, t. V, p. 428, où se trouve en entier le rapport de Loredano.

[2] Ducas, XXI, p. 61, dans le récit qu'il fait de ce combat naval, raconte cette circonstance qu'on ne trouve pas dans le rapport de Loredano.

diotes, furent pendus aux vergues [1]. Un Vénitien, qui avait fait des tentatives de trahison, fut écartelé sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral. Cinq galères ottomanes furent brûlées devant Gallipoli, dont la garnison ne répondit pas aux boulets de la flotte de la république. Loredano se retira à Tenedos, où ses blessés, au nombre de trois cent quarante, furent déposés et soignés. Tous les bâtimens pris à l'ennemi furent incendiés dans le port de l'île, à l'exception de deux galères et de cinq galiotes. On transporta à Négrepont [2] les Chrétiens et les Turcs dangereusement blessés. Quant aux prisonniers, on les envoya en partie dans la même colonie, en partie à Candie. La flotte vénitienne remit aussitôt à la voile, franchit les Dardanelles et bombarda la tour fortifiée que Souleïman avait fait élever à Lampsaki [3]. Loredano n'osa tenter une descente, le rivage étant occupé par dix mille hommes sous les ordres de Hamzabeg, frère de Bayezid-Pascha, qui observait tous ses mouvemens, et était prêt à le recevoir s'il essayait de mettre pied à terre. Après avoir presque entièrement détruit la tour, les Vénitiens se dirigèrent sur Constantinople. Hamzabeg fit aussitôt raser le monument en ruines, disant que, lorsqu'on recevait des affronts, il fallait au moins savoir en tirer quelque profit et en prévenir de nouveaux [4]. Enfin, les

[1] Rapport de Loredano. Laugier, V, p. 436. Ducas, p. 61, place la scène de ces exécutions à Tenedos.

[2] Laugier, V, p. 436, et le rapport de Loredano.

[3] Ducas, XXI, p. 61.

[4] Chalcond., IV, p. 64.

ambassadeurs de la république qui étaient sur la capitane de Loredano, furent admis à paraître à la cour ottomane, munis de sauf-conduits signés de la main du sultan. Après de longues négociations, un nouveau traité fut conclu par lequel Mohammed s'engageait à rendre les prisonniers que Tschalibeg avait faits à Négrepont, et la république ceux que Loredano avait emmenés de Gallipoli. Toutes hostilités entre les deux nations devaient cesser, et pour preuve de ses intentions pacifiques, le sultan accorda aux Vénitiens le droit de traiter en vaisseaux ennemis tous les corsaires turcs qui troubleraient la navigation de l'Archipel et des Dardanelles [1]. Un ambassadeur turc porta, l'année suivante, à Venise la ratification de ce traité, dont Andrea Foscolo et Delfino Venier avaient discuté les bases. L'envoyé de Mohammed fut solennellement reçu ; lui et toute sa suite furent entretenus aux frais de la république, qui fit présent à l'ambassadeur d'étoffes tissées d'or et de quatre arcs merveilleusement travaillés à la mode des Turcs [VII].

L'année où la paix avec Venise fut conclue, Mohammed ouvrit une correspondance fort étendue avec les princes des différentes dynasties, qui régnaient depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus. Son but était de les tenir éloignés des frontières de l'empire ottoman au moyen de protestations d'amitié. Il y réussit d'autant plus facilement que presque tous les princes du centre de l'Asie se faisaient continuellement une guerre acharnée, et que plusieurs d'entre eux, tels que Schahrokh, fils de Ti-

[1] Laugier, V, p. 438.

mour, maître du pays au-delà de l'Oxus, Kara-Youssouf, prince turcoman de la dynastie du Mouton-Noir, et Kara-Youlouk de la dynastie du Mouton-Blanc, cherchaient, chacun de son côté, à conquérir la faveur d'un souverain tel que le vainqueur de Mousa [VIII].

Les provinces ottomanes d'Asie jouissaient d'une tranquillité dont elles avaient depuis long-temps perdu le souvenir. Mohammed, profitant de ce moment de repos, tourna pour la première fois ses regards sur les princes chrétiens qui régnaient au nord de ses Etats. Tandis qu'il songeait aux moyens de les attirer dans une alliance avec lui ou de s'emparer de leurs Etats, Dan vint implorer ses secours contre son parent Myrtsché, prince de Valachie; d'un autre côté, Sigismond, roi de Hongrie, sollicitait également son appui en faveur de Myrtsché, dont il s'était constitué le défenseur. Le sultan accueillit favorablement la demande de Dan et rejeta celle de Sigismond. Un combat eut lieu entre les armées ennemies (819-1416), combat dans lequel, après une résistance opiniâtre des Hongrois contre les troupes bien plus nombreuses du sultan et de Dan, Etienne Losonz, chef du corps auxiliaire hongrois que Sigismond avait envoyé à Myrtsché, resta sur le champ de bataille [1]. Myrtsché demanda la paix et l'obtint à condition qu'il paierait un tribut [2] et qu'il enverrait son fils comme ôtage à la porte du sultan [3]. Pour mieux

[1] Bonfinii, decad. III, l. III, p. 598. La bataille se livra vers la fin de l'année 1420. Voyez Engel, *Histoire de Valachie*, p. 165.

[2] Chalcond., IV, p. 58.

[3] Loutfi, p. 40.

maintenir ce prince dans l'obéissance, Mohammed fit élever au-delà du Danube, vis-à-vis de Rouzdjouk, un fort qui fut appelé Yerkœki (*racine de terre*); ce fort, dont le nom a été changé par les Valaques en celui de Djourdjowa, sera fréquemment cité dans le récit des dernières guerres de la Turquie. Le sultan releva en même temps les fortifications des places d'Isakdji et d'Yenisalé [1], sur la rive droite du Danube, et nomma Djouneïd, l'ancien maître de Smyrne et d'Éphèse, gouverneur de Nicopolis [2]. Peu après, il s'empara du château-fort de Saint-Severin près du pont de Trajan [3] et reçut trois ambassadeurs de Sigismond [4], dont les États, ainsi que la Bosnie et la Servie, étaient en proie aux dévastations des hordes ottomanes. Vingt mille Turcs assiégèrent Radkersbourg qui se défendit avec opiniâtreté, et qui était sur le point de se rendre lorsque le duc Ernest accourut à son secours avec un corps de troupes autrichiennes. Nicolas, comte de Frangipan, et le seigneur d'Auersberg, dont les exploits contre les Turcs furent continués par leurs descendans que trahit plus tard la fortune, commandaient les Croates et les troupes de la Carniole qui faisaient partie de l'armée autrichienne; Othon d'Ehrenfels, sénéchal de Carinthie, avait sous ses ordres un

1 Neschri, f. 157. Ali, Solakzadé, Hadji-Khalfa.

2 Ducas, XXI, p. 62.

3 Voyez Cantemir, Mohammed, I, p. 78. Seadeddin dans Bratutti, I, p. 315, fait de Severin, Sovaranico.

4 Neschri, f. 157. Solakzadé, f. 47. Seadeddin dans Bratutti, p. 341. Aucun historien hongrois ne fait mention de cette ambassade.

corps de soldats de ce duché. Le duc Albert d'Autriche avait envoyé cinq mille hommes, et le duc Ernest de Styrie, qui, six ans auparavant, avait fait le pélerinage [1] de Mariazell et de la Palestine avec la fleur des chevaliers styriens, parut en personne à la tête de mille guerriers. L'armée chrétienne offrait en tout une masse de douze mille hommes [2]. Il se livra une bataille sanglante, dans laquelle périt, à en croire plusieurs historiens, un plus grand nombre de Turcs que l'armée de Styrie ne comptait de combattans. Ahmed-beg et seize de ses officiers restèrent sur le champ de bataille [IX]; de sept capitaines styriens, trois, Godefroy Rauber, Thierri de Tanhausen et Guillaume Khevenhuller, succombèrent en défendant leur patrie [X].

Ce combat ne mit pas fin aux hostilités. Ikak (Ishak)[XI], commandant des forces turques en Bosnie, envahit le banat de Temes en Hongrie. Le vice-palatin, Nicolas Peterfy, natif de Macédoine, rassembla en toute hâte le peu de troupes que le palatinat pouvait mettre sur pied et marcha à l'ennemi; il ne tarda pas à l'atteindre et une lutte acharnée s'engagea entre les troupes d'Ikak et les siennes; dans la mêlée, Nicolas cherchait le général ennemi pour le provoquer à un

1 Julius Cæsar, *Staats und Kirchengeschichte des Herzogthums Steyermark* (*Histoire politique et ecclésiastique du duché de Styrie*), VI, p. 33.

2 Frangipan amena 1,000 cavaliers légèrement armés, 250 cuirassiers et 800 Croates; Othon d'Ehrenfels, 700 cuirassiers et 2,000 fantassins; le duc Albert envoya 3,000 cavaliers et 2,000 archers; le seigneur d'Auersberg commandait 1,000 hommes, et le duc Ernest un égal nombre.

combat singulier. Il le joignit, et à la première rencontre il le transperça d'un coup de lance et lui fit vider les arçons. A la vue de son rival terrassé, il s'élança de cheval, lui mit le pied sur la gorge et l'acheva en présence des troupes ottomanes qui s'enfuirent épouvantées dans toutes les directions [1]. Peu de temps après, Peterfy ayant ordonné à tous les paysans de prendre les armes et de monter à cheval, battit une seconde fois les Turcs dans une escarmouche nocturne ; accompagné seulement d'une poignée de soldats disciplinés, il se jeta avec fureur sur l'ennemi qui, se méprenant sur le nombre des assaillans, et étourdi par les cris des paysans et le bruit des tambours, fut saisi de terreur et se dispersa [2]. Nicolas Peterfy s'en revint chargé de butin. Enfin Sigismond remporta une victoire complète sur les Turcs entre Nissa et Nicopoli [XII] (4 octobre 1419).

Pendant ces excursions en Hongrie et en Styrie, les dissensions qui avaient éclaté entre plusieurs princes de l'Asie mirent en danger les frontières de l'empire ottoman et rappelèrent le sultan au-delà du Bosphore. Kara-Youssouf, fondateur de la dynastie nouvelle du Mouton-Noir, avait installé à Erzendjan un gouverneur qui menaçait de s'emparer de Karahissar. Hasanbeg, maître de cette dernière ville et fils de Melek-Ahmed, sollicita, par une ambassade, l'appui de Mohammed; mais avant que le sultan eût

[1] Bonfinius, dec. III, l. 3, p. 400.

[2] *Ibid.*

eu le temps d'envoyer des troupes à son secours, Hasanbeg fut fait prisonnier par le nouveau gouverneur d'Erzendjan, Pir-Omer, qui s'empara en même temps de Djanik [1], ville conquise par Mohammed dans sa dernière campagne en Asie. Vers la même époque, le prince de Sinope, Isfendiar, dont le fils, Kasimbeg, se trouvait en qualité d'ôtage auprès de Mohammed, avait cédé à son second fils, Khizrbeg, sans en prévenir préalablement son fils aîné, le territoire des montagnes voisines, si riches en mines de toute espèce; le sultan, gagné par les prières de Kasimbeg, somma Isfendiar de donner à ce dernier, comme ami dévoué des Ottomans, les villes de Tosia (Docea), de Kanghri (Gangra), de Kastemouni (Castamon), et les montagnes dont il avait confié le gouvernement à Khizrbeg. Isfendiar ne voyant aucun moyen de sauver ni pour lui-même, ni pour son fils chéri, Khizrbeg, la partie la plus précieuse de son territoire, voulut du moins tromper l'espoir de Kasim; il fit supplier le sultan par son vizir et par un envoyé extraordinaire, d'accepter pour lui-même les villes qu'il avait demandées pour Kasim, et de lui laisser seulement la possession paisible de Kastemouni [2]. Cette prière était trop favorable aux vues de Mohammed pour n'être pas accueillie avec empressement. Un traité de paix fut conclu avec Isfendiar, moyennant la cession des villes en question, et l'abandon des revenus des montagnes

[1] Neschri, f. 158. Seadeddin dans Bratutti, p. 346. Ali, Solakzadé, f. 47. Neschri, f. 158.

[2] Neschri, 158. Seadeddin dans Bratutti, p. 345.

les plus riches en métaux [XIII]. Kasim, déçu dans ses espérances, n'en continua pas moins à servir dans l'armée du sultan. Mohammed voulut faire partager à Khizrbeg le même honneur ; mais ce dernier, auquel le souverain ottoman venait d'enlever la ville de Samsoun, et qui nourrissait une égale haine contre son frère et les Turcs, refusa la proposition de Mohammed, disant qu'il ne pouvait vivre auprès de son frère. En conséquence, il lui fut permis de se retirer où bon lui semblerait.

Lorsqu'après la prise de Samsoun [XIV] et de Djanik [XV], Mohammed retournait à Brousa en passant par Iskilib, il se trouva inopinément au milieu d'une colonie de Tatares qui, du temps des invasions des Mogols, avait émigré dans ce pays, y était restée et y vivait tranquillement. Le sultan ayant demandé à ces étrangers quel était leur chef et où il se trouvait, ils lui répondirent que c'était Minnetbeg, de la race tatare des Samghars, et qu'il s'était absenté pour assister à une noce. « Voyez, s'écria Mohammed, pendant que je fais la guerre, ces begs tatares courent les fêtes de noces sans paraître à ma Porte. Vous serez transportés en Roumilie! » En effet, Minnetbeg reçut immédiatement l'ordre de passer en Europe avec toute la colonie, qui dut s'établir dans la vallée de Konousch, près de Philippopolis. C'est à elle que l'on doit la fondation du bourg situé sur la route de Philippopolis à Constantinople, à une petite distance de la première de ces deux villes, bourg appelé encore aujourd'hui Tatarbasari, c'est-à-dire *marché des Tatares* [XVI]. Mo-

hammed, fils de Minnetbeg, y bâtit plus tard un château, une école et un caravanseraï [1].

De retour en Europe, Mohammed se disposait à réparer les pertes que sa marine avait éprouvées dans les eaux de Gallipoli, lorsqu'un événement de la plus haute importance, une révolte de derwischs, vint mettre obstacle à l'accomplissement de ses projets. Cette insurrection, l'une des plus dangereuses qui aient été tentées dans l'empire ottoman, est aussi l'une des plus extraordinaires en ce que les complices cachèrent leurs perfides desseins sous le masque du fanatisme religieux, et en préparèrent l'exécution avec une patience et une habileté surprenantes. Un enthousiaste prêta son nom à cette sédition; mais l'ame du complot fut le juge de l'armée, Bedreddin de Simaw, homme érudit, qui, après la défaite de Mousa, avait été relégué à Nicée. Son titre de savant lui avait sauvé la vie et valu une pension viagère dans le lieu de son exil. Mais il ne tarda pas à s'échapper. Exploitant avec adresse sa réputation de légiste et de philosophe mystique, il donna pour base à ses projets ambitieux une doctrine religieuse nouvelle [2], certain d'avance qu'il attirerait à lui un nombre d'adeptes suffisant pour accomplir ses vues secrètes. Mais il lui fallait un instrument qui assumât toute la responsabilité de ses actes et lui frayât le chemin. Il choisit un Turc de basse extraction, né sur le mont Stylarios, qui

1 Neschri.

2 Ducas, XXI, p. 62. Scadeddin dans Bratutti, p. 353. Idris, f. 26. Neschri, f. 160. Ali, Solakzadé.

forme, à l'extrémité sud du golfe de Smyrne, vis-à-vis l'île de Khios, le cap Noir [1]. Ce Turc, dans lequel Bedreddin avait remarqué le fanatisme et l'exaltation nécessaires pour la prédication de sa doctrine, devint son kiaya, son vicaire et l'apôtre de ses théories religieuses. Bœrekludjé-Moustafa (tel était le nom de ce fougueux sectaire) [2] se proclama dès ce moment père et seigneur spirituel, et reçut, en cette qualité, de ses partisans le nom de Dedé-Sultan. Bedreddin fut aussi puissamment secondé par un juif apostat du nom de Torlak Hou-Kemali, ou Kemali-Houbdin [3]. Ce juif se mit à la tête des derwischs qui parcouraient alors l'Asie, divisés en bandes considérables et prêchant partout la doctrine nouvelle. Cette doctrine était basée sur les principes de l'égalité et de la pauvreté; elle enseignait en même temps la communauté de tous les biens, à l'exception des femmes. « Je me sers, disaient ces enthousiastes, de ta maison comme de la mienne, et tu te sers de mes habits, de mes armes, de mes chariots comme je me sers des tiens; les femmes sont seules exceptées. » Comme le but secret de Bedreddin et de ses initiés était d'établir leur domination en Europe et en Asie, il était nécessaire de gagner aussi les chrétiens, et surtout les Grecs, dont l'empereur vivait en bonne intelligence avec le sultan.

[1] Anciennement Μελαινα, aujourd'hui Karabouroun. Le nom du mont Stylarios ne se trouve que dans Ducas.

[2] Ducas. Περκλιζια Μουςαφα.

[3] Dans Seadeddin, Houbdin-Kemal. Bratutti ayant pris le *Bin* pour un *In*, écrit Huddin pour Houbdin.

Pour atteindre ce résultat, les derwischs déclarèrent que celui qui nierait que les chrétiens adorassent Dieu, était lui-même impie, et ils accueillirent, comme des anges envoyés par le ciel, les chrétiens qui vinrent se joindre à eux. Bœrekludjé-Moustafa envoya quelques-uns de ses disciples dans l'île de Khios pour faire des prosélytes parmi les magistrats et le clergé de cette île. Deux de ces envoyés allèrent, la tête découverte et les pieds enveloppés dans un morceau de drap, visiter un célèbre anachorète de l'île de Crète qui se trouvait alors à Khios, dans le monastère de Tourlotas. « Je suis, lui dit un des deux émissaires, anachorète comme toi, j'adore le même Dieu que toi, et je viens te voir pendant la nuit en marchant à pied sec sur la mer. » L'anachorète grec voulut bien se laisser persuader, et il assura à l'historien Ducas que Bœrekludjé, dont il avait autrefois partagé la vie contemplative dans l'île de Samos, traversait maintenant la mer à pied sec pour venir, pendant la nuit, s'entretenir avec lui [1].

Dès que Mohammed fut instruit du complot, il donna à Sisman, fils du roi de Servie et gouverneur de Saroukhan, l'ordre de marcher contre les audacieux sectaires. Sisman s'étant engagé dans les défilés du mont Stylarios, que défendaient six mille conjurés, fut massacré avec tous ses soldats [XVII]; ainsi périt sous les coups d'une horde de renégats musulmans un chrétien qui avait lui-même abjuré la religion de ses pères. Ce succès redoubla l'audace de la secte et lui acquit une foule de nouveaux prosélytes. Les apôtres de l'é-

[1] Ducas, XXI, p. 62.



galité s'enhardirent au point de proscrire certains usages consacrés par les ordonnances des sultans et par les lois de l'islamisme, et de s'assimiler, sous plusieurs rapports, aux chrétiens. Entre autres réformes, ils décidèrent qu'ils ne s'habilleraient plus que d'un seul vêtement fait d'une même étoffe, et qu'ils iraient tête nue. Ils différaient en cela des peuples de l'Europe qui. d'après les Grecs et les Romains, considéraient l'usage de se couvrir le front comme un signe de liberté. Bœrekludjé résolut aussi de s'attacher plus aux chrétiens qu'aux musulmans, ce qui constituait une monstrueuse hérésie et prouvait le peu de cas que ces fanatiques faisaient des préceptes du Coran. Justement alarmé de leurs innovations subversives et plus encore de leurs progrès, Mohammed ordonna à Alibeg, récemment nommé gouverneur de Saroukhan et d'Aïdin, d'attaquer les rebelles avec toutes les forces qu'il pourrait réunir dans le territoire de ces deux provinces. Alibeg ne fut pas plus heureux que Sisman, car il fut complètement battu, et ne parvint qu'avec peine à gagner Magnésie avec un petit nombre de ses soldats. Cette nouvelle défaite imposait à Mohammed l'obligation de prendre des mesures rigoureuses; en conséquence il chargea son fils Mourad, à peine âgé de douze ans [XVIII], d'anéantir la secte enthousiaste avec les forces réunies des provinces européennes et asiatiques. Ce prince, auquel son père avait, malgré son jeune âge. confié le gouvernement d'Amassia, partit, accompagné de son vizir Bayezid-Pascha [XIX], et franchit les défilés qui le séparaient des factieux. Tout ce qu'il

rencontra sur son passage tomba sous le fer de ses soldats, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin une bataille décisive se livra près du mont Stylarios, siége principal de la puissance de Bœrekludjé. Après une défense digne d'un meilleur sort, Moustafa et tous ceux qui avaient survécu à cette sanglante journée furent faits prisonniers et conduits à Ephèse. En vain on employa les moyens les plus violens pour faire rentrer le chef captif dans le sein de l'islamisme; les tortures les plus affreuses ne firent que l'affermir dans la religion nouvelle qu'il avait prêchée. On le conduisit crucifié [1], sur un chameau, à travers la ville, et tous ceux de ses disciples qui refusèrent d'abjurer leur croyance furent massacrés sous ses yeux. Ils se précipitaient au devant des poignards en s'écriant: « Père sultan, reçois-nous dans ton royaume [2]; » scellant ainsi de leur sang leur conviction religieuse et leur attachement à leur maître qui mourait devant eux. Bien que la mort de Moustafa eût brisé la puissance de son parti, le bruit courut encore long-temps parmi ceux qui lui avaient survécu qu'il n'avait pas quitté la terre. L'anachorète de l'île de Crète dit à l'historien Ducas qu'il avait la certitude que Bœrekludjé-Moustafa vivait toujours à Samos, où il s'était retiré pour recommencer sa vie ascétique [3].

Après le supplice et la mort de Moustafa, Bayezid-

[1] Il fut cloué sur une longue planche, les bras et les jambes écartés.

[2] Ducas, XXI, p. 63. Τετε Σουλταν ἐρης, c'est-à-dire Dedé Sultan Irisch. Le mot *Irisch* est l'impératif du verbe *Irischmek* (*faire parvenir*).

[3] Ducas, XXI.

Pascha conduisit l'armée du prince Mourad contre l'allié des sectaires, le juif Torlak Kemal, qui fut battu à Magnésie avec près de trois mille derwischs, et pendu en même temps que le plus fidèle de ses disciples [1].

Dès lors, les populations des provinces d'Asie furent rendues à leur culte primitif; mais, en Europe, une troisième division de cette triple secte subsistait encore et se recrutait dans les forêts du Balkan, où Bedreddin Simawnaoghli, la cause première de tant de désordres et de sang versé, propageait la doctrine que Bœrekludjé et Torlak s'étaient chargés de répandre en Asie. Tous ceux qui, pendant la domination de Mousa et lorsque Bedreddin était encore juge de l'armée, avaient obtenu par son entremise des pensions et des fiefs, vinrent se ranger sous les drapeaux du dernier chef des factieux. Mourad et Bayezid passèrent le Bosphore, et Bedreddin fut vaincu près de Serès. Fait prisonnier, il fut pendu comme rebelle, d'après un fetwa [xx] rendu par Mewlana Saïd, légiste persan de Hérat [xxi], et disciple du célèbre Teftazani. Le châtiment rigoureux infligé à Bedreddin dut effrayer d'autant plus le peuple, que cet insurgé avait été revêtu de la plus haute dignité législative, et qu'il avait déployé dans des ouvrages, considérés encore aujourd'hui comme classiques [2], de profondes connaissances en matière de législation.

[1] Neschri, f. 160. Idris; Bratutti écrit par erreur *Samavina* au lieu de *Simawna*.

[2] Neschri, f. 160. Seadeddin dans Bratutti, p. 365. Idris, 26. Ali, Solakzadé; Aschikpaschazadé, dans le manuscrit du Vatican, p. 200.

La révolte de Bœrekludjé-Moustafa est, à l'exception de celle des Wehhabis, qui a eu lieu de nos jours, la seule, dans les annales de l'empire ottoman, qui soit née d'une innovation religieuse; elle est aussi la seule, dans l'histoire moderne de l'Orient, qui ait eu des moines pour chefs et pour adhérens. Toutefois, l'histoire du khalifat offre plusieurs exemples de révolutions politiques en connexion intime avec des révolutions religieuses; mais c'étaient alors toutes les classes du peuple qui coopéraient au renversement du trône et de l'autel, et non pas seulement des moines, car ces derniers n'étaient pas à cette époque en assez grand nombre. Les Kharedjites qui organisèrent la première rébellion du temps des khalifes, ne refusaient pas de s'incliner devant la majesté du khalifat, qu'ils considéraient comme l'ombre de Dieu sur la terre, mais seulement devant la personne du prince, attendu qu'ils voulaient reconnaître pour khalife légitime un autre que celui qui occupait le trône. Au deuxième siècle de l'hégire, Rawendi et Mokannaa répandirent leurs hérésies le glaive à la main dans le Khorassan. Le premier enseignait, d'après les dogmes indiens, la croyance à la métempsycose; le second, s'appuyant sur le Zend persan, qu'il interprétait faussement, prêchait le libertinage; aussi ses partisans étaient-ils désignés sous les diverses dénominations de Zendiké (*esprits-forts, libertins*), de Mobeïyesé (nom tiré de leurs vêtemens blancs), et de Mohammeré (allusion à leur ceinture rouge). Vers la fin du même siècle, Babek enseignait la liberté, l'égalité et la communauté des

biens, même celle des femmes ; ceux qui professaient cette doctrine s'appelaient Khourremiyé (*les joyeux*). Pendant la période comprise entre la moitié du troisième siècle de l'hidjret et la moitié du quatrième, les Karmates ébranlèrent les fondemens de l'islamisme, et menacèrent de renverser le trône, ainsi qu'ils avaient fait de la pierre noire de la Kaaba [1] ; de nos jours, les Wehhabis ont, à l'imitation de cette secte, essayé d'anéantir les dogmes de la doctrine du Prophète dans le pays même qui fut son berceau. Peu de temps après la tentative des Karmates, Hasan-Sabbah, tout en feignant de n'avoir d'autre but que de soutenir les droits des Fatimites contre les khalifes abbassides, conçut et exécuta le projet d'une association secrète qui devait jeter l'effroi dans tout le monde musulman. Cette association était celle des Ismaïlites ou Batenites, c'est-à-dire *les initiés*. La doctrine de Hasan-Sabbah se réduisait pour l'initié du septième degré à ce seul dogme : Ne rien croire et tout oser. L'ordre des Assassins fit, pendant cent soixante-onze ans [2], trembler tous les peuples depuis le Khorassan jusqu'à la Syrie et à l'Égypte, menaçant du fond de ses châteaux non seulement le royaume que Hasan avait choisi pour siége de sa puissance [3], mais même les États les plus éloignés ; levant de préférence le poignard sur les rois et leurs mi-

1 Voyez *Histoire de l'ordre des Assassins, d'après les sources de l'histoire du khalifat*, l. I, traduction française.

2 La dynastie des Ismaïlites dura cent soixante-onze ans.

3 Le siège principal de l'ordre des Assassins et la résidence de Hasan-Sabbah était le château d'Alamuot (*nid de vautour*).

nistres, comme étant par leur naissance et leur position les défenseurs naturels des intérêts spirituels et temporels des nations; prêchant partout et publiquement l'impiété et le meurtre [xxii]. Enfin, après avoir inondé de sang la terre d'Asie, cette secte fut foudroyée par l'anathême des légistes et détruite par le glaive de Holakou et de Bibar, qui rasèrent ses châteaux-forts du Kouhistan et de la Syrie. Il en subsista encore quelques restes qui pratiquèrent pendant un certain temps les sanguinaires préceptes de Hasan-Sabbah, mais Timour les atteignit de son bras de fer et les anéantit pour jamais [1]. De toutes les associations politiques et religieuses que nous venons d'énumérer, il n'en est aucune dans laquelle nous voyions les moines jouer un rôle aussi important que celui que Bedreddin fit jouer à Bœrekludjé-Moustafa et aux trois mille derwischs de Torlak [2]. La révolte des Mages sous le commandement de Kobad, dans l'histoire de l'ancienne Perse, peut seule nous donner une idée juste de ce que fut l'insurrection de Bedreddin, bien qu'à la vérité cette dernière ne soit qu'une faible parodie de celle qui ensanglanta le royaume persan. Le mage Mazdek, homme entreprenant, proclama, dans le pays le plus despotiquement gouverné, les principes de la liberté, de l'égalité et de la communauté des biens. L'incendie allumé par ces principes se propagea avec

[1] Cherefeddin.

[2] D'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, ce ne furent pas seulement des Sofis, mais encore des Danischmends, c'est-à-dire des étudians de théologie et de jurisprudence. Voyez aussi Loutfi, p. 40.

rapidité et gagna de proche en proche toutes les provinces de Perse, jusqu'à ce que Khosroës-Nouschirwan l'eut éteint dans le sang de quarante mille mages. L'empire ottoman d'Asie et d'Europe fut délivré d'un danger de même nature, quoique moins effrayant, par la mort de Bœrekludjé, de Torlak et de Bedreddin.

A peine Bœrekludjé-Moustafa eut-il expié par le supplice son crime de lèse-majesté, qu'un autre Moustafa tenta d'usurper l'autorité souveraine, sinon avec plus de succès, du moins, suivant toute apparence, avec plus de droits. Tous les historiens ottomans, à l'exception de Neschri, ne parlent de cette audacieuse entreprise qu'incidemment au règne de Mohammed Ier. Ils en nomment généralement le héros Dœzmé-Moustafa (*le faux Moustafa*), parce qu'il disait être le fils de Bayezid, qui avait disparu à la bataille d'Angora, et auquel le trône revenait de droit, à l'exclusion de Mohammed. Les Byzantins, au contraire, affirment que Dœzmé-Moustafa était réellement le fils de Bayezid et le frère aîné de Mohammed [1]. Mais l'impartialité des uns et des autres peut être révoquée en doute. Les historiens ottomans en effet, malgré les droits des autres fils de Bayezid au trône de leur père, ne reconnaissent pour successeur légitime de ce souverain que celui qui a régné le dernier; en conséquence, ils décident toujours en faveur de Mohammed et accusent Moustafa d'imposture. Quant aux Byzantins,

[1] *Mustafas unus e numero filiorum Bajazitis.* Chalcond., p. 64. *Verum tamen eum fuisse Bajazitis genuinum filium verissimum erat.* Ducas, XXVII, p. 101.

adoptant l'opinion la plus conforme aux intérêts de l'empereur, ils ont dû chercher à prouver l'évidence des droits du prétendant qu'il était de la politique grecque de secourir. Malgré les doutes qui résultent de la position exceptionnelle des écrivains des deux nations, l'historien impartial doit, après mûre réflexion, faire pencher la balance en faveur de Moustafa ; et voici sur quoi se fonde notre opinion. D'abord Timour, après la bataille d'Angora, donna l'ordre de chercher soigneusement les corps des fils de Bayezid qui auraient péri dans la mêlée ; or celui de Moustafa ne fut point retrouvé, et rien même ne put faire soupçonner que ce prince eût succombé. En second lieu, l'engagement pris dans la suite, par Mohammed, de payer à l'empereur grec une pension annuelle pour retenir auprès de lui le prétendant vaincu, prouve que lui-même ne doutait pas que Moustafa ne fût son frère. En troisième lieu, il est constant que l'armée du prétendant n'était pas absolument composée, ainsi que l'affirment plusieurs historiens, de gens de basse extraction, et qu'on y comptait quelques grands de l'empire, tels que Djouneïd, les fils du beglerbeg Timourtasch et d'Ewrenos ; si Moustafa n'eût pas été réellement le fils de Bayezid, des personnages aussi éminens lui auraient-ils prêté l'appui de leurs conseils et de leur valeur ? Enfin le témoignage de Neschri milite en faveur de notre opinion, et ce témoignage a plus de poids, à lui seul, que celui de tous les historiographes qui ont écrit après lui [xxiii]. Quoiqu'il en soit, Moustafa, le frère véritable ou supposé de Moham-

med, s'annonça en Europe comme le seul héritier légitime du trône de l'empire ottoman. Appuyé par Myrtsché, prince de Valachie, et par Djouneïd, gouverneur de Nicopolis, et ancien maître d'Ephèse et de Smyrne, Djouneïd deux fois rebelle et deux fois gracié, le prétendant passa le Balkan et pénétra en Thessalie. Mohammed se porta à marches forcées à sa rencontre, l'atteignit près de Salonique et le vainquit en bataille rangée [1]. Moustafa et Djouneïd parvinrent, avec quelques personnes de leur suite, à échapper au carnage et se jetèrent dans Salonique, dont le gouverneur, Démétrius Lascaris Léontarios, leur promit protection et sûreté. Mohammed ayant sommé le commandant grec de lui livrer les fugitifs, ce dernier répondit qu'il était le serviteur de Mohammed aussi bien que celui de l'empereur, parce que le sultan vénérait l'empereur comme un père; que néanmoins il ne livrerait pas, sans y être autorisé par son maître, un homme qui s'était réfugié chez lui, cet homme fût-il le dernier des esclaves; qu'à plus forte raison il ne se permettrait pas une pareille violation des droits de l'hospitalité à l'égard d'un prince du sang, frère de Mohammed. Léontarios promit cependant qu'il demanderait à l'empereur ses ordres à ce sujet. Mais le sultan ne voulut pas se contenter de la promesse du gouverneur; il s'adressa lui-même à Manuel et lui fit la demande qu'il avait inutilement faite à Léontarios. L'empereur lui répondit qu'il ne livrerait jamais des fugitifs qui seraient venus chercher un asile sur son

[1] Ducas, XXII, p. 65. Chalcond., IV, p. 65.

territoire, une telle action n'étant pas digne d'un prince loyal. Il faisait observer que, si son propre frère se réfugiait chez le sultan, celui-ci ne pourrait le livrer sans violer le droit d'asile. Il ajoutait toutefois que, comme Mohammed avait reconnu dans le dernier traité son autorité paternelle, il lui jurait par la Sainte-Trinité que tant qu'il serait sur le trône de l'empire de Byzance, ni Moustafa, ni Djouneïd, ne seraient mis en liberté; que seulement après la mort du sultan, il agirait suivant les circonstances. Léontarios reçut en même temps l'ordre d'embarquer le plus tôt possible sur une galère Moustafa et Djouneïd et de les conduire à Constantinople [1]. Lorsque cet ordre eut été exécuté, Mohammed s'engagea par écrit à payer annuellement la somme de trois cent mille aspres [xxiv] à titre de pension pour son frère, Djouneïd et leurs trente compagnons. Ce fut Theologos Corax, interprète de la cour de Manuel, qui passa ces conventions avec Mohammed. Ce Grec, pendant la guerre de Timour contre Bayezid, avait été un des administrateurs de Philadelphie, sa ville natale. Corax y avait acquis une triste célébrité pour avoir livré plusieurs des plus notables citoyens de cette place au farouche conquérant qui, attendu qu'ils ne pouvaient payer la contribution exigée, les condamna au supplice du feu. Plus tard, il sut si bien gagner la faveur de Mohammed et de son vizir Bayezid-Pascha, qu'il fut souvent admis à l'honneur de s'asseoir à leur table, et qu'il termina à la

[1] Ducas, XXII, p. 66 et 67.

satisfaction de son maître les négociations les plus délicates. Il fut, pour cette raison, nommé ambassadeur général de l'empereur [1]. Cependant ni son habileté diplomatique, ni les services qu'il avait rendus à l'État, ne purent empêcher qu'il ne fût soupçonné de sacrifier les intérêts de la cour de Byzance à ceux du sultan [2]. De peur qu'il ne réussît un jour à livrer Moustafa et Djouneïd à Mohammed, Manuel envoya les prisonniers de Constantinople à l'île de Lemnos, où ils furent enfermés et rigoureusement surveillés dans le couvent de la Sainte-Vierge [xxv].

Mohammed, pour punir le prince Myrtsché d'avoir aidé le prétendant dans sa tentative d'usurpation, envahit et ravagea la Valachie [3]. Désormais le sultan pouvait régner en maître absolu [4], car Moustafa était prisonnier de l'empereur de Constantinople, et il n'avait rien à redouter de Kasim. Ce dernier, frère de Mohammed, n'avait pas été exécuté conformément au principe établi par Bayezid pour assurer la tranquillité de l'empire. On s'était contenté de lui faire crever les yeux, et Mohammed lui avait assigné pour séjour et donné en apanage la ville d'Akhissar, voisine de

[1] Αποκρισιαριος καθολικος, titre aujourd'hui exclusivement réservé aux ambassadeurs espagnols.

[2] Ducas, XXII, p. 68. Sa duplicité lui fit généralement donner le nom de Thellogos Corax (Corbeau, orateur boueux).

[3] Ducas, XXII, p. 67.

[4] Ducas, XX, p. 54, parle de deux fils de Bayezid, dont l'un fut livré avec sa sœur Fatimé à Mohammed, et dont l'autre, qui, suivant Phranzes, s'appelait Joseph, fut baptisé et mourut peu de temps après dans la foi des chrétiens.

Kiwa. Sa sœur Fatimé, que Souleïman avait laissée, ainsi que Kasim, en qualité d'ôtage entre les mains de l'empereur grec, et que ce dernier s'était empressé de livrer à Mohammed, pour preuve de son amitié et de sa confiance, fut donnée en mariage à un sandjakbeg. Malgré la cruelle opération que Mohammed avait fait subir à son frère, il n'avait cependant pas étouffé dans son cœur tout sentiment de pitié; toutes les fois qu'il allait à Brousa, il faisait venir Kasim et sa sœur dans son palais et s'entretenait avec eux avec une bonté toute fraternelle [1].

Dans l'année où Manuel avait pris l'engagement de retenir Moustafa prisonnier, Mohammed fit part à l'empereur du désir qu'il avait de se rendre en Asie en passant par Constantinople. Les archontes conseillèrent à Manuel de saisir cette occasion pour s'emparer de sa personne; mais l'héritier de Constantin rejeta cet avis dicté par une politique déloyale, et donna un noble exemple du respect des droits sacrés de l'hospitalité. Il envoya Démétrius Léontarios, Isaak-Hasan et Manuel Cantacuzène, ainsi qu'un grand nombre d'archontes, à la rencontre du sultan, et les chargea de lui offrir des présens de sa part. Les députés reçurent Mohammed hors de la ville et l'accompagnèrent jusqu'aux rives du Bosphore, à l'endroit appelé la Double-Colonne (aujourd'hui Beschiktasch). Pendant tout le trajet, le sultan s'entretint avec Léontarios. Manuel et son fils le reçurent sur la galère impériale;

[1] Seadeddin dans Bratutti, p. 335. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. L'an 1402 est faussement indiqué par tous les historiens européens.



une autre galère magnifiquement ornée était réservée au souverain ottoman. Pendant que les deux navires se dirigeaient côte à côte sur Scutari (Chrysopolis), l'empereur et son hôte causaient amicalement et comme si aucune mésintelligence n'avait jamais régné entre la cour de Byzance et les descendans d'Osman. Lorsque Mohammed eut mis pied à terre sur la rive asiatique, il alla s'installer dans les tentes préparées pour lui. Durant tout le jour, les deux souverains se donnèrent réciproquement des témoignages d'amitié et de dévouement. Vers le soir, Mohammed monta à cheval pour se rendre à Nicomédie, et Manuel regagna son palais de Constantinople.

Au printemps suivant, le sultan retourna en Europe et rentra dans Andrinople en passant par Gallipoli. Instruit de son retour, l'empereur lui envoya de nouveau Léontarios pour le féliciter de son heureux voyage. Trois jours après, Mohammed tomba de cheval frappé d'apoplexie[1]. Sentant qu'il allait mourir, il fit appeler son fidèle vizir, Bayezid-Pascha, pour lui donner ses dernières instructions. Il le conjura de servir avec une fidélité inébranlable l'héritier de son sceptre, Mourad, qui, en ce moment, gouverneur d'Amassia, protégeait les frontières orientales de l'empire contre les invasions de Kara-Youlouk-Baïnderi, prince turcoman de la dynastie du Mouton-Blanc. Il le chargea aussi de placer ses deux enfans mineurs sous la protection et la tutelle de l'empereur

[1] Phrauzes, I, ch. 37 et 38.

grec, afin de les soustraire au sort que le nouveau souverain leur réservait peut-être. Ainsi, Mohammed enveloppait ses deux fils dans la même tendresse, et craignait, en mourant, que l'aîné, en montant sur le trône, n'imitât l'exemple de son grand-père, et celui que lui-même lui avait donné, et ne fît étrangler ses frères [1]. En effet, malgré toutes les belles qualités que les historiens byzantins eux-mêmes se sont plu à lui reconnaître, Mohammed avait eu la faiblesse de se conformer au principe adopté par les souverains ottomans. Il avait fait exécuter, par la main de Tersikœghli Saganos, le bourreau de Mousa, le fils de son frère Souleïman, que l'empereur de Byzance lui avait livré. Néanmoins la fille de Souleïman avait été épargnée, ainsi que son fils, auquel Mohammed avait donné des fiefs pour qu'il eût une existence digne de son rang [2].

Le lendemain du jour où il fut frappé d'apoplexie, Mohammed eut encore assez de force pour se montrer à l'armée qui le salua du cri ordinaire de bénédiction et d'amour (*alkisch*). Mais atteint, le jour suivant, d'une seconde attaque qui lui paralysa la langue, il mourut dans la soirée. Hezarfenn prétend qu'il succomba à une dyssenterie, et qu'avant il avait rêvé qu'on lui ôtait un plat, qui était devant lui, pour le donner à son fils Mourad. Cette opinion nous paraît assez fondée en raison. Quoi qu'il en soit, dès que le

[1] Ducas, XXII, p. 70.

[2] Aschikpaschazadé, dans le manuscrit de la Bibliothèque du Vatican, p. 185.

sultan eut rendu le dernier soupir, Ibrahim et Bayezid-Pascha, qui se trouvaient près de son lit de mort, résolurent de garder le secret sur cet important événement, jusqu'à ce que Mourad en fût instruit et qu'il eût pris possession du trône et fait son entrée à Brousa. Afin de presser son arrivée en Europe, Elwanbeg, premier écuyer-tranchant du sultan défunt, fut envoyé comme courrier à Amassia, siége de son gouvernement. En attendant, le conseil s'assembla régulièrement, comme du vivant de Mohammed, et l'on convint de faire passer en Asie une partie des troupes d'Europe dans le double but de diviser l'armée, au sein de laquelle auraient pu naître des partis disposés à embrasser la cause des autres fils de Mohammed, et de fournir à Mourad, à tout événement, les forces nécessaires pour soutenir ses légitimes prétentions. En conséquence, on fit publier, au nom du sultan, qu'une campagne en Asie avait été résolue, et l'on désigna comme point de réunion des troupes, Bigha, capitale du sandjak de Karasi. Une partie des janissaires et des sipahis eut ordre de se mettre, sans retard, en marche pour cette ville. Ils avaient déjà reçu la solde qu'on leur donnait en pareil cas, et ils se disposaient à partir, lorsqu'ils demandèrent à voir leur souverain avant de quitter l'Europe, pour se convaincre par leurs propres yeux qu'il était encore en vie. Ce fut en vain que les vizirs leur représentèrent que le moindre mouvement pouvait devenir funeste au malade, que le doute manifesté par eux sur son existence aggraverait son mal ; les soldats persistèrent dans leur de-

mande, et déclarèrent qu'ils ne partiraient pas sans avoir vu le sultan. Dans cette position critique, un des médecins de Mohammed, nommé Kourd-Ouzen, qui était dans le secret, imagina un expédient pour contenter l'armée, sans lui révéler la vérité. On revêtit le cadavre du sultan de tous les insignes du pouvoir, et on le plaça sur le trône dans un kœschké du séraï d'Andrinople où il était mort. Derrière le corps était assis un des quatre pages de l'intérieur du séraï [1], qui, les bras passés dans les manches de la pelisse d'Etat, faisait gesticuler le sultan comme s'il eût été vivant. On eut le soin de tenir fermées les fenêtres du kœschké, sous prétexte que d'après les déclarations des médecins l'air pourrait nuire au malade. Les janissaires et les sipahis défilèrent sous ses fenêtres, et purent, malgré la distance qui les séparait du palais, apercevoir derrière les vitres leur maître agitant les bras. Les vizirs, qui étaient au fait de cette supercherie, vinrent, comme d'ordinaire, présenter leurs hommages au sultan, et annoncèrent aux troupes qu'il allait mieux. Satisfaits de cette assurance, les soldats, qui avaient reçu l'ordre de passer en Asie, partirent aussitôt pour Bigha, en faisant retentir l'air de cris de joie. Par ce moyen, les vizirs tinrent cachée la mort de Mohammed pendant qua-

[1] Omnesque mors illius latebat, præter viros domesticos quatuor, Bayazetem et Hibraimum patricios sive veziros, duosque medicos. (Ducas, XXII, p. 71.) Aschikpaschazadé dit aussi que le secret de la mort de Mohammed fut gardé pendant quarante-un jours. (Manuscrit du Vatican, p. 206.)



rante-un jours. Enfin, Elwanbeg revint avec la nouvelle que le nouveau sultan avait quitté Amassia et était déjà à Brousa, où il avait pris possession du trône. Dès-lors le secret fut divulgué, et l'on proclama en même temps l'avènement de Mourad. L'ordre fut immédiatement donné à l'armée de se diriger sur Brousa, et d'y conduire les restes de Mohammed. Les raisons politiques les plus graves s'opposaient à ce que la mort de ce souverain fût connue à l'instant où elle avait eu lieu. Nous verrons la même nécessité se présenter plus d'une fois, c'est-à-dire les grands de l'empire obligés de cacher la mort du chef de l'Etat pour assurer à son successeur la possession paisible du trône, lorsque celui-ci se trouvait trop éloigné pour être immédiatement instruit de l'événement. Mais cette précaution devint inutile lorsque les princes héréditaires ne furent plus investis, du vivant de leur père, du gouvernement de provinces lointaines, et qu'enfermés dans le kafes (*cage*), c'est-à-dire dans le harem qui leur servait de prison, ils purent monter sur le trône sans avoir besoin de l'appui de l'armée et des satrapes d'Asie, et se débarrasser de leurs frères en leur envoyant le cordon.

Mohammed Ier, à l'exemple de ses prédécesseurs Mourad et Bayezid, avait, pendant son règne, embelli de mosquées les deux capitales de l'empire, Brousa et Andrinople. Peu de temps après son avènement, il acheva, dans la dernière de ces villes, la magnifique mosquée dont Souleïman avait jeté les premiers fondemens, et que Mousa n'avait élevée que jusqu'à la

hauteur des fenêtres. Cet édifice, bâti près des rives de la Marizza, sur la route de Philippopolis, est appelé Ouloudjami (*la grande mosquée*). Il présente quatre façades, dont chacune a cent quatre-vingts pieds de long [1]. Dans l'intérieur, on remarque neuf belles coupoles et cinq à l'extérieur. La mosquée n'a point de harem, c'est-à-dire de péristyle. Au levant et au couchant s'élèvent deux minarets, dont l'un a deux galeries à l'usage des religieux qui annoncent l'heure de la prière [2].

Mohammed termina aussi la vaste et magnifique mosquée commencée par son grand-père, Mourad Ier, à Brousa, et laissée inachevée par son père Bayezid-Yildirim. Chacun de ces trois sultans bâtit une mosquée particulière; mais, quant à celle de Brousa, il ne fallut pas moins que les efforts réunis de ces souverains et le sacrifice de sommes énormes pour en terminer la construction. Elle occupe un espace de cent pas carrés, dont chaque côté offre cinq divisions égales; elle est partagée en vingt-cinq compartimens de vingt pas carrés soutenus par quatre piliers. Vingt-quatre de ces compartimens sont recouverts d'une coupole [XXVI]; le vingt-cinquième, qui se trouve au centre de l'édifice, est ouvert par le haut et présente, à une hauteur considérable, au lieu d'une voûte, une immense fenêtre ronde de vingt pas de diamètre, à laquelle correspond, dans l'intérieur de la mosquée, un vaste bassin carré. C'est en ceci que la mosquée de

[1] *Voyages d'Ewlia*, t. III, f. 173.

[2] *La Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 8. Seadeddin dans Bratutti, p. 349.

Brousa se distingue de celles qui embellissent Constantinople et Andrinople. Aucune de ces dernières n'est éclairée par le haut, ni rafraîchie à l'intérieur par une eau limpide et sans cesse renouvelée. Une grille de fil de laiton couvrait autrefois l'espace ouvert, pour empêcher les oiseaux d'entrer dans la mosquée et d'y établir leurs nids. Quant au bassin, il était peuplé de dorades. Les sculptures de la chaire représentent des fleurs, des fruits, du feuillage, et jusqu'à des bordures de vêtemens délicatement brodées. De tous les temples saints de l'empire ottoman, la mosquée de Sinope était le seul qui contînt une chaire comparable à celle dont nous venons de parler. Dans le principe, les piliers étaient dorés depuis leur base jusqu'à hauteur d'homme; les murs étaient et sont encore couverts d'inscriptions qui toutes désignent les attributs de Dieu [XXVII]. Aux deux extrémités de la façade principale s'élèvent, sur des fondemens d'une solidité à toute épreuve, deux grands minarets séparés du corps de l'édifice. De la galerie supérieure de l'un d'eux s'élance à une grande hauteur un jet d'eau alimenté par les sources de l'Olympe; l'effet que produit cette construction hardie est inexprimable; et l'on ne saurait en donner une meilleure idée qu'en répétant ce qu'en dit Ewlia qui compare cette tour à une majestueuse colonne qui présente au ciel un immense bassin pour recevoir ses dons et lui offrir en retour le faible tribut de ses eaux [1].

[1] Ewlia, t. II, f. 256.

Dès que Mohammed eut achevé les deux grandes mosquées de Brousa et d'Andrinople, il entreprit, dans sa résidence d'Asie, la construction d'une nouvelle mosquée célèbre sous le nom de Yeschil-Imaret (*la fondation verte et bienfaisante*). Ce monument est, tant par la rareté des diverses espèces de marbre qu'on y a employées, que par la délicatesse des sculptures dont il fut enrichi, un des principaux ornemens de la ville de Brousa. La mosquée de Mohammed n'a point de parvis embelli de colonnes; elle est bâtie sur une simple terrasse en marbre blanc d'une certaine hauteur. Ses murs offrent à l'extérieur un aspect singulier; ils sont revêtus, sur toutes les façades, d'une mosaïque bizarre, composée de larges pièces de marbre carrées de couleur rouge, verte, bleue, grise, jaune, noire et blanche. Les fenêtres et la porte qui s'élève, avec ses ornemens, jusqu'au faîte de l'édifice, sont enchâssées dans des cadres de marbre rouge couverts d'inscriptions, sculptées avec tant d'art et si bien polies qu'il semble que les lettres soient coulées et non taillées [1]. Mais c'est surtout la porte de cette mosquée, véritable chef-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture orientales, qui mérite de fixer l'attention de l'artiste par la délicatesse et le goût exquis des ornemens dont elle est chargée. Trois ans et la somme de quarante mille ducats ont été employés [2] à l'achèvement de cette porte, afin qu'elle surpassât en magnificence celle de l'*Académie-Rouge* construite à

[1] Umblik auf einer Reise nach Brusa. (*Voyage à Brousa*), p. 36.

[2] Ewlia, p. 257.

Siwas par le sultan seldjoukide Alaeddin. A l'entrée de la mosquée et sous le chœur, au-dessus duquel s'élève la tribune du sultan, les yeux sont frappés de l'étrange lueur reflétée par la porcelaine persane, dont les murs sont revêtus. Ce manteau de porcelaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, simule deux grands rideaux verts avec une corbeille de fleurs au milieu. Les murailles de la mosquée sont, à l'intérieur, recouvertes, depuis leur base jusqu'à hauteur d'homme, de porcelaine bleue de Perse, sur laquelle se détachent en relief des inscriptions tirées du Coran et tracées en lettres d'argent [1]. Le mihrab, c'est-à-dire la niche où est déposé le Coran, est taillé dans du marbre rouge, et la richesse de ses sculptures [2] répond à la magnificence de la porte d'entrée qui se trouve en face. Les coupoles et les minarets étaient autrefois revêtus de porcelaine verte, ce qui les faisait briller au soleil de l'éclat de l'émeraude et donnait au monument l'aspect d'un palais de fées : c'est ce qui a valu à cette mosquée le nom de Yeschil-Imaret, c'est-à-dire *la fondation verte* [3].

A côté, s'élève le tombeau de Mohammed Ier, magnifique mausolée de forme octogone, placé au milieu d'un jardin enchanté. Les murs de ce monument sont encore aujourd'hui recouverts à l'extérieur comme à l'intérieur de porcelaine verte, et ses huit faces por-

[1] *Voyage à Brousa*, p. 38.

[2] *Ed il suo altare è una maraviglia del mondo et un spettacolo degl' uomini saggi et intelligenti.* Seadeddin dans Bratutti, p. 351.

[3] Ewlia, t. II, p. 256. *Djihannuma*, p. 657.

tent toujours huit passages du Coran inscrits en lettres d'argent sur un fond d'azur [xxviii]. Dans le voisinage de ces deux monumens, Mohammed Ier fonda une école et une cuisine pour les pauvres, et dota l'une et l'autre avec une munificence toute royale. Il affecta à l'entretien de ces deux fondations les terres fertiles du littoral du golfe de Nicomédie, terres situées près de villes qui, telles que Hereké, Ghebissé, Kartal et Pendik [1], avaient été conquises par les Ottomans, puis perdues par eux pendant la lutte des fils de Bayezid, et enfin reconquises par Oumourbeg et Timourtasch [2].

La mosquée verte de Mohammed est la preuve matérielle et durable de la piété et de l'amour des arts qui ont distingué le règne de ce sultan ; elle restera pour toujours un des plus beaux modèles de la sculpture et de l'architecture sarrazines. C'est cet amour des arts et le goût dont il fit preuve dans toutes les constructions ordonnées par lui, qui ont valu, à Mohammed Ier, le surnom de Tschelebi (*Seigneur gracieux, plein de goût, le gentilhomme* [3]).

Mohammed qui, par ses fondations utiles et pieuses, a mérité d'être comparé à Alaeddin Ier, le célèbre sultan seldjoukide, rivalisa avec les sultans d'Égypte par ses largesses envers les chefs de la religion musulmane, et les adorateurs du Coran en général. Le

[1] Hereké est l'ancienne Ancyron; Ghebissé, l'ancienne Libyssa; Pendik, l'ancienne Pantichion.

[2] En 823 (1420). Idris, récit 27. Neschri, Ali, Solakzadé, Seadeddin.

[3] Le mot anglais *gentleman* traduit assez exactement le surnom de Tschelebi donné à Mohammed Ier.



premier parmi les souverains ottomans, il envoya, par la caravane de pélerins qui se rend tous les ans de Constantinople à la Mecque et à Médine, par l'Asie-Mineure et la Syrie, une somme en or appelée *la sourré*, pour être distribuée aux indigens de ces saintes villes de l'Islamisme. Un commissaire nommé à cet effet était chargé de remettre cette somme, avec une lettre du sultan, au schérif de la Mecque. Le présent n'était pas à cette époque aussi considérable qu'il le fut par la suite, ni la cérémonie dans laquelle on remettait la sourré au commissaire, aussi solennelle. Cet usage ne date pas, ainsi que l'assurent plusieurs historiens, du règne de Selim Ier, le conquérant de l'Égypte; il remonte à celui de Mohammed Ier [XXIX]. C'est à la même époque qu'il faut fixer l'origine des demi-fiefs de la Roumilie dont les possesseurs ne payaient au sultan que la moitié des impôts prélevés sur les autres concessions de même nature. Mohammed institua aussitôt après son avènement au trône ces fiefs, qui, du reste, sont restreints à la seule province de Roumilie. Il eut pour but, en les créant, de récompenser dignement ceux de ses vassaux qui, pendant la domination passagère de Souleïman et de Mousa, étaient restés fidèles à sa cause et avaient puissamment contribué à le faire triompher de ses rivaux. Or, comme les habitans de la Roumilie étaient les seuls qui pussent revendiquer le mérite de cette fidélité, l'institution des demi-fiefs ne s'étendit pas au-delà de leur pays [1].

[1] Ali, p. 40.



C'est à proprement parler pendant le règne de Mohammed Tschelebi que le goût de la littérature et de la poésie prit naissance, et que la culture en devint plus générale ; bien que certains historiens européens [1] aient prétendu que les Turcs n'eurent point de littérature avant Mohammed II, les annales de l'empire ottoman prouvent qu'il en existait une sous Mohammed Ier ; on y voit mentionnés, dès cette époque, les légistes, les scheïkhs et les poëtes les plus éminens. Cette nomenclature est d'ordinaire placée, dans les historiens nationaux, immédiatement après celle des vizirs et des émirs qui se sont distingués dans le conseil ou à la guerre. Sous les sultans successeurs de Mohammed, les astronomes, les mathématiciens et les médecins sont signalés comme les poëtes par les chroniqueurs nationaux ; plus tard, les calligraphes et les musiciens ne sont pas oubliés. Les biographies des savans et des artistes, l'appréciation de leurs œuvres, forment une branche spéciale de la littérature ottomane. Les actions et les destinées des vizirs et des émirs fourniront peut-être un jour à un Plutarque turc une ample matière, s'il parvient à se procurer les sources qui existent [xxx] ; mais quant à nous, qui écrivons l'histoire de l'empire ottoman, nous ne pouvons citer que quelques noms célèbres parmi le grand nombre de ceux qui mériteraient une mention particulière.

Quoiqu'il soit peut-être plus naturel de mentionner

[1] Gibbon et Schlözer.



les généraux et les vizirs au fur et à mesure des événemens préparés par leurs conseils ou accomplis par leur valeur, nous croyons néanmoins que les faits historiques qui se rattachent spécialement à la destinée de ces personnages, doivent quelquefois être réunis en un tableau général des hommes d'État et des guerriers de tout un règne. Cette méthode permet au lecteur d'embrasser d'un coup-d'œil la nomenclature des célébrités politiques et militaires d'une époque, ce qui lui serait difficile, si les noms des hommes illustres se trouvaient disséminés dans le récit d'un règne. C'est au surplus le système des historiens ottomans.

Nous ne pouvons parler des vizirs de Mohammed Ier sans faire remarquer que le troisième vizir de la famille des Tschendereli, Ibrahim-Pascha, fils d'Ali-Pascha, cité par tous les chroniqueurs turcs comme grand-vizir de Mohammed et comme ayant conservé la même dignité pendant huit ans à la cour de Mourad II, n'est pour ainsi dire pas nommé par ces auteurs pendant toute la durée du règne du premier de ces sultans. Il n'est question de lui que deux fois; la première, avant la fin de l'interrègne, lorsqu'envoyé par Mousa auprès de l'empereur de Constantinople, il abandonna la cause de son maître pour se rendre à Brousa [1]; la seconde, lorsqu'après la mort de Mohammed, il se concerta avec Bayezid-Pascha pour cacher cet événement à l'armée [xxxi]. Quant aux historiens byzantins, ils ne parlent que de Bayezid-Pascha qui, suivant eux, après avoir sauvé Mohammed du carnage

[1] Neschri, Idris, Ali, Seadeddin dans Bratutti, p. 313.

d'Angora et l'avoir arraché à mille dangers, devint son premier vizir et son confident, le défendit constamment contre ses nombreux ennemis, et fut chargé par lui, à son lit de mort, de veiller à l'exécution de ses dernières volontés. Mais le silence absolu des Byzantins sur Ibrahim-Pascha ne saurait affaiblir en rien le témoignage unanime des historiens ottomans qui ne reconnaissent que lui pour grand-vizir de Mohammed. Ce silence prouverait tout au plus qu'Ibrahim-Pascha était plus homme d'Etat que guerrier, et plus jaloux de la gloire modeste qui s'acquiert dans les conseils des princes que de celle qu'on recueille sur les champs de bataille. Si les Byzantins disent fort peu de chose d'Ibrahim-Pascha, en revanche ils parlent beaucoup de Bayezid-Pascha, mais ils le confondent souvent avec Sofi-Bayezid; gouverneur de Mohammed lorsqu'il n'avait que quinze ans. Sofi-Bayezid avait, de même que Bayezid-Pascha, accompagné le prince dans sa fuite de la plaine d'Angora jusqu'à Amassia, d'où plus tard il fut envoyé auprès de Timour en qualité d'ambassadeur. Les mêmes auteurs racontent sur Mohammed plusieurs anecdotes dont il est facile de démontrer l'absurdité. Ces erreurs proviennent de ce qu'ils prononçaient *Kirischdji* le surnom de Kurischdji (*le lutteur*) donné à Mohammed, et qu'ils transformaient ainsi ce sultan en un faiseur de cordes ou d'arcs. La confusion règne dans tous ces auteurs. Ainsi, d'après Chalcondyle, le compagnon de Mohammed dans sa fuite était un faiseur de cordes [1]; à en croire Phranzes

[1] Χορδίνης, Chalcond. ed. Lut. p. 95, Χορδοποιου.



ce fut un faiseur d'arcs [1]. Ducas enfin prétend que Bayezid-Pascha se sauva, déguisé en derwisch, avec le jeune Mohammed, et fut réduit à mendier sur la route d'Angora à Amassia; il ajoute qu'un jour, pendant leur fuite, le prince ne pouvant plus marcher à cause de son extrême fatigue et des douleurs qu'il éprouvait aux pieds, Bayezid-Pascha le porta sur son dos [2], et que ce fut pour le récompenser de son dévouement dans cette circonstance que Mohammed lui confia le poste de grand-vizir et lui laissa un pouvoir illimité pendant toute la durée de son règne [3].

Le troisième vizir de Mohammed, après Ibrahim-Pascha, qui avait le titre de grand-vizir, et Bayezid-Pascha, qui n'avait que celui de général, était Aïwas ou Elias-Pascha. Ce vaillant guerrier, pour prix du talent et du courage qu'il déploya en défendant la ville de Brousa contre le prince de Karamanie, avait été élevé du grade de soubaschi, ou colonel des sipahis, à la dignité de vizir.

La gloire attachée aux noms de Mikhaloghli, d'Ewrenos et de Timourtasch, s'était transmise à leurs descendans, qui, depuis les règnes d'Ourkhan et de Mourad Ier, avaient tous occupé, par droit d'héritage, les premiers emplois de l'armée. Ils avaient d'abord embrassé la cause de Souleïman, de Mousa et d'Isa, et prolongé, par là, la durée de l'interrègne; mais ils y mirent fin en passant sous les drapeaux de Mohammed.

[1] Μετα τινος τεχνητου τοξοποιου. Phranzes, I, 29.

[2] ὢς ὀνος λιβυτικος.

[3] Ducas, XXII, p. 70.

Mikhaloghli, chef héréditaire des akindjis[1], suivit Souleïman dans sa fuite vers l'Europe avec l'aga des janissaires, Hasan, et le beglerbeg de Roumilie, Ewrenos. Quelque temps après, il abandonna Souleïman pour offrir ses services à Mohammed. Son fils, Mohammedbeg, resta fidèle à Mousa, dont il avait entrepris de soutenir les droits, et fut, après la dernière défaite de ce prince, jeté en prison à Tokat[2]. Un second fils de Mikhaloghli, nommé Yakhschibeg, était émir de la karawane de Roumilie[3]. Quant à Ewrenos et à ses cinq fils, que Chalcondyle[4] désigne tous par leurs noms, ils combattirent dans l'armée de Mohammed, après avoir essayé de frayer à Mousa le chemin du trône. Enfin Timourtasch, beglerbeg d'Anatolie, fait prisonnier à la bataille d'Angora, offrit, après la mort de Bayezid, au prince Isa l'appui de ses conseils et de son bras. Nous aurons plus tard occasion de parler de ses fils.

Si des vizirs de Mohammed, dont nous venons de faire l'énumération, nous passons aux écrivains les plus renommés du règne de ce sultan, nous trouverons au premier rang Sinan Scheïkhi de Kermian, médecin de Mohammed. Sinan s'est immortalisé par son poëme de *Khosrew et Schirin*. Un autre médecin du sultan, Kourt Ouzoun, natif du Kurdistan, a pris

[1] Ducas (XXIII, p. 75) explique très-bien le sens du mot *akin* (coureur): Προς ἐπιδρομην ὁ καλειται κατα των αυτων γλωτταν Ακκην.

[2] Ali, p. 53.

[3] Ali, p. 54.

[4] Chalcond. l. IV, p. 56, éd. de Bâle.

place dans les annales de l'empire ottoman par l'expédient qu'il imagina pour cacher à l'armée la mort du souverain. Au nombre des hommes remarquables qui vivaient à la cour de Mohammed Ier, il faut citer encore Sofi-Bayezid, son ancien gouverneur; le Syrien Arabschah, qui devint professeur de ses fils, après l'avoir été des enfans de Timour, auquel on doit une histoire de Timour très-connue en Europe et en Orient. Arabschah écrivit plusieurs autres ouvrages jusqu'à ce jour ignorés des orientalistes européens [XXXII]. Fazloullah, juge de Ghebissé, dont nous avons raconté plus haut la mission diplomatique près de l'empereur Manuel, fit construire, dans la ville qui contient les cendres d'Annibal, une mosquée et un couvent de derwischs, et fut enfin élevé, en récompense de ses services, à la dignité de pascha [XXXIII]. D'autres légistes non moins distingués que Fazloullah brillèrent sous le règne de Mohammed Ier. Parmi eux, nous citerons d'abord Mouhiyeddin Kafiedji, le premier philologue renommé, polymathe et polygraphe de l'empire. Souyouti, son disciple, est le dernier grand écrivain de la littérature arabe en Égypte : il laissa à sa mort près de cinq cents ouvrages sous les titres les plus grotesques. A l'époque où il suivait les cours de grammaire de Mouhiyeddin Kafiedji [1], Souyouti demanda un jour à son professeur le nombre des ouvrages qu'il avait composés; Mouhiyeddin lui répondit qu'il ne pouvait le savoir, ayant oublié non seulement

[1] *Kafiedji* signifie *le professeur du kafié*. Le kafié est un ouvrage syntaxique qui jouit d'une réputation méritée.

le contenu, mais même le titre de plusieurs [xxxiv]. Après ce savant illustre, il faut citer Yakoub-le-Noir et Yakoub-le-Jaune, tous deux nés en Karamanie, tous deux auteurs de plusieurs traités exégétiques et de commentaires sur la législation [xxxv]; puis Haïdar, de Hérat, et Fakhreddin-al-Adjemi, le Persan. Le premier est célèbre par ses commentaires sur le Coran, par sa rhétorique, et son ouvrage sur les successions; le second est moins renommé pour ses écrits que pour son fanatisme et le désintéressement qu'il montra en refusant toute augmentation de traitement dans ses fonctions de moufti. Fakhreddin s'est encore, sous le règne de Mourad II, fait remarquer par son intolérance et son aveugle fanatisme [xxxvi].

Outre le grand-scheïkh Bokhari [1], le gendre de Bayezid-Yildirim, qui joua un rôle important lors de la prise de Brousa par les Tatares, et dont nous aurons encore plusieurs fois l'occasion de parler, outre le scheïkh Bedreddin-Simawna, aussi célèbre par ses intrigues politiques, par sa révolte et son supplice, que par ses ouvrages mystiques, trois disciples du scheïkh Seïneddin-Ghazi [xxxvii] ont acquis, pendant le règne de Mohammed Ier, dans trois villes de l'empire ottoman, une gloire durable et méritée. Les tombeaux de ces hommes pieux sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des pèlerins. Le premier de ces trois scheïkhs est Abdallatif-Mokkadesi, natif de Jérusalem. Après avoir, dans le Khorassan, accompli son noviciat en se soumettant à plusieurs *erbaïn*

[1] Ce religieux est aussi connu sous le nom d'Émir-Sultan.



(exercices ascétiques de quarante jours), après avoir renoncé à toutes les idées mondaines, sur les tombeaux des grands philosophes mystiques Sadreddin, Mewlana-Djelaleddin et Tebrizi, que renferme la ville de Koniah, Abdallatif-Mokkadesi composa un ouvrage mystique dans lequel il déploya toute son érudition, et se fixa ensuite à Brousa [xxxviii]. Le second est le scheïkh Abdorrahim de Mersifoun, qui, sorti des écoles du célèbre Seïneddin-Ghazi et de Schehabeddin-Sehrwerdi, sollicita de ce dernier l'autorisation de faire un cours public sur ses ouvrages. Schehabeddin lui fit cette réponse flatteuse : « Je t'envoie dans le pays de Roum pour y allumer le feu de l'amour céleste [xxxix]. » Enfin, le troisième des religieux dont nous avons parlé est Pir-Elias d'Amassia, que Timour avait envoyé à Schirwan. De retour dans sa patrie, il se fit une grande réputation de sainteté. Mohammed fit élever sur son tombeau, qui se trouve à Sewadiyé, aux environs d'Amassia, un magnifique mausolée [xl], moins sans doute par respect pour la mémoire d'Elias que dans l'intention d'être agréable à son oncle et héritier spirituel, le scheïkh Hosameddin-Gumischlioghli. Ce dernier ayant un jour reçu la visite de Souleïman, de Mousa et de Mohammed, fils de Bayezid, avait prédit à Mohammed sa destinée future, et se prosternant devant lui, quoiqu'il fût le plus jeune, il le supplia de veiller avec le même zèle à la prospérité de l'empire [1] et à la propagation de la sainte foi du Prophète.

[1] Schakaïk, Ali, p. 68. Seadeddin.

Parmi les poëtes les plus distingués du règne de Mohammed Ier, il faut citer en première ligne le médecin et habile oculiste Scheïkhi, de Kermian, dont nous avons parlé à la mort de Mohammed. Son mérite, mais bien plus encore les nombreux bienfaits dont le comblait le sultan, lui avaient suscité des ennemis qui finirent, non par piller et s'approprier ses idées, ainsi que cela arrive communément aux grands poëtes, mais par s'en prendre à ses biens et à la vie des gens de sa maison. C'est cet acte de stupide violence qui inspira à Scheïkhi son *Livre des ânes*, dans lequel il raconte ce qui lui est arrivé et classe ses ennemis dans les différentes espèces d'ânes [XLI]. Le sultan, après avoir lu cet ouvrage, indemnisa largement le poëte de ses pertes et punit sévèrement les auteurs des scènes de pillage et de meurtre dont lui et les siens avaient été victimes. Scheïkhi ne commença qu'après la mort de Mohammed la traduction du poëme de *Khosrew et Schirin* [XLII], dont Nizami, le poëte romantique persan le plus renommé, est l'auteur. Dès qu'il en eut traduit un chant, il le présenta à Mourad II qui, par ses royales récompenses, prouva qu'il tenait à imiter l'exemple de son prédécesseur, et à s'annoncer comme un protecteur éclairé des arts. Malheureusement la mort surprit Scheïkhi avant qu'il eût terminé son œuvre. Elle fut achevée [XLIII] par son neveu Djemali, qui, poëte comme lui, remplissait les fonctions de secrétaire d'État [1] à la cour du prince de Kermian, dont il était l'ami et le confident. Djemali est

[1] Il fut defterdar et nischandji. Ali, Aschik-Tschelebi.

aussi connu pour avoir traduit quelques poésies élégiaques (*kassidé*), et on lui doit l'imitation d'une kassidé de Senayi; mais sa réputation se fonde surtout sur un poëme romantique [1] qu'il composa et dans lequel on trouve de grandes beautés. Noureddin, d'Akschehr, surnommé Ezheri [2] (*le Florissant*), et Djemili, du Turkestan [3], qui rimait dans le goût des anciens Turcs des poésies de langue djaghataï, sont moins célèbres que les poëtes que nous venons de nommer, et leurs productions ne sortent que rarement de la médiocrité. Le nom qui terminera cette nomenclature sera celui de Sehiri. Cet écrivain qui fut defterdar de Mohammed Ier pendant que ce prince était gouverneur d'Amassia, a des droits à la considération et à la reconnaissance de la nation turque, non pour avoir fait quelques faibles poésies, mais pour avoir inspiré, dès sa jeunesse, au sultan l'amour de la poésie et un zèle fervent pour les arts et les sciences.

[1] Aschik-Tschelebi, Ali. Le poëme romantique composé par Djemalizadé est le premier qui ait été écrit en langue turque; il a pour titre : *Khorschid et Ferroukhschad*, ce qui signifie *le soleil et le désir de la gaieté*.

[2] Ali, p. 69.

[3] *Ibid.*

LIVRE X.

Avènement de Mourad II. — Il triomphe de Moustafa avec le secours des Génois de Phocée. — Quatrième siége de Constantinople par les Turcs. — Moustafa et Djouneïd sont mis à mort. — Extermination des Turcomans dans l'Asie-Mineure. — Prise de Thessalonique. — Princes qui régnaient sur la Grèce à cette époque. — Guerres contre le prince de Karamanie et le roi de Hongrie. — Semendra est prise d'assaut. — Siége de Belgrade. — Campagne d'Hunyade. — Mourad abdique.

Mourad II n'avait pas encore dix-huit ans accomplis lorsqu'il monta sur le trône. Fils de Mohammed, le pouvoir suprême lui échut par droit de succession et sans qu'il l'eût acheté par le déshonneur ou par le crime, en livrant ses frères au supplice ou en les remettant entre les mains de l'empereur de Byzance. Ses deux frères aînés, qui avaient successivement gouverné à Amassia avant lui, étaient morts sous le règne même de Mohammed [1]; deux autres frères puînés périrent plus tard par la peste [1].

[1] Mourad était né en 806 (1403); il succéda à Mohammed Ier en 824 (1421), abdiqua en 847 (1443), remonta sur le trône en 842 (1444), abdiqua une seconde fois après la bataille de Warna; reprit quelque temps après la couronne, et régna sans interruption jusqu'en 855 (1451), époque à laquelle il mourut.



Le jour où Mourad II fit son entrée à Brousa, le grand-scheïkh Bokhari, gendre de Bayezid-Yildirim, lui ceignit l'épée royale [1] : les janissaires s'avancèrent hors de la ville à sa rencontre, et l'escortèrent jusqu'à son palais. Dès qu'il en eut pris possession, il s'occupa de rendre les derniers honneurs aux restes de son père; ils furent déposés en grande pompe dans le mausolée de la mosquée verte, et le nouveau sultan prescrivit un deuil général de huit jours [2]. Ces premiers devoirs remplis, Mourad II députa des ambassadeurs aux princes de Karamanie et de Mentesché, à Sigismond de Hongrie et à l'empereur Manuel, pour leur annoncer son avènement au trône [3], et renouveler les capitulations que son père avait signées avec eux [4].

Un traité de paix fut passé avec le prince de Karamanie [5], et Sigismond, qui avait vu peu de temps auparavant une partie de la Transylvanie ravagée par le fer et le feu, et les magistrats de Kronstadt emmenés en esclavage [6], conclut une trêve de cinq ans [7]. Avant l'arrivée des ambassadeurs de Mourad II à

[1] Ali, p. 70. Solakzadé, p. 35.

[2] Ducas, XXIII, p. 72.

[3] Dans la Collection des pièces d'État de Feridoun, se trouvent, sous le nº 65, une lettre que Djihanschah-Mirza écrivit à Mourad II à cette occasion pour le féliciter, et, sous le nº 66, la réponse du sultan.

[4] Ducas, XXIII.

[5] *Ibid.* Pacta per jusjurandum cum Caramano amicitia.

[6] Engel, *Histoire de la Hongrie*, II, p. 302.

[7] Schwandtner, t. I, p. 886; Pray de Windek, dans Catona, XII, p. 273, et Engel, *Histoire de la Valachie*, p. 165.

Constantinople, le Paléologue Lachynes et Theologos Corax étaient partis pour Brousa avec mission de demander l'exécution de la clause du testament de Mohammed, d'après laquelle son successeur devait livrer deux de ses frères à l'empereur ; ils étaient chargés de déclarer à Mourad qu'en cas de refus, Moustafa, le fils et héritier présomptif de Bayezid, serait mis en liberté, et proclamé maître de la Turquie d'Europe; ajoutant que l'Asie ne tarderait pas à le reconnaître aussi comme le seul souverain légitime. Mais le vizir Bayezid-Pascha répondit à ces envoyés, au nom et de la part du sultan : « Qu'il ne convenait pas et qu'il était contraire à la loi du Prophète que les fils des Musulmans fussent élevés chez les Giaours [1]; que son maître priait l'empereur de vouloir bien renoncer à cette tutelle, et d'entretenir avec lui des relations de bonne intelligence. »

A l'instant où Manuel connut cette réponse, et malgré la déplorable situation de son empire, ne calculant point les dangers auxquels il allait s'exposer volontairement en attirant sur lui la colère d'un ennemi redoutable, il envoya Démétrius Lascaris Léontarios avec dix galères bien armées dans l'île de Lemnos; Démétrius avait ordre de mettre en liberté Moustafa et son compagnon de fortune Djouneïd, et de les transporter en Europe. C'était un singulier hasard que celui qui appelait au secours de Moustafa le même Démétrius au-

[1] ὡς οὐκ ἐςὶ καλὸν Μουσουλμάνων παῖδας τρέφεσθαι παρὰ Καβουρίδων. Ducas, XXXIII, p. 74.

quel il avait dû la vie après la bataille de Thessalonique. Manuel, dans l'espoir de tirer de grands avantages de la dissension que sa politique cauteleuse allait jeter parmi les Turcs, imposa à Moustafa des conditions auxquelles celui-ci se soumit d'autant plus volontiers qu'il avait tout à gagner et rien à perdre. Il s'engagea, en cas de réussite, à rendre Gallipoli à l'empereur ; de plus toutes les villes situées au nord de Constantinople sur les bords de la Mer-Noire, jusqu'à la frontière de Valachie, et enfin toutes celles qui s'étendent au midi jusqu'à l'Erysos et jusqu'au mont Athos [1].

Aussitôt après que Moustafa eut signé et scellé par le serment ce honteux traité, Démétrius Lascaris le fit monter sur ses galères avec Djouneïd et ceux qui voulurent suivre la fortune du prétendant, et débarqua sous les murs de Gallipoli. Un assez grand nombre d'habitans de cette ville et des pays d'alentour vinrent se ranger sous les drapeaux de Moustafa, et lui jurer fidélité comme à l'héritier légitime du trône d'Osman : la garnison seule se déclara en faveur de Mourad II, et refusa de livrer la forteresse. Pour ne pas perdre de temps, Moustafa laissa Démétrius devant Gallipoli [2], et marcha vers l'isthme d'Athos, appelé Hexamilon. Soit que la jeunesse de Mourad II fût un sujet de défiance pour les habitans qui se trouvaient sur le passage de Moustafa, soit que séduits par

[1] Ducas, XXIV, p. 78; Chalcondylas, V, p. 70, et Phranzes, I, 33, éd. de Alter, p. 26.

[2] Ducas, XXIV, p. 79.

l'extérieur de ce dernier, ils crussent reconnaître en lui leur prince légitime, le prétendant vit son armée se grossir en peu de temps, et il prit bientôt possession de plusieurs places qui lui ouvrirent leurs portes comme à un monarque bien aimé.

Quand ces nouvelles parvinrent à Brousa, deux des vizirs de Mourad II, Ibrahim-Pascha et Aïwaz-Pascha, qui avaient encore beaucoup d'ascendant sur lui, déterminèrent le sultan à envoyer en Europe, pour conjurer l'orage [1], Bayezid-Pascha [2] dont ils enviaient à la fois le pouvoir et redoutaient l'influence.

Bayezid-Pascha et les trois fils de Timourtasch [3], que Mohammed avait nommés vizirs ou paschas à trois queues, réunirent en vain leurs efforts pour combattre cette résolution dans le diwan: Ibrahim-Pascha et Aïwaz-Pascha l'emportèrent à la majorité des voix, et Bayezid, soumis à la nécessité, se prépara à remplir la mission qui lui était confiée. Au moment de partir, il pria Mourad de veiller à l'exécution de son testament, s'il venait à mourir, et de faire remettre toute sa fortune, qui pouvait être de 50.000 aspres environ, à Oumourbeg, l'aîné des fils de Timourtasch, le plus dévoué et le plus fidèle serviteur du sultan [4]. Il s'embarqua avec un petit nombre de troupes, et

[1] Ducas et Neschri, Idris, Ali, Solakzadé et Seadeddin sont parfaitement d'accord sur cette intrigue des vizirs Ibrahim et Aïwaz contre Bayezid-Pascha, leur rival.

[2] Phrauzes dit le *beglerbeg* Bayezid, Μπεγλερμπει Μπαγιαζητου ανηρ-χρησιμος και πρακτικος εν πολεμιοις και Βεζηρις. Phrauzes, I, 39.

[3] Ouroudjbeg, Oumourbeg, Alibeg. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 2.

[4] Idris, *Premiers prolégomènes* au récit du règne de Mourad II.



fit voile vers l'Europe par le milieu du Bosphore, pour éviter la rencontre des galères de l'empereur que ses faibles bâtimens n'auraient pas pu combattre. Descendu heureusement à terre, Bayezid se dirigea à marches forcées sur Andrinople, y rassembla toutes les milices de la Roumilie, qui formèrent réunies un noyau de trente mille hommes, et vint établir son camp à peu de distance de la ville dans une plaine marécageuse [1]. Moustafa, dont le parti s'était grossi à Seres et à Yenidjé-Wardar par la défection des fils d'Ewrenos, d'Ourkhan-Beg, de Koumlioghli et d'autres grands vassaux de l'empire [2], se porta au-devant de l'ennemi, et, après avoir traversé un bourg assez considérable nouvellement fondé par les Turcs [3], s'arrêta dans la vallée de Sazlidéré, en face du camp de Bayezid.

A peine les deux armées furent-elles en présence, que Moustafa s'avança vers les troupes de Mourad II, et, se nommant à elles, leur ordonna de mettre bas les armes, et de faire leur soumission au véritable héritier du trône d'Osman. A cet ordre si audacieusement

[1] Ducas et les historiens ottomans décrivent les lieux de la même manière; les derniers nomment la plaine dans le voisinage d'Andrinople, le champ de Sazlidéré, c'est-à-dire *le champ parsemé de roseaux*. Ducas (XXIV, p. 81) dit φθασοντων δὲ ἔν τινι ὑδατωδει πεδιω, *cujus extrema pars agro Adrianopolitano vicina*. Voyez aussi Loutfi, manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, n° 139, p. 64.

[2] Idris.

[3] Ducas (XXIV, p. 81) appelle ce bourg Μεγακαρυα, Kariyé (en arabe, village, bourg). Lewenklau, dans les *Pandectes*, place sur les bords du Bosphore, au-dessus du château d'Asie, un village qu'il nomme Megalo-Karya.



donné, l'armée tout entière, comme cédant à un pouvoir magique, passa du côté de Moustafa; Bayezid-Pascha fut, ainsi que son frère Hamza, fait prisonnier, et tous deux furent amenés devant lui chargés de chaines [1]. Moustafa abandonna le premier à son conseiller Djouneïd, dont le gendre, l'Albanais Aoudoula, avait été fait eunuque par les ordres du vizir. Pour tirer vengeance de cet affront, Djouneïd fit décapiter sous ses yeux le malheureux et fidèle serviteur de Mourad II, et se tournant vers sa victime au moment où elle recevait le coup de la mort, il lui cria : « Misérable, te voilà donc! C'est pourtant dommage de faire périr un maître si exercé dans l'art de mutiler un homme [2]. » Djouneïd rendit ensuite la liberté au frère de Bayezid-Pascha, ne prévoyant pas alors que cet acte de générosité lui coûterait cher un jour. A la nouvelle des succès obtenus par Moustafa, la garnison de Galipolli s'était rendue à Démétrius Léontarios; et ce dernier se disposait à faire entrer des troupes et des munitions dans la forteresse, lorsque Moustafa parut à l'improviste : « Ce n'est pas au profit de l'empereur Manuel, dit-il à Démétrius, que j'ai pris les armes et gagné une victoire : j'ai fait vœu de reconquérir les villes de l'islamisme, et, si le Prophète m'entend, j'accomplirai ce vœu. J'observerai du reste fidèlement le traité qui me lie à ton maître : il peut se fier à mon serment. Quant à tes troupes, je n'en ai pas

[1] Ducas, XXIV, p. 84. Suivant Idris, Seadeddin et Solakzadé, Bayezid-Pascha passa lui-même du côté de l'ennemi.

[2] Οἶδας ὁ κάκιστε θερίζειν ὄρχεις. Ducas, XXIV, p. 84.

besoin : tu es libre de repartir [1]. » Démétrius, confus de voir ainsi déjoués le but de son expédition et les espérances que l'empereur avait fondées sur l'élargissement de Moustafa, se remit en mer, et revint à Constantinople [2]. Manuel pensa alors à renouer les négociations avec Mourad II, et à faire auprès de lui de nouvelles tentatives pour obtenir la tutelle de ses deux frères. Il fut prévenu par le sultan, qui sur ces entrefaites avait envoyé à la cour de l'empereur son grand-vizir Ibrahim-Pascha [11]; celui-ci venait demander à Manuel pour Mourad II, contre Moustafa, la même assistance que déjà, douze ans auparavant, il avait réclamée, au nom de Mohammed, contre les entreprises de Mousa [3]. Mais comme Manuel insistait toujours pour que l'on remît à sa garde les deux frères de Mourad, et que Mourad avait expressément défendu à son ambassadeur de souscrire à cette condition, les négociations furent rompues; dans l'intervalle, le sultan avait fait alliance avec les Génois de Phocée, qui s'étaient engagés à lui prêter secours.

Sur la côte de l'ancienne Ionie s'élève dans le district de Phocée, en face de l'île de Mytilène, une montagne qui renferme des mines d'alun. Déjà, sous le règne de Michel Paléologue, des Italiens avaient obtenu, moyennant une redevance annuelle, la permission de les exploiter. Mais à l'époque où l'Ionie fut envahie par les Turcs, les Latins sentirent la nécessité

1 Ducas, XXIV, p. 84-85. Chalcond., V, p. 70, éd. de Bâle.

2 *Ibid.* p. 87.

3 *Ibid.* XXV, p. 88.

de protéger leur établissement et la liberté souvent compromise de leurs ouvriers. Ils construisirent, avec le secours des Grecs, au pied de la montagne baignée par la mer, une forteresse destinée à en défendre les abords, et qu'ils appelèrent la nouvelle Phocée. Les nobles génois, André et Jacques Cataneo, gouverneur et commandant de la forteresse, conclurent, au prix d'un tribut annuel de cinq cents ducats, un traité de paix avec le prince turcoman de Lydie, Saroukhan. Ce traité fut religieusement observé, de part et d'autre [1], pendant l'espace de cent quatre-vingts ans. Bien que les magistrats fussent choisis parmi les habitans de la ville, un podestat génois gouvernait, au nom de la république, la nouvelle Phocée, l'île de Mytilène, et toutes ses autres possessions dans l'Orient, les îles de Khios et de Lesbos; Galata, un des faubourgs de Constantinople; Amissus et Amastris sur la Mer-Noire; enfin, Kafa, dans la Crimée [2]. Joannes Adorno, fils de George Adorno, doge de Gênes, se trouvait, sous le règne de Mohammed Ier, investi de ce commandement suprême. Profitant des dispositions pacifiques du sultan et jaloux d'assurer au commerce de la république de nouveaux priviléges, Joannes s'engagea par un traité à payer à la Porte, et en retour des franchises accordées au pavillon de sa nation, dans l'espace de dix ans, une somme de vingt mille ducats. Mohammed mourut cinq ans après, et Joannes Adorno, informé de la levée de boucliers de Moustafa, envoya à Mourad II

[1] Ducas, XXV, p. 90.

[2] *Ibid.*



la portion échue de ce tribut, et lui fit offrir ses vaisseaux pour l'expédition qu'il projetait en Europe. Le sultan répondit par de vives protestations d'amitié à cet empressement des Génois, d'autant plus méritoire qu'ils étaient eux-mêmes épuisés par suite de leurs guerres avec les Catalans. Lorsqu'après la défaite de Bayezid-Pascha dans la plaine de Sazlidéré, le podestat envoya un second message [III] aux vizirs de Mourad II, Kalibeg, Oumourbeg et Hadji-Aïwaz [IV], son ambassadeur revint avec un khatib turc [1] [V], chargé de fréter, au nom du sultan, les vaisseaux nécessaires pour transporter son armée en Europe, et apportant à cet effet une somme de cinquante mille ducats.

Avant que la défection des janissaires de Mourad II, à Sazlidéré, eût grossi son armée, Moustafa n'avait à sa suite que des recrues ramassées partout et à la hâte: ces recrues étaient pour la plupart des azabs ou des yayas qui ne recevaient auparavant aucune paie. Moustafa, le premier parmi les princes turcs, leur accorda cinquante aspres pour prix de leur enrôlement, et leur donna le nom de *Moselleman*, c'est-à-dire *hommes exempts de gardes* [2]; mais bientôt après, enorgueilli de son triomphe, il se livra à la mollesse et à la débauche, et ne pensa plus à récompenser les services de ses soldats. Oubliant même l'existence du jeune sultan contre lequel il avait pris les armes, Moustafa serait resté inactif dans Andrinople, si Djou-

[1] Sorte de diacre qui lit les prières publiques.

[2] Neschri, p. 161. Solakzadé, p. 35. Ali, Loutfi, p. 42.

neïd n'était venu le réveiller de sa lâche oisiveté, en lui annonçant les préparatifs menaçans de Mourad II. Djouneïd lui conseilla d'aller chercher son rival en Asie, avant qu'il eût le temps de s'embarquer sur la flotte génoise de Lampsaque ou de Scutari [1], et d'arriver en Europe. C'était bien plus dans son propre intérêt que dans celui de Moustafa que Djouneïd agissait ainsi, car il avait le projet d'échapper, par une nouvelle trahison, aux suites d'une entreprise qu'il considérait comme désespérée; il avait déjà suivi un pareil système de conduite à trois reprises différentes, sous Souleïman, Mousa et Mohammed. Maître de la mer, malgré les efforts des Génois, Moustafa débarqua à Lampsaque avec son armée, et s'y arrêta trois jours pour recevoir les soumissions des commandans des places voisines [2]. A la nouvelle de son arrivée, Mourad II avait quitté Brousa et s'était retranché [3] derrière la rivière d'Ouloubad (Rhyndacus). Ayant fait couper le pont qui joignait les deux rives du fleuve, il avait l'aile gauche de son armée appuyée contre la mer, et l'aile droite protégée par le lac et les marais d'Ouloubad (Lopadion), qu'on ne pouvait tourner qu'après trois jours de marche et en passant au pied du mont Olympe. Dans cette formidable position, Mourad, entouré de ses plus fidèles serviteurs, les fils de Timourtasch, Ali, Oumour, Ouroudjbeg et Hadji-Aïwas,

[1] Ducas, XXV, p. 92.

[2] *Ibid.* p. 93.

[3] Neschri, p. 162. Solakzadé, p. 35. Ali, Seadeddin dans Bratutti, II, p. 5.

épiait avec attention les mouvemens de Moustafa, qui avait établi son camp de l'autre côté de la rivière [1]; sur les conseils de ses généraux, il avait mis en liberté [2] et appelé près de lui le fils de Mikhaloghli, fait prisonnier dans la bataille livrée par Mohammed à l'usurpateur, le scheïkh Simawna, et détenu depuis dans la prison de Tokat. Les vizirs de Mourad espéraient qu'à la vue de leur ancien chef, une partie des troupes de Moustafa, les akindjis surtout et les azabs [3], qui depuis Osman avaient toujours été commandés par des membres de la famille des Mikhaloghli, abandonneraient le parti du prétendant.

Cependant Moustafa s'approcha des rives de l'Ouloubad. Mourad se prépara au combat et se recommanda aux prières du grand-scheïck Bokhari-Emir-Sultan [4], le même qui lui avait ceint l'épée royale à son avènement au trône. Bokhari, suivant la tradition, pria trois jours, et pendant ces trois jours Moustafa fut tourmenté par un violent saignement de nez, qui fut aussitôt considéré par les siens comme le présage de sa défaite. Le quatrième jour, il se trouva si affaibli qu'il se vit forcé de différer l'attaque. Sur ces entrefaites, Mikhaloghli, pénétré de reconnaissance pour la générosité de Mourad II, souscrivit aux propositions qui lui furent faites par ses vizirs, et se prêta au stratagème qui devait amener la défection des akindjis de Moustafa. A

1 Neschri, f. 162. Solakzadé, f. 35. Ali, Seadeddin II, 5.

2 Chalcondyle et Ducas citent particulièrement les azabs et les akindjis.

3 Neschri, Ali, Solakzadé, Seadeddin dans Bratutti, II, p. 6.

4 Bratutti écrit par erreur Negiari, II, p. 4.

la nuit tombante, il s'avança jusque sur le bord de la rivière, et s'adressant à haute voix à ses anciens compagnons d'armes, il les exhorta à venir rejoindre leur chef [1]. C'est ainsi que Mourad Ier rappela sous ses drapeaux les troupes qui avaient embrassé le parti de son fils rebelle, Saoudji [2], et que Hasan voulut détacher les janissaires de l'armée de Mousa [3]. La voix de Mikhaloghli, retentissant dans le silence de la nuit, mit en émoi toute la cavalerie de l'autre côté de l'Ouloubad. Toughan, Koïnoghli et les fils d'Ewrenos, transportés de joie à la pensée de retrouver leur ancien chef qu'ils croyaient mort depuis long-temps, plièrent bagage et passèrent avec toutes leurs troupes dans le camp de Mourad [4]. Plus fidèles que les akindjis, les azabs restèrent sous les ordres de Moustafa. Cinq mille d'entre eux formèrent le projet de passer la rivière dans un endroit guéable, et de surprendre pendant la nuit le camp de Mourad. Ce dernier, informé à temps de leurs dispositions, plaça en embuscade Oumourbeg, avec deux mille janissaires, derrière une forêt qui s'étendait jusque près du gué. A peine les azabs eurent-ils franchi le pas et mis le pied sur le rivage, que les janissaires se précipitèrent sur eux, en massacrèrent un grand nombre et amenèrent le reste au camp. Un janissaire offrit à un boucher, et lui céda pour une tête de mouton, deux prisonniers qui lui étaient restés en partage.

1 Solakzadé, p. 30. Ali, Seadeddin, Neschri, Loutfi.
2 Chalcondyle, l. I, p. 13, éd. de Bâle.
3 *Ibid.* l. IV, p. 58.
4 Seadeddin dans Bratutti, II, p. 9. Solakzadé et Ali.

Ce marché est, selon quelques historiens ottomans, la première cause de la haine qui exista depuis entre les azabs et les janissaires [1]; mais il est plus naturel de penser que cette haine vient de ce que ces deux corps de troupes embrassèrent un parti contraire, les janissaires, troupe régulière et soldée, étant restés fidèles au souverain légitime, et les azabs, troupe irrégulière, ayant cherché fortune au service du prétendant.

Malgré la défection des akindjis, il restait encore à Moustafa des forces assez considérables pour inspirer à Mourad de sérieuses inquiétudes sur l'issue du combat auquel on se préparait de part et d'autre. Aouz-Pascha, qui ne se dissimulait pas la position fâcheuse de son maître, et qui connaissait bien les ressources du prétendant, sachant d'ailleurs que Djouneïd était aussi habile général que traître consommé, conçut le dessein de corrompre celui qui était le plus ferme appui de Moustafa, et de le gagner à la cause de Mourad. Il envoya donc à Djouneïd son frère Hamzabeg [2], avec une lettre dans laquelle il l'excitait à abandonner le parti de Moustafa, et lui promettait, au nom du sultan, la restitution du gouvernement d'Aïdin [3], sous la seule condition de se reconnaître vassal de l'empire. Il écrivait en même temps à Moustafa, et l'informait confidentiellement que Djouneïd devait passer à l'ennemi avec la plus grande partie des troupes et le livrer lui-

1 Solakzadé, p. 36, et Ali.

2 Il ne faut pas confondre ce Hamzabeg avec le frère de Bayezid-Pascha, auquel Djouneïd avait laissé la vie.

3 Ducas, XXVI, p. 94-96.

même au sultan Mourad. Ce nouveau stratagème réussit aussi bien que le premier, et chacune des deux lettres adressées par Aouz-Pascha à Djouneïd et au prétendant remplit le but qu'il s'était proposé. Moustafa, mis en garde contre son conseiller, lui montra de la défiance, et Djouneïd déjà trop disposé à trahir, toutes les fois qu'il y voyait son intérêt, prévoyant d'ailleurs que Moustafa ne saurait soutenir long-temps le rôle dangereux dont il s'était chargé, ne se laissa que plus facilement entraîner. Une nuit, que tout dormait dans le camp de Moustafa, Djouneïd en sortit, avec soixante-dix de ses plus fidèles compagnons d'armes, et prit la route d'Aïdin [1], n'emportant que les objets les plus précieux, en or et en argent. Comme ils avaient laissé les lampes allumées dans leurs tentes, ce fut seulement au point du jour que l'on s'aperçut de leur fuite. La nouvelle s'en répandit bientôt dans le camp; une terreur panique s'empara au même instant de l'armée de Moustafa, qui, se croyant abandonnée de ses chefs, se dispersa dans toutes les directions. En vain les soldats de Mourad qui, séparés d'elle par la rivière, ne pouvaient suivre les fuyards, leur criaient-ils d'arrêter [2] et de se réunir à eux, ils se sauvaient encore plus vite. Enfin Moustafa, resté seul de son armée naguère si formidable, se dirigea en toute hâte sur Lampsaque, puis de là à Gallipoli, sans autre escorte que ses valets.

[1] Ducas, XXVI, p. 96.

[2] Ducas cite les paroles turques dont se servirent les soldats de Mourad II: *Touroun Touroun! Katschman!* (arrêtez! arrêtez! ne fuyez pas!). XXVII, p. 98.

Ainsi maître du champ de bataille sans avoir combattu, Mourad, après avoir reçu le serment de fidélité des transfuges, et rétabli le pont qui joignait les deux rives de l'Ouloubad, prit la route de Lampsaque. Il manquait de vaisseaux pour faire passer son armée en Europe; mais il trouva dans ce moment décisif un allié qui, fidèle à sa parole, vint lui prêter ses secours. Adorno, le podestat de la nouvelle Phocée, vers qui le sultan avait député un de ses officiers, l'attendait entre Lampsaque et Gallipoli, avec une escadre de sept vaisseaux de guerre; Mourad choisit pour lui le plus grand, et y monta avec cinq cents pages bien armés; cette suite lui avait paru nécessaire à cause du nombre d'hommes que le podestat avait à son bord. Pour plus de précaution, chaque autre navire portait un nombre égal de Turcs et de Francs. Lorsque la flotte fut arrivée au milieu du détroit, Adorno se jeta aux genoux du sultan, et lui demanda la remise de la portion de tribut qu'il devait encore pour l'exploitation des mines d'alun de la nouvelle Phocée, et dont le paiement avait été suspendu par suite des circonstances fâcheuses où s'était trouvée la république de Gênes; le sultan y consentit avec bonté; la clause du traité conclu avec Mohammed, relative à l'obligation contractée par le podestat, fut rayée d'un trait de plume, quoique la somme s'élevât encore à vingt-sept mille ducats [1].

Lorsque Moustafa vit, du haut des murs de Galli-

[1] Ducas, XXVII, p. 99.

poli, la mer sillonnée par les vaisseaux génois, cinglant à pleines voiles vers les côtes d'Europe, il envoya à Adorno un de ses fidèles serviteurs. Celui-ci proposa au podestat de livrer Mourad, et lui offrit cinquante mille ducats pour récompense. Adorno rejeta cette proposition; instruit de sa loyauté, Mourad l'embrassa en l'appelant son ami et son frère [1]. Cependant les troupes que Moustafa avait concentrées dans le port de Gallipoli en défendaient l'accès aux vaisseaux des Génois. Adorno jeta l'ancre au-dessous de la ville, à quelque distance du port, et commença le débarquement; vingt bateaux transportèrent sur le rivage les archers francs, au nombre de cinq cents environ; Mourad mit ensuite pied à terre, entre deux lignes d'archers turcs, et suivi de trois mille hommes. l'élite de son armée. A peine rangés en bataille, les frondeurs et les archers firent pleuvoir une grêle de pierres et de flèches sur les soldats de Moustafa, qui prirent la fuite; le prétendant, se voyant trahi pour la seconde fois par la fortune, abandonna la ville, et se sauva vers Andrinople; il y réunit tout ce qu'il pouvait emporter de ses trésors, et continua son chemin vers la Valachie [2]. Mourad, à qui le sort des armes devenait si favorable, déshonora sa victoire en passant au fil de l'épée la garnison de la forteresse de Gallipoli qui lui avait défendu l'entrée du port. Après une halte de trois jours dans cette ville, il marcha sur Andrinople. emmenant avec lui le podestat de la nou-

[1] Ducas, XXVII, p. 101.

[2] *Ibid.* p. 140.

velle Phocée, ses meilleurs capitaines, et deux mille soldats italiens, armés de piques et de haches, et couverts de cuirasses noircies au feu. Les habitans d'Andrinople s'avancèrent en grand nombre au-devant du vainqueur; Mourad, satisfait de leur empressement, les convia à un festin splendide, auquel prirent part Adorno, ses officiers, et même ses soldats. Ce fut à cette occasion que le sultan, pour récompenser les loyaux services du podestat et faire honneur à ses propres engagemens, lui abandonna pour toute sa vie les revenus de la douane [1] de la nouvelle Phocée, et le fort de Perithoreon; il combla également de présens les capitaines de l'escadre génoise, et les congédia. Quant à Moustafa, poursuivi dans sa fuite, et trahi par ses serviteurs, il fut pris à Kizilaghadj-Yenidjé, située au nord sur la Toudja [2], à une journée de marche d'Andrinople. Conduit devant Mourad les mains liées derrière le dos, il fut misérablement pendu à une tour [3], après avoir été exposé aux plus cruels outrages des soldats, et d'une populace qui, quelques jours auparavant, le vénérait comme son maître légitime.

[1] Ducas, XXVII, p. 100. Les Turcs ont fait du mot grec Κομμερκια (Commercia) celui de Gumruck, qui signifie encore aujourd'hui *les droits de douanes*.

[2] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 49. Suivant Chalcondyle, l. I, p. 71, Mourad découvrit lui-même Moustafa derrière un buisson où il s'était caché, sur le mont Togan: *In monte quem incolæ Toganum nominant.*

[3] Loutfi, p. 43. Dans la collection des pièces d'État de Feridoun se trouvent, n° 67, la lettre écrite par Mourad au prince de Karamanie, pour lui annoncer l'issue de cette campagne, et n° 68, la réponse de ce dernier.

Mourad n'avait point oublié ses griefs contre l'empereur de Constantinople, et la mort de Moustafa lui permit de reprendre des projets de vengeance qu'il avait par prudence ajournés jusque-là. Mais pour venir tard, elle ne devait pas en être moins redoutable, car le sultan savait trop bien que Moustafa n'avait pris les armes contre lui, que sur les perfides conseils et avec l'assistance de Manuel; de son côté, Manuel commençait à trembler, et quand il vit toutes ses espérances déçues par le triomphe de Mourad, il députa vers lui Paléologue Lachanes et Marcos Jaganis, chargés de le féliciter sur la mort de l'usurpateur, et d'excuser sa conduite, en rejetant sur Bayezid-Pascha la rupture des négociations. Il leur était prescrit de ne rien négliger pour désarmer la colère du sultan par des protestations de paix et d'amitié. Celui-ci ne voulut ni voir ni entendre les ambassadeurs de Manuel avant d'avoir terminé tous ses préparatifs; mais aussitôt que son armée fut prête à marcher, il les fit venir devant lui et leur ordonna de retourner auprès de l'empereur, et de lui annoncer qu'il apportait lui-même sa réponse à la tête de vingt mille hommes; il les suivit en effet, et arriva presque en même temps qu'eux devant les murs de Constantinople [vi].

Les habitans de cette ville, consternés à l'approche des troupes du sultan, se répandirent en injures contre l'interprète de la cour, Théologos Corax, attribuant le danger qui les menaçait au dépit qu'il avait pu concevoir de n'avoir pas été chargé du dernier message de l'empereur à Mourad, et aux perfides in-

trigues qu'il aurait ourdies par esprit de vengeance; Manuel, pour détruire ces injustes soupçons, l'envoya, avec une nouvelle mission, au sultan qui avait déjà dressé ses tentes près de Constantinople [1]. Corax revint sans avoir rien obtenu. Un de ceux qui formaient sa suite prétendit que Corax avait offert à Mourad de lui livrer la ville, s'il consentait à lui en laisser ensuite le commandement; ce bruit court et s'accrédite en un instant parmi le peuple déjà effrayé, et Corax est publiquement insulté en sortant de l'audience de l'empereur. La garde des Candiotes se révolte et demande sa mort à grands cris; Manuel n'ose pas le défendre contre la multitude furieuse qui gronde autour de son palais, et lui abandonne le malheureux ambassadeur, pieds et mains liés. On court aussitôt à sa maison, on y trouve des vases d'or et d'argent, des vêtemens brodés d'or qu'il avait reçus du sultan pour les porter à l'empereur, et qu'il était accusé d'avoir gardés pour lui. Les Candiotes le traînent sous les fenêtres du palais, lui crèvent les yeux, lui déchirent la figure; ainsi mutilé, il est jeté au fond d'un cachot, et il y meurt au bout de trois jours dans d'horribles douleurs. Sa maison fut pillée et livrée aux flammes. Mourad, qui avait toujours porté, comme Mohammed son père, de l'intérêt à Corax, imputa sa mort aux calomnies d'un autre interprète grec, Michel Pyllis d'Ephèse, employé à la cour de l'empereur de Constan-

[1] Τῆς πηγῆς (le palais des sources). Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, 210.

tinople en qualité de secrétaire pour les langues grecque et arabe ; il se trouvait, malheureusement pour lui, dans le camp du sultan ; mis à la torture, et conduit au bûcher, il ne put racheter sa vie qu'en embrassant l'islamisme [1].

Au commencement du mois de juin, Mikhalbeg s'avança le premier jusqu'aux portes de Constantinople à la tête de dix mille akindjis, après avoir désolé tout le pays d'alentour, brûlé les récoltes, saccagé les villages, violé les filles et les garçons, et traîné les habitans en esclavage. Dix jours après, parut l'armée de siége qui, ne trouvant plus rien à dévaster, s'en prit aux vignes et aux vergers, et en arracha jusqu'aux racines. Toute l'armée de Mourad était rassemblée autour de Constantinople, quand il arriva lui-même, inondant de ses cavaliers le pays changé en désert. Il fit aussitôt construire, du côté de la terre, un rempart qui s'étendait depuis la porte d'Or jusqu'à la porte de Bois, c'est-à-dire depuis le palais Cyclopion, qui touche à la mer, jusqu'au palais des Blachernes qui ferme l'entrée de la ville du côté du port. Ce rempart, distant seulement d'un trait de flèche des murs de la ville, était construit avec des planches épaisses, recouvertes de terre, et bravant par sa solidité les jets de pierres des balistes et les décharges des armes à feu [2]. La principale attaque des assiégeans était dirigée contre une vieille tour fendue, située tout

[1] Ducas, XXVIII, p. 101-104.

[2] Joannis Canano, *de bello Constantinopolitano*, ed. Lut. ad Aeropol. p. 189.

auprès de l'église de Sainte-Dimanche [1]; c'est là que la petite rivière de Lycos entre dans Constantinople [2], à côté de la porte de *Saint-Romain*, aujourd'hui dite *du Canon*. Mourad fit construire des tours en bois de la même hauteur que celles de la ville; on les poussa contre les murs au moyen de roues garnies de fer; une partie de l'armée fut employée à confectionner des chariots munis de faux, des faucons [3], des tortues [4], pour ouvrir des brèches et faciliter l'assaut; l'autre partie pratiquait des mines, et cherchait à découvrir les aqueducs pour s'introduire dans l'intérieur de la ville.

Mourad, voulant animer l'ardeur de ses troupes et en augmenter le nombre, fit publier, par des crieurs, que *Constantinople et tous ses trésors seraient abandonnés aux Musulmans*. A cette nouvelle, une foule de gens sans aveu accourut de tous côtés vers le camp des Ottomans; c'étaient des marchands de bestiaux, des marchands d'esclaves, des usuriers, des brocanteurs, tous alléchés par l'espoir de tirer un gain énorme du butin que feraient les soldats. On vit arriver encore un grand nombre de derwischs : ceux-là demandaient qu'on leur livrât, pour leur part de butin, les religieuses enfermées dans les cloîtres de Constantinople [5].

1 Canano, p. 190. Αγια κυριακη.

2 Φαλκουνια, χελωναι, αρχουδαμαξα. Voyez aussi Ducange, *Gloss. inf. Græc.*

3 Αγκαλαι.

4 Canano, p. 190.

5 *Solitarii, moniales nostras prædam, rapinamque sibi concedi.* Canano, p. 191.

Le grand-scheïkh, Seïd Bokhari Émir-Sultan [VII], gendre de Bayezid-Yildirim [VIII], se faisait remarquer. au milieu d'eux, par sa haute stature et la noblesse de ses traits. Issu du sang du Prophète et allié du sultan. l'heureux succès de la bataille d'Ouloubad, qui fut généralement attribué à ses prières, ajouta beaucoup à la réputation dont il jouissait déjà. Il entra dans le camp des Ottomans escorté d'une foule de derwischs et de séïds qui se prosternaient à chaque pas devant lui, baisant ses mains, ses pieds, baisant encore les rênes du mulet sur lequel le grand-scheïkh était monté. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, et se fut retiré dans la tente de feutre qui lui était réservée, il se mit à interroger les livres des devins [1] afin de déterminer le jour et l'heure où les murs de Constantinople tomberaient devant Mourad : pendant sa méditation, les derwischs qui l'avaient accompagné remplissaient l'air de leurs cris, et, s'avançant vers la ville, provoquaient et insultaient les soldats qui en garnissaient les remparts : « Qu'avez-vous fait de votre Dieu, hommes aveugles? disaient-ils. Où est votre Christ, où sont vos saints pour vous secourir et vous défendre? Demain nous entrerons dans vos murs : demain nous vous emmènerons en esclavage et nous violerons vos femmes et vos filles, et nous livrerons vos nonnes à nos derwischs, par la foi que nous professons! ainsi le veut le Prophète [2] »

[1] Ραμπλια est le *Reml* arabe, c'est-à-dire l'art de prédire l'avenir sur les formes que présente le sable.

[2] Canano, p. 190.

Le scheïkh Bokhari sortit enfin de sa tente et vint annoncer que le lundi 24 août 1422, à une heure après midi, il monterait à cheval, agiterait en l'air son cimeterre, et pousserait trois fois le cri de guerre ; qu'aussitôt après la ville de Constantinople tomberait au pouvoir des Ottomans. En effet, au jour et à l'heure indiqués, le scheïkh monta sur un magnifique cheval de bataille et s'avança vers la ville, faisant porter devant lui un énorme bouclier. Arrivés à une certaine distance, les cinq cents derwischs qui l'escortaient [IX] poussèrent trois fois le cri de guerre ; et lui-même, ayant tiré son glaive du fourreau et crié *Allah et Mohammed!* poussa son cheval en avant et se mit à la tête des troupes. Le combat s'engagea aussitôt sur toute la ligne, depuis la porte d'Or jusqu'à la porte de Bois, ligne immense qui comprend toute l'enceinte de la ville du côté de la terre. Au moment de l'assaut l'empereur Manuel était mourant ; Joannes, son fils et l'héritier du trône, commandait le poste qui défendait la porte de Saint-Romain, excitant les soldats et les habitans à résister courageusement aux Musulmans et leur rappelant qu'ils combattaient pour leur culte, leurs foyers et leur liberté. L'air était obscurci par un nuage de flèches ; toute la population de Constantinople était sous les armes en ce jour de danger. Les femmes et les enfans se servaient de faux en guise de sabres, et s'étaient fait des boucliers avec des fonds de tonneaux. Les archontes et les éphores étaient à la tête des assiégés et faisaient face aux vizirs et aux émirs des Turcs ; les moines et les prêtres grecs avaient eux-

mêmes pris les armes et se présentaient partout au devant des séïds et des derwischs. On entendait au fort de la mêlée retentir le cri d'*Allah et Mohammed*[1], auquel répondait, du côté des Grecs, le cri de *Christos et Panagia ;* c'était une lutte opiniâtre, un affreux tumulte. Le combat durait encore au coucher du soleil, et les assiégés continuaient à défendre leurs remparts avec un héroïque courage, lorsque tout-à-coup les Turcs, saisis d'une terreur panique, se retirèrent précipitamment, et, mettant le feu à leurs machines de siége, rentrèrent au camp en pleine déroute[2]. Les Grecs attribuèrent leur fuite à l'apparition de la sainte Vierge (*Panagia*), qui serait descendue du ciel pour protéger les religieuses si audacieusement promises aux séïds. S'il faut en croire l'historien Canano, le scheïkh Bokhari-Émir-Sultan assura lui-même que, pendant l'assaut, une vierge, revêtue d'une robe violette et jetant tout autour d'elle un éclat éblouissant, s'était montrée sur les bastions extérieurs, et que cette apparition surnaturelle avait suffi pour imprimer aux assiégeans la terreur qui les avait mis en fuite[3]. Canano ajoute que toute l'armée de Mourad confirma par serment la déclaration du scheïkh et que l'on n'osa plus douter de ce miracle[4]. Mais, ce qui paraîtra le

1 Ρασουλ Ρασουλ, Μαχουμετη. Resoul en arabe veut dire Prophete.

2 Canano, p. 197.

3 C'est ainsi que les Gaulois furent repoussés des murs de Delphes : *Duas armatas virgines ex propinquis duabus Dianæ Minervæque ædibus occurrisse.* Justin., XXIV, c. 8.

4 Gibbon (c. LXV, p. 371, note) dit à ce sujet : *For this miraculous ap-*

plus extraordinaire de tous les faits rapportés si naïvement par cet historien, c'est le petit nombre d'hommes que les deux armées ennemies auraient perdus après une lutte si terrible et si prolongée. Selon lui, les Turcs n'auraient laissé que mille hommes au pied des murs, et les Grecs n'auraient eu de leur côté que trente hommes tués et cent mis hors de combat. Mais il n'est pas besoin d'un miracle pour expliquer la déroute des Ottomans ; on en trouve la cause toute simple et toute naturelle dans les historiens turcs et dans Ducas [x] qui, sur ce point, est d'accord avec eux. L'empereur de Constantinople, voyant se dénouer par la fin tragique de Moustafa, la trame qu'il avait perfidement ourdie, avait aussitôt cherché à la renouer par de nouveaux fils ; il venait de susciter un second rival à Mourad au moment même où ce dernier s'avançait contre lui ; ce rival, homonyme du prétendant Moustafa, son oncle, était un frère du sultan. Agé seulement de treize ans, ce prince s'était réfugié en Karamanie après la mort de Mohammed Ier ; secrètement poussé par les agens de Manuel et excité par les suggestions de son gouverneur, Elias l'échanson, il leva l'étendard de la révolte au sein de l'Asie-Mineure, et préluda à ses campagnes par la prise de Nicée (Isnik). Cette nouvelle inattendue parvint au sultan pendant l'assaut, et le détermina à lever à l'instant même le siége de Constantinople pour retourner en Asie où sa présence pouvait seule étouf-

parition Cananus appeals to the Musulman Saint, but who will bear testimony for seid Bechar?

fer la sédition dès sa naissance. Comme son grand-père Bayezid-Yildirim qui s'était vu deux fois obligé de battre en retraite, d'abord lorsque l'armée confédérée des princes chrétiens marcha sur Andrinople, et plus tard, à l'époque où Timour ouvrit son expédition dans l'Asie-Mineure par le sac de Siwas, Mourad II fut réduit à abandonner Byzance au moment où il allait s'en rendre maître. C'était là tout le fruit que Manuel pouvait tirer de ses artifices, et son but se trouvait heureusement atteint.

L'échanson Elias, le même qui déjà avait trahi Mohammed-Tschelebi, et lâchement passé dans le camp de son frère Souleïman, marcha sur Brousa avec son jeune élève, à la tête de quelques troupes que lui fournirent les princes de Karamanie et de Kermian. Les habitans de cette ville députèrent vers Moustafa deux notables [1] qui lui offrirent en présent cent tapis des étoffes les plus riches, et s'excusèrent, sur le serment de fidélité qu'ils avaient prêté au sultan Mourad, de ne pouvoir livrer les clefs et l'entrée de Brousa, quels que pussent être ses droits. Elias se rendit alors avec Moustafa sous les murs d'Isnik, défendue par Alibeg, fils de Firouzbeg, qui ne se rendit qu'après quarante jours d'une opiniâtre résistance.

Sur ces entrefaites, Mourad II, ayant nommé le fils d'Ewrenos beglerbeg de Roumilie, et donné à Firouzbeg le commandement des troupes qui devaient

[1] Ces notables s'appelaient Yakoub-Akhi et Khoschkadem : le village près de Brousa, où campèrent Elias et Moustafa, porte le nom de *Fidia-Aasaghi*; dans Bratutti (II, p. 12), *Fedie-Chisghi*.



entrer en Valachie, passa lui-même en Asie pour combattre ce second rival qui lui disputait l'héritage de Mohammed; pendant qu'il était en marche, Moustafa sortit secrètement de son camp et alla visiter l'empereur de Constantinople dans l'intention de former alliance avec lui et de s'assurer de son assistance: après quelques jours d'absence, il revint en Asie par Selymbria [xi], sans avoir obtenu autre chose que des promesses.

Eliasbeg cependant, séduit par Mourad qui lui promettait le gouvernement d'Anatolie en retour de sa trahison, attendait l'arrivée de Moustafa pour le livrer aux mains de son frère, et restait sourd aux prières des Thorghouds et des généraux du prince de Kermian qui insistaient pour reconduire le jeune prince en Karamanie. A peine instruit de son arrivée, Mourad envoya Mikhaloghli, avec ses coureurs, à Isnik: celui-ci était sur le point de s'emparer de Moustafa pendant qu'il était au bain, lorsque son fidèle vizir, Tadjeddin [1], accourut, lui amena un cheval et l'obligea à prendre la fuite avec lui. Mikhaloghli vola sur leurs traces, et les ayant rejoints, un combat singulier s'engagea entre lui et Tadjeddin qui le renversa de cheval et le blessa à mort [2]. Le traître Elias les avait suivis de près; arrivé sur le lieu du combat, pendant qu'il durait encore, il se saisit à l'improviste de Moustafa qu'il emmena droit au camp du sultan et le livra

[1] Tadjeddin est le Τεζητινης de Chalcondyle.

[2] Voyez les détails de la trahison d'Elias dans Aschikpaschazadé, manuscrit du Vatican, p. 222.

entre les mains de Mezidbeg, grand-écuyer de Mourad : Moustafa fut pendu à un figuier, devant la porte d'Isnik [XII], et ses restes, transportés à Brousa, furent déposés dans le caveau de Mohammed Ier, son père. Mikhaloghli mourut peu de jours après des suites de sa blessure, et Tadjeddin qui, après l'avoir terrassé, avait continué sa route, ne put cependant pas échapper au sort qui l'attendait. Les parens de Mikhaloghli, instruits par des espions de la retraite où il s'était caché, le surprirent et le déchirèrent en morceaux. Ainsi fut extirpée dans toutes ses ramifications la révolte fomentée par Moustafa qui, le troisième de son nom, avait convoité le trône des sultans ; comme Bœrekludjé-Moustafa, sous le règne de Mohammed Ier, et Dœzmé-Moustafa, frère de Bayezid [1], à l'avènement de Mourad II, le jeune frère du sultan paya de sa vie sa téméraire tentative. Nous verrons plus tard que ce nom de Moustafa semblait marqué par la fatalité, et qu'il sera funeste aux princes qui occuperont le trône, comme à ceux qui ont voulu l'usurper.

Quoique la mort de son frère eût mis fin aux dissensions intestines et rétabli la paix dans l'intérieur de ses États, Mourad II resta néanmoins en Asie, et se disposa à combattre Isfendiarbeg qui régnait à Sinope et sur Kastemouni. En Europe, ses gé-

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 11. Neschri, p. 166. Idris, 1er récit du règne de Mourad Ier. Solakzadé, p. 37. Loutfi, p. 44. *Raouzatoul-ebrar*, Hadji-Khalfa, an 826. Mohiyeddin, p. 69, manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, n° 139. Hezarfenn. Ducas, XXVIII, p. 104. Chalcondyle, p. 73. Elias-Scherabdar s'appelle chez les Byzantins Ἐλιὰζ Σαραπτάρ.



néraux avaient continué la guerre avec succès ; au nord, Firouzbeg [XIII] avait réduit Drakul, prince de Valachie, et l'avait forcé d'acheter la paix moyennant une somme égale à deux années de tribut, et à laquelle il dut ajouter de magnifiques présens; au midi, le fils d'Ewrenos [XIV] avait obtenu de grands avantages sur les chrétiens de la Morée et de l'Albanie; il pénétra, le 1er mai 1423, dans le Péloponèse, en traversant l'isthme d'Hexamilon, prit Lacédémone, Gardica et Tavia, et remporta, le 5 juin suivant, près des murs de cette dernière ville, une victoire signalée [1] sur les troupes albanaises, en mémoire de laquelle il fit élever un obélisque avec les têtes de huit cents prisonniers [2].

Pendant que ses généraux étendaient en Europe les limites de son empire, Mourad marcha contre Isfendiar, qui avait profité de la révolte de Moustafa pour secouer le joug ottoman et attaquer à l'improviste les places de Boli et de Tarakli. Malheureusement pour lui, ce prince avait un traître dans sa propre famille; son fils Kasimbeg l'abandonna lâchement à l'approche de Mourad, et entraîna dans sa défection une grande partie de l'armée. Isfendiar accepta néanmoins le combat, mais il fut battu; et frappé dans la mêlée,

[1] *Chronicon breve*, appendice de Ducas, p. 199, éd. de Paris.

[2] Chalcond. V, p. 75. I, p. 40. L'occupation de l'isthme d'Hexamilon eut lieu le 1er mai. Avant Timour, Jules César avait déjà déshonoré ses victoires par de semblables trophées : *Ex congestis cadaveribus agger effectus est, quæ pilis jaculisque confixa inter se tenebantur, fœdum etiam inter Barbaros.* Florus, IV.

d'un coup de massue à la tête, par son chancelier Yakhschibeg, il s'enfuit à Sinope. Abandonné de tous les siens, il ne resta d'autre moyen à Isfendiar, pour apaiser la colère du sultan, que de lui donner en mariage sa fille renommée par sa beauté, et de lui livrer en outre les riches mines des montagnes de Kastemouni. Pour prix de tous ces sacrifices [1], Mourad lui accorda la paix, et le laissa en possession du reste de ses Etats (827-1423).

Mourad II songea dès-lors à retourner en Europe; mais il voulait auparavant éloigner du conseil plusieurs de ses vizirs dont la puissance le fatiguait, et qui, par leur nombre, ne pouvaient qu'entraver la marche des affaires. Ils étaient cinq, savoir: Aouz-Pascha, Ibrahim-Pascha, et les trois fils de Timourtasch. De ces derniers il envoya l'un, Oumourbeg. dans le Kermian; le second, Ouroudj, fut nommé beglerbeg; enfin, le troisième, Alibeg, reçut le gouvernement de Saroukhan [2]. Aouz-Pascha avait été dénoncé au sultan comme entretenant des intelligences avec l'armée, et méditant le projet d'usurper le trône. Mourad mit un jour la main sur la poitrine de son vizir, et s'aperçut qu'il portait une cuirasse sous ses vêtemens. Lui ayant demandé le but d'une pareille précaution, Aouz-Pascha se troubla dans sa réponse; il n'en fallait pas davantage au sultan pour confirmer ses soupçons; il ordonna aussitôt qu'on s'emparât du

1 Idris, 11e récit du règne de Mourad II. Neschri, p. 169.

2 Neschri, p. 168.

traître et lui fit crever les yeux [1]. On vit ainsi, par l'éloignement des fils de Timourtasch, et par le châtiment infligé à Aouz-Pascha, l'autorité qui, depuis le règne de Mohammed Ier, avait été partagée entre cinq vizirs, retomber tout entière entre les mains d'un seul, Ibrahim-Pascha.

Ces arrangemens terminés, Mourad II repassa l'Hellespont et revint à Andrinople pour s'occuper des préparatifs de ses noces avec la fille du prince de Sinope. Il envoya à la cour d'Isfendiar Elwanbeg, son premier écuyer-tranchant [2], et la veuve de Khalil-Pascha, qui sous le règne de Mohammed avait été élevée dans le harem, tous deux chargés de lui amener sa fiancée [3], avec les honneurs dus au rang qu'elle allait occuper. Le prince de Sinope les reçut avec magnificence, et remit sa fille à la garde de la veuve de Khalil-Pascha et de la femme du prince de Kermian. (828 — 1424).

Partout des fêtes brillantes signalèrent le passage de la future épouse; elle fit son entrée dans Andrinople au milieu d'une pompe dont l'empire ottoman n'avait pas encore eu d'exemple. Mourad célébra le mariage de ses trois sœurs en même temps que le sien: il donnait l'une d'elles à Kasimbeg, fils d'Isfendiar; l'autre à Karadja-Tschelebi, qui gouvernait l'Asie-Mineure, et qui périt quelque temps après à la bataille

[1] Neschri, p. 169.

[2] La charge d'ambassadeur et d'écuyer était héréditaire dans sa famille.

[3] Idris, IIe récit du règne de Mourad II. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 18.

de Warna; la troisième au fils d'Ibrahim-Pascha, Mahmoud-Tschelebi, qui mourut à la Mecque [1]. Ce fut dans la même année que Joannes succéda à Manuel, et que Mourad conclut avec lui un traité de paix (22 février 1424); ce traité obligeait le nouvel empereur de Constantinople à payer au sultan un tribut annuel de trois cent mille aspres ou trente mille ducats, et à lui livrer en outre Zeïtoun (Lysimachia) et les autres villes situées sur la Strania (Strymon), ainsi que toutes celles qui bordaient la Mer-Noire, à l'exception de Selymbria et de Derkos: ces deux villes dont Mourad ne s'était pas rendu maître [2] formaient pour ainsi dire les avant-postes de la capitale des Grecs. Le voïévode de Valachie et le despote de Servie vinrent encore à cette époque à la cour du sultan, et il renouvela avec eux l'ancien traité de paix [3]. Il envoya le dernier, Etienne Lazarovich, accompagné d'un ambassadeur turc, auprès de Sigismond, roi de Hongrie, récemment élu empereur d'Allemagne, pour le féliciter et négocier une trève de deux ans. L'envoyé de Mourad apportait à ce prince de riches présens, parmi lesquels on remarquait des tissus d'or et de soie, quatre vases dorés, dix tapis sarrasins, quatre masses, etc. Sigismond accepta la paix que lui offrait Mourad, et lui envoya de son côté huit *pommeaux* d'or, six pièces de velours, neuf pièces de

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 19. Ali, Solakzadé.

[2] Ducas, XXIX, p. 109. Phranzes, I, c. 41. Chalcondyle.

[3] *Venerunt etiam despota Serviæ et vaivoda Valachiæ, cum quibus pacem firmavit.* Ducas, XXVIII, p. 105.

drap de Malines, dont trois rouges, trois noires, trois bleues, six chevaux de race, et mille florins d'or de Hongrie; l'ambassadeur turc reçut lui-même pour sa part trois pommeaux d'or, trois pièces de drap et trois de velours, quatre chevaux et quatre cents florins d'or [1]. (Juillet 1424.)

En paix avec les États d'Europe voisins de son empire, Mourad se disposa à châtier l'insolence de Djouneïd : une fois réintégré dans le gouvernement d'Aïdin, ce dernier avait refusé d'envoyer son fils à la Sublime-Porte en signe de vasselage, et secouait déjà le joug. Il était réservé au sultan de mettre fin aux entreprises de ce partisan ambitieux, qui joignait, à un esprit inquiet et turbulent, de la bravoure et de l'audace, et qui, depuis la mort de Bayezid, avait, soit avant, soit après l'avènement de Mohammed Ier, prêté le secours de ses armes à toutes les révoltes, et servi successivement la cause de tous les prétendans, dans l'espoir de s'établir lui-même à la place des souverains auxquels il faisait la guerre. Mais avant de suivre dans sa marche l'armée que Mourad envoya contre lui, nous jetterons un regard en arrière. On se souvient que nous avons laissé Djouneïd quittant furtivement le camp de Moustafa, ce premier et malheureux rival de Mourad, dans l'espoir de trouver à Smyrne la récompense de sa trahison.

Accompagné de soixante-dix affidés, Djouneïd

1 Engel, *Histoire de Servie*, p. 369; suivant Windek et Engel, *Histoire de Hongrie*, II, p. 313.



courut toute la nuit, et se trouva le lendemain matin près d'Akhissar (Thyatira) à deux journées de marche du camp d'Ouloubad; passant à gué la rivière de Merméré (Hermon), il se dirigea vers Smyrne, et y arriva dans la soirée du jour suivant [1]. Les habitans de cette ville, qui l'avaient vu naître et grandir au milieu d'eux, allèrent en foule à sa rencontre et le ramenèrent en triomphe dans leurs murs. Djouneïd apprit là que Moustafa, petit-fils de l'ancien souverain d'Aïdin, gouvernait encore cette principauté dont Mourad II lui avait promis l'investiture pour prix de sa désertion, et qu'il avait établi sa résidence à Ayasolouk (Éphèse). Aussi actif qu'entreprenant, il se rendit à Tscheschmé [2] (*Erythræ*) et à Vourla [3] (*Clazomene*), où en moins de huit jours il rassembla un corps de quatre mille hommes: il arma les uns de flèches et de javelots, les autres de piques et de lances faites à la hâte avec des branches d'arbre durcies au feu. A la nouvelle des préparatifs de Djouneïd, le prince d'Aïdin se mit à la tête de ses troupes, et vint camper à six lieues au-delà d'Éphèse, près de Mesaulion; c'est là où dix-sept ans auparavant Djouneïd, au moment de combattre Souleïman, avait trahi ses alliés les princes de Karamanie et de Kermian, et s'était sauvé dans le camp ennemi, la corde au cou [4]. La bataille s'engagea, entre Moustafa et Djouneïd, dans

[1] Ducas, XXVI, p. 97.
[2] Mannert, *Geograph.* VI, 3, p. 322.
[3] *Ibid.* p. 328.
[4] Ducas, XVIII, p. 56.

une plaine bordée de forêts et de marais [1]. L'armée du prince d'Aïdin donna seule le signal de l'attaque, Djouneïd n'ayant ni clairons ni trompettes parmi ses soldats mal équipés; il se précipita le premier en avant, et attaqua le corps de troupes que Moustafa commandait en personne. Bientôt il fut aux prises avec lui, et, après quelques instans d'une lutte acharnée, il le renversa de cheval, et l'étendit à ses pieds d'un coup de masse. Les soldats d'Aïdin, voyant leur chef terrassé, mirent bas les armes et proclamèrent Djouneïd prince d'Aïdin. Celui-ci s'établit, sans éprouver d'autre résistance, dans le pays qu'il venait de reconquérir, et le gouverna paisiblement jusqu'au moment où Mourad, irrité du refus qu'il avait essuyé [2], et jaloux de rentrer en possession d'une des plus belles provinces de l'empire, déclara la guerre à ce vassal rebelle.

Ce fut Khalil-Yakhschibeg [3], l'époux de la sœur de Bayezid-Pascha si impitoyablement mis à mort par Djouneïd, après la bataille de Sazlidéré, que le sultan envoya contre lui à la tête de quarante mille hommes. Khalil-Yakhschibeg, brûlant de venger l'affront fait à sa famille, marcha droit à la rencontre de Djouneïd, et ne s'arrêta que près d'Akhissar, où ce dernier l'attendait de pied ferme; Khalil était à peine arrivé,

[1] Ducas, XXVI, p. 79.

[2] *Ibid.* XXVII, p. 105.

[3] Ducas l'appelle Khalil. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 22, lui donne le nom de Baschibeg au lieu de Yakhschibeg, qu'il porte dans les autres historiens ottomans.

que le fils cadet de Djouneïd, Kourd, s'élança pour faire une pointe dans son camp, et revenir ensuite sur les derrières pendant que Djouneïd lui-même attaquerait l'ennemi de front. Mais le général de Mourad, qui avait compris le but de cette manœuvre, laissa passer Kourd sans lui opposer trop de résistance; ordonnant aussitôt à ses soldats de cacher leur coiffure blanche, il coupa l'ennemi par une contre-marche habile, et prit position sur une hauteur que Djouneïd comptait occuper; là il attendit patiemment le retour de Kourd, qui vint en effet se jeter tête baissée dans le piége; dès qu'il eut reconnu les troupes ottomanes, il lâcha pied et s'enfuit à toute bride; mais il fut fait prisonnier avec Hamza, frère de Djouneïd, et Khalil-Yachschibeg les dirigea tous les deux sur Andrinople, d'où ils furent envoyés à Gallipolli [1] chargés de chaînes.

Lorsque Djouneïd vit son frère et son fils au pouvoir des Turcs, il retourna sur ses pas, et se sauva à Hypsela [2], château situé sur la côte ionienne, vis-à-vis de l'île de Samos, et abondamment pourvu des munitions et des vivres nécessaires pour soutenir un siége. Khalil, sans perdre de temps, passa la rivière Merméré, et traversant la ville de Juan-de-Medua (Nimphæon), entra à Ayasolouk (Éphèse); c'est alors qu'il informa le sultan des résultats de la campagne. Mourad, voulant à tout prix réduire Djouneïd, fit partir de nouvelles troupes, commandées par Ouroudj,

[1] Ducas, XXVIII, p. 106. Idris, IIIe récit du règne de Mourad II. Neschri, p. 171. Ali, Solakzadé.

[2] Neschri, p. 171. Bratutti, II, p. 25, écrit *Islia*.

fils de Timourtasch, beglerbeg et gouverneur d'Anatolie. Ouroudj entra en Ionie ayant sous ses ordres Hamzabeg, le frère de Bayezid-Pascha, auquel Djouneïd avait laissé la vie sauve, comme on l'a vu plus haut; celui-ci, à cette nouvelle, abandonna la défense d'Hypsela à son frère Bayezid, et s'enfuit avec quelques soldats sur trois birèmes qu'il tenait prêtes à toute occasion; il débarqua sur les côtes de la Cilicie, près d'Anamouri (Anemorium), et fit demander une entrevue au prince de Karamanie; mais il ne put le décider à prendre ouvertement son parti. Après en avoir obtenu seulement quelque secours d'argent et cinq cents cavaliers, il revint par Eski-Hissar (Laodicæa) et les plaines du Meïnder (Mæander) à Hypsela, qu'Hamzabeg assiégeait avec cinquante mille hommes. Djouneïd dont les forces, réunies à celles de son frère Bayezid, ne s'élevaient guère à plus de mille hommes, sentit qu'il était impossible de résister en rase campagne à un ennemi beaucoup plus fort que lui, et se jeta dans Hypsela. Il soutint le siége avec succès, tant qu'il ne fut bloqué que par terre, et que la mer resta libre. Mais Hamza, voyant qu'il s'épuisait en vains efforts, et qu'il ne pourrait emporter la place de vive force qu'autant qu'il aurait interrompu toute communication par mer, demanda des vaisseaux au sultan. Mourad s'adressa à cet effet au podestat de la nouvelle Phocée, Percival Palavicini, qui venait de succéder à Jean Adorno. Le podestat arma à la hâte trois galères de haut bord, dont il prit le commandement, et se dirigea de Khios vers Hypsela. A son approche,

Djouneïd, que les cavaliers de Karamanie venaient d'abandonner pour passer à l'ennemi, se voyant bloqué de toutes parts et sans moyen de défense, entama des négociations avec Khalil qui conduisait le siége en l'absence d'Hamzabeg, appelé par des affaires pressantes à Ayasolouk. Sur la promesse de Khalil, qu'on lui laisserait la vie sauve, Djouneïd vint se constituer prisonnier, et lui remit les clefs de la citadelle. Mais Hamzabeg rentra le même soir au camp [xv], et son gendre Khalil lui ayant rendu compte de ce qui s'était passé pendant son voyage à Éphèse, il envoya au milieu de la nuit quatre bourreaux étrangler dans sa tente Djouneïd et sa famille. Leurs têtes furent portées à Andrinople et déposées aux pieds du sultan, qui fit également décapiter Hamza frère de Djouneïd et Kourd son fils détenus à Gallipoli. Telle fut la fin misérable de ce partisan audacieux et de tous les siens. Il périt victime de la trahison, après l'avoir plus d'une fois employée lui-même pour se tirer d'embarras; d'abord gouverneur de la principauté d'Aïdin, il fut appelé plus tard au commandement d'Ochrida par Souleïman, puis à celui de Nicopolis, sous le règne de Mohammed Ier [1]. Il embrassa ensuite la cause du prétendant Moustafa, et devint son plus ferme soutien: l'ayant suivi en prison à Lemnos, nous avons vu qu'il fut relâché avec lui à l'avènement de Mourad, et qu'il déploya à cette époque autant d'habileté que de bravoure; mais, séduit par les offres du sultan, il aban-

[1] Ducas, XXVIII, p. 108.

donna Moustafa à Ouloubad, et alla prendre possession de Smyrne et d'Éphèse (829-1425), où il se serait long-temps maintenu, s'il n'avait, par un imprudent refus, attiré sur lui la colère de Mourad II. Hamzabeg le sacrifia à sa vengeance, sans respect pour la foi des traités.

Le sultan, débarrassé de cet ennemi remuant, se rendit en Asie pour assurer la paix et déterminer les limites des divers États enclavés dans cette immense presqu'île, qui venait d'être réduite de nouveau au joug de la Sublime-Porte. Il traversa le pays qu'arrose l'Ouloubad, passa par Pergamah, par Smyrne, et se rendit à Éphèse, où il reçut les ambassadeurs des princes d'Asie et d'Europe, ses vassaux. Parmi eux on remarquait les envoyés de Dan, voïévode de la Valachie, et ceux de Lazar, despote de la Servie; Joannes, empereur de Byzance, députa à Mourad son premier ministre, Lucas Notaras; enfin les trois grandes îles de l'Archipel, Lesbos et Khios, soumises à la domination de Gênes, et Rhodes, gouvernée par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, envoyèrent chacune des agens au sultan.

Mourad renouvela alliance [xvi] avec ces diverses puissances et ratifia les traités de paix signés par ses prédécesseurs; Venise seule fut exceptée [1]. Le sultan ne pouvait pardonner à cette république l'occupation de Thessalonique, et se promettait d'en tirer vengeance. Mais les troubles qui divisaient encore quel-

[1] Ducas, XXIX, p. 100.

ques Etats de l'Asie y rendaient sa présence nécessaire, et le forçaient à dissimuler.

Dans le pays de Mentesché, Eliasbeg [1] avait laissé pour héritiers deux neveux de son frère Mohammed, Ahmed et Oweis. Afin de prévenir de nouveaux troubles, Mourad les avait fait saisir et enfermer à Tokat dans la prison d'État appelée le Tschardak des Bédouins. Mais ces deux princes trouvèrent le moyen d'échapper et se cachèrent, l'un sous une botte de foin, l'autre dans un sac d'avoine [2]. Oweis fut reconnu, repris et décapité avec le geôlier dont il avait ainsi trompé la surveillance. Quant à Ahmed, il parvint à s'enfuir en Perse. Tranquille de ce côté, Mourad donna le gouvernement de Mentesché à Balaban-Pascha (829-1425), et envoya un corps de troupes dans la province de Tekké, où Osmanbeg, descendant des anciens princes du pays, assisté par le prince de Karamanie, venait d'assiéger le port et la citadelle d'Antalia [XVII] (l'ancienne Attalia). Le commandant de cette place, Firouzbeg, était mort peu de temps auparavant; mais son fils, Hamzabeg, accourut en toute hâte de Karahissar, et profitant de l'inaction d'Osmanbeg, tombé tout-à-coup malade à Istawros [XVIII], il rassembla quelques troupes, l'attaqua et le défit complètement.

Osmanbeg fut tué et sa sœur emmenée en capti-

[1] Ducas, XXII, p. 64, et XVI, p. 11, l'appelle tantôt Ελιεξπεγις ὁ Μανταχιας, tantôt Ελιεζ Μανταχια.

[2] Neschri, p. 172. Seadeddin, II, p. 20. Ali, Solakzadé, Aschikpaschazadé, dans le manuscrit du Vatican, p. 238.

vité. A cette nouvelle, Mohammedbeg, prince de Karamanie, jeta le masque; infidèle au traité de paix qu'il avait conclu avec Mourad, lorsque celui-ci monta sur le trône, il prit les armes, et continuant les hostilités commencées par Osmanbeg, il poussa le siége d'Antalia avec vigueur. Un coup de canon parti des remparts lui donna la mort [1]. Des trois fils de Mohammedbeg qui l'avaient accompagné dans cette campagne, un seul, Ibrahimbeg, put échapper et reconduire en Karamanie les dépouilles de son père; les deux autres, Isabeg et Alibeg, furent pris et envoyés au sultan qui donna une de ses sœurs à chacun d'eux en leur assignant de vastes domaines aux environs de Sofia; quant à Ibrahimbeg, il reçut de Mourad un drapeau et un sabre en signe d'investiture de la principauté de Karamanie, à la seule condition de restituer la partie de territoire que son père, Mohammedbeg, avait violemment détachée du pays de Hamid [2]. Cette province, ainsi reconstituée, fut confiée à l'administration [3] d'Elwanbeg, premier écuyer-tranchant du sultan, le même qui était venu lui apporter la nouvelle de la mort de Mohammed Ier.

Telle fut la fin de la première guerre que Mourad eut à soutenir contre les princes de Karamanie; mais

[1] Le commandant de la forteresse fit suspendre, au-dessus d'une des portes de la ville, le boulet qui avait fait justice du parjure, avec cette inscription : *Victorieux en Dieu*. Ce fut l'objet d'une raillerie amère contre les Karamans toutes les fois qu'ils venaient à Antalia.

[2] Neschri, p. 173. Idris, IVe récit du règne de Mourad II. Seadeddin, II, p. 30. Solakzadé, 39. Ali, 72. *Raouzatoul-ebrar*. Hadji-Khalfa.

[3] Neschri, p. 173.

il devait reprendre encore deux fois les armes pour réduire ce pays destiné à subir, comme sous Mohammed I[er], trois invasions.

Tolérer le crime c'est l'autoriser. La conduite de Hamzabeg trouva des partisans parmi les vizirs de Mourad II, qui, disposés à suivre son exemple, préconisèrent, comme un acte de politique habile, l'infâme perfidie avec laquelle ce chef sanguinaire avait, au mépris de la foi jurée, assassiné Djouneïd et sa famille. Yourkedj-Pascha fut le premier qui élargit la voie tracée. D'abord gouverneur de Mourad, nommé ensuite satrape de la Petite-Arménie, Yourkedj-Pascha jouissait d'un tel crédit, qu'il avait obtenu la permission de battre monnaie à son coin [1], privilége que jusque-là les sultans s'étaient exclusivement réservé. Pendant son administration, quatre frères, chefs de la tribu turcomane du *Khodja-Rouge*, se répandirent aux environs d'Amassia et de Tokat, qu'ils infestaient par leurs rapines, enlevant les femmes, pillant les caravanes et saccageant les campagnes. Yourkedj-Pascha ayant appris qu'une des bandes de ces brigands, forte de quatre cents hommes, avait pris ses quartiers d'hiver à Nigissar (Neocæsarea), leur envoya un message; il leur promettait, au nom du sultan, de leur abandonner en fief le territoire d'Ortokabad, s'ils consentaient à lui prêter le secours de leurs armes contre la tribu des fils d'Alparslan qui venaient d'envahir les côtes de Djanik, l'ancienne résidence des Tzanes. Il

1 Neschri, Idris, v[e] récit du règne de Mourad II. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 33. Ali, Solakzadé, p. 39.



leur demandait à cet effet une entrevue pour arrêter entre eux le plan de cette expédition. Yourkedj-Pascha, afin de mieux attirer les Turcomans dans le piége, feignit qu'une maladie le retenait à Amassia, éloigna ses troupes et envoya Khizrbeg, son fils, à leur rencontre jusqu'à Merzifoun. Celui-ci les combla d'honneurs et de présens, s'épuisa en excuses sur les obstacles imprévus qui empêchaient son père de venir au lieu du rendez-vous et s'offrit de les conduire à Amassia. Les Turcomans du Khodja-Rouge acceptèrent la proposition sans défiance et suivirent Khizrbeg à Amassia. Yourkedj-Pascha les reçut avec tous les dehors d'une loyale hospitalité; on les hébergea somptueusement, et on leur prodigua des liqueurs de toutes sortes. Mais, au milieu de la nuit, quand ils furent plongés dans le sommeil et dans l'ivresse, ils furent saisis au nombre de quatre cents, garrottés et jetés pêle-mêle dans une prison creusée dans le roc. Yourkedj-Pascha en fit murer la porte et ordonna qu'on y mît le feu. Ils périrent tous étouffés par les tourbillons de fumée. A peine le silence de la mort eut-il succédé aux cris déchirans de ces malheureux, que le satrape monta à cheval, fondit, à Tschouroumli, sur les nombreux troupeaux des Turcomans et s'empara de leurs trésors. Le butin fut immense : le reste de la tribu s'enfuit du territoire inhospitalier des Ottomans, et alla chercher asile chez les Turcomans répandus dans les États des princes de Soulkadr et du Mouton-Blanc; le chef de cette dernière dynastie était Khalilbeg, fils de Karaïlouk ou Karayoulouk (la Sang-



sue-Noire) [1], dont nous avons parlé plus haut. Sept jours après cette épouvantable catastrophe, une vieille femme s'avança vers Yourkedj-Pascha, au moment où il rentrait dans Amassia, et, se prosternant à ses pieds, lui demanda le corps de son fils, qui, disait-elle, n'appartenait point à la tribu du Khodja-Rouge, mais qui, invité par hasard à s'asseoir à leur banquet, avait partagé leur sort. Sa prière fut écoutée. la porte de la fatale prison se rouvrit devant la pauvre mère qui, inspirée dans ses pénibles recherches par un touchant amour, et sans doute aussi guidée par la main de Dieu, découvrit et reconnut au milieu des cadavres entassés celui de son fils. Il respirait encore, et elle parvint, à force de soins, à le rappeler à la vie. Ce fut là le seul signe de pitié que donna le satrape d'Arménie; il fit enlever les restes de ses victimes et ordonna qu'on les livrât en pâture aux chakals et aux oiseaux de proie. Ainsi, l'ancien gouverneur de Mourad II, le professeur de ses fils, enseignait à son tour la trahison et l'assassinat aux grands dignitaires ottomans et aux jeunes princes appelés à l'empire. Cet acte de lâche férocité trouve des apologistes dans les historiens ottomans, et Idris lui-même le cite avec éloge.

Peu de temps après son retour à Amassia, Yourkedj-Pascha eut recours à des moyens, sinon aussi violens, au moins également perfides, pour se rendre maître du château fort de Kodjakia (vieux rocher),

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 34.

bâti sur une montagne escarpée dans le voisinage d'Osmandjik. Haïder, le seigneur de ce château, se croyait à l'abri de toute entreprise, tant à cause de sa position inexpugnable que par les soins qu'il avait mis à se fournir de munitions et de vivres; par mesure de prudence, il n'était pas sorti du fort depuis que Yourkedj-Pascha administrait la Petite-Arménie; et de peur que son fils ne lui fût enlevé pour servir d'ôtage au sultan, il ne l'avait pas reconnu publiquement. Mais toutes ces précautions devaient être déjouées par la ruse de Yourkedj-Pascha; il parvint à corrompre le confident de Haïder en lui promettant sa fille en mariage; Taïfour mit secrètement le feu aux magasins d'armes et aux greniers du château, et l'incendie ayant dévoré toutes ses richesses et toutes ses provisions, Haïder fut obligé de se rendre (831-1427).

Yourkedj-Pascha ne se montra pas plus scrupuleux lorsqu'il prit possession de la forteresse de Djanik qui appartenait alors à Houseïnbeg, chef de la tribu turcomane des fils d'Alparslan. Houseïnbeg, prévoyant que tôt ou tard il succomberait victime de la ruse ou de la force, se décida à livrer lui-même la citadelle de Djanik et à se constituer vassal du sultan. Il se présenta à cet effet devant Yourkedj-Pascha, espérant conserver à ce prix la vie sauve et la liberté; mais il eut à peine remis les clefs de la ville, qu'on l'emmena prisonnier à Brousa. Houseïnbeg parvint cependant à tromper la vigilance de ses gardiens et se réfugia auprès de Mourad II, qui le reçut avec bienveillance et lui donna un sandjak en Roumilie, où

ses descendans occupèrent depuis une place distinguée parmi les premières familles du pays [1].

Vers la même époque, le vieux prince de Kermian fit savoir au sultan qu'il se proposait de lui rendre une visite dans sa résidence d'Andrinople. Mourad saisit avec avidité cette occasion de déployer toute sa munificence envers ce prince dont il convoitait les riches domaines.

A la première nouvelle de son approche, il s'avança à sa rencontre jusqu'au confluent des rivières de l'Erkené (l'Agrianes d'Hérodote) et de la Marizza (Hebrus) [xix]. Il profita de cette occasion pour visiter les travaux d'un pont qu'il y faisait construire sous la direction d'Ishakbeg, gouverneur des frontières de Servie. Ce pont à cent soixante-dix palées mérite par sa hardiesse d'être placé au premier rang parmi les monumens élevés sous le règne de Mourad.

Il reçut le prince de Kermian avec tous les égards dus à son grand âge et à son rang. Des fêtes magnifiques furent données pendant son séjour à Andrinople; le savant médecin et poëte Scheïkhi, que le sultan attacha à sa personne en qualité de mihmandar [2], fut chargé de l'accompagner dans ses excursions, et de veiller à l'accomplissement de ses moindres désirs. L'illustre voyageur reprit le chemin de

1 Neschri, p. 176. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 41. Lisez *Djanik* au lieu de *Gianisch*. Idris, 2e suppl. au ve récit du règne de Mourad II. Solakzadé, p. 41.

2 Dans Arrien déjà, l. I, c. 16, nous voyons Omar revêtu des fonctions de mihmandar, ou introducteur des étrangers.



ses États, plein de reconnaissance pour l'accueil hospitalier qu'il avait reçu ; il traita l'escorte que Mourad lui avait donnée avec une telle libéralité, qu'arrivé à Gallipoli il se trouva sans argent. Il écrivit alors au sultan pour lui faire part de son embarras. « Dieu nous a envoyé dans le prince de Kermian un frère qui, outre ses revenus, dévore encore les nôtres, » dit Mourad à la lecture de sa lettre ; puis il lui fit porter sur-le-champ une somme d'argent digne de sa munificence. Un an plus tard, Mourad recueillit les fruits de sa libéralité ; le prince de Kermian, pour reconnaître les services du sultan, le désigna à sa mort comme l'héritier de tous ses biens [1].

A l'époque où nous avons vu successivement périr Djouneïd et Mohammedbeg, le prince d'Antalia, et où Yourkedj-Pascha livra si cruellement au feu les Turcomans du Khodja-Rouge, mourut Étienne Lazarovich, despote de Servie (19 juin 1427) [2], laissant pour héritier George Brankovich. Au terme des traités antérieurement conclus par Étienne, son successeur devait remettre au roi de Hongrie plusieurs places fortes, parmi lesquelles Galambotz ou Kolumbaz (en turc Gœgerdjinlik, c'est-à-dire colombier) [3], située sur la rive droite du Danube entre Semendra et Orsova. Mais l'ancien despote avait engagé cette ville

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 43. Neschri, p. 177. Idris, Solakzadé.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, II, p. 320. *Histoire de Servie*, p. 369.

[3] Neschri, p. 178. Seadeddin, Bratutti, II, p. 46, écrit Ghingerginlach-Columbaza. Hadji-Khalfa, au 831 (1427).

à un de ses boyards pour une dette de douze mille ducats. Comme Sigismond de Hongrie, tout en refusant de payer cette somme au créancier d'Étienne, se disposait néanmoins à en prendre possession, le boyard, pour ne pas perdre avec son gage la somme prêtée, appela les Turcs à son secours, et ceux-ci s'emparèrent de Kolumbaz (1428).

Dès le printemps suivant, Sigismond se présenta devant la ville et la bloqua par terre et par eau; Mourad accourut pour défendre sa nouvelle conquête : il fut alors conclu entre lui et Sigismond un armistice par suite duquel ce dernier dut lever le siége et abandonner Kolumbaz au sultan [1]. Sigismond donna en effet le signal de la retraite; mais à peine se fut-il mis en marche avec une partie de ses troupes pour passer sur la rive gauche du Danube, que les Turcs, parjures à la foi du traité, se jetèrent sur celles qui restaient encore sur la rive droite. Le fidèle compagnon d'armes du roi, Zavissa-Niger de Garbow, voyant le danger que courait son souverain, remonta à cheval, et, accompagné seulement de deux fantassins, se précipita au milieu des assaillans qui le prirent pour Sigismond [xx] et le massacrèrent. George Brankovich, le successeur d'Étienne, livré à ses propres forces, se vit dès-lors obligé de demander la paix à Mourad; il l'obtint à condition de payer à la Sublime-Porte un tribut annuel de cinquante mille ducats, de rompre toutes ses relations avec la Hongrie et de

[1] Engel, *Histoire de Hongrie*, p. 324. *Histoire de Servie*, p. 373.



joindre ses troupes à l'armée du sultan. De retour à Andrinople, Mourad expédia des messages à plusieurs souverains de l'Asie centrale pour leur annoncer ses nouveaux exploits [xxi].

Mourad ayant ainsi pacifié les troubles qui s'étaient élevés dans quelques provinces de l'empire ottoman, et agrandi ses limites du côté de la Roumilie par l'occupation de Kolumbaz et de Krussovaz, se prépara à l'expédition de Thessalonique qu'il méditait depuis son avènement. Les habitans de cette ville, fatigués de la faiblesse des empereurs de Constantinople qui ne savaient pas les défendre des continuelles incursions des Turcs, avaient envoyé des députés à Venise pour offrir à cette république la souveraineté de leur État, si elle voulait prendre leur défense. Les Vénitiens, qui depuis long-temps convoitaient la possession d'une ville importante à la fois par ses richesses, sa population, et si avantageusement située pour leur commerce, s'empressèrent de souscrire à ces propositions. Ils envoyèrent aussitôt un gouverneur à Thessalonique, pendant que les habitans déposaient le despote Andronicus, fils de Manuel, et, l'escortant en foule jusqu'au rivage, l'embarquaient pour le Péloponèse en lui souhaitant un heureux voyage.

On a vu que Mourad, blessé de la préférence accordée à la république de Venise, avait refusé de traiter avec ses ambassadeurs [1] pendant le séjour qu'il

[1] Ducas, XXIX, p. 110.

fit à Éphèse et n'avait plus songé qu'à lui ravir sa précieuse conquête : en vain cette puissance, jalouse de conserver la paix, envoya-t-elle de nouveaux agens au sultan, à son retour en Europe. Mourad répondit à leurs propositions par quelques mots de fâcheux augure : « Salonique avait été au pouvoir de Bayezid, son aïeul, et il regardait cette ville comme son patrimoine. Il aurait pu souffrir encore qu'elle retombât au pouvoir des Grecs, mais il ne reconnaissait pas aux Latins le droit de la gouverner. Ils n'avaient qu'à se retirer, sinon il viendrait les en expulser lui-même [1]. » Il parla dans les mêmes termes aux envoyés grecs, Nicolas de Gona et Frangopulos le protostator ; il les assura que, si Thessalonique appartenait à leur maître, il n'aurait jamais eu la pensée de s'en emparer ; mais qu'il ne voulait pas permettre aux Vénitiens de s'établir entre ses possessions et celles de l'empire grec [2]. Dès que les préparatifs de son expédition furent achevés, il quitta Andrinople vers le milieu du mois de février 1430, pour se rendre à Serès, où il se livra à la débauche en attendant Hamzabeg, qu'il avait rappelé d'Asie et auquel il destinait le commandement de cette expédition. A peine arrivé, Hamza se mit en marche, et parut comme un fléau devant les murs de la malheureuse Thessalonique, à la tête d'une armée si nombreuse que les assiégeans étaient plus de cent contre un.

Cependant les Vénitiens se préparèrent à soutenir

[1] Ducas, p. 111.

[2] Phranzes, II, p. 9.

courageusement le siége et se partagèrent la défense des remparts; mais ils étaient en si petit nombre que chacun d'eux dut garder à lui seul deux et même trois bastions [1]. Dans la nuit du dimanche 26 février, un violent tremblement de terre ébranla le sol et jeta le désordre parmi les habitans: Hamza détacha du camp quelques soldats qui pénétrèrent isolément par différens points dans la ville, et tentèrent de gagner les Grecs afin de prendre Thessalonique sans livrer d'assaut [2]. Ils auraient réussi peut-être si les Vénitiens, dans leur juste méfiance, n'eussent pris d'avance toutes les mesures nécessaires pour déjouer la trahison: c'est dans ce but qu'en relevant les sentinelles, ils avaient toujours soin de placer à côté de chaque soldat grec un de leurs *butineurs* [XXII], sorte de milice composée de mercenaires de tous les pays. Aussi Hamza fit en vain lancer au milieu des assiégés des flèches entourées de lettres dans lesquelles il engageait les Grecs à lui ouvrir les portes de la ville, et leur promettait à ce prix liberté et protection; il eut beau sommer par trois fois les Vénitiens de se rendre s'ils ne voulaient être passés au fil de l'épée; ruses et menaces restèrent sans effet; les Grecs étaient contenus par la force dans l'obéissance [3], et les troupes de Venise rejetaient toute proposition. Le sultan arriva

[1] Joannes Anagnosta, *de Excidio thessalonicensi*, p. 99, et Ducas, XXIX, p. 111. D'après ce dernier, un seul arbalétrier eut à défendre dix bastions.

[2] Anagnosta, VI, p. 100.

[3] *Id.* IX, p. 102.

sur ces entrefaites et résolut le sac de Thessalonique. Mais ses hordes avaient affaire à des soldats déterminés; la place était très-forte, et l'usage du canon, quoique déjà connu dans toute l'Europe, n'était pas encore assez familier aux Turcs.

Dans la nuit du 28 février au 1er mars [XXIII], le bruit se répandit parmi les assiégés que l'assaut général serait livré le lendemain. Le peuple se porta en foule aux églises, et surtout à celle où se trouvait exposé le cercueil de saint Démétrius, d'où découlait incessamment une huile précieuse [XXIV]. Les Vénitiens avaient retiré des remparts une partie de la garnison, forte au plus de quinze cents hommes, pour garnir le port, craignant que les Turcs ne vinssent à incendier trois de leurs galères arrivées le même jour et mouillées dans la rade. Les Grecs, ne sachant à quoi attribuer ce mouvement, crurent que les Vénitiens se disposaient à abandonner la défense : ils quittèrent leurs postes et rentrèrent dans leurs maisons. Dès que le jour parut, les Turcs s'avancèrent en masse, munis, les uns d'échelles, les autres de boucliers envergés; l'espoir du pillage enflammait leur ardeur. D'après l'avis d'Alibeg, fils d'Ewrenos, Mourad fit publier partout à son de trompe qu'il abandonnait aux soldats la vie des habitans, hommes, femmes et enfans, et toutes les richesses qu'ils trouveraient, or, argent, meubles, étoffes, ne se réservant pour sa part de butin que le sol même de la ville et les bâtimens qui le couvraient [1].

[1] Ducas, XXIX, p. 11. Anagnosta, XII, p. 100. Seadeddin dans Bratutti, II, p. 50. Idris, Ali, Solakzadé.



Puis il donna le signal de l'attaque et enveloppa Thessalonique de l'orient à l'occident. Il parcourut lui-même le front de ses troupes, depuis le bastion dit *Trigonon*, à cause de sa forme triangulaire, jusqu'au couvent de Chortaitis [1]; il encourageait les soldats par des promesses, distribuait aux plus hardis des vêtemens de soie, et offrait à chacun de ceux qui détacheraient une pierre des bastions une somme égale à la valeur d'un prisonnier [2]. Il vint ensuite se placer avec un corps d'élite à l'est de la ville où les remparts semblaient être le plus faiblement défendus. Les Turcs firent pleuvoir une telle nuée de flèches sur les assiégés, que ceux-ci pouvaient à peine aborder les parapets, et jeter au hasard quelques blocs de pierre sur les assaillans. Cependant les premiers qui montèrent à l'escalade furent précipités dans les fossés; mais un soldat, plus téméraire et plus heureux, parvint au sommet de l'extrême tour du Trigonon, le sabre entre les dents, et, tuant la sentinelle, il lança sa tête par-dessus les murs au milieu des Grecs; ceux-ci, croyant que tout le bastion était occupé par l'ennemi, se dispersèrent dans toutes les directions; les Turcs, excités par l'exemple de leur intrépide camarade, dressèrent de nouveau leurs échelles, et emportèrent ce bastion et la tour de Samara [3].

Incapables de résister plus long-temps, les assiégés abandonnèrent leurs postes, et cherchèrent leur salut

1 Anagnosta, XI, p. 104.
2 *Id.* XIV, p. 105.
3 *Id.* l. c.

dans la fuite; les uns se cachèrent dans les casemates, les autres dans les fossés; un assez grand nombre accourut vers le port, pensant qu'il était fortifié et pouvait tenir contre l'ennemi; mais les Vénitiens qui s'y étaient tous réunis leur en fermèrent l'entrée et ne donnèrent accès qu'à quelques officiers; saisis eux-mêmes d'une terreur panique, ils se précipitèrent des murs en talus (appelés *tzerempulo*) qui ceignent la ville du côté de la mer, et gagnèrent à la nage les galères qu'ils tenaient prêtes à tout événement [1]. Cependant l'armée ottomane pénétra de toutes parts dans Thessalonique : elle se porta en masse vers le port où toute la population s'était réfugiée après la retraite des Vénitiens, et là commencèrent les horreurs qui suivent d'ordinaire une ville prise d'assaut. Les femmes étaient arrachées des bras de leurs maris, les enfans du sein de leurs mères; chaque soldat poussait devant lui une troupe de femmes, de filles, de caloyers, d'anachorètes, enchaînés pêle-mêle et formant entre eux un contraste cruel [xxv] qui divertit beaucoup les Musulmans: ceux qui résistaient étaient massacrés, et les imprécations des vivans se mêlant aux gémissemens des mourans. c'était par toute la ville un cri universel de désespoir et de misère. On élève jusqu'à sept mille le nombre des habitans qui furent emmenés comme esclaves au camp des Turcs [2]. Pas une maison n'échappa au pillage, pas

[1] Anagnosta, XIII, p. 116.

[2] Anagnosta, qui fut témoin oculaire, est beaucoup plus précis que Ducas, Chalcondyle et Phranzes.

une église à la profanation; ayant arraché aux femmes par la menace ou la flatterie, aux hommes par la torture, l'aveu que leurs trésors étaient enfouis sous les autels, ils les renversèrent sans respect, et ne laissèrent pas pierre sur pierre. Les tableaux furent brûlés ou mis en pièces; à peine quelques-uns furent-ils préservés de la destruction générale et revendus dans la suite aux chrétiens [1]. Le cercueil de saint Démétrius ne fut pas même respecté; les Turcs cherchèrent à détruire la source de laquelle coulait une huile miraculeuse qu'alimentait un réservoir secret. Ils y puisèrent pendant plusieurs jours, espérant trouver sous cette source des trésors immenses, mais sans pouvoir la tarir. Bien qu'ils n'eussent pas foi au miracle, ils conservèrent précieusement cette huile, réputée pour être un baume efficace dans beaucoup de maladies. Les restes du saint furent ensuite coupés en morceaux et dispersés. Anagnosta assure que, recueillies par des ames pieuses et rassemblées plus tard, ces reliques retrouvèrent leur première vertu [xxvi] et renouvelèrent le miracle de la source d'huile.

Mourad s'était rendu, après la prise de Thessalonique, sur les bords du Gallicus, qui coule non loin de ses murs. Là il se décida enfin à sauver d'une ruine totale cette malheureuse cité et à la repeupler. Quand le pillage eut cessé et que les soldats, gorgés de butin, furent revenus dans leur camp près du Wardar (Axius), il prit possession de la ville et permit

[1] Anagnosta, XV.

aux prisonniers devenus son partage, ainsi qu'à tous ceux que leurs familles et leurs amis purent racheter, d'y rentrer, et restitua à leurs propriétaires les demeures qu'ils avaient occupées avant le siége. Mais la plus grande partie des habitans ayant été vendus à des étrangers et emmenés en esclavage, le petit nombre de ceux qui restèrent ne fut pas suffisant pour remplir Thessalonique; et plus tard Mourad y versa l'excédant de population que renfermait la ville voisine de Yenidjé-Wardar [1].

D'abord il n'y eut que les églises principales, telle que l'église de l'*Image de la Sainte-Vierge* [2], et quelques couvens, celui de Saint-Jean-Baptiste entre autres, qui furent convertis en mosquées; tous les autres édifices avaient été respectés et on s'était borné à enlever les tables de marbre dont ils étaient revêtus, pour les transporter à Andrinople où elles furent employées à la construction d'un bain que Mourad y fonda [3]. Mais lorsque les habitans de Yenidjé-Wardar se furent établis à Thessalonique [4], les Grecs, qui avaient cru retrouver un instant dans Mourad la clémence et la générosité de Mohammed [5], virent peu à peu s'évanouir toutes leurs espérances. Les maisons qui restaient vides encore furent partagées entre les nouveaux

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, 51. Neschri, Idris, Ali, Solakzadé et Aschikpaschazadé, manuscrit du Vatican, p. 258.

[2] Αχειροποιητου.

[3] Anagnosta, XVIII, p. 111.

[4] Joannes Anagnosta, XX, απο των Τὶνητζων, et les historiens turcs.

[5] *Thessalonicam repetens Murates, ut muneribus munificis contenteret*

colons; la main des Turcs profana leurs plus beaux monumens. Mourad, qu'ils avaient eux-mêmes aidé à faire le dénombrement des édifices de la ville et l'inventaire de ce qu'ils renfermaient, se les attribua comme propriété particulière, donna les palais à ses principaux officiers, transforma tous les couvens en karawanseraïs, toutes les églises, à l'exception de quatre seulement, en mosquées, et les pierres de celles qui furent démolies servirent à élever un bain turc au milieu de leur ville. Thessalonique ainsi souillée pleura, dit Anagnosta; elle pleura de n'avoir pas été anéantie par un tremblement de terre, engloutie par les eaux de la mer, dévorée par le feu du ciel, plutôt que de voir si tristement accomplir les paroles du prophète : *Les autels du Seigneur tomberont sous la hache et sous la houe* [1].

Quoiqu'il n'y ait aucune ville ancienne et célèbre qui dans le cours des siècles n'ait subi les vicissitudes attachées à toutes les choses de ce monde, quoiqu'il n'y en ait aucune qui n'ait eu ses monumens souillés par les mains de l'ennemi, ses murs arrosés du sang de ses habitans, il plane sur quelques cités comme sur quelques hommes une fatalité particulière, et le doigt de Dieu semble avoir marqué Thessalonique de ce terrible sceau du malheur.

Appelée dans l'origine *Halia* et *Therma* (Thermes). Cassandre qui la reconstruisit lui donna le nom de son

cum suo progenitore, illiusque vestigiis insisteret, qui Thessalonicâ potitus gratias innumeras largitionesque maximas fecit. Anagnosta, XX.

[1] Ἐν πελεκει καὶ λαξευτηριω τα θυσιαστηρια του Θεου καταβεβλοντο.

épouse, Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand [1]. Elle fut placée sous la protection des Cabires et de l'Aphrodite des bains [2]; les temples de ces faux dieux, convertis plus tard en églises, puis en mosquées, existent encore aujourd'hui, et ont pris le nom de la *Rotonde* et de la *Vieille-Mosquée* [3]. Sa situation sur le bord de la mer et les avantages qu'elle offrait au commerce et à la navigation fixèrent sur cette ville l'attention des rois de Macédoine, et dans la suite les empereurs de Rome l'embellirent à leur tour de nombreux monumens.

Elle doit à Néron une magnifique colonnade d'ordre corinthien, ornée de deux rangs de statues, parmi lesquelles on remarque les groupes de Ganymède et de Léda, de Pâris et d'Hélène, de Bacchus et d'Ariane, et celui de la Victoire que la Volupté cherche à retenir dans ses bras. Tout mutilés que sont aujourd'hui ces chefs-d'œuvre de sculpture, ils ravissent encore par leur merveilleuse beauté, et sont généralement appelés *les enchantés* [4]. Trajan dota Thessalonique de la rotonde des Cabires, construite sur le modèle du Panthéon. Elle-même éleva plusieurs arcs de triomphes aux empereurs romains. Celui dont on voit les ruines du côté de Yenidjé-Wardar (l'ancienne Pella, berceau d'Alexandre-le-Grand), fut destiné à consacrer le souvenir de la fameuse bataille de Philippi où la

[1] Stephanus, *de Urbibus*.

[2] Venus Thermæa.

[3] Beaujour, *Tableau du commerce de la Grèce*, I, p. 36-44.

[4] *Incantadas*, Beaujour, l. c., I, p. 38.

vieille république de Cassius et de Brutus succomba pour ne plus se relever sous les armes d'Octave et d'Antoine [1]. Il en fut érigé un autre sous le règne de Marc-Aurèle à la mémoire d'Antonin-le-Pieux et de sa fille Faustine [2]. Enfin un troisième, construit après la victoire de Constantin sur les tyrans Licinius et Maxentius, nous reporte à l'époque où le christianisme s'assit jusque sur le trône d'Orient [3]. Tous ces monumens, dont les Turcs ont enlevé les entablemens de marbre et mutilé les figures, offrent encore des vestiges de leur ancienne splendeur et de leur magnificence.

Ce fut sous le règne de l'empereur Théodose que l'ère du malheur commença pour Thessalonique : le peuple s'étant ameuté pour délivrer un conducteur de chars que l'on menait en prison, Théodose ordonna que tous les habitans de cette ville fussent appelés, comme pour un spectacle, sur la place *des Courses*, et massacrés sans distinction d'âge ni de sexe. L'arrêt impitoyable ne fut que trop bien exécuté; le carnage dura trois heures; le nombre des victimes s'éleva à sept mille. Rien dans la vie de Théodose n'efface le souvenir de ce forfait, ni les exploits qui lui valurent le surnom de Grand, ni la pénitence publique qu'il fit à Milan; et on conçoit encore plus d'horreur pour sa mémoire, si on se rappelle que les fréquens voyages de l'empereur à Thessalonique l'avaient mis

[1] Beaujour, l. c., p. 32.

[2] *Ibid.* l. c., p. 29.

[3] *Ibid.* l. c., p. 34.

en relation avec tous les citoyens, et qu'il les connaissait presque tous personnellement [1].

Le règne de Léon dit le Sage ne fut pas moins funeste à Thessalonique que celui de Théodose. Cet empereur ne sut pas, malgré toutes ses connaissances militaires, protéger contre les excursions répétées des pirates arabes, une ville qui tenait alors le premier rang parmi toutes celles de l'Orient. Pendant qu'il écrivait à Byzance un traité sur la tactique, un renégat de Tripoli aborda à Thessalonique avec une flotte de cinquante-quatre bàtimens dont l'équipage était presque en entier composé d'esclaves nègres; ce corsaire emporta la ville d'assaut et la livra au pillage. Une partie des habitans fut emmenée en esclavage, l'autre égorgée, et les édifices ne furent sauvés qu'au prix de cinq cents livres d'or [XXVII].

Plus tard encore des pirates normands, sous la conduite de Guillaume roi de Sicile, envahirent à leur tour cette malheureuse cité, et les cruautés dont ils se souillèrent surpassent celles qu'avaient commises les Arabes. Rien n'échappa à leurs mains sacriléges; ils profanèrent à l'envi les temples, les tombeaux, les autels; violèrent les femmes et les filles; saccagèrent la ville de fond en comble : tous ces malheurs furent accompagnés de circonstances affreuses, et qui heureusement pour l'humanité ne se sont plus reproduites [XXVIII]. A cette époque ainsi que sous le règne de l'empereur Théodose, on vit s'élever, au milieu de

[1] Gibbon, ch. 27, p. 51, t. III.



la désolation générale, des hommes que le ciel semblait envoyer pour apaiser les douleurs et venger le crime. L'invasion de Thessalonique par les Turcs, dont nous retraçons ici l'histoire, n'a pas été signalée par d'aussi bienfaisantes apparitions, et rien n'en adoucit les rigueurs [xxix].

Enlevée à Manuel [1] par Khaïreddin-Pascha sous le règne de Mourad Ier et reconquise par Bayezid [2]; reprise une seconde fois par Mohammed Ier après l'interrègne [3], et de nouveau abandonnée aux Grecs qui la vendirent aux Vénitiens, Thessalonique retomba une troisième fois sous le joug des Turcs et fut à jamais incorporée par Mourad II à l'empire ottoman [xxx].

Dévastée successivement par les Goths [4], les Arabes, les Normands et les Turcs, Thessalonique se releva pourtant, grâces à sa position qui en fait l'entrepôt nécessaire du commerce de la Thessalie et de la Roumilie, comme Smyrne, située en face d'elle sur les côtes de l'Asie, est l'entrepôt de l'Ionie et de l'Anatolie. Les maisons de Thessalonique (ou Selanik) s'élèvent en amphithéâtre sur les bords d'un golfe profond, et se groupent autour du port sous la protection d'une forêt de cyprès; la citadelle occupe la place la plus élevée de ce demi-cercle et flanque la rade de deux bastions appelés la Poudrière et la Tour des

[1] Chalcondyle, éd. de Bâle, p. 14.

[2] *Ibid.* II, p. 19. Phranzes, I, p. 13. Seadeddin dans Bratutti, I, p. 180.

[3] Anagnosta, XX.

[4] Sous Gallien, au milieu du treizième siècle.

Janissaires. Les Turcs ont donné à cette citadelle, comme à celle qui défend Constantinople, le nom de Citadelle aux sept tours, parce qu'en effet l'une et l'autre en ont sept [1]. Toutes les églises grecques qui, dans l'origine, avaient servi de temples pour le culte des faux dieux, ont été converties en mosquées; la plus considérable porte le nom d'Aya-Sofia. L'église de Saint-Démétrius a subi la même transformation; mais on ne retrouve plus aucune trace du miracle qui la rendit autrefois si célèbre, et dont parlent tous les historiens byzantins.

Par un singulier effet de la destinée, les tables de marbre qui avaient servi de revêtement aux magnifiques édifices de l'ancienne Therma, furent employées à la construction des bains turcs d'Andrinople et de Selanik [2]. La population de cette cité se composait, du temps de l'apôtre saint Paul, de chrétiens et de payens; elle se divise aujourd'hui en seize mille Grecs, douze mille Juifs et cinquante mille Turcs. Les premiers sont gouvernés par leurs primats (proësti), les seconds obéissent à leurs rabbins (chacham), les derniers sont sous les ordres de six begs (aïyan), qui relèvent eux-mêmes du pascha [3].

Pendant le siége, l'amiral vénitien, Andrea Mocenigo, avait rompu une chaîne du port de Gallipoli, et il aurait infailliblement détruit la flotte des Turcs,

[1] Beaujour, I, p. 29. La plus haute des tours de Thessalonique s'élève à quatre-vingts pieds au-dessus du sol.

[2] Anagnosta, XVIII et XXI.

[3] Beaujour, p. 49.

si les capitaines des galères l'eussent bien secondé [1]; Sylvestre Morosini, qui remplaça Andrea Mocenigo, fut plus heureux dans l'expédition qu'il dirigea, après la chute de Thessalonique, contre le fort asiatique des Dardanelles; il s'en empara de vive force, passa toute la garnison au fil de l'épée et fit raser les murs. C'est à la suite de ces représailles que Mourad envoya à Venise un ambassadeur pour négocier la paix; il ratifia lui-même le traité à Gallipoli [2], où il s'était rendu avec une partie de son armée, tandis que Karadja se porta avec le reste des troupes sur Yanina que le sultan voulait ajouter à ses conquêtes [3].

Il faut s'arrêter un instant ici, et jeter un coup-d'œil sur la situation des différens Etats de la Grèce et de l'Épire. Nous voyons d'abord que Manuel avait, sous le règne de Mohammed Ier, partagé ceux de ces Etats qui étaient soumis à la domination des empereurs de Byzance entre ses sept enfans [XXXI], laissant à l'aîné, Joannes, le trône de Constantinople [4] qu'il occupait à l'époque où Mourad vint en faire le siége. Il avait donné à Théodore la despotie de Sparte; à Andronicus, qui en fut chassé bientôt après pour faire place aux Vénitiens, celle de Thessalie; à Constantin les villes situées sur la Mer-Noire, et à An-

1 Laugier, *Histoire de Venise*, l. XXI, p. 94.

2 *Ibid.* p. 101. Ducas, XXIX, p. 112.

3 Canauo, XVIII, dit seulement que la moitié des troupes fut envoyée à Yanina, sans nommer le chef qui leur fut donné. Chalcond., l. V, p. 74, l'appelle Karadja; mais Phranzes, l. II, c. 9, prétend que ce fut le beglerbeg Sinan, fils de Timourtasch.

4 Phranzes, I, 40.

dreas Rhicinium [1]; quant à Démétrius et Thomas, ils étaient encore mineurs lorsque Manuel fit ce partage [2]; mais ils jouèrent, sous le règne de leur frère Joannes, un rôle important dans le Péloponèse.

Ainsi, après la prise de Thessalonique par Mourad, l'empire de Byzance ne comprenait plus que Constantinople, ses faubourgs, la banlieue depuis Siliwri jusqu'à Dercos, en-deçà du mur d'Anastase, et les villes qui bordent au nord le Pont-Euxin, y compris Mesembria; la despotie de Sparte revint, après la mort de Théodore, au fils de son frère Andronicus, appelé Théodore comme son prédécesseur.

Les autres provinces de la Grèce et les Etats voisins obéissaient à des maîtres différens : Venise avait sous sa domination Négrepont et Candie; Khios et Lesbos appartenaient aux Génois. Rainer, descendant des Acciaioli, que nous avons vu figurer à l'époque où Bayezid-Yildirim s'empara d'Athènes pour la première fois, régnait comme grand-duc d'Achaïe et de Béotie sur Thèbes, Athènes, la Phocide et le pays d'alentour jusqu'aux frontières de Thessalie [3]. Il maria ses deux filles : l'une à Théodore, fils d'Andronicus, l'autre à Carlo Toci, prince de l'Épire, de l'Acarnanie et de l'Étolie, et donna pour dot à la première

[1] *Accade, che un altro figlio d'Emanuelo, chiamato despoto Andrea, il quale era signor di Risci e d'alcuni altri luoghi, quivi attorno si mori senza figliuoli.* Spandugino, p. 25.

[2] Ducas, XXXIII, p. 75. Phranzes appelle ces deux frères, qui n'avaient pas le titre de despote, Αυθεντοπουλοι, c'est-à-dire les fils du Seigneur. C'est du mot grec Αυθεντης qu'est sorti le mot turc Efendi.

[3] Chalcondyle, V, p. 67 et 74.

Thèbes, et à la seconde Athènes. Carlo Toci, qui le premier parmi les princes francs avait pris le titre de despote, n'eut point d'enfans de son union avec la fille du grand-duc d'Athènes; mais en revanche il laissa cinq bâtards. L'un d'eux, Antonius, devint maître de Thèbes et d'Athènes. L'Acarnanie fut partagée entre trois autres, Memnon, Turnus et Hercule; mais l'Étolie revint à Charles, fils de Léonhard, et neveu de Carlo Toci. En habile politique, Antonius rechercha successivement l'amitié et la protection des sultans Bayezid Ier, Souleïman, Mousa et Mohammed Ier, et il parvint à un âge très-avancé sans que rien eût jamais troublé son règne voluptueux [1]. Quant à ses frères, Memnon, Turnus et Hercule, ils se disputèrent entre eux l'héritage paternel, jusqu'à ce que Memnon eût appelé Mourad à son secours. Ce dernier feignit d'écouter sa prière, et envoya, comme nous l'avons vu, une partie de son armée sous les ordres de Karadja-Pascha dans l'Acarnanie [2]. Mais le sultan n'avait point encore quitté le territoire de Selanik, lorsque des députés de Yanina se présentèrent devant lui et offrirent de lui en ouvrir les portes s'il consentait à laisser jouir les habitans de leurs priviléges et de leurs franchises. Mourad accepta ces propositions, et le traité ayant été conclu et scellé de part et d'autre par la foi du serment, les députés remirent au sultan les clefs de la ville, et reçurent en retour un khatti-scherif signé de sa main (9 octobre 1431). Le lieu où cet échange fut fait est

1 Chalcondyle, p. 68.

2 *Ibid.* p. 74.

situé aux environs de Selanik, et s'appelle encore de nos jours Klidi (*clef*) [XXXII]. Mourad fit sur-le-champ partir pour Yanina dix-huit de ses officiers avec ordre d'en prendre possession en son nom, et de construire hors des murs les maisons qu'ils devaient habiter, conformément au traité; mais ses commissaires, peu soucieux d'en observer la loi, firent, dès leur arrivée, démolir l'église de Saint-Michel qui s'élevait au milieu de la ville et raser toutes les fortifications; ils ne s'arrêtèrent pas là. Plusieurs d'entre eux ayant demandé en mariage les filles des premières familles du pays, et celles-ci ayant repoussé leurs propositions avec dédain, ils obtinrent du sultan la permission de les enlever de vive force. Un jour de grande fête, au moment où les jeunes Épirotes sortaient de l'église du Pantocrator, ils se jetèrent au milieu d'elles, et emmenèrent avec eux celles sur qui leur choix était tombé. En présence d'un fait aussi décisif, leurs familles n'eurent alors rien de mieux à faire que d'adopter, comme s'ils fussent issus de haut lignage, ces ravisseurs étrangers [XXXIII].

Dans le cours de cette même année, Jean Castriota, qui régnait sur l'Albanie septentrionale, vint à mourir; Mourad, qui depuis huit ans retenait ses quatre fils comme ôtages à sa cour, s'appropria leur héritage, et prit possession de Croïa et de tout le pays. D'un autre côté, huit mille Turcs passaient la Kulpa, envahissaient la Carniole et saccageaient Mœttling; mais Etienne de Montfort et Schenk d'Ostrowiz, qui gouvernaient, l'un la Carinthie, l'autre la Carniole, ras-

semblèrent à la hâte quatre mille hommes et forcèrent l'ennemi, complètement battu dans les champs de Rudolphswerth, à chercher un refuge sous les murs de ses forteresses.

Des phénomènes extraordinaires signalèrent l'année qui précéda et celle qui suivit l'occupation de Thessalonique par les Turcs ; un violent tremblement de terre ébranla les murs de cette ville pendant que Mourad en faisait le siége, et ouvrit à son armée une brèche naturelle [1]. La peste vint ensuite. Parmi les victimes que moissonna tout autour de lui ce redoutable fléau, qui reparut plus d'une fois dans le cours de cinq siècles qu'embrasse cette histoire, on vit successivement disparaître sept grands personnages dont cinq avaient joué sur la scène politique des rôles importans; savoir: le grand-scheïkh Bokhari, gendre de Bayezid-Yildirim; le vizir Aouz-Pascha, à qui Mourad avait fait crever les yeux; Tschiraghbeg, dont le père, Fakhreddin, avait fait construire une belle mosquée à Brousa, et le grand-vizir Ibrahim-Pascha, qui, après être resté pendant vingt ans en possession de cette haute dignité, l'avait transmise à son fils Khalil-Pascha, troisième grand-vizir de la famille des Tschendereli [XXXIV]. La peste enleva encore trois princes de la famille d'Osman, Yousouf et Mahmoud, frères de Mourad, et Ourkhan, fils de Souleïman, que les Grecs avaient suscité pour concurrent à son oncle Mousa [2], et qui, fait prisonnier par Balaban, avait depuis la mort

[1] Canano, IV. Dans la nuit du 24 février 1430.

[2] Chalcondyle, l. III, p. 57, éd. de Bâle.

de ce prince vécu tranquillement à Brousa. Ce fut au milieu de cette désolation générale que Mohammed, surnommé le conquérant, vint au monde. La naissance de ce fils adoucit les chagrins de Mourad, qui voyait son peuple et ses plus fidèles serviteurs décimés par la peste. Les catastrophes [1] qui précédèrent cette naissance, l'éclipse de soleil et la famine [2] qui l'accompagnèrent, firent supposer que c'était un grand événement en présence duquel la nature elle-même intervertissait ses lois ordinaires. Un an plus tard, l'apparition d'une comète frappa les peuples d'une nouvelle terreur, et fut pour eux le présage des guerres qui troublèrent bientôt après l'Orient et l'Occident [xxxv].

Wlad, prince de Valachie, surnommé Drakul, soit à cause de son infernale cruauté (Drakul, le diable, en langue valaque), soit à cause de la décoration (du Dragon) que lui avait conférée Sigismond, donna le premier l'alarme. Il avait quelque temps auparavant expulsé du trône et mis à mort, Dan, prince légitime de la Valachie. Un corps d'armée que Mourad envoya contre l'usurpateur pour appuyer les droits du frère de Dan, ayant été défait, Drakul fit trancher la tête à son rival. Mais, désireux de faire la paix avec le sultan, il lui offrit un tribut, et signa avec lui un traité par lequel il se reconnaissait vassal de l'empire. D'après les conventions passées, Drakul fit une irruption dans la Transylvanie à la tête de quelques troupes turques, prit le château-fort de Szœreni, massacra les chevaliers

[1] Hadji-Khalfa, en 834 (1430).
[2] *Id.* en 835 (1431).

prussiens qui le défendaient, et ravagea le district de Kronstadt, ainsi que tout le territoire de Zips, jusqu'à Krissd [1]. Cette expédition et une révolte des paysans valaques, qui eut lieu presqu'à la même époque, déterminèrent en Transylvanie la première coalition des Sicliens, des Saxons et des Hongrois [2] (24 juin 1432). Dès-lors Mourad jugea utile de renouer avec la Hongrie des relations d'amitié; il envoya à Sigismond une brillante ambassade pour le complimenter sur son avènement au trône d'Allemagne. L'empereur les reçut à Bâle, dans la cathédrale, revêtu de tous ses insignes. Douze des principaux personnages de l'ambassade s'avancèrent et lui offrirent, au nom du sultan, douze coupes en or remplies de pièces du même métal, des vêtemens brodés d'or, d'autres en soie garnis de pierres précieuses. La trève ainsi renouvelée [3], Sigismond congédia les envoyés de Mourad avec une munificence toute royale, et les chargea de présens pour leur souverain (novembre 1433).

Mais pendant que ces choses se passaient à Bâle, Ishakbeg franchissait les frontières de la Servie, pénétrait dans l'intérieur du royaume et portait ses ravages jusqu'au cœur du pays. Assailli d'un côté par ce nouvel ennemi, pressé de l'autre par Sinan-Pascha, déjà maître de Krussovaz ou Aladjahissar [4], capitale

1 Engel, *Histoire de Hongrie*, II, p. 335. *Histoire de Valachie* d'après Windek, et Eder, p. 168.

2 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 169.

3 Catona, XII, p. 623, suivant Kranz. Le continuateur de l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*.

4 La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 146. Voyez la prise d'Aladjahissar

du sandjak qui porte aujourd'hui ce nom, George Brankovich acheta la paix en promettant au sultan sa fille Mara pour épouse. Saridjé-Pascha se rendit à la cour du despote pour lui faire prêter serment de fidélité et chercher la fiancée dont les noces furent ajournées à cause de son impuberté [1]. Mourad permit à George de construire une citadelle à Semendra, sur le bord du Danube. Les fortifications qui devaient servir de barrière contre la Hongrie [2] furent élevées sous la direction du beau-frère du prince servien, marié à Irène, de la famille des Cantacuzènes [3].

En Asie, le prince de Karamanie. saisissant toutes les occasions de reconquérir l'autorité perdue par ses ancêtres, excité d'ailleurs par l'empereur Sigismond et par le despote de Servie avec lesquels il entretenait une correspondance secrète [XXXVI], avait encore repris les armes. C'est à propos d'un cheval volé qu'éclata cette nouvelle rupture; cause bien légère et dont l'histoire d'Orient n'offre plus un exemple depuis la guerre qui divisa les tribus arabes à l'occasion des deux fameuses jumens *Dahis* et *Ghabra*. Le chef des Turcomans de Soulkadr s'était plaint à Mourad de la supercherie avec laquelle Ibrahimbeg lui avait dérobé un de ses plus beaux chevaux arabes; celui-ci envoya au prince de Karamanie un ambassadeur chargé

dans Neschri, p. 178, en 831 (1427); Idris, x[e] récit, et Engel, *Histoire de Hongrie*, II, p. 335.

[1] Engel, *Histoire de Servie*, p. 378.

[2] *Id.* l. c.

[3] Spandagino Cantacusino, p. 29, fait de Semendra, Sfondorono, et d'Irène, Tirne.



de lui annoncer la conquête de Thessalonique, et de lui faire en même temps adroitement comprendre qu'il devait restituer à son propriétaire le cheval volé [1].

Ibrahimbeg refusa, et la guerre fut déclarée. Sarudjé-Pascha entra dans la Karamanie à la tête de l'armée d'expédition. Mourad parut lui-même bientôt après : les villes de Begschehri, d'Akschehr et de Koniah tombèrent successivement en son pouvoir. Ibrahim, effrayé, s'enfuit en Cilicie (Tasch-Il), d'où il députa au sultan un scheïkh des Mewlewi [XXXVII], chargé de négocier la paix. Mourad, désarmé par ses instances et par les supplications de sa sœur, mariée à Ibrahimbeg, rendit à ce prince le territoire qu'il venait de conquérir, et consentit à le laisser en possession de ses États : mais il lui imposa pour condition de rétablir lui-même dans ses domaines le chef des tribus, Torghoud, qu'il en avait injustement chassé, et d'envoyer son fils au service de la Sublime-Porte [2].

La guerre ainsi éteinte en Asie, Mourad revint en Europe pour punir ceux qui l'avaient perfidement provoquée, le despote de Servie et le roi de Hongrie. George Brankovich, voyant le nouvel orage qui le menaçait, chercha à détourner la colère du sultan. Il rappela à Mourad la promesse de mariage qui le liait à sa fille Mara, et le pria de l'envoyer chercher. Cet expédient eut un plein succès; et le sultan envoya à Ouskoub (Scopi), puis à Semendra, Rihan-Aga, le

1 Idris, Ducas, XXIX, p. 114. Chalcond., V, 76.

2 Chalcond., V, 77.

chef des eunuques, Ourouzbeg, et la femme d'Ishak-beg, général des troupes réunies sur les frontières de Servie. George remit entre leurs mains la jeune fiancée devenue nubile, qu'ils reçurent avec toutes les cérémonies d'usage[1].

Mais Mourad ne pardonnait point aussi facilement à Sigismond sa politique astucieuse et perfide; Ali, fils d'Ewrenos, franchit les frontières de la Hongrie à la tête de ses *coureurs*. George Brankovich et Drakul reçurent l'ordre de se joindre à lui; grossie de ces corps d'auxiliaires, l'armée turque passa le Danube près de Semendra [xxxviii], et, débouchant par la Porte-de-Fer, se répandit dans la Transylvanie. Le siége fut mis devant Hermanstadt[2] (1438), mais levé au bout de huit jours. D'autres villes, plus faiblement défendues, tombèrent au pouvoir des Ottomans : Mediasch fut emportée d'assaut et saccagée; Schœssbourg surpris et les faubourgs de Kronstadt réduits en cendres. Cette expédition dura quarante-cinq jours, et l'armée de Mourad ne quitta le pays qu'après l'avoir mis à feu et à sang[3]. Soixante-dix mille prisonniers passèrent le défilé de Terzbourg[4] pour être emmenés en esclavage.

Dans le nombre se trouva un jeune homme de quatorze ans, dont le nom et la patrie sont restés incon-

1 Seadeddin dans Bratutti, p. 68. Neschri, 181. Ducas, XXX, p. 115.

2 Neschri, p. 182.

3 Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 13, et *Chronicon Melicense*. Hadji-Khalfa, à l'année 841, qui commençait le 5 juillet 1437. Ducas, XXX, p. 115.

4 Engel, l. c.

nus, et qui a laissé pourtant de précieux souvenirs. Arraché de Schebes, ou de Muhlenbach, au milieu de ses études, il revint dans sa patrie après vingt-deux ans de captivité, et publia sur les usages, les mœurs et les croyances des Turcs, un ouvrage remarquable par le grand nombre et la fidélité des notions qu'il renferme [xxxix].

Mourad passa l'hiver à Andrinople dans des fêtes auxquelles donnèrent lieu ses noces avec la princesse servienne; mais, à l'approche du printemps, il se prépara à entrer en campagne contre son beau-père, George Brankovich[1], et contre Drakul, voïévode de Valachie, que les insinuations répétées d'Ishakbeg lui avaient de nouveau rendus suspects. Le despote de Servie, sommé de comparaître à la cour du sultan, au lieu d'obtempérer à cet ordre, mit en état de défense Semendra, dont Mourad lui avait demandé les clefs. Au premier mouvement de l'armée turque, il confia cette place à son fils aîné, Grégoire, et se réfugia lui-même avec Lazar, son second fils, en Hongrie, auprès du roi Albert, successeur de Sigismond[2]. Quant à Drakul, soit qu'il crût pouvoir fléchir Mourad, soit qu'il ne lui restât plus aucun moyen d'échapper, il se présenta au camp des Turcs. Il fut saisi et enfermé dans une tour à Gallipoli. Mais, après une courte détention, il fut relâché, et ayant donné pour ôtages ses deux fils qui furent envoyés en Asie[3], il revint prendre

[1] Ducas, l. c., p. 116.

[2] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, 16.

[3] Ducas prétend qu'ils furent exilés à Nymphæon. Seadeddin, II, p. 75.

possession de la Valachie [1]. Cependant Mourad était arrivé sous les murs de Semendra et avait commencé le siége de la place. Les Ottomans s'épuisaient depuis trois mois en vains efforts, et le succès semblait couronner l'habile défense de Grégoire et de Cantacuzène, son oncle, lorsqu'Ishakbeg, de retour d'un pélerinage à la Mecque [XL], reprit le commandement de l'armée. Semendra ne put résister à ce redoutable ennemi; il s'en rendit maître au bout de quelques jours et Grégoire fut fait prisonnier. On lui creva les yeux, ainsi qu'à son frère, que le sultan gardait depuis long-temps comme otage à Andrinople; ils furent tous les deux transférés dans les prisons d'Amasra et de Tokat [2].

Aussitôt après l'occupation de Semendra, Ishakbeg et Osman-Tschelebi, fils de Timourtasch, se disposèrent à marcher sur Nicopolis; mais apprenant qu'un corps de troupes hongroises s'approchait, ils allèrent à sa rencontre et le mirent en déroute après une lutte sanglante. Ils revinrent de cette expédition avec un tel nombre de prisonniers que l'historien Aschikpaschazadé en eut cinq pour sa part [XLI], et qu'un soldat turc échangea la plus belle esclave contre une paire

les envoie à Egrigos, dans le Kermian. Il résulterait de l'assertion de ces deux auteurs, s'ils ne se trompent ni l'un ni l'autre, que Nymphæon et Egrigos seraient la même ville.

[1] Ducas, XXX, p. 117.

[2] Seadeddin, II, 75, nomme *Tokat*. Ducas, XXX, p. 117, *Amastris*; Neschri dit que les fils de Brankovich furent emprisonnés à *Demitoka*, et que la place de Semendra avait été confiée à Tourakhanbeg.



de bottes [1]. Mourad s'étant lui-même dirigé vers Novoberda, appelée la Mère des Villes [2], à cause des mines abondantes que recèle la chaîne de montagnes à laquelle elle est adossée, Thwartko, prince de Bosnie, offrit, pour détourner le danger qui le menaçait, de porter jusqu'à vingt-cinq mille ducats le tribut annuel qu'il payait à la Sublime-Porte [3]. Le roi de Hongrie fit un mouvement pour passer le Danube et reprendre Semendra; mais une dyssenterie qui se déclara parmi ses troupes, et plus encore la terreur panique que les Turcs leur inspiraient alors, le forcèrent de battre en retraite (1493). Du plus loin que les Hongrois apercevaient le turban, ils se mettaient à fuir en criant: *Le loup!* Bien que ce cri d'alarme fût déjà connu depuis Koloman [4], l'effroi général le fit répéter à l'approche des Turcs qui, dès leur première apparition dans l'histoire, portaient, comme autrefois les Romains, un loup pour drapeau, et auxquels peuvent s'appliquer également ces paroles de Mithridate: « Ce peuple est courageux comme le loup, comme lui avide de sang et de pillage, comme lui insatiable [5]. »

Qu'il fût en paix ou en guerre avec ses vassaux,

1 Neschri, p. 183.

2 Ducas, XXX, p. 117.

3 Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 23. Chalcondyl., V, p. 78. Schimek, *Histoire du royaume de Bosnie*, p. 112.

4 Voyez, sur l'origine de ce cri, Engel, *Histoire de Holitsch*, dans l'*Histoire générale*, vol. XLVIII.

5 *Sic omnem illum populum luporum animos inexplebiles, sanguinis atque imperii divitiarumque avidos, ac jejunos habere.* Justin., l. XXX, c. 6.

Mourad ne négligea jamais d'étendre ses relations politiques au-delà des États qui avoisinaient son empire. C'est ainsi qu'il entretint une correspondance active avec Schahrokh, fils de Timour, avec Karayoulouk de la dynastie du Mouton-Blanc, et le prince de Karamanie, que Schahrokh lui avait spécialement recommandé, enfin avec le sultan d'Égypte [XLII]. En Europe, des troubles violens avaient éclaté en Bohême entre les catholiques et les utraquistes; les premiers voulaient pour roi, Albert, qui réunissait déjà sur sa tête les couronnes de Hongrie et d'Allemagne; les seconds proclamaient Casimir, frère du roi de Pologne Vladislas, âgé seulement de treize ans (1441). Mourad saisit ce moment pour nouer des relations diplomatiques avec le souverain du royaume de Pologne; il députa vers Vladislas des ambassadeurs chargés de lui offrir son alliance, à condition qu'il s'obligerait à maintenir son frère sur le trône de Bohême, et à rompre toutes relations avec la Hongrie [1]. Mais Albert étant mort sur ces entrefaites, et Casimir n'ayant plus de rival à redouter, Vladislas répondit laconiquement aux envoyés du sultan, que leur mission n'avait plus de but, et qu'il serait temps de songer au traité, lorsqu'il arriverait en Hongrie [2]. A cette réponse, Mourad résolut le siége de Belgrade que Brankovich avait mise sous la protection des Hongrois, et il donna le commandement de cette expédition à Alibeg, fils d'Ewre-

[1] Bonfinius, dec. III, l. IV, p. 416.

[2] *Ibid.*, loc. cit.

nos. Celui-ci construisit tout autour de la ville, du côté de la terre, un rempart d'où les Turcs lançaient incessamment des flèches et des pierres, tandis que plus de cent caïques interceptaient toute communication par eau; mais il trouva dans le prieur ragusain, Zowan, un digne adversaire [1]; Belgrade se défendit avec succès, répondant aux efforts des assiégeans par le feu bien nourri de ses remparts, et détruisant, avec l'aide de ses mineurs, leurs ouvrages d'approche. Le blocus durait depuis six mois, lorsque le Polonais Lenzicyky vint au nom de Vladislas demander au sultan d'y mettre un terme. Mourad répondit fièrement à l'ambassadeur que, bien qu'il se retirât, Belgrade tomberait tôt ou tard en son pouvoir [2]. »

Cependant Mezidbeg, grand-écuyer de Mourad, le même qui, quarante ans auparavant, avait défendu comme simple chef de brigands la ville de Siwas contre les entreprises du prince Mohammed et de Bayezid-Pascha, franchit à son tour la Valachie, pénétra dans la Transylvanie (18 mars 1442), battit et tua l'évêque George Lespes à Szent-Imreh, et vint assiéger Hermanstadt. Alors parut pour la première fois, dans les guerres des Hongrois contre les Ottomans, Jean Hunyade, appelé *Yanko* [3] par les Turcs,

1 Chalcondyle, V, p. 78. Bonfinius, dec. III, c. 4, p. 427. Ducas, XXX, p. 116. Thurocz, IV, l. XXXV. Catona, XIII, p. 134.

2 Callimachus, *de clade Varnensi*, p. 265, éd. de Bâle.

3 *Yanko* est l'abréviation du mot grec *Joannes*; mais en langue turque il signifie *écho*.

et dont les brillans exploits devaient réparer les longs revers de sa patrie; il accourut au secours de la ville avec Simon de Kemeny; Mezidbeg, enorgueilli de la victoire qu'il venait de remporter à Szent-Imreh, marcha à leur rencontre. Il avait désigné d'avance à des sipahis d'élite, connus par leur bravoure indomptable, le cheval d'Hunyade et l'armure dont il était revêtu. Ceux-ci s'étaient engagés à le lui amener mort ou vif. Prévenu à temps par ses espions, Hunyade changea sa monture et ses armes contre celles de Simon de Kemeny, et ce dernier, attaqué de tous côtés par les Turcs qui furent pris au déguisement, périt dans la mêlée avec trois mille hommes de ses meilleures troupes. Les prodiges de valeur d'Hunyade et une sortie de la garnison d'Hermanstadt décidèrent du gain de la bataille.

Les Turcs, attaqués par devant et par derrière, se mirent à fuir dans toutes les directions, abandonnant à l'ennemi les prisonniers qu'ils traînaient à leur suite et laissant vingt mille morts sur la place [1]; Mezidbeg et son fils furent massacrés; la fureur des soldats de Jean Hunyade alla jusqu'à égorger sous ses yeux, pendant qu'il était à table, ceux des Turcs qui étaient tombés entre leurs mains [2]. Les Hongrois n'avaient pas perdu plus de trois mille hommes.

[1] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 50. Bonfinius, dec. III, l. V, p. 433. Seadeddin dans Bratutti, II, 78. Neschri, Ali, Solakzadé. Chalcondyle, V, p. 79.

[2] Bonfinius, dec. III, l. IV, p. 434. Voyez aussi Thurocz, l. IV, c. 37, dans Catona, XIII, p. 214.

Hunyade passa les Alpes, entra dans la Valachie par le défilé de la Tour-Rouge, et ravagea tout le pays situé sur les deux rives du Danube. A son retour, il fut reçu par ses concitoyens comme le sauveur de la patrie; tout aussi farouche que ses soldats, Hunyade envoya à George Brankovich, desposte de Servie et allié de la Hongrie, un char rempli de butin et de trophées. Il était traîné par dix chevaux, et les têtes de Mezidbeg et de son fils en couronnaient le faîte; un vieux Turc, placé au milieu de ces tristes dépouilles, fut contraint de les offrir lui-même à Brankovich [1]. Jaloux d'effacer le souvenir de ces revers par une éclatante vengeance, Mourad donna ordre à Schehabeddin-Pascha [XLIII] de rassembler quatre-vingt mille hommes, et de marcher contre la Hongrie. Aussi arrogant que Mezidbeg, Schehabeddin se vantait publiquement qu'à la vue seule de son turban les troupes d'Hunyade se sauveraient, sans s'arrêter de plusieurs jours [2]. Le général hongrois s'avança contre lui avec quinze mille hommes seulement, mais il avait juré de vaincre ou de mourir. Il rencontra Schehabeddin à Vasag, et le battit complètement dans l'espace de quelques heures. Les Turcs perdirent, pendant le combat et dans leur fuite précipitée, plus de monde encore que Mezidbeg n'en avait laissé sous les murs d'Hermanstadt. Deux cents drapeaux et cinq mille prisonniers, parmi lesquels Schehabeddin lui-

[1] Bonfinius, dec. III, l. V.

[2] Cette fanfaronnade est rapportée par Neschri, f. 186. La défaite des Turcs, dans Bratutti, II, 80. Ali, Solakzadé, Mouhiyeddin, Hadji-Khalfa.

même, restèrent au pouvoir des Hongrois (1442): Mourad eut à déplorer la mort d'Osmanbeg, petit-fils de Timourtasch [1] et de plusieurs autres de ses meilleurs officiers [XLIV]. L'ambassadeur qu'il avait envoyé à Ofen, pour traiter de la reddition de Belgrade, fut congédié sans réponse [2].

L'année qui suivit la bataille de Vasag fut illustrée par les plus beaux faits d'armes d'Hunyade. Les Hongrois la désignent très-improprement sous le nom de longue campagne, car la campagne fut terminée au bout de cinq mois, et ce court espace de temps avait suffi à Hunyade pour s'emparer de cinq places fortes et remporter autant de victoires [XLV]. Cette guerre avait été suscitée à Mourad par le cardinal Julien, légat du pape Eugène IV. Commencée sous les plus heureux auspices, elle ne fut bientôt signalée que par des désastres. Des hommes de tous les pays vinrent en foule se ranger sous les drapeaux d'Hunyade dont la réputation inspirait la confiance, et dont les talens militaires étaient en effet bien supérieurs à ceux des autres généraux qui avaient jusqu'alors porté la guerre en Turquie. Jamais, depuis la malheureuse expédition de Nicopolis, il ne s'était formé contre les ennemis de la chrétienté une aussi formidable réunion de troupes. Le gros de l'armée confédérée, composée pour la plupart

[1] Suivant Neschri, Osmanbeg ne périt que plus tard à la bataille de Warna.

[2] Catona, d'après Dlugoss, XIII, p. 277; et Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 54. Bonfinius, dec. III, l. V; et Callimachus, *de pugnâ Varnensi*, p. 445.

de croisés hongrois, serviens, allemands et valaques, partit d'Ofen le 22 juillet, et passa le Danube, sous les ordres de Brankovich, près de Semendra [XLVI]. Hunyade se mit à la tête de douze mille cavaliers d'élite, envahit la Servie, dévasta les environs de Krussovaz et de Schehrkœï [1] et s'avança jusque sous les murs de Nissa; Vladislas, roi de Hongrie et de Pologne, et le cardinal Julien, suivaient avec vingt mille hommes à une distance de deux journées de marche. La première rencontre eut lieu le 3 novembre 1443, sur les bords de la Morawa, dans les environs de Nissa. Les détails les plus fidèles sur cette mémorable bataille se trouvent consignés dans le compte qu'en rendit Hunyade lui-même, cinq jours après, à son collègue Nicolas d'Uilak, voïévode de Transylvanie. Trois colonnes de l'armée de Mourad, conduites, la première par Isabeg [XLVII], fils d'Ewrenos, la seconde par un beg dont le nom n'est pas connu, la troisième par Tourakhanbeg, vinrent se heurter l'une après l'autre contre les rangs profonds des chrétiens. Parmi les chefs qui commandaient l'élite de l'armée, on remarquait les begs de Widin et de Sofia [XLVIII], Alibeg, fils de Timourtasch, Balaban, beg de Tokat, Kasim-Pascha, beglerbeg de Roumilie, et Mahmoud-Tschelebi, beg de Boli, gendre de Mourad et frère du grand-vizir Khalil [2]. Toute la bravoure des Turcs échoua contre les habiles dispositions d'Hunyade: neuf drapeaux enlevés [XLIX],

[1] Neschri, f. 187. Scadeddin dans Bratutti, II, p. 85. Solakzadé, Ali nomment Krussovaz, Alaschehr et Scherkoï.

[2] Chalcondyle le dit frère de Khalil et fils d'Ibrahim-Pascha.

quatre mille prisonniers, deux mille hommes tués et la retraite précipitée de Mourad derrière l'Hémus, témoignèrent de la supériorité du général chrétien sur son adversaire. Hunyade le suivit pas à pas, prit Sofia, et se dirigea de là sur Philippopolis, à travers les hauteurs escarpées et couvertes de neige du Balkan.

Mais il lui fallait franchir le pas de *Succi*, où Mourad s'était retranché. Ce passage, célèbre dans l'antiquité et qui porte encore le nom de Porte-de-Trajan, offre deux défilés dont l'accès est également périlleux. L'un, situé à l'ouest et appelé Soulouderbend ou défilé aqueux (le défilé de Succi, d'Ammien), est fermé par la porte que Trajan y fit construire; l'autre appelé défilé d'Isladi ou Slatiza, du nom de la rivière qui coule vers le nord [L], est d'un accès tout aussi difficile. Mourad les avait fait barrer avec des blocs de rocher, ajoutant ainsi un nouvel obstacle à ceux qu'y apportait naturellement dans cette mauvaise saison le séjour des neiges et des glaces [LI]. Lorsque les Turcs aperçurent l'avant-garde d'Hunyade, ils firent couler pendant toute une nuit de l'eau sur le flanc des montagnes, en sorte que le lendemain, au point du jour, un mur de glace semblait interdire toute tentative à la cavalerie hongroise. Cependant les soldats d'Hunyade, encouragés par son exemple, s'avancèrent malgré tous les dangers; mais, arrivés devant la Porte-de-Trajan, ils la trouvèrent si bien barricadée, qu'ils se virent obligés de rebrousser chemin. Ils se portèrent alors vers le défilé d'Isladi qui, par la nature même du sol, ne pouvait pas être aussi solidement

fermé. Là s'engagea, le 24 décembre [1], entre les Turcs et les Hongrois, un combat d'autant plus terrible que ces derniers avaient encore à lutter contre les avalanches et les masses de rochers ou de glace qui se détachaient incessamment de la crête des montagnes. L'issue du défilé fut enfin forcée, et les vainqueurs saluèrent des hauteurs de l'Hémus les riantes campagnes qui se déroulaient sous leurs yeux. Julien et les croisés, Vladislas et ses Polonais, suivirent les traces d'Hunyade, et se réunirent à lui au-delà du Balkan. L'armée chrétienne livra une nouvelle bataille aux troupes de Mourad, au pied du Mont-Cunobizza [2] dans les champs de Yalowaz. Ce fut la seule où Vladislas assista en personne avec son secrétaire Callimachus, qui a écrit l'histoire de cette époque comme témoin oculaire et qui y fut blessé d'une flèche au doigt. Les Turcs furent encore battus, et parmi les prisonniers qui tombèrent entre les mains des croisés, on cite Kasim, le beglerbeg de Roumilie, et Mahmoud-Tschelebi [LII], le sandjak de Boli, frère du grand-vizir et gendre de Mourad. Hunyade en fit massacrer cent soixante-dix, et ramena les deux begs à Ofen où il entra en triomphe.

Cependant le prince de Karaman, le plus remuant des vassaux du sultan, avait pour la troisième fois secoué le joug; après avoir ravagé tout le pays entre Kutahia et Angora, et depuis Boulawadin jusqu'à Sivrihissar, il prit successivement Akhissar, Akschehr et

[1] Callimachus et Bonfinius.

[2] Callimachus et Bonfinius, dec. III, l. VI.

Begschehr (*la ville des princes*) [LIII]. Mourad laissant à ses généraux le soin de défendre les frontères de l'empire en Europe contre les tentatives des Hongrois, passa en Asie pour châtier son vassal : il pénétra dans la Karamanie, et saccagea Iconium, Larenda et plusieurs autres villes [1]. Mais les nouveaux succès d'Hunyade le rappelant en Europe, il accorda aux prières de sa sœur, la femme du prince de Karaman, et de Kara-Sourouri, son vizir, le pardon du rebelle. Alaeddin, l'aîné des fils du sultan, qui l'avait accompagné dans cette campagne, retourna dans ses États d'Arménie, et Mourad reprit lui-même le chemin d'Andrinople Fatigué de faire la guerre et obsédé par les supplications de sa seconde sœur, mariée à Mahmoud-Tschelebi, prisonnier des chrétiens, il résolut de terminer la querelle qui désolait le nord-ouest de son empire ; à cet effet, il restitua la Valachie au voïévode Drakul ; il rendit au despote Brankovich ses deux fils, et les forteresses de Schehrkœï, de Krussovaz et de Semendra ; il envoya en même temps son chancelier, Grec renégat, auprès de Jean Hunyade, qu'il croyait vice-roi de Hongrie et auquel les historiens ottomans ont donné ce titre. Le général hongrois détrompa l'ambassadeur qui s'adressait à lui pour négocier la paix, et le renvoya à la diète du royaume, assemblée à Szegedin [2]. Vladislas attendit jusqu'à l'entrée du printemps les troupes auxiliaires, que ses alliés s'étaient engagés à lui

1 Ducas, XXXII, p. 123.

2 Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 74.

fournir pour continuer la croisade; mais ne les voyant pas arriver, il céda enfin aux conseils d'Hunyade et de Brankovich, qui, malgré les insinuations du pape et de l'empereur de Constantinople, le pressaient d'accepter les propositions de Mourad. La paix fut conclue et ratifiée à Szegedin, le 12 juillet 1444, pour dix ans et aux conditions suivantes : la Servie et la Herzegevine seraient restituées à leur ancien maître, George Brankovich. La Valachie serait réunie à la Hongrie; le sultan paierait une somme de soixante-dix mille ducats pour la rançon de Mahmoud-Tschelebi, son gendre[1]. Ce traité fut écrit dans les deux langues et confirmé des deux côtés par la foi du serment. Les Turcs avaient demandé que le roi de Hongrie jurât sur l'hostie, mais Grégoire Savori ne voulut point le permettre; Vladislas prêta serment sur l'Evangile, Mourad sur le Koran[2].

Pendant ces négociations, Mourad, espérant obtenir le repos qu'il achetait par tant de sacrifices, retourna en Asie où il avait reçu, dans les premiers jours de l'été, la nouvelle de la mort de son fils Alaeddin. La carrière agitée qu'il avait parcourue n'avait point éteint chez Mourad les sentimens du cœur, et cette perte l'affligea profondément; jusqu'ici il ne s'est montré à nous que sur les champs de bataille, et nous n'avons pu refuser à ses talens militaires un juste tribut d'admiration; mais il avait aussi de hautes vertus,

[1] *Ibid.*, loc. cit.

[2] Bonfinius, dec. III, l. VI, p. 457.

et nous devons à celles-là, qui ne sont pas d'ordinaire l'apanage des conquérans, un hommage éclatant. Dans sa vie privée, Mourad, malgré de nombreuses aberrations, nous apparaît comme un homme supérieur. Loin de suivre l'exemple de son grand-père Bayezid, qui s'assura la couronne par le meurtre de ses frères, ou celui de Mohammed Ier, son père, qui les abandonna à l'empereur de Byzance, Mourad, à son avènement, respecta la vie et la liberté des siens; ils vécurent tranquillement à Brousa, jusqu'au moment où la peste les enleva, et le sultan les regretta comme il les avait aimés. Des deux prétendans qui lui disputèrent un instant l'empire, le premier, Moustafa, son oncle, ne périt que parce qu'il fut pris les armes à la main, et sa mort ne peut lui être imputée à crime. Le second, aussi appelé Moustafa, frère puîné du sultan, fut assassiné à son insu, et l'on ne doit pas en accuser Mourad qui le pleura sincèrement [LIV]. Humain et fidèle à sa parole, il n'adopta point les affreux principes de son ancien gouverneur (Lala), Yourkedj-Pascha, si tristement célèbre par sa perfidie et par sa cruauté. Pour hâter la conquête de Thessalonique, Mourad avait promis le pillage à ses janissaires, mais il ne permit pas le massacre, et nous ne voyons pas le conquérant *barbare* ensanglanter les rues de cette ville comme l'empereur chrétien Théodose. Sous le règne de ce dernier, et par ses ordres, sept mille citoyens avaient payé de leur vie un acte de révolte peu menaçant. Lorsque Mourad prit d'assaut Thessalonique, les habitans ne perdirent que la liberté, et



encore un certain nombre d'entre eux obtinrent-ils, moyennant rançon, la permission de rentrer dans la ville et d'y reprendre leurs anciennes demeures [1].

Si nous ne voulons pas nous en rapporter exclusivement au suffrage des Ottomans, écoutons parler les ennemis naturels de Mourad, les historiens grecs. «Il avait, dit Ducas, d'excellentes mœurs et une grande bonté d'ame [2].» Chalcondyle ajoute : « C'était un homme juste et équitable [3].» Mais les faits eux-mêmes parlent plus haut encore que ces témoignages. Le respect religieux de Mourad pour la vie de ses frères, sa condescendance aux prières de ses sœurs qui obtinrent de lui, l'une le pardon du prince de Kermian et la paix en Asie, l'autre le rachat de Mahmoud-Tschelebi et la paix en Europe ; la douleur qu'il ressentit à la mort d'Alaeddin, et enfin la résolution philosophique qu'il prit, à la suite de cet événement, de descendre du trône dans la force de l'âge et au milieu de tous ses triomphes, témoignent de la bonté de son cœur, et d'un esprit mûri par l'expérience et la réflexion.

Mourad n'avait encore atteint que sa quarantième année, lorsqu'il se décida à remettre les rênes de l'empire dans les mains de son fils Mohammed, âgé alors de quatorze ans [4]. Toutefois la grande jeunesse du prince ne laissait pas que de lui inspirer de vives

1 Canano, *de Exc. Thessal.*

2 Ducas, XXIX, p. 113.

3 Chalcond., VII, à la fin.

4 Hadji-Khalfa et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 73.

inquiétudes. Pour le préserver des égaremens auxquels son inexpérience aurait pu l'entraîner, il lui adjoignit ses anciens vizirs, à l'exception de Tourakhan qui, depuis le désastre d'Isladi, était détenu dans les prisons de Tokat [1]. Khalil-Pascha, en sa qualité de grand-vizir, continua, au nom du nouveau sultan, à diriger les affaires de l'État, et Molla-Khosrew resta chargé des fonctions de juge d'armée. Ayant ainsi satisfait à ses derniers devoirs de souverain, Mourad se retira à Magnésie, suivi de ses deux confidens Ishak-Pascha et Hamzabeg, son grand-échanson. Pour soutenir jusque dans sa retraite la dignité de son rang, Mourad s'était réservé les revenus des provinces de Mentesché, de Saroukhan et d'Aïdin, c'est-à-dire de la plus belle partie de la Carie, de la Méonie et de l'Ionie. Il voulait, sous le ciel de ces beaux pays et dans la société de ses favoris, achever, dans le repos et les plaisirs, une vie jusque-là si agitée.

[1] Chalcondyle, VI, p. 98.



LIVRE XI.

Violation du traité de paix par les Hongrois. — Mourad remonte sur le trône. — Bataille de Warna. — Prise d'Hexamilon, de Corinthe et de Patras. — Les despotes du Péloponèse, tributaires de la Porte ottomane. — Défaite d'Hunyade à Kossova. — Scanderbeg, prince d'Albanie. — Mariage de Mohammed. — Mort de Mourad II. — Constructions et institutions; vizirs, généraux, juristes, scheïks et poëtes.

La trève conclue pour dix ans entre Mourad et Vladislas, roi de Hongrie et de Pologne, ne tarda pas à être violée. A peine dix jours s'étaient-ils écoulés depuis le serment prêté sur l'Évangile, que le cardinal Julien Cesarini, légat du pape, fit de nouveau jurer au roi et à son conseil, au nom de la sainte Trinité, de la glorieuse vierge Marie, de saint Étienne et de saint Ladislas, la rupture du traité signé avec les Ottomans, et le siége d'Orsova pour le 1er septembre [1]. Peu de temps après le départ de l'ambassade turque, arrivèrent des lettres de l'empereur grec Jean Paléologue et du cardinal Francesco Gondolmieri, Florentin de naissance et grand-amiral de la flotte papale dans l'Hellespont [1]. Ces lettres représentaient le moment de la

[1] Voyez la formule de ce serment dans Catona, XIII, p. 325. L'armistice avait été conclu le 15 juillet, et le serment fut prêté le 4 août.



retraite de Mourad en Asie, comme une circonstance favorable qu'il fallait exploiter pour réduire entièrement la puissance ottomane en Europe. Elles faisaient valoir surtout la nouvelle révolte du prince de Karamanie, les négociations forcées et humiliantes du sultan avec plusieurs gouverneurs rebelles, et l'impossibilité qu'il y aurait pour lui à forcer le passage de l'Hellespont à travers la flotte réunie des croisés. Toutes ces raisons trouvèrent un éloquent défenseur dans Julien Cesarini. Pour lever les scrupules du roi, il soutint cette thèse fameuse dans les annales ottomanes, qu'on n'était pas obligé de tenir une parole donnée à des infidèles [1]; que d'ailleurs la Hongrie n'avait pas le droit de conclure un armistice avec les Turcs, sans le consentement de la chaire apostolique, et des autres puissances confédérées de la chrétienté [2]. Le sublégat et vice-chancelier, François de Venise, et deux capitaines de galères, l'un bourguignon, l'autre vénitien, parlèrent dans le même sens que Julien Cesarini. Après des débats longs et animés, Hunyade se laissa enfin persuader par la promesse que l'on fit de lui donner la Bulgarie avec le titre de roi, lorsqu'on l'aurait conquise sur les Turcs; il obtint seulement par ses représentations la prorogation de la déclaration de guerre jusqu'au 1er septembre, afin de rentrer plus sûrement dans la possession des forteresses de la Servie, que les Ottomans resti-

[1] Thurocz.

[2] Dlugoss et Æneas Sylvius. Ces raisons sont, pour Calena, *solidissima rationum monumenta*, XIII, p. 332.

tuèrent sans retard, conformément aux stipulations du traité. L'armée hongroise ne comptait en tout que dix mille hommes, et on se flattait avec un si faible corps de troupes de chasser cette même année les Turcs de l'Europe. A cette époque les bagages d'une armée étaient, d'après l'usage des Polonais[1], en raison inverse de sa force numérique; suivant l'expression d'Engel, on eût dit que chacun avait apporté sa maison avec lui; deux mille chariots venaient à la suite de l'armée. Pour éviter les défilés de l'Hémus, on résolut de se diriger vers les bords de la Mer-Noire en passant par la vallée du Danube[2]. A Nikeboli, Drakul, prince de Valachie, se joignit à l'expédition hongroise, qui se renforça ainsi de cinq mille hommes[3]. Cet habile homme de guerre inclinait pour la prudence; mais ses sages avis ne furent pas écoutés.

Ce fut en vain qu'il démontra combien était folle et dangereuse une pareille entreprise, et qu'il représenta au conseil que la suite de chasse du sultan était plus nombreuse que toutes leurs troupes ensemble; il ne put réussir à persuader Hunyade[4]. Celui-ci alla même jusqu'à lui reprocher sa prudence comme une espèce de défection. Dans le premier mouvement de sa colère, Drakul, ayant tiré son sabre, fut immédiatement arrêté et dut se racheter par de l'or et la promesse d'un renfort de quatre mille hommes sous les

[1] Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), III, p. 78.

[2] Callimachus, *de pugnâ Varnensi.*

[3] Suivant Chalcondyle, de dix mille hommes.

[4] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 79.

ordres de son fils [1]. Nous devons remarquer toutefois qu'il tira moins ses argumens contre cette campagne des forces supérieures du sultan, que d'une sinistre prédiction d'une femme bulgare, et du tremblement de terre, qui presqu'aussitôt après la rupture du traité s'était fait sentir dans toute la Hongrie, comme si les élémens s'étaient indignés de cette violation d'un serment prêté au nom du ciel [II].

L'armée traversa les plaines de la Bulgarie en longeant la chaine de l'Hémus, route plus longue, mais plus sûre. Hunyade marchait en avant avec trois mille cavaliers hongrois et les auxiliaires valaques; venait ensuite le roi, avec le reste des troupes et le corps des croisés. Ceux-ci, bien qu'ayant pris les armes au nom du Christ, n'en ravagèrent pas moins les églises grecques et bulgares [2]. Vingt-huit navires construits par les Turcs sur la rivière de Kamdjik (Panisus) [III], et destinés à entrer dans la Mer-Noire et à remonter le Danube, furent brûlés [IV]; plusieurs places furent soumises sans coup férir; mais Sunnium et Pezech [V] (aujourd'hui Baldjik), se confiant dans la force de leur position, se défendirent vaillamment. Cinq mille Turcs périrent dans l'assaut que donnèrent les Hongrois; les autres furent précipités du haut des rochers qu'ils avaient crus inexpugnables. Kawarna (Bizon) et Warna (Odessus ou Constantia) ne résistèrent pas davantage. La forteresse de Warna est située sur les bords septentrionaux d'un golfe formé par deux caps qui se

[1] Callimachus, t. III, p. 344.
[2] *Ibid.*

projettent dans la mer; le cap au nord de la ville, qui est une pente du Balkan, est couvert d'un bourg appelé Macropolis (ville longue); et sur le promontoire du côté du midi s'élève Galata ou Kalliacré à cinq mille pas de Warna; des marais s'étendaient sur tout l'espace compris entre cette dernière ville et Galata [1]. C'est là que campait l'armée hongroise, lorsqu'on apprit l'effrayante nouvelle que Mourad avait quitté l'Asie et était passé en Europe à la tête de quarante mille hommes. Il avait laissé de côté l'Hellespont où croisait la flotte papale pour lui intercepter le passage, et était venu débarquer sur les rives du Bosphore. Des vaisseaux génois avaient transporté ses troupes, moyennant une rétribution d'un ducat par soldat [2]. Mourad était venu à marches forcées et avait assis son camp à quatre mille pas de celui des Hongrois. Le cardinal Julien Cesarini et les évêques d'Erlau et de Waradin furent d'avis, dans le conseil de guerre, qu'on retranchât le camp au moyen de fossés et de barricades de chariots, et qu'on attendît ainsi les mouvemens ultérieurs des Turcs; mais Hunyade s'étant prononcé pour l'attaque en rase campagne, cette opinion prévalut auprès du courage bouillant du jeune roi.

La veille de la fête de Saint-Mathurin, les troupes furent de chaque côté rangées en bataille. L'aile gauche de l'armée chrétienne, formée par les Valaques et

[1] Callimachus, Bonfinius, Chalcondyle. C'est le Tiristria Akra des anciens.
[2] Callimachus, XIII, p. 344.

seulement cinq compagnies hongroises [vi], était protégée par les marais de Warna ; l'aile droite qui s'étendait dans la direction de cette ville, étant entièrement à découvert, fut le point où se concentrèrent toutes les forces des Hongrois. On y voyait flotter le grand étendard noir de Hongrie, confié à la garde du banneret Franco et de l'évêque d'Erlau[1], entre lesquels étaient répartis les croisés sous les ordres de Julien Cesarini. L'évêque de Waradin à la tête de l'arrière-garde qui se composait de quelques compagnies polonaises sous l'étendard de Saint-Ladislas et les ordres de Lasko Bobrich, couvrait les derrières de l'armée, les bagages et les munitions d'artillerie [vii]. Le roi, entouré de cinquante cavaliers sous la bannière de Saint-George portée par Étienne de Bathor, s'était placé au centre. Hunyade, général en chef, était partout. L'aile droite de l'armée turque était sous le commandement du beglerbeg de Roumilie, et l'aile gauche sous celui du beglerbeg d'Anatolie, d'après l'invariable coutume turque qui assigne l'honneur de l'aile droite au premier si la guerre se fait en Europe, et au second si elle se fait en Asie. Le beglerbeg d'Anatolie était alors Karadja [viii]; celui de Roumilie Tourakhan[2] qu'on avait retiré de sa prison à Tokat, pour lui donner l'occasion de réparer à Warna la défaite qu'il avait es-

[1] Ameilhon, t. XXVII, *Histoire du Bas-Empire*, p. 30, prend Agra pour Gran.

[2] Neschri. Idris. Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 100, prétend que Mourad ne lui avait rendu la liberté qu'après la bataille, dans l'ivresse de la victoire.

suyée dans le défilé d'Isladi. Mourad occupait le centre avec les janissaires [IX]. Devant lui était un fossé, défendu par des palissades sur le bord duquel était placé au bout d'une lance le traité de paix violé par les chrétiens, comme s'il avait voulu montrer à ses soldats ce monument de la perfidie des infidèles, et implorer la protection du Dieu qui punit les parjures. Sur les derrières enfin se trouvaient les chameaux et les bagages [1]. Dans ce moment un présage sinistre vint effrayer les chrétiens; un tourbillon s'éleva qui déchira tous les drapeaux de l'armée hongroise, à l'exception de celui du roi (10 novembre 1444).

Hunyade chargea lui-même l'aile gauche des Musulmans commandée par Karadja, l'enfonça et la mit en déroute; d'un autre côté, les Valaques fondirent avec une telle impétuosité sur les troupes de Roumilie, qu'ils les culbutèrent au premier choc, et se firent jour, le fer à la main, jusqu'au camp des Turcs et à la tente du sultan. Mourad, voyant le désordre qui gagnait tous les rangs, désespérait du salut de son armée et se disposait déjà à la fuite, lorsque Karadja, le beglerbeg d'Asie, saisit son cheval par la bride, le conjura de ne pas abandonner les chances de la bataille, et le força à la victoire en l'empêchant de fuir. Yazidji-Toghan, segbanbaschi des janissaires, voulut en ce moment punir la témérité du beglerbeg, mais il tomba lui-même sous un sabre hongrois [2]. Mourad et les janissaires reçurent l'ennemi avec fermeté et re-

[1] Callimachus. Bonfinius.

[2] Chalcondyle dit expressément qu'il périt de la main d'un Hongrois.

poussèrent l'attaque du roi de Hongrie qui, malgré les instances d'Hunyade, avait quitté sa position avantageuse et s'était laissé entraîner à la fougue des jeunes seigneurs qui l'entouraient. Vladislas, pressé de toutes parts et déterminé à vaincre ou à mourir, combattait avec courage, lorsque son cheval, blessé au pied d'un coup de hache, le renversa au milieu de la mêlée. Après s'être encore long-temps défendu, il voulut se rendre prisonnier; mais les Ottomans, indignés de la rupture de la trève, avaient juré de ne faire de quartier à personne. Un vieux janissaire, Khodja-Khizr [1], lui coupa la tête et la ficha sur une lance, pendant terrible de cette autre pique au bout de laquelle Mourad avait mis le traité violé, en appelant la vengeance de son Dieu et de celui des chrétiens sur cette perfidie [2]. Ce spectacle jeta la consternation dans l'armée hongroise, et fut le signal d'une déroute générale. Hunyade, revenu de la poursuite de l'ennemi, fit en vain des prodiges de valeur pour arracher aux vainqueurs le corps du jeune roi et l'horrible trophée qu'ils étalaient avec un faste barbare; mais enfin il dut désespérer du sort de la bataille, et prit la fuite vers le soir avec les Valaques. Le lendemain matin, Mourad étonné de l'immobilité du camp chrétien, où les Hongrois retranchés derrière leurs chariots attendaient toujours le retour d'Hunyade, l'attaqua et en massacra les défenseurs, à l'exception de quelques-uns. Au nombre de ceux qui tombèrent sous le cimeterre turc, se

[1] Neschri, Idris, Seadeddin et Ali s'accordent à le nommer Khizr.

[2] Voyez la prière de Mourad, Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 96.

trouvèrent les évêques d'Erlau et de Grosswardein, Etienne Bathor, qui la veille dans ces mêmes retranchemens avait sauvé l'étendard royal, et le cardinal-légat Cesarini, l'auteur de la violation de la trève et de cette mémorable défaite [1]. Après cette victoire signalée, Mourad alla visiter le champ de bataille, accompagné d'Azabbeg, un de ses confidens. « N'est-ce pas une chose étonnante? s'écria-t-il à la vue des morts ; voilà toute une armée de jeunes gens, et parmi eux, pas un seul vieillard. — S'il y en avait eu un seul, lui répliqua Azabbeg [2], ils n'auraient pas tenté une aussi folle entreprise [3]. » Deux cent cinquante chariots, remplis d'effets précieux, devinrent la proie du vainqueur. Mourad annonça immédiatement sa victoire au sultan d'Egypte, et, pour mieux lui faire comprendre quels hommes de fer il avait vaincus, il lui envoya par Azabbeg vingt-cinq cuirasses de nobles hongrois. Le camp des chrétiens étant détruit, Mourad ne put y faire lancer la tête du roi, à l'exemple du consul romain qui fit jeter celle d'Asdrubal dans le camp d'Annibal; mais il l'envoya confite dans du miel, en témoignage de sa victoire, au gouverneur de Brousa, Djubbé-Ali [4]. Les habitans

[1] Florus, III, p. 11. Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), III, p. 84; d'après Joanich, dans Catona, XIII, p. 380.

[2] Azabbeg est le fondateur d'une mosquée à Brousa.

[3] Neschri, Idris, Seadeddin, II, p. 100.

[4] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 100. Neschri, f. 19. Idris, XVIe récit du règne de Mourad II. — Une des portes de Constantinople porte encore aujourd'hui le nom de Djubbé-Ali. (Voyez, à cet égard, *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 102.)

de cette ville, instruits de ce message, se portèrent en foule à la rencontre de l'envoyé du sultan, et, après avoir lavé la tête de Vladislas dans les eaux du Niloufer, ils la portèrent en triomphe par toutes les rues, au bout d'une pique [1], comme firent autrefois les Parthes de celle de Crassus.

Le naturel de Mourad le sollicitait tellement à une vie facile et voluptueuse, il était si las de gouverner et de faire la guerre, qu'après la bataille destructive de Warna, il résigna une seconde fois le trône, et retourna aux beaux jardins et au magnifique palais qu'il avait fait construire à Magnésie. Les ruines de ce séjour impérial, bien que ne présentant plus que des débris d'où s'élancent quelques cyprès, sont encore aujourd'hui l'objet de l'attention des voyageurs. On attribue généralement, mais à tort, à Mourad II, les nombreux édifices par lesquels Mourad III et son épouse embellirent le séjour favori de leur aïeul, le vainqueur de Warna [2]. Une maison des fous, un couvent de derwischs, des bains et une cuisine pour les pauvres, une académie et un carawanseraï, la mosquée du sultan remarquable par le bon goût de ses coupoles et de ses tours, la mosquée de la favorite (Khasseki) et de son épouse (Khatouniyé), sont autant d'édifices appartenant au règne de Mourad III [3]. Mais la mosquée

[1] Seadeddin, l. c. Solakzadé, f. 43.

[2] Chandler, I, c. 80.

[3] *Djihannuma*, p. 635, où il est dit expressément que ces édifices ne furent terminés que vers l'an 1000 de l'hégire (1591), sous le règne de Mourad III.

d'Ishak-Tschelebi, ancien prince de Saroukhan, date d'une époque antérieure même à Mourad II. Le mausolée, dans le voisinage des ruines du palais et des jardins de ce dernier sultan, renferme les tombeaux de vingt-deux femmes et jeunes garçons, dans la société desquels Mourad II et Mourad III se livrèrent aux voluptés et aux délices de la table, avec cette différence que ce dernier s'abandonna sur son trône même à toute la mollesse du ciel ionien, tandis que son aïeul homonyme, Mourad II, crut devoir en descendre deux fois pour être tout entier au repos et aux plaisirs. Mais ce nouveau rêve de vie oisive ne devait durer que peu de temps pour Mourad II. Les janissaires, accoutumés au joug d'un maître juste, mais sévère et inflexible, abusèrent bientôt de la jeunesse et de l'inexpérience de son fils Mohammed. Ces soldats féroces avaient besoin d'une discipline qui ne pouvait subsister sous le gouvernement d'un enfant. Leur rébellion rappela Mourad une seconde fois sur le trône. Un grand incendie, qui réduisit en cendres à Andrinople toutes les maisons voisines du marché, annonça leur mécontentement. Le chef des eunuques, qui avait une haute influence dans le harem, ne leur échappa qu'avec beaucoup de peine en se réfugiant sous la protection du jeune sultan. Après s'être vengés par le pillage et le massacre de la perte de leur victime, ils quittèrent la ville et campèrent sur la colline de Bautschoul, à la grande frayeur des habitans. Une augmentation de solde d'un demi-aspre par jour apaisa pour le moment la révolte, mais non la crainte des vizirs. Le

grand-vizir Khalil, le beglerbeg Ouzghour et Ischak-Pascha, chargés de seconder le jeune empereur, comprirent que l'Etat ne tarderait pas à crouler s'il n'était soutenu par des mains plus puissantes. Ils députèrent leur collègue, Sarudjé-Pascha, à Magnésie, pour conjurer Mourad de venir au secours de son empire et de sa maison, et de reprendre une troisième fois les rênes du gouvernement. Mourad, convaincu dès-lors que son fils, âgé seulement de seize ans, ne pouvait encore avoir la force d'esprit nécessaire pour administrer ses vastes Etats, se rendit à leurs prières. On n'osa pas proposer au jeune sultan une abdication volontaire, car on avait déjà reconnu, malgré sa jeunesse, son caractère altier et son amour du pouvoir. Mais Khalil l'invita à une partie de chasse qui devait durer plusieurs jours; pendant cet intervalle, Mourad, arrivé à Andrinople, se montra au peuple qui le reçut avec transport; il parut au diwan, fit punir les factieux, et en un moment tous les corps des janissaires rentrèrent dans le devoir. Mohammed, de retour de la chasse, trouva son père remonté pour la troisième fois sur le trône, et reçut ordre d'aller à Magnésie attendre que les années l'eussent rendu capable de régner. Saganos-Pascha qui, sous le jeune Mohammed, avait exercé la plus grande influence, fut envoyé à Balikesri pour y vivre en simple particulier, et Khalil-Pascha reprit, comme grand-vizir, la haute direction des affaires. C'était lui qui, à l'annonce des hostilités de l'armée hongroise, était accouru auprès de son maître pour le supplier de se



mettre de nouveau à la tête des Ottomans ; et ce fut encore sur ses instances que Mourad abandonna les loisirs de Magnésie pour reprendre le soin des affaires publiques. Mais tous ces titres de Khalil-Pascha à la reconnaissance de Mourad et de l'empire n'en étaient pas à l'amitié de l'héritier présomptif ; au contraire, ils laissèrent un secret levain de haine dans le cœur ambitieux et vindicatif du jeune prince, qui, dans le cours d'une année (849-1445), était déjà deux fois descendu du trône [1].

A peine en possession du pouvoir, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, Mourad tourna ses regards vers les provinces méridionales de l'ancien empire de Byzance en Europe, c'est-à-dire vers le Péloponèse et l'Albanie. Peu de temps après sa victoire sur Hunyade, il avait renouvelé la trêve [2] avec Joannes l'empereur grec, qui de concert avec le cardinal Julien Cesarini avait sollicité sous main le roi de Hongrie à la malheureuse campagne de Warna; mais à cette époque les États de l'empereur ne s'étendaient pas au-delà de la banlieue de Constantinople, comprise dans le mur élevé par Anastase ; d'ailleurs rien n'avait été stipulé dans ce nouveau traité de paix par rapport à ses frères, les despotes du Peloponèse. Lors du partage de l'empire entre les sept fils de Manuel, Théodore avait été nommé despote de Sparte. Après sa mort, son neveu Théodore, fils d'Andro-

[1] Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 104. Solakzadé, f. 44. Ali, Idris, Chalcondyle, VII.

[2] Chalcondyle, VII, p. 106.

nicus qui lui succéda, échangea sa despotie contre celle de son oncle Constantin ; ainsi ce dernier, qui avait reçu en partage les villes de Missiwri et de Siliwri sur la Mer-Noire et la mer de Marmara, prit possession de Sparte en abandonnant Siliwri à Théodore [1]. Constantin qui fut plus tard le dernier empereur de Byzance, une fois installé dans le Péloponèse, étendit tellement sa domination qu'elle embrassait à l'intérieur presque toute la péninsule, à l'exception du territoire de son frère Thomas, et à l'extérieur la Béotie et l'Attique. Neri Acciaioli, duc d'Athènes, qui avait succédé à son parent Rainer dans la possession de l'Attique, avait conclu une alliance avec le despote, et s'était obligé à lui payer un tribut annuel [2]. Constantin se vit donc au-dedans maître de Sparte, de Corinthe et de Patras, et au dehors, de Thèbes (Thiwa), des contrées situées sur la pente occidentale du Mont-Parnasse (Locris Ozolis), jusqu'au golfe de Salona (Sinus Crissacus) et du Pinde, aujourd'hui Mont-Agrapha, qui déjà alors était habité par des Valaques. Cette extension de sa puissance, à l'intérieur et à l'extérieur du Péloponèse, avait surtout été favorisée par la longue campagne d'Hunyade. Lorsque l'année suivante Mourad abdiqua et se retira en Asie, Constantin s'occupa surtout de la défense de la presqu'île, en fortifiant l'isthme qui lie la Morée à la Grèce septentrionale, et à qui sa largeur a fait donner le nom d'Hexamilon (isthme de six

[1] Ducas, XXIII, p. 74.
[2] Chalcondyle, l. VII, p. 207.

lieues)[1]. Cette langue de terre forme une espèce de pont qui aurait été jeté du continent à la presqu'île; aussi a-t-elle attiré de tout temps les regards des conquérans ou des défenseurs de la Morée, qui tentèrent de la séparer de la terre ferme, tantôt par un canal, tantôt par un mur d'une extrémité de l'isthme à l'autre. Démétrius-Poliorcète, Jules César, Caligula et Néron furent les premiers qui essayèrent cette séparation; mais l'entreprise ayant été trouvée inexécutable ou sans utilité suffisante[2], on n'y donna pas de suite. Les Grecs, dans la guerre contre Xerxès[3], fortifièrent l'isthme par un rempart construit sur toute sa largeur; Justinien rétablit les murs tombés en ruines[4]; enfin Manuel, pendant le moment de repos dont jouit l'empire de Byzance sous le règne de Mohammed Ier[5], et Constantin pendant la campagne et la défaite des Hongrois à Warna, mirent la dernière main à ces fortifications[6]. Avec le secours de son frère Thomas qui s'y prêta avec zèle[7], Constantin éleva un rempart, ayant deux lances de hauteur, cinq aunes d'épaisseur,

1 Ces six lieues font un mille géographique; Mannert, IX, p. 361. D'après Scylax, Strabon, Mela, Pline.

2 Strabon, I. Pline, IV, 4. Pausanias, II, 1. Sueton, *Cæs.*, c. 44. *Caj.*, c. 21. *Néron*, c. 19.

3 Hérodot., VIII, 71.

4 Procopius, *de Ædif.*, que Mannert cite, IV, 2, ne parle que de la fortification de la Chersonèse thracique. Zozimos, I, 29; Phranzes, I, 33, parlent seuls du mur élevé sur l'isthme du Péloponèse.

5 Phranzes, l. c., en 1415.

6 Chalcondyl., VI, p. 99, et la chronique ajoutée à Ducas, p. 199.

7 Chalcondyl., l. c. *Opus autem istud maturavit accersito fratre.* l. VII, p. 108.

et défendu dans toute son étendue par un fossé et cinq bastions [1]; mais ces nouveaux travaux, au lieu de protéger la Morée, ne firent que provoquer l'envie et les attaques du sultan ; il en résolut la conquête, cédant à la fois en cela à son propre désir et aux instances de Tourakhan, le beglerberg de Roumilie, qui vingt ans auparavant avait pénétré dans le Péloponèse par Hexamilon, et du duc d'Athènes Neri, qui avait rompu son alliance avec Constantin et s'était reconnu vassal de Mourad. Le sultan, ayant rassemblé à Serès les troupes d'Asie et d'Europe, s'avança à travers la Macédoine sur le Péloponèse; Neri opéra à Thiwa (Thèbes) sa jonction avec les Ottomans qui ne s'arrêtèrent qu'à Mingiæ pour mettre en état leur artillerie, les balistes et les autres instrumens de siége [2]. Constantin, dès la première nouvelle de la marche de Mourad, s'était retranché, avec son frère Thomas et toutes les forces du Péloponèse, derrière le nouveau rempart de l'isthme. N'écoutant que son orgueil et dédaignant l'avis de ses généraux, qui trouvaient des motifs de prudence dans l'infériorité de ses troupes, il envoya un ambassadeur au sultan, avec la demande, peu convenable à sa position, de lui abandonner le Péloponèse et tout le territoire situé au-dehors de l'isthme, tel que l'empereur de Byzance son frère l'avait possédé. Cet ambassadeur était Chalcondyle d'Athènes, l'historien que nous avons tant occasion de

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 106.

[2] Chalcondyl., VII, p. 106. *Bombardas et fu..es.*

citer [1]. Mourad punit sur lui la demande indiscrète de son maître, en le retenant prisonnier à Serès. Il avait déjà fait subir le même traitement, quelques années auparavant, au père de Chalcondyle, qui, après la mort du duc Rainer, avait été envoyé par sa veuve auprès du sultan [x], avec une mission semblable. Mourad, dont l'armée réunie comptait soixante mille combattans [2], quitta avec six mille hommes d'élite son camp de Mingiæ pour faire par lui-même une reconnaissance des fortifications de l'isthme. Il attendit pendant quelques jours devant les remparts la soumission de Constantin; mais se voyant trompé dans cet espoir, qu'il n'avait conçu que sur les assurances réitérées de Tourakhan, il s'emporta contre celui-ci, en lui reprochant de lui avoir fait entreprendre, au milieu de l'hiver, une guerre qu'il avait voulu ajourner au printemps prochain [3]. Cependant, trop fier pour reculer, il rappela à lui le gros de l'armée et alla camper avec l'artillerie et les machines de siége devant les murs d'Hexamilon, au milieu de l'isthme, au même endroit où jadis une forêt de pins entourait la place consacrée aux jeux isthmiques, et où les chars des villes grecques se disputaient le prix de la course en l'honneur de Poseidon [4] (*Neptunus equester*). Pendant

[1] Chalcondyl., p. 108.

[2] *Chronicon ad calcem Ducæ*, p. 199.

[3] Chalcondyl., l. c., p. 107.

[4] Isthmus. *Rex et Peregrini* (les janissaires) *stabant in medio Isthmi*. 108. Ce fut là précisément que furent célébrés les jeux isthmiques. Pausanias, I, 2. Strabon, VIII. Mannert, IX, p. 363.

trois jours, l'artillerie battit en brèche les remparts du Péloponèse, sans que les Grecs s'en ébranlassent. Dans la nuit du quatrième jour, les Turcs allumèrent un grand nombre de feux sur toute la ligne de leur camp, en poussant leur cri de guerre: *Allah! Allah!* et annonçant ainsi l'assaut général que le sultan avait fixé à trois jours de là [1]. Dès le matin du quatrième jour, le septième du siége, les trompettes et les tambours donnèrent le signal de l'attaque. On employa à la fois les mines et les échelles pour renverser ou escalader les murs. Le janissaire Khizr, Servien d'origine, arriva le premier sur le rempart et y planta le croissant; dès lors les Grecs crurent tout perdu et s'enfuirent dans l'intérieur de leurs montagnes, abandonnant ainsi la Morée aux dévastations des Ottomans. Trois cents Grecs qui s'étaient réfugiés sur le mont Oxi, près de Kikhriès (Cenchræa), furent cernés et passés au fil de l'épée; six cents autres furent massacrés et offerts en holocauste aux Turcs qui avaient péri dans l'assaut [XI]. Le jour même de la prise du mur de l'isthme, Mourad se rendit à Scyron pour se diriger de là sur l'Achaïe; il laissa à Tourakhan seulement mille janissaires, corps faible il est vrai, mais plus que suffisant pour jeter la désolation dans le midi du Péloponèse. Corinthe, abandonnée de sa garnison qui avait dû aller défendre le mur d'Hexamilon, devint la proie des barbares [2].

La moderne Corinthe, appelée Kordos par les

[1] Chalcondyl., VII.
[2] *Ibid.* l. c., p. 108.



Turcs [1], mérite ici une mention spéciale comme la clef du Péloponèse, le boulevard de l'isthme, l'entrepôt du commerce des golfes d'Egine (Saronicus Sinus) et de Lepanto (Corinthiacus Sinus), enfin comme le centre de tous les arts des Grecs. Citée par Homère au nombre des villes les plus remarquables de l'ancienne Grèce, Corinthe donna dans la suite son nom à tout un ordre d'architecture, aux vases funéraires les plus riches, aux peintures et aux sculptures les plus précieuses, et aux fontes les plus estimées. La beauté de ses jeunes filles était devenue proverbiale dans toute la Grèce. Les temples d'Aphrodite s'élevaient sur la cime de la montagne fortifiée, voisine de la ville (Acrocorinthe). On remarquait encore ceux de Pallas Chalcynites, de Jupiter Coryphée et, dans l'enceinte de la forteresse d'Acrocorinthe, celui de Bellérophon, près la source Pirène, appelée Hippocrène (aujourd'hui Draco Néro ou Source du Dragon), qu'avait fait jaillir d'un coup de pied Pégase dompté par Bellérophon. Hadrien, comme s'il eût voulu réaliser ce mythe, avait fait conduire à Corinthe les eaux du lac Stymphale d'Arcadie, et élevé une fontaine où elles coulaient du pied d'un Pégase en bronze; ces mêmes eaux alimentaient une autre fontaine, d'où elles s'échappaient par la gueule d'un dauphin monté par Neptune. Au-dessus de la porte qui conduit au port occidental de Léchée, Phaéton et Apollon étaient assis sur des chars dorés; à Kikhriès

[1] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 113.

(Cenchræa), port oriental de Corinthe, les bains tièdes d'Hélène coulaient en face d'une forêt de cyprès vers la mer [1]. Ces deux ports et tous les magnifiques édifices de l'art corinthien furent détruits par le consul romain Mumius [2], dont la barbarie surpassait de beaucoup celle du second conquérant de Corinthe, le vandale Alaric. Jules-César la releva de ses ruines et la repeupla de descendans d'affranchis romains; Herodes Atticus rétablit le théâtre renversé par Mumius, que Pausanias nous a décrit ainsi que le Gymnase et l'Odéon. De tous ces monumens qui illustraient l'ancienne Corinthe, il ne reste que les débris de quelques temples. Sur les lieux consacrés à Vénus Mélanie, on vénère aujourd'hui Panagia (la Sainte-Vierge), et la grotte de Saint-Paul a transmis, avec le souvenir de l'apôtre, le reproche qu'il fit aux Corinthiens de leur incrédulité. Le port de l'Acrocorinthe est encore de nos jours, comme dans l'antiquité, la clef naturelle du Péloponèse; de là, l'œil embrasse à la fois les golfes d'Athènes et de Lepanto, terminés jadis par les ports de Cenchrée et de Léchée, les monts Onéens et Cythéron, les cimes neigeuses de l'Hélicon et du Parnasse; enfin tout l'espace qui s'étend depuis la source Pirène jusqu'à celle de Castalie [3] près de Delphes.

Corinthe, que ne put défendre Mylgès [4], comman-

[1] Pausanias et Strabon. Voyez aussi Spon, II, 226. Chandler, II, c. 57. Pouqueville, IV, p. 15-50. Mannert, IX, p. 360-371. *Voyages de Clarke et de Dodwel.*

[2] Florus, II, c. 16.

[3] Pausanias, Spon, Clarke, Pouqueville.

[4] La première muraille élevée sur l'isthme, pour fermer l'entrée du Pé-



dant de Constantin, fut livrée aux flammes par Tourakhan ; les fortifications de l'isthme furent rasées pour la quatrième fois et les fossés comblés [1]. Après l'incendie de Corinthe, Mourad conduisit son armée le long de la côte septentrionale du Péloponèse, à travers toute l'Achaïe, pour mettre le siége devant la seconde capitale de la Morée. Patras (*Patræ*), appelée autrefois Aroë, une des plus anciennes cités de la fédération achéenne [2], était remarquable par son port, qui servait de refuge aux flottes spartiates pendant la guerre du Péloponèse [3]. Auguste, lorsqu'Agrippa lui eut soumis cette place [4], la repeupla avec une partie des vainqueurs d'Actium, et l'éleva au rang de colonie romaine. Parmi les édifices de cette ville, on remarquait surtout le temple de Dionyse Arsymnètes, construit sur l'Acropolis ; le peuple de l'Achaïe y vénérait la caisse sacrée et mystérieuse, contenant l'image de Jupiter, faite par Hephaistos. Elle avait été apportée d'Ilion par Eurypilos, qui, ayant eu la curiosité de l'ouvrir, en avait été puni par la perte de la raison. L'arrivée de la caisse sacrée dans le temple de Dionyse Arsymnètes mit fin aux sacrifices d'hommes, par lesquels les habitans, en vertu d'une sentence de

lopenèse, avait été construite par les Spartiates et leurs alliés, après la bataille des Thermopyles contre les Perses ; la dernière, bâtie par les despotes Constantin et Thomas, fut rasée par Mourad II.

[1] Chalcondyl., VII, p. 108. La chronique ajoutée à Ducas, p. 199, et Phranzes, II, 9.

[2] Hérodot., I, p. 145.

[3] Thucydide.

[4] Velleius Paterculus, II.

l'oracle, expiaient la profanation d'un temple de Diane. Quoique Pallas fût la divinité protectrice de la fédération achéenne, le culte de Diane y était encore plus populaire. On l'adorait sous les noms de Triclaria, Limmatidès et Laphria la Débonnaire, en autant de temples différens. Dans ce dernier, sa statue, sculptée en ivoire et en or, et en habits de chasseresse, recevait tous les ans un holocauste d'animaux brûlés vivans sur un bûcher qu'entourait une claie de branches vertes. Quelque chose de non moins extraordinaire que la caisse mystérieuse du temple de Dionyse et que cette offrande à Diane, était l'oracle de la source, près du temple de Cérès, qu'on venait consulter sur les maladies du corps. Un miroir flottant sur les eaux laissait lire dans sa surface brillante les réponses de la Naïade aux questions qu'on lui adressait. L'oracle des statues de Hermès et de Vesta, sur le marché de Patras, était peut-être encore plus bizarre. Celui qui voulait le consulter encensait les statues, les illuminait, se rendait sur la place, les oreilles bouchées, et les ouvrait tout-à-coup pour deviner, dans le premier mot qu'il entendrait, la sentence de l'oracle [1]. A la place du temple de Cérès s'élève aujourd'hui l'église de Saint-André; l'école de ce nom est non loin de l'ancien temple de Cybèle et d'Atys. Les vertus divinatoires de la source de Cérès sont oubliées, et cependant les Patréens se rendent encore en foule à cet ayasma, le jour du panégyrique de saint André,

[1] Pausanias, VII.

afin de boire de ses eaux, qui sont regardées comme un spécifique contre toutes les maladies [1]. Il reste des traces de l'ancien hippodrome [2], mais les ruines mêmes du théâtre et de l'Odéon, le plus beau de tous les monumens grecs de ce genre, à l'exception de celui d'Herodes Atticus à Athènes [3], ont entièrement disparu.

Lorsqu'au commencement du huitième siècle les peuples slaves inondèrent le Péloponèse et assiégèrent Patras, de concert avec les Sarrasins d'Afrique, l'apôtre saint André [4] se mit lui-même à la tête des habitans de la contrée, pour secourir ses frères réduits à l'extrémité. La légende qui attribue leur délivrance miraculeuse au protomartyr, le signale depuis comme le patron de la ville. Le fort de Patras, construit sur la cime d'une montagne voisine, appelée autrefois Panachaïcos, reçut, dans les derniers temps de l'empire de Byzance, le nom de Nouvelle-Patras, et passait alors pour être inexpugnable [xii]. Après la conquète de Constantinople par les Francs, lorsque les vainqueurs se partagèrent entre eux le territoire de cet empire, Patras échut aux Vénitiens, et ce fut seulement sous le règne de Mourad II que le despote Constantin la leur enleva, et agrandit ainsi, par l'occupation de cette

1 Pausanias, l. c. Spon, II, p. 10. Pouqueville, III, p. 504.

2 Spon, II, p. 9.

3 Pausanias, VII.

4 *And the glory of the day was ascribed to a phantom or a stranger, who fought in the foremost ranks under the character of S. Andrew the Apostle.* Gibbon, ch. 53, l. III, p. 473, in-4°.

place importante, sa domination dans le Péloponèse. Douze ans auparavant, lors du siége qu'en fit Constantin, cette ville, pressée de toutes parts, s'était mise sous la protection de la Porte, à qui elle offrit un tribut annuel. Mourad envoya un des officiers de sa cour à Constantin pour lui signifier de respecter à l'avenir le territoire de Patras. Constantin gagna l'ambassadeur par de riches présens, et fit répondre à Mourad que les habitans de Patras étaient prêts à livrer la forteresse aux Catalans; qu'en conséquence il pensait servir les intérêts de son frère le sultan, en empêchant que cette ville, située au milieu de sa despotie, ne tombât entre les mains de leurs ennemis communs. Cependant, peu de temps après, deux nouveaux ambassadeurs, l'un envoyé par Mourad, l'autre par Tourakhan, vinrent lui réitérer l'ordre de lever immédiatement le siége de Patras. Le despote, appelant à son aide un nouveau subterfuge, afin de gagner du temps, répondit en montrant du doigt un de ses archontes: « Celui-ci va se rendre sur-le-champ auprès de mon frère, l'émir-sultan, pour prendre définitivement ses ordres. » L'archonte ainsi désigné était son chambellan (protovestiar), George Phranzes. Après avoir subi par la suite, ainsi que sa famille, d'atroces traitemens de la part des Turcs, il se retira dans un cloître de Corfou où il écrivit l'histoire des faits dont il avait été témoin oculaire; les récits de cet auteur sur les affaires de la Grèce sont parfaitement exacts, si l'on en excepte la partialité qui lui est commune d'ailleurs avec les historiens byzantins, toutes les fois qu'il parle d'événe-

mens relatifs exclusivement aux Turcs. Il sera notre principal guide dans l'exposé succinct de cette partie de notre histoire.

Phranzes et Marc Paléologue se rendirent en effet auprès du grand-vizir, Ibrahim-Pascha, qui les présenta au sultan; mais Mourad exigea de nouveau la restitution de Patras à son dernier maître, et fit accompagner les deux ambassadeurs par un envoyé chargé de renouveler cet ordre à Constantin. Tous ces messages avaient eu lieu avant la prise de Thessalonique par les troupes ottomanes. Après la reddition de cette ville, Tourahkan s'étant avancé avec ses troupes sur Thèbes, Phranzes fut envoyé par Constantin auprès du général turc pour lui exposer les droits de son souverain sur Thèbes et Athènes. Le beglerbeg le reçut de la manière la plus gracieuse, lui présenta ses fils, et lui jura que, s'il avait su tout cela, il se serait gardé, tant par affection pour son maître, le despote, qu'en honneur de son ancienne connaissance avec Phranzes, d'une expédition qu'il avait entreprise, disait-il, sans ordre du sultan; il affirmait qu'il n'aurait pas manqué d'un prétexte plausible pour rester chez lui, et termina, en regrettant, qu'il fût alors trop tard pour reculer. Phranzes, loin d'être dupe de ces protestations, insista de nouveau; mais ne pouvant rien obtenir, il retourna dans le Péloponèse. Ce ne furent pas là les seules missions dont il fut chargé. Lorsque l'empereur Joannes Paléologue invita ses frères Théodore et Démétrius à venir dans sa capitale s'entendre avec lui sur l'ordre de succession, Constantin, jaloux

de conserver ses droits comme prince de l'empire, envoya Phranzes plaider sa cause auprès de Mourad ; et trois ans plus tard, lorsque Démétrius, appuyé par des troupes turques, fit mine d'assiéger Constantinople, ce même homme d'Etat reçut la triple mission d'aller à la cour du sultan, à celle de l'empereur Joannes, et auprès de Démétrius, frère de Constantin, conjurer le nouvel orage qui menaçait ses prétentions. Enfin, immédiatement avant l'explosion de la dernière guerre avec la Hongrie, Phranzes fut encore accrédité auprès de l'amiral vénitien Loredano, de l'empereur de Byzance, du roi de Hongrie et du sultan ; mais arrivé au mois de novembre à Constantinople, la nouvelle de la défaite des Hongrois à Warna rendit inutiles les négociations projetées auprès du roi décapité sur le champ de bataille, et du sultan vainqueur. Ainsi, tous les efforts de Phranzes, pour négocier une paix durable, furent en pure perte, et ses fréquentes ambassades ne purent empêcher ni Mourad, ni Tourakhan, de s'emparer de Thèbes et de franchir l'isthme.

L'incendie de Corinthe fut suivi de la dévastation de Patras. La plupart des habitans s'enfuirent à l'approche des Ottomans ; quatre mille d'entre eux, qui eurent l'imprudence de rester, expièrent leur confiance aveugle par l'esclavage. La citadelle de Patras opposa une vive résistance à l'attaque des janissaires sous les ordres de Mourad. Ceux-ci commencèrent par miner les murs ; mais les flots de poix fondue versés par les Grecs les forcèrent à se retirer en toute hâte. Derrière chaque brèche faite par les Turcs, la garnison élevait de

nouveaux retranchemens. Enfin, lorsque Tourakhan arriva avec le reste de l'armée, chargé de butin, Mourad leva le siége, et fit avec Constantin un traité en vertu duquel tout le Péloponèse devint tributaire des Turcs [1]. Néanmoins soixante mille habitans, faits prisonniers durant cette campagne, furent conduits en esclavage [2]. Constantin et son frère Thomas, en leur qualité de despotes de Sparte et d'Achaïe, durent payer la rançon de ceux qu'on rendit à la liberté, et s'acquitter sur-le-champ de la capitation du reste de leurs sujets. Peu de temps auparavant, le sultan avait élevé le tribut annuel des Ragusains de cinq cents à mille ducats, pour les punir d'avoir osé rejoindre la flotte des croisés avec deux de leurs galères [3].

Au printemps de l'année suivante (1447), Mourad porta la guerre en Albanie; mais, comme dix-huit mois après, il fut forcé d'en sortir pour faire face à l'armée hongroise, et que l'expédition d'Albanie n'a été interrompue que par cette seule campagne d'Hunyade, nous placerons ici cette dernière, en intervertissant l'ordre des faits, afin de ne pas interrompre le fil de notre récit.

Pendant que Mourad était occupé à soumettre les Albanais révoltés par Scanderbeg, Hunyade qui, après la mort de Vladislas, avait été nommé lieutenant-général du royaume, leva la plus belle et la

[1] Chalcondyl., VII, p. 109.

[2] Ducas, XXXII, p. 125, et la chronique ajoutée, 199.

[3] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 171. Gebhard, *Histoire de Raguse*, p. 535, dans l'année 1445.

mieux disciplinée des armées qu'eût encore fournies la Hongrie. Elle était forte de plus de vingt-quatre mille hommes, parmi lesquels on comptait huit mille Valaques sous Dan, voïévode de la Valachie, qu'Hunyade avait nommé à la place de Drakul, et deux mille arquebusiers arrivés d'Allemagne et de Bohême. Hunyade passa le Danube [1] près le pont de Trajan, à Saint-Severin, et envahit la Servie, parce que le despote, fidèle à son traité avec Mourad, avait refusé de se joindre à lui. Aussitôt que Mourad fut informé de cette nouvelle attaque, il vola, avec ses vieilles bandes vers les frontières menacées, et après avoir renforcé ses vétérans de quelques nouvelles levées, il alla chercher l'ennemi. Hunyade s'était retranché, vers le milieu du mois d'octobre 1448, dans la plaine de Kossova (*champ des merles*), à l'endroit même où, cinquante-neuf ans auparavant, Mourad I[er] avait péri assassiné par Michel Kabilovich [2]. L'armée ottomane, forte de cinquante mille hommes, mit trois jours [3] à passer la Sitnitza, rivière qui coule au milieu de la plaine de Kossova. Hunyade, au lieu d'attendre derrière ses retranchemens les secours albanais que Scanderbeg devait lui amener, abandonna son camp

[1] Thurocz, t. IV, c. 46. Suivant Bonfinius, dec. III, l. VII, p. 470, une partie de l'armée passa le Danube près de Kobi, au-dessus du confluent de la Morava.

[2] Thurocz dans Catona, XIII, p. 613; Ivanich dans Schwandtner, II p. 57.

[3] D'après Chalcondyle, seulement 15,000 hommes, ce qui n'est qu'une faute de copiste, car Thurocz et Æneas Sylvius portent même le nombre à 200,000 hommes. Voyez Catona, XIII, p. 610.

et passa la Sitnitza, près du village de Brod, pour marcher à l'ennemi et prendre l'initiative de l'attaque. Une vieille femme servienne lui prédit sa défaite, tirant un mauvais présage de la supériorité des Ottomans, qui, disait-elle, avaient eu besoin de trois jours pour effectuer leur passage, tandis qu'un seul avait suffi à l'armée hongroise[1]. Mourad, avant d'en venir aux mains, envoya au camp des chrétiens huit ambassadeurs proposer une dernière fois un nouveau traité de paix; mais Hunyade ayant refusé de les entendre, on se prépara de part et d'autre à livrer bataille.

La veille du 17 octobre 1448, les deux armées prirent leurs positions afin de pouvoir combattre le lendemain dès la pointe du jour. L'ordonnance turque était comme à l'ordinaire : à l'aile droite les troupes d'Europe sous le commandement du beglerbeg de Roumilie; à l'aile gauche celles d'Asie sous les ordres du beglerbeg d'Anatolie; au centre les janissaires protégés par la triple ligne de défense que formaient devant eux un fossé, puis les chameaux, et enfin leurs boucliers fixés dans la terre. Les Hongrois et les Siciliens formaient l'aile droite de l'armée hongroise; à l'aile gauche combattaient les auxiliaires valaques, au centre les arquebusiers d'Allemagne et de Bohême et les troupes de la Transylvanie. Mais, ce jour-là, il n'y eut que des combats singuliers et quelques escarmouches entre les troupes légères; la bataille générale ne s'engagea sur toute la ligne que vers midi du jour

[1] Bonfinius, dec. III, l. VII, p. 471.

suivant [1]. Hunyade échelonna son armée en trente-huit corps différens ; Mourad fit avancer la sienne par grandes masses ; mais le succès ne répondit d'abord pas à son attente, parce que les ennemis, couverts de cuirasses, étaient à l'épreuve des sabres. Les Hongrois et les Turcs combattirent avec une valeur égale et sans aucun avantage décisif jusqu'à la fin du jour. Hunyade s'était flatté que l'armée ottomane profiterait de la nuit pour opérer sa retraite. Se voyant trompé dans son espoir, il convoqua de nouveau son conseil, dans lequel un transfuge turc, David, fils de Sawedji, qui servait depuis long-temps dans les armées de Hongrie, conseilla de profiter de la nuit pour surprendre l'ennemi. On suivit son conseil, mais l'entreprise échoua complètement. Les janissaires, ayant pris aussitôt les armes, repoussèrent l'attaque qui vint se briser contre eux comme contre un mur d'airain. Au retour du jour (18 octobre 1448), la bataille se renouvela sur toute la ligne des deux armées. L'aile droite d'Hunyade, qui était aux prises avec l'aile gauche de Mourad, fut tournée par les troupes d'Europe sous les ordres de Tourakhan ; cependant les Hongrois, quoique enveloppés par un ennemi supérieur en nombre, combattaient encore de manière à rendre la victoire douteuse, lorsque la trahison des Valaques décida du sort de cette sanglante journée. Au milieu de la mêlée, le voïévode de Valachie envoya quelques officiers près de Mourad pour négocier sa trahison. Ceux-ci ayant

[1] Thurocz, Bonfinius.



fait leurs conditions par l'entremise du grand-vizir Khalil-Pascha, les troupes valaques passèrent du côté des Ottomans. Dès lors toute résistance devint impossible aux Hongrois attaqués de front et par derrière; cependant ils se retirèrent en bon ordre et parvinrent à gagner leurs retranchemens. Vers le soir, Hunyade assembla ses officiers favoris, commanda aux Allemands et à l'artillerie de se porter en face de l'endroit qu'occupaient Mourad et ses janissaires, et profita de leur départ pour sortir furtivement du camp. Le jour suivant (19 octobre), les Turcs attaquèrent la barricade formée par les chariots et l'artillerie, que les Allemands et les Bohèmes [1] défendirent avec un courage héroïque; mais, abandonnés de leur général, ils durent se disperser; un petit nombre seulement se sauva par la fuite. Dix-sept mille hommes de l'armée d'Hunyade restèrent sur le champ de bataille, et, parmi eux, la fleur de la noblesse hongroise. Toutefois, la victoire de Mourad fut chèrement achetée. Quarante mille Turcs [2] succombèrent dans cette bataille mémorable qui dura trois jours consécutifs [3]. La plaine de

[1] Chalcondyle dit *Optimi et fortissimi Pannonum*, que le Hongrois Engel traduit par Allemands et Bohèmes.

[2] Suivant Chalcondyle, seulement 4,000 au lieu de 40,000. Voyez aussi Engel, *Ungarische Geschichte* (*Histoire de Hongrie*). D'après Bonfinius, Mourad fixa, dans une lettre aux Corinthiens, le nombre des Hongrois morts à huit mille. Engel ne cite pas l'autorité d'après laquelle Mourad aurait fait massacrer six mille Valaques qui avaient passé dans ses rangs, et n'aurait accordé la vie aux autres que sur la promesse de payer un tribut, et de fournir annuellement à son armée un corps de sept mille hommes (III, p. 140).

[3] Les 17, 18 et 19 octobre 1448.

Kossova offrait le hideux spectacle de membres horriblement mutilés, n'ayant plus ni forme ni nom, et les cadavres des morts firent déborder les eaux de la Sitnitza [1]. Hunyade, accompagné d'un petit nombre de fidèles, parvint à se sauver en Hongrie à travers le pays de George, despote de la Valachie, alors son ennemi, avec un bonheur égal à celui qui le favorisa lors de son passage sur le territoire de Drakul, après la bataille de Warna. Les défaites de Warna et de Kossova obscurcirent la gloire qu'Hunyade s'était justement acquise par ses victoires en Transylvanie, en Valachie et dans les pays en-deçà et au-delà de l'Hémus. La confiance que lui inspirait sa fortune passée, confiance qui allait jusqu'à la témérité, fut du moins en partie la cause de ces derniers malheurs. Il n'est pas douteux qu'il aurait gagné la bataille de Kossova, s'il eût attendu les secours que Scanderbeg devait lui amener de l'Albanie.

Jusque-là tout avait réussi à Mourad; mais il eut à combattre dans ses dernières années un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'il avait connus jusqu'alors. Ce fut ce fameux Scanderbeg, contemporain et rival d'Hunyade. Cet homme, justement célèbre, se dresse dans l'histoire, grand de toutes ses luttes et de toute sa haine contre les Ottomans, et de la défense héroïque de son pays, à la liberté duquel sa vie fut consacrée. Nous ne pouvons nous empêcher de le suivre avec admiration dans cette belle carrière de vingt-cinq ans de

[1] Bonfinius, dec. III, l. VIII, p. 474. *Quale Schitnitzæ fluminis accolæ diu ejus piscibus abstinuere.*

combats qui occupa la fin du règne de Mourad II et la moitié de celui de son fils et successeur, Mohammed II Scanderbeg, dont le véritable nom est George Castriota, était fils de Jean Castriota, prince d'Emathia [1], qui, comme tous les despotes de la Grèce, s'était soumis au vainqueur. Non seulement Jean Castriota avait été obligé de payer un tribut annuel à Mourad lorsqu'il pénétra, pour la première fois, en Epire [2], mais encore il avait dû lui donner ses quatre fils comme ôtages. Trois moururent dans l'enfance; le dernier, George Castriota, plut au sultan par sa belle figure, son caractère ferme et une rare intelligence: Mourad le fit circoncire et l'éleva dans la religion musulmane. A peine âgé de dix-huit ans, George Castriota reçut un des sandjaks de l'empire [xv]. Le courage et la force de corps, dont il avait fait preuve dans plusieurs expéditions et dans des combats singuliers, lui valurent la haute faveur du sultan et le surnom d'Iskenderbeg (prince Alexandre). Ce surnom lui fut donné non seulement à cause de son esprit héroïque et entreprenant qui lui faisait désirer dès l'âge de dix-huit ans, comme à Alexandre, la conquête du monde, mais aussi à cause de son origine d'Epire, d'où sont sorties les phalanges avec lesquelles le Macédonien conquit l'Asie. La tradition, dont la touche merveilleuse vient colorer de sa poésie les grands noms et les grands événemens de cette époque, rapporte un songe extraordinaire qu'eut la mère

[1] Aujourd'hui le district de Moghlena.

[2] En 1423, et non pas, comme l'affirme Sismondi (X, p. 190), en 1413.

de Scanderbeg pendant qu'elle était grosse de lui. Si Olympias cohabita en songe avec un dragon, si un reptile se montra dans le lit de Scipion-l'Africain, la princesse servienne, Woïzava, ne resta pas au-dessous de ces illustres exemples. Elle se vit en songe délivrée d'un énorme serpent, dont la tête engloutit la Turquie, et dont le corps battit avec fureur les flots de l'Adriatique [1]. On pardonne plus aisément aux historiens de Scanderbeg cette fiction, semblable à celles imaginées en l'honneur d'Alexandre, de Djenghiz-Khan et de Timour, que les conquêtes gratuites qu'ils lui font faire de villes prises bien avant sa naissance [XVI]. Ils vont même jusqu'à parler avec éloge des perfidies et des cruautés qu'il commit à son premier début en Europe sur la scène politique. Ce fut sous le nom d'Iskender, qu'il tenait du sultan et de l'estime de l'armée ottomane, que George Castriota signala contre les Turcs ses talens et les connaissances stratégiques qu'il avait puisées à leur école. Lorsque Jean Castriota mourut, Mourad ne rendit pas au jeune prince l'héritage qui lui revenait de droit par sa naissance et la mort de ses frères. Il y établit un gouverneur et eut soin d'occuper toujours Scanderbeg à la guerre. Cette injustice blessa profondément le jeune prince; il avait encore ce secret ferment de haine dans le cœur, lorsqu'il partit pour la guerre que les Hongrois désignent sous le nom de *longue campagne*. Après le premier combat livré et perdu par les Turcs, lors de cette expédition dans la plaine de

1 Barletius, I.



Nissa, George Castriota, âgé de vingt-neuf ans, s'enfuit de l'armée ottomane aux drapeaux de laquelle il avait juré fidélité à neuf ans, et dans laquelle il occupait, à l'âge de dix-neuf, le rang de sandjakbeg. Mais, avant de partir, il força le reis-effendi (secrétaire d'Etat) de Mourad, le cimeterre sur la gorge, à signer et à sceller un ordre au gouverneur de Croïa (Akhissar) [XVII], par lequel il eût à remettre la forteresse et tout le pays qui en dépendait, à lui, Scanderbeg, qui devait les gouverner au nom du sultan. Aussitôt que le sceau y fut apposé, Scanderbeg exécuta la menace que le reis-effendi n'avait fait que retarder par sa signature ; celui-ci tomba sous le cimeterre du nouveau prince d'Epire. Scanderbeg s'évada heureusement (10 novembre 1443) avec son neveu Hamza [1], qui, musulman comme lui, ne devint chrétien que plus tard.

Scanderbeg devait son éducation et ses talens militaires au sultan, son bienfaiteur ; la justice de sa cause, si elle ne légitime pas, excuse du moins l'ingratitude et la rébellion dont il se rendit coupable pour ressaisir l'héritage dont on l'avait dépouillé. Sept jours après avoir quitté l'armée ottomane, Castriota arrive avec trois cents partisans qu'il avait recrutés dans sa fuite à la Haute-Dibra [2], c'est-à-dire, dans les mon-

[1] Dans Barletius et dans tous les autres historiens qui l'ont consulté, *Amesa*. C'est lui que les historiens ottomans désignent comme le premier auteur de la prise de Croïa.

[2] La *Roumilie* de Hadji-Khalfa. Voyez aussi Pouqueville, II, p. 882 et suiv.

tagnes qui courent en ligne parallèle avec la Drina et la mer Ionienne. Ces montagnes escarpées et d'un accès difficile forment la frontière orientale de l'Albanie septentrionale (l'Illyrie romaine) et descendent graduellement au bord de la Drina, qui serpente à leur pied. Là il laissa, dans une forêt, ses trois cents fuyards et un nombre égal de montagnards de la Dibra qui s'étaient joints à lui, avec ordre de l'attendre jusqu'à ce qu'il eût pris possession de Croïa, dont il leur ouvrirait ensuite les portes. Sa ruse lui réussit ; sur l'ordre signé du reis-effendi, ordre que personne ne soupçonna de fausseté, le gouverneur lui remit les clefs de la ville. Pendant la nuit, il introduisit les six cents hommes qu'il avait laissés dans la forêt de Dibra. Les Turcs plongés dans le sommeil furent égorgés au nom de la liberté épirote [1]. Quelques-uns seulement, qui vinrent se mettre sous la protection de Castriota, eurent la vie sauve, malgré leur refus d'abjurer l'islamisme. Le massacre de la garnison de Croïa fut le signal de celui des Ottomans dans les villages voisins dépendans de la ville [2]. Croïa, la capitale de cette montueuse contrée, avait pour moyens de défense d'immenses munitions, de fortes murailles, sa position sur un rocher, les gorges et les montagnes escarpées dont elle est environnée. Ce fut sur ce théâtre, dont chaque cime était destinée à devenir un

[1] Barletius, VI. *Libertas in omnium erat ore, libertatis nomen undique resonabat.*

[2] *Ibid.* f. 12. *Præsidia Turcorum, quæ inventa fuerunt, omnia ad internectionem cæsa.*

champ de bataille, que Scanderbeg attendit avec confiance l'armée ennemie. Il plaça deux mille hommes dans le défilé qui sépare la Dibra du Tomoros [1], et par où passe le chemin qui conduit de la Macédoine en Épire [2]; lui-même se rendit dans la Basse-Dibra, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de la grande chaîne de ces montagnes, puis à Croïa où il convoqua tous ses parens, dans les mains desquels étaient les villes de l'Épire, afin de se consulter avec eux sur les moyens à prendre pour affranchir tout le pays du joug des Ottomans. Ses neveux, fils de ses sœurs, et ses beaux-frères, s'empressèrent de venir à cette assemblée; plus de douze mille hommes bien armés accoururent de tous les côtés pour combattre sous ses drapeaux. Les principaux auxiliaires de Scanderbeg furent son neveu Hamza et Moses Golento, avec lesquels il convint de réduire immédiatement les autres villes que possédaient encore les Turcs en Epire. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Moses se porta avec trois mille hommes devant Petrella [3], ville peu considérable, mais inexpugnable par sa position sur la crête d'une montagne. Entourée d'ennemis au milieu d'un pays insurgé, la garnison accepta la capitulation que Moses lui proposa, et opéra sa retraite jusqu'aux frontières. Castriota la mit sous la protection d'une garde

1 Barletius nomme le *Tomoros*, Mocreus, probablement pour Moreus; avec l'article το on aurait donc Tomoreus, Tomoros.

2 Barletius, l. II, f 12.

3 Barletius, l. c., 14. Il ne faut pas confondre Petrella avec *Petralba* ni avec *Petra ad St. Nicolaum*, port de mer au-dessus de Durazzo.

nombreuse, lui fournit des vivres, des chevaux et tout ce qui lui était nécessaire. Ce bon traitement détermina les garnisons des autres places fortes de l'Épire à une prompte soumission. Petralba [1], située à une égale distance de Petrella et de Croïa sur la rivière Æmathus, qui donnait son nom à toute la contrée ; Stelusia [2], ville fortifiée, sur une montagne à vingt-cinq mille pas de Petralba et cinq mille de Croïa, se rendirent sans résistance. Ainsi, à l'exception de Sfetigrad, toutes les places fortes de l'Épire se trouvèrent en moins de trente jours au pouvoir de Scanderbeg. Après avoir reconquis par son adresse et sa valeur l'héritage de son père, il rentra à Croïa et célébra le baptême de son neveu Hamza (25 décembre 1443), le jour même où Hunyade pénétra, après la bataille de Slatniza, dans la Thessalie, par les défilés de l'Hémus.

Toujours actif et prévoyant, Scanderbeg invita immédiatement les princes chrétiens des pays voisins à une entrevue à Alessio (Lissus), port de l'Adriatique, situé à égale distance de Croïa et de Scutari. On remarquait dans cette assemblée Arrianites Thopia, le Comnène [XVIII], qui régnait sur l'Albanie méridionale, depuis la rivière Voïssa (Aous) jusqu'au golfe d'Arta (Ambracius Sinus). Sous le règne de Mohammed Ier, Thopia s'était acquis par la vaillante défense de son pays une gloire méritée, et plus tard, pendant que

[1] Petralba, en turc Arnaoud-Belgrad.

[2] Stellusium, dans Pouqueville Stallasi, dans la Basse-Dibra, probablement l'ancienne Ænea.

Mourad II était occupé en Asie à combattre la révolte du prince de Karamanie, il avait avec son allié Jean Castriota, le père de Scanderbeg, insurgé les Albanais de l'Épire et d'Argyropolis, et jeté, à la tête de bandes nombreuses, la consternation parmi les populations turques. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Tourakhan parvint alors à étouffer cette rébellion, en surprenant les Albanais, qui sous les ordres de Drepan, assiégeaient Argyropolis; mais ayant fait leur chef prisonnier et passé plus de mille hommes par les armes, il imposa de nouveau à ces fiers montagnards le joug ottoman, qu'ils avaient vainement essayé de secouer [1]. Arrianites fut suivi auprès de Scanderbeg par son frère Andrea Thopia, qui gouvernait avec ses fils l'Albanie septentrionale jusqu'à Durazzo (Epidamnus). L'aïeul de ces princes épirotes, Carlo Thopia, fonda Croïa et Petralba [2] à l'époque où Jean Castriota s'empara de l'Épire. George Strezius Balsch [XIX], dont les possessions plus agréables qu'étendues étaient situées entre Croïa et Alessio, se rendit aussi à l'invitation de Scanderbeg. Nous ne pouvons oublier les chefs des familles Musakhi et Dukaghin, dont les noms se sont conservés jusqu'à nos jours dans deux districts [XX]; Lucas Zacharias, maître du fort de Dayna; Pierre Span, prince de Drivasto, heureux et riche de sa nombreuse postérité; enfin Étienne Czernovich, seigneur de Montenegro, accompagné de ses fils. Tous ces princes élurent Scanderbeg pour leur chef, et

1 Chalcondyl., V, p. 79.
2 Barletius, 15 et 23.

Arrianites Thopia fut le premier qui lui offrit ce titre et un tribut annuel. Les autres suivirent cet exemple, de sorte que les revenus de Scanderbeg se montèrent à plus de deux cent mille ducats, sans compter les sommes considérables qu'il tirait des mines de sel de Campupescupi, situées au-dessus de Durazzo, sur le bord de la mer entre le mont Selita et Saint-Nicolas (l'ancienne Petra) où César assiégea les sénateurs de Rome [xxi].

Les troupes de ces divers princes, réunies à celles de Scanderbeg, formèrent une armée de trois mille cavaliers et de sept mille fantassins [1], avec lesquels il alla camper dans la Basse-Dibra [2], à quatre-vingt mille pas de Croïa, en attendant le moment de livrer bataille à Ali-Pascha, qui s'avançait à la tête de quarante mille hommes. Scanderbeg avec ses quinze mille soldats entreprit de faire tête à l'armée ottomane (1443). Loin de défendre les gorges qui conduisent à Croïa, le prince d'Épire ne les ferma que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espèce de bassin formé par une chaîne de montagnes arrondies en cercle. Cette disposition lui présentait de grands avantages, parce que les troupes campées sur des rocs escarpés foudroyaient tout ce qui passait sous leurs pieds, avec l'artillerie qu'il avait fait monter à mi-côte. Suivant Barletius, vingt-deux mille Turcs auraient péri dans cette première rencontre, et deux mille avec vingt-quatre

[1] Barletius, 27.

[2] *Ibid.* 39.

étendards [1] seraient tombés au pouvoir des Albanais, qui n'auraient perdu que cent hommes ; mais ce sont autant d'exagérations qu'il faut reléguer, de même que les longs discours [XXII] prêtés à Scanderbeg, au nombre des inventions de l'historien. La campagne de Hongrie et l'abdication de Mourad laissèrent reprendre haleine un moment au prince d'Épire. Mais la guerre ne tarda pas à recommencer ; après avoir défait tour à tour Firouz-Pascha et Moustafa-Pascha, et les avoir expulsés de l'Épire comme leur prédécesseur Ali, Scanderbeg tourna ses armes contre les Vénitiens qui s'étaient emparés du territoire du seigneur de Dayna, mort assassiné. Bien qu'il eût défait complètement le corps vénitien commandé par Daniel Juritsch de Sebenico, il assiégea en vain la forteresse de Dayna, et se vit forcé à la retraite. Étienne Hersek [XXIII], duc de Bosnie, allié des Vénitiens, ravagea les environs de Drivasto, tandis que Hamza, le neveu d'Iskender, poussait avec activité le siége de Dayna. Mais l'approche d'une nouvelle armée turque sous les ordres de Moustafa contraignit le prince d'Épire à faire la paix avec les Vénitiens, en leur cédant Dayna [2]. Moustafa fut entièrement battu et laissa dix mille hommes sur la place ; soixante-douze Turcs seulement et quinze étendards tombèrent entre les mains du vainqueur ; mais au nombre de ces prisonniers se trouvait Moustafa en personne avec dix autres

[1] Barletius, 32.
[2] *Ibid.* IV, 61.

Turcs de distinction, que le sultan racheta pour la somme de vingt-cinq mille ducats. Voulant venger la honte de ces défaites réitérées, Mourad se mit enfin lui-même en marche avec toute son armée, forte de plus de cent mille hommes [1] pour aller conquérir Sfetigrad et Croïa. Le 14 mai 1449 [xxiv], il se présenta devant les murs de Sfetigrad, ville située dans la Haute-Dibra à l'est de Croïa [xxv] et forma en même temps le siége de Dibra, capitale du district qui porte ce nom. Ni l'héroïsme de Scanderbeg, qui harcelait sans cesse les assiégeans, et qui tua de sa propre main, dans un combat singulier, Firouz-Pascha, ni l'exemple de Parlat, commandant de Dibra, qui pour vaincre la superstition des habitans but le premier [2] de l'eau du seul puits de cette ville, dans lequel était tombé le cadavre d'un chien mort, rien ne put sauver ces deux places. Lorsque les garnisons se retirèrent conformément à la capitulation, le prince Mohammed s'opposa (s'il faut en croire Barletius et les historiens qui l'ont copié) [3] à l'observation du traité, en invoquant les mêmes raisons que le cardinal Julien avait fait valoir auprès du malheureux Vladislas : « Que personne n'était obligé de tenir la parole donnée à un infidèle. » Mais Mohammed était resté à Magnésie, depuis que son père était remonté pour la troisième fois sur le

[1] Barletius, 67. Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, X, p. 199, affirme que 40,000 cavaliers formaient toutes les forces de Mourad.

[2] Barletius, V, f. 88.

[3] *Ibid.* f. 89. Ameilhon, *Continuation à l'Histoire du Bas-Empire*, XXVII, p. 61.

trône, et il n'en sortit qu'à son avènement. La perfidie qu'on lui prête est donc une invention gratuite de l'historien. Ce qui paraît plus certain, c'est que cette campagne et les siéges de Sfetigrad et de Dibra coûtèrent à Mourad plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes [1]. Dès que le sultan fut retourné à Andrinople, Scanderbeg assembla une armée de dix-huit mille hommes [2] et assiégea à son tour Sfetigrad pendant un mois [3], mais avec aussi peu de succès que Dayna. Au printemps de l'année suivante (1450), Mourad vint de nouveau en personne pour réduire Croïa. Scanderbeg, cédant à la supériorité de l'ennemi, se retira avec ses troupes sur le mont Toumenistos, à deux lieues de Croïa [4]; le sultan établit son camp près de Tyana [5], dans la plaine située à l'ouest de Croïa, entre cette ville et Presa, l'ancienne capitale des Parthéniens.

L'avant-garde turque, c'est-à-dire les akindjis, avait déjà paru dès les premiers jours d'avril [6] devant les murs de Croïa. Mourad n'y arriva que vers la fin du même mois [7]. Avant d'en commencer le siége, il essaya d'ébranler la fidélité d'Uracontes, commandant de la place, par l'offre de deux cent mille aspres et du

1 Barletius, V, f. 90.

2 *Id.*, VI, f. 92.

3 Du 22 septembre (l. c.) au 26 octobre (l. c., f. 97).

4 Barletius, f. 100.

5 *Ibid.* Voyez aussi Pouqueville, I, p. 320-328.

6 Le 5 avril. *Ibid.* VI, f. 99.

7 Le 25 avril. *Ibid.* f. 100.

gouvernement d'une province [1]. Cette tentative de corruption n'eut aucun succès. Mourad, dépourvu de l'artillerie de siége nécessaire, fit fondre des canons sur place ; en quatorze jours, on en posa dix sur leurs affûts ; quatre d'entre eux lançaient des boulets de pierre du poids de six quintaux [2]; les six autres des projectiles de deux quintaux seulement. Les murailles furent immédiatement minées et battues en brèche : mais les Albanais ne restèrent pas inactifs. Pendant qu'Uracontes tenait tête aux janissaires et portait la mort dans leurs rangs par de fréquentes sorties, les troupes de Scanderbeg sortaient des gorges dans lesquelles elles étaient cachées, tombaient sur les Ottomans qu'elles prenaient en flanc et en queue, et jetaient le désordre dans toute l'armée. L'infatigable guerrier se montrait jour et nuit aux assiégeans et les forçait eux-mêmes à se retrancher. Dans un seul combat, plus de huit mille Turcs [3] restèrent sur la place. Pour ses expéditions nocturnes, Scanderbeg choisissait parmi ses troupes des soldats doués comme lui d'une force extraordinaire, à qui il faisait passer des chemises sur leurs vêtemens afin de pouvoir se reconnaître dans les ténèbres ; il pénétrait avec eux dans le camp ennemi, où il surprenait et égorgeait les Turcs au milieu du sommeil, puis il se faisait jour à travers les janissaires que le tumulte avait réveillés et qui s'opposaient en

[1] Barletius, f. 101.

[2] C'est la première fois qu'il est question de ces énormes boulets de pierre, dont on voit encore quelques-uns aux Dardanelles et à Rhodes.

[3] Barletius, f. 105.

vain à son passage. Souvent les soldats de Scanderbeg et d'Uracontes se joignaient dans la mêlée; alors les assiégés emmenaient avec eux des renforts dans leur place: tous les jours Scanderbeg interceptait quelques convois. Mourad, après avoir tenté une seconde fois, mais inutilement, de corrompre le commandant de Croïa [1], se décida à envoyer un ambassadeur au prince d'Epire; mais comme Scanderbeg, pour laisser ignorer sa position, se retirait, après chaque avantage remporté sur les Turcs, dans les forêts du Tumenistos ou dans les plaines de l'Hizmo (Ismos), rivière qui, après avoir baigné les murs de Presa, se jette dans la mer Adriatique, l'ambassadeur turc, Yousouf, accompagné de quelques habitans de Dibra, chercha en vain pendant deux jours le chef albanais dans les gorges et sur les hauteurs du Tumenistos; il le trouva, enfin, dans une plaine appelée *le Champ-Rouge* [XXVI], qui n'est éloignée de cette rivière que d'une lieue. Mourad offrit à Scanderbeg, par l'entremise de son ambassadeur, la paisible possession des pays insurgés, à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal et lui paierait un tribut annuel de dix mille ducats ou de cinq mille au moins. Ces propositions ayant été rejetées, le sultan se vit contraint de lever le siége de Croïa, et il prit la route d'Andrinople [2] vers le milieu de l'automne. Mais il avait à traverser les défilés des montagnes; c'était là que Scanderbeg l'attendait. Mourad perdit encore beau-

[1] Barletius, VI, f. 112.
[2] *Ibid.* f. 115.

coup de monde dans ce passage : quelques soldats y arrêtèrent long-temps les bandes démoralisées de cette nombreuse armée. Enfin, après bien du sang répandu, les troupes ottomanes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, avec la honte d'avoir été constamment battues par un jeune général, qui ne pouvait leur opposer que la dixième partie de leurs propres forces.

Pendant l'hiver qui s'écoula entre la prise de Sfetigrad et le siége de Croïa, Mourad eut la satisfaction de régler l'ordre de succession au trône entre les prétendans à l'empire de Byzance. A la mort de l'empereur Joannes, Démétrius, quoique plus jeune que son frère Constantin, le despote du Péloponèse, voulut lui faire disputer le pouvoir ; mais Constantin envoya, à sept reprises différentes, le protovestiar Phranzes auprès de Mourad, pour lui demander l'investiture de l'empire grec. Celui-ci écouta enfin avec bienveillance la prière du despote, et renvoya l'ambassadeur comblé de présens [1]. C'est ainsi que le septième et dernier Paléologue monta, par la grâce du sultan, sur le trône de Byzance, sous les débris duquel le fils de ce même sultan devait, trois ans plus tard, l'ensevelir [xxvii]. Dans la même année, Mourad célébra le mariage de son fils Mohammed avec la princesse de Soulkadr [2]. Souleïmanbeg, prince turcoman de ce pays, avait cinq filles; la femme de Khizr-Aga fut députée vers lui pour choisir parmi elles une épouse à l'héritier du trône ottoman [xxviii], et celle qu'elle choisit reçut de sa

[1] Phranzes au commencement du livre III.

[2] Ducas, XXXIII, p. 126. Τουργατης.

main, au nom du sultan, l'anneau nuptial. La matrone retourna une seconde fois à la cour de Souleïmanbeg, accompagnée du paranymphe Saroudjé-Pascha [1], pour emmener la fiancée que les hauts fonctionnaires du prince accompagnèrent, avec sa dot, jusqu'à Brousa. Les juges, les oulémas et les scheïkhs de cette ville allèrent solennellement à la rencontre de la princesse ; les fêtes de noces durèrent trois mois consécutifs à Andrinople [2], d'où Mohammed ne partit qu'à la fin de décembre 1450 pour retourner dans son gouvernement de Magnésie. Un mois après, Mourad mourut, à l'âge de quarante-neuf ans, d'une attaque d'apoplexie au milieu d'un festin, dans une île du lac d'Andrinople, théâtre ordinaire de ses plaisirs [3] [XXIX].

Pendant un règne de trente ans, Mourad gouverna l'empire avec gloire et justice, et légua à ses peuples le souvenir d'un prince religieux et bienfaisant, équitable et ferme. Il fut, en paix comme en guerre, fidèle observateur de sa parole, mais vengeur terrible de la foi violée. Comme Dioclétien et Charles V, il descendit du trône, à cette différence près qu'il ne le résigna pas par affaiblissement d'esprit ou par dégoût des affaires publiques, mais à la fleur de l'âge [4] et par amour

[1] Ducas, l. c. Σαριτζιασ.

[2] Ducas, XXXIII, p. 26. Depuis le 15 septembre jusqu'au 15 décembre.

[3] Il ne régna que trente ans, et non pas, comme le dit Chalcondyle, trente-deux ans.

[4] Dioclétien en descendant du trône avait cinquante-neuf ans et Mourad quarante-neuf seulement.

pour une vie tranquille, à laquelle il sut s'arracher deux fois dans l'intérêt de l'Etat. Sa double abdication et son triple avènement restent sans exemple dans l'histoire; et dans l'empire ottoman, pas un sultan n'est, depuis lui, descendu volontairement du trône. Charles V abdiqua la couronne et tous les plaisirs du monde, pour finir ses jours dans un cloître; Dioclétien et Mourad se réservèrent, au contraire, les plus riches jouissances de la vie dans leurs magnifiques résidences de Salona et de Magnésie [1], où on en voit encore les restes. Mais l'architecture naissante des Ottomans ne pouvait rivaliser ni pour la solidité ni pour le bon goût avec l'art de l'empire romain à sa décadence.

Les ruines du palais de Dioclétien à Salona, comparées aux ruines de ceux élevés par Mourad dix siècles après à Magnésie, attestent par leur grandeur imposante la supériorité de l'architecture romaine [2]. Cependant d'autres constructions de Mourad se sont conservées jusqu'à nos jours dans toute leur beauté première, entre autres la mosquée d'Andrinople, célèbre sous le nom d'Oudj-Scherfeli [xxx], c'est-à-dire *des trois galeries*. Elle est la première, depuis la fondation de l'empire, qui ait été construite avec un parvis (harem, c'est-à-dire *enceinte sacrée*). Les parvis ou harems consistent en un carré entouré de colon-

[1] Artaxerxes avait assigné les revenus de Magnésie à Thémistocle; on ne trouve plus aucune trace du tombeau et des statues élevés en honneur de ce héros de l'ancienne Grèce.

[2] Gibbon, ch. 13, t. I, p. 470.

nades, au milieu duquel se trouve d'ordinaire un bassin pour les ablutions qui précèdent la prière. La largeur de ce parvis est toujours égale à celle de la mosquée, mais sa longueur surpasse généralement celle de l'intérieur de l'édifice, c'est-à-dire l'espace compris entre la porte principale et le *mihrab* ou maître-autel. Cinq grandes coupoles, couvertes de plomb, forment la toiture de la mosquée, et vingt autres plus petites, celles des colonnades du parvis dont la façade a trois portes, correspondent aux trois portes de la façade de la mosquée. Aux quatre coins du parvis s'élèvent quatre minarets ou tours étroites, en forme de colonnes, ceintes à l'extérieur d'une, deux et quelquefois trois galeries, du haut desquelles les mouezins appellent cinq fois par jour les fidèles à la prière. Des quatre minarets de cette mosquée, un seul a trois galeries; un autre n'en a qu'une, et les deux autres en ont deux. Depuis, plusieurs mosquées, et entre autres celles construites à Constantinople par les successeurs de Mourad, ont été bâties sur ce plan; parmi les constructions de Mourad se distingue surtout le minaret d'Andrinople par une singularité dont l'architecture ottomane n'a pas d'autre exemple. Trois escaliers en limaçon, dont les spirales se superposent l'une à l'autre depuis la base jusqu'à la cime de la tour, conduisent aux divers étages des trois galeries, de sorte que trois personnes peuvent monter ensemble le minaret, échelonnées à différentes hauteurs sur les trois escaliers et entendant réciproquement leurs pas à travers les degrés qui les séparent. Lorsque les mouezins

sont au complet, ils montent au nombre de huit sur les huit galeries, entre lesquelles ils se partagent un à un pour annoncer l'heure de la prière par cette formule : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète ! accourez à la prière, aux bonnes actions ! Dieu est grand [1]. »

Près de cette mosquée, Mourad fonda également des écoles et des cuisines pour les pauvres, et le premier daroul-hadis (école des traditions du Prophète) [xxxi] dont les professeurs recevaient par jour un salaire de cent aspres. Une seconde mosquée de Mourad II s'élève à Brousa, au milieu d'un bosquet de cyprès et des tombeaux de ses femmes, de ses frères et de ses fils [2] : elle est dotée également d'une cuisine pour les pauvres et d'une haute école. Mourad est le premier des sultans ottomans qui ait attaché son nom à la construction des grands ponts ; outre celui d'Erkené de cent soixante-dix palées, il en fit jeter un autre, entre Salonique et Yenischehr, sur un marais de plus d'un quart de lieue de longueur [3], et un troisième à Angora, appelé Balikhissar. Le péage de ce dernier était destiné à l'entretien des pauvres des saintes villes de la Mecque et de Médine, où le sultan envoyait annuellement une caravane composée seulement de pélerins, avec un présent de trois mille cinq cents ducats provenant de sa caisse particulière.

[1] *Lah ilah illallah Mohammed Ressoul-oullah. Hei aless-salat hei alel-felah. Allah ekber.*

[2] Ewlia, II, f. 207. *Voyage à Brousa*, p. 53.

[3] Ali, f. 78.



Tous ces divers établissemens n'empêchèrent pas Mourad d'organiser ses troupes avec le plus grand soin, et surtout de perfectionner l'institution des janissaires, dont plusieurs historiens lui attribuent, mais à tort, la création. Chalcondyle, son contemporain. nous a laissé des détails fidèles et circonstanciés sur l'organisation de son camp et de son armée, où régnaient un ordre et une discipline sévères [1].

« Six à dix mille fantassins, dit l'historien, sont spécialement attachés à la porte du sultan. Les jeunes enfans faits prisonniers sont conduits pour deux ou trois ans en Asie, afin d'y apprendre le turc; dès qu'ils sont parvenus à parler et à écrire la langue, on les envoie, au nombre de deux ou trois mille, à la flotte stationnée à Gallipoli, pour s'y former au service de la marine. Tous les ans ils reçoivent des vêtemens et un sabre. De là ils sont appelés à la porte du sultan, avec une solde suffisante à leur entretien, supérieure cependant pour les sujets les plus distingués. On les distribue par corps de dix ou de cinquante sous les ordres d'officiers expérimentés, dans les tentes desquels ils servent pendant deux mois; au bout de ce terme, ils sont préposés à la garde du palais du sultan, dans l'intérieur duquel personne n'est admis, si ce n'est les princes du sang, les vizirs, les hauts fonctionnaires de la trésorerie et les pages du souverain. Le sultan a une tente rouge et deux autres couvertes de feutre brodé d'or [XXXII]. Dans l'enceinte gardée par les janissaires,

[1] Chalcondyl., V, p. 122, éd. de Paris.

se trouvent encore quinze autres tentes, destinées à des usages différens. Au dehors de ce cercle campent les autres officiers supérieurs de la Porte, les écuyers (mirakhor), les échansons (scherabdar), les enseignes (miroul-âlem), les chefs de la Porte (vizirs) et les messagers du sultan (tschaouschs). Comme tous ces officiers sont suivis de nombreux domestiques, le chiffre total de l'armée est très-considérable. Outre les janissaires qui forment la garde d'élite du sultan, la tente impériale est gardée par trois cents cavaliers appelés silihdars (porte-armes), choisis également parmi les janissaires; viennent ensuite les gharibs (étrangers) ainsi nommés parce qu'ils sont originaires d'Asie, d'Égypte ou d'autres contrées de l'Afrique. Après eux suivent immédiatement les ouloufedjis (troupes soldées) au nombre de huit cents, et deux cents sipahis, fils de nobles turcs, qui se recrutent parmi les pages du sultan. Tel est l'ordre adopté par la Porte en temps de guerre: les paschas de Roumilie et d'Anatolie se partagent le commandement suprême de l'armée et relèvent eux-mêmes immédiatement du sultan. Sous leurs ordres servent les sandjak-begs, qui admis par le souverain à son service reçoivent avec le drapeau le gouvernement de plusieurs villes, dont les notables et les soldats les suivent à la guerre. On observe l'ordre suivant dans le camp; la cavalerie est divisée en escadrons, les azabs combattent sous un seul chef. Outre les silahschors (valets d'armes), il y a encore des azabs appelés *akkiam* [XXXIII], corps de fantassins employé à l'entretien des routes et à

d'autres travaux analogues. Les camps sont d'ordinaire admirablement organisés, tant pour la symétrie des tentes, que pour l'abondance des provisions. Les hauts dignitaires qui accompagnent le sultan emmènent avec eux un grand nombre de bêtes de somme, de chameaux chargés d'armes et de provisions, de chevaux et de mulets, de sorte qu'il y a dans l'armée plus de bêtes que de soldats. Un corps spécial est destiné au transport des approvisionnemens. Dans le cas de disette, les vivres sont partagés entre les meilleures troupes. Le nombre des tentes du camp est de dix mille, plus ou moins suivant les besoins de la campagne. »

Nous avons déjà parlé des chefs de l'armée, qui se sont distingués par leur esprit entreprenant et leur génie militaire dans les différentes guerres d'Asie et d'Europe; mais un court aperçu nous familiarisera davantage avec leurs noms, ainsi qu'avec ceux des beglerbegs et des begs de l'empire, et des familles chez qui les plus hautes fonctions de l'État ont été héréditaires. Les trois plus puissantes de ces familles sont celles de Tschendereli, de Timourtasch et d'Ewrenos. Dans la première, le grand-vizirat s'était transmis du bisaïeul Khaïreddin-Pascha à l'aïeul Ali-Pascha, puis à Ibrahim-Pascha, père de Khalil, grand-vizir de Mourad II. Nous connaissons déjà les cinq fils de Timourtasch : Ouroudjbeg, beglerbeg de Roumilie; Oumourbeg, Osmanbeg, gouverneur de Kermian; Yakhschibeg, qui commandait au siége de Kolumbaz, et son petit-fils Alibeg, gouverneur de Karasi. Des six

fils d'Ewrenos, cités par Chalcondyle [1], il a déjà été question, dans les guerres d'Hunyade, d'Isa (le Thezetès des historiens hongrois), ainsi que de plusieurs autres paschas et begs. Dans ces trois familles, les dignités de vizirs et de beglerbegs se transmirent pendant une longue suite d'années de père en fils, mais nullement par droit d'hérédité [2]. Cependant les charges de général en chef des akindjis (batteurs d'estrade), d'écuyer et d'échanson [3], étaient, comme nous l'avons dit, devenues héréditaires dans les familles Mikhaloghli, Samsama Tschaousch et Elwanbeg. Ainsi le principe de l'hérédité qui se glissa dans quelques-unes des institutions de l'empire ottoman, et finit par y prendre racine, offre beaucoup d'analogie avec celui qui a présidé à la formation de la noblesse en Europe. Parmi les généraux de Mourad, l'histoire hongroise cite surtout Ishak-Pascha qui périt dans une de ses incursions en Bosnie, Mezid et Schehabeddin, qui succombèrent en Valachie sous les armes d'Hunyade, et les beglerbegs Kasim et Karadja, qui furent tués dans les défilés de l'Hémus et les marais de Warna. Il est difficile de décider si le chef de la seconde armée turque, battue par Hunyade en Valachie, fut Schehabeddin ou Schehinkoulé; mais quoique tous les auteurs se contredisent à ce sujet, il est probable que ce fut ce dernier, puisque Schehabeddin a reparu après cette défaite comme chef des eunuques, et a été la

[1] Chalcondyl., IV, p. 58, éd. de Bâle.
[2] Catona, XII, p. 252.
[3] Neschri, f. 66.

cause de la première révolte des janissaires à Andrinople, et du troisième avènement de Mourad II. Tourakhan est connu dans l'histoire par ses invasions du Péloponèse et de l'Épire. Mahmoudbeg, gendre du sultan, fait prisonnier à l'affaire de Konoviza, est désigné sous le nom de Carambus. Hamzabeg est condamné à une immortalité fâcheuse par sa perfidie envers Djouneïd, ainsi que Yourkedj-Pascha par son assassinat des Turcomans [1]. Saridji-Pascha, dont nous avons déjà cité le nom dans les guerres de Bayezid, et qui fut plus tard envoyé en ambassade à l'occasion des mariages de Mourad et de son fils, paraît encore sur la scène politique sous Mohammed II, après avoir servi déjà sous trois princes différens. Les milices indisciplinées de l'Asie, que nous verrons se révolter plus d'une fois dans la suite de cette histoire, ont reçu de ce vieillard le nom de Saridjé [2].

Les sciences de la loi, c'est-à-dire, la théologie et la jurisprudence, eurent sous Mourad II plusieurs interprètes distingués, quoique moins nombreux et moins illustres que sous Mohammed II. Le molla Yékan, natif d'Aïdin, qui succéda au grand Fenari dans l'emploi de muderris (professeur), de moufti (premier interprète de la loi) et de kadi (juge), professa à Brousa, où il fut enterré avec trois de ses petits-fils [xxxiv], qui héritèrent de son savoir et de ses charges. Le molla Yékan a le mérite d'avoir formé

[1] Ali nomme, outre ceux que nous venons de citer, Daoud-Pascha, Balaban, Fazloullah et Saganos-Pascha.

[2] Voyez *Histoire de l'empire*, par Raschid, III, 20, 70. IV, 123, 129.

deux des plus grands savans du règne suivant, le molla Khizrbeg et le molla Kourani, instituteurs des fils de Mohammed II. Nous devons mentionner également le molla Schoukroullah, chargé d'une ambassade auprès du prince de Karamanie, qui lui-même avait envoyé le molla Hamza [xxxv] à la cour du sultan; le molla Mohammed, surnommé Ayassoulouk, d'Ephèse [1], le lieu de sa naissance; les savans Mewlana Cherefeddin et Seïd-Ahmed qui reçurent tous les deux le surnom de Krimi, parce qu'ils étaient originaires de Crimée. Parmi les auteurs qui commentèrent avec distinction les ouvrages célèbres de théologie, d'astronomie et de jurisprudence, il faut citer le molla persan Seïd-Ali, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Seïd-Ali [xxxvi], Mewlana Elias, Mewlana Ibn Minas, Mewlana Kazi, Mewlana Ali-Kodjhissari, Mewlana Mohammed de Nicée, Mewlana Fethoullah de Shirwan et Mewlana Hosameddin de Tokat [xxxvii].

Entre les scheïkhs du règne de Mourad, on remarque deux frères connus sous le nom de Yazidji-Oghli (fils de l'écrivain), qui laissèrent plusieurs ouvrages à la postérité. L'un d'eux, Mohammed-Bidjan, traita dans un grand poëme didactique la partie dogmatique et mystique de l'islamisme [xxxviii]. Il vivait à Gallipoli où il mourut en odeur de sainteté; l'autre frère, Ahmed-Bidjan, traduisit en turc l'ouvrage arabe de son frère, intitulé *les Flambeaux des Amans* [xxxix]. Ces deux ouvrages sont très-estimés comme monu-

[1] Il s'appelait ordinairement Agios Theologos Tschelebissi, c'est-à-dire *le seigneur d'Éphèse*. Schakaïk, Ali, Seadeddin.



ment de la langue qui, à cette époque, était à peu près fixée et qui différait essentiellement de sa sœur aînée, la langue des Ouigours ou de Djagataï, appelée *ancien turc*, laquelle s'est conservée assez pure de tout mélange de mots arabes et persans. Ces deux frères étaient derwischs de l'ordre des Beïramiyé, de même que le scheïkh Akbiik (moustache blanche), sur le tombeau duquel, à Brousa, s'éleva plus tard une mosquée. Un jour qu'Akbiik se rendait chez son scheïkh, sa coiffure, que les derwischs appellent leur couronne, lui tomba de la tête; il vit dans ce fait la manifestation de la volonté de Dieu, qui lui interdisait de porter désormais un turban; il y renonça en effet et fut imité en cela par son fils et ses disciples [XL]. Seïd Nataa (le nattier), né à Bagdad, avait été élevé par le grand-scheïkh Emir-Sultan, qu'il accompagna à la cour de Bayezid. Lors du mariage d'Emir-Sultan avec la sœur de ce souverain, son disciple épousa la fille d'Ishak-Pascha. A l'exemple de Bayezid, qui avait fait construire à Brousa une mosquée et un couvent pour son beau-frère, Ishak-Pascha fonda également pour son gendre une mosquée et un couvent, dont les derwischs reçurent dans la suite le nom d'Abou-Ishak. A l'époque où les Tatares, sous Timour, dévastèrent l'Asie, Seïd Nataa avait été fait prisonnier ainsi que son maître et le savant Fenari, avec lesquels il fut ensuite rendu à la liberté. Yildirim-Bayezid, en honneur de ses hautes vertus, l'avait nommé chef des séïds ou émirs, c'est-à-dire des parens du Prophète. A la fête que donna Mourad II, à l'occasion de la circoncision de son fils



Mohammed, Seïd Nataa étendit des nattes fabriquées de sa main sur la table, luxe inconnu jusqu'alors chez les Ottomans. Son fils Seïnoul-Abeddin lui succéda dans sa dignité de chef des parens du Prophète. Ali, fils de Seïnoul-Abeddin, est connu par ses poésies, et son petit-fils Aschik-Tschelebi qui vécut sous Souleïman-le-Grand, est le célèbre auteur des biographies des poëtes ottomans [XLI].

Dans ces biographies et dans plusieurs autres, se trouvent cités les poëtes du temps de Mourad II. Parmi eux, Amadeddin, turcoman, appelé aussi Nizim du nom du lieu de sa naissance, village près de Bagdad, mérite que nous lui consacrions quelques lignes, non seulement à cause de son génie poétique, mais aussi à cause de sa fin malheureuse. Il suivait les dogmes panthéistiques du scheïkh Schoubli, dont la doctrine tout entière était fondée sur cet axiome : *Je suis Dieu!* et qui professa que l'ame humaine, absorbée en Dieu, se mêlait à lui comme la pluie à l'eau de la mer [1]. Amadeddin était en outre un zélé partisan du système de Fazloullah-Houroufi, qui ne considérait les lettres de l'alphabet que comme des signes symboliques de l'intelligence, chacune correspondant à un membre de l'homme, et qui, d'après ce principe, expliquait le Coran comme une création purement humaine [XLII]. C'était une grande imprudence de révéler au peuple ce secret de la doctrine des Sofi. Amadeddin fut livré aux légistes dont le système de criminalité n'atteint

[1] Latifi, *Biographies des poetes ottomans*, p. 300.



en Orient que les faits matériels [XLIII]. Il fut condamné à Haleb, par les oulemas, et écorché vif. Ses œuvres s'alternent de poésies turques et persanes ; mais son principal ouvrage, *le Divan,* est écrit en langue turque. Bien que plusieurs poëtes aient écrit des vers dans la langue turque, sous le règne de Mohammed Ier et de Bayezid Ier, aucun ne mérite une mention particulière dans l'histoire. Le premier dont les œuvres puissent être citées avec éloge, Amadeddín, fut contemporain de Mourad II. C'est donc seulement sous le règne de ce prince que la poésie ottomane commença à jeter quelque éclat [XLIV].

LIVRE XII.

Mohammed II monte sur le trône; il renouvelle les traités de paix avec les puissances chrétiennes. — Construction du château d'Europe sur le Bosphore. — Siége et prise de Constantinople.

Mourad II était mort le 5 février 1451, et Mohammed, son fils et héritier, alors âgé de vingt-un ans, n'en fut informé que trois jours après. Cette nouvelle lui fut apportée à Magnésie par un courrier que le grand-vizir Khalil-Pascha expédia d'Andrinople [1]. « Qui m'aime me suive! » s'écria-t-il, en s'élançant sur un cheval arabe. En deux jours il arriva à Gallipoli, accompagné de ses porte-épées [2] et de ses coureurs [3]. Il s'y arrêta pendant deux autres jours pour attendre le reste de sa suite, et faire savoir aux habitans d'Andrinople son arrivée (9 février) dans la Chersonèse. De tous les côtés le peuple afflua sur la route pour saluer son nouveau maître. Les vizirs, les beglerbegs, les oulemas et les scheïkhs vinrent au-devant de lui à une lieue de la ville; ils mirent pied à terre à sa ren-

[1] Ducas, XXXIII, p. 126.

[2] Ωκυδρομοι, les peiks.

[3] Ξιφηφοροι, les baltadjis.



contre, et le précédèrent ainsi jusqu'aux portes d'Andrinople ; mais, avant d'entrer dans la ville, le cortége s'arrêta et se mit à pousser des cris lamentables en signe de deuil, et comme pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Mourad. Mohammed descendit de cheval, mêla ses larmes à celles des assistans et donna sa main à baiser; puis tous s'étant remis en selle, on l'escorta jusqu'au sérail. Le lendemain [1], en présence des vizirs et d'une assemblée nombreuse de grands dignitaires, il monta sur le trône. Schahin, le chef des eunuques, et Ibrahim-Pascha, se placèrent immédiatement au-dessous de lui ; Ishak-Pascha et le grand-vizir Khalil se tenaient à quelque distance. Celui-ci ne comptait pas beaucoup sur la bienveillance du jeune sultan, que deux fois déjà il avait éloigné du pouvoir suprême et relégué dans la solitude de l'exil. « Pourquoi, dit Mohammed, en s'adressant au chef des eunuques, pourquoi mes vizirs se tiennent-ils si éloignés ? Dis à Khalil qu'il prenne son rang accoutumé ; quant à Ishak-Pascha, je lui confie, comme gouverneur d'Anatolie, le soin d'accompagner à Brousa les restes sacrés de mon père [1]. » Ainsi confirmé dans sa haute dignité, Khalil s'approcha du sultan et lui baisa la main. Ishak-Pascha conduisit à sa destination le corps de Mourad II, déployant dans la marche funèbre une pompe inaccoutumée et distribuant à pleines mains des aumônes. Mohammed avait à peine pris possession du trône qu'il songea à s'assurer l'exercice de sa

[1] Ducas, p. 127.

souveraineté par le meurtre de son frère. Mourad avait laissé, de son mariage avec la princesse de Servie, fille d'Isfendiaroghli, un fils encore à la mamelle ; le nouveau sultan craignant, dans son ombrageuse prévoyance, que ce prince ne vînt plus tard à élever des prétentions à l'empire, comme issu d'une femme légitime de Mourad, tandis qu'il n'était lui-même que le fils d'une esclave, chargea Ali, fils d'Ewrenos, d'étouffer dans le bain le jeune Ahmed [1]; cet ordre fut impitoyablement exécuté, et, au moment où son fils expirait, la veuve éplorée de Mourad, ignorant le nouveau malheur qui l'attendait, venait offrir ses félicitations à Mohammed. Un tel acte de cruauté pouvait enlever aux Ottomans toute affection pour un prince qui ne craignait pas de signaler ainsi son avènement. Pour conjurer le mal, il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de désavouer le crime commis, en brisant l'instrument dont on s'était servi. Le sultan le sentit, et le lendemain du jour où Ali avait trempé ses mains dans le sang d'un enfant, il fut lui-même mis à mort. La mère d'Ahmed fut contrainte d'épouser un esclave nommé Ishak. Mohammed aurait volontiers infligé une humiliation semblable à sa seconde belle-mère, la princesse de Servie; mais, redoutant la guerre que pouvait amener un pareil affront, il la renvoya à son père, comblée de présens et d'honneurs, et lui assigna un douaire considérable. Mara venait de quitter

[1] Ducas, p. 129. Chalcondyle, à la fin du livre VII, dit : *Peremit, cum aqua infusa spiritum ejus interclusisset.* Le même auteur dit que l'exécuteur avait été échanson, dignité qu'Ali peut avoir eue à la cour de Mourad II.

Andrinople, chargée pour son père d'une lettre du sultan qui avait pour but de resserrer l'alliance entre les deux princes, lorsque Constantin Dragozès se présenta à la cour de Mohammed pour le complimenter au nom de l'empereur grec et de son frère Démétrius, despote du Péloponèse. Le sultan leur fit l'accueil le plus gracieux, jura de maintenir la paix accordée au despote Démétrius par son père [1], et promit solennellement à l'ambassadeur de Constantin, de consacrer les revenus de quelques villages situés sur le Strymon au paiement d'une somme de trois cent mille aspres pour l'entretien d'Ourkhan, petit-fils de Souleïman [II], retenu depuis long-temps à la cour de Constantinople. Mais ces sermens devaient être bientôt violés, et le jour n'était pas loin où les Grecs entendraient retentir le cri de guerre, car Mohammed ne se fit jamais scrupule de mentir à sa parole, toutes les fois que son intérêt le lui commandait, et qu'il avait la force et le nombre de son côté.

A la même époque, on vit successivement arriver les ambassadeurs de Raguse qui offrirent au sultan d'augmenter de cinq cents ducats le tribut annuel qu'ils avaient payé à son père [2]; les députés des Etats de Valachie, de Gênes, de Galata, de Khios, de Mitylène, des chevaliers de Rhodes; enfin les envoyés d'Hunyade, avec lesquels Mohammed conclut une suspension d'armes pour trois ans [3]. Après avoir assuré le

1 Ducas, l. c., p. 130. Chalcondyle, à la fin du livre VII.

2 Engel, *Histoire de Raguse*, p. 175.

3 Ducas, l. c., p. 131.

maintien de la paix avec les puissances les plus voisines de son empire en Europe, Mohammed marcha en personne contre Ibrahimbeg, prince de Karamanie, qui, profitant de la mort de Mourad, venait d'entrer en campagne pour reconquérir les provinces qui lui avaient été enlevées. Voulant exploiter l'inexpérience du jeune sultan, et l'occuper en même temps sur différens points, Ibrahim avait poussé plusieurs descendans réels ou supposés des anciens princes de Kermian, d'Aïdin et de Mentesché, à entrer dans ces diverses provinces, et à se remettre en possession de leur héritage. Mohammed chargea Ishak-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, d'aller à la rencontre de l'ennemi; lui-même le suivit immédiatement. Mais à peine arrivé à Akschehr, il reçut un envoyé d'Ibrahim qui demandait la paix, et offrait, comme gage d'une entière soumission, la main de sa fille. Ses offres furent agréées, car il tardait à Mohammed d'être en paix sur terre et sur mer avec tous ses voisins, et de pouvoir reprendre, sans aucune inquiétude, ses projets contre Constantinople.

Constantin lui-même, par une démarche aussi maladroite qu'intempestive, hâta l'heure où le sultan devait réaliser ses rêves de conquête. Pendant que Mohammed cherchait à étouffer les germes de discorde semés en Asie par Ibrahimbeg, il vit arriver dans son camp des ambassadeurs grecs qui se plaignirent, au nom de l'empereur, du retard mis au paiement de la pension d'Ourkhan. Ils menacèrent le sultan de mettre ce prince en liberté et d'appuyer ses prétentions, si on

ne leur comptait pas à l'instant le double de la somme première. Le grand-vizir Khalil, qui traitait favorablement les Grecs, soit à cause de son naturel doux et facile, soit à cause des présens qu'il en avait reçus, adressa ces paroles aux envoyés :

« O Roumiliotes insensés! j'ai pénétré depuis longtemps vos projets rusés et trompeurs; feu mon seigneur et maître Mouràd II, de conscience droite et de mœurs affables, vous voulait du bien, mais il n'en est plus ainsi de Mohammed mon nouveau padischah : si Constantinople peut échapper à ses entreprises, je reconnaîtrai que Dieu veut bien vous pardonner encore vos intrigues et vos subterfuges. O insensés! le traité est à peine signé que vous venez en Asie pour nous effrayer avec vos fanfaronnades ordinaires! Mais nous ne sommes point des enfans sans expérience et sans force : si vous pouvez quelque chose, faites-le donc; proclamez Ourkhan souverain de la Thrace, appelez les Hongrois, reprenez-nous les provinces que nous vous avons enlevées, mais sachez que rien ne vous réussira, et qu'à la fin vous serez dépouillés de tout. Du reste, j'instruirai mon maître de tout ceci, et ce qu'il décidera sera accompli [1]. »

Mohammed pensa cependant qu'il fallait feindre encore; Ourkhan, rendu à la liberté, pouvait jeter le trouble dans son empire et renouveler les scènes de l'interrègne; les députés furent donc congédiés avec de nouvelles promesses : leur demande devait être

1 Ducas, XXXIV, p. 132.

présentée au sultan à son retour dans Andrinople, et il s'occuperait alors d'y faire droit.

A son arrivée à Brousa, Mohammed fut accueilli par les cris tumultueux des janissaires, qui demandaient une gratification en honneur de son avènement. Il contint sa colère et voulut passer outre; mais Schahin, chef des eunuques, et Tourakhan lui ayant fait entrevoir les dangers d'un refus, il céda à la nécessité et leur distribua dix bourses d'or : c'était la première fois que les janissaires arrachaient une largesse par la sédition. La même scène s'est par la suite renouvelée au commencement de chaque règne, jusqu'à ce que l'épuisement du trésor eût délivré les sultans des exigences toujours croissantes de cette milice redoutable. Quelques jours après, Mohammed fit comparaître devant lui Kazandji-Toughan [1], l'aga des janissaires, et le maltraita de coups de fouet et de soufflets [2] pour n'avoir pas su maintenir l'obéissance dans son corps et n'avoir point présenté, lors de la campagne de Karamanie, un état exact des soldats qu'il commandait [3]. Sa charge fut donnée à Moustafabeg [4]; et, afin de mieux détruire le mauvais esprit de cette troupe, Mohammed y incorpora sept mille fauconniers et garde-meutes qui étaient restés jusque-là sous les ordres du grand-veneur; il ne conserva pour le service de sa maison que cinq cents fauconniers et cent

[1] Neschri, f. 196. Chalcondyl., l. VII, à la fin.

[2] *Ibid.*

[3] Chalcondyl.

[4] Neschri, f. 196.

garde-meutes [1]; tous les autres devinrent janissaires, en conservant néanmoins leur première qualification de segbans ou garde-meutes [2].

Mohammed ne fut pas plutôt à Gallipoli qu'il fit saisir les revenus des bourgs et des villages sur le Strymon, affectés à la pension d'Ourkhan, et donna l'ordre qu'on en chassât les Grecs. Ce prélude avertit l'empereur de ce qu'il pouvait attendre du sultan, et il ne tarda pas à se repentir des imprudentes menaces qu'il avait faites.

Entre Constantinople et le Pont-Euxin se prolonge un canal dont les deux rives sont bordées de jardins, de maisons de plaisance et de hameaux; des ruines d'autels et de temples mêlent à leur beauté toujours nouvelle les souvenirs de l'antiquité la plus reculée, et reflètent la gloire fabuleuse de Jason et des Argonautes. D'un côté, Bayezid avait construit un château-fort sur les débris du temple de Jupiter-Urius; Mohammed résolut d'en élever un autre sur le côté opposé pour fermer entièrement le détroit. A l'ouverture de l'hiver, il adressa des circulaires aux autorités de toutes les provinces de son empire, avec ordre qu'on lui envoyât mille maçons et charpentiers, un nombre suffisant de manœuvres et de chaufourniers, et tous les matériaux nécessaires pour la construction d'un château-fort sur la côte d'Europe du

1 Chalcondyl., l. VII.

2 Tel était le nom de trente-six régimens des janissaires, depuis le 61e jusqu'au 96e. Voyez *Administration de l'empire ottoman*, II, p. 207.

Bosphore [1]. A cette nouvelle un pressentiment sinistre s'empara de l'empereur grec et des habitans de Constantinople. Les représentations sont les armes du faible : Constantin Dragozès, loin de penser à réclamer une seconde fois la pension d'Ourkhan, députa des ambassadeurs à Mohammed pour se plaindre de ce qu'il appelait une violation du traité, et le conjurer de renoncer à ses desseins et d'accepter un tribut [III]. Mohammed, dont les paroles décelaient la plus violente colère, répondit aux ambassadeurs : « Je ne forme pas d'entreprise contre votre ville. Pourvoir à la sûreté de mes États n'est pas enfreindre les traités. Avez-vous oublié l'extrémité où fut réduit mon père quand votre empereur, ligué contre lui avec les Hongrois, voulait l'empêcher de passer en Europe? Ses galères lui fermaient alors le passage, et Mourad fut obligé de réclamer l'assistance des Génois. J'étais à Andrinople, mais bien jeune encore. Les Musulmans tremblaient d'effroi, et vous insultiez à leur malheur. Mon père fit à la bataille de Warna le serment d'élever une forteresse sur la rive européenne. Ce serment, je le remplis. Avez-vous le droit ou le pouvoir de contrôler ainsi ce qu'il me plaît de faire sur mon territoire? Les deux rivages sont à moi : celui d'Asie parce qu'il est habité par des Ottomans; celui d'Europe parce que vous ne savez pas le défendre. Allez dire à votre maître que le sultan qui règne ne ressemble point à ses prédécesseurs : que leurs vœux

[1] Ducas, XXXIV, p. 133.



n'allaient pas aussi loin que va aujourd'hui ma puissance. Je vous permets de vous retirer, ajouta-t-il: mais je ferai écorcher vifs ceux qui m'apporteront désormais de semblables messages. »

Mohammed ne revit plus d'ambassadeurs. Vers la fin de mars 1452[1], les bois de construction arrivèrent de Nicomédie et d'Héraclée sur le Pont-Euxin; les pierres et la chaux furent apportées d'Anatolie en immense quantité. Le sultan quitta Andrinople pour se rendre au lieu de réunion où l'avaient précédé les beglerbegs d'Asie et d'Europe, les begs et les soubaschis.

Le nouveau fort devait s'élever vis-à-vis le château de Guzelhissar, construit par Bayezid-Yildirim sur la côte d'Asie, à l'endroit où les deux rives du Bosphore se rapprochent le plus l'une de l'autre. La gorge étroite que forment à l'extrémité du détroit deux promontoires, ne laisse au passage des navires qu'une mer large de six stades et d'une navigation difficile. C'était près de là qu'Androclès de Samos avait établi ce fameux pont sur lequel passa l'armée de Darius pour porter la guerre en Scythie. Le promontoire qui domine l'entrée du détroit du côté de l'Europe portait dans l'antiquité le nom de *Hermæum Promontorium*, à cause d'un temple de Mercure qui s'y trouvait; la pointe de ce promontoire, battue sans cesse par les vagues de la Mer-Noire, qui se jettent avec fureur dans le Bosphore, s'appelait chez les Grecs

[1] Phranzes, III, p. 52, éd. de Alter.

Rhoodès et Phonoïdès, à cause du mouvement rapide et du mugissement des lames. On le nommait aussi à une époque plus reculée le *Chien-Rouge* [1] (Pyrhias Cyon), par l'analogie qu'offrait le bruissement des flots avec les aboiemens d'un chien.

Par une idée bizarre, Mohammed voulut que le plan de construction retraçât la figure des lettres arabes qui composent le nom de Mohammed le prophète, et qu'une tour s'élevât à l'endroit où chaque M forme un cercle dans l'écriture arabe [2]. Le nouveau fort surgit rapidement au-dessus du sol, et l'on s'aperçut seulement alors que toutes les règles de l'art avaient été violées pour satisfaire à cette fantaisie. Deux des tours se trouvaient placées l'une près de l'autre au pied du promontoire, la troisième et la plus considérable tout-à-fait sur le bord de la mer : les lettres O H E D furent représentées dans leur figure arabe par des courtines et d'autres ouvrages de ce genre, que le sultan dirigeait en personne. Le grand-vizir Khalil-Pascha fut désigné pour surveiller la construction de la tour sur le bord de la mer; pour les deux autres, le soin en fut confié à Sarudjé-Pascha, qui comptait déjà cinquante ans de service, et au vizir Saganos. Ce dernier fut, à l'avènement de Mohammed, rappelé de l'exil où l'avait envoyé Mourad II, quand il reprit pour la troisième fois les rênes du gouvernement, et comblé de faveurs par le nouveau sultan dont il avait été le plus intime conseiller.

[1] *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 220.

[2] Les historiens ottomans et Ewlia.

On comptait mille maçons et deux mille manœuvres de chaque côté de l'enceinte, au-dehors et au-dedans, ce qui élevait à six mille le nombre des ouvriers employés à cette construction : ils étaient encore assistés d'une foule de gens de toutes les classes et de toutes les conditions. On voyait même de hauts dignitaires occupés à apporter des pierres, de la chaux et des briques. Outre les matériaux qui venaient des côtes de l'Asie, on mit à contribution les pierres provenant des murs de quelques villes fortifiées et les ruines des églises situées sur le Bosphore, entre autres les colonnes de la grande et magnifique église de Saint-Michel, sur le golfe Sostenius. Constantin vit avec désespoir ces terribles préparatifs, mais il n'était pas en son pouvoir d'arrêter les travaux, et le fort fut élevé en moins de trois mois. Ses murailles avaient vingt-cinq pieds d'épaisseur ; ses tours, couvertes en plomb, en avaient trente.

Cependant l'empereur de Byzance, réduit aux abois, abandonna tout-à-coup la ligne politique qu'il avait suivie précédemment. Des vaines menaces qu'il avait essayées jusqu'alors, il descendit aux supplications les plus humbles. Il députa une ambassade au sultan, pour le prier d'empêcher que les moissons des Grecs dispersés dans les villages du Bosphore ne fussent dévastées ; en même temps, il envoya chaque jour pour la table de Mohammed les vins et les mets les plus choisis. Mais, ni les prières, ni les basses prévenances de Constantin ne touchèrent le sultan ; il fit au contraire publier l'ordre que l'on menât paître les che-

vaux et les mulets sur les terres des Grecs, et que l'on repoussât les armes à la main quiconque tenterait de s'y opposer. Le fils d'Isfendiar, gendre du sultan, récemment débarqué d'Edremid (Adramytus) sur la côte d'Asie, ravagea les campagnes et les jardins de Bivados (Epibatos) en y faisant paître ses bêtes de somme; à cette occasion, un palefrenier turc ayant frappé un Grec qui voulait s'y opposer, d'autres Grecs accoururent: on en vint aux mains, et il y eut quelques morts de part et d'autre.

Un rapport sur cette affaire ayant été présenté au kiayabeg ou ministre de l'intérieur, et ce dernier l'ayant mis sous les yeux du sultan, Mohammed ordonna de tailler en pièces tous les habitans d'Epibatos que l'on rencontrerait dans les champs[1]. Les soldats turcs tombèrent inopinément sur les moissonneurs, un jour qu'ils se rendaient à leurs travaux et les massacrèrent (juin 1452). Cet acte d'hostilité flagrante fut le signal de la guerre[2] qui devait anéantir à tout jamais l'empire de Byzance. L'empereur fit par représailles fermer les portes de la ville, et emprisonner tous les Turcs qui s'y trouvaient. De ce nombre étaient quelques jeunes eunuques du harem; ils représentèrent à Constantin que, s'ils devaient jamais retourner vers Mohammed, ils seraient infailliblement mis à mort, à moins qu'il ne les relâchât sur-le-champ; touché par leurs instances, Constantin les renvoya au sultan au

[1] Ducas, XXXIV, p. 137. Le Kiayabeg est appelé par lui Καγιαπεγ.

[2] Phranzes, l. III, c. 3, p. 52, éd. de Alter.

bout de trois jours, accompagnés d'une députation chargée de ce message : « Si des malheurs menacent la ville, le Tout-Puissant sera le refuge de l'empereur ; les portes n'ont été fermées qu'après que la trêve a été ouvertement violée ; les habitans se défendront selon leurs forces, tant que Dieu n'aura pas inspiré des résolutions plus pacifiques au sultan. » Mais Mohammed, sans donner un prétexte à son agression, déclara immédiatement la guerre ; de son côté, Constantin, qui, prévoyant une rupture, n'avait pas cessé, dans les derniers six mois, de remplir les magasins de la ville [1], ordonna de murer les portes. Sur ces entrefaites, le fort de Mohammed se trouva entièrement terminé. Situé à l'entrée de la gorge du Bosphore, et coupant pour ainsi dire le passage à tout navire, le sultan lui donna le nom de Boghazkesen (*coupe-gorge*) [2]. Les Grecs, confondant le mot *boghaz* (gorge) avec celui de *basch* (tête), crurent que le fort s'appelait Baschkezen (*coupe-tête*) [3] ; dans leur langue ils l'appelèrent Laimocopas [4] (*coupeur des flots*), à cause du mouvement des vagues qui viennent se briser contre les rochers du promontoire Herméen. Firouzaga y fut établi comme commandant, avec quatre cents janissaires ; il lui était enjoint d'arrêter au passage les navires de toutes les nations indistinctement, de les visiter et de ne leur permettre de continuer leur route

[1] Ducas, XXXIV, p. 138.

[2] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 130. Neschri, f. 196. Ali, Solakzadé.

[3] Πασχισιν. Ducas, XXXIV, p. 135.

[4] Λαιμοκοπας. Chalcondyl., l. VIII.

qu'après avoir prélevé sur eux un droit proportionnel; on plaça d'énormes canons sur la tour de Khalil-Pascha, qui, se trouvant la plus rapprochée de la mer, dominait toute la largeur du canal, de manière à pouvoir au besoin appuyer les ordres du gouverneur. Le 28 août 1452, Mohammed partit de son camp de Boghazkesen, s'avança jusqu'aux fossés de Constantinople [IV], pour les reconnaître, et revint à Andrinople le premier septembre [1].

Il était urgent, avant de rien entreprendre, d'empêcher les despotes du Péloponèse, Démétrius et Thomas, frères de l'empereur, de venir au secours de Byzance: à cet effet Mohammed envoya dans la péninsule, vers le commencement de l'automne, son beglerbeg Tourakhan, qui avait guerroyé toute sa vie contre cette province de l'empire grec. Tourakhan, ayant sous ses ordres ses deux fils, Ahmed et Omar [2], franchit l'isthme de Corinthe, pénétra dans l'Arcadie, passa par Tégée à Mantinée, de-là au mont Ithome: il prit Neopolichné (aujourd'hui Neocastron), et assiégea Sideropolichné (Siderocastron), mais sans pouvoir s'en rendre maître. Une division de son armée, commandée par Ahmed, s'étant écartée du côté de Leontari, fut surprise et taillée en pièces par les Grecs; Ahmed, fait prisonnier dans ce combat, fut envoyé à Sparte au despote Démétrius [3].

Pendant que Tourakhan ravageait ainsi le Pélo-

[1] Phranzes, l. III, c. 3, p. 52.

[2] Αχουματης et Αμας. Phranzes, III, c. 3, p. 52.

[3] *Ibid.* Chalcondyle.

ponèse, Mohammed s'occupait sans relâche à Andrinople, à tout préparer pour le siége de Constantinople. A l'époque où il faisait construire le fort de Boghazkesen, un Hongrois, fondeur de canons, nommé Orban [1], las des refus réitérés des ministres de Constantin d'augmenter son salaire, s'enfuit de Constantinople, et vint offrir le secours de son art aux Turcs. Mohammed le combla de richesses, et lui demanda s'il pourrait fondre un canon capable d'ébranler les murs de Constantinople. « Je puis t'en fondre un, lui répondit Orban, qui réduira en poudre les murs de Constantinople et ceux même de Babylone [2]; je suis sûr de ce qui tient à mon art; mais je ne saurais déterminer d'avance quelle sera la portée de la pièce. » Le sultan lui ordonna de se mettre à l'œuvre sur-le-champ, disant qu'on déciderait ensuite de la portée de son canon. Orban fournit un modèle d'un calibre extraordinaire qui fut placé sur la tour la plus avancée du fort de Boghazkesen. Le navire du capitaine vénitien Ricci, qui voulut passer dans le canal sans ferler, servit de but à l'épreuve; il fut atteint, fracassé et coulé à fond. Ricci se sauva dans une barque avec trente hommes; mais le courant l'entraîna sur le rivage d'Europe, et il tomba entre les mains de la garnison. Les prisonniers, pliant sous le poids des fers, furent amenés à Demitoka, en présence du sultan; il fit empaler le capitaine; les matelots eu-

[1] Το γενος Οὔγγρος. Ducas, XXXV. Chalcondyle l'appelle Ορβανος Δαξ τε γενος.

[2] Ducas. και τα βαβυλωνια τειχη.

rent la tête tranchée, et défense fut faite d'ensevelir leurs corps. C'est ainsi que les a vus Ducas, qui se trouvait alors à Didymotichon [1]. L'invention d'Orban venant ainsi justifier l'attente de Mohammed, il commanda au fondeur une pièce monstrueuse, le double plus forte que la première, et sans contredit la plus énorme dont il soit fait mention dans l'histoire de l'artillerie et des siéges; mais l'ignorance seule des Turcs, à cette époque, avait pu leur en faire adopter l'usage. Le second canon d'Orban chassait des boulets de pierre qui avaient douze palmes de circonférence et pesaient douze quintaux [v]. Cinquante paires de bœufs pouvaient à peine le faire changer de place; sept cents hommes étaient employés à le mettre en mouvement et à le servir [vi]. On le traîna devant la porte du nouveau seraï nouvellement construit à Andrinople, appelé, à cause de sa prodigieuse hauteur, Djihannuma (qui regarde le monde). Il fut chargé sous les yeux d'Orban avec les plus grandes difficultés. Mohammed, dans la crainte que la détonation ne fût assez forte pour ôter aux personnes qui en seraient le plus rapprochées l'usage de la parole et faire avorter les femmes enceintes, fit prévenir les habitans du moment où le canon monstre devait être tiré. Au signal donné, toute la ville fut comme ensevelie sous la fumée; une explosion terrible suivit, qui fut entendue à une distance de plusieurs lieues [2]. Le boulet parcourut un

[1] Ducas, XXXV.

[2] A la distance de cent stades ou de deux milles et demi géographiques. Ducas, XXXV.

mille, et s'enfonça d'une brasse dans le sol. Cette nouvelle épreuve ajouta à l'enthousiasme des Turcs et à la terreur des Grecs. Depuis, une seule et unique pensée obsédait Mohammed et l'absorbait nuit et jour. Souvent, vers le soir, accompagné de deux ou trois de ses affidés, il parcourait tous les postes de sa résidence, et épiait dans l'ombre les conversations des soldats et du peuple. Malheur à qui était assez indiscret pour lui adresser le salut ordinaire et lui *souhaiter longue vie;* Mohammed lui-même le frappait au cœur d'un coup de son poignard [1]. Une fois, pendant la nuit, il fit tout-à-coup appeler Khalil-Pascha par ses eunuques. Le grand-vizir tremblant toujours pour sa tête au souvenir du passé, se munit d'un plat rempli d'or, et le déposa aux pieds du sultan, qu'il trouva assis sur son lit tout habillé. « Que fais-tu, Lala? » dit Mohammed. Le grand-vizir répondit : « Quand les grands de l'empire sont appelés par leur maître à une heure extraordinaire, ils ne doivent point venir devant lui les mains vides. Ce que je t'offre n'est pas à moi ; c'est ton bien dont je n'étais que dépositaire. — Je n'en ai pas besoin, répliqua le sultan : ce que je demande de toi, c'est que tu m'aides de tout ton pouvoir à prendre possession de Constantinople. »

Le grand-vizir frémit à cette parole; il était secrètement allié aux Grecs, dont les présens l'avaient gagné, et il passait dans l'opinion du peuple pour s'en-

[1] Ducas, XXV, p. 140, dit à cette occasion : *Et ut quivis pulicem cancrendo voluptatem carpit, sic iste sua manu interficiendo delectabatur.*

tendre avec les infidèles[1]. Revenu de sa première frayeur, il répondit au sultan que Dieu, qui l'avait déjà rendu maître de la plus grande partie de l'empire grec, lui ouvrirait aussi les portes de sa capitale, et que tous les serviteurs du sultan prodigueraient à l'envi leur fortune et leur vie pour assurer le succès d'une si grande entreprise. « Vois-tu ce lit? reprit Mohammed, je m'y suis débattu toute la nuit sans pouvoir trouver le sommeil. Prends garde de ne pas te laisser corrompre par l'argent des Grecs : bientôt la lutte commencera, et avec l'aide de Dieu et du Prophète nous prendrons la ville de ces infidèles. » Il congédia ainsi le grand-vizir[2] tout interdit de ce qu'il venait d'entendre. Mohammed, sans cesse tourmenté par ses projets de conquête, ne reposait plus ; il dessinait la position de Constantinople, ses murailles, ses fortifications ; marquait d'avance le point d'attaque, la disposition des divers corps d'armée, l'emplacement des batteries et des machines de siége, les lieux où l'on emploierait le secours de la mine, et recherchait avec avidité l'entretien des hommes qui pouvaient avoir une connaissance exacte de la ville et de ses ressources. Avant d'aller plus loin, nous donnerons ici, pour faciliter l'intelligence des opérations du siége[3], quel-

[1] Le χαβουρ ορταγη n'est autre chose que le Giaour-Yoldaschi des Turcs : ce que Ducas traduit fort bien par ὁ των απιςων συντροφος.

[2] Ducas, XXVI, p. 141.

[3] D'après Chalcondyle, Ducas, Phranzes, Leonhardus Chiensis, Isidorus Cardinalis Ruthinus, et autres auteurs contemporains et témoins oculaires.

ques notions topographiques sur la fameuse Byzance [1].

Constantinople, la seconde capitale de l'empire romain, est bâtie, de même que Rome, sur sept collines, à l'extrémité occidentale du Bosphore de Thrace. Elle s'appela Byzance, du nom de son fondateur, puis Constantinople, de Constantin, qui en fit sa résidence. Par la suite elle reçut des Grecs dégénérés le nom d'Istambol [2], et, par une autre altération qui a un sens significatif pour les Turcs, elle fut appelée Islambol, ou *Plénitude de l'Islamisme*. Les Grecs l'appelaient aussi Anthousa (la florissante) [3], les Arabes, Constantaniyé et Farrouk [4] (celle qui sépare), parce qu'elle se trouve sur les limites de l'Europe et de l'Asie. De même que les Arabes donnent à la Mecque le surnom de *Mère des Villes*, les Ottomans appellent Oummedunya ou *Mère du Monde*, la capitale de leur empire, qu'ils regardent comme la maîtresse de deux mers et de deux continens, comme l'échelle du commerce de l'Orient avec l'Occident. Elle est entourée au midi et à l'ouest [4] par la Propontide ou mer de Marmara; à l'est, le Bosphore de Thrace déroule ses sinuosités dessinées par sept promontoires sur l'un et l'autre rivage, et se perd au sud-est dans la Mer-Noire; à son extrémité méridionale, il fait un coude à l'ouest et forme, sous les murs même de la ville, le port le plus spacieux et le plus sûr, anciennement

1 Voyez pour plus de détails l'*Atlas des siéges et batailles*, Pl VI.

2 Mutilé, des mots εις την πολιν.

3 *Constantinople et le Bosphore*. Vienne, 1822.

4 Ανθουσα.

désigné sous le nom de Corne-d'Or, à cause de sa configuration et des richesses auxquelles il donne passage. La ville peut être comparée à un triangle; deux côtés, dont l'un est bordé par la Propontide, et l'autre par le port, sont défendus seulement par une simple muraille; le troisième, par lequel Constantinople tient au continent, est protégé par une double ligne de remparts et de tours, et par un double fossé large et profond. A chacun des trois angles du triangle, dont on fait le tour en trois heures, s'élevait un château-fort. A l'extrémité de la ville appelée autrefois Acropolis et aujourd'hui Pointe-du-Sérail, était le fort de Saint-Démétrius [VII], près de l'église consacrée à ce saint, qui donnait aussi son nom au promontoire. La mer qui forme le port s'appelait le bras de Saint-George, de l'église de ce saint construite sur le rivage. Au second angle, à l'extrémité opposée de ce même côté, au fond du port, on voyait le Cynegion, aujourd'hui Haïwanseraï, amphithéâtre destiné aux combats d'animaux, et derrière se trouvait le grand palais des Blachernes, que les derniers empereurs grecs préféraient à tous les autres; ce quartier s'appelle encore aujourd'hui, chez les Grecs de Constantinople, quartier des Blachernes. Enfin au troisième angle, à l'extrémité opposée de la muraille qui défend la ville du côté du continent, s'élevait le Cyclobion ou Pentapyrgion, château des Cinq-Tours, si connu depuis sous le nom de château des Sept-Tours.

Entre le château des Sept-Tours et l'Acropolis, il y avait. sur le rivage de la Propontide et dans l'enceinte

des murs, deux ports creusés de main d'hommes, à présent ensablés, le port de Théodose[1], aujourd'hui Wlangabostan[2], et le port de Julien, Kadrighalimani (port des galères); ce dernier se trouvait dans le quartier appelé autrefois Heptascalon, et, depuis, Kondoskalé[3]. Dans le premier de ces ports, on voyait le palais de Théodose, et dans le second le palais de Julien. Non loin de Tschatladikapou, entre la pointe de Saint-Démétrius et le port de Julien, était le palais impérial Bucolion[4], ainsi nommé d'un groupe de sculptures représentant un lion et un bœuf; le grand palais impérial était construit sur l'emplacement qu'occupe en partie le seraï actuel. Entre le port de Théodose et le Cyclobion (les sept tours), était placé le palais Psamatia[5] vers la porte qui a conservé ce nom.

Aujourd'hui Constantinople a quatorze portes [VIII] qui ouvrent sur le port, depuis la pointe du seraï jusqu'à l'extrémité du quartier des Blachernes. Cinq seulement sont mentionnées dans l'histoire du siége: 1° la porte du Cynegion[6], 2° Xyloporte ou Porte-de-Bois[7], 3° la grande porte du palais des Blachernes [IX],

1 *Constantinopolis und der Bosporos* (*Constantinople et le Bosphore*), I, p. 209.

2 Αχρι του Βλαγκα. Ducas, XXIX, p. 159.

3 *Constantinople et le Bosphore*, I, 124.

4 *Ibid.* p. 196.

5 Dans Phranzes, ψαμαθιων, III, 3, p. 56.

6 Aujourd'hui Haïwan seraï kapousi, c'est-à-dire *la porte du palais des bêtes*.

7 Il ne faut pas confondre cette porte de bois, Xilo-Porta, avec la porte de bois actuelle du côté du port; cette dernière s'appelle Odoun-Kapousi, dont la traduction est également *porte de bois*.

4° la porte de Petra [x], dans le fanar actuel ou quartier des Grecs, 5° la porte d'Oraia [xi], dite porte des Juifs ou du marché au poisson. A la partie basse du palais des Blachernes il y avait une sortie souterraine, Cercoporta [xii] ou porte du cirque; mais Isaac Comnène l'avait fait murer afin de prévenir l'accomplissement d'une prédiction qui annonçait que l'empereur Frédéric entrerait par-là dans Constantinople [1]. Sans nous occuper des autres portes de la ville non plus que de celles qui donnent sur la Propontide, étudions pas à pas celles qui ferment l'accès du côté de la terre, puisque ce fut là que porta tout l'effort du siége, et que chacune d'elles a une importance historique.

La première porte, sur cette ligne, s'appelait Charsias et aussi Caligaria, nom que les Turcs ont altéré en lui donnant un nouveau sens dans leur langue, Egri-Kapou ou la Porte-Courbée [2]. On l'appelait encore Porte des Bulgares, et il y aurait eu quelque raison de la nommer plutôt Porte des Allemands, puisque les historiens byzantins font mention de deux Allemands auxquels on en confia successivement la défense, Arnulph Gilprecht [3], au temps des Comnènes, et Jean Grant [4] sous le dernier empereur, Constantin-Paléologue-Dragozès. Venait ensuite la porte Myriandri ou Polyandri, aujourd'hui porte d'Andrinople. On l'ap-

[1] Nicetas Choniates, II, 4.

[2] *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 106. Leonhardus Chiensis l'appelle Caligaria, et Ducas, Χαρσιου.

[3] Anna Comnena, l. II, 3.

[4] Johannis Grandi Alemani. (Leon. Chiensis.)

pelait ainsi, parce qu'à l'époque où l'on construisit les remparts sur le continent, les deux troupes de travailleurs parties, l'une de l'extrémité droite des murs ou des Blachernes, et l'autre des Sept-Tours, se rejoignirent à cet endroit ; le mot grec, qui signifie *beaucoup d'hommes, dix mille hommes,* rappelait la rencontre de ces deux bandes. C'est entre cette porte et la plus voisine, que la garnison de Constantinople livra un combat terrible aux Awares, à l'époque où ceux-ci vinrent mettre le siége devant la ville [1] ; mais ici l'attaque principale fut dirigée contre la troisième porte qui se trouve entre les deux précédentes : elle portait le nom de Saint-Romain, aujourd'hui Top-Kapousi, ou porte du Canon, à cause de l'énorme canon de siége qui fut dirigé contre elle. Là s'élevaient deux tours, celle de Saint-Romain et celle de Bagdad [2]. Venait ensuite la porte dite de *la Source,* de Rhegium ou de Selymbria, parce qu'en sortant par-là on arrivait au palais de *la Source,* aujourd'hui Baliklu [3]; puis, en continuant, à Rhegium [4] (Tschekmedjé) et enfin à Selymbria [5] : elle est connue encore aujourd'hui sous le nom de porte de Siliwri. Enfin, la cinquième est la Porte-Dorée que décoraient autrefois des statues de marbre et des bas-reliefs. Bien que la plupart des triomphateurs aient passé par cette

[1] *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 107. Codinus, *Chronicon pascale in Heraclio.*

[2] Turris Bactatinea. (Leon. Chiensis.)

[3] Της πηγης. Ducas, *Constantinople et le Bosphore,* I, p. 210.

[4] *Ibid.* p. 110.

[5] Της πυλης της λεγομενης Σιλυβριας. Phranzes, IV, c. 3, p. 56, éd. de Alter.

porte [XIII], quelques-uns cependant suivirent une marche différente, et se rendirent de l'Acropolis à l'église de Sainte-Sophie, en traversant l'hippodrome. Nous citerons, entre autres, le triomphe de Bélisaire sur les Vandales, où l'on porta devant lui les vases d'or pillés à Rome par Genseric et qu'il venait de reprendre sur Gélimer; celui de l'eunuque Narsès sur les Goths; celui d'Héraclius sur les Perses; celui de Jean Comnène sur les Pannoniens et les Dalmates; mais généralement les triomphateurs entraient par la Porte-Dorée, et suivaient directement la belle rue qui traverse la ville jusqu'à la Porte-d'Airain du palais impérial [XIV]. Il en fut ainsi des quatre triomphes d'Héraclius, de ceux de Jean Tsimiescès, de Nicéphore Phocas, de Basile sur les Bulgares, et de celui de Théophile sur les Sarrasins, à son retour de Mopsuestia et Tarsus. Aussitôt après le triomphe de Basile sur les Bulgares, la Porte-Dorée fut murée, une prophétie ayant annoncé que les Latins vainqueurs entreraient par-là dans Constantinople [1]. Cette porte est toujours restée fermée, mais la tradition subsiste encore, et les Turcs eux-mêmes pensent qu'un jour viendra où les chrétiens rentreront de ce côté dans la ville de Constantin et y rétabliront le culte de leur Dieu. La Porte-Dorée n'était pas la seule désignée par de sinistres présages. D'après une autre tradition, celle appelée Cercoporta devait livrer passage à l'empereur Frédéric et aux Latins. Les Grecs l'avaient fait également mu-

[1] Radulphus de Diceto. Mathæus Paris. Rogerus Hovedenus, dans Ducange, *Constantinopolis Christ.* I, p. 363.



rer, mais elle fut rouverte avant le siége de Constantinople par Mohammed, et c'est par elle que les Turcs pénétrèrent dans la ville.

C'est ainsi que de tout temps il y a eu des prédictions, les unes démenties, les autres justifiées par les événemens, et l'histoire ne doit pas dédaigner la lumière que jettent quelquefois ces présages, dont l'influence est si puissante sur les masses. Il y a des prédictions véritables, pour ainsi dire, celles qui émanent d'un esprit supérieur, habitué à pénétrer l'essence des choses, à juger de l'avenir par le passé, et à démêler les affinités secrètes entre les causes et les résultats des événemens. Mais il y en a aussi qui ne reposent que sur une humiliante superstition, provoquée par des apparitions extérieures et purement accidentelles. Les premières, fondées sur une profonde connaissance de la marche des choses humaines, ne s'adressent pas à l'instinct superstitieux de la foule, et exercent sur elle peu d'empire : les secondes, nées de la passion et propagées par l'ignorance, ont souvent servi de levier pour remuer les peuples. Leur étude nous fait pénétrer plus rapidement dans l'esprit d'une époque, le caractère d'une nation, la situation d'un gouvernement, que ne le peuvent quelquefois une longue expérience et de pénibles travaux. Les nations, de même que les individus, préparent elles-mêmes leur fortune et leur ruine, suivant que les présages qu'elles ont tirés de l'avenir ont été dictés par un sentiment de force ou de faiblesse. Les prophéties accidentelles peuvent bien quelquefois décider une victoire

ou une défaite ; mais celles qu'un peuple se répète sans cesse à lui-même, contribuent nécessairement à sa prospérité ou à sa décadence, et doivent être considérées comme des élémens actifs de sa destinée. Elles révèlent les dispositions intérieures qui les ont amenées et dont elles sont l'image fidèle. Le courage, la force qui ont conscience de leur pouvoir, se prophétisent la victoire : la faiblesse et la lâcheté cherchent d'avance une excuse à leur défaite, en se prétendant condamnées par une fatalité irrésistible. Ces principes généraux trouvent de nombreuses applications dans l'histoire des prophéties qui existaient chez les chrétiens et les Musulmans, relativement à la conquête de Constantinople, et aux destinées ultérieures de l'empire de Byzance.

Outre les deux prédictions que nous avons déjà fait connaître touchant deux des portes de Constantinople, il y en avait deux autres spéciales à la ville elle-même. L'une disait que les ennemis pénétreraient au milieu de Constantinople, jusqu'à la place du Taureau ; mais que les habitans, poursuivis jusque-là, se retourneraient, repousseraient les ennemis au dehors des murailles, et rentreraient en possession de leur cité. Suivant l'autre, qui remonte à des siècles très-reculés, et qu'on attribue généralement à un saint homme appelé Morenus, un peuple armé de flèches devait s'emparer du port de Constantinople, et exterminer toute la population grecque : il y avait ainsi contradiction entre la première et la seconde ; mais la prophétie qui annonçait un danger passager, était en quelque sorte

perdue dans la multitude de celles plus sinistres, qui révélaient le triste sort réservé à la ville, à l'empire et à la dynastie régnante. Toutefois, il faut dire que, quant aux paroles de Morenus, elles étaient vagues, et pouvaient s'appliquer non seulement aux Arabes, aux Persans, aux Turcs, mais encore aux Slaves, Bulgares, Awares, et même aux Francs, aux Latins, aux Grecs, à tous les peuples enfin qui assiégèrent Constantinople et qui se servaient de l'arc.

On parlait encore de la prédiction de Léon-le-Sage, fondée sur la découverte de deux tablettes, trouvées récemment dans le cloître de Saint-George, près de l'arsenal (à la pointe du Seraï). Ces tablettes, divisées chacune en plusieurs *champs*, contenaient, l'une la série des empereurs, l'autre celle des patriarches à partir du règne de Léon; mais le nom du dernier empereur et celui du dernier patriarche manquaient à chaque série, pour lesquelles deux champs avaient été laissés vides. Une autre prophétie, qui annonçait la chute de l'empire des Grecs, se trouvait parmi les oracles attribués à la sibylle d'Erythrée [xv]. On racontait aussi que Michel, le premier des Paléologues, ayant interrogé un devin sur la destinée de l'empire sous ses descendans, celui-ci avait donné pour toute réponse le mot *mamaïmi;* ce mot, privé de sens en lui-même, indiquait cependant, disait-on, par le nombre de lettres qui le composent, qu'il y aurait sept empereurs de la famille des Paléologues, et que le dernier serait précipité du trône. On étendait et on appliquait le même présage à la famille d'Osman;

elle ne devait également donner que sept princes, et perdre ensuite l'héritage des Seldjoukides. Enfin un écrivain byzantin rapporte qu'après la bataille de Kossova, Hunyade déplorant sa défaite, un vieillard s'avança pour le consoler et lui dit : « Les chrétiens seront toujours malheureux jusqu'à ce que les Grecs aient été exterminés. Pour mettre un terme aux revers des fidèles, il faut que Constantinople tombe au pouvoir des Turcs. »

Ainsi les Grecs se condamnaient d'avance eux-mêmes, et prononçaient, comme par instinct, leur arrêt de mort. Toutes ces prédictions, émanées du sein de la nation, exerçaient une funeste influence et préparaient la catastrophe en même temps qu'elles l'annonçaient. Quant aux Musulmans, leur religion condamne aussi sévèrement la superstition que l'incrédulité, et ils ne reconnaissent qu'au Prophète le pouvoir de lire dans l'avenir. La seule prophétie que leurs historiens rapportent est tirée de quelques paroles de Mahomet, dont on fit l'application au siége de Constantinople, et qu'il aurait prononcées, soit au nom de Dieu, et comme faisant partie du texte sacré du Coran, soit de lui-même et en sa qualité de prophète, pour être rattachées à la tradition (hadis). Le Prophète disait à ses disciples : « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté regarde la terre, et les deux autres la mer ? — Oui, envoyé de Dieu ! — La dernière heure (du jugement) ne viendra point sans que cette ville ait été conquise par soixante-dix mille fils d'Ishak. En s'approchant de ses remparts, ils ne



combattront point avec leurs armes, ni avec des balistes et des catapultes, mais avec ces seules paroles : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Dieu est grand*. Alors un des côtés qui regardent la mer s'écroulera, le second tombera ensuite ; enfin les remparts du côté du continent tomberont aussi, et les vainqueurs y feront leur entrée [XVI]. » Une autre fois le Prophète dit encore : « Ils prendront Constantinople ; le meilleur prince est celui qui fera cette conquête, et la meilleure armée sera la sienne [1]. » Ces paroles avaient été si puissantes sur l'esprit des Arabes, que sept fois ils avaient tenté de s'emparer de cette ville ; un de ces siéges dura sept ans entiers, pendant lesquels l'armée laboura les champs d'alentour, et y fit les semailles et la moisson [XVII]. Ce fut à ce siége que périt Eyoub, le porte-étendard du Prophète [2].

Ces paroles que nous avons rapportées plus haut servirent de texte au scheïkh Akschemseddin [3], disciple du célèbre scheïkh Hadji, pour annoncer la prise de cette malheureuse cité, et désigner d'avance, avec plus de bonheur que ne l'avait fait le scheïkh Bokhari au temps de Mourad II, le jour et l'heure où elle devai tomber au pouvoir des Turcs. Eyoub apparut en

[1] *Le tezettehünné el Kostantiniyéten we le niamel emirou emirouha we le niam el djischou, djischouha*. Idris, Ali, Solakzadé.

[2] Il fut enterré sous les murs de Constantinople, à la place même où il était tombé. A cette occasion les derwischs et les scheïkhs surent si bien exciter l'enthousiasme de l'armée arabe, qu'elle faillit emporter la ville d'assaut.

[3] Sa biographie se trouve dans le *Schakaïk*, dans Ali, f. 143, et dans le *Menakibi Akschemseddin*.

songe à Akschemseddin, et lui indiqua le lieu où ses restes étaient ensevelis, de même qu'au siége d'Antioche l'apôtre saint André avait révélé à Pierre le Provençal l'endroit où se trouvait la sainte lance [XVIII]. La découverte de cette sépulture fut regardée comme un miracle par les Turcs, et contribua puissamment à hâter la chute de Constantinople : de même que la découverte de la sainte lance avait autrefois relevé le courage des croisés et amené la prise d'Anthioche.

Ce fut sous les influences contraires de ces diverses prédictions que le siége commença. Dans les premiers jours de février 1453, le monstrueux canon partit d'Andrinople ; il était traîné par cinquante paires de bœufs ; deux cents hommes marchaient de chaque côté pour le tenir en équilibre ; cinquante charrons et deux cents pionniers allaient en avant pour mettre en état les ponts et les chemins [1]. On mit deux mois pour faire une route de deux jours [2]. Karadjabeg, qui commandait l'escorte pendant cette marche si lente, fit plusieurs excursions au nord et au midi du pays qu'il traversait et s'avança jusque sur les bords de la Mer-Noire et de la Propontide ; il soumit en passant les villes de Mesembria (Misiwri) [3], Anchialus (Akhioli) [4], Byzia (Wiza) [5], la tour de Saint-Étienne

[1] Ducas, XXXVII, p. 145.

[2] D'Andrinople à Constantinople il n'y a que trente-six lieues de chemin, et non pas cent cinquante milles, comme dit Gibbon. Voyez la *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 188 et 189.

[3] Hadji-Khalfa, p. 26.

[4] *Ibid.* p. 25 ; l'ancienne Αγχιαλος.

[5] *Ibid.* p. 56.

(San-Stefano) [1] à trois lieues seulement de Constantinople, et le château d'Epibatos, aujourd'hui Bivados [2]. Selymbria [3] seule eut confiance dans la force de ses murailles, et se prépara à une courageuse défense, sans se laisser épouvanter par l'exemple terrible que les Turcs avaient fait de toutes les garnisons qui ne s'étaient pas rendues à la première sommation [4].

Pendant que les troupes de Mohammed poussaient ainsi leurs dévastations jusqu'aux portes même de Constantinople, les habitans se livraient à des querelles insensées pour établir ou empêcher la réunion des églises grecque et latine. Il y avait eu, le 12 décembre de l'année précédente, dans l'église de Sainte-Sophie, un simulacre de réconciliation entre les deux partis [5]; mais cette réconciliation n'était due qu'à l'espoir d'intéresser à leur sort les grandes puissances d'Europe, et d'obtenir, par ce moyen, quelques secours. Le feu du schisme n'était pas éteint, et chaque jour voyait se renouveler des luttes scandaleuses. L'animosité des dissidens était à son comble : le clergé de la cour, les chapelains et les diacres assistaient avec l'empereur au service catholique, célébré par le cardinal Isidore; tandis que les abbés, les archimandrites et les moines s'en éloignaient avec hor-

[1] *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 9.
[2] Hadji-Khalfa, p. 189.
[3] *Ibid.* p. 60.
[4] Ducas, l. c.
[5] Ducas, XXXVI, p. 143.

reur, et ne quittaient pas le cloître du Pantocrator, où le patriarche Gennadius avait été confiné. Du fond de sa cellule, ce fanatique lançait toutes ses foudres sur les Azymites. Il signalait l'*hénoticon* ou décret qui ordonnait la réunion des deux églises, comme une convention impie, et proclamait saint Thomas d'Aquin coupable d'hérésie; ses paroles, recueillies comme autant d'oracles, entraînaient une multitude aveuglément passionnée à de folles discordes, qu'envenimait encore la haine implacable du grand-amiral Lucas Notaras, l'homme le plus puissant de la cour contre les catholiques. Il alla jusqu'à dire un jour qu'il aimerait mieux voir, dans Constantinople, le turban des Turcs que le chapeau d'un cardinal [1]; moins fanatique, le peuple déclarait cependant que, s'il fallait opter, il préférait le joug des Latins, puisqu'ils croyaient au Christ et à la sainte Vierge, à celui des Turcs ennemis jurés de la foi chrétienne [2]. Au lieu de s'unir pour la défense commune, les Grecs et les Latins se fuyaient, les églises étaient vides; les prêtres refusaient les sacremens aux moribonds qui n'étaient pas de leur parti; les moines et les nonnes ne voulaient pas de confesseurs qui reconnussent l'hénoticon; un esprit de vertige possédait tous les couvens; une religieuse, au grand scandale de tous les fidèles, avait adopté la religion et jusqu'au costume des musulmans, mangeait

[1] Ducas, p. 148, φακιολον Τουρκων — καλυπτραν λατινικην. Voyez Gibbon, LXVIII, n° 35.

[2] *Ibid.* p. 147.

de la viande, adorait le Prophète. Ainsi se passa le carême.

Le vendredi après Pâque, 6 avril, Mohammed parut devant la ville, et planta sa tente derrière la colline qui fait face à la porte Charsias ou Caligaria ; la ligne de ses troupes s'étendait depuis la Porte-de-Bois du palais jusqu'à la Porte-Dorée [1]. Le grand canon fut mis en batterie devant cette même porte Caligaria [2], que l'empereur avait nouvellement fait fortifier. Le sultan, voyant qu'il ne pouvait l'entamer, fit transporter le canon devant la porte de Saint-Romain [3], qui en a reçu le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours [4]. On dressa de chaque côté une pièce de moindre calibre, mais dont les boulets pesaient encore cent cinquante livres, afin de préparer les voies pour le canon monstre [xix]. Comme il fallait deux heures pour charger ce dernier, il ne pouvait tirer que huit coups dans la journée; le premier, à l'aube du jour, donnait le signal de l'attaque. Il éclata bientôt, et mit en morceaux l'artificier Orban [5]. On essaya toutefois de l'utiliser encore [xx], mais le succès ne répondit pas à l'attente des assiégeans [6].

Sur ces entrefaites un envoyé d'Hunyade se présenta au camp de Mohammed; il venait annoncer au sultan que la trève conclue depuis un an avec lui

[1] Ducas, XXXVII, p. 148.

[2] Leon. Chiensis dans Chalcondyl., p. 315, édit. de Bâle.

[3] *Ibid.* p. 316.

[4] *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 108.

[5] Τον τεχνιτην το πυρ διέρραγη. Phranzes, III, c. 3, p. 54.

[6] Chalcondyle.

devait être, quoique non expirée, considérée comme rompue, attendu qu'Hunyade remettait la direction des affaires du royaume entre les mains de Vladislas son souverain; Hunyade lui renvoyait les titres turcs du traité, pour obtenir les siens en échange, en l'invitant à s'arranger avec le roi de Hongrie selon son bon plaisir. La prophétie que nous avons citée plus haut était pour quelque chose dans cette démarche, et de son côté l'envoyé crut devoir faire tout ce qui serait en lui pour accélérer la chute de Constantinople, d'où dépendaient le repos et le salut de la chrétienté. Un jour assistant au tir du grand canon, et prenant en pitié la maladresse du pointeur, il lui indiqua le moyen d'ouvrir plus promptement une brèche, en ébranlant successivement plusieurs points de la muraille, pour frapper ensuite à coup sûr au milieu d'un espace déjà préparé à céder par des secousses réitérées. Ce conseil fut suivi, et la réussite fut compléte. Ainsi c'était un Hongrois qui avait fondu le canon, et ce fut un Hongrois qui apprit aux Turcs à s'en servir utilement.

Outre cette pièce monstrueuse et les deux autres qui la flanquaient de chaque côté, d'autres moins fortes étaient réparties sur toute la ligne, depuis la Porte-Dorée jusqu'à la Porte-de-Bois; quatorze batteries et un grand nombre de balistes foudroyaient les murs de Constantinople, pendant que les archers faisaient pleuvoir sur les assiégés une grêle de flèches [xxi], et que

[1] Ducas, XXXVIII, p. 154, et Engel, III, p. 175.

les mineurs, venus des montagnes de Novoberda[1], poussaient leurs travaux jusque dans le fossé de la ville; ils creusèrent dans la muraille extérieure plusieurs ouvertures par lesquelles les Turcs firent beaucoup de mal aux Grecs, sans qu'eux-mêmes courussent le moindre danger[2]. Mohammed avait encore fait construire quatre tours montées sur des roues, et une énorme machine de siége que les Grecs nommaient *epepolin* (qui prend les villes) [XXII]. Les parois de cette machine, qui était mise en mouvement par un grand nombre de roues, étaient revêtues intérieurement et extérieurement d'une triple ceinture de cuir qu'on avait soin de tenir toujours mouillée. Elle était garnie dans le haut de tourelles et de parapets[3] qui protégeaient les soldats; trois portes à la partie inférieure s'ouvraient du côté de la ville; elle était remplie de bois et de fascines pour combler le fossé, et munie de ponts-levis qui, en s'abaissant, permettaient de combattre de plain-pied avec les Grecs qui gardaient les remparts.

L'armée turque, rangée devant Constantinople, se montait à deux cent cinquante mille hommes [XXIII]: cent mille hommes de cavalerie occupant la partie la plus reculée du camp; cent mille fantassins à l'aile droite, appuyés sur la Porte-Dorée, et cinquante mille à l'aile gauche, s'étendant jusqu'au palais des Blachernes. Le sultan était au centre avec quinze mille janissaires[4].

1 Leon. Chiensis.

2 Chalcondyl., l. VIII, p. 204, éd. de Paris.

3 Παραπιτασμα. Ce nom si usité est, comme on le voit, d'origine grecque.

4 Leon. Chiensis.

Saganos-Pascha avait été posté avec quelques troupes sur les hauteurs qui dominent le faubourg de Galata, vis-à-vis Constantinople, de l'autre côté du port [1]. La flotte se composait de dix-huit trirèmes, quarante-huit birèmes, vingt-cinq navires de transport, et plus de trois cents bâtimens plus petits [2], en tout quatre cent vingt. Cette flotte avait été équipée pendant l'hiver, sous les ordres de Baltaoghli dans une baie du Bosphore, qui s'appelle encore de nos jours la baie de Baltaoghli [XXIV]. Ainsi les assiégeans avaient vingt fois plus de forces que les assiégés [3], et bien plus d'ardeur pour l'attaque que ceux-ci n'avaient de courage pour la défense. Le nombre des Grecs sous les armes ne dépassait pas quatre mille neuf cent soixante-treize, d'après une liste dressée pendant le siége et sur un ordre de l'empereur, par le protovestiaire Phranzes [4]. Il faut compter en outre deux mille étrangers [5], et trois à cinq cents Génois que deux galères avaient amenés dans la ville, sous le commandement de Jean Longus, de la famille noble des Giustiniani. L'empereur se montra reconnaissant de ce dernier secours envoyé aux jours du péril; il nomma le brave Longus protostator, ou capitaine d'un corps de trois cents hommes [6]; il lui fit délivrer une

1 Chalcondyl. VIII, et Phranzes, III, 3, p. 53.

2 Phranzes, p. 53. Un peu plus loin, il ne parle que de trente galères et de cent trente navires de moindre grandeur.

3 *Adversus viginti Turcas Romanum unum stetisse.* Ducas, p. 150.

4 Phranzes, III, 3, p. 52.

5 *Ibid.* p. 54, où il dit trois cents hommes, et Ducas (p. 149), cinq cents hommes.

6 στρατηγὸν ἐπὶ τριακοσίους ἄνδρας. Phranzes, p. 54.

bulle d'or qui lui garantissait la propriété de l'île de Lemnos pour le cas où Mohammed II, par une circonstance imprévue, se verrait, comme Mourad son père. forcé de lever le siége [1]. Les Grecs, en effet, se berçaient encore de cette espérance, et les Génois qui occupaient à eux seuls presque tout le faubourg de Galata la partageaient; dans leur aveuglement, ils faisaient passer aux assiégés tous les secours possibles, tout en promettant à Mohammed d'observer religieusement les anciens traités et de garder une stricte neutralité. Aussi le sultan, informé de leurs manœuvres, jura-t-il d'écraser le serpent dès qu'il aurait tué le dragon [2]. Quant aux forces maritimes des Grecs, elles se composaient de trois bâtimens marchands de Venise, nommés galéasses, que le bayle avait retenus à leur arrivée de Tanaïs (Azof) et de Trabezoun [3], de trois vaisseaux de Gênes, d'un navire espagnol, d'un autre français, de quatre de Candie, et de deux de la Canée (Cydon). En tout quatorze voiles [4]. Même infériorité pour l'artillerie. Du reste les Grecs ne devaient pas regretter de ne pouvoir opposer au monstrueux canon des Turcs une pièce de même calibre, car ceux de leurs canons qui envoyaient des boulets de cent cinquante livres ébranlaient si fortement la muraille à chaque décharge, qu'ils étaient moins funestes aux assiégeans qu'aux assiégés. Cependant, un de leurs gros canons

[1] Ducas, XXXVIII, p. 150.
[2] *Ibid.* 151.
[3] *Ibid.* 149.
[4] Phranzes, III, 3, p. 52.

ayant éclaté, ils voulurent mettre à mort celui qui dirigeait l'artillerie; l'artificier fut accusé d'avoir été gagné par Mohammed; mais, faute de preuves suffisantes, on le remit en liberté [1]. Les Grecs, au déclin du jour, comblaient les brèches avec des tonneaux remplis de pierres et de terre, tandis que leurs ouvriers délogeaient l'ennemi des mines qu'il avait pratiquées, ou détruisaient son ouvrage. Digne rival du fondeur hongrois, Jean Grant [2], d'origine allemande, enseigna aux assiégés tout le parti qu'ils pouvaient tirer du feu grégeois. Ils parvinrent, à l'aide de ce terrible auxiliaire, à contrebalancer l'avantage que donnait aux Turcs l'usage plus familier de l'artillerie, et réduisirent en cendres la grande machine qui venait de renverser pendant la nuit la tour de Saint-Romain. Mohammed, en contemplant les débris de sa machine, ne put s'empêcher de donner un juste éloge à la défense des Grecs, et il jura par tous les prophètes [3] qu'il n'aurait jamais cru les infidèles capables d'exécuter en une seule nuit de si grandes choses.

Le 15 avril 1453, la flotte turque, forte de quatre cents voiles, sortit de la baie de Phidalia, se dirigeant vers l'embouchure méridionale du Bosphore, et jeta l'ancre auprès des deux colonnes, aujourd'hui Beschiktasch [4]. A quelques jours de là, parurent dans

[1] Chalcondyl., l. VIII.

[2] Leon. Chiensis et Phranzes, p. 54, ὁ γεννάδας Γερμανός.

[3] Phranzes le fait jurer par les trente-sept mille prophètes; mais le nombre canonique de prophètes, par lesquels le sultan jure dans les traités, est de cent vingt-quatre mille.

[4] Phranzes, III, 3, p. 53.



la Propontide cinq vaisseaux, l'un appartenant à l'empereur et quatre aux Génois. Pendant tout le mois de mars, ils n'avaient pu sortir de Khios; mais un vent de sud leur ayant permis d'appareiller, ils arrivèrent en face de Constantinople, toutes leurs voiles dehors. Une division de la flotte turque, forte de cent cinquante navires [1], s'avança pour barrer le passage à l'escadre chrétienne, et garder l'entrée du port; le ciel était pur, la mer tranquille, les murs de la ville garnis de spectateurs. Le sultan lui-même s'était approché du rivage pour jouir du spectacle d'un combat où la supériorité numérique de sa flotte semblait lui promettre une victoire certaine. Mais les dix-huit galères qui marchaient à la tête de cette division étaient montées par des soldats inexpérimentés; elles se trouvaient d'ailleurs construites trop basses de bord; elles furent en quelques instans couvertes de traits, de pots de feu grégeois, d'une pluie de pierres, que leur lançait l'ennemi, et repoussées deux fois.

Les Grecs et les Génois rivalisèrent d'ardeur; Flectanella [2], capitaine de la galère impériale, combattit à l'avant comme un lion; Cataneo, Novarra, Balaneri, commandans de l'escadre génoise, imitaient son exemple. Les vaisseaux turcs ne pouvaient ramer au milieu des flèches dont la mer était couverte; ils s'entrechoquaient les uns les autres, et deux prirent feu. Mohammed à cette vue n'est plus maître de lui; écumant

[1] D'après Ducas (p. 151), il y en avait trois cent cinq; d'après Phranzes (p. 56), témoin oculaire, cent cinquante navires.

[2] Isid. Chiens. et Phranzes, p. 55.

de rage, il lance son cheval au milieu des flots comme pour aller arracher la victoire aux Grecs. Ses officiers se précipitent à sa suite pour atteindre les navires qui combattaient à la distance d'un jet de pierre [1]. Les soldats excités par la honte, ou par la crainte, renouvellent l'attaque, mais sans succès, et les cinq vaisseaux, à la faveur d'un vent frais qui s'élève, se fraient un passage à travers la flotte des Turcs et entrent heureusement dans le port. La chaîne de fer tendue de la porte du marché au poisson de Galata, à celle du marché du même nom dans Constantinople [2], s'abaissa devant eux et se referma aussitôt. La perte des Turcs était grande [xxv], et leur confusion plus grande encore. Cette humiliation transporta Mohammed d'une telle fureur contre son amiral Baltaoghli, qu'il voulait le faire empaler, comme convaincu de lâcheté; ce ne fut qu'à la prière des janissaires, qu'il lui fit grâce de la vie, mais il voulut le châtier de sa propre main; quatre esclaves ayant étendu l'amiral par terre, le sultan lui appliqua cent coups de sa lourde massue, qui firent autant de blessures; un des azabs lui déchira l'œil et la joue d'un coup de pierre [3]. L'échec de Baltaoghli, premier amiral de l'empire ottoman, donna naissance à cette opinion dès lors accréditée parmi les Turcs, que Dieu leur avait destiné l'empire de la terre, et avait réservé la domination de la mer aux infidèles [4].

[1] Phranzes. ὡσεὶ λίθου βολήν.

[2] *A porta Oræa ad Galatæ litus.* Ducas, p. 151.

[3] Ducas, XXXVIII, p. 152.

[4] *The Turks have acknowledged that if God had given them the earth, he*

Un divan fut assemblé après ce combat naval. Khalil-Pascha crut l'occasion favorable pour plaider en faveur de Constantinople, et s'efforça de déterminer le sultan à faire la paix avec l'empereur; vainement il lui représenta que d'autres secours plus considérables pouvaient être envoyés à l'ennemi, et qu'il lui serait impossible de les intercepter. Il avait contre lui le vizir Saganos-Pascha, beau-frère et favori du sultan, le molla Mohammed Kourani, qui avait élevé le sultan, et le scheïkh Akschemseddin [1], dont les prédications entretenaient l'enthousiasme des troupes. Toutefois ces conseillers gardèrent le silence, quand Mohammed les consulta sur les moyens de rompre la chaîne tendue devant le port, ou d'y entrer malgré cet obstacle, afin d'attaquer la ville par deux côtés à la fois. Une idée hardie trancha la difficulté. Les historiens musulmans en attribuent tout l'honneur à Mohammed; bien que son esprit audacieux et fécond ait pu seul la concevoir, il est vraisemblable que les exemples de l'antiquité, ou du moins ceux d'une époque plus rapprochée, ne lui étaient pas inconnus, et qu'ils lui suggérèrent la pensée d'entreprendre un tel travail. Il s'agissait de traîner par terre les vaisseaux jusque dans le port. Cette opération, quoique très-difficile, n'était nullement nouvelle; Justin raconte que les habitans de Colchos, poursuivant les Argonautes, après avoir

had left the sea to the Infidels, and a series of defeats a rapid progress of decay has established the truth of their modest confession. Gibbon, LXVIII, p. 488. VI.

[1] Seadeddin, II, p. 137. Neschri, Idris, Ali, Solakzadé.

remonté le Danube, mirent leurs barques sur leurs épaules et les portèrent de là à travers les montagnes jusqu'aux bords de l'Adriatique [1]. Nous ne nous arrêtons pas sur ce fait, emprunté aux temps fabuleux : mais d'autres entreprises du même genre appartiennent aux temps historiques, et il n'est pas permis de les révoquer en doute, attestées qu'elles sont par les hommes les plus dignes de foi. Du reste, les anciens Grecs ne trouvaient rien d'extraordinaire à ce moyen de transporter les vaisseaux par terre, puisque Hérodote, en parlant du canal creusé par ordre de Xerxès à travers l'isthme de Thrace (nommé Hexamilon par les Byzantins, comme celui de Corinthe), ne voit là qu'une fanfaronnade de la part des Perses, et prétend qu'il leur était beaucoup plus facile de transporter leurs vaisseaux à travers l'isthme même [2]. Les Spartiates, dans la guerre du Péloponèse, se rendirent à Pylos [3] avec soixante de leurs navires, après les avoir traînés à travers l'isthme de Leucadia. On peut lire dans Polybe [4], qui en fait un récit très-détaillé, comment une proposition analogue fut faite par Annibal aux habitans de Tarente, qui l'écoutèrent, il est vrai, avec le plus grand étonnement, et sans la comprendre tout d'abord. Dion Cassius raconte qu'Octave se servit deux

[1] *Colchi vestigia Argonautarum insequentes naves suas humeris per juga montium usque ad litus Adriatici maris transtulerunt.* Justin. XXXII, 3.

[2] *Nam quum liceret nullo negotio naves per isthmum transportare.* Herod. VII, 24.

[3] Thucydides, IV, 8.

[4] Polyb., à la fin du livre VIII.

fois de ce même moyen pour transporter ses vaisseaux à travers l'isthme de Nicopolis, dans le golfe d'Ambracie, et ensuite à travers l'isthme du Péloponèse [1]. Au neuvième siècle, lorsque les Normands vinrent par deux fois assiéger Paris, ils traînèrent également leurs barques sur un espace de deux mille pas environ, pour regagner la Seine [2]. Au dixième siècle, le patricien Nicetas fit passer ses vaisseaux de l'est à l'ouest, par l'isthme du Péloponèse, et alla battre les troupes venues de l'île de Crète, auprès de Methone et Pylos. Ainsi firent les croisés, lorsqu'au siége de Nicée, ils traînèrent leurs vaisseaux depuis Khios, sur le golfe Cianus, jusqu'au lac Ascanius, et firent à peu près sur terre trois lieues de chemin [3]; à ce propos les historiens contemporains des croisades se récrient avec le même étonnement et la même admiration que les historiens de Mohammed ; mais les Vénitiens avaient donné un exemple bien plus récent encore, lorsque quatorze ans seulement avant l'avènement de Mohammed, ils transportèrent leur flotte de l'Adige au lac de Garda. Selon Léonard de Khios, c'est la connaissance de ce fait qui aurait inspiré à Mohammed l'idée [4] de se rendre maître du port de Constantinople, en y introduisant, par un semblable expédient, une partie

[1] Dio Cass., l. L et LI.

[2] La première fois en l'année 868 (*Annales Metenses* dans Bouquet, VIII, p. 69); la seconde fois en l'année 890. *Ibid.* p. 71.

[3] Albert d'Aix. Voyez aussi Wilken, *Histoire des Croisades*, I, p. 147, et *Voyage à Brousa*.

[4] *Quam novitatem puto Venetorum more ex Gardae lacus is, qui artificium Teucris patefecit, didicerat.* Leon. Chiens.

de ses navires rassemblés à Diploncion (Beschiktasch). La distance n'est que de deux lieues [xxvi], mais le sol présente de nombreuses inégalités. Mohammed fit établir sur cette étendue de terrain une espèce de route recouverte de planches qu'on enduisit de graisse de bœuf et de bélier pour faciliter le transport; soixante-dix vaisseaux à deux rangs de rames, et quelques-uns plus grands à trois et cinq rangs, firent en une seule nuit, à travers collines et vallées, le trajet des rives du Bosphore, dans le golfe de la Corne-d'Or. Sur chaque navire le capitaine était à l'avant, le lamaneur à l'arrière; les voiles étaient déployées au vent, les trompettes sonnaient, les tambours battaient, et, au point du jour, les assiégés virent avec autant de surprise que d'effroi plus de soixante-dix bâtimens turcs jeter l'ancre au milieu de leur port, et se ranger en face de leurs murailles.

Jean Giustiniani résolut aussitôt de brûler la flottille, mais les Turcs en furent informés par les Génois de Galata [1], qui, pendant toute la durée du siége, trahirent à la fois les deux partis. La nuit, ils faisaient passer secrètement des secours aux Grecs, et le jour ils apportaient au camp des Turcs l'immense quantité d'huile dont on avait besoin pour laver le grand canon, après chaque décharge, afin de prévenir des malheurs [2]. Lorsqu'à minuit Giustiniani s'approcha des bâtimens ennemis, les Turcs, qui étaient sur leurs gardes et l'observaient, firent feu : son vaisseau, fra-

[1] Ducas, XXXVIII, p. 156.
[2] *Ibid.* p. 155.

cassé par un énorme boulet, fut coulé avec cent cinquante jeunes gens de l'élite des Italiens. Giustiniani n'échappa qu'avec peine; la plus grande partie de ses braves compagnons fut noyée. A leur cri de détresse, les Turcs répondirent par le chant de victoire que répétèrent les rivages de la mer et les sept collines de la ville. Dès que le jour parut, les Turcs, pour éprouver une seconde fois l'efficacité de leur artillerie, pointèrent une de leurs grandes pièces contre un bâtiment génois, richement chargé, qui était à l'ancre devant Galata; le vaisseau vola en éclats. Les députés génois s'étant plaints à cette occasion de voir récompenser ainsi leurs services, sans lesquels jamais les Turcs n'auraient pu entrer dans le port [1], le sultan répondit qu'on avait cru que le bâtiment était aux ennemis, et qu'ils seraient dédommagés après la guerre. Les prisonniers que les Ottomans avaient faits pendant la nuit furent égorgés sous les murs de la ville. Maître du port, Mohammed imagina d'établir un pont qui le traversât d'un bout à l'autre. Une longue chaîne formée par des tonneaux, que des crampons de fer rattachaient les uns aux autres, fut tendue dans toute la largeur du port; on fixa des planches sur cette chaîne, et l'on forma ainsi en quelques jours un pont ou plutôt un môle, qui offrait cinq aunes de largeur sur cent de longueur; son encaissement était assez solide pour per-

[1] Καὶ γὰρ εἰ οὐκ ἐςι παρα ἡμων ἐνωτιθέντες την ἔλευσιν αυτης, c'est-à-dire : « Si nous n'avions pas protégé par nos secours son entrée (celle de la flottille), » et non pas comme le traduit Bulliald : *Si vobis incompertus fuisset triremis appulsus*, p. 157.

mettre à l'armée d'y passer par rangs de cinq hommes [XXVII], et soutenir en outre le poids d'un canon destiné à protéger son passage. La flotte des Turcs vint jeter l'ancre sous les murs même de la ville. Dans ce danger extrême, les Grecs conçurent la pensée d'incendier pont et vaisseaux. Le Vénitien Jacques Kok [1] se chargea de cette périlleuse entreprise. Il choisit à cet effet trois navires petits, légers et fins rameurs; muni de feu grégeois et d'autres matières combustibles, il s'avança au milieu d'une nuit ténébreuse, avec quarante jeunes marins les plus déterminés. Aussitôt que les Grecs verraient la flamme gagner les bâtimens ennemis, les deux marins que Kok avait placés près du pont devaient de leur côté y mettre le feu. Mais les Turcs veillaient; des masses de pierres écrasèrent les navires. Une seule de leurs galères fut consumée; l'incendie qui éclata au même moment sur le pont fut éteint; l'équipage des trois barques fut pris et égorgé sous les yeux des Grecs qui, par représailles, plantèrent sur les créneaux les têtes de deux cent soixante prisonniers turcs [2]. Le mauvais succès de cette entreprise augmenta la consternation des assiégés. Il s'en fallut peu que les suites n'en fussent plus funestes que l'exécution même ne l'avait été. Les Génois de Giustiniani accusèrent Kok d'avoir amené ce désastre par son inhabileté; les Vénitiens s'indignèrent, et la querelle serait devenue sanglante si l'empereur ne se fût interposé. Cependant Mohammed fit établir de nou-

[1] Phranzes, III, 4, p. 57.

[2] Phranzes, Chalcondyl., l. VIII. Isidorus et Leonard. Chiensis.

velles batteries sur la colline de Saint-Théodore, placée au-dessus de Galata, pour couler indistinctement tous les navires, grecs ou génois. Ces derniers vinrent se plaindre une seconde fois, et demandèrent, en invoquant le droit des neutres, qu'on épargnât leurs navires marchands. Mohammed répondit laconiquement que ce n'étaient point des navires de marchands, mais de pirates, qu'il traitait ainsi, parce qu'ils n'étaient là que pour donner des secours aux Grecs. Un bâtiment ayant sombré au premier coup tiré, les autres se retirèrent sous les maisons de Galata qui les protégèrent contre le feu roulant des batteries. L'artillerie turque continua néanmoins à foudroyer la ville; mais son action était si peu dangereuse, que de cent cinquante coups qui furent tirés, un seul porta sur une femme citée par sa beauté [1]; encore ne fut-elle frappée que par une pierre qui s'était détachée d'un mur.

Il y avait déjà sept semaines que le siége se poursuivait avec activité du côté de la terre; quatre tours avaient été renversées, une large brèche était ouverte à la porte de Saint-Romain, l'armée occupait le fossé à demi-comblé par les débris des fortications; les barques et les galères mouillées sous les murs de la ville dressaient les balistes et les béliers. Mohammed voulut envoyer un dernier message à l'empereur, soit pour obéir à la loi qui prescrit d'offrir la paix à l'ennemi avant de l'exterminer, soit pour faire reconnaître si la ville était ou non dans l'impossibilité de résister

[1] Phranzes, Isidor.

encore long-temps. Isfendiaroghli [1], gendre du sultan, se transporta dans Constantinople, non en qualité d'envoyé du sultan, mais comme prenant un intérêt personnel au sort des Grecs. Admis en présence de l'empereur qui l'attendait entouré de toute sa cour, Isfendiaroghli l'exhorta à désarmer la colère de Mohammed par une prompte soumission, et à épargner toutes les misères de l'esclavage aux habitans, à leurs femmes et à leurs enfans. Dans le conseil que l'empereur convoqua immédiatement, la voix de l'honneur et du courage réduit au désespoir fut seule écoutée. L'empereur répondit à l'envoyé turc qu'il remerciait Dieu si le sultan pensait à lui accorder la paix, et s'il voulait, en la respectant, imiter l'exemple de ses prédécesseurs; il ajouta qu'aucun de ceux qui avaient assiégé Constantinople n'avait régné ni vécu long-temps; que Mohammed pouvait lui demander un tribut, mais non la reddition de la ville qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier moment [2]. Sur cette réponse, le 24 mai 1453, Mohammed fit proclamer dans le camp qu'un assaut général serait donné le 29 du côté de la terre et du côté du port; il rassembla les chefs de l'armée, leur promit tout le butin, et ne se réserva, pour sa part, que le territoire et les maisons. Sa proclamation fut accueillie dans tout le camp par des cris

[1] Ducas, XXXIX, p. 158, et Chalcondyl., l. VIII, qui appelle Isfendiaroghli, fils du prince de Sinope, Ismaël. Phranzes, III, 4, p. 58. Voyez sur les contradictions de ces auteurs, par rapport aux conditions de cette négociation, Gibbon, LXVIII, note 52.

[2] Ducas, l. c.

tumultueux d'allégresse. Les chefs des janissaires répondirent de la victoire; mais ils prièrent le sultan de rendre la liberté à leurs camarades retenus en prison depuis la malheureuse issue du combat naval [xxviii]. Mohammed ayant consenti à leur demande, l'armée se livra à une joie frénétique; pour enchérir sur son enthousiasme, le sultan publia une seconde proclamation dans laquelle il promettait des timars et même des sandjaks aux premiers qui monteraient sur les remparts, mais il menaçait de la hache du bourreau la tête de ceux qui voudraient échapper au danger par la fuite. Les derwischs [1] parcouraient le camp, en conjurant les Musulmans, au nom du Prophète et de son porte-étendard Eyoub, de planter les drapeaux de l'islamisme sur les créneaux de la ville des infidèles. Au commencement de la nuit, la trompette donna le signal d'une illumination générale (*donanma*). Toutes les tentes sur les rives du Bosphore et sur les hauteurs de Galata resplendirent de lumière : dans toute la partie inférieure du port, et sur toute la ligne du continent, depuis le palais des Blachernes jusqu'à la Porte-Dorée, on entendait retentir des chants et ce cri mille fois répété : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète. Dieu est un, et nul n'est semblable à lui.* Les assiégés, entourés ainsi d'un demi-cercle de feu, purent croire qu'un vaste incendie s'était déployé sur le camp et sur la flotte

[1] Les Σιχιδὶς de Chalcondyle ne sont autres que les sahids, c'est-à-dire ermites ou derwischs.

des Turcs ; mais bientôt les chants et les danses des derwischs leur annoncèrent que l'ennemi célébrait d'avance sa victoire. La ville offrit alors un douloureux spectacle. Au milieu des ténèbres, les habitans couraient et s'agitaient pêle-mêle dans un commun désespoir. Du sein de la foule s'élevait une plaintive et lugubre prière : « *Kyrie eleison! kyrie eleison!* — Détournez de nous, ô Seigneur, vos juste menaces, et délivrez-nous de nos ennemis [1]. » Chacun venait se prosterner devant l'image de la Vierge, et s'accuser de ses péchés comme à l'heure de la mort.

Ne pouvant plus douter que les Ottomans ne se préparassent à l'assaut, Constantin, pour ranimer le courage des soldats, vint lui-même inspecter tous les postes ; il assembla la noblesse grecque et l'élite des auxiliaires d'Europe, et les exhorta à faire leur devoir et à suivre son exemple. Les habitans s'étaient jusqu'alors persuadés que les Turcs se contenteraient de tirer contre la ville, mais qu'ils n'oseraient monter à l'assaut : dans cette pernicieuse sécurité, un grand nombre d'habitans abandonnaient les remparts pour rentrer chez eux. Les Turcs profitèrent de leur absence pour prendre avec des crochets les gabions avec lesquels les Grecs remplissaient les brèches à mesure qu'elles étaient pratiquées [2]. L'empereur, instruit de ce qui se passait, accabla de reproches ceux qui avaient déserté leurs postes, et les menaça de la punition la plus sévère. Comme plusieurs d'entre eux excusaient

[1] Ducas, XXXIX, p. 158. Phranzes, p. 60.

[2] *Ibid.* p. 57.

leur absence sur ce qu'on les laissait sans nourriture, ainsi que leurs femmes et leurs enfans [1], l'empereur ordonna que l'on distribuât des vivres sur toute la ligne de défense et que l'on en portât dans les maisons. Dans la nuit qui précéda l'attaque, Giovanni Giustiniani fit faire aux murs de Constantinople les réparations les plus urgentes. En face de la porte de Saint-Romain que l'artillerie des Turcs avait entièrement brisée, les Génois creusèrent un fossé profond, derrière lequel ils élevèrent un nouveau rempart avec des fascines. Giustiniani demanda quelques canons à Lucas Notaras. Mais celui-ci répondit qu'il n'en était pas besoin pour l'endroit que défendaient les Génois: offensé d'un pareil refus, Giustiniani répliqua qu'ils étaient bien moins nécessaires dans le port. A ces paroles acerbes succédèrent des injures plus graves [2], et l'empereur fut encore obligé d'intervenir et de leur imposer au nom du péril commun une réconciliation apparente. La jalousie des Grecs contrariait souvent les plans de Giustiniani, et il ne trouva d'appui que dans sept autres capitaines étrangers et dévoués comme lui à la cause de Constantinople, les Génois Giovanni Careto, Paolo Bocchiardi, Giovanni Fornari, Tomaso Selvatico, Ludovico Gatelusio, Maurizio Cataneo et Jean-l'Illyrien.

Le sultan, qui savait honorer dans un ennemi le talent et le courage, s'était plusieurs fois écrié en

[1] Ducas, l. c., p. 159.

[2] Phranzes, III, 4, p. 58, et Leon. Chiensis.

voyant les sages dispositions de Giustiniani : « Que ne donnerais-je pas pour m'attacher cet homme! » Il essaya, mais en vain, de le séduire [xxix]; toutes ses offres furent repoussées avec dédain. Malheureusement la lâcheté des Grecs et l'état pitoyable des fortifications rendirent inutiles ses héroïques et généreux efforts. Avant le siége des Turcs, et à une époque où le temps et l'argent ne manquaient pas encore, deux moines, Manuel Giagari et Neophytus de Rhodes, avaient été chargés de réparer les murs, mais ils enfouirent dans la terre les sommes destinées à ces travaux; et quand la ville fut mise au pillage, on trouva soixante-dix mille pièces d'or que l'empereur avait autrefois données pour être employées à la reconstruction des remparts de Constantinople [1].

Tel fut le tableau déplorable qu'offrait l'intérieur de la ville assiégée. Cependant on se prépara au combat. A la porte de Saint-Romain, où se concentra l'attaque, se trouvaient l'empereur lui-même, don Francesco de Tolède, Giustiniani et ses trois cents Génois, l'élite de la garnison. La porte voisine d'Andrinople, ou Myriandri, était défendue par les deux frères Paul et Antonin Troïlus Bochiardi, qui, imitant le noble exemple de leur concitoyen Giustiniani, étaient venus sacrifier leur fortune et leur vie pour la défense de Constantinople. Théodore de Carystos, archer habile et audacieux, Jean Grant, artilleur allemand, étaient placés à la porte Charsias ou Caligaria, aujourd'hui

[1] Leon. Chiensis et Phranzes, p. 63.

Eghri-Kapou [1]. Toute la ligne, depuis la porte du Cynégion ou Amphithéâtre pour les combats d'animaux (Haïwan-Kapoussi, *porte des animaux*), jusqu'à l'église de Saint-Démétrius, était confiée au cardinal russe Isidore [2], envoyé peu de mois auparavant par la cour de Rome pour présider à la réunion des Églises grecque et latine d'après les bases arrêtées au concile de Florence. Jérôme Minotto [3], bayle de Venise, occupait le palais impérial des Blachernes; l'Italien Jérôme et le Génois Leonardo de Langasco, la partie inférieure de ce même palais, la Porte-de-Bois (Xyloporta) donnant sur le port et voisine de la mer, ainsi que la tour d'Anemas [4]. Lucas Notaras, grand-amiral, commandait le port [5], dont Andrea Dinio, capitaine de galères, gardait l'entrée. Gabriel Trevisan s'était placé, avec quatre cents nobles vénitiens, entre la pointe de l'Acropolis et le Phare [6]. Le consul d'Espagne, Pedro Giuliani, avait à défendre les fortifications qui s'étendaient le long de la mer, depuis le palais Bucoléon jusqu'à Kontoscalion [7]; et le Vénitien Contareno, celles qui vont de Psamatia

[1] Phranzes, III, c. 4, p. 56.

[2] Τω καρδιναλη Ρωσσιας.

[3] Chalcondyle, Ducas, Phranzes, Leon. Chiensis.

[4] Leon. Chiensis, Phranzes. Cette tour, reconstruite aux frais du cardinal Isidore, est aussi fameuse, comme prison d'État, dans l'histoire byzantine, que le château des Sept-Tours dans les annales des Ottomans.

[5] Leon. Chiensis l'appelle *Turres Aveniades*. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, 618.

[6] Leon. Chiensis.

[7] Phranzes, II, 4, p. 56.

à la Porte-Dorée. Entre la Porte-Dorée et la porte de Selymbria [1] ou du palais de la Source, était Maurice Cataneo, noble génois qui s'était distingué dans le combat naval contre Baltaoghli [2]. Enfin, le savant grec Théophile Paléologue [3] était posté à la partie des remparts située entre la porte de Selymbria et la porte de Saint-Romain. Démétrius Paléologue et Nicolas Gudelli étaient chargés de faire la ronde avec les troupes de réserve, et devaient se porter partout où leur secours serait nécessaire. Il y avait donc en tout douze postes, dont deux seulement occupés par les Grecs; les dix autres étaient confiés à la garde d'officiers génois, vénitiens, espagnols, russes et allemands. Les forces de la garnison ne s'élevaient pas à plus de neuf mille hommes, savoir trois mille auxiliaires et six mille Grecs [4], dans lesquels étaient compris les moines qu'on avait enrôlés pour soutenir le courage des soldats [5]: mais les Grecs n'avaient d'espoir qu'en la sainte Vierge, qui au dernier siége avait paru si miraculeusement sur les remparts et jeté le désordre dans les rangs des Turcs. Depuis la semaine de Pâque où commença le siége, son image miraculeuse était exposée dans l'église de la Vierge Hodegetria, située au milieu de l'Acropolis [6], sur l'emplacement

1 Phranzes, l. c.

2 Phranzes l'appelle par erreur Manuel.

3 Leon. Chiensis.

4 *Græci ad sex millia bellatorum non excedebant. — Genuenses sive Veneti [illegible]c summam trium millium æquabant.* Leon. Chiensis.

5 *Flamines monachique supra muros undequaque collecti.* Leon. Chiensis.

6 Ducas, XXXVIII, p. 153.



qu'avait autrefois occupé l'autel de Minerve Embasia [1].

Pendant que les Turcs se préparaient à l'assaut, le bruit se répandit tout-à-coup parmi eux qu'une armée italienne et hongroise accourait au secours de Constantinople. Cette nouvelle, due sans doute à Khalil-Pascha qui cherchait par mille expédiens à faire lever le siége, ne laissa pas que d'exercer une fâcheuse influence sur le moral des troupes; elles restèrent deux jours entiers sous les murs de la ville sans oser livrer d'attaque sérieuse. Mais, vers le soir du troisième jour, un météore lumineux se leva dans le ciel au-dessus de Constantinople, du côté du septentrion, et croyant voir dans cette apparition le signe de la colère divine qui menaçait les chrétiens, ils reprirent confiance. Mohammed, dont les résolutions avaient été un instant ébranlées, assembla de nouveau son conseil; l'avis de Saganos-Pascha [2], de Tourakhan [3] et du chef des eunuques prévalut encore sur celui de Khalil-Pascha, qui, furieux de cette nouvelle humiliation, fit avertir sous main les Grecs, et les exhorta à résister avec courage [4]. On célébrait ce jour-là, dans la ville, la fête de la Toussaint [5].

Le lendemain, 28 mai, le sultan prit toutes ses positions; du côté de la terre, une colonne de cent mille

[1] Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 231.

[2] Leon. Chiensis et Phranzes. Ce dernier nomme Khalil-Pascha, Αλιμ-πασιας, et appelle Saganos-Pascha Σαγαμ πασιας.

[3] Leon. Chiensis.

[4] Phranzes, éd. de Alter, p. 59.

[5] Ducas, XXXIX, p. 159.

hommes se rangea en bataille sur la droite du camp, en face de la Porte-d'Or. Une autre de cinquante mille s'échelonna sur la gauche. Cent mille hommes formaient la réserve ; Mohammed se tenait au centre avec quinze mille janissaires. Du côté de la mer, quatre-vingts galères garnissaient, dans l'enceinte même du port, l'espace compris entre la Porte-de-Bois et celle de Platea [1] ; le reste de la flotte, mouillée jusque-là dans la rade de Diploncion, formait un demi-cercle immense, qui partait de la porte Oraia, aujourd'hui porte du Marché-au-Poisson, touchait à la pointe de Saint-Démétrius ou du Seraï actuel, et aboutissait au port de Blanca, appelé aujourd'hui encore Wlanga-bostan [2]. Au coucher du soleil, tout le camp des Turcs était en mouvement ; le cri de *La Ilah illalah!* se mêlait au bruit des armes, aux fanfares des clairons : le sultan passait ses troupes en revue et haranguait ses généraux. De son côté, l'empereur s'était rendu à l'église de Sainte-Sophie suivi des grands de sa cour. Il y fit pénitence publique, et reçut la communion au milieu d'une foule immense qui éclatait en sanglots [3]. Tranquille désormais pour le repos de son ame, Constantin ne songea plus qu'au salut de l'empire. Il monta immédiatement à cheval et parcourut tous les postes de la ville, encourageant les troupes et les habitans par son exemple et ses discours. L'historien Phranzes, dont nous suivons pas à pas le récit, faisait partie du cor-

[1] Πλατεια, aujourd'hui Balat-Kapoussi.

[2] Phranzes, l. c., p. 60.

[3] *Ibid.* III, 7, p. 62.

tége. Personne ne dormit cette nuit-là ni sur les remparts ni sur les tours. Le lendemain 29 mai, au premier chant du coq, chacun était debout et sous les armes; l'empereur, à la porte de Saint-Romain, attendait l'ennemi, résolu de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.

L'assaut commença au point du jour, et s'étendit en un instant sur toute la ligne, du côté de la terre et du côté du port [1]. Mohammed, pour fatiguer les Grecs et ménager ses troupes d'élite, fit marcher en avant les recrues et les invalides; les batteries des assiégeans furent dirigées toutes à la fois contre la ville; bientôt les cris des blessés et des mourans se mêlèrent au bruit des trompettes, des tambours et aux décharges de la mousqueterie; cependant il y avait déjà deux heures que le combat durait, et malgré les tschaouschs qui stimulaient le courage des soldats avec des nerfs de bœuf et des baguettes de fer [2]; malgré Mohammed lui-même, qui tour à tour employait les éloges, les menaces, et ne laissait pas reposer sa masse de fer [3], les Turcs n'avaient pas encore gagné un pouce de terrain. Une grêle de pierres et de flèches tombait des remparts; les échelles des assaillans étaient brisées. Le feu grégeois coulait à flots sur les navires, et serpentait de toutes parts sur les eaux; la ville avait disparu sous d'épais nuages de fumée [4]. L'empereur,

[1] Phranzes, III, c. 7, p. 62.

[2] ῥάβδων σιδηρῶν καὶ βουνεύρων. Phranzes, p. 60.

[3] Ducas, XXXIX, p. 160.

[4] Phranzes, l. c.

secondé par Théophile Paléologue et Démétrius Cantacuzène, repoussait avec succès les assaillans, et la fortune semblait se déclarer pour les Grecs, lorsque Giustiniani reçut une blessure au bras ou à la cuisse [1]. Cédant à la douleur, il demanda à Constantin la permission de se retirer sur son vaisseau pour panser sa blessure; celui-ci essaya en vain de le retenir. « Votre blessure n'est pas grave, dit-il, et d'ailleurs comment sortirez-vous d'ici? — Je suivrai la voie que Dieu lui-même a ouverte aux Turcs, répondit Giustiniani; » et il se réfugia à Galata, oubliant toute une vie de gloire et la déshonorant à jamais [xxx]. La retraite de Giustiniani, jusque-là si brave et si fidèle, jeta la consternation parmi les assiégés. Saganos, s'apercevant de quelque désordre dans leurs rangs, réveille le courage des janissaires. L'un d'eux, Hasan d'Ouloubad, d'une taille gigantesque, et d'une force prodigieuse, monte à l'assaut la tête couverte de son bouclier, et tenant un cimeterre de la main droite; il arrive sur le rempart, avec trente de ses compagnons. Dix-huit sont précipités à la fois; Hasan lui-même est atteint d'une pierre et tombe; il se relève à moitié et cherche à se défendre encore avec son bouclier; mais affaibli par sa blessure, il le laisse échapper de ses mains, et disparaît sous une grêle de flèches [2].

Pendant que la porte Saint-Romain opposait une

[1] D'après Ducas, il fut blessé par une balle sur le derrière du bras; d'après Phranzes, sa blessure venait d'une flèche à la cuisse, et d'après Léon de Khios, ce fut sous l'épaule.

[2] Phranzes, III, 7, p. 62.



telle résistance, la ville était envahie d'un autre côté. Constantin, par une imprévoyance funeste, avait fait ouvrir, la veille du jour où se livrait l'assaut, pour faire une sortie sur le camp de Mohammed, la porte Cercoporta; par une autre imprévoyance, cette porte n'avait pas été refermée [1]. Cinquante Turcs en forcèrent le passage presque sans obstacle et fondirent par derrière sur les Grecs [2]. Cette nouvelle terrible vole rapidement du port à la tour de Saint-Romain, et jette l'effroi dans les rangs déjà bien éclaircis de ceux qui combattent autour de l'empereur : Théophile Paléologue, don Francesco de Tolède et Jean-le-Dalmate, font en vain des prodiges de valeur. Constantin, voyant l'inutilité de ses efforts et la masse d'ennemis qui se répand de tous les côtés dans la ville, se précipite sur les Turcs en invoquant la mort [3]. Abandonné des siens, il s'écrie : « N'y aura-t-il donc pas un chrétien pour me tuer! [4] » Au même instant il reçoit deux coups de sabre, l'un dans le visage, l'autre asséné par derrière [5], et tombe confondu dans la foule des victimes. Les Turcs entraient en même temps par la porte Charsias ou Caligaria (Eghri-Kapou) sur un monceau de cadavres qui remplissaient le fossé, et massacraient tout ce qui paraissait devant eux, s'imaginant avoir à combattre une garnison de cinquante mille hommes ; mais le carnage

1 Ducas, XXXIX, p. 159.

2 *Ibid.* p. 160.

3 Θέλω θανεῖν μᾶλλον ἢ ζῆν. Phranzes, p. 63.

4 *Ibid.*

5 Ducas, p. 161.

cessa dès qu'ils eurent reconnu la faiblesse des Grecs : ils avaient bien plus d'intérêt à faire des prisonniers qui offraient un double appât à leur cupidité et à leur luxure [1]. Les habitans s'étaient précipités en foule vers le port dont l'ennemi ne s'était pas encore rendu maître, car il avait été repoussé de la porte souterraine d'Eghri-Kapou ; mais l'entrée du port étant trop étroite pour les flots de peuple qui s'y pressaient et grossissaient à chaque instant, un très-petit nombre put parvenir à s'y réfugier ; les soldats qui en gardaient les portes, songeant à leur propre salut, les fermèrent et jetèrent les clefs à la mer. Ils espéraient, d'après une ancienne prophétie, que les Turcs, aussitôt qu'ils seraient arrivés sur la place du Taureau (Taoukbazari), seraient arrêtés et accablés à leur tour par les assiégés [2]. Les fuyards, repoussés du port, se portèrent à l'église de Sainte-Sophie et y entrèrent pêle-mêle, hommes, femmes, vieillards, enfans, moines et religieuses ; ils attendaient là, mais en vain, l'apparition de l'ange qui, suivant une autre prophétie, devait descendre du ciel au moment où les infidèles s'avanceraient vers la colonne de Constantin-le-Grand. Il était dit que cet ange mettrait un glaive entre les mains d'un homme de basse extraction assis au pied de la colonne, et lui ordonnerait de venger le peuple de Dieu ; que les Turcs, saisis d'une terreur panique, prendraient la fuite, et seraient non-seulement chassés de la ville et du territoire de l'Asie-Mineure, mais encore refoulés jus-

[1] Ducas, XXXIX, p. 162.

[2] Chalcondyl., l. VIII, p. 124, éd. de Bâle.

qu'aux frontières de la Perse [1]. L'église d'Aya-Sofia que les Grecs avaient abandonnée si long-temps, comme profanée par le culte des catholiques, était alors remplie de fuyards ; chacun espérait y trouver un asile certain. Si à cette heure suprême, dit Ducas [2], un ange se fût montré aux habitans de Byzance, et leur eût adressé ces paroles : « Reconnaissez l'union des deux églises, et je disperserai vos ennemis, » les Grecs seraient restés sourds à sa voix, et auraient préféré le joug des Ottomans, tant le schisme avait laissé de profondes traces. »

Aucun miracle ne devait sauver l'empire ; les portes furent enfoncées à coups de hache ; les Turcs se répandirent dans les rues comme un torrent, et le pillage commença, pillage que rien ne put arrêter, ni les sanglots des femmes et des jeunes filles, ni les cris des enfans, ni les imprécations des blessés. Il n'y avait pas de frein pour les soldats enivrés par la victoire. La jeunesse, la beauté, la fortune décidaient seules du choix qu'ils faisaient au milieu de ces créatures tremblantes devenues leur proie par le droit de la guerre. Les prisonniers, sans distinction de sexe et de rang, furent attachés deux à deux avec des cordes, les femmes liées avec leurs ceintures ou leurs voiles [3]. Les temples du Seigneur eurent bientôt leur tour : les tableaux des saints furent arrachés des murs et mis en lambeaux, les vases sacrés enlevés ou détruits, les habits sacer-

[1] Jusqu'à Monodendron. Ducas, XXXIX, p. 63.

[2] Ducas, l. c.

[3] *Archimandrita cum janitore suo, domina cum ancilla.*

dotaux changés en housses, le crucifix promené avec un bonnet de janissaire [1], les autels profanés; quelques-uns s'en servirent comme de tables à manger, d'autres en firent des lits sur lesquels ils violèrent les filles et les garçons [2], ou les transformèrent en rateliers pour leurs chevaux. Ainsi fut accomplie, s'écrie Ducas, cette parole du prophète Amos : « Je me vengerai des autels de Betel, dit le Seigneur ; les cornes de la table des sacrifices seront jetées à terre, le palais à créneaux sera renversé, les habitations d'ivoire seront anéanties et beaucoup d'autres avec elles [3]; j'aurai vos fêtes en horreur, et je ne prendrai plus plaisir à vos holocaustes ; que le bruit de vos cantiques s'éloigne de moi, je ne veux plus entendre les psaumes chantés sur vos instrumens ; la fin de mon peuple est arrivée, je ne différerai plus son châtiment, et ce jour-là les voûtes du temple retentiront de hurlemens [4]. »

L'église d'Aya-Sophia, dit Phranzes [5], le sanctuaire de la sagesse de Dieu, le trône de sa gloire, la merveille de la terre élevée en honneur du Seigneur, fut changée en un lieu d'abominations et d'horreurs.

Cependant le port était resté au pouvoir des Grecs,

[1] *Crucifixum posthac per castra praviis tympanis deludendo deportant, sputis blasphemiis opprobriis item processionaliter crucifigunt, pileum teucrale, quod cerchula vocant, capiti superponentes deridendo : Hic est Deus Christianorum.* Leon. Chiensis.

[2] Και τάς ἀσελγεῖς γνώμας και ὀρεξεις αὐτῶν μετα γυναικῶν και παρθένων και παιδων επαναθεν εποιουν. Phranzes, p. 64.

[3] Ducas, XXXIX, p. 165. Amos, III, 14-15.

[4] *Ibid.* V, 21, 23, et VIII, 3.

[5] Phranzes, l. c.

ceux des assiégeans qui avaient pénétré dans la ville depuis quelques heures, ayant négligé jusque-là de s'en emparer, trop occupés qu'ils étaient du pillage; mais une fois gorgés de butin, ils se tournèrent vers le port et l'attaquèrent par derrière, tandis que le reste de l'armée ottomane escaladait les remparts du côté de la porte de Petra, et de celle qu'on appelle aujourd'hui porte du Magasin à Farine [xxxi]. Toute résistance était désormais impossible, et les habitans ne songèrent plus qu'à se sauver : bien peu échappèrent à l'ennemi. Lucas Notaras fut arrêté au moment où il entrait dans sa maison ; Ourkhan, petit-fils de Souleïman, préférant la mort à l'esclavage, se jeta du haut d'une tour et expira horriblement mutilé [1].

Ainsi succomba l'antique Byzance, onze cent vingt-cinq ans après avoir été reconstruite par Constantin. Le siége dura cinquante-trois jours et finit le 29 mai 1453 : c'était le vingt-neuvième qu'elle soutenait depuis sa fondation [xxxiii]. Elle avait été assiégée trois fois par les Grecs, sous Pausanias, Alcibiade et Léon, général de Philippe de Macédoine ; trois fois sous les empereurs romains, par Sévère, Maxime, Constantin; deux fois par les rebelles Thomas et Tornicius; deux fois par des empereurs de Byzance, Alexis Comnène et Michel Paléologue ; deux fois par Paganus et Siméon, krals des Bulgares; une fois par Khosroès, une

1 Ducas est le seul qui raconte la captivité de Notaras et la mort d'Ourkhan de deux manières (p. 166 et 169); nous suivons ici son récit qui s'accorde avec celui de Chalcondyle.

fois par le chakhan des Awares, une fois par le despote des Slaves, Krumus, une fois par les Russes sous les ordres de Dir et Askold, une fois par les Latins sous les ordres du doge Dandolo, sept fois par les généraux des kalifes arabes, cinq fois par les Turcs, d'abord par Bayezid, à deux reprises, puis par Mousa, Mourad II et Mohammed II. Parmi tous ceux que nous venons de citer, sept seulement avaient pris la ville : Pausanias, Alcibiade, Septime Sévère, Constantin, Alexis Comnène, Dandolo, Michel Paléologue ; Mohammed fut le huitième. Mais cette dernière occupation décida du sort de Byzance, et l'incorpora pour toujours à l'empire ottoman ; les Paléologues perdirent une couronne qu'ils avaient si souvent compromise par leur imprudence ou par leur lâcheté, et le peuple grec courba sa tête sous le joug de l'étranger, pour ne plus la relever.

Lorsque Mohammed apprit, vers le milieu du jour [XXXIII], que la ville était tout entière au pouvoir de ses troupes, il y fit son entrée par la porte Saint-Romain[1], entouré de ses vizirs, de ses paschas et de ses gardes ; sa marche fut triomphale. Arrivé dans cet appareil devant la basilique de Sainte-Sophie, il descendit de cheval pour prendre possession de cette magnifique métropole de l'Orient. Il ne put retenir son admiration à la vue des richesses qu'elle étalait aux yeux. Les cent sept colonnes qui lui servaient d'appui, révêtues des marbres les plus rares, le marbre serpentin, le marbre rose rayé de Synada, le marbre vert de Laconie, le marbre bleu de Lybie, le marbre blanc du Bosphore,

le granit étoilé de Thessalie, d'Épire et d'Égypte; les huit colonnes de porphyre, tirées du temple du Soleil élevé par Aurélien à Balbek; des temples d'Éphèse, de Cyzique, d'Alexandria Troas, d'Athènes et des Cyclades; les tableaux des Évangélistes et des Apôtres, de la Vierge et du Crucifix, tous en mosaïque de verre de différentes couleurs, attirèrent surtout l'attention de Mohammed [1]. Il parcourut ensuite les galeries de l'église et ses voûtes souterraines. En descendant de la coupole, il aperçut un soldat occupé à arracher les dalles de marbre dont le parvis était revêtu; jaloux de sa conquête, il le frappa violemment de son cimeterre, en disant : « Ce n'est que le butin que je vous ai abandonné, mais les édifices m'appartiennent. » On emporta le pillard à demi-mort. Lorsque le sultan eut achevé sa visite, il ordonna à un des mouezzins qui l'accompagnaient d'appeler les croyans à la prière. Donnant lui-même l'exemple, il monta sur l'autel et pria [2]. Ainsi fut inauguré le culte du Prophète dans l'église chrétienne de Sainte-Sophie; aux éternelles controverses des Grecs et des Latins succéda le dogme des Musulmans : *Il n'y a qu'un Dieu!* S'il faut en croire les historiens grecs, un ange en avait donné le plan, et le ciel avait envoyé de l'or pour sa construction. Fondée sous le règne de Constantin-le-Grand, incendiée à deux reprises dans une émeute, ébranlée par un tremblement de terre, re-

[1] Ducas, XL.

[2] *Principe filio iniquitatis supra sanctam mensam locato.* Ducas, XL, p. 163.

bâtie par Théodose et Justinien, cette église servait seule pour les grandes cérémonies de l'État et du culte, les couronnemens, les triomphes, les mariages des empereurs, les synodes; c'était le chef-d'œuvre de l'architecture sacrée dans toute la chrétienté. Mais si les Turcs respectèrent cet édifice, il n'en fut pas ainsi de tous les autres. Le couvent de Saint-Jean-Baptiste, à Petra, du côté du port, fut pillé et dévasté, de même que celui de la Vierge Hodegetria, situé à l'Acropolis, dans lequel les vainqueurs brisèrent en morceaux une statue merveilleuse que les chrétiens y vénéraient. Les empereurs grecs faisaient porter cette statue devant l'armée quand ils entraient en campagne et lorsqu'ils revenaient en triomphe. L'empereur Bardas, prêt à mettre à la voile pour se rendre dans l'île de Crète et combattre les Sarrasins, s'était jeté aux pieds de la Vierge Hodegetria. Andronicus-l'Ancien, lorsqu'il apprit la défaite d'Alexis Philantropenus, était également venu s'agenouiller devant elle. C'était enfin la même statue qu'on avait promenée sur les remparts, dans l'espoir qu'elle jetterait l'effroi parmi les ennemis, à l'époque où les Sarrasins assiégèrent la ville sous Léon l'Isaurien, et plus tard lorsque le rebelle Branas envahit Constantinople sous Isacius Angelus. Il est probable que la terreur dont furent frappés Seïd-Bokhari et ses derwischs lors du siége de Constantinople sous Mourad II, fut due à l'apparition de cette statue.

Après avoir converti en mosquée la basilique de Sainte-Sophie, Mohammed manda près de lui Lucas

Notaras[1] : « Regarde ton ouvrage, lui dit-il ; cette foule de prisonniers, ces monceaux de cadavres, sont le résultat du refus que tu as fait de livrer la ville, lorsqu'il en était temps encore. » Notaras répondit que l'empereur ni lui n'étaient pas maîtres de prendre cette résolution, surtout depuis que celui-ci avait reçu plusieurs lettres qui l'encourageaient à ne pas se rendre. Ces paroles donnèrent au sultan de nouveaux soupçons sur la fidélité de Khalil-Pascha ; mais il attendit encore. Il demanda à Notaras si Constantin s'était embarqué sur l'un des cinq vaisseaux génois qui étaient heureusement sortis du port, et avaient gagné la haute mer. Notaras lui répondit que, s'étant trouvé à la porte du palais quand les Turcs étaient entrés par celle de Charsias, il ne pouvait le savoir ; au même moment quelques officiers vinrent annoncer à Mohammed que deux janissaires se vantaient publiquement d'avoir tué Constantin. Il ordonna qu'on le cherchât parmi les cadavres et qu'on lui apportât sa tête. Quant à Notaras, le sultan le congédia avec bienveillance, et lui fit donner mille aspres à lui et à chacun de se ses fils : il lui promit en outre la restitution de ses biens et de ses dignités. Séduit par ces faveurs, le traître donna à Mohammed la liste des principaux dignitaires et officiers de l'État ; ce dernier promit mille aspres à chaque soldat qui lui présenterait une de leurs têtes. On retrouva le corps de Constantin ; ce fut sa chaussure de pourpre, parsemée d'aigles

[1] Ducas, XL, p. 170.

d'or [1], qui le fit reconnaître. Sa tête, ainsi que celle d'Ourkhan, petit-fils de Souleïman, furent déposées aux pieds de Mohammed. Il y avait dans la ville une place consacrée par Constantin-le-Grand à la mémoire de sa mère, et appelée Augusteon; l'empereur Théodose avait élevé sur cette place une colonne de plomb, surmontée de sa statue d'argent pesant sept cents livres; Justinien substitua à cette colonne de plomb une colonne de porphyre [2]; la statue de Théodose fut fondue et remplacée également par une statue en bronze qui représentait Justinien à cheval, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, et montrant de l'autre main l'Orient, comme soumis à sa domination [3]. La tête de Constantin, le dernier des empereurs grecs, fut placée au faîte de cette colonne sous les pieds du cheval; ironie cruelle, si l'on se rappelle que les souhaits de victoire, chez les Orientaux, sont conçus en ces termes: « Que les têtes de tes ennemis roulent sous les pieds de ton cheval! [4]» Ce trophée sanglant fut ensuite promené dans les villes d'Asie [5], comme la tête de Vladislas après la bataille de Warna. On permit ensuite aux Grecs de rendre les derniers devoirs aux restes de l'empereur [6]. Le faubourg de Galata fit sa soumission particulière après la prise de

1 Phranzes, III, c. 9, p. 64.
2 Ducas, p. 169.
3 *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 151-153.
4 Morrier, *First Journey*, p. 91.
5 Ducas, XL, p. 169.
6 Phranzes, III, c. 9, p. 64.

Constantinople. Galata était alors protégée par une forte muraille et habitée par les Génois dont les flottes couvraient la mer; ce fut là que les Turcs amenèrent ceux des Grecs qui n'avaient pas encore été réduits en esclavage. Les députés envoyés à Saganos-Pascha, vizir et gendre du sultan, demandèrent et obtinrent que la ville ne fût pas livrée aux horreurs du pillage [xxxiv].

Le lendemain, mercredi 30 mai [xxxv], Mohammed traversa la ville à cheval, et se rendit au palais du grand-duc. Notaras, après l'empereur la seconde personne de l'État, vint mettre aux pieds du sultan ses richesses et ses trésors, en ajoutant qu'il les avait gardés pour lui. «Qui est-ce, lui dit le vainqueur indigné, qui a mis ces trésors et la ville entre mes mains?» Notaras répondit en tremblant que c'était Dieu. « Eh bien! reprit le sultan, c'est donc à Dieu que j'en suis redevable et non à toi. » Cependant il alla porter des consolations à la princesse, femme du duc, que la maladie et l'affliction retenaient dans son lit, et se fit présenter ses fils. Puis il continua de parcourir les rues désertes, où l'on voyait errer les soldats turcs, cherchant encore à dépouiller les vaincus de ce qu'ils ne leur avaient pas arraché la veille. Arrivé au palais impérial, et passant dans les appartemens vides et solitaires, il cita un vers persan [xxxvi] sur les vicissitudes des choses de ce monde; l'allusion n'était que trop frappante. Un festin splendide fut préparé à quelque distance du palais; Mohammed y but du vin sans mesure, et, moitié ivre, il ordonna au chef des eunu-

ques de lui amener le plus jeune fils de Notaras, âgé de quatorze ans. Mais le père s'y opposa; il déclara au messager que son fils ne servirait jamais aux plaisirs infâmes du sultan, et qu'il aimait mieux le voir périr sous la hache du bourreau.

Mohammed, apprenant ce refus, envoya chercher Notaras, ses fils et Cantacuzène; il s'empara du jeune enfant, et condamna tous les autres à la mort. Notaras retrouva dans ce moment toute sa dignité, et, sans montrer de faiblesse, il exhorta ses fils à mourir en chrétiens, et s'écria en finissant : « Vous êtes juste, ô mon Dieu ! » Après que ses enfans eurent été décapités sous ses yeux, il demanda au bourreau quelques instans pour faire sa prière dans une chapelle voisine, puis il fut exécuté à son tour. Les corps des suppliciés furent jetés dans la rue, et leurs têtes apportées à Mohammed, qui les fit poser devant lui sur sa table. Sa férocité naturelle fut encore excitée par un étranger dont il aimait éperdument la fille; il lui sacrifia tous les Grecs auxquels il avait promis la vie le jour précédent [xxxvii]. De ce nombre furent le bayle de Venise, le consul d'Espagne et leurs fils, qu'on massacra au pied de la colonne d'Arcadius, sur la place du *Marché aux Femmes* (Awret Bazari). Cantareno et les autres nobles vénitiens auraient eu le même sort s'ils n'eussent donné soixante-dix mille ducats à Saganos-Pascha pour sauver leurs jours. Le cardinal Isidore avait été vendu comme esclave, mais il trouva moyen de se jeter dans un vaisseau qui sortait de Galata; ses plaintes, qu'il a déposées dans une touchante thréno-



die, sont parvenues jusqu'à nous. Phranzes, le protovestiaire et toute sa famille, furent vendus à un grand-écuyer de Mohammed; il s'échappa avec sa femme et se réfugia dans le Péloponèse, mais son fils et ses filles furent retenus dans le harem du sultan. Paulus et Troïlus Bochiardi s'étaient retirés à Galata, sitôt qu'ils avaient vu la ville prise; quant à Giustiniani, il mourut peu de temps après, soit de honte, soit par suite de ses blessures. Tous les autres officiers étrangers avaient péri glorieusement à côté de l'empereur.

« Le troisième jour après la prise de la ville, dit l'historien Ducas, Mohammed donna ses ordres pour le départ de la flotte; elle se remit en mer chargée de vases d'or et d'argent, d'habillemens précieux et de prisonniers. Mais il restait encore dans le camp un immense butin : ici un soldat se promenait vêtu d'ornemens sacerdotaux, un autre menait des chiens en lesse avec une ceinture dorée; celui-ci buvait du vin dans un calice, celui-là profanait les vases sacrés en s'en servant pour ses repas. Une quantité innombrable de livres furent entassés dans des chariots et transportés dans toutes les provinces; dix volumes de Platon, d'Aristote, ou d'ouvrages de théologie, se vendaient une pièce de monnaie. Toutes les dorures avaient été arrachées des Évangiles richement reliés et les images jetées au feu! »

Enfin ces scènes de dévastation et de destruction eurent un terme. Mohammed s'occupa de repeupler la ville, de réparer ses monumens, et de construire de

nouveaux édifices. Les Turcs étaient arrivés au déclin de la première période de leur histoire, période belliqueuse et conquérante, qui avait duré un siècle et demi ; l'autorité des sultans s'était consolidée et étendue, selon l'intention même d'Osman, à la faveur de la guerre. L'anéantissement de l'empire de Byzance, après une existence de mille ans, et la conquête de sa capitale par le septième souverain de la dynastie ottomane, préparèrent pour les peuples de l'Europe une longue série de luttes et de calamités.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU DEUXIÈME VOLUME.

—

LIVRE VII.

I. — PAGE 9.

Timour, après avoir désigné en 771 (1396) la ville de Samarkand pour sa résidence, la quitta et y revint à neuf reprises différentes ; ses retours eurent successivement lieu 1° en 783 (1381), 2° en 784 (1382), 3° en 787 (1385), 4° en 790 (1388), 5° en 791 (1389), 6° en 793 (1391), 7° en 800 (1397), 8° en 801 (1398), 9° en 810 (1407). (Voyez Cherefeddin et Price, *Chronological Retrospect.*, vol. III, part. 1.)

II. — PAGE 9.

« The crown of Zagatai was one of the twenty seven crowns which he placed on his head. » (Gibbon, LXV, p. 335.) Ce n'est qu'au figuré, car les rois orientaux n'ont pas de couronne dans le sens que nous y attachons.

III. — PAGE 10.

« Memor propositi quo (statui) non ultra attingere externa, nisi qua romanis cohærerent rebus. » (Livius, XXXIX, c. XLVIII.) Gibbon, LXV, p. 335, les divise en quatre rubriques : campagnes en Perse, dans la Tatarie, dans l'Inde et dans l'empire ottoman.



IV. — Page 11.

Avec *Bouran*, la fille de Sehl ben Hasan, son vizir. A cette occasion on avait établi une loterie dont les lots étaient des villages, des bourgs, ou de vastes domaines.

V. — Page 17.

« Quelques auteurs fabuleux rapportent qu'il s'éleva du pays de Zabulistan une voix qui avertissait l'ame de Roustem de tous ces désordres par ces mots : — Lève la tête, regarde le pays de Perse en l'état où il est, et vois qu'il est enfin réduit sous la puissance des Tatares. » (Cherefeddin, ch. xiv, p. 377.)

VI. — Page 29.

« Parce que le nombre sept est tenu pour mystérieux et sacré ; mais, comme cette science n'est connue que de ceux qui se mêlent des nombres septénaires et cabalistiques, nous ne nous y arrêterons pas. » (Cherefeddin, liv. III, ch. xiv, p. 111.) Dans sa jeunesse, Timour était toujours accompagné de sept fidèles compagnons lorsqu'il parcourait les steppes, et cette circonstance paraît expliquer sa prédilection pour le nombre sept : « He wandered in the desert with his wife and seven companions. » (Gibbon.)

VII. — Page 39.

C'est ainsi qu'il faut comprendre la traduction de La Croix : « Il s'assit sur le trône ayant le sceptre à la main et la couronne sur la tête, » car les rois de l'Orient n'ont pour insignes que le turban et la massue.

VIII. — Page 40.

Cherefeddin, liv. III, ch. LIII, p. 346. Hérodot. VII, 85. « Cum hoste congredientes injiciunt eas restes in summo ha-

bentes laqueos, qui quum ad equum aut hominem adepti sunt, eum ad se trahunt. »

IX. — Page 42.

Madjar et Terek n'ont rien de commun avec les Madjares et les Turcs. Mais il existe dans l'Irak arabe une autre Madjar, peu connue des auteurs qui se sont occupés de l'origine des Magyares, dont Théophylacte (II, ch. xviii), fait mention. Celle-là est la *Mathra* de Mac Kinneir (*Journey*, p. 425). L'auteur le plus moderne qui ait fait des recherches sur l'origine des Hongrois (Dankovszky, *Hungaræ constitutionis origines gentis in cunabula et diversæ sedes*, Posonii, 1825), suppose que les Μαζαρη ou Μαζαροι de Théophylacte sont un peuple essentiellement différent des Hongrois. Le même auteur confond encore le château des Madjares (aujourd'hui Matra) situé au nord du mont Masius, avec le Madjar situé dans l'Azerbeïdjan. Les Madjares de Théophylacte paraissent du reste être le même peuple que les Huns-Zavares, ou, comme les appellent les historiens orientaux, les Khouneschvares, et les Huns-Sabires (Σαβηροι) des auteurs byzantins; car non loin du Madjar de Théophylacte (liv. III, ch. v), se trouve la ville des Sabires (Βενδοσαβείρων). *Bend*, *lien* (en allemand *band*), signifie en persan une digue, un rempart, et Βενδοσαβείρων n'est autre chose que la digue ou le rempart des Sabires.

X. — Page 44.

Cherefeddin, liv. III, ch. xx, p. 425. Toukelkhanum était la neuvième épouse de Timour. La première était Tourkan Khatoun, sœur de Houseïn, prince de Balkh (I, ch. vii, p. 48); la seconde, Seraï Mulk, qui, d'abord favorite du harem de Houseïn, devint, peu de temps après être tombée au pouvoir de Timour, la favorite du harem du conquérant; la troisième, Tougatourkan (I, ch. xxvi, p. 193), faite pri-

sonnière par Timour, en même temps que Seraï Mulk; la quatrième, Dildjadaga, la dernière des femmes légitimes qu'accorde l'islamisme (II, ch. XV, p. 256); la cinquième, Touman-Aga, fille d'Emir Mousa (II, 26, 298); la sixième, Tschoulpan Moulkaga, première favorite (III, ch. X, p. 74); la septième, une seconde Dildjadaga (III, ch. XXXVI, p. 267); la huitième, Sultan Bakht Begum (III, ch. LXV, p. 304, et ch. 17, p. 137); la neuvième, Toukelkhanum, mogole de naissance (III, ch. LXX, p. 425).

XI. — Page 49.

Mirkhond et Lari. Lorsque je visitai en 1801 avec Clarke les ruines de Saïs à Silhadjr, une marche de la mosquée attira mon attention par la différence de sa couleur avec celle des autres marches de l'édifice. Me rappelant aussitôt que Mahmoud avait pu employer une idole indienne pour servir de seuil à la mosquée, j'obtins de l'imam, moyennant une rétribution, la permission de retourner la pierre que j'avais remarquée, et je vis de l'autre côté une statue d'Isis. J'achetai alors cette pierre, avec l'intention de la faire transporter sur les bords du Nil; mais à peine étions-nous convenus du prix, que Clarke qui, dans l'intervalle, examinait un autre côté des ruines, vint en courant, et réclama la statue comme sa propriété, se fondant sur ce que la barque dans laquelle nous étions arrivés lui appartenait. Pour ne point laisser la statue abandonnée sur le rivage, je la cédai à Clarke, et c'est ainsi qu'elle orne maintenant la bibliothèque de l'université de Cambridge.

XII. — Page 52.

Cherefeddin, liv. V, ch. VII, p. 235. Les Tadjiks actuels, c'est-à-dire les Perses primitifs, sont les Δαδικοι d'Hérodote (VII, 66) dont le nom n'est autre que celui des *Teutschen* ou *Deutschen* (Teutons ou Allemands).

XIII. — Page 58.

Lisez, suivant Chalcondyle, Kara-Youlouk au lieu de Kara-Boulouk comme l'écrit Arabschah. Voyez aussi *Not. et Ext. des Manuscrits de la Biblioth. du Roi*, V, p. 678.

XIV. — Page 59.

Arabschah (V, 4) cite les noms des cinq émirs : 1° Yakoub, fils d'Ewrenos; 2° Hamza, fils de Bedjar (Nedjar); 3° Koub (Nouh); 4° Ali; 5° Moutha (Moustafa). Hadji-Khalfa place ainsi que Cherefeddin la mort d'Ahmed Bourhanneddin en 801 (1308), c'est-à-dire pendant la campagne de l'Inde; son fils Eboul-Abbas fut fait prisonnier et tué dix mois après par Kara-Youlouk; ce dernier ne fonda sa dynastie qu'en 809, après avoir fait périr les princes de Damas et de Mardin; mais il trouva lui-même, cette année, la mort dans les fossés d'Erzeroum. (Djenabi, p. 227.) Schildberger se trompe, lorsqu'il dit que Bayezid avait envoyé vingt mille hommes au secours du sultan d'Égypte, ce qui n'a jamais eu lieu; il se trompe encore, quand il prétend que ces mêmes troupes avaient marché contre Bourhanneddin de Siwas (§ 13, p. 41). De plus, cet auteur intervertit à chaque instant l'ordre chronologique des guerres de Timour; c'est ainsi qu'il place la captivité de Bayezid avant les expéditions entreprises par Timour contre la Syrie, l'Inde et la Perse, tandis que Timour ne prit les armes contre Bayezid qu'au retour de ces expéditions.

XV. — Page 60.

Gibbon qui (dans la note du ch. LXV-VI, p. 343) paraît douter que Timour ait pu reprocher à Bayezid d'être issu d'un matelot, répète cependant cette fable qui prend sa source dans un écrit apocryphe; l'auteur de cet écrit a confondu Osman, le fondateur de la dynastie, avec Aïdin, le prince des côtes de l'Ionie. La collection des pièces d'État de Feri-

doun contient les documens qui suivent : N° 173, première lettre de Timour à Bayezid, en arabe ; n° 174, la réponse du sultan, dans laquelle il parle du triple divorce. Le contenu de ces deux lettres est rapporté très-incomplètement dans l'histoire d'Arabschah (Leyde, 1636, F. f. 3 à G. g. 2). N° 177, seconde lettre de Timour à Bayezid, en persan, et n° 178, la réponse de Bayezid dans la même langue ; n° 179, la troisième lettre de Timour, en persan, et n° 180 la réponse ; n° 181, la quatrième lettre en persan, et n° 182, la réponse. On ne saurait élever aucun doute sur l'authenticité des deux premières de ces lettres, mais il n'en est pas ainsi de toutes les autres. Le reste des écrits de Bayezid avec les princes de l'Asie qui ont cherché et trouvé chez lui protection contre Timour se trouve également dans Feridoun : n° 169, lettre de Kara-Yousouf, prince de la dynastie du Mouton-Noir, et n° 170, la réponse de Bayezid, dans laquelle il l'encourage à opposer la plus vive résistance ; n° 171, lettre familière du prince de Kermian, et n° 172 la réponse du sultan ; n° 175, lettre pressante d'Ahmed Djelaïr de Bagdad, qui réclame des secours contre Timour, et réponse de Bayezid datée du 1er schâban 798 (1395), renfermant le passage suivant : « *Defi Timour meksour ki befetwaï oulemaï enam eschedd min et Tekfour est,* c'est-à-dire : l'expulsion de Timour est plus pressante suivant le fetwa des ulémas que celle de Tekfour (l'empereur de Byzance) ; n° 183, lettre de schah Manssour, frère de schah Schedjah, prince de la famille Mozaffer, demandant également assistance contre Timour, et n° 184, la réponse du sultan ; enfin n° 185, une cinquième lettre de Timour dans laquelle il offre de nouveau la paix à Bayezid. Comparez du reste le manuscrit n° 79 (*Notices et Extraits des manuscrits de la Biblioth. du Roi,* V, p. 668), qui malheureusement est très-incomplet.

XVI. — Page 62.

« Adducta enim inter femora cervix tantisper flectabatur,



» dum nares miseri ac infelicis illius, quisquis fuerit padici, » immitterentur, suræque et genua ab utraque aure pende- » rent. » (Ducas, XV, p. 32.) Peut-être le sobriquet de Bokdji (Κοπροφαγος) que donnent les Turcs aux Arméniens, date du traitement que Timour fit alors subir à leurs cavaliers; peut-être encore, si le surnom se rattache à une cause antérieure, cette manière de mettre à mort les soldats chrétiens en fut-elle à cette époque la conséquence. Dans tous les cas, l'usage barbare des Turcs, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, celui de retourner le corps des chrétiens, après les avoir décapités, et de placer la tête sur le derrière, a quelque connexion avec ce sobriquet.

XVII. — Page 62.

Arabschah (V, 4) appelle ce fils de Bayezid, gouverneur de Siwas, Souleïmanschah. Cherefeddin (ch. xv, p. 266) dit que le gouverneur de Siwas était Moustafa, dont le fils était lui-même gouverneur de Malatia (ch. xiii, p. 256), et il affirme (ch. xv, p. 265) que Kerischdji, le fils de Bayezid, avait commandé l'avant-garde de ce corps d'armée. Chalcondyle (p. 47) appelle le fils de Bayezid, qui fut fait prisonnier et exécuté, Orthobules. Les historiens ottomans donnent six fils à Bayezid : Souleïman, Mousa, Isa, Moustafa, Mohammed et Kasim, et il est probable qu'ils ont omis le septième, par cela seul qu'il tomba au pouvoir de l'ennemi. Chalcondyle et Cherefeddin s'accordent à dire qu'un prince ottoman a été fait prisonnier. Le nom de Kirischtedji, donné par Cherefeddin au fils de Bayezid, et qu'il dit avoir commandé l'avant-garde, est aussi peu turc que celui d'Orthobules; ce dernier est apparemment une mutilation grecque du mot Ertoghrul, de même que le mot Kyrtzelebi, comme les Byzantins appellent un des fils de Bayezid, n'est autre que le nom de Kurischdji-Tschelebi. (Cherefeddin, V, ch. xlviii, p. 10.)



XVIII. — Page 64.

Djenabi (p. 255) raconte avec de grands détails que Timour, après avoir vainement attaqué le gouverneur de Kalâter-Roum, Nassiri-Mohammed, descendant de la famille d'Omar, et après avoir essayé plus inutilement encore de l'intimider par des menaces, voyant qu'il ne pouvait le réduire ni par la force, ni par la ruse, leva le siége de la place. Mais Cherefeddin et Arabschah ne font aucune mention de cette circonstance.

XIX. — Page 66.

Arabschah, f. Z. Petis de La Croix (III, p. 305, note) fait erreur en disant, sur la foi de la traduction d'Arabschah par Vattier, que Timour avait eu cet entretien avec Arabschah lui-même, puisque ce dernier rapporte cet entretien comme l'ayant extrait d'Ibn Schohné.

XX. — Page 67.

Lorsque le premier juge eut répondu qu'il avait cinquante ans, Timour répliqua (s'il faut en croire Ibn Schohné) que ce serait là l'âge de son fils aîné s'il vivait encore, et que lui-même avait soixante-quinze ans. Ici Timour, ou plutôt Ibn Schohné, se trompe de dix ans, car Timour, né en 1335, n'avait que soixante-cinq ans en 1400. C'est probablement une erreur du copiste.

XXI. — Page 76.

Ce cartel se trouve dans Arabschah, f. E, e. 3, et E, e. 4, mais mieux dans Djenabi, p. 257. Voici les mots de Timour :

Selam Aleïkum wel-ouhoud bihaliha ,
We kad djawezé el-eschwak haddi kemaliha,

c'est-à-dire : « Salut ! nos relations resteront ce qu'elles ont été :

mais je ne puis résister au désir de te voir chez toi. » Le seigneur de Merdin répondit aussi laconiquement :

Selam aleikum vel-ouhoud hihaliha,
Lakin youkhef en-nefs mimma djeraleha,

c'est-à-dire : « Salut ! nos relations resteront toujours ce qu'elles ont été, mais c'est avec terreur que je me rappelle le passé. » Il faut savoir qu'Isa, fait prisonnier quelque temps auparavant par Timour, en avait été fort maltraité.

XXII. — Page 77.

Nulle part Timour ne pouvait mieux satisfaire le culte qu'il avait ou qu'il feignait d'avoir pour les tombeaux des saints, qu'à Bagdad, surnommée *le boulevard des saints* et *la maison du salut;* car outre les dépouilles mortelles de l'imam Abou-Hanifé, le premier des quatre Pères de l'église islamite, et de l'imam Ebi-Yousouf, connu par l'histoire d'Haroun al-Raschid, cette ville renferme les restes de deux des douze imams, descendans d'Ali, Mousa-al-Kazim et son petit-fils Mohammed Takki, le septième et le neuvième de ces imams. On pourrait citer encore les tombeaux des plus célèbres scheïkhs des szafis, Djouneïd de Bagdad, scheïkh Schoubli, scheïkh Hasan, Alkhalladj et Abdoul-Kadir al-Ghilani, le fondateur de l'ordre des derwischs Kadiri, et enfin Zobeïd, la noble épouse d'Haroun al-Raschid. (*Djihannuma,* p. 460.)

XXIII. — Page 79.

Cherefeddin, liv. V, ch. XXXIX, p. 395. Le sens de ce message est mieux interprété par les historiens arabes, persans et turcs, que par Chalcondyle, d'après lequel Timour aurait exigé un tribut annuel de deux mille charges de chameaux de beurre et deux mille tentes, et se serait réservé le droit

de battre seul monnaie et de garder pour ôtage l'un des fils de Bayezid dans son armée.

XXIV. — Page 79.

Cherefeddin, p. 399. Ali, f. 32, fait également mention des deux messages de Timour à Bayezid; l'un et l'autre de ces historiens s'accordent à dire que Timour avait insisté pour que le sultan rendît à Taherten ses trésors et son harem (ce qui avait déjà été le sujet de l'ambassade précédente), qu'il restituât les villes d'Erzendjan et de Koumakh, et qu'enfin il chassât de sa cour Kara Yousouf. Viennent ensuite deux lettres arabes, une de Timour à Bayezid, et la réponse de ce dernier. Lors même que ces lettres seraient authentiques, celle de Timour ne peut jamais, comme l'observe Ali, avoir été écrite par le célèbre savant Teftazani qui, suivant Hadji-Khalfa (*Tables chronologiques*), était mort douze ans avant cette époque (en 792).

XXV. — Page 81.

Cette comète parut lorsque le soleil se trouvait dans le signe des Gémeaux; elle était visible jusqu'à l'équinoxe d'automne (Ducas, XVI, p. 34). Ni Cherefeddin, ni Arabschah, ne font aucune mention de cette comète, tandis que Ducas, Ali et Idris en parlent comme d'un événement extraordinaire. Les confidens de Timour, Schemseddin Malaghi et son astrologue Abdollah Lisan, lui présentèrent un passage du *Melahim*, ouvrage mystique de Mouhieddin Almoghrebi, d'après lequel la comète était pour leur maître le présage de nouvelles victoires. (Idris, XVme *récit du règne de Bayezid*, et Djenabi, p. 257. *Manuscrits de la Bibliothèque J. B.*, n° 469.)

XXVI. — Page 81.

Arabschah, f. Gg. 1. Ali et Chalcond. C'est une des plus

cruelles injures dans tout l'Orient, que de prononcer à trois reprises le mot *Talak* (divorce), parce qu'il suppose un divorce complet, et le déshonneur du harem. Chalcondyle explique bien cet usage, mais il commet une grave erreur, faute de connaître à fond la langue arabe ou turque. Ses traducteurs latins, par une raison analogue, ont commis la même faute en traduisant : « Maritus, si parum dextre erga uxorem » fuerit affectus, ei edicit se a tribus *splenibus* ab ipsa avel- » lendam. » Le sens de ces mots, les trois *rates*, serait incompréhensible, si l'on ne savait pas que le mot arabe *Talak* (divorce) signifie en même temps *splen*.

XXVII. — Page 82.

Arabschah, Gg. 2, dit : « Chez eux demander des nouvelles de leurs femmes, c'est commettre la plus grande insulte ; entre eux ils ne prononcent jamais le nom d'une femme ou d'une fille ; ils emploient avec la dernière recherche tout autre mot pour désigner le sexe. Ainsi lorsqu'un père viendra annoncer la naissance de sa fille, il dira : Une *voilée*, une *compagne du lit*, une *cachée*, m'a été donnée. »

XXVIII. — Page 86.

Chalcond. Le nombre de huit cent mille hommes dont parle Arabschah est d'autant plus croyable que nous avons eu de nos jours sous les yeux l'exemple d'une réunion de troupes aussi considérable. Du reste, la circonstance que Chalcondyle et Arabschah se trouvent entièrement d'accord prouve la vérité du fait. Idris fixe le nombre de l'armée de Bayezid à quatre-vingt-dix mille hommes au lieu de cent vingt mille hommes ; Cherefeddin et Seadeddin portent le nombre des auxiliaires serviens à vingt mille.

XXIX. — Page 89.

Voici les noms des sept fils de Timour : 1° Djihanghir,

mort en 777 (1375); 2° Miranschah; 3° Schahrokh, né en 779 (1377); 4° Khalil: ces deux derniers, fils de la première impératrice, Seraï Mülk, première favorite du harem; 5° Omar Scheïkh; 6° Mirza Ibrahim; 7° Saad Wakas: les deux derniers, fils de l'impératrice Toumanaga (Cherefed., V, ch. xxxv, p. 379). Viennent ensuite les fils que Djihanghir eut de son épouse Khanzadé: Mirza Mohammed Sultan, commandant le centre de l'armée, et Pir Mohammed (Cheref., IV, ch. xxx, p. 157). Les fils de Schahrokh Miranschah étaient Omer-Scheïkh (Cheref., IV, ch. p. 173), et Eboubekr (I, ch. xx, p. 294). Les fils de Schahrokh furent Oulougbeg et Ibrahim, tous deux nés en 796 (1395) (Cheref., III, ch. 47, p. 340). Les fils d'Omer-Scheïkh furent Mirza Pir Mohammed, Mirza Iskender et Roustem (Cheref., liv. III, ch. lxxxxviii, p. 417, et V, ch. iii, p. 204). Le fils de Khalil s'appelait Berdouh, et Mirza Houseïn était petit-fils de Timour, par sa fille. Les sept fils du conquérant, ses onze petits-fils, et ses neuf épouses, forment ensemble le chiffre vingt-sept, où se trouve trois fois répété le nombre neuf, sacré parmi les Tatares. Ce même nombre de vingt-sept (ou trois fois neuf), était religieusement observé pour la formation du corps des vestales. (Voyez Tit. Livius, lib. XXII, c. xxxvii.)

XXX. — Page 89.

Seadeddin, dans Bratutti, p. 213. Seadeddin et Cherefeddin diffèrent quant à la distribution du commandement dans les armées de Timour et de Bayezid. Pour l'armée du premier, nous suivrons l'historien persan, et pour l'armée du dernier l'historien turc; ainsi Seadeddin place le prince Miranschah sur l'aile gauche, tandis que Cherefeddin lui donne le commandement de l'aile droite; ailleurs Cherefeddin dit que le prince Mohammed Kirischtedji (le Krytschelebi des Grecs) avait commandé l'avant-garde (V, ch. xlviii, p. 10), tandis

Seadeddin lui assigne le commandement de l'arrière-garde. (Bratutti, p. 214.)

XXXI. — Page 89.

Bratutti, p. 223, appelle, mais à tort, Lazar, le fils de Wulk, *Ladislao principe Vaillach*. Le même auteur se trompe en faisant des fils du prince Omer, ses petits-fils, et cependant Seadeddin dit expressément : *Oghlinun oghouleri*, c'est-à-dire les fils de son fils (le fils de Timour).

XXXII. — Page 89.

Seadeddin cite le grand-vizir Ali-Pascha, Ewrenosbeg, Malkodjbeg, Firouzbeg, Isabeg, Balabanbeg, Daoudbali, Alagœz, Ahmedi, Mohammeddi, Beschir, Tahir, Mokbil et Paschadjik (Bratutti, p. 214). Cherefeddin désigne plusieurs d'entre eux (V, 47, p. 20); mais en mutilant les noms: ainsi il dit Balfouh au lieu de Malhodj, etc. Le même (V, ch. XLVII) cite les émirs qui combattaient dans l'armée de Timour sous les ordres des princes, des fils et des petits-fils du conquérant, et indique avec précision la place qu'ils occupaient dans l'armée, tandis que Seadeddin et Idris les énumèrent confusément.

XXXIII. — Page 90.

Sur les dix heures du matin (Cheref., V, ch. XLVIII, p. 11). Comme la bataille fut livrée au mois de juillet, où, d'après le calcul turc, la douzième heure du jour tombe entre sept et huit heures du soir, la dixième heure correspond à cinq ou six heures du matin.

XXXIV. — Page 90.

Ducas, XVI, 36. Cheref., V, ch. XLVIII, p. 12. « Les Européens de l'autre côté donnèrent en repoussant les nôtres

des marques d'une extrême valeur et d'un courage invincible. » Mais Cherefeddin prétend à tort qu'Etienne, fils de Lazar, avait péri dans la bataille. Petis de La Croix (IV, p. 15), le nomme Pésir Laus, parce qu'il suppose que le mot *Puser* (fils) était un nom propre. Seadeddin et Cherefeddin se trompent en portant le nombre des troupes de Servie à vingt mille hommes, ainsi que Ducas qui le réduit à cinq mille; la version de Chalcondyle qui compte dix mille Serviens parait être la plus vraie. Ducas et Seadeddin s'accordent sur le nombre de dix mille janissaires.

XXXV. — Page 91.

Suivant Chalcondyle, Bayezid, qui souffrait de la goutte, fut fait prisonnier au moment où il faisait boire son cheval dans une rivière.

XXXVI. — Page 91.

Mahmoud-Khan, descendant de Djenghiz-Khan, n'était qu'un fantôme sur le trône des Mogols; comme de nos jours, les grands-mogols de l'Inde, descendans de Timour, n'avaient que le titre d'empereur. Ce fait peu remarqué des historiens européens est affirmé par Hadji-Khalfa et Cherefeddin. Le premier nomme, à l'année 770, Siyourgoutmisch, le second (liv. V, ch. LIV, p. 10), Mahmoud-Khan, empereur titulaire de Zagatai. Dans Arabschah, f. Kk. 2, Mahmoud est appelé khan des Djagataï, et Timour porte seulement le titre d'Émiroul-Kébir, grand-prince.

XXXVII. — Page 91.

En comparant les assertions suivantes, on voit combien d'incertitude plane encore sur la date de cette bataille et quelle confusion règne sur cette époque dans la chronologie des historiens arabes : 1° Arabschah dit que la bataille eut lieu le mercredi 27 silhidjé de 804; mais l'an de l'hégire 804 com-

mença le 10 août 1401 et finit le 30 juillet 1402. Or, comme la lettre qui marque les dimanches de l'an 1402 est A, le 27 silhidjé tombait au 28 juillet, un vendredi. 2° Neschri indique simplement le 27 silhidjé sans fixer le jour de la semaine, mais il cite un chronographe persan d'après lequel il y avait un intervalle de trois nuits (27, 28, 29 silhidjé) entre le jour du combat et la fin de l'année. 3° Djenabi donne le 26 silhidjé, mardi, mais le 26 silhidjé était un vendredi et non un mardi. 4° Hadji-Khalfa porte dans ses tables chronologiques le 9 silhidjé au lieu du 19; ce qui n'est probablement qu'une faute de copiste. 5° Par une faute semblable, Cherefeddin met le 19 silkidé au lieu du 19 silhidjé. 6° Idris indique un vendredi 13 moharrem, ce qui est encore faux parce que le 13 moharrem, c'est-à-dire le 13 août, n'était pas un vendredi, mais un dimanche. De ces diverses indications, il faut choisir plutôt les trois dernières que les trois premières, et admettre le 19 silhidjé, c'est-à-dire le 20 juillet un jeudi. Les calculs erronés de Petis de La Croix, sur la marge de l'ouvrage de Cherefeddin, et ceux de l'éditeur de Ducas, du 7 août 1401, restent donc à rectifier.

XXXVIII. — Page 94.

Timour mourut en 807 (1404), vers le commencement du neuvième siècle de l'hégire. Comme le nombre neuf, ainsi que nous l'avons déjà dit, passe pour sacré parmi les Tatares, on ne doit pas s'étonner que les historiens orientaux nous aient transmis avec un soin si particulier toutes les circonstances qui, dans la vie de Timour, reproduisent ce nombre, soit à l'état d'unité, soit plusieurs fois répété : 1° les quatre-vingt-un présens qui lui furent offerts par chaque ambassade; 2° ses neuf épouses; 3° les dix-huit guerres qu'il a faites; 4° les vingt-sept couronnes qu'il a réunies sur sa tête; 5° les trente-six princes issus de son sang; 6° les neuf dynasties qui disparurent par ses armes; 7° ses neuf retours

successifs à Samarkand; 8° sa mort au neuvième siècle de l'hégire. Voici les sources que l'on peut consulter pour l'histoire de Timour : 1° le Persan Cherefeddin, le meilleur des historiens du règne de ce prince; 2° le poëte persan Hatizi, qui a chanté les exploits de Timour, dans une épopée estimée; 3° Djenabi, traduit par Podesta, sous le titre : *Tamerlanes al-Genabi*, Vienne, 1680 (Cherefeddin, VI, ch. XVII, p. 148 fait une mention honorable de Djenabi); 4° *Djousch ou Khourousch*, par le scheïkh Sindegi-Adjene (Cheref., VI, ch. VI, p. 109); 5° le célèbre prosateur Arabschah-le-Syrien; 6° l'historien persan Lari. On peut consulter encore : les auteurs byzantins Ducas, Chalcondyle, Phranzes; le voyageur allemand Schildberger, qui fut fait prisonnier dans l'armée de Bayezid, et devint successivement esclave du prince Schahrokh et de son frère Miranschah, qu'il appelle Miramschlakh (*Voyage de Schildberger*, Munich, 1813, p. 63); la traduction d'Arabschah, par Vathier : *Histoire de Timour;* Petis de La Croix, traduction de Cherefeddin; *Histoire du grand Tamerlan*, par le sieur Sainctyon, Paris, 1691; *Histoire de Tamerlan, empereur des Mogols*, Paris, 1739 (ces deux derniers ouvrages ne méritent que peu de confiance); *Instituts politiques et militaires de Timour*, traduit de l'original par Fraser, en anglais, et de l'anglais en français par Langlès, Paris, 1787.

—

LIVRE VIII.

I. — Page 99.

Arabschah, qui sacrifie tout à la rime, ajoute au mot *Kafes* (cage, litière) le mot *Hadid* (fer), probablement parce que ce mot rime avec le nom de Bayezid, et qu'il rend plus riche la rime précédente en *id : We inderedjé ila rametillahi*

el-medjid es sultan es-saïd al-moughazi al-schekid Yildirim Abou Yezid, we kane moukebilen fi Kafesimin hadid. (Arabschah, f. L, liv. II.)

II. — PAGE 100.

Outre Mouhiyeddin d'Andrinople (*Manuscrits de la Bibl. imp. de Vienne*, n° 139, f. 48), que Gaultier Spiegel a traduit en allemand et Lewenklau en latin, Loutfi-Pascha, le grand-vizir, a également rapporté ce conte.

III. — PAGE 102.

Bir akssak ben we bir Kœturum sen. (Mouhiyeddin, *Manuscr. de la Biblioth. imp. de Vienne*, n° 139, f. 44. Loutfi, p. 32. Solakzadé, f. 20, suivant le *Djamioul-meknounat* et l'*Histoire de Hamza*, frère d'Ahmedi.) Chalcondyle parle également de la paralysie de Bayezid : « Pajazites autem chiragra et podagra gravissime laborabat. » Son aïeul Osman avait la même maladie.

IV. — PAGE 103.

De là, les auteurs qui font mention de cet entretien passent au machiavélisme d'Ahmed-Djelaïr et à la rare habileté avec laquelle il avait le premier organisé une police secrète à Bagdad. Cantemir, qui défigure presque tous les noms, appelle Ahmed ben Djelaïr, Halamir, et Taherten, Tharinbeg. (*Bayezid*, p. 52.)

V. — PAGE 106.

Seadeddin, dans Bratutti. Ce dernier écrit Nedjari au lieu de Bokhari, Djisri au lieu de Djezeri, et plus bas Haireddin au lieu de Noureddin. Petis de La Croix, dans sa traduction de l'histoire de Cherefeddin (liv. V, chap. LI, p. 26), fait une faute encore plus grande en disant : « Le Cheik-Jazari

(Djezeri) fut rencontré par les chérifs Mehemmed Bocari (Mohammed-Bokhari), et Chamseddin Fanari (Schemseddin Fenari), qui le pillèrent. » Le traducteur fait ici dépouiller le scheïkh par les savans avec lesquels il a pris la fuite et a été fait prisonnier.

VI. — Page 106.

Biographie de Fenari, par Seadeddin, f. 134. Ses principaux ouvrages dogmatiques sont : *Fassouloul-bedaïy fi oussoul-isch-scheraïy*, c'est-à-dire *paragraphes curieux dans les principes des lois*. Cet ouvrage contient les passages les plus saillans d'autres ouvrages de ce genre ; un commentaire sur la première source du Coran ; une petite encyclopédie, *Enmouredjioul-Ouloum*; un commentaire à l'*Iysagodji*, c'est-à-dire la traduction par Esiri de l'Isagogue d'Aristote. Esiri exerçait les fonctions de juge à Brousa, et il était si riche qu'il laissa en mourant une fortune de cent cinquante mille ducats.

VII. — Page 106.

Biographie de Djezeri, par Seadeddin, f. 137, né en 751, mort à Schiraz en 833. Le principal ouvrage qu'il publia est intitulé : *Taïyibetoun-neschr filhiraet il aschr*, c'est-à-dire, *Encens à répandre sur les dix variantes* (du Coran). Le nom véritable de cet écrivain est Yousouf, et il ne faut point le confondre avec son savant contemporain Mohammed Al-Djezeri (Djezeri signifie le Mésopotamien).

VIII. — Page 107.

Cherefeddin, VI, ch. xxv, p. 189. Timour enleva Djezeri. En revanche, Arabschah, le professeur des fils de Timour, s'enfuit chez les Ottomans. Cette fuite dont parle Taschkoeprizadé dans sa biographie d'Arabschah, inconnue jusqu'ici en Europe, explique suffisamment la haine que cet

historien portait à Timour, et dont tout son ouvrage est empreint.

IX. — Page 108.

Quelque précieuses que soient les notes géographiques de Petis de La Croix, il s'en trouve cependant un grand nombre d'erronées. Il dit, par exemple (V, ch. LI, p. 29), que la ville de Yenidjé était la même que Yenischehr, tandis qu'elle n'est autre que la ville de Yenidjé Tarakdji; dans Bratutti, p. 232, Tarachgi.

X. — Page 109.

Le petit-fils de Timour par sa fille. Seadeddin, et sur sa foi Bratutti qui, dans sa traduction, fait du petit-fils de Timour son fils, et dit : « Timur spedì ancor il sultan Husseïn » suo figliuolo, » se trompent tous les deux.

XI. — Page 110.

Cherefeddin, V, ch. LIII, p. 35. C'est la fête pendant laquelle, suivant Arabschah et Chalcondyle, la princesse servienne offrait le vin, et où Cherefeddin assure que Bayezid parut la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Si ce fait est vrai, ce n'était certainement qu'une mordante raillerie de Timour, et il s'accorderait parfaitement avec les scènes moqueuses dont parle Chalcondyle.

XII. — Page 116.

Cherefeddin V, p. 51. L'assertion de cet auteur, que le siége avait duré plus d'une semaine, prouve que Timour ne parut devant la ville que huit jours après le commencement du siége, et qu'il la réduisit en huit jours. Arabschah, en donnant pour date de la prise de la ville le 14 djemazioul-akhir, c'est-à-dire le 6 décembre, fait une faute d'orthogra-

phe ; il faut lire le 14 djemazioul-ewwel (et non pas akhir), d'abord parce que Timour n'est arrivé que le 2, et ensuite parce que le 14 djemazioul-akhir ne répond pas au 6 décembre 1402, mais au 8 janvier 1403. Du reste, le 14 djemazioul-ewwel ne répond pas au 6, mais au 9 décembre. Ici l'erreur chronologique n'est que de trois jours ; mais si on lit djemazioul-akhir, l'erreur est de plus d'un mois.

XIII. — Page 117.

De grands navires que l'on nommait *caraca*. (Cherefeddin, V, ch. LVI, p. 52.) Caraca n'est qu'une mutilation du mot *Firkata* (frégate).

XIV. — Page 117.

Ducas, XVII, p. 41, et Cherefeddin, V, ch. LVII, p. 56. Le sceptre que, suivant Ducas, le prince donna aux Génois, en témoignage de sa bienveillance, rappelle le passage fameux du livre d'Esther, IV, 11.

XV. — Page 119.

Le poëte Hadidi (le forgeron) est le seul qui accuse Timour d'avoir fait enfermer Bayezid dans une cage de fer, et qui soutienne que ce prince s'empoisonna. Seaddedin s'irrite de ces calomnies, et les réfute dans les vers suivans (f. 134) : « Hadidi est un poëte de mince talent qui, se croyant quelque importance, s'est mis à rimer des fables ridicules ; mais ses basses créations ne méritent que honte et dédain. Tout ce qu'il dit est erreur ou fausseté ; jamais il n'a pu éclaircir une seule question, et il ne sait pas même distinguer les années ni les mois ; ces récits sont autant de mensonges, et quiconque y ajoute foi se trompe ; il a rimé, comme je viens de le dire, mais sa muse n'a point été sincère. »

XVI. — Page 120.

Chalcondyle lui donne vingt-cinq ans de règne ; du reste

les écrivains ottomans ne s'accordent pas plus que les auteurs byzantins sur la durée du règne de ce prince ; car, suivant Seadeddin (dans Bratutti, p. 266), les Grecs lui donnent dix-sept, les autres trente-cinq ans de règne et soixante-dix ans de vie, tandis que Seadeddin et Hadji-Khalfa affirment qu'il n'a régné que quatorze ans, et qu'il est mort à l'âge de quarante-quatre ans.

XVII. — Page 125.

Cette singulière méprise vient de ce que le mot *kurisdji* (*lutteur*) a été pris pour *kirischdji*, c'est-à-dire le fabricant de cordes d'arc (χορδοποιου τονου). De là, le conte de Chalcondyle, que Mohammed avait été livré par Mousa (fait prisonnier avec Bayezid) et par Isa à un fabricant de cordes de Brousa. Chalcondyle, III, p. 57, et Phranzes, I, ch. XXIX, font même de Mohammed un fabricant d'arcs (μετα τινος τεχνιτης τοξοποιου). Les Grecs, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas traduire ce mot, l'abrégeaient en écrivant *kyr* au lieu de *kurischdji*, et disaient Kyr-Tschelebi. Ces deux mots signifient également *seigneur*.

XVIII. — Page 125.

Chalcondyle appelle cet aga des janissaires αρχων των νεηλυδων, c'est-à-dire le chef des nouveaux enrôlés, ce qui jusqu'ici avait toujours été traduit par *dux peregrinorum ;* mais ces traducteurs ne paraissent pas s'être doutés que les *peregrini* n'étaient autres que les janissaires.

XIX. — Page 127.

Seadeddin, dans Bratutti, p. 247, Kasowa ou Kasabad. Dans Lewenklau, p. 234, Cazowa. Neschri, f. 116. Idris, quatrième récit du cinquième livre.

XX. — Page 128.

Seadeddin dans Bratutti, p. 254, Neschri, f. 124, Idris, V, x[e] récit. Outre le sultan, le prince de Kastemouni, le général en chef, et le gouverneur de Mohammed portaient alors le nom de Bayezid.

XXI. — Page 129.

Solakzadé, f. 21, Arabschah, f. Mm, parlent également de cette proposition de ramener les Mogols au-delà de l'Oxus, et f. Nn, de la suite qui lui fut donnée. Cherefeddin, V, ch. LX, p. 67, raconte le soulèvement des Targhouds, c'est-à-dire des Mogols, qui habitaient le district appelé aujourd'hui Targhoudili. Petis de La Croix, dans la note, les nomme Turcomans Mogols, tandis qu'ils sont réellement Mogols (Voyez Rémusat, *Recherches*, p. 238).

XXII. — Page 129.

C'est par erreur que Chalcondyle appelle ce frère Jésus. Ducas ne le désigne sous aucun nom, mais il donne à sa sœur celui de Fatima Kadun (Φατμα κατουν). Phranzes, I, 26, dit que le frère de Souleïman était chrétien, et qu'il avait reçu le nom de Joseph.

XXIII. — Page 133.

C'est la version adoptée par Neschri, Idris, Seadeddin, et d'après eux par Solakzadé. Mais s'il faut en croire l'histoire plus ancienne de Mouhiyeddin, le *Behdjedetl-tewarikh*, et d'autres ouvrages, Isa aurait été exécuté par ordre de son frère Mousa, à l'issue d'un combat. Hadji-Khalfa, qui admet cette tradition, place la mort d'Isa en 805. Ducas (XVIII, p. 43), dit que Timourtasch (Τεμερτες) avait battu Isa par ordre de Mohammed et l'avait ensuite fait exécuter. Suivant Chalcondyle, Isa, après un règne de quatre ans, fut fait prison-

nier par Souleïman, et étranglé ; Phranzes avance le même fait, à cette différence près qu'il ne fait durer le règne d'Isa que quelques mois. Il est donc impossible de déterminer si Isa a péri par ordre de Mohammed, de Mousa, ou de Souleïman, ou s'il a disparu en Karamanie.

XXIV. — Page 139.

Seadeddin, dans Bratutti, p. 300, Neschri, p. 141. Chalcondyle, liv. IV, fait de Myrtsché, prince de la Valachie, Myrdanos. Dans Phranzes, I, ch. XXVIII, Mousa est secouru par le prince de Servie, tandis qu'il l'a été par le prince de Valachie.

XXV. — Page 142.

Chalcondyle et Phranzes (XVIII, p. 47) s'accordent à vanter les bonnes qualités de Souleïman ; le premier l'oppose à Mousa, le second à Djouneïd.

XXVI. — Page 143.

Men ou djam ou scherab ou roui nigou
Eger Djemschidi aïjed bia gou.

Moi, le vin, et ma bien-aimée,
C'est Djemschid, qu'il entre.

Voici comment Bratutti traduit ce passage : « Vengo ancor *Marte* se vuol venire, io non voglio partire da *Cupido* e da *Bacco* !

XXVII. — Page 144.

L'impromptu de Souleïman Tschelebi se trouve dans les Anthologies et dans Ali, f. 45. Le *Mewloudiyé* de Souleïman se trouve à la Biblioth. Imp. de Vienne sous le n° 245.

XXVIII. — Page 145.

La saillie de Nassireddin-Khadja d'Akschehr, le Don Quichotte turc, que les habitans de Yenischehr avaient envoyé à Timour, n'eut pas le même succès. Il demanda à sa femme s'il devait offrir au conquérant des figues ou des coings; sa femme lui conseilla ces derniers fruits comme étant les plus beaux. Nassireddin-Khadja se rappelant qu'il ne faut pas suivre en affaires les avis d'une femme, prit des figues; lorsqu'il se présenta devant Timour, celui-ci lui fit jeter à la tête ses figues l'une après l'autre. Dieu soit loué, s'écriait Khadja à chaque coup qu'il recevait. Timour devenu attentif lui demanda la raison de cette exclamation. « Dieu soit loué, répondit Nassireddin, de ce que je n'ai pas suivi le conseil de ma femme, qui voulait que j'apportasse des coings, car depuis long-temps j'aurais la tête fracassée. » Une autre fois Nassireddin apporta dix concombres, les prémices de l'année; Timour lui fit donner dix ducats; mais peu de temps après, ces fruits étant devenus moins rares, Nassireddin en apporta toute une charge. Timour le condamna à recevoir autant de coups sur la plante des pieds qu'il y avait de concombres (il y en avait cinq cents). Lorsqu'il en eut reçu la moitié, Nassireddin demanda qu'on donnât l'autre moitié au capitaine qui était de garde, disant que cet officier lui avait fait promettre, avant de l'introduire auprès de l'empereur, qu'il partagerait avec lui la récompense qu'il recevrait. Aussitôt le capitaine reçut les deux cent cinquante autres coups. Dans une autre circonstance, Nassireddin obtint de Timour dix ducats pour élever un monument; il les employa à élever en plein champ une porte sans maison, mais garnie de verroux. « Le souvenir de cette porte, disait-il, ira à la postérité avec les victoires de Timour; on versera des larmes de deuil sur la *sublime Porte* du conquérant, et des larmes de rire sur la porte de Nassireddin. (Cantemir, *Bayezid*, I, p. 58.)

XXIX. — Page 146.

Cherefeddin, V, ch. LXIX, et les historiens ottomans Mewlana, Azeddin et Mesoud de Schiraz, parlent tous des médecins que Timour avait à son service, et qu'il envoya à Bayezid dans sa dernière maladie.

XXX. — Page 146.

Ali, f. 44. Ses ouvrages de médecine s'appellent *Schifa*, c'est-à-dire *la guérison*, et *Teshil*, c'est-à-dire le *soulagement*. Il écrivit en outre des gloses en marge du *Mantalii* (l'Orient de Bazi), et sur le *Tawalii* (les heures du bonheur de Beïdhawi). Ainsi les Ottomans avaient déjà des médecins au commencement du quinzième siècle; ceci peut servir de réponse à la note de Gibbon (LXIV) : « I am ignorant whe» ther the Turks have any writers older than Mohammed II. »

XXXI. — Page. 154.

Tekkour peut bien être dérivé de *Nicephorus*, mais il est plus probable qu'il est une mutilation du mot ὁ κυριος.

XXXII. — Page 154.

Par une méprise fort singulière, Bratutti, p. 328, fait garrotter Temadjioghli, qui passa dans les rangs de Mohammed : « Lo fece ligare e arrestare. » Dans le texte on lit : *khidmetine bel baghladilar*. Ce qui signifie : « Ils ceignirent étroitement leurs reins pour le servir, » c'est-à-dire, ils se préparèrent à exécuter ses ordres. Bratutti qui ne connaissait pas cette locution, prit le mot *baghlamak* pour *garrotter*.

XXXIII. — Page 154.

Bœrekler ile taksim edoup œlüschürleridi; « ils le par-

tagèrent en se servant de leurs bonnets comme d'une mesure. » (Hezarfenn).

XXXIV. — Page 155.

Suivant Ducas (XIX, p. 52), on le trouva mort dans un marais, et son cadavre fut mis sous les yeux de Mohammed. Mais Chalcondyle et les historiens ottomans, Seadeddin dans Bratutti, p. 330, Idris, Neschri, racontent qu'il fut étranglé. Suivant Phranzes, I, p. 29, le chef des cavaliers envoyés à sa poursuite fut chargé de cette exécution. Enfin, Aschikpaschazadé, l'autorité la plus ancienne et la plus digne de foi, dit que Mousa tomba dans un marais par la faute d'un de ses esclaves, qui le livra ensuite au sultan, et ce ne fut qu'alors que Mohammed le fit mettre à mort dans sa tente. (*Manusc. du Vatican*, p. 180.) S'il faut en croire Engel (*Hist. de Servie et de Hongrie*, II, 278), la bataille eut lieu près de la rivière Iskra.

XXXV. — Page 156.

Cantemir, avec son ignorance philologique qui, à Paris surtout, a été prise si long-temps pour de l'érudition, transforme le nom de Bedreddin Simawna en Peder Ulieddin Semidine (Moham., I, p. 80). Le même explique (p. 172) le mot arabe *serradj* (palefrenier) comme étant composé des mots *ser* et *endjam*, explication aussi erronée que celle que prétend donner un de ses admirateurs du mot persan *Musulman*, en en faisant un pluriel arabe. Cantemir (p. 41) le fait dériver des mots *musul* et *imam*.

XXXVI. — Page 157.

Ses ouvrages les plus estimés en jurisprudence sont : 1° *Djamioul-foussoulein*, c'est-à-dire, *le Collecteur de deux paragraphes*; 2° *Lataïfoul-ischarat*, et 3° l'ouvrage mystique

Meseretoul-Kouloub. Voy. *Encyclopédie* de Taschkœprizadé, f. 146.

XXXVII. — Page 157.

Il est possible qu'Ali confonde ici la conversion opérée par Bedreddin avec la conversion des moines de Khios par Bœrekludjé-Moustafa, dont nous parlerons plus bas. Ducas, XXI, p. 62.

XXXVIII. — Page 157.

Ce que dit Chalcondyle des fils et des petits-fils de Timour est très-incertain, tant sous le rapport des faits que sous le rapport des noms. Ainsi, par exemple, il cite comme fils de Timour Σαρουχυς (Schahrokh), Παιγγουρης (Baïsankor), et Αβδουλατουφης (Abdoullatif), tandis que le premier seul est fils de Timour; Baïsankor était son petit-fils, issu de son fils Schahrokh, ainsi qu'Abdoullatif, issu de son fils Miranschah. Plus loin il confond Baïsankor comme héritier présomptif du trône avec Pir Mohammed, fils de Djihangir. Ouloubeg est appelé par lui Ουλιης, et il en fait un frère d'Abdoullatif, dont il n'était que le cousin. Djoki, Τζεκιης, n'est pas le frère, mais le fils de Baïsankor, etc., etc.

—

LIVRE IX.

I. — Page 159.

Les historiens serviens en ont fait Kirischtschia, Kirischeld ou Tschirizla. Voy. Engel, *Hist. de Servie*, p. 363. C'est par erreur qu'Olivier, dans son *Voyage en Orient* (I, p. 321), a pris le nom de Tschelebi (gracieux seigneur) pour une dignité.



II. — Page 160.

Schamaïlnamé. La forme particulière du kaftan consiste en de longues manches pendantes par derrière jusqu'à terre; les bras sortent libres par une fente pratiquée sous les manches; le collet et la bordure de fourrure ne sont que la doublure continuée et rabattue en dehors.

III. — Page 160.

Nam Mehmetes æquitatis amantissimus erat et egregie optimates Turcarum colere norat; moribusque erat tranquillus et placidus. (Chalc., l. IV, p. 65. Phranzes, I, c. xxx.)

IV. — Page 160.

Hic unus morti violentæ exemptus est: parca declinante, ut puto, cum propter amicitiam, quæ cum imperatore intercedebat, ab eo semper sincere cultam, tum quia erga Christianos misericordem ac clementem se præbuit. (Ducas, XXII, p. 69.)

V. — Page 160.

Mohammed I[er] est un des princes ottomans qui ont montré le plus de sagesse et d'humanité, et qui ont mérité d'être mis au rang des meilleurs souverains. (Jean de Muller, dans les notes ajoutées aux biographies des poëtes par Latifi, p. 221).

VI. — Page 170.

La lettre de Karamanoghli Mohammedbeg datée de l'an 818 de l'hégire, dans laquelle il félicite le sultan d'avoir soumis ses frères, se trouve dans la collection de Feridoun nº 143, ainsi que la réponse du sultan, écrite de Brousa, au mois de redjeb 818, sous le nº 144. Les lettres échangées entre Mohammed I[er] et Hamzabeg, prince de Smyrne, doivent être datées de la même année 818, et non pas 828, car Moham-

med mourut en 824. Dans la première lettre Hamzabeg (coll. de Feridoun, nº 140) complimente le sultan de la défaite de Mousa. La réponse du sultan, datée de Sofia, porte le numéro 141. Dans une lettre suivante, nº 142, Mohammed fait part à Hamzabeg des plaintes que le beglerbeg d'Anatolie, Mohammed-Pascha, lui avait adressées sur Karamanoghli.

VII. — Page 174.

Laugier, p. 446. L'usage de donner aux ambassadeurs le logement, la nourriture et des vêtemens, est une tradition de l'ancienne Rome qui a passé aux Byzantins, et par eux aux Turcs et aux Vénitiens. Les ambassadeurs recevaient à Rome, *locum, lautia et vestimenta* (Tite-Live), trois marques de distinction qui s'appellent chez les Turcs : *konak*, *tayin* et *kaftan*. Le seul de ces dons qui soit encore en usage est le don du kaftan. Le konak, c'est-à-dire le logement, qui fut autrefois accordé aux ambassadeurs dans le Eltschi-Khan, a été, ainsi que le tayin, supprimé depuis long-temps.

VIII. — Page 175.

La précieuse collection des pièces d'Etat de Feridoun contient depuis l'année 818 (1415) jusqu'à l'année 824 (1421) vingt-quatre lettres échangées entre Mohammed et les princes qu'il avait pour voisins à l'est. Les voici : nº 143, une lettre de Karamanoghli Mohammedbeg, et nº 144 la réponse de Mohammed, datée de Brousa; nº 145 une lettre de Schahrokh, datée du dernier silhidjé 818 (28 février 1416), et dans laquelle ce prince félicite Mohammed des victoires qu'il venait de remporter sur ses frères; nº 146, la réponse du sultan; nº 147, lettre de Kara-Yousouf, prince de la dynastie du Mouton-Noir, qui avertit le sultan des mouvemens hostiles de Schahrokh; nº 148, la réponse de Mohammed; nº 149, lettre de protestations d'amitié adressée par Iskenderbeg, l'un des fils de Kara-Yousouf, au sultan; nº 150, lettre d'Os-

man Karayoulouk à Schahrokh; dans cette lettre, interceptée à Sultanieh, et envoyée par Kara-Yousouf à son fils Kara-Iskender, qui lui-même la fit parvenir à Mohammed, Karayoulouk énumère les divers potentats de l'Asie-Occidentale, et affirme à Schahrokh que toutes les forces réunies de ces puissances ne sauraient lutter avec leurs deux armées combinées : « Et je ne parle pas seulement, dit-il, du Turco-» man-Kara Yousouf, mais je compte avec lui les princes de » Roum et de Scham (Asie-Mineure et Syrie), Mohammed » de Karamanie, Isfendiar de Kastemouni, Houseïnbeg de » Hamid, Hamzabeg de Smyrne, Souleïmanbeg de Soulkadr, » les empereurs de Constantinople et de Trabezoun, les prin-» ces de Géorgie, les seigneurs du Schirwan et du Ghilan, les » gouverneurs du Kurdistan et du Loristan... etc. » N° 151, la réponse du sultan à Kara-Iskender, datée de Brousa, 2 moharrem an 820 (17 février 1417); n° 152, lettre de Karayoulouk à Mohammed dans laquelle il s'excuse d'avoir écrit à Schahrokh la lettre dont il a été question plus haut, et n° 153 la réponse de Mohammed; n° 154, lettre d'amitié de S. Khalil, prince du Schirwan, au sultan; n° 155, la réponse manque dans notre manuscrit; n° 156, lettre de Mohammed Ier à Kara-Yousouf, dans lequelle le sultan annonce à ce prince la captivité et en même temps la réintégration du prince de Karamanie dans ses États; nos 157 et 158, deux réponses à cette lettre, la dernière du mois de moharrem 822 (27 janv. 1419); n° 159, lettre de Schahrokh, datée du mois silhidjé 823 (janv. 1421) et écrite après la mort de Kara-Yousouf; n° 160, réponse du sultan; n° 161, écrit de Kara-Iskender, annonçant la victoire qu'il a remportée sur Kara-Osman, prince de la dynastie du Mouton-Blanc; n° 162, la réponse à cette lettre; n° 163, lettre de condoléance de Souleïmanbeg, prince de Soulkadr, sur une chute que fit le sultan dans la campagne de Valachie; n° 164, la réponse; n° 165, une lettre de Mohammed Ier au sultan d'Egypte, Aboun-nasser Scheïkh-Mahmoud, écrite en langue arabe et datée du 4 schewal 822 (1419); la réponse, en

date du 27 safer 824 (1421), n'arriva qu'après la mort du sultan Mohammed Ier.

IX. — Page 177.

S'il faut en croire quelques historiens, douze mille fantassins et sept mille quatre cents cavaliers sont restés sur le champ de bataille. Julius Cæsar dit hardiment que le beg et les seize officiers qui, suivant Megizer et Valvasor, ont péri dans la mêlée, n'étaient autres que le grand-vizir et seize paschas; il ignorait qu'à cette époque l'empire ottoman tout entier ne comptait pas un aussi grand nombre de paschas. Du reste, le grand-vizir ne s'appelait pas Ahmed-Pascha, mais Ibrahim-Pascha, et il ne mourut que bien long-temps après, de même que le vizir Bayezid-Pascha, et les deux seuls grands capitaines dont l'histoire de cette époque fasse mention, Djouneïd et son frère Hamza.

X. — Page 177.

Les quatre autres capitaines qui commandaient les troupes de Styrie étaient Wolf de Stubenberg, Thierri d'Emmerberg, Eckart d'Herberstein, accompagné de son fils Gauthier et Frédéric de Harrach.

XI. — Page 177.

Comme *Ikach* n'est point un mot turc, il est probable qu'il est mis là pour *Ishak*. Une erreur semblable se trouve dans Bratutti, II, 4, où il nomme le beau-fils de Bayezid-Pascha Isach au lieu d'Ishak.

XII. — Page 178.

Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Histoire de Hongrie*), II, 296. Cantemir (Mousa, p. 71), parle sur la foi de Lanicerus d'une bataille qui aurait eu lieu en 1409, près de Colum-

bacz, et dont l'histoire de Hongrie ne fait pas mention. Laugier et Petis de La Croix ne sont pas plus véridiques quand ils disent qu'en 1415 les Turcs poussèrent leurs excursions jusqu'aux environs de Salzbourg.

XIII. — Page 180.

Neschri, f. 158. Seadeddin, p. 345, suivant Chalcond. IV, p. 59, qui écrit Ismael au lieu d'Isfendiar : « Mittens itaque Ismael (Isfendiar) legatos, quibus mandârat ut dicerent se paratum esse æris redditus omnes Mechmeti nomine tributi assignare, si secum pacem fecisset. »

XIV. — Page 180.

Neschri, f. 159. Seadeddin, p. 347. Tous les deux distinguent deux Samssoun, la ville des croyans et la ville des infidèles; il n'est ici question que de la dernière.

XV. — Page 180.

Seadeddin, dans Bratutti, p. 347. Mohammed enleva Djanik à Hasanbeg, fils d'Alparslan ; ce fut pendant le siége que le gouverneur de cette ville, Djouneïdbeg (qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien maître de Smyrne, ensuite gouverneur de Nicopolis), perdit la vie. (Solakzadé, f. 40.)

XVI. — Page 180.

Neschri, f. 159. Mouhiyeddin, *Manusc. de la Bibl. impér. de Vienne*, n° 139, f. 60. *Raouzatoul-ebrar* en 822. Voy. sur Tatarbasari, la *Roumilie* de Hadji-Khalfa, p. 55. Ce fut la seconde colonie tatare qui fut envoyée d'Asie à Philippopolis (Filibé). Voyez sur la première colonie Aschikpaschazadé, *Manusc. du Vatican*, p. 154.

XVII. — Page 183.

L'insurrection de Bedreddin de Simaw et de Bœrekludjé-

Moustafa est mentionnée trop tard par Hadji-Khalfa et les autres historiens ottomans qui la placent dans l'avant-dernière année du règne de Mohammed ; trop tôt par Ducas, suivant lequel cette insurrection aurait eu lieu peu de temps après la prise de Koniah. Cette double erreur ressort évidemment de la date d'un rapport de Loredano au sénat de Venise sur la bataille de Gallipoli. Suivant ce rapport, daté du 29 mai 1416, l'amiral turc aurait déclaré à Loredano que sa flotte n'était pas destinée à combattre les Vénitiens, et n'avait d'autre mission que celle de barrer le passage aux troupes de Moustafa (Laugier, V, p. 431). Il ne s'agit donc ici que de Bœrekludjé-Moustafa, car le pseudo-Moustafa (Doezmié Moustafa) n'est cité dans Ducas et Chalcondyle que bien long-temps après, et les historiens ottomans ne placent son apparition que sous le règne de Mourad II.

XVIII. — Page 184.

Si cette assertion et celle de Hadji-Khalfa qui place la naissance de Mourad en 806 sont fondées, cette troisième bataille eut lieu l'an 818 de l'hégire, par conséquent cinq ans plus tôt que ne la racontent les historiens ottomans (Hadji-Khalfa à l'année 822), ce qui coïncide assez bien avec le rapport de Loredano écrit en 1416 (819).

XIX. — Page 184.

Ducas le nomme Μεσαζων, ce qui est la traduction littérale de *Mabeïndji* (internuntius), nom que portent encore aujourd'hui ceux des favoris du sultan qui restent toujours auprès de sa personne. L'efféminé Ninyas fut le premier qui s'entoura ainsi de confidens : « Posteri quoque ejus id exemplum secuti, responsa gentibus per internuntios dabant. » (Justin, I.)

XX. — Page 186.

Bratutti passe entièrement sous silence *Seïd Herwi*, et met

à sa place Teftazani, mort depuis plus de trente ans (en 792, Hadji-Khalfa).

XXI. — Page 186.

Le fetwa se basait sur la tradition suivante, que nous a transmise Idris : « *Men etaküm we emereküm djemün ala redjoulin yerid in yaschakké assaküm we teferraka djemaateküm fe aktelouhou,* c'est-à-dire, celui qui vient chez vous, et vous ordonne à vous, hommes réunis, de vous soulever contre un seul homme, celui-là veut détruire votre soutien, et anéantir vos assemblées ; ainsi tuez-le.

XXII. — Page 189.

L'histoire de l'*Ordre des Assassins* est puisée dans des sources orientales, et le critique qui élèverait encore des doutes sur la doctrine des divers grades de l'ordre pourrait se convaincre en ouvrant le texte arabe de Makrizi (*Mines d'Orient,* VI, p. 475).

XXIII. — Page 191.

Neschri dit, f. 161 : *Yildirim Khan oghli Moustafa ki Timour djengindé ghaïb olmischidi Selanikdé zahir oldi,* c'est-à-dire, le fils de Yildirim-Khan, qui avait disparu dans la bataille contre Timour, reparut à Salonique.

XXIV. — Page 193.

Gibbon ne calcule pas ces trois cent mille aspres assez haut à deux mille cinq cent livres sterling, car Lewenklau, qu'il cite, dit (*Pandectes*, 128) que le ducat qui, de son vivant, valait soixante aspres, n'avait valu, peu de temps auparavant, que cinquante-quatre aspres. A ce dernier taux trois cent mille aspres présenteraient encore une somme de six mille ducats ou trois mille livres sterling ; mais un siècle et demi avant

cette époque l'aspre représentait une valeur bien supérieure, car il ne fallait que dix aspres pour faire un ducat. D'ailleurs les historiens ottomans portent à trente mille ducats, c'est-à-dire à quinze mille livres sterling, le tribut que les Byzantins fixent à trois cent mille aspres. Un aspre était donc alors la dixième partie d'un ducat, et valait plus que la piastre turque qui a cours aujourd'hui. On peut donc induire de là que dans le cours de quatre siècles, depuis 1421 jusqu'en 1821, la monnaie turque s'est détériorée de plus du centuple, un aspre n'étant aujourd'hui que la cent vingtième partie d'une piastre. Ducas, p. 90, établit aussi le rapport qui existe entre les florins d'argent, αργυριων λιπτων, de Byzance et les florins d'or. Cette différence est de un à trois, car il faut quinze cents florins d'argent pour faire cinq cents florins d'or.

XXV. — Page 194.

Ducas, XXII, p. 67. Chalcondyle, V, p. 65. Suivant ce dernier, Moustafa et Djouneïd furent d'abord enfermés dans le fort d'Epidaure, et ensuite transférés dans l'île de Lemnos (Stalimené). Quoique les historiens ottomans ne fassent mention de Moustafa que sous le règne de Mourad II, Seaded-din, dans Bratutti, p. 354, Idris, 26e récit, Ali et Solakzadé, parlent néanmoins de l'arrivée de Mohammed devant les murs de Salonique.

XXVI. — Page 201.

Voyez le plan de Brousa qui accompagne l'ouvrage de J. de Hammer, *Umblik auf einer Reise nach Brusa* (*Voyage à Brousa*).

XXVII. — Page 202.

Voici ces inscriptions : *Ya Soubhan!* (ô Dieu digne de louanges!) *Ya Djihan!* (ô Dieu digne de foi!) *Ya Mennan!*

(ô Dieu secourable!) *Ya Hannan!* (ô Dieu que nous implorons!)

XXVIII. — Page 205.

Voici la traduction de ces huit inscriptions : 1° Dans ce monde, c'est l'or qui fait l'homme; dans l'autre, ce sont les bonnes œuvres; 2° le monde est une charogne, et ceux qui persistent à y vivre sont des chiens; 3° la terre est la prison des croyans et le paradis des infidèles; 4° la lecture du Coran est le chemin pour gagner le ciel; 5° le goût de la science est préférable à la lecture de bien des ouvrages; 6° le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables; 7° l'homme qui apprend aux autres à faire le bien a le même mérite que celui qui le fait; 8° le monde n'a qu'une courte durée, et c'est par l'intention qu'il faut juger les actions. Voy. du reste le *Voyage à Brousa*, p. 53. Bratutti traduit le mot *Hadis*, c'est-à-dire la tradition orale du Prophète, par *Nouveau-Testament!* « E li suoi muri e porte furono con si belli caratteri e sentenze del *testamento nuovo* adornate. » (P. 351.)

XXIX. — Page 206.

Mouradjea d'Ohsson, III, p. 259, dit que l'envoi de la Souré, c'est-à-dire du présent d'honneur destiné à la sainte ville de la Mecque (qu'il ne faut pas confondre avec la Souré, chapitre du Coran), date seulement de l'an 923 (1517); mais Solakzadé, f. 34, et d'autres historiens disent au contraire que ce présent avait été envoyé la première fois par Mohammed Ier : *Mekkeï moukerremé foukarasiné we Medineï mounewweré zouafasiné sal be sal Zsourré namindeki moubalagha mal irsal etmek ewwela bounlardan soudour wenesli Osmanidé bou babdé takkadümleri zouhour etmischdür.*

XXX. — Page 207.

Nous donnons ici les sources principales de l'histoire de la littérature ottomane, en passant sous silence les biographies des hommes d'Etat, des savans et des poëtes, qui se trouvent cités à la fin de chaque règne dans Seadeddin, Ali et autres historiographes de l'empire : 1° *Schakaïkoun-naamaniyé*, c'est-à-dire les parcelles anémones de Taschkœprizadé, mort en 998 (1589). Cet ouvrage contient les biographies de cinq cent vingt-neuf savans et de cinquante scheïkhs. Newizadé a continué cet ouvrage en le divisant en sept parties distinctes ; 2° *Hadaïkoul-hakaïk fit tekellümesch-schakaïk*, c'est-à-dire les jardins de la vérité, dissertation sur les parcelles anémones de Taschkœprizadé ; cet ouvrage contient les biographies de sept cent quatre-vingt-cinq savans et de cent quatre-vingt-dix-huit scheïkhs ; 3° *Ouschakizadé* donna la continuation de l'ouvrage précédent et l'augmenta de cinq cent vingt-sept biographies ; il va jusqu'à l'an 1103 de l'hégire ; 4° *Scheïkhi* a repris l'ouvrage d'Ouschakizadé, et l'a continué jusqu'à la fin du règne d'Ahmed III ; son ouvrage présente un ensemble de deux mille biographies. Dans ces quatre ouvrages qui comprennent un laps de temps de quatre siècles, on trouve le nombre prodigieux de quatre mille oulémas et scheïkhs. Outre ces ouvrages, nous devons citer les dix-sept anthologies de poëtes ottomans, savoir : 1° le *Hescht bihischt*, c'est-à-dire *les Huit paradis*, par Sehi, mort en 955 (1548) ; 2° le *Gülscheni-schouara*, c'est-à-dire le *Lit de rose des poëtes*, par Ahdi. Ce recueil contient les poésies qui ont paru jusqu'à l'année 971 (1563) ; 3° le *Tezkeretoul-schouara*, c'est-à-dire *Catalogue des poëtes*, par Aschik-Tschelebi (à la Bibl. impér. de Vienne, n° 477), mort en 979 (1571) ; 4° le *Tezkeretoul-schouara*, de Latifi, traduit par Chabert, Zurich, 1800 ; 5° le *Tezkeretoul-schouara*, de Kinalizadé, m. 1012 (1603) ; 6° le *Soubdetoul-eschar*, c'est-à-dire *Fleurs des poëtes*, de Kafzadé, m. 1031 (1621) ;

7° la continuation du même ouvrage par Assim, déjà cité, par Safayi et Scheïkhi; 8° *Riazoul-schouara*, c'est-à-dire *les Jardins des poëtes*, de Riazi, m. 1054 (1644); 9° *Tezkeretoul-schouara*, c'est-à-dire le *Catal. des poëtes*, de Rifaji, m. 1082 (1671); 10° *Tezkeretoul-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Kefeni, m. 1088 (1677); 11° *Tezk.-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, par Izeti, m. 1092 (1681); 12° *Tezk.-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Safaji, m. 1138 (1725); 13° *Tezk.-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Riza; 14° *Tezk.-shouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Salim; 15° *Tezk.-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Himmetzadé; 16° *Tezk.-schouara*, c'est-à-dire *Catal. des poëtes*, de Moudjib, contemporain de Salim, du temps d'Ahmed III; 17° *Djamioun-Nazaïr*, c'est-à-dire le *Collecteur de poësies*, par Nazmi, la plus complète de toutes les Anthologies, un vol. in-folio de 719 feuilles; 18° *Güldestei riazi irfan*, c'est-à-dire le *Bouquet de roses des jardins de l'intelligence*, par Ismaïl, le rhéteur de Brousa; 19° *Menakibi Hünerweran*, c'est-à-dire les *Éloges des hommes de mérite*, par Ali (Biographies des calligraphes, des peintres, des doreurs, etc.). Viennent ensuite les biographies des vizirs, par Osman-Efendi, et leur continuation; enfin les biographies des reïs-efendis, par Resmi-Ahmed-Efendi; en tout vingt-cinq ouvrages biographiques.

XXXI. — Page 208.

Ducas, ch. XXII, p. 71. D'après Cantemir, I, p. 81, ce même Ibrahim-Pascha est l'aïeul de la famille, très-considérée en Turquie, des Ibrahim-Khans, investie depuis du titre honorifique de Khans. Mais ni les historiens ottomans, ni les biographies des vizirs ne font mention de cette circonstance. Il est encore plus difficile d'expliquer comment Ibrahim-Pascha a pu être appelé l'Ulysse turc, car les Ottomans ne connaissent pas même de nom l'*Odyssée*.

XXXII. — Page 212.

Les ouvrages d'Arabschah, peu connus en Europe, sont: une traduction du *Djamioul-hikayat* (*Collecteur des histoires*); *Ankoudoun-Nassihat* (*le Raisin du Conseil*); et *Adjaïboul-boudour* (*les Merveilles des pleines lunes*); *Schakaïkoun-Nâmaniyé*, à la Bibl. impér. de Vienne, f. 61. Arabschah mourut en 854 (1450), six ans après avoir écrit l'histoire de Timour. (Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.)

XXXIII. — Page 212.

Ali, f. 54. L'auteur du *Menasikoul-hadj*, f. 25, parle aussi, dans sa description des principaux monumens de Ghebissé, du tombeau de Fazloullah-Pascha; il est possible que ce Fazloullah-Pascha fût le médecin de Mourad Ier, qui, pour ses services, fut promu à la dignité de pascha, comme l'autre Fazloullah, qui de juge devint également pascha. (Ali, f. 79).

XXXIV. — Page 213.

Schakaïkoun-nâmaniyé et Ali, f. 67. Une autre fois Souyouti lui demanda des explications sur la concordance des mots *Seïd* et *Kaïm*, et Kafiedji ne le laissa partir qu'après lui avoir énuméré cent treize cas différens de cette concordance. Ali, l. c., dit à cette occasion qu'il eût été bien préférable de voir cet auteur employer à reconnaitre l'entité de Dieu, la science qu'il perdait à éplucher minutieusement le sens des mots; et il fit à cette occasion ces vers :

Ne rewa dür ki nakdi omri aziz
Kil ou kal itschré khakriz ola tiz.

A quoi sert d'éplucher des mots et de dépenser ainsi une vie précieuse inutilement? Les principaux ouvrages de Kafiedji sont: un commentaire sur les règles des conjugai-

sons arabes; *Kawaïdol-irab*, commentaire sur le dogme islamite : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète;* enfin un compendium de l'exégèse, sous le titre : *Et tessyir.* (Schakaïk, Ali, Seadeddin.)

XXXV. — PAGE 213.

Yacoub-le-Jaune nous a laissé deux traités, l'un sur quelques versets équivoques du Coran, et l'autre sur les devoirs des pélerins : *Menasikoul-hadj*. Il demanda au Prophète, qui lui apparut en songe, jusqu'à quel point on pouvait ajouter foi à la tradition, qui dit : « La chair des oulémas est empoisonnée ; celui qui la sent tombe malade, et celui qui en mange meurt. » Le prophète se borna à répéter : « La chair des oulémas est empoisonnée ; » de sorte que le reste a été pris depuis pour une addition apocryphe. Yakoub-le-Noir écrivit un commentaire du *Massahib* et des gloses sur la marge du *Hedayet*. (Schakaïk, Ali, Seadeddin.)

XXXVI. — PAGE 213.

Mewlana Haïder de Herat a commenté : 1° l'*Izahol-Maani;* 2° le *Kouschaf*, c'est-à-dire la grande exégèse du Coran de Zamakhschari; 3° le *Seradjiyé*, ouvrage canonique sur le droit de succession. (Schakaïk, Ali, Seadeddin.)

XXXVII. — PAGE 213.

Le *Schakaïk* contient aussi la biographie de Pir Elias et du scheïkh Abdoul-Moutii, le maître du scheïkh Ghazi, du bourg de Khaf en Khorassan, ainsi que le récit des révélations qu'il eut pendant une retraite (Khalwet) qui dura sept jours. Il mourut en 838 (1434). Voy. Mouradjea d'Ohsson, t. IV, part. II, p. 660.

XXXVIII. — PAGE 214.

Son ouvrage porte le titre de *Tohfet*, c'est-à-dire *le pré-*

sent. Il mourut en 856 (1452). (Schakaïk, Ali, Seadeddin.)

XXXIX. — Page 214.

Les ouvrages que Sehrwerdi lui donna à lire sont les suivans, qui jouissent d'une certaine célébrité : *Awarifoul-mearif* (*Connaissances des décisions*), et *Alamoul-houda* (*les Signes de la vraie direction*); il lui permit encore de traduire son ouvrage intitulé : *Wassayaï koudsie* (*Réglemens religieux*). (Schakaïk, Ali, Seadeddin.)

XL. — Page 214.

Schakaïk. Ali, f. 68, alla deux fois en pélerinage à son tombeau; la première fois en qualité de defterdar, la seconde fois comme sandjakbeg d'Amassia. Pir Elias devint, après la mort de Sadreddin de Koniah, le chef des Mystiques. Il eut pour successeur Sekeria le scheïkh des Khalweti, et ensuite son neveu Hosameddin Gumuschlioghli.

XLI. — Page 215.

Biographies de Latifi, trad. par Chabert, p. 221. *Le Livre des Anes* (*Kharnamé*) est le digne pendant du *Laus Asini* d'Erasme.

XLII. — Page 215.

Outre les poëtes persans Nizami, Mir Khosrew de Dehli Assafkhan, Abdoullah Hatifi, qui ont pris pour sujet de leurs poésies l'amour romanesque de *Schirin* avec *Khosrew* et avec *Ferhad*, les poëtes turcs Ahi, Djelili, Lamii, Schani, Mewlanaschah et Mahmoud ben Osman, les ont imités. (*Biogr. de Latifi*, p. 106, 124, 272, note 12.)

XLIII. — Page 215.

Dans la traduction de la Biographie de Latifi, p. 222, il est dit que son neveu n'a fait que le transcrire au net; mais

Aaschik-Tschelebi dit positivement que Djemalizadé avait complété la traduction, et cite même le vers par où commence son propre travail.

—

LIVRE X.

I. — Page 217.

Les historiens ottomans sont d'accord sur le nombre, mais non pas sur le nom des frères de Mourad II. Neschri, f. 163, et Aziz-Efendi, l'auteur du *Raouzatoul-ébrar*, appellent les deux frères aînés du sultan, morts à Amassia sous le règne de Mohammed Ier, Ahmed et Moustafa, et les deux cadets qui périrent de la peste, Yousouf et Mohammed. Ali et Solaksadé désignent les premiers sous le nom d'Alaeddin et Ahmed; ils appellent les derniers Ourkhan et Hasan. Idris et Seadeddin ne parlent l'un et l'autre que d'un seul frère de Mourad, Moustafa, qu'il ne faut pas confondre avec son oncle Dœzmé Moustafa.

II. — Page 224.

C'est probablement l'éloge que Ducas fait des talens et de la conduite d'Ibrahim-Pascha, *virum prudentem et probum Turcorum propudiosis verbis ac libidinibus inadsuetum,* qui détermina Cantemir à le surnommer l'Ulysse turc. Ducas dit qu'Ibrahim ne fut élevé à la dignité de premier vizir qu'après la mort de Bayezid; cette assertion trouve un appui dans les paroles qu'Idris prête à Ibrahim-Pascha et Aouz-Pascha, lorsqu'ils désignent Bayezid à Mourad II, pour l'expédition d'Europe : « Tschounki Bayezid-Pascha Roum Beglerbegisidür we weziri aafamdür, » c'est-à-dire « puisque Bayezid-Pascha est beglerbeg de Roumilie et grand-vizir. » Cependant le témoignage de Ducas et d'Idris est contredit

par celui de tous les autres historiens ottomans, et même par Hadji-Khalfa (dans la *Liste des grands-vizirs*), qui tous ne reconnaissent pas Bayezid-Pascha comme grand-vizir.

III. — Page 226.

Ce messager s'appelait Démétrius-Aga (Ducas, xxv, p. 92). Ainsi, ou il était renégat, ou déjà le titre d'aga était une dignité militaire chez les Nouveaux-Phocéens, comme de nos jours encore l'aga occupe une place distinguée à la cour des princes de la Moldavie et de la Valachie.

IV. — Page 226.

Selon toute apparence, c'est sous ce vizir de Mourad II que fut introduit, dans les jeux d'ombres chinoises en usage parmi les Turcs, le rôle d'un personnage débitant avec emphase des vers persans et arabes, sorte de niais savant qu'on appela *philosophe comique*. Les autres acteurs qui figurent dans ces jeux sont le Karagœz, le Karadjüdjé, le Loblob et le Hopa Tschelebi; les trois premiers ressembleraient beaucoup à Arlequin, Polichinelle et Pierrot, de nos farces populaires; le dernier est une espèce de *dandy* amusant. Son nom, ainsi que le jeu lui-même, sont d'origine chinoise (*Tableau de la Chine*). Les Byzantins connaissaient le Karagœz sous le nom de καραχος.

V. — Page 226.

Χατηπης ou Khatib; Χατζιαηδατ, Hadji-Aïwat. Ducas, XXV, p. 92. Idris représente ce khatib non-seulement comme un nageur habile et un homme de mer expérimenté, mais aussi comme un mauvais Musulman, qui pour cette raison avait reçu le surnom de Taharetsiz Khatib, c'est-à-dire le *prédicateur sans ablution*. Idris, en opposition avec Ducas, fixe le fret des vaisseaux génois à 5,000 ducats, au lieu de 50,000.

VI. — Page 235.

Ducas et, sur sa foi, Gibbon, t. VI, p. 371, portent à deux cent mille hommes l'armée de Mourad : c'est là une étrange erreur; car Mourad n'en avait que trois ou quatre mille avec lui, quand il débarqua devant Gallipoli, et le nombre de ses troupes, y compris celles qui passèrent du camp de Moustafa dans le sien, pouvait au plus s'élever à vingt mille hommes. Canano, qui nous a laissé une description détaillée du siége de Constantinople, porte à dix mille hommes seulement le premier corps de l'armée de siége, et il n'évalue pas à plus de mille la perte totale des Turcs après l'assaut.

VII. — Page 239.

Canano l'appelle Emir-Seïd Bechar, Μυρσαιτης Βιχαρ, au lieu d'Emir-Sultan Bokhari.

VIII. — Page 239.

On lit dans Canano qu'il employa la violence contre la fille du sultan, sans que personne osât y mettre obstacle, et qu'il l'obtint pour femme par ce moyen. L'assertion de Canano peut être fondée, s'il a voulu parler de la fille de Bayezid, et tout fait présumer qu'il l'a bien entendu de cette manière, puisqu'il ne désigne pas le sultan (Αμηρας) par son nom.

IX. — Page 240.

Cette citation de Canano est juste, car le 24 août 1422 tombe un lundi; mais il se trompe pour le jour de la semaine auquel il fait correspondre la première arrivée des Turcs : « Decimo mensis junii feria tertia, » car le 10 juin se trouve être un mercredi et non pas un mardi.

X. — Page 242.

Ducas, XXVIII, p. 104. On peut juger avec quelle légè-

reté l'histoire de l'empire ottoman a été écrite jusqu'à ce jour, lorsqu'on voit Cantemir, qui cependant aurait dû connaître les auteurs byzantins, ne faire aucune mention de ce siége, dont parlent Seadeddin, Idris, et autres historiens ottomans, ainsi que Ducas, Chalcondyle et Phranzes, et sur lequel Canano a écrit un ouvrage particulier; Petis de La Croix va jusqu'à douter que ce siége ait eu lieu.

XI. Page 244.

Phranzes (I, c. 39, p. 26) est le seul historien qui rapporte ce fait; il appelle Moustafa Μουςαφοπουλος ο του Αμουρατη αδελφος, et fixe le jour de son arrivée à Constantinople au 1er octobre 1423. Ainsi les historiens ottomans qui placent la défaite de Moustafa dans l'année 826 de l'hégire l'annoncent un an trop tôt.

XII. — Page 245.

Idris cite la parole du Prophète qui autorise cette sentence de mort : *Ifa bouyal-khalifeteïn fe-aktilou el-akhir minhüma*, c'est-à-dire, « lorsqu'il y a deux khalifes auxquels on rend hommage, il faut en tuer un. »

XIII. — Page 246.

Firouzbeg ou Firouz Khodja est le même que le Choza Therizes, dans Turocz.

XIV. — Page 246.

Idris à la fin du deuxième récit du règne de Mourad II, et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 17, donnent à ce fils d'Ewrenos le nom d'Isabeg. Dans Ducas (*Chronicon*), le général qui combattait les Albanais s'appelle Τουραχάνης (Tourakhan). Chalcondyle, l. IV, p. 58, cite bien parmi les fils d'Ewrenos Isa (Ιησος), mais non pas Tourakhan.

XV. — Page 255.

Pour ne pas confondre les deux Bayezid et les deux Hamza, il faut se rappeler que Djouneïd avait deux frères, dont l'un s'appelait Bayezid, l'autre Hamza; et que Bayezid-Pascha, le vizir de Mohammed, avait un frère qui se nommait Hamza. Khalil ayant épousé une sœur du vizir Bayezid-Pascha se trouvait donc allié à ce dernier Hamza. (Ducas, XXVIII.)

XVI. — Page 256.

Ducas, XXIX, p. 110. L'ambassade de Notaras Lucas se trouve mentionnée dans Chalcondyle, V, 75. Les traducteurs de Chalcondyle font à tort deux personnes différentes de Notaras Lucas, en disant Notaras fils du seigneur Lucas, Νοταραν του κυριου Λουκαου, tandis qu'on lit dans Ducas, XXIX, p. 109, του κυριου Λουκαν Νοταραν. Voy. aussi Phranzes, I, p. 40.

XVII. — Page 257.

Bratutti, II, p. 27, qui ignorait l'existence d'*Antalia*, crut devoir lire Antakia, et traduisit toujours Antioche.

XVIII. — Page 257.

Antalia ou Adalia, l'ancienne Olbia. Voyez l'Atlas, pl. VII. On lit dans le *Djihannuma*, p. 611 : « Antalia, située à deux stations d'Alayé vers l'ouest, est entourée de jardins et de vignes, on voit, sur une montagne qui s'élève au nord de cette ville, les ruines du palais et du parc de Kilidjarslan le Seldjoukide. » Anamour, où Djouneïd s'aboucha avec le prince de Karamanie, est l'ancienne *Anemorium*. Voyez l'Atlas. Ducas l'appelle Αμωριον, et la confond avec la ville célèbre de la Galatie, que les Arabes appellent Mamouriyé. Ainsi non-seulement les historiens turcs et arabes, mais encore les Byzantins, prennent sans cesse ces deux villes l'une pour l'autre.

XIX. — Page 263.

« Fluit autem Icarus (Tearus) in flumen Contadesdum, Contadesdus in Agrianem, Agrianes in Hebrum, Hebrus in mare juxta urbem Aenum » (Herod., IV, c. 90): ou suivant les dénominations actuelles : le Teara (Tekehdéré) se jette dans le Koutschoukdéré, le Koutschoukdéré dans l'Erkené, l'Erkené dans la Marizza, et la Marizza dans la mer près d'Enos. (Voy. l'Atlas.)

XX. — Page 265.

Catona XII, p. 499, d'après Dlugoss. Engel, *Histoire de Hongrie,* II, p. 324, appelle ce général de Sigismond Etienne de Lozonz (mort sur le champ de bataille dit de la *tête-de-mort parlant*, en Valachie). Pray, d'après un écrit de Sigismond (*Annal.,* P. II, p. 294), lui donne le nom d'Etienne Rozgon. Engel, II, p. 324, se trompe lorsqu'il fait marcher Mourad en 1428 sur Constantinople ; le siége de Constantinople avait eu lieu en 1424 ; Mourad se dirigeait alors vers Thessalonique.

XXI. — Page 266.

La lettre que Mourad remit à l'ambassadeur, Abdoul Khalik Bakhschi, pour Schahrokh Mirza, est datée de l'an de l'hégire 833 (1429). Voy. *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 76. Cette date détermine l'époque à laquelle furent écrites celles qui portent dans la Collection de Feridoun les numéros suivans : n° 71, lettre du prince de Schirwan à Mourad ; n° 72, réponse du sultan ; n° 73, lettre de Schahrokh à Mourad ; n° 74, réponse du sultan, qui lui annonce en même temps l'issue glorieuse de sa campagne contre la Hongrie ; n° 75, seconde lettre de Schahrokh en réponse à la lettre de Mourad.

XXII. — Page 268.

Τζεταριος, Anagnosta, VII. Ce sont les *Djetedji*, comme s'appellent encore aujourd'hui les coureurs ou éclaireurs de l'avant-garde turque.

XXIII. — Page 269.

Les historiens turcs et Laugier, l. XXV, t. VI, p. 100, placent la prise de Salonique en 832 (1429); Phranzes et Canano en 1430. Le dernier, comme témoin oculaire, mérite plus de foi.

XXIV. — Page 269.

Μυροβλυτη, Anagnosta, X, p. 103, cite toujours l'église de Sainte-Théodora; mais Ducas, et avant lui Nicétas, à l'occasion de la prise de Thessalonique par les Normands, ne parlent que de l'église de Saint-Démétrius, le patron de la ville.

XXV. — Page 271.

Monachi cum mulieribus tracti res dedecoris plena videbatur, quæ tamen a trahentibus risum multum excuteret. Nam cum scirent aut audiissent eos solitarie vitam traducere, et a muliebri commercio plane esse alienos, oblectabantur animo, videntes eosdem communiter dira pati cum fœminis et necessario pariter consuescere.

XXVI. — Page 272.

Anagnosta, XVI, p. 190. Lorsque les Normands s'emparèrent de la ville, ils ne touchèrent pas aux ossemens du saint, mais ce que les Turcs eux-mêmes n'avaient point osé faire, ils se servirent de l'huile pour graisser leurs bottes et frire du poisson. (*Nicetas Choniates in Andronico*, l. I, p. 198-200.)

XXVII. — Page 277.

Joannes Cameniates, *de excidio Thessalonicensi*, raconte les horreurs qui suivirent le sac de la ville par les pirates arabes, comme Joannes Anagnosta a raconté celles qui furent commises par les Turcs. Tous deux furent témoins oculaires des faits inouis dont ils nous ont transmis le souvenir.

XXVIII. — Page 277.

Deinde pudendis apertis sacrum pavimentum in orbem permingebant, aspersione illa et callidis balneis, noxiis dæmonibus utique gratificantes ut in iis, fatigati cladibus hominum, innatarent. — Ad hæc, impudentissimi sanniones ac Dei contemptores inclinati, attractis vestibus podices in comedentes convertebant, et cibis proximi oppedebant : quidam etiam tanquam per siphonem excrementa ventris in cibos et facies exultantium ejaculabantur, in puteos mingebant, unde postea aquabantur : eodemque vase, nulla lotione adhibita, nunc pro matula, nunc pro calice utebantur. (*Nicetas Choniates in Andronico,* p. 191-196.)

XXIX. — Page 278.

En voyant Anagnosta prendre la défense de l'évêque contre ceux qui accusent les Grecs d'avoir livré la ville, on est fondé à croire que ce prélat n'y a point été étranger.

XXX. — Page 278.

Petis de La Croix qui n'a lu sans doute aucun des historiens qui ont rapporté le siége de Constantinople par Mourad II, puisqu'il n'en fait pas seulement mention, ne connaît pas davantage l'ouvrage de Jean Anagnosta sur le siége de Thessalonique, *de excidio Thessalonicensi,* lorsqu'il prétend que Mourad ne put s'en rendre maître.

XXXI. — Page 280.

Chalcondyle, l. IV, p. 65, et Ducas, XIII, p. 75, ne lui donnent que six fils, mais Spantugino Cantacusceno dit expressément qu'il en avait eu sept : « Ma Emanuelo havendo *sette* figliuoli maschi, divise loro sciocamente lo stato imperiale in sette parti. (*I Commentarii di Teodoro Spandugino Cantacusceno, gentilhuomo Constantinopolitano. Firenze,* 1532, p. 23.)

XXXII. — Page 283.

Pouqueville, t. V, p. 281. Des deux dates, 1430 et 1431, auxquelles cet auteur prétend qu'on peut rattacher la soumission de Yanina, il faut prendre la dernière. Meletius fait une erreur quand il la place en 1424, puisque l'occupation de Thessalonique, qui est antérieure, n'eut lieu qu'en 1430. Canano, XIII ; Phranzes, II, 9, rapportent que Sinanbeg prit possession de Yanina dans le mois d'octobre 1431. Spandugino, p. 27, écrit Tinacambei pour Sinanbeg.

XXXIII. — Page 283.

Pouqueville, p. 281. On remarque dans son histoire de Yanina une lacune de trente ans environ, de 1400 à 1431, qu'on peut en partie remplir avec le secours de Chalcondyle et Phranzes. Hadji-Khalfa, Seadeddin dans Bratutti, II, 57, et plusieurs autres historiens ottomans, placent en 835 (1430-1431) la dévastation de l'Albanie par les Turcs ainsi que la prise de Yanina.

XXXIV. — Page 284.

Seadeddin dans Bratutti, II, 52, remarque avec raison les contradictions d'Idris, qui fait de Khalil-Pascha, tantôt le frère d'Aschik-Pascha, tantôt celui d'Elias ou d'Aouz-Pascha, et une autre fois le frère d'Ali-Pascha, père d'Aouz-

Pascha. Osman-Efendi, dans sa *Biographie des Vizirs*, place la mort d'Ibrahim en 831 (1427), par conséquent deux ans avant la peste à laquelle Seadeddin le fait succomber.

XXXV. — Page 285.

Hadji-Khalfa et d'autres historiens turcs font mention en 836 (1432), d'un échec essuyé par Alibeg, fils d'Ewrenos, près de Columbacz; il ne peut être ici question que du combat livré contre Drakul, et dans lequel ce dernier fut vainqueur. Les mêmes rapportent encore à l'année 836 la victoire remportée sur les Hongrois par Sinan-Pascha, fils de Timourtasch.

XXXVI. — Page 287.

Le diplôme que Sigismond délivra à Nicolas Saracheni et au Turc Josua son écuyer (Catona, XII, 503), pour les récompenser des services qu'ils lui avaient rendus auprès de Karayoulouk, prince de Mésopotamie, de Schah-Mirza, fils de Timour (Sacheomercze filio Demerling), et du prince de la grande horde tatare (ad Mahomethem dominum Tatarorum de *Ahorda*), indique assez quel but le roi de Hongrie se proposait dans les relations qu'il entretenait avec les princes de l'Orient. Ce diplôme est daté du lundi après la Saint-Valentin, l'an 1428. Les historiens ottomans parlent tous de l'alliance formée entre le prince de Karamanie et Sigismond.

XXXVII. — Page 288.

Idris dit qu'il avait été aarif (supérieur) des derwischs Mewlana-Djelali. Seadeddin, qui rapporte la version d'Idris sans l'adopter, appelle le pieux molla, Hamzabeg. Bratutti, qui n'a pas compris le passage de Seadeddin, traduit : Nella istoria di Monsignor Idrio (Mewlana Idris), in luogo di Monsignor Hamza, vien scritto *Monsignor Gelladino Grecco*. Tandis qu'il devrait dire : priore del ordine (supérieur de l'ordre) di Djelaleddin Roumi.

XXXVIII. — Page 289.

Seadeddin et Neschri affirment que les éclaireurs de l'armée turque passèrent sous les murs de Temeswar, dont ils font *Temeschfar*, et qu'ils poussèrent leur excursion jusqu'à Hermanstadt (Sébiné-dek). Bratutti écrit Demsciad pour Temeswar, et Sinet pour Sébiné-dek. Idris prétend qu'ils s'avancèrent même jusqu'aux environs d'Ofen.

XXXIX. — Page 290.

Il est généralement connu sous le nom de Mühlenbach. Voy. *Historiche Nebenstunden* (*Heures de loisirs*) de Schlœzer, p. 91. Lui-même s'appelle le Transylvain. Son ouvrage a eu plusieurs éditions en latin et en allemand; la plus ancienne que je connaisse est celle de 1530.

XL. — Page 291.

Ducas, XXX, p. 116, appelle cet Ishakbeg, fils d'Ewrenos, φαδουλαχ, probablement Fazloullah, et dit qu'il avait été defterdar (μεγας χαρτουλαριος), et plus tard vizir (μεσαζων).

XLI. — Page 291.

Seadeddin, dans Bratutti. Suivant Neschri (f. 183), quatre garçons furent vendus à Skopi pour vingt aspres. Aschikpaschazadé (*Manusc. du Vatican*, p. 278) raconte cette campagne dont il fut témoin, et la faveur dont il fut l'objet. « Cette année (842 — 1438), le sultan Mourad prit la route de Bil-Ergad (Belgrade), et dévasta la Hongrie. Le butin fut immense. Moi-même, le pauvre, j'achetai pour cent aspres un beau garçon, car moi, le pauvre, je fis partie de l'armée. Un jour je me présentai chez le sultan, et il me fit don de plusieurs prisonniers; alors je lui dis: Seigneur et sultan, il faudrait avoir des chevaux et de l'argent pour emmener ces prisonniers. Sur-le-champ il me fit donner deux chevaux

et cinq mille aspres. J'arrivai donc à Andrinople avec quatre chevaux et neuf prisonniers. Je vendis ceux-ci pour trois cents et deux cents aspres la tête. »

XLII. — Page 293.

Ces lettres se trouvent dans la Collection de Feridoun, mais comme elles n'ont pas de date, il serait difficile de fixer l'époque à laquelle elles appartiennent, si l'une d'elles, où il est question de la prise de Semendra, ne levait pas tous les doutes. Les voici : n° 77, lettre de Karayoulouk à Mourad ; n° 78, réponse du sultan ; n° 79, lettre d'Ibrahim, prince de Karamanie, qui félicite Mourad de ses succès ; n° 80, réponse du sultan ; n° 81, seconde lettre d'Ibrahim, remise par Sidi Ahmedbeg ; n° 82, réponse du sultan ; n° 83, lettre d'Alibeg, fils de Karayoulouk ; et n° 84, réponse de Mourad ; n° 85, lettre de Hamzabeg, autre fils de Karayoulouk, et son successeur ; n° 86, réponse du sultan ; n° 87, lettre de Schahrokh à Mourad, datée de l'an 841 (1432) ; n° 88, réponse du sultan, qui informe Schahrokh de la prise de Semendra ; vient ensuite la correspondance entre Mourad et les sultans et vizirs de l'Egypte ; n° 89) lettre de Mourad qui annonce au sultan d'Egypte la prise de Thessalonique (1430) ; n° 90, réponse du sultan Eshref-Bersebaï ; n° 91, lettre du sultan Malekol-Aziz, successeur de Bersebaï, qui complimente Mourad de la prise de Kolumbacz (1438) ; cette ville avait été conquise pour la première fois en 1427, par conséquent quinze ans avant l'avènement du prince d'Égypte ; n° 92, réponse à cette lettre ; n° 93, lettre du sultan Mourad à Malekol-Aziz, après la paix conclue avec la Hongrie (1443) ; n° 94, réponse de Malekol-Aziz ; n° 95, seconde lettre de Mourad au même, datée de l'an 849 (1436), et relative à la succession de Hadji-Omer-Khalil, mort en Egypte ; n° 96, lettre du sultan d'Egypte Ebousaïd Tschakmak, lors de son avènement au trône, en 842 (1438) ; n° 97, réponse de Mourad, qui félicite le sultan d'Egypte, et lui annonce la prise

de Semendra ; nº 98, nouvelle lettre d'Ebousaïd Tschakmak, accompagnée de magnifiques présens ; nº 99, lettre du prince de la dynastie du Mouton-Blanc, Djihangir ben Ali ben Karayoulouk ; nº 100, réponse de Mourad ; nº 101, lettre de Nassireddin Ortok, prince de Mardin ; nº 102, réponse du sultan ; nº 103, lettre de Schah Mohammedbeg, gouverneur de Bidlis ; nº 104, réponse de Mourad ; nº 105, lettre du prince de Kastemouni, Isfendiarbeg, datée du 9 schâban 833 (1429), et qui fut interceptée. La lettre suivante, écrite à Kermianoghli à l'occasion du mariage du prince Bayezid, appartient au règne de Mourad Ier.

XLIII. — Page 296.

Bonfinius (Dec. III, l. V, p. 440) l'appelle *Sciabadin*. Engel, dans son *Histoire de Hongrie*, l'appelle *Saladin* (III, p. 64), et *Schehabeddin* dans son *Histoire de Servie*, p. 387. Neschri et Seadeddin dans Bratutti, II, p. 82, donnent tous les deux au général qui commandait cette armée le nom de Schahin Koullé, en sorte qu'il est pris par les uns pour l'eunuque Schehabeddin, et par les autres pour Schahin Koullé.

XLIV. — Page 297.

Seadeddin cite les noms suivans : Firouzbeg, Yakoubbeg, Khizrbeg, Omerbeg, et Dedé Firak, dont Bratutti, II, p. 82, a fait *Durumsach*. Hadji-Khalfa et les autres historiens ottomans placent les deux défaites de *Mezid* et de *Schehabeddin* en 844 (1440 ou 1441), mais Engel prouve contre Pray, *Histoire de Hongrie*, p. 52, que la première de ces deux défaites eut lieu près Szent-Imroh, en l'année 1442. Hadji-Khalfa place le siége de Belgrade, ainsi que la prise de Novaberda, en 842 (1438), et l'occupation de Semendra en 843 (1439).

XLV. — Page 297.

« Quapropter *quinque* vicibus cum hoste semper majori in

numero sibi occurrenti ipse Dom. Vaivoda atrocissima gessit bella. » (Thurocz, *Chron.*, p. IV, c. 40.) Il est plus exact de compter avec Thurocz cinq batailles, que d'en admettre six avec Catona et Engel, ou même huit avec Bonfinius. On ne saurait trouver ce dernier nombre qu'en faisant trois batailles différentes de l'affaire qui s'engagea à Nissa, où trois colonnes de l'armée furent battues l'une après l'autre.

XLVI. — Page 298.

Adsalsum lapidem et *Cobin*, qui ante Sinderoviam situs est. (Callim. *de pugna Varn.*, et d'après lui Bonfinius, dec. III, l. v, p. 447.)

XLVII. — Page 298.

Dans le rapport d'Hunyade, Isabeg, fils d'Ewrenos, est nommé *Ezebeg filius Kwrenyez*. Chalcondyle, IV, p. 50, édit. de Bâle, cite parmi les autres fils d'Ewrenos, Ιησους, c'est-à-dire *Isa*, et IV, p. 163, édit. de Paris, Ισα τε ό του Βρενεζεω: de ce dernier les traducteurs ont fait Theceten; il en est de même pour Kasim ou Chassim, beglerbeg de la Roumilie, qu'ils appellent *Chasanem, Europæ ducem*.

XLVIII. — Page 298.

Dans le rapport d'Hunyade, dans Catona, XIII, p. 253: « *Kezebeg waiwoda bodoniensis et Omorbeg cum banderio Soffya.* » C'est probablement *Balaban* de Tokat qui est désigné dans ce rapport sous le nom d'Herman Balaber; le defterdar y est appelé *Kabusbeg*, Isakbeg, regens *Plowtensis*, Davidbeg (*Dawdbeg* tenens *Zethnyze*); le même rapport nous fait connaître un *Zywambeg* cum banderio Koywanow, un autre *Zywambeg* weyda de Kwrsolch, et *Twrhambeg* (Tourakhan) cum banderio de Kwrsangh.

XLIX. — Page 298.

Catona, XIII, p. 253. Dlugoss et Callimachus évaluent la

perte à trente mille hommes au lieu de deux mille. Æneas Sylvius est plus modeste; cependant il ne compte que dix morts parmi les chrétiens. Le rapport d'Hunyade, qui réfute ces mensonges, est daté du 5 novembre : « In descensu regali Scaronensi ad oppositum castri rupti Balran. »

L. — Page 299.

Hadji-Khalfa, *Roumilie*, p. 57. Dans Ducas, XXXII, p. 122, Ἰζλαπη, c'est-à-dire *doré*, du mot slavon *slato*, or, peut-être parce que la rivière roule des paillettes d'or.

LI. — Page 299.

Bonfinius, Dec. III, l. V, p. 449. D'après Callimachus, *de Pugna Varnensi*, on ne saurait trouver nulle part ailleurs une aussi fidèle description de ce double défilé; et Catona a tort d'accuser à ce sujet Bonfinius, ou plutôt Callimachus, d'ignorance.

LII. — Page 300.

De toutes les mutilations de noms propres qu'on remarque à chaque page dans les historiens européens, celle qu'a subie successivement le nom de *Mahmoud-Tschelebi* est encore la plus inexplicable. Ce Mahmoud-Tschelebi, gendre du sultan, est appelé par Callimachus et Bonfinius, *Calepin* et *Carambus*. Engel (*Hist. de Hongrie*, III, p. 63), qui en outre ne reconnait pour gendre de Mourad, que le beglerbeg d'Anatolie, fait de *Carambus*, *Caram*. Voy. du reste Neschri, Idris, Solakzadé et Ali.

LIII. — Page 301.

Neschri, f. 186; Seadeddin dans Bratutti, II, 82; Idris, (XIIIe récit du règne de Mourad II); Solakzadé, f. 42; Ali, f. 74; Mouhiyeddin, f. 78, placent tous la guerre contre le prince de Karamanie avant celle contre la Hongrie. Ducas

et Chalcondyle affirment seuls qu'après la campagne de Hongrie, Mourad passa en Asie pour apaiser les troubles qui avaient éclaté dans la Karamanie. Mais ces auteurs se contredisent eux-mêmes. Ainsi Chalcondyle (IV, p. 99, éd. de Bâle) dit : *His ita compositis* (c'est-à-dire dès qu'il eut conclu la paix avec Vladislas), *Amurates continuo expeditionem contra Caramanum sumpsit,* après avoir écrit plus haut (IV, p. 88) : « Rex Amurates in Asiam transvectus contra Caramanum exercitum ductârat. Ea tempestate Georgius in colloquium venit cum Jango et cum Pannonorum rege, persuasit ut contra Amuratem arma caperent. » On lit dans Ducas (XXXII, p. 123) que Mourad alla dans la Thrace, *exacta jam æstate;* et plus loin, qu'il reçut la nouvelle de la mort de son fils Alaeddin, *hieme appetente.* Mais la campagne de Thrace eut lieu dans l'été de 1443, et l'hiver dont il est question ici était celui de 1444.

LIV. — Page 303.

Neschri, f. 168, raconte que Mezidbeg avait été éloigné pendant quelque temps de la cour de Mourad, parce que le sultan le soupçonnait d'avoir fait mourir son frère Moustafa; et qu'il ne lui avait rendu ses bonnes grâces que lorsque le véritable meurtrier de son frère avait été découvert et puni. Ce fait dément l'assertion des historiens européens, qui désignent Mourad comme l'assassin de Moustafa. Voy. du reste, sur le caractère de ce prince, Chalcondyle et Ducas. Ce dernier, XXXII, p. 223; Neschri, f. 188; Idris, xv[e] récit du règne de Mourad II; Seadeddin dans Bratutti, II, p. 89; Solakzadé, f. 42; Ali, f. 75, donnent de justes éloges à l'humanité de ce souverain. La précaution de Mourad qui se réserva les revenus de trois provinces, Mentesché, Saroukhan et Aïdin, et le choix qu'il fit de quelques amis pour partager sa retraite, réfutent assez d'eux-mêmes les imputations de Gibbon, qui veut faire de ce prince un dévot

stupide. Trompé par des chroniqueurs européens, Gibbon croit que Mourad s'était fait derwisch et s'écrie : « The lord of nations submitted to fast and pray and turn round in endless rotation with the fanatics, who mistook the giddiness of the head for the illumination of the spirit; » mais ce furent de jeunes pages du harem, et non point des derwischs, que Mourad fit danser devant lui. Gibbon a donc tort de s'élever contre l'admiration que Voltaire professait pour le prince philosophe, et de regarder lui-même Mourad comme un dévot fanatique. Comp. Jean de Müller, *Allgemeine Geschichte* (*Hist. universelle*), II, p. 471.

—

LIVRE XI.

I. — Page 306.

La lettre de l'empereur grec se trouve tout entière reproduite dans Catona, XIII, p. 318-324. Mignot se trompe donc en disant, I, p. 208 : « Les Grecs n'entrèrent point dans cette ligue. » Au reste il donne à Semendra le nom de *Semembrie* : il fait de l'*Ostium sacrum* du Danube, l'embouchure du Bosphore ; il appelle l'évêque d'Agra, évêque de Gran, etc.

II. — Page 309.

Paulo post dimissum conventum, in quo decreta in Turcas secunda expeditio. Mota est adeo vehementer terra ut non privatim tantum ædificiorum partes ut assolet dejecerit, sed pleraque oppida penes tota in prodigium usque ad solum excusserit. (Callimachus.)

III. — Page 309.

« Oritur autem Panisus in monte Hæmo et inter Messem-

briam Odessumque Euxino illabitur, » c'est-à-dire la rivière de Kamdjik prend sa source dans les monts Balkan, et se jette dans la mer entre Missiwri et Emineh. Comme il n'existe dans le pays qui sépare ces deux villes aucune autre rivière navigable, il est clair que le Kamdjik ne peut être autre que le Panis dont parlent si souvent les Byzantins, comme formant dans les derniers temps la frontière de l'empire grec. (Ducas, XVIII.)

IV. — Page 309.

Engel, *Geschichte von Ungarn* (*Hist. de Hongrie*, III, p. 79), affirme à tort que la flotte fut incendiée sur le Danube; Callimachus, qui a décrit la marche de l'armée, dit d'une manière très-précise qu'elle avait quitté les bords de ce fleuve.

V. — Page 309.

Schels, dans son traité historique et militaire sur la bataille de Warna, *Oestreichische militærische Zeitschrift* (*Revue périodique militaire de l'Autriche*, année 1826, p. 171), croit que *Sunium* et *Pezech* ou *Petzez* étaient situés sur la rivière de Warna, et occupaient la place des villages qui portent aujourd'hui le nom de Devina et de Dekodin. (Voy. l'Atlas, pl. III.)

VI. — Page 311.

Callimachus ne place sur l'aile gauche que les cinq bannières des Hongrois, et fait combattre les Valaques comme ils le voulaient; mais Chalcondyle dit très-clairement: « Pannones in dextro, Daci in sinistro curabant cornu. Joannes Choniates habens *Phazen*, qui *Bitaxides* vocantur, proficiscebatur contra Asiæ ducem. » Comme le beglerbeg d'Anatolie commandait l'aile gauche des Turcs, Hunyade occupait nécessairement l'aile droite avec le gros de l'armée.



Suivant Catona, την φαιζην τους Βιταξιδας, doit être traduit par les Jazyges, les Philistins ; le mot *Phazen* paraît signifier plutôt le corps (*la fazione*) *des arquebusiers*.

VII. — Page 311.

« Nec procula tergo penes currus et munitiones veluti subsidiariam aciem constituit vexillum Divi Ladislai sub Varadiensi episcopo. » Engel croit qu'il est question ici de l'extrémité de l'aile.

VIII. — Page 311.

Chalcondyle donne par erreur à Karadja le titre de beglerbeg de Roumilie, tandis que suivant Neschri, Idris, Seadeddin, Ali et d'autres historiens, il était beglerbeg d'Anatolie. Du reste, Chalcondyle se contredit lui-même en disant plus bas : « In hujus (Caraze) locum substituit Scuram, ut *Asiæ* dux esset. »

IX. — Page 312.

Engel se trompe en plaçant sur trois lignes différentes les troupes d'Asie, celles d'Europe et les janissaires. L'ordre de bataille chez les Ottomans était toujours le même ; les janissaires au centre, les troupes d'Asie et celles d'Europe sur les ailes (Chalcondyle). Catona et quelques autres historiens se trompent aussi quand ils font dériver le nom de *janissaire* du mot *janua*, car si Chalcondyle dit en parlant d'eux τους επι τας θυρας, c'est la traduction littérale de *Kapou-Khalki*, c'est-à-dire la garde de la Porte ou de *la maison du roi*.

X. — Page 322.

Ameilhon, dans la continuation de *l'Histoire de Le Beau*, XXVII, p. 44, confond la mission donnée au père de Chalcondyle avec celle dont son fils fut ensuite chargé. Chalcondyle les distingue cependant clairement lorsqu'il dit de

la première, VI, p. 100 : « Is (legatus) erat noster pater. » Et de la seconde, VII, p. 106 : « Legatus ille Chalcondylas Atheniensis fuit. »

XI. — Page 323.

L'assertion de Chalcondyle, que Mourad avait sacrifié ces six cents prisonniers à la mémoire de son père, *ad sacrificium duxit in honorem patris sui,* paraît être en contradiction, non seulement avec le caractère humain du sultan, mais aussi avec tous les usages des Ottomans, dont la barbarie n'allait jamais au point d'offrir à leurs morts de semblables holocaustes. Cet acte de cruauté sauvage ne doit pas être attribué à Mourad, mais à Tourakhan.

XII. — Page 328.

Sebastocrator Joannes rebus desperatis *novas Patras* castellum munitissimum sese recepit, in edito monte situm machinas bellicas contemnebat. (Niceph. Greg., l. IV, 9, 4.)

* XIII. — Page 329.

George Phranzes, en entrant en 1418 comme *chambellan* au service de l'empereur Manuel, n'avait que seize ans; il était donc né en 1402 (I, 36). Il accompagna, en 1423, Lucas Notaras et Melanchrenos Manuel, que l'impératrice-mère envoya en ambassade à la sultane (I, 40). L'empereur Emmanuel le recommanda en mourant à son fils Joannes (I, 1), qui lui-même le céda à son frère Constantin. Celui-ci l'envoya en 1428 comme commissaire à Glarenza et autres villes, pour en prendre possession en son nom (II, 2). Lorsque Constantin bloqua Patras, Phranzes fut fait prisonnier (II, 4). Dans le compte qu'il rend de sa première ambassade avec

* Cette note est oubliée dans le texte; il faut la placer à la seconde ligne après ces mots : *douze ans auparavant.*



Marc Paléologue auprès du sultan, il raconte comment, après avoir enivré les deux ambassadeurs turcs (de Mourad et de Thourakhan), il parvint à s'emparer des lettres que les Catalans écrivaient au sultan; comment il les restitua ensuite, et combien il fut importuné par son collègue Marc Paléologue (II, 8). Fait prisonnier par les Catalans, Phranzes fut racheté pour cinq mille ducats (II, 9). En 1435, il fut envoyé à Thèbes et à Athènes, muni d'une bulle d'argent et à la tête de quelques troupes, pour en prendre possession; mais Thèbes, étant alors bloquée par Tourakhan, il ne put y entrer (II, 10). En 1434, il fut chargé d'un double message pour l'empereur et pour le sultan (II, 20 et 11). Il se maria en 1438; en 1441, il eut une fille nommée Damar (II, 18), et en 1444, un fils (II, 19); en 1434, il alla pour la troisième fois à la cour de Mourad, chargé de faire valoir les droits de Théodore au trône de Byzance, et pour la quatrième fois en 1441, lorsque Démétrius revendiqua ces mêmes droits (II, 11 et 18). L'année suivante, Constantin lui confia l'administration de Selymbria que l'empereur lui avait cédée (II, 19). En 1444, lorsque Théodore devint maître de cette ville, Phranzes passa dans le Péloponèse avec la mission dont il est ici question, mais il ne put la remplir, le sultan, après la bataille de Warna, ayant rompu toute relation d'amitié avec les Grecs. Après avoir administré pendant quelque temps Sparte, il se rendit de nouveau en 1446 à Constantinople, de là à Trébizonde; en 1449 il fut envoyé pour la cinquième fois à la cour de Mourad (III, 1). Lors de la prise de Constantinople, Phranzes parvint à se sauver à Sparte, mais sa femme et ses enfans furent emmenés en esclavage, et échurent en partage au grand-écuyer du sultan (IV, 1). En 1456, après la mort de sa fille Damar dans le seraï du sultan, Phranzes alla comme ambassadeur du despote Thomas à Venise, où le doge François Foscari le reçut avec les plus grands honneurs (IV, 14). Enfin, lorsque Thomas se fut réfugié à Rome en laissant sa femme et ses

enfans à Corfou, Phranzes se retira dans le monastère de Saint-Élie, et prit ensuite les habits sacerdotaux dans le couvent de Tarchaniotès, où il écrivit l'histoire de son époque jusqu'à l'année 1477, la soixante-quinzième de son âge.

* XIV. — Page 335.

Chalcondyle commet ici une erreur semblable à celle que nous avons signalée plus haut dans son récit de la bataille de Warna ; il place les troupes asiatiques sur l'aile droite, tandis qu'elles occupaient l'aile gauche, et fait marcher contre eux les Hongrois qui se trouvaient à l'aile droite de l'armée chrétienne. Il fait aussi reparaître Karadja, tué dans la bataille de Warna d'un coup de sabre hongrois.

XV. — Page 338.

Marini Barletii Scodrensis, *de vita et gestis Scanderbegi, Epirotorum Principis*. Francofurt. 1578, p. 3. Lavardin et Du Poncet ont pris leur biographie de Scanderbeg dans Barletius. Biemmi (*Istoria di Giorgio Castriota*. Brescia, 1742) a puisé dans des sources inconnues à Barletius. Meusel cite en outre l'*Histoire de Scanderbeg* par Monardo, Blanci et par Puffendorf; mais il paraît ne pas connaître l'ouvrage traduit du portugais en espagnol, qui se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne : « *Cronica del esforcado Principe y Capitan Jorge Castrioto Rey de Epiro ò Albania, traduzida de lengua portuguesa en castellano por Joan Ochoa de Lesalde, prior perpetuo de San Juan de Latran.* Madrid, 1592. » Meusel ne connait pas davantage la traduction italienne de Barletius par Rocha : « *Historia del magnanimo e valoroso Signor Giorgio Castrioto detto Scanderbeg.* Venezia, 1580. »

* Cette note est oubliée dans le texte; il faut la placer à la huitième ligne d'en bas, après ces mots : *sous les ordres de Tourakhan.*



XVI. — Page 339.

Barletius, f. 5, lui attribue de hauts faits d'armes à la prise de Nicomédie et de Brousa. « Haud cedit his periculi præsentia vel magnitudine ipsa rei illud, quod in expugnatione Nicomediæ, Prusiæ, Otreæque (?) non ignobilis Asiatici oppidi spectante Amurate patravit. »

XVII. — Page 340.

Croïa, probablement l'ancienne Clodia. Les historiens ottomans Seadeddin (dans Bratutti, II, p. 108), Neschri, Idris, Ali, Solakzadé et Hadji-Khalfa, placent la prise de Croïa ou Akhissar en 851 (1447), tandis que cette ville était déjà au pouvoir des Turcs en 1443. Ils gardent le silence sur le siége de Sfetigrad. Mais ce silence s'explique facilement quand on sait quelle réserve mettent les historiens ottomans à publier les revers éprouvés par leurs armes.

XVIII. — Page 343.

Chalcondyl., V, 78. Barletius lui donne les noms de Golemus et Comatus, au lieu de celui de Comnène qu'il tenait de sa mère. On trouve la même erreur dans Sismondi. Ce dernier confond aussi les pays soumis au pouvoir des Thopi, car il fait régner Arrianites à Cataro, et Andreas à Khimera, tandis que Barletius dit tout-à-fait le contraire. Spandugino nous donne quelques renseignemens sur la famille italienne des Thopi. Nous apprenons de lui que l'empereur Cantacuzène confia le gouvernement de l'Albanie et de Yanina à deux Italiens, un certain Ghino de la famille des Spata, et un Musachi de la famille des Thopi, et qu'après la mort de Cantacuzène, Spata appela à son secours, contre son ennemi Angelo Castro, un autre Italien, Carlo Toco, dont la famille régna plus tard à Yanina et sur l'Albanie. Voy. sur la succession des bâtards de Carlo Toco (Antoine, Hercule et

Memnon), et de son neveu Carlo (fils de Léonard), Chalcondyl., lib. IV, p. 67; V, p. 74; Spandug., Venez., 1551, pag. 27.

XIX. — PAGE 344.

Les Balsch, la première famille des Boyares dans la Moldavie, sont par conséquent Albanais d'origine, du village de Bals (Balesium), situé à douze mille pas de Scutari, à cinq mille de Drivasto, et à quinze cents de Dayna (Barlet. lib. IV, f. 53). Voyez l'Atlas, pl. V.

XX. — PAGE 344.

Mousakhi, dans Pouqueville *Musaché*, l'ancien district des Taulonitis, près d'Awlona (Pouqueville, I, p. 283). Ce district est appelé *Mesakia* dans la description de la Roumilie par Hadji-Khalfa, p. 132. Doukaghin comprend le territoire au nord d'Alessio (Lissus); Voy. Hadji-Khalfa, p. 145. Le troisième des districts qui ont conservé le nom des princes chrétiens auxquels ils ont appartenu, forme aujourd'hui avec Santa-Maura le sandjak de Karli-Ili, au sud du golfe d'Arta (Hadji-Khalfa, l. c. p. 127); il a été gouverné par Carlo Toco, qu'il ne faut pas confondre avec Carlo Thopi, le conquérant de Croïa.

XXI. — PAGE 345.

Pouqueville a passé sous silence Petra, ville si mémorable dans l'histoire de Rome (Voyez J. Cæsar, *de bello græco civil.*, III, 42). Barletius dit clairement : « Ex altera sanctum Nicolaum a Petra notissima tellus vel infamis potius senatus olim Romani obsidione. »

XXII. — PAGE 346.

Les interminables discours de ce prince, discours qui se trouvent en partie reproduits dans l'histoire de Sismondi,

sont dus à la fertile imagination de Barletius ; il en est ainsi de la correspondance de Skanderbeg avec Vladislas et Mourad ; pour se convaincre que cette prétendue correspondance n'a jamais existé, il suffit de jeter les yeux sur la date (1443) que portent toutes les lettres qui la composent ; car la bataille de Warna a été livrée en 1444.

XXIII. — Page 346.

Hersek pour *Herzog* (Duc), d'où vient le nom d'Erzegovine que cette province a conservé. Le sandjak d'Hersek (*Description de la Roumilie*, par Hadji-Khalfa, p. 174) est le quatrième des districts qui, à l'instar de ceux de Doukaghin, Karli-Ili et Mousakhi, porte encore le nom des princes chrétiens qui l'ont gouverné.

XXIV. — Page 347.

Barlet., IV, f. 70. Mais Barletius se trompe de quatre ans en citant l'an 1449 comme étant le quatrième du règne de Skanderbeg, puisque ce prince était déjà sur le trône en 1442.

XXV. — Page 347.

Barlet., IV, f. 68. Suivant l'Espagnol Ochoa, la distance de Dibra à Croïa, évaluée par les historiens ottomans à quatre-vingt mille pas, doit être de vingt-six lieues; dans la *Storia anonyma*, p. 15, celle qui sépare Croïa de Sfetigrad est portée à cinquante-huit milles.

XXVI. — Page 350.

Barlet., f. 113. Sismondi, X, p. 200, s'est laissé induire en erreur par Chalcondyle, lorsqu'il attribue à la marche d'une armée hongroise la levée du siége de Croïa; il y a là un anachronisme qu'on reconnaîtra en ouvrant Barletius. Le siége de Croïa fut commencé vers le printemps de l'année 1450,

et la bataille de Kossova, que Chalcondyle rattache à une époque postérieure, avait été livrée en 1448.

XXVII. — PAGE 351.

Joannes Paléologue était mort le 31 octobre 1449. Pendant l'hiver Phranzes se rendit comme ambassadeur à Andrinople, pour obtenir le consentement du sultan à l'avènement de Constantin. Le 12 mars, Phranzes revint du Péloponèse à Constantinople, où il accompagna le nouvel empereur. (Phranzes, III, p. 1.)

XXVIII. — PAGE 351.

Neschri, f. 193, Idris, XXII[e] récit de Mourad II, Seadeddin, dans Bratutti, II, 15, Ali, Solakzadé, f. 45, Idris; Ducas, XXXIII, p. 128. Le songe dont parle Ducas a beaucoup de ressemblance avec celui que, suivant Hezarfenn, Mohammed aurait eu avant sa mort, et dans lequel un homme lui serait apparu, qui lui aurait ôté son anneau du doigt, et l'aurait mis au doigt d'un autre.

XXIX. — PAGE 352.

Ducas, l. c., p. 126. Chalcondyle, VII, 117. Mourad n'a pu tenir à son fils le discours que rapporte Barletius, puisqu'à l'époque où ce prince mourut, son fils était à Magnésie; c'est un point sur lequel les historiens ottomans et byzantins sont tous d'accord.

XXX. — PAGE 353.

Voyez la *Description de la Roumilie*, par Hadji-Khalfa, p. 7; Ewlia, III, f. 173. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, place le commencement de la construction de cette mosquée en 842 (1438), et son achèvement, en 844 (1440), tandis que dans sa *Description de la Roumilie*. il rap-

porte que la construction fut entreprise en 841 (1437). Cette dernière assertion paraît être la vraie.

XXXI. — Page 355.

Idris, XXIII[e] récit de Mourad II. Suivant Hadji-Khalfa (*Tables chronologiques*), la mosquée de Brousa fut terminée en 850 (1446).

XXXII. — Page 356.

Απο πηλου ερυθρου, il faut lire πιλου : c'est une faute d'orthographe que le traducteur aurait pu ne pas faire, car il devait bien savoir qu'il n'y a jamais eu des tentes d'*argile*.

XXXIII. — Page 357.

Αγιαδες au lieu d'Akkiam, c'est-à-dire ceux qui dressent les tentes. Voyez pour toutes ces dénominations qui existent encore : *Staatsverwaltung und Staatsverfassung des Osmanischen Reiches* (*Administration et constitution de l'empire ottoman*), par J. de Hammer.

XXXIV. — Page 360.

Ses fils étaient : Schah Mohammed ben Yekan et Yousouf Bali ben Yekan, Alaeddin Ali ben Yekan ; ses petits-fils : Sinaneddin Yousouf, fils d'Alaeddin Ali, Ahmed Tschelebi, fils de Yousouf Bali, et le fils de Schah Mohammed Yekan. Voyez *Schakaïkoun-nâmaniyé*, et les biographies du rhéteur de Brousa. Yousouf Bali Efendi laissa des commentaires sur le *Hadayet*, le *Telwih* et le *Mewakif*, et un traité sur les ablutions prescrites.

XXXV. — Page 361.

Molla Hamza ajouta des gloses à l'exégèse du Coran de Beïdhawi.

XXXVI. — Page 361.

Seïd-Ali écrivit des gloses sur le *Schemsiet*, le *Matalii* et le *Mewakif* de Seïd-Djorschani. Le premier de ces ouvrages traite de la logique, le second de la dogmatique et le troisième de la jurisprudence. Il écrivit en outre, sous le titre d'*Inayet*, un commentaire du *Wikayet*. Il existe une foule de commentaires sur le *Hedayet* du scheïkh Bourhaneddin de Meragha (mort en 593). Les sept principaux portent les titres suivans qui riment avec celui de l'original : *Bedayet* (le commencement), *Kifayet* (le contentement), *Wikayet* (la protection), *Nihayet* (la fin), *Ghayet* (le but), *Dirayet* (la droiture), *Inayet* (la grâce). Voyez encore Hadji-Khalfa, *Dictionnaire bibliographique*, et l'*Encyclopédie* de Taschkœprizadé.

XXXVII. — Page 361.

Mewlana Elias ajouta des gloses au *Makassid* de Teftazani, et sur le *Schemsiyet* de Djorschani (*Schakaïkoun Nâmaniyé*). Ibn Minas fit le même travail pour la *Dogmatique* de Teftazani (*Akaïd*) ; il est en outre l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Al-Gharaïb fil adjaïb*, c'est-à-dire *Rareté des miracles sur les mystères des talismans*. Mewlani Kazi écrivit pareillement des gloses sur le *Souil-missbah*, c'est-à-dire *Eclat de la lanterne*, ouvrage syntactique fort estimé ; et Mewlana Kotschhissari, sur le *Miftah* de Teftazani, une des productions remarquables de la philologie arabe. On doit à Mohammed de Nicée un bon commentaire sur le *Miftahoul-Ghaïb*, c'est-à-dire *clef des mystères*, ouvrage fondamental sur la mystique, par le scheïkh Sadreddin de Koniah, et à Fethallah de Schirwan des commentaires sur le *Telwih* de Teftazani, ouvrage célèbre qui traite de la science *Oussoul-oul-fikh*, c'est-à-dire des principes fondamentaux de la jurisprudence, et le *Mewakif*. Ce dernier publia en outre un cours de mathématiques, et commenta les deux ouvrages de

mathématiques *Tesisoul-eschkal*, et *Tschaghmini*, par Kazizadé Roumi (*Schakaïk*. Ali). Hossameddin de Tokat, connu sous le nom de Naalbendzadé, ajouta des gloses au *Tedjrid* et au *Schemsie* de Teftazani, et il fit un traité sur l'arc-en-ciel. (Ali, f. 82.)

XXXVIII. — Page 361.

Mohammediyé en 9,109 distiques; cet ouvrage terminé en 853 (1449) se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne sous les nos 243 et 244.

XXXIX. — Page 361.

Enwar oul-âschikin, c'est-à-dire les *Flambeaux des amans*, est une traduction turque de l'ouvrage arabe *Magharibouz-zeman*, c'est-à-dire les *Raretés du temps*. Voyez Eichorn, p. 1595, *Histoire de la littérature des Ottomans*.

XL. — Page 363.

Schakaïkoun-nâmaniyé. Ali, f. 82, et le rhéteur de Brousa, f. 84, citent trois proverbes de piété de la *moustache blanche* et d'autres derwischs: *Houbbol-mal reesou küllin khatiyetin*, c'est-à-dire *l'amour de l'argent est le principe du péché*; — *Reesoul-hikmeti makhafetoullahi*, c'est-à-dire *la crainte de Dieu est le principe de toute sagesse*; — *Ed-dounya mefrâtol-akhireti*, c'est-à-dire *ce monde est le champ ensemencé de l'autre*.

XLI. — Page 363.

Aschik-Tschelebi, sous le titre d'*Ali et Emiri*. Le biographe fait remarquer que lui-même bégayait, comme son grand-père et son arrière grand-père, tandis que son père, Ali-le-Poëte, et son aïeul, le nattier, n'avaient pas ce défaut. Le mot arabe *nataa* est la racine du mot français *la natte*. Emiri, dans sa biographie, dit que le grand-vizir Khalil-

Pascha avait donné sa fille pour épouse à Seïd-Nataa ; mais Khalil-Pascha, le grand-vizir de Mourad II, ne pouvait pas avoir, sous le règne de Bayezid, une fille en âge d'être mariée; d'ailleurs le nom du cloître Abou Ishak prouve que c'est là une erreur.

XLII. — Page 363.

We nahnou nahkem biz-zahiri Allah âlem, c'est-à-dire nous jugeons sur l'extérieur, Dieu seul juge bien. C'est la maxime des juges arabes.

XLIII. — Page 364.

Ewwela türki schiiré schœhret weren dür, c'est-à-dire *ce fut le premier qui jeta quelque éclat sur la poésie turque*, et non pas, comme dit le traducteur de Latifi, « ce fut le premier qui écrivit des vers en langue turque. » Il faut aussi rectifier ces mots: *il fut un élève dn scheïkh Schoubli;* car Schoubli vivait cinq siècles avant lui. Nesimi, un des premiers poëtes turcs, eut le même sort que Beschar, un des premiers poëtes arabes, qui fut exécuté en 167 (783), comme accusé de libertinage. (Hadji-Khalfa, *Tabl. chron.*) Hamadani, le mystique, et le philosophe Sehrwerdi, périrent aussi misérablement; le premier fut décapité pour le même crime en 463 (1072), le second pendu comme sorcier.

XLIV. — Page 364.

Les autres poëtes du temps de Mourad II que citent les biographes et Ali, sont :

1°. Khaki de Kastemouni sous le règne d'Ismaïl Isfendiar; Latifi (p. 144) n'en parle que sous le règne suivant; Ali, f. 83, le place au contraire sous le règne de Mourad II.

2°. Attayi, le fils d'Aouz-Pascha ou d'Elias-Pascha. Ali relève l'erreur de Latifi, d'après lequel ce poëte serait le

frère de Souleïman-Tschelebi, auteur du *Mewloud,* et qui vivait sous Mourad Ier.

3°. Fakhari ; il chantait tantôt les louanges des Karamans, tantôt celles des Ottomans. (Ali, f. 84.)

4°. Schah-Khounwan, frère de Nesemi ; il conseilla à son frère de ne point dévoiler le secret de sa doctrine ; celui-ci lui répondit par quelques vers dont voici la traduction :

« L'Ocean se soulève et se couvre d'écume. — Le temps, le temps s'avance, l'espace flotte — Mon secret est déjà répandu. — Comment cacher ce qui depuis long-temps est connu de tous ! — Dieu est au milieu du centre de la terre, — Le tambour bat, *c'est moi qui suis Dieu !*

5°. Kemaloummi, c'est-à-dire *poëte de la nature,* né à Larenda ; il fut pendu, comme Nesimi, pour avoir dévoilé le secret de sa croyance.

6°. Hemami de Nicée ; il dédia au grand-vizir Khalil-Pascha trente lettres en vers sur l'amour. (Ali, f. 84.)

7°. Monla-Schirazi, auteur d'un poëme mystique, le *Gül-scheniraz,* c'est-à-dire *le lit de rose du mystère,* titre bien connu par le poëme célèbre du Persan Schebesteri. (Ali, f. 85.)

8°. Schemsi, attaché au service de la cour intérieure de Mourad II. (Ali, f. 85.)

9°. Nadir, un des confidens de Mourad II. (Ali, f. 85.)

10°. Saïfi de Gallipoli ; il a chanté les exploits de Mourad II dans une épopée. (l. c.)

11°. Nedimi, derwisch de l'ordre des Begtaschi. (l. c.)

12°. Monla-Aarif, possesseur d'un fief ; il célébra dans une épopée les hauts faits d'Ahmed, prince de la famille Danischmend, et traduisit quelques histoires du Persan Mounschi-Alayibeg : il obtint en récompense le commandement de la forteresse de Tokat. (Ali, l. c.)



LIVRE XII.

I. — PAGE 366.

Suivant le calcul de Ducas, Mohammed II serait monté sur le trône le 10 février; d'un autre côté Solakzadé et autres historiens s'accordent à dire que ce fut un jeudi 16 moharrem : mais dans cette dernière assertion encore il y a une erreur matérielle, car le 1er moharrem, jour de la mort de Mourad, correspondant au mardi 2 février, le 16 moharrem doit être nécessairement un mardi. Cette erreur, du reste, a pu être volontairement commise ; on regarde dans l'Orient le samedi et le jeudi comme des jours *favorables*, et c'est probablement pour rattacher à l'un de ces jours l'avènement de Mohammed, que les Turcs auront désigné le jeudi au lieu du mardi.

II. — PAGE 368.

Les historiens grecs ne s'expliquent point sur la manière dont cet Ourkhan est arrivé à Constantinople, ni sur son origine. Chalcondyle se borne à cette désignation : *Musulmani nepotem*. Même incertitude chez les historiens ottomans ; l'un d'eux, Neschri, ne fait mention que d'un seul prétendant, qu'il appelle Osman ; Seadeddin et quelques autres parlent bien d'un prince nommé Ourkhan, frère de Mohammed II ; mais ils affirment qu'il avait été enterré à Brousa, en même temps que le fils de la princesse de Sinope. (Seadeddin dans Bratutti, p. 122.)

III. — PAGE 373.

Ducas, XXXIV, p. 134, se trompe en faisant dire à l'ambassade grecque que Mohammed Ier, grand-père de Mohammed II, avait demandé la permission de construire le château d'Asie. Ce château a été bâti, non par Mohammed, mais par Yildirim-Bayezid.

IV. — PAGE 379.

Επι τας σουδας, Phranzes, III, c. III, p. 62. Ce dernier mot est entièrement arabe, et signifie *les murs*. Lorsque les Arabes eurent conquis l'île de Crète, ils élevèrent, sur différens points, des fortifications, qu'ils entourèrent de murs et de fossés, et qui prirent de là les noms de *soudan* (le mur), et *khandak* (le fossé); telle est aussi l'origine des villes de *Souda* et de *Canée*, dans l'île de Candie.

V. — PAGE 381.

Léonard de Khios nous donne le poids et la mesure du boulet : *lapidem qui palmis undecim ex meis ambibat in gyro* (l. III, c. 3). Phranzes estime que la bouche du canon pouvait avoir douze palmes de circonférence; il dit, quant au poids du boulet : *Lapide in eâ æstimatione mille ducentarum librarum*. Voltaire, dans son *Histoire Générale* (CXCI), et Mignot, dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, I, p. 237, ont tort de nier le fait. Du reste Gibbon a réfuté ces auteurs, en s'appuyant sur les *Mémoires du baron Tott*, qui a déchargé un des canons monstres avec un boulet de 1100 livres (Gibbon, LXVIII. *Mémoires du baron Tott*, t. III, p. 85-89). Moi-même j'en ai vu un aux Dardanelles; sa bouche était si vaste, que, peu de temps avant mon arrivée, un tailleur, poursuivi pour dettes, s'y était blotti, et y était resté caché pendant plusieurs jours. On trouve encore à Rhodes quelques boulets de pierre, dont l'usage remonte à l'époque où Souleïman vint faire le siége de cette ville; ils ont douze palmes de circonférence, et pèsent plusieurs quintaux. Voyez *Ansichten auf einer Reise in die Levante* (*Vues prises dans un voyage dans le Levant*). Chalcondyle parle de deux canons monstres qui envoyaient des boulets de pierre de deux à trois talens (ταλεντον); le talent pèse cent vingt-cinq livres. Suivant toute apparence, un des canons des Dardanelles a été fondu sur le modèle de ceux dont Mohammed II s'est servi au siége de Constantinople.

VI. — Page 381.

Léonard de Khios et Phranzes, témoins oculaires, fixent à cinquante le nombre des bœufs attelés au canon; Chalcondyle le porte à soixante-dix; Ducas seulement à trente. — Chalcondyle et Léonard affirment que deux mille hommes étaient attachés au service de cette pièce pendant la marche; Ducas (XXXVII) n'en compte que six cent cinquante.

VII. — Page 385.

On doit lire dans Léonard de Khios : *S.-Demetrii* au lieu de *S.-Democrii; Xiloporta*, au lieu de *Chsilporta; turres quas Anemæ* ou *Anemas vocant*, au lieu de *turres quas Aveniades vocant;* enfin *porta Myriandri*, au lieu de *porta Miliandri*. Ducas, XXXVIII, p. 151, appelle le *château de St.-Démétrius* Μεγαδημητριον την ακροπολιν.

VIII. — Page 386.

Voici les noms des diverses portes de Constantinople; nous les citons en commençant par en haut, et terminant à la pointe du sérai : 1° Haïwan (la porte au bétail); 2° Xiloporta (la porte au bois); 3° Balat-Kapousi (la porte du palais); 4° Fener-Kapousi (la porte du phare); 5° Petri-Kapousi (la porte St.-Pierre); 6° Yeni-Kapousi (la porte nouvelle); 7° Aja-Kap. (la porte sainte); 8° Djoub-Ali-Kap (la porte de Djoub-Ali); 9° Oun-Kapan-Kap. (la porte aux farines); 10° Ajazma-Kap. (la porte de la fontaine bénite); 11° Odoun-Kap. (la porte au bois); 12° Sindan-Kap. (la porte des prisons); 13° Balik-Bazari-Kap. (la porte du marché au poisson); 14° Bagdjé-Kap. (la porte des jardins).

IX. — Page 386.

Βασιλικη πυλη, Ducas, XXXVIII, p. 155, aujourd'hui Balat-Kapousi, porte du palais. Ce nom dérive non pas de παλατιον,

mais de πλατεια, comme s'appelait le territoire d'alentour. Ducas, XXXIX, p. 159 ; il ne peut pas être question d'une autre porte, car il n'y a jamais eu que celle-là, entre les portes de Xiloporta et de Balat-Kapousi.

X. — Page 387.

Petra était le nom du couvent de Saint-Jean. (Ducas, l. c., p. 162.)

XI. — Page 387.

Ωραια, la porte *Aimable*, qui se trouve actuellement enclavée dans le quartier des Juifs.

XII. — Page 387.

La Κερχοπορτα de Ducas, XXXIX, p. 159, paraît être la porte ξυλοκερκου de Nicetas (II. 4) ; dans ce cas elle serait la même que la Xiloporta d'aujourd'hui.

XIII. — Page 389.

Si cette porte s'appelait également Ωραια, ce ne peut être que la prononciation grecque pour *Aurea;* mais la véritable porte Ωραια est celle du Port, comme on le voit clairement dans Ducas. La chaîne qui fermait l'entrée du port partait de la tour de Galata et venait se rattacher à la porte Oraia.

XIV. — Page 389.

Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 113, suivant le *Chronicon Paschale*. Procopius, *Hist. Vandal.*, II, 9. Cinnamus, VI, p. 194.

XV. — Page 392.

« Erythræ autem nostræ de Græcorum jactura vaticinium legentibus patet. » (Leon. Chiens.) Le mot grec Σιβυλλα paraît être le mot arabe *sünbület*, qui veut dire *épi*, et désigne encore la Vierge dans le Zodiaque.

XVI. — Page 394.

Ali et Idris affirment que ces paroles viennent du Prophète, et citent le nom des premiers disciples qui les ont recueillies de sa bouche. C'est par une fausse application de cette tradition (hadis) au peuple ottoman, que plusieurs historiens, Neschri entre autres, ont fait remonter à Esaü, fils d'Isaac, l'origine des Turcs. Ali, f. 7, a réfuté cette erreur.

XVII. — Page 394.

On trouve, dans les historiens arabes, l'histoire de ces sept siéges. Ils furent entrepris :

1°. Dans l'année 34 de l'hégire (654), treize ans après l'avènement de l'empereur Constance (Zonaras, XIV, 9), par Moawia, le général d'Ali, dont la flotte s'empara de Rhodes, en revenant de Constantinople.

2°. En 47 (667), la vingt-sixième année du règne de l'empereur Constance, par Yezid, fils de Moawia qui, à son retour par terre, prit Anamour (Amorium).

3°. En 52 (672), la quatrième année du règne de Constantin Pogonate, par Sofian ben Aouz, général de Moawia; ce fut alors qu'Eyoub périt, et que Kallinikos inventa le feu grégeois, ou du moins l'employa pour la première fois contre les Arabes.

4°. En 97 (715), par Moslema, général du khalife Omar ben Abdol-Aziz.

5°. En 122 (739), la vingt-septième année du règne de Léon-l'Isaurien; par Sid-al-Battal (le Cid arabe), général du khalife Hescham. Il périt dans cette expédition.

6°. En 164 (780); par Haroun-Raschid (dans Elmakin en 163).

7°. En 182 (798), par Aboumelek, général de Haroun-Raschid, dans la première et la seconde année du règne d'Irène (Theophanes). Voyez encore *Constantinople et le Bosphore*, par J. de Hammer, I, p. 85.

XVIII. — Page 395.

Suivant Cuspinien, la sainte lance se trouvait déjà avant la conquête d'Antakia (Antioche) dans le trésor des empereurs byzantins, car Constantin VI en envoyait, comme reliques, des limailles à Karl-le-Grand. Après la prise de Constantinople, elle fut retirée du couvent de Petra, et déposée avec l'éponge, la canne et la main droite de saint Jean, dans le trésor du seraï (*Cuspiniani Constantinopolis expugnata*, p. 276, éd. de Leyden, 1654).

XIX. — Page 398.

S'il faut en croire Chalcondyle, le calibre du grand canon ne dépassait pas trois quintaux; cependant Phranzes affirme que sa bouche avait douze palmes de circonférence, et Léonard de Khios, qui prétend avoir mesuré le boulet, soutient qu'il avait onze palmes. Chalcondyle avance à tort que les Turcs avaient deux canons monstres, traînés chacun par cent quarante bœufs. Phranzes, Léonard de Khios et Ducas ne font mention que d'un seul, auquel on attelait, suivant ces deux premiers auteurs, cent bœufs, et soixante seulement, suivant le troisième.

XX. — Page 398.

Την κελασμενην ἑλεβολιν ταχέως παλιν ὑγιη και σωαν εποιησεν. Il est difficile de concevoir qu'on ait pu faire resservir un canon fendu; Gibbon n'a pas fait attention à ce passage; mais il fait une plus grande faute encore, lorsqu'il dit (LVIII, note 38): *According to Chalcondylas and Phranza the great canon burst, it is evident they do no speak of te same gun:* car, si les deux auteurs qu'il cite ici ne parlent pas d'un seul et même canon, ils ne disent pas pour cela ni l'un ni l'autre, comme le suppose Gibbon, que les Turcs en avaient deux de calibre pareil. Phranzes ne s'occupe que du canon monstre des Turcs, et Chalcondyle de celui des Grecs. En lisant le passage : *Bombarda quam habebant maximam, ubi primum incensa est dissi-*

luit, l'historien anglais a cru que Chalcondyle parlait d'un second grand canon turc qui s'était fendu : mais il s'agit de celui des Grecs ; car Chalcondyle ajoute : *Hinc irati contra bombardarium insurrexerunt, quasi muneribus ab Machmete corruptum*. Léonard rapporte également que le canon monstre des Turcs s'était fendu ; il dit en outre que Mohammed voulut en faire fondre un nouveau d'un calibre supérieur, mais que ce projet n'eut pas de suite.

XXI. — Page 399.

Ἐκ τε τῶν ἑλεβόλεων και ἑλεβόλισκων μπαλαιστρων τε και τόξων και ετερων μηχανημάτων. Phranzes, III, c. III, p. 53. Gibbon énumère les différentes machines que les Turcs construisirent ; il cite, entre autres, l'*aries* (*the battering ram*); mais il paraît que les Turcs n'en ont jamais connu l'usage.

XXII. — Page 400.

Phranzes confond ici *la tour* avec le canon.

XXIII. — p. 400.

Ducas (XXXIX, p. 159) fixe le nombre des Turcs à deux cent mille hommes; Phranzes (III, c. III, p. 53), à deux cent cinquante-huit mille ; Léonard de Khios, à trois cent mille, et Chalcondyle à quatre cent mille.

XXIV. — Page 401.

Autrefois Phidalia. Voy. *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 227. La flotte appareilla à Phidalia, et fit voile vers Diploncion, c'est-à-dire vers Beschiktasch. C'est de cette rade qu'une partie des bâtimens fut tirée à terre, et traînée jusque dans l'intérieur du port, dont une chaîne fermait l'entrée du côté de la mer. Quelques historiens prétendent que les vaisseaux furent amenés par terre depuis Baltaliman ; mais le trajet eût été trois fois plus long, et on ne peut pas supposer qu'il ait pu s'accomplir dans une seule nuit.

XXV. — Page 405.

Gibbon, d'après Phranzes, fixe la perte des Turcs à douze mille hommes, qu'il faudrait peut-être réduire à douze cents.

XXVI. — Page 409.

De Beschiktasch par Saint-Dimitri à Khaskœi, ou peut-être encore plus bas. Gibbon dit : *I could wish to contract the distance of ten miles and to prolong the term of one night* (l. XVIII, n. 48.) La distance est tout au plus de six milles, dont trois font une petite lieue; Phranzes exagère quand il porte à dix milles cette distance, et à six milles celle de la ville, du côté de la terre. On parcourt l'espace compris entre l'extrême porte (Haiwan-Kapousi), du côté du port et les Sept-Tours, dans une grande heure.

XXVII. — Page 411.

Phranzes compte cinquante aunes au lieu de cinq, faute que Gibbon a imitée : Ducas dit expressément que cinq hommes pouvaient le passer de front.

XXVIII. — Page 414.

Il paraît d'après le passage de Chalcondyle : *Præceperat rex viros, quos suspicabatur victoriæ navalis impediendæ gratia gubernatoris oculum vulnerasse*, que des matelots révoltés ont crevé un œil à l'amiral Baltaoghli contre la volonté du sultan. Chalcondyle appelle l'amiral Ναυαρχος. Ducas le nomme Κοντοςταυλος (connétable), et les historiens ottomans Kapitan.

XXIX. — Page 417.

Ce témoignage que donnent à la fois Léonard de Khios et Phranzes, du courage et de la fidélité de Giustiniani, dément en partie l'assertion du second de ces écrivains, qui l'accuse plus tard de perfidie et de lâcheté.

XXX. — Page 423.

Ducas et Phranzes ne sont pas d'accord sur la manière dont il s'est retiré. Le premier dit qu'il annonça son départ à l'empereur; le second prétend qu'il se retira sans en donner avis, et que l'empereur, en le voyant s'éloigner, lui cria en vain de rester. Chalcondyle est le seul qui rapporte la réponse de Giustiniani.

XXXI. — Page 428.

La hauteur qui conduit de la porte du magasin aux farines à la rue des Moulins s'appelle encore Seïrek yokouschi, c'est-à-dire la *hauteur de l'assaut*. De même la hauteur située près de la porte de Saint-Romain, où Constantin périt, a conservé le nom de Sandjakdar yokouschi, c'est-à-dire *hauteur du porte-drapeau*. (*Voy*. Cantemir, *Mahomet II,* VI, note *m*.)

XXXII. — Page 428.

Les ving-neuf siéges eurent lieu d'après l'ordre chronologique ci-dessous :

1°. En l'année 477 avant le Christ, par Pausanias, après la bataille de Platée.

2°. En l'année 410, par Alcibiade, au commencement du cinquième siècle.

3°. En l'année 347, par Léon, général de Philippe de Macédoine, vers lamoitié du quatrième siècle.

4°. En l'année 197 après le Christ, sous l'empereur Septime-Sévère, vers la fin du deuxième siècle.

5°. En l'année 313, par César Maximius.

6°. En l'année 315, par Constantin-le-Grand.

7°. En l'année 616, par Khosroës de Perse (*Theophanes, anno VI Heraclii*).

8°. En l'année 626, par le Chakhan des Awares. (*Niceph. Const., anno XVI Heraclii.*)

9°. En l'année 654, par les Arabes, sous les ordres de Moawia, le général d'Ali, dans la treizième année du règne de Constance III, c'est-à-dire en l'année de l'hégire 34.

10°. En l'année 667, par Yezid, fis de Moawia, dans la seizième année du règne de Constance III, année de l'hégire 47.

11°. En 672, par Sofian-ben-Aouf, général de Moawia, année de l'hégire 52.

12°. En 715, par Moslema et Omar Abdol-Aziz, fils du khalife Merwan, sous le règne de l'empereur Anhémius, année de l'hégire 97.

13°. En 739, par Souleïman, fils du khalife Abdolmelek, année de l'hégire 122.

14°. En 764, par Paganos, kral des Bulgares, dans la vingt-troisième année du règne de Constantin V.

15° En 780, par Haroun al-Raschid, dans la cinquième année du règne de Léon IV, an de l'hégire 164. (*Elmacinus.*)

16°. En 798, par Abdolmelek, général d'Haroun al-Raschid, dans la deuxième année du règne d'Irène.

17°. En 811, par Krumus, le despote des Slaves. (*Inc, Historia de Leone.*)

18°. En 820, par le Slave Thomas, dans la première année du règne de Michel le Bègue. (*Cont. Theophan.*)

19°. En 866, par les Russes, sous le commandement d'Ascold et Dir. (*Karamsin, Histoire de Russie*, t. I, p. 95.)

20°. En 914, par Siméon, kral des Bulgares, dans la troisième année du règne de Constantin Porphyrogénète. (*Simeon Log. Cedren. Leo Grammat.)*

21°. En 1048, par Thornicius le rebelle, dans la septième année du règne de Michel Monomaque. (*Cedrenus in Monomacho.*)

22°. En 1081, par Alexias Comnène. (*Alexas*, II, 64.)

23°. En 1204, par les Croisés, le 12 avril. (*Nicetas Joel Villehardouin.*)

24°. En 1261, par Michel Paléologue, le 25 juillet. (*Pachymeres*, II, 31.)

25°. En 1396, par Bayezid-Yildirim, pour la première fois.
26°. En 1402, par le même, pour la seconde fois.
27°. En 1414, par Mousa, son fils.
28°. En 1422, par Mourad II, fils de Mohammed Ier.
29°. En 1453, par Mohammed II, le 29 mai.

L'incursion des Russes, sous Igor, en l'année 941, qu'Elmakin place en 940 et dont il fait un siége, n'est pas considérée comme tel par Karamsin lui-même.

XXXIII. — Page 429.

Quæ hactenus narrata ab hora diei prima ad octavam usque peracta sunt. L'assaut commença dès l'aube du jour à la fin du mois de mai, temps où le soleil se lève avant cinq heures. D'après Phranzes, p. 64, les Turcs pénétrèrent dans la ville deux heures et demie après le lever du soleil, par conséquent vers les sept heures du matin.

XXXIV. — Page 434.

Ἐγὼ ὁ μέγας Αὐθέντης, καὶ μέγας Ἀμυρᾶς Σουλτάνος ὁ Μεχμὲτ Μπέης ὁ υἱὸς τοῦ μεγάλου Αὐθέντου καὶ μεγάλου Ἀμυρᾶ Σουλτάνου τοῦ Μουρὰτ Μπέη.

Ὀμνύω εἰς τὸν Θεὸν τοῦ Οὐρανοῦ καὶ τῆς Γῆς, καὶ εἰς τὸν μέγαν ἡμῶν Προφήτην τὸν Μωάμεθ, καὶ εἰς τὰ ἑπτὰ Μουσάφια ὁποῦ ἔχομεν καὶ ὁμολογοῦμεν, καὶ εἰς τοὺς ρκδʹ χιλιάδας προφήτας τοῦ Θεοῦ, καὶ πρὸς τὴν ψυχὴν τοῦ Πάππου μου καὶ τοῦ Πατρός μου, καὶ πρὸς ἑαυτόν καὶ πρὸς τὰ παιδία μου, καὶ εἰς τὸ σπαθὶ ὁποῦ ζώνομαι.

Ἐπειδὴ ἔςειλαν οἱ καθολικοὶ Ἄρχοντες τοῦ Γαλατᾶ πρὸς τὴν Πόρταν τῆς Αὐθεντείας μου τοὺς τετιμημένους Ἄρχοντας τὸν Κύριον Μπαπιλᾶν Παραβαν, καὶ τὸν Κύριον Μαρκίζον Δριφάγκην, καὶ τὸν Δραγομάνον των Νικόλαον Πελατζόνην, καὶ ἐπροσκύνησαν τὴν Βασιλείαν μου, καὶ ἐδεήθησαν τῆς Αὐθεντείας μου, καὶ νὰ ἔχουν τὰς νομὰς κατὰ τὴν συνήθειαν τοῦ καθόλου τόπου τῆς Αυθεντείας μου νὰ χαλάσω τὸ κάςρον των, αὐτοὶ δὲ νὰ ἔχουν τὰ πράγματά των, καὶ τὰ ὀσπήτιά των, καὶ τὰ μαγαζία των, καὶ τὰ ἀμπελιά των, και τοὺς μύλους των, καὶ τὰ καράβια των, καὶ τὰς βάρκας των, καὶ τὰς πργματείας των ὅλας, καὶ τὰς γυναῖκας των, καὶ τὰ παιδία των εἰς τὸ θέλημα των, καὶ νὰ πωλοῦν τὰς πραγματείας των ἐλεύθερα, καθὼς ὅλος ὁ τόπος τῆς Αὐθεντείας μου, νὰ πηγαίνουν καὶ νὰ ἔρχωνται ἐλεύθερα διὰ ξηρᾶς καὶ θαλάσσης, καὶ κουμέρκιον νὰ μὴ

δίδουν, μητε ωιαςικὸν, είμὴ νὰ δίδουν χαράτζιον, ὡς καθὼς εἶναι ὅλος ὁ τόπος τῆς Αὐθεντείας μου οἱ αὐτοὶ νόμοι καὶ συνήθειαι νὰ εἶναι οἱ αὐτοὶ ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἔμπροσθεν, καὶ νὰ τοὺς ἔχω ἀκριβοὺς, καὶ νὰ τοὺς διαφεντεύω, ὡς καθὼς διαφεντεύω τὸ πρόσωπόν μου ὅλον.

Τὰς Ἐκκλησίας των νὰ τὰς ἔχουν καὶ νὰ τὰς ψάλλουν, μόνον καμπάναις καὶ σημαντήρια νὰ μηδὲν κτυποῦν, ἀπὸ τὰς ἐκκλησίας μαῖδιον νὰ μὴ ζυτήσω μηδὲ αὐτοὶ νὰ ποιήσουν ἄλλας ἐκκλησίας. Οἱ πραγματιυτάδις τῶν Γενουβέζων νὰ πηγαινουν καὶ νὰ ἔρχωνται ἐλεύθερα, νὰ ποιοῦν τὰς πραγματείας των, παιδία ποτὲ εἰς Γιανιτζάρους νὰ μὴ πάρω, μήτε τινὰ νέον, μήτε Τοῦρκοι νὰ εἶναι εἰς τὸ μέσον των, ἀμὴ νὰ εἶναι ἐξόχως, εἴμητα νὰ βάλῃ ἡ Αὐθεντεία μου σκλάβου νὰ τοὺς βλέπῃ, αὐτοὶ δὲ οἱ Γαλατιτνοὶ νὰ ἔχουν ἄδιαν νὰ βάλλουν πρωτόγηρον εἰς τὸ μέσον των, διὰ νὰ διορθώνῃ τὰς δουλείας ὁποῦ ἔχουν οἱ πραγματευτάδες. Γιανιαζάροι καὶ σκλάβοι νὰ μηδὲν κονεύουν εἰς τὰ ῥσπήτια των, τὰ κουμέρκια, ὁποῦ χρεωςοῦν, νὰ τὰ μαζώξουν, ἔχουν καὶ χρέος ἀπερνῶντες τὰ ὅσα ἐξόδευσαν, ἔχουν τὴν ἄδειαν νά τὰ μαζώξουν ἀπὸ τὴν μέσην τους, διὰ νὰ ἄγουν ἀπὸ τὸ χρέος. Οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ πραγματευτάδες των νὰ μηδὲν ἀγγαρεύωνται. Οἱ πραγματευτάδες τῶν Γενουβίζων νὰ ἔχουν ἄδειαν νὰ πηγαινουν καὶ να ἔρχωνται καὶ να δίδουν κουμέρκιον κατα τοὺς νόμους καὶ συνήθειαν. Ἐγράφη τὸ παρὸν ὁρκομωτικὸν, καὶ ὤμωσεν ἡ Αὐθεντεια μου ἐν ἔτει 6961 ἀπὸ κτισεως κοσμον, Ἔγυρας ἔτος 857.

Au bas du document, se trouvent ces mots en arabe : « Fait dans les derniers dix jours du mois djemazioul-akhir 857, dans la ville bien gardée de Constantinople. » Suit la signature : *le pauvre Saganos.*

Voici la traduction de la capitulation grecque de Galata, sur laquelle figure au commencement le toughra ou monogramme entrelacé du sultan Mohammed II :

« Moi, le grand-Seigneur, le grand-Emir, sultan Mohammed-Beg, fils du grand-Seigneur et grand-Emir sultan Mourad-Beg, je jure, par le Dieu créateur du ciel et de la terre, par notre grand prophète Mohammed, par les sept variantes du Koran, que nous confessons, nous Musulmans, par les cent vingt-quatre mille prophètes de Dieu, et par l'ame de mon grand-père et celle de mon père, par mes enfans et par le sabre qui me ceint le corps, que je laisse aux habitans de Galata

leurs lois et leurs franchises, ainsi qu'il est d'usage pour tous les pays aujourd'hui soumis à ma domination, et cela sur la prière que m'en ont faite les très-honorés archontes, le seigneur Baile Paraban [1], le seigneur Marchese Drifangho [2], et l'interprète Nicolas Pelazoni [3], députés auprès de notre sublime Porte par les archontes catholiques de cette ville; en conséquence, les murs de Galata seront rasés, mais les habitans conserveront tous leurs biens, leurs maisons, leurs magasins, leurs vignes, leurs moulins, leurs navires, leurs barques, leur commerce, leurs femmes et leurs enfans, pour en disposer comme ils l'entendent; il leur est permis de vendre leurs marchandises dans toute l'étendue de mon empire; ils pourront voyager librement par mer et par terre; ils ne seront sujets à aucun droit de douane, ni à aucun service forcé [4]; mais ils seront tenus de payer un droit de capitation (Kharadj), comme tout autre pays rangé sous ma domination. Ces lois et ces usages resteront dès aujourd'hui, et pour toujours, les mêmes; je les protégerai et les défendrai comme ma propre personne. Les habitans conserveront leurs églises et leurs chants; mais il leur est défendu de sonner les cloches ou de se servir des crécelles; je ne changerai pas leurs églises en mosquées; mais ils ne pourront pas en construire de nouvelles.

» Les négocians génois pourront circuler librement et vaquer en toute sûreté aux soins de leur commerce; je ne prendrai pas leurs enfans pour les enrôler dans le corps des janissaires, et il ne leur sera point fait violence pour les convertir à notre foi; je promets aux habitans de Galata de ne pas les faire gouverner

[1] Dans le renouvellement de cette convention donnée sous Ahmed I, l'an de l'hégire 1022 (1612), le baile s'appelle en turc *Parawisin*; Paraban et Parawisin ne sont qu'une mutilation du mot *Pallavicino*.

[2] *Ibid.*, *Marchese Franco*, il faut lire *Marco de Tronchi*.

[3] *Ibid.*, *Nicodoso Papucio*, il faut lire *Nicolo Pallazoni*.

[4] On lit dans le texte φιαστικον, probablement pour φιαρτικον, parce que le firman dit qu'ils seront libres de tout service forcé.

par un esclave; ils choisiront eux-mêmes, dans leur sein, un *ancien* pour juger les différends entre les négocians; ni janissaires, ni esclaves, ne seront logés dans leurs maisons; ils éliront un des leurs pour administrer leurs affaires [1].

» Les archontes et les administrateurs ne seront pas molestés; ils auront la faculté d'aller et de venir, en payant la taxe comme il est dit dans ce document par nous écrit. Fait l'an 6961 de la création du monde et de l'hégire 857, vers la fin du mois djemazioul-ewwel [2].

» *Signé :* SAGANOS. »

XXXV. — PAGE 434.

Ducas, Phranzes et Chalcondyle ne s'accordent pas sur ce point. Ducas (XLII, p. 176) dit : *Postridie illius tenebrosæ diei;* et plus loin : *Altera ab urbe capta die Maji trigesima labente.* En confrontant ces deux passages, on ne peut plus douter que ce ne fût le 30 mai. Neschri place le commencement du siége au 17 rebioul-ewwel 857 (6 avril 1453), et le jour de l'entrée des Turcs dans Constantinople, au 20 djemazioul-akhir, un mardi, à la pointe du jour. Il y a là erreur d'un mois tout entier, car le 29 mai correspond au 21 djemazioul-ewwel. Lors même qu'on voudrait supposer que le mot *akhir* ait été mis par le copiste pour le mot *ewwel*, le jour du mois serait toujours mal indiqué. Le 6 avril correspond au 27 rebioul-ewwel, et non au 17, qui tombe au 27 mars. Du reste, on compte, du 17 rebioul-ewwel au 20 djemazioul-akhir, quatre-vingt-onze jours; si donc, on voulait prendre pour une faute de copiste le mot *akhir* au lieu de *ewwel*, on trouverait

[1] En turc : *masslahüleriitschioun Kiaya nassb edeler.*

[2] Dans le document italien, la date est du commencement du mois de juin; mais c'est une erreur, car le 29 mai correspond au 23 djemazioul-ewwel, qui est déjà compris dans les *ewakhirs,* c'est-à-dire dans les derniers dix jours du mois.

encore soixante-deux jours au lieu de cinquante-trois pour la durée du siége. Seadeddin, dans Bratutti (II, p. 143), se trompe d'un mois et un jour, en écrivant le 21 djemazioul-akhir au lieu du 20 djemazioul-ewwel; Hadji-Khalfa n'admet que cinquante-un jours de siége au lieu de cinquante-trois jours, et il fait erreur de deux mois et quatre jours quant à la prise de la ville, dont il fixe la date au 25 mars (le milieu du mois rebioul-ewwel) au lieu du 29 mai. On voit par ces exemples combien l'historien doit être en garde sur les chronologies des Ottomans, et surtout sur celles des Grecs.

XXXVI. — Page 434.

Perdedari mikūned ber Kassri Kaïssar ankebout
Boumi nœbet mizened ber Kūnbedi Efrasiab.

« L'araignée s'établit comme gardienne dans le palais des empereurs et tire un rideau sur la porte; la chouette fait retentir les voutes royales d'Efrasiab de son chant lugubre. »

XXXVII. — Page 435.

Chalcondyle ne cite pas le nom de cet étranger; mais il paraît qu'il voulait parler du Français dont la fille, admise au harem de Mohammed, fut plus tard considérée comme la source de la prétendue parenté qui unit les sultans ottomans aux rois de France.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DEUXIÈME.



FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

Pages v et xx, lignes 6 et 9, au lieu de *Bahryé*, lisez *Bahriyé*.

vi, ligne 5, au lieu de *Arabaschen*, lisez *Arabischen*.

vii, ligne 14, au lieu de *ans Margenlandischen*, lisez *aus Morgenlandischen*.

xvi, ligne 2, au lieu de *Marino Sanudo*, lisez *Marini Sanuto*.

xx, ligne 11, au lieu de *Mustafa*, lisez *Moustafa*.

xxviii, ligne 9, au lieu de *Lutfi* (à corriger partout), lisez *Loutfi*.

xxxii, ligne 2, au lieu de *Namanyet*, lisez *Namaniyet*.

3, ligne 10, au lieu de *Tuku*, lisez *Toukou*.

10 et 11, lignes 2 et 7, au lieu de *généalogique* (à corriger partout), lisez *générale*.

11, ligne 4, au lieu de *Samakand*, lisez *Samarkand*.

11, lignes 14 et 19, au lieu de *Ghasna*, lisez *Ghazna*.

12, ligne 3, au lieu de *généalogique*, lisez *générale*.

25, ligne 6, au lieu de *Samakhschari*, lisez *Zamakhschari*.

39, ligne 7, au lieu de *des rois d'Egypte*, lisez *du sultan d'Egypte*.

40, ligne 1, au lieu de *Kabadyé*, lisez *Kabadiyé*.

42, ligne 2, au lieu de *l'assassin du père de*, lisez *l'assassin de son père*.

42, ligne 1, au lieu de *de quatre mois*, lisez *de six mois*.

47, ligne 8, au lieu de *Kaisarié*, lisez *Kaïsariyé*,

69, ligne 5, au lieu de *Schanahmeh*, lisez *Schahnameh*.

82, ligne 6, au lieu de *Hassan-Alp*, lisez *Hasan-Alp*.

173, ligne 8, au lieu de *Gesaudschaft*, lisez *Gesandschaft*.

220, ligne 6, au lieu de *Adrianople*, lisez *Andrinople*.

237, ligne 8, au lieu de *Ghioustendil*, lisez *Gustendil*.

244, ligne 15, au lieu de *Yilderim*, lisez *Yildirim*.

249, ligne 6, au lieu de *Monastier*, lisez *Monastir*.

241, ligne 7, au lieu de *Terabesoun*, lisez *Trabezoun*.



ERRATA

DU TOME DEUXIÈME.

Pages 6, ligne 2, au lieu de *catalogus*, lisez *catalogue*.

8, ligne 4, au lieu de *Taughi*, lisez *Toughi*.

63, ligne 12, au lieu de *l'un des ambassadeurs tatares*, lisez *l'ambassadeur tatare*.

63, ligne 10, *gouverneur d'Avenick, et* (à omettre entièrement).

66, ligne 2, au lieu de *Schadim*, lisez *Schadoun*.

150, ligne 3, au lieu de *Boltaoghli*, lisez *Baltaoghli*.

329, ligne 2, la note XIII est omise, lisez note XIII, après les mots : *douze ans auparavant*.

336, ligne 8, la note XIV est omise, lisez note XIV, après les mots : *sous les ordres de Tourakhan*.

449, ligne 3, au lieu de *hihaliha*, lisez *bihaliha*.

449, ligne 4, au lieu de *djeraleha*, lisez *djera leha*.

454, ligne 2, au lieu de *Arabes*, lisez *Ottomans*.

460, ligne 1, au lieu de *rametillahi*, lisez *rahmetillahi*.

458, ligne 11, au lieu de *filhiaret*, lisez *filkiraet*.

463, ligne 10, au lieu de *Aïjed*, lisez *Aïyed*.

464, ligne 1, au lieu de *Khadja*, lisez *Kodja*.



GUIDE
DU VOYAGEUR A CONSTANTINOPLE
ET DANS SES ENVIRONS,

Contenant l'histoire de cette capitale depuis sa fondation jusqu'à sa conquête par Mahomet II, l'indication et la description des localités les plus remarquables ; des recherches historiques sur les principaux monumens et en général tout ce qui peut être utile au voyageur ; par F. LACROIX (de l'île de France), avec un plan détaillé de Constantinople, gravé et colorié, 1 vol. grand in-12. Prix broché : 8 fr.

—

LA FEMME NOIRE,

Roman traduit du russe de N. Gretsch,

PAR Mme SOPHIE CONRAD,

2 vol. in-8. 15 fr.

—

LES BORÉALES,

POÉSIES TRADUITES DU RUSSE,

PAR B. DE G. ET LE PRINCE ELIM MESTSCHERSKI,

1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

—

VOYAGE
PITTORESQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DANS LA PROVINCE DE YUCATAN
(AMÉRIQUE CENTRALE)

PENDANT LES ANNÉES 1834 ET 1836;

PAR FRÉDÉRIC DE VALDECK.

1 volume in-folio, imprimé chez Firmin Didot frères, format semblable à celui du *Voyage de M. de Humboldt;* orné de 22 planches gravées et lithographiées par les premiers artistes.

Prix de l'ouvrage sur papier de Chine,	100 fr.
Figures coloriées et retouchées par l'auteur,	130

—

LES PIGEONS,

PAR MADAME KNIP (NÉE PAULINE DE COURCELLES).

TOME SECOND.

1 volume in-folio, publié en quinze livraisons de 4 planches, coloriées et retouchées par l'auteur ; texte rédigé par M. FLORENT PROVOST.

La première livraison est en vente. Prix de chaque livraison, 25 fr.


3 2044 012 704 912


THE BORROWER WILL BE CHA
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK I
RETURNED TO THE LIBRARY O
BEFORE THE LAST DATE STA
BELOW. NON-RECEIPT OF OVE
NOTICES DOES NOT EXEMPT
BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED
JUL 1 8 1981
WIDENER
DEC 1 0 2002
BOOK DUE
CANCELLED
STALL-STUDY
CHARGE
FEB 1 0 2002
WIDENER
APR 1 9 2004
SEP 1 0 2003
CANCELLED
FEB 1 6 1981



